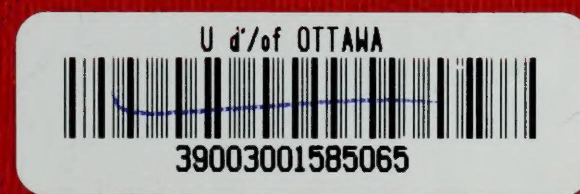

U d'/of OTTAWA
39003001585065



Rouge claire
#12

HISTOIRE POPULAIRE

DE L'ÉGLISE

PREMIÈRE PARTIE

DU MÊME AUTEUR :

Cours populaire de Catéchisme

3 volumes in-12 .... **12** »

Cours populaire d'histoire sainte

Fort volume in-12.......................... **8** »

Vie populaire de N.S.J.C.

2 forts volumes in-12.......................... **15** »

POUR PARAITRE :

Histoire populaire de l'Église

Seconde partie : Le Moyen Age (*sous presse*).

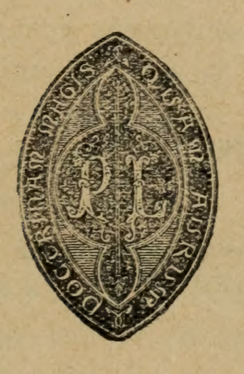
Troisième partie : Les Temps modernes.

L'ABBÉ EMMANUEL BARBIER

HISTOIRE POPULAIRE
DE L'ÉGLISE

PREMIÈRE PARTIE

L'ANTIQUITÉ CHRÉTIENNE



PARIS
P. LETHIELLEUX, ÉDITEUR
10, RUE CASSETTE, 10

ANNEXE DE LA BIBLIOTHÈQUE
uOttawa
LIBRARY ANNEX
uOttawa

BX
948
.B3
1921
v.1

Nihil obstat :

H. Courbe
Censor designatus.

Parisiis, die 23a Februarii 1921.

Imprimatur :

E. Adam
Vic. gén.

Parisiis, die 23a Februarii 1921.

BQX
77
.B3H1

L'auteur et l'éditeur réservent tous droits de reproduction et de traduction.
Cet ouvrage a été déposé, conformément aux lois, en février 1921.

HISTOIRE POPULAIRE DE L'ÉGLISE

AVERTISSEMENT

Cette *Histoire populaire de l'Église* fait suite à trois autres ouvrages : *Cours populaire de Catéchisme*, *Cours populaire d'Histoire sainte*, *Vie populaire de N. S. J.-C.*, et elle achève le cycle.

Un même dessein a inspiré l'auteur : il s'est proposé de rendre la connaissance des vérités et de l'histoire de la religion accessible à tous ceux qui n'ont pas la facilité ou le goût de la puiser dans les ouvrages qui, en supposant une vue déjà acquise, pénètrent davantage dans le détail et traitent le sujet scientifiquement.

C'est donc une œuvre très modeste de vulgarisation, en faveur d'une classe fort nombreuse. Son but faisait d'un appareil de critique et d'érudition une superfluité, et même un poids embarrassant. On a écarté cet appareil de propos délibéré, mais non sans prendre soin de mettre le récit en conformité avec l'état exact de la science.

Une histoire de ce genre demandait avant tout d'être clairement ordonnée, à cause de la longue

série de siècles qu'elle embrasse et des questions également multiples et diverses qui s'y agitent. Elle devait être écrite dans un style simple, et présenter un tableau des événements assez fini dans ses traits généraux pour en donner la vraie physionomie sans en charger la description. C'est à quoi l'auteur s'est appliqué selon ses forces.

Plus préoccupé de faire œuvre utile que de s'acquérir un mérite d'historien, il a mis à profit les ouvrages propres à l'aider dans son travail, tels que les *Cours d'Histoire ecclésiastique* de M. l'abbé Blanc, de M. l'abbé Doublet, outre l'*Histoire* de Rohrbacher, etc., ou encore certains articles du nouveau *Dictionnaire apologétique*, et il leur a fait des emprunts. *L'Histoire de l'Eglise* du Dr Funck, censurée à bon droit à cause de ses tendances, mais utile par ses indications, lui a aussi fourni des traits, ainsi qu'un ouvrage plus ancien, mais de haute portée, le *Cours d'éloquence sacrée* de celui qui fut Mgr Freppel.

L'Histoire de l'Eglise n'est pas seulement d'un puissant intérêt à cause des péripéties émouvantes qu'elle retrace. Il en ressort par dessus tout une démonstration de la divinité de Jésus-Christ et de son œuvre, capable, à elle seule, d'emporter la conviction. Enfin, sa lecture offre aux chrétiens des encouragements et des consolations dans tous les genres d'épreuves ; elle abonde en graves leçons pour les hommes de tout rang ; elle fait briller à tous les yeux la justice souveraine des jugements

de Dieu et l'infinie sagesse de sa Providence qui gouverne l'Eglise et le monde.

C'est dans l'espoir d'aider le lecteur à en retirer ces fruits, avec la grâce divine, que je lui présente ce récit.

E. B.

INTRODUCTION

De l'Église.

L'action et l'influence prodigieuses que l'Eglise, destituée de puissance humaine et incessamment en butte à de violentes attaques, exerce dans le monde depuis tantôt vingt siècles, et, en premier lieu, le seul fait de son immuable stabilité placé en regard des écroulements successifs d'empires et des révolutions qui remplissent l'histoire, seraient absolument inexplicables pour qui se bornerait à l'étudier du dehors, sans avoir une notion exacte de son divin principe.

Il y a une histoire externe de l'Eglise, qui est celle de son établissement sur la terre, de ses progrès et de ses vicissitudes. Le développement, en son sein, des dogmes, du culte, des institutions et de la discipline qui lui sont propres, constituent son histoire interne. L'une et l'autre sont également un tissu de merveilles, dont on ne découvre le secret qu'en pénétrant dans sa nature intime, en remontant au principe divin dont nous parlons.

I. — L'idée fondamentale qu'il faut donc concevoir de l'Eglise, et qu'il est nécessaire de conser-

ver présente à l'esprit en lisant son histoire, si on veut la comprendre, est celle que l'apôtre saint Paul enferme dans une courte et profonde parole, en disant qu'elle est *la plénitude du Christ*.

Le corps humain a des membres multiples et divers : yeux, oreilles, pieds et mains, etc. Cette multiplicité et cette diversité ont pour fin de servir aux opérations dont l'âme peut être la cause et le principe, et qui sont virtuellement en elle, car le corps est fait pour l'âme, et non l'âme pour le corps ; et si le corps n'était pas doué de ses membres, les actions dont l'âme renferme la vertu n'atteindraient pas leur plénitude. Ainsi en est-il, par rapport à Jésus-Christ, de l'Eglise qui, avec tous ses membres, a été faite pour lui. Elle est « sa plénitude », parce que le Christ accomplit par le moyen de ses membres, et en eux, des opérations surnaturelles qui sont en puissance illimitée dans sa divine personne. Toutes les vertus, en effet, et tous les dons surnaturels qu'on voit dans l'Eglise et dans ses membres existent surabondamment en lui, dérivent de lui. Son action atteint par là son intégrité. L'Eglise est la plénitude du Christ parce qu'elle le complète comme terme de son activité ; c'est par lui qu'elle vit, agit, et qu'elle est maintenue, avec des membres si divers, dans l'unité d'un même corps. « Voyez, dit saint Augustin, ce que fait l'âme dans le corps ; elle anime tous les membres, elle voit par les yeux, entend par les oreilles, parle par la langue ; les yeux n'entendent pas, les oreilles ne voient pas, les mains ne parlent pas ; mais les yeux, les oreilles, la langue, les mains vivent ; leurs offi-

ces sont différents, mais la même vie leur est commune. Ainsi de l'Eglise de Dieu : les uns, parmi ses membres, opèrent des miracles, les autres prêchent la vérité, les uns gardent la virginité, d'autres observent la chasteté conjugale, etc. ; chacun a son opération propre, mais ils ont la même vie, car ce qu'est l'âme dans le corps humain le Saint-Esprit l'est dans le corps du Christ, qui est l'Eglise ; il y fait ce que fait l'âme dans tous les membres. » Et saint Grégoire : « Le Christ ne fait qu'une personne avec toute son Eglise, et, de même que c'est une seule âme qui vivifie les divers membres du corps, de même le Saint-Esprit vivifie toute l'Eglise. Car, comme le Christ, qui est la tête de l'Eglise, a été conçu du Saint-Esprit, l'Eglise, qui est le corps du Christ, est vivifiée par le Saint-Esprit, fortifiée par sa vertu, pour subsister dans l'unité et la charité. »

L'Eglise, corps du Christ ; le Christ, tête de l'Eglise : ces images, également empruntées à saint Paul, sont fréquemment employées par les saints Pères. Elles se traduisent par cette autre formule qui exprime, d'une façon vivante, la « plénitude » dont parle l'apôtre : L'Eglise est *le corps mystique* de Jésus-Christ.

En plusieurs endroits, saint Paul compare l'Eglise au corps humain, dont les membres, ayant des fonctions distinctes, variées, inégales, se servent cependant les uns les autres, concourent à une fin commune, et sont ramenés à l'unité par le lien de leurs rapports mutuels, et surtout par l'âme qui est le principe de leur activité. Cette comparaison est,

en effet, applicable à toute société organisée, comme est l'Eglise, où la variété et l'inégalité des membres se résolvent dans l'harmonie par l'unité de la fin vers laquelle tous ont la même aspiration, par le lien des mêmes lois et de la même direction.

L'Eglise est donc le corps du Christ, mais un corps de nature différente de celle de son corps physique, fait de chair et d'os ainsi que celui de tout homme ; elle est son corps, non dans un sens matériel, mais dans un sens spirituel, un corps animé d'une vie surnaturelle ; et c'est pourquoi les Pères l'appellent son corps *mystique*, pour exprimer qu'ils parlent par analogie, et aussi afin de signifier que la formation, la préservation et la direction de ce corps sont pleines de mystères.

Jésus-Christ en est l'âme, on vient de le dire. Il en est la tête, car, de même que la tête a un rôle de prééminence et de vigilance sur les membres, ainsi le Christ par rapport à ceux de l'Eglise ; de même que tous les sens ont leur aboutissement au cerveau et que la tête voit, entend, parle, pour l'utilité des membres, ainsi réside dans le Christ l'abondance des grâces qui opèrent dans ses fidèles ; et de même que les nerfs rattachés au cerveau distribuent dans les membres le sentiment et le mouvement, ainsi tout sentiment et tout mouvement surnaturels dans l'Eglise dérivent du Christ.

Lui-même a exprimé cette étroite et absolue connexion par la comparaison du cep de vigne et de ses rameaux. « Je suis la vigne, vous en êtes les branches : les rameaux ne peuvent porter aucun fruit s'ils ne sont réunis au cep ; de même vous

ne pouvez rien faire sans moi. » Du cep s'épanche la sève qui circule dans les rameaux et les rend propres à fructifier : la sève divine émanant du Christ est le principe des saintes pensées de ses membres et de leurs œuvres surnaturelles ; il est présent en eux par son action incessante ; et l'on comprend qu'il s'identifie avec eux au point de parler d'eux comme de sa propre personne : « Ce que vous faites au plus humble de mes frères, c'est à moi que vous le faites », ou, plus expressément encore, à son futur apôtre, sur le chemin de Damas : « Saul, Saul, pourquoi me persécutes-tu ? »

II. — L'Eglise est donc le complèment de l'Incarnation. Elle est, sous cette forme nouvelle, la continuation de la vie du Christ et de l'œuvre qu'il était venu accomplir. Telle est la vérité fondamentale dont il faut être pénétré.

La vie mortelle de notre divin Sauveur préludait à ce prolongement de son action personnelle et l'appelait. Le Verbe de Dieu, s'incarnant en ce monde pour sauver tous les hommes, ne pouvait restreindre le bienfait de sa présence et de cette action souveraine à la durée d'une courte vie, s'écoulant dans une province obscure. Son œuvre devait embrasser tous les peuples et tous les siècles. Le Christ est, en effet, le Médiateur unique, le Prêtre unique, le Docteur unique, le Roi unique. Toutes les générations ont besoin qu'il soit là pour leur montrer les voies du salut ; Lui seul peut, en perpétuant l'exercice de son sacerdoce dans lequel il s'immole lui-même en victime, donner aux hommes le moyen d'offrir

à la Majesté divine des adorations dignes d'elle et les réparations qu'exige sa sainteté infinie ; le monde retomberait dans les ténèbres de l'erreur et dans son antique dégradation s'il ne continuait à faire briller sur lui le soleil de sa céleste doctrine; enfin le monde est son empire, son règne doit s'y exercer à travers les espaces et les âges.

Pour réaliser tout cela quoiqu'il dût remonter au ciel,il a voulu, par une invention où éclatent également la sagesse,la puissance et l'amour de notre Dieu, s'incarner de nouveau, pour ainsi parler, dans une vaste société et s'envelopper d'elle comme d'un corps mystérieux. En actionnant ce corps mystique,dans lequel il demeure toujours présent et toujours agissant, qu'il maintient par ses enseignements,qu'il pénètre des onctions de sa grâce, qu'il gouverne par le Saint-Esprit, il étendrait son action divine jusqu'aux extrémités de la terre et du temps. L'Eglise est l'ensemble des organes qui lui servent à continuer son action rédemptrice ; et voilà pourquoi saint Paul dit qu'elle est « sa plénitude », le Christ au complet.

L'Eglise est donc Jésus-Christ même vivant et agissant dans une société visible, vivante et agissante. « On peut dire avec vérité, écrivait un saint Docteur, qu'elle est la chair de sa chair et l'os de ses os. »

III. — Aussi est-elle sa parfaite image. A l'exemple de son chef, elle est un organisme dans lequel le divin et l'humain se compénètrent. De même qu'en Jésus-Christ le terrestre et le céleste, le tem-

porel et l'éternel sont unis d'une union hypostatique en sa seule personne, ils se marient et se pénètrent réciproquement dans l'Eglise. Dans l'Eglise comme en Jésus-Christ, le divin se manifeste dans l'humain, et l'humain se trouve porté par le divin. En Jésus-Christ, la nature humaine frappait seule les regards des hommes; la divinité leur dérobait son infinie splendeur, mais elle se manifestait par ses effets : l'Eglise ne présente à nos yeux qu'une société composée d'hommes, mais le prodige de sa vie et de ses œuvres révèle le principe divin qui l'anime, qui fait mouvoir ce corps dans lequel on ne reconnaît, au premier abord, qu'un organisme social pareil à d'autres. En effet, des fidèles, un clergé, une hiérarchie, des assemblées, des institutions, des œuvres, un passé historique, c'est là ce que l'on perçoit ; mais tout cela c'est le dehors, le terrestre, le *corps* de l'Eglise visible. L'*âme* qui lui a été insufflée par son créateur, qui la vivifie et lui conserve une vitalité immortelle, est l'Esprit-Saint résidant en elle par l'effet des mérites et des promesses de Notre-Seigneur.

Il y a donc deux éléments dans l'Eglise : un élément humain et un élément divin. Elle est humaine par les membres qui la composent ; elle est divine par le Dieu qui la soutient, la gouverne et la sanctifie. Le Christ, en vertu de l'union hypostatique de la nature humaine avec la nature divine, est en toute vérité l'*Homme-Dieu :* l'Eglise, à cause de son union réelle avec le Christ, son chef, et avec le Saint-Esprit qui la féconde, est en toute vérité

une institution *humano-divine*. Toutes les propriétés de la divinité débordent sur l'humanité du Christ, l'Homme-Dieu est « la voie, la vérité et la vie ». L'Eglise reçoit l'écoulement de toutes les grâces de son chef, de tous les dons du Saint-Esprit, qui fait d'elle, selon la parole d'un des plus anciens Docteurs, « la colonne et le fondement de la vérité ».

IV. — Ce caractère de société *humano-divine* donne la solution, introuvable si on le néglige, des problèmes que la vie de l'Eglise soulève. Son histoire entière pose des antithèses qui déconcertent : d'une part, sa faiblesse et son impuissance, de l'autre, sa force invincible, sa vie indestructible ; d'une part, ses humiliations et ses défaites, de l'autre, ses triomphes sans cesse renouvelés ; d'une part, l'éminente sainteté de son institution et l'éclat des vertus les plus sublimes, et, de l'autre, en son propre sein, le spectacle des faiblesses humaines, le scandale des vices et des désordres reprochés à plusieurs de ses dirigeants.

Or, l'Eglise est humaine, et, par conséquent, tributaire des épreuves de l'humanité ; mais elle est divine, et, à cause de cela, plus forte dans sa faiblesse que toutes les forces du monde. L'Église est humaine : chacun de ses membres demeure soumis aux lois de cette humanité déchue, enclin aux passions, exposé aux assauts de l'enfer, capable des plus grandes fautes, parce que tout homme doit opérer son salut en faisant un bon usage de sa liberté, aidé par la grâce. Mais l'Eglise est divine, et

voilà pourquoi l'indignité d'une partie de ses membres n'a jamais pu corrompre le principe de vie qui est en elle et a toujours été couverte par de nouvelles et admirables floraisons de sainteté. Ces tares humaines et individuelles, où plusieurs voient un motif de douter d'elle, devraient bien plutôt les convaincre de son caractère divin, car si elle n'était qu'humaine, la fragilité de ses enfants s'ajoutant aux furieuses attaques de ses ennemis, sa ruine aurait été depuis longtemps consommée.

V. — Jésus-Christ a donc donné à l'Eglise qu'il voulait instituer la forme concrète d'une *société* visible, distincte et indépendante des autres sociétés humaines. Cette forme déterminée, unie au principe divin, complète la notion du corps mystique. L'Eglise est, comme on l'a déjà dit, Jésus-Christ même vivant et agissant dans une société vivante et agissante.

Elle est une *société* : on ne doit donc pas y voir une simple multitude d'individus se rencontrant dans les mêmes croyances, dans la pratique d'un même culte et d'une même morale. C'est un corps social parfaitement organisé. Une autorité y commande, et un peuple y obéit. Il offre une complète unité d'ensemble : l'inégalité des pouvoirs et des attributions, la diversité des conditions et des rôles ; mais tous, du plus grand au plus petit, se dirigent vers un même but, travaillent pour une même fin, soutenus par le même amour.

VI. — Et il ne faut pas croire que cette société,

forme essentielle de l'Eglise, ait acquis son organisation au cours du temps, en exploitant les circonstances, et que cette organisation admirable soit le produit d'efforts successifs, par suite desquels sa constitution, son régime, longuement élaborés par des Pontifes de génie, par des ministres habiles et persévérants, seraient devenus ce qu'ils sont aujourd'hui. Si cela était, l'Église ne présenterait que le résultat d'un travail humain, une création humaine, et, en l'absence de l'élément divin, l'orgueilleux rationalisme pourrait se flatter d'avoir beau jeu contre elle.

Mais non. La vérité est tout autre. l'Église a toujours été ce qu'elle est de nos jours. Elle ne s'est pas constituée successivement et par pièces ; elle est sortie tout entière de la pensée et de la volonté de son fondateur. Sans doute, ses institutions se sont développées à mesure des exigences résultant de ses progrès extérieurs, comme sa doctrine s'est formulée plus précise selon celles d'un intense mouvement intellectuel ; mais elle a reçu immédiatement du Christ sa forme complète, parfaite et vivante, avec le dépôt complet des vérités qu'elle devait enseigner.

Lui-même a formé le corps de cette société. Sa prédication attire autour de lui des foules qui s'attachent à ses pas et composent son assemblée, au sens étymologique du mot Église. Mais, de cette foule il tire une hiérarchie de pouvoirs : d'abord soixante-douze disciples chargés de propager l'Evangile en son nom ; parmi ces disciples il a choisi douze apôtres. premiers dépositaires de sa doctrine

et de son autorité, et, parmi ces pasteurs, il désigne un Pasteur suprême, en qui se consomme l'unité du corps : « Tu es Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Église ». Dans ce corps il fait entrer une âme divine qui est sa présence et celle du Saint-Esprit : « Voici que je suis avec vous jusqu'à la consommation des siècles. »

Dès son origine, l'Eglise apparaît avec ses caractères propres. Elle est *unique*, celle que le Christ appelle *mon* Eglise. Elle est *une* dans son universalité, malgré la diversité des éléments dont elle se compose : « Mon Père, qu'ils soient un comme nous sommes Un ». « Il n'y aura, dit Jésus, qu'un seul bercail et un seul pasteur. » Juifs et Gentils, Grecs et Barbares fraterniseront dans ce bercail unique, ou plutôt, comme l'écrit déjà saint Paul : « Il n'y a plus de distinction entre le Grec et le Barbare », tous sont au même titre les fidèles et les enfants d'une même Eglise. Elle s'annonce *catholique*, c'est-à-dire embrassant le monde entier : « Allez, enseignez toutes les nations », « Prêchez l'Evangile à tout l'univers », paroles qui prophétisent son extension prodigieuse. Elle est créée *apostolique*, car on n'en sera membre qu'en s'attachant à la doctrine et aux directions de ceux à qui le Christ a dit personnellement, mais aussi en eux à leurs successeurs, puisqu'il promettait une assistance sans fin à des apôtres de condition mortelle : « Voici que je suis avec *vous*... », « Celui qui *vous* écoute, m'écoute, et celui qui *vous* méprise me méprise. » Enfin, dès son origine, l'Eglise apparaît déjà *romaine*, car le premier de ses papes

établit à Rome le siège de son gouvernement.

Dès lors aussi, elle est investie par le Christ de ses magnifiques prérogatives : « Tout ce que vous lierez sur la terre sera lié dans le ciel, et tout ce que vous délierez sur la terre sera délié dans le ciel ». Pouvoir législatif et pouvoir coercitif sont également compris dans cette solennelle déclaration ; les préceptes de l'Eglise, ses interdictions, ses sentences seront ratifiés là-haut. Un magistère souverain est institué en faveur de celui qui reçoit la charge de « confirmer ses frères dans la foi », et à qui le Christ confère, non pas seulement comme membre du Collège apostolique, mais à titre personnel, ce pouvoir absolu « de lier et de délier ».

L'Eglise, dont Pierre et ses successeurs doivent être le fondement, s'entend promettre par Jésus-Christ une vie indéfectible : « Les portes de l'enfer (c'est-à-dire,selon le langage biblique, ses puissances) ne prévaudront jamais contre elle ». Toujours leurs assauts seront finalement brisés.

Il est vrai qu'ils lui feront subir des maux cruels, des pertes douloureuses : « Vous serez opprimés dans le monde, car le disciple n'est pas au-dessus du maître... il doit consentir à être traité comme lui ». L'ennemi du genre humain, qui a soulevé tant de haines contre lui durant sa vie mortelle, s'acharnera sur l'œuvre qui la perpétue. « Mais ayez confiance, j'ai vaincu le monde. » Mieux que le chêne antique auquel Horace comparait l'empire romain, l'Eglise ne cessera pas de montrer la vigueur éternellement renaissante de sa sève, sous

les coups et les dommages que le fer des persécutions lui infligeront :

Per damna, per cœdes, ab ipso
Ducit opes animumque ferro.

Malgré les forces conjurées pour l'étouffement de son Eglise, le Christ lui prédit une puissance universelle, autrement ferme et durable que celle de Rome. La fiction, dont usait Virgile pour faire annoncer par le père des dieux la grandeur du nouvel empire naissant, devient, dans le royaume qu'il fonde, une réalité qui éclate à tous les regards :

His ego nec metas nec tempora pono
Inperium sine fine dedi...

Cest la vision du grand-prêtre Joïada, que Racine interprète dans Athalie :

Quelle Jérusalem nouvelle
Sort du fond des déserts brillante de clartés
Et porte sur le front une marque immortelle ?
Peuples de la terre, chantez !
Jérusalem renaît plus brillante et plus belle.
D'où lui viennent de tous côtés
Ces enfants qu'en son sein elle n'a point portés ?
Lève, Jérusalem, lève ta tête altière ;
Regarde tous ces rois de ta gloire étonnés ;
Les rois des nations devant toi prosternés
De tes pieds baisent la poussière ;
Les peuples à l'envi marchent à ta lumière.

Or, telle l'Eglise a été voulue et constituée par le Christ, telle on la voit fonctionner dès les premières pages de son histoire. *Ipse dixit et facta sunt.* A peine l'Esprit-Saint est-il descendu sur les

apôtres dans le Cénacle, que Pierre apparaît dans son rôle en prenant la parole au nom de ses frères devant la foule ; c'est lui qui, un peu plus tard, ouvrira les portes du bercail aux Gentils, malgré les préjugés des Israélites déjà entrés. L'Eglise est à peine née, qu'elle tient un Concile à Jérusalem pour régler quelques différends entre ces convertis d'origine si opposée, pour déterminer quelques points de doctrine ; et force de loi est reconnue aux décisions de cette assemblée. Par le choix des apôtres et du Saint-Esprit, Mathias avait, dès le début, remplacé dans leurs rangs le misérable Judas. Le clergé s'était recruté ; des diacres avaient été nommés, des prêtres et des évêques, consacrés. Les merveilles de l'apostolat se répandaient, et aussi commençaient les persécutions. Les apôtres, flagellés à cause de leur persistance à annoncer Jésus-Christ, s'estimaient heureux d'avoir souffert pour son nom. Ils ne cessaient de défendre, comme l'Eglise le fait de nos jours, la liberté de la prédication, de l'enseignement, des associations et du culte. Au sein de la communauté chrétienne, ils réglementent le culte, le mariage, la procédure entre croyants ; et ce n'est pas aux empereurs qu'ils demandent des directions pour le faire. Dès lors aussi, on voit l'Eglise retrancher de son corps les coupables obstinés dans leurs erreurs ou leurs désordres. Le schisme et l'hérésie sèment des divisions sous ses pas, mêlant des douleurs à la joie de ses premières conquêtes. En un mot, entre ses humbles débuts à Jérusalem et dans la Judée et son magnifique rayonnement sur un monde où le

christianisme fleurit partout, s'il y a progrès, il n'y a ni changement ni altération dans sa constitution primitive, non plus que dans les traits essentiels de son histoire. C'est une puissance une et complète, qui varie l'exercice de ses droits primordiaux selon le cours du temps et les exigences des situations.

VII.—Jésus-Christ a constitué son Eglise en vue d'une *mission*, qu'il a caractérisée en ces termes : « Vous êtes le sel de la terre, vous êtes la lumière du monde ». Il l'a établie dans le monde pour lui procurer le salut. La grande œuvre de l'Eglise est de grouper les élus et de les conduire au ciel.

Pour l'accomplir, elle les forme à la vie surnaturelle par sa doctrine et ses préceptes, par ses sacrements qui leur donnent cette vie, la conservent et la développent en eux ; elle les gouverne par son autorité, tantôt persuasive comme une exhortation maternelle, tantôt inébranlablement ferme dans la correction, et toujours s'inspirant de la charité du Christ. Et, ainsi, comme lointain prélude au bonheur éternel, elle leur procure ici-bas les seules joies solides qu'on y puisse goûter : « Nul, dit Pascal, n'est heureux comme un vrai chrétien ».

Cependant elle doit, image parfaite du Christ, vivant en ce monde quoiqu'elle ne soit pas du monde, répandre sur tous indistinctement les bienfaits de sa charité inépuisable, à l'exemple de son chef durant sa vie sur la terre, et faire jaillir, elle aussi, de son cœur, en toute occasion, le *Misereor super turbam*, « J'ai pitié de ces foules ». L'Eglise

doit soulager les misères de l'humanité, adoucir ses épreuves, consoler ses souffrances, et l'attirer par cette tendresse à la lumière du salut. On la verra couvrir le monde d'institutions salutaires, auxquelles le génie de son dévouement saura faire prendre toutes les formes appropriées à mille nécessités diverses, sans que les ingratitudes et les haines refroidissent son zèle.

Mais, toujours, l'objet principal de sa mission sera d'annoncer, d'enseigner Jésus-Christ et de le faire régner sur les âmes.

VIII.— Avant de commencer le récit de son histoire, il est intéressant, indispensable même, de rappeler quel était l'état religieux et moral du monde à l'époque où elle inaugura cette mission régénératrice. Là encore éclatera son caractère divin.

Le monde se partage alors entre païens et juifs. Les uns et les autres sont également pervertis, bien qu'à des degrés différents, et, pour des motifs différents aussi, les uns et les autres se trouvent en opposition radicale avec la doctrine et l'esprit que l'Eglise, sans ressources humaines, sans prestige temporel, va pourtant leur infuser.

L'humanité presque entière — car le judaïsme n'en représente qu'une portion infime — est livrée aux pratiques d'une stupide et exécrable idolâtrie. Le paganisme fut un résultat de la chute originelle de l'homme. Peu à peu, sa nature désormais corrompue ne mit plus de bornes à la préférence donnée à la créature sur le créateur, qui avait causé cette chute. Les désordres et les vices aux-

quels il s'abandonnait enténébrant de jour en jour davantage son intelligence, il altéra, défigura, d'une génération à l'autre, les traditions primitives, transmises par les premières. En reniant Dieu, il s'était tourné vers la nature inférieure, et grossièrement plongé dans la matière. C'est là qu'il en vint à le chercher. Les forces brutales de la nature, ses phénomènes les plus frappants, ses productions même les plus viles, devinrent l'objet de son culte. L'idée et l'image incommunicables du vrai Dieu furent transportées à tous les êtres de la création, aux plus méprisables. Selon la forte parole de Bossuet, « tout était Dieu, excepté Dieu lui-même ». D'extravagantes conceptions sur la divinité, sur l'origine du monde, sur ses lois, sur la nature de l'homme et sa destinée, se substituèrent aux vérités contenues dans la première révélation, tandis que s'abolissait toute morale.

De chute en chute, à travers les siècles, le monde païen toucha le fond de l'abîme, et c'est dans cette situation désespérée qu'il était quand se leva l'aube de l'ère chrétienne.

Plus de religion, ou du moins une religion vide de ce qui en est l'essence, puisque l'idée du vrai Dieu n'y entrait pas. Il ne restait qu'un instinct religieux, dont il ne permit pas que l'homme se dépouillât. Encore s'y joignait-il une terreur invincible, ne laissant entrevoir dans la divinité qu'une puissance irritée, dangereuse et malfaisante. Le sentiment de sa sainteté totalement disparu, la religion païenne devint nécessairement impure et dépravée. Le culte, tout extérieur, ne fut plus qu'un

chaos de pratiques absurdes, insensées, souvent criminelles et sanguinaires.

Aussi le monde païen était-il tombé dans une telle dégradation morale qu'une plume chaste se refuse à la décrire. Les excès inouïs de la volupté entraînèrent ceux de l'égoïsme le plus révoltant et d'une cruauté raffinée. L'homme « s'étant mis au niveau des bêtes sans raison », selon l'énergique parole de l'Ecriture, traita son semblable comme il traitait les animaux. Ce mépris absolu de la dignité humaine est le trait distinctif du paganisme. Partout, l'être humain, quand il est faible, se voit traité sans pitié, avec barbarie. L'enfant, la femme, le pauvre, l'étranger, le vaincu sont voués au rôle de victimes.

Pour comble, ces deux vices capitaux du monde païen, une effroyable luxure et la barbarie des mœurs, d'où découlent tant d'autres désordres, sont couverts par la religion, ils règnent sur les autels : le paganisme était avant tout l'apothéose du vice; les dieux personnifiaient les pires instincts de l'humanité fascinée par le démon; l'histoire de l'Olympe est une invitation à tous les crimes, un guide de toutes les infamies.

On n'a pas de peine à imaginer ce que sont devenues la famille et la société. Il n'y a plus de père de famille, au vrai sens de ce mot, mais un tyran qui traite sa femme en esclave et se fait, au gré de ses caprices cruels ou des calculs de son égoïsme, le bourreau de ses enfants. La mère de famille est le plus souvent une femme avilie et dégradée, victime de sévices et de passions effrénées, ou une ma-

trone sans entrailles, assoiffée de luxe et ivre de volupté. Les enfants, confiés à de vils esclaves, en contractent les vices, qu'ils répandront à leur tour dans une société qui, sous le brillant décor de la civilisation antique, n'offre en réalité qu'un amas de ruines. Rien n'y est plus debout. Les sentiments d'humanité y sont inconnus, la liberté en est bannie, la justice et le droit n'y servent qu'à couvrir des iniquités monstrueuses. D'une part, une petite minorité de puissants, gorgés de richesses et de plaisirs, de l'autre, des multitudes innombrables de pauvres et d'esclaves désespérés. Mais, dans tous les rangs, la même hideuse fermentation de tous les germes que recèlent les bas-fonds d'une nature viciée et croupissant dans sa fange.

Telle est cette société païenne que l'Eglise doit subitement affronter, à qui elle doit inculquer l'existence d'un Dieu unique, pur esprit, créateur, souverain maître et souverain juge du monde, la foi en Jésus-Christ, Verbe de Dieu incarné pour notre rédemption accomplie sur un gibet infâme, et la doctrine de ce Dieu fait homme : la pénitence, le détachement, les vertus d'humilité, de pureté, de charité.

Israël avait été choisi par Dieu pour être son peuple, un peuple qui conserverait, au milieu de la corruption générale, son vrai culte, sa loi et la promesse d'un Messie rédempteur. Maintenu sous la main divine par le châtiment exemplaire qui ne manquait pas de suivre chacune de ses fréquentes prévarications, et toujours relevé par une inlassable miséricorde, il avait rempli, à travers les nombreu-

ses péripéties de son histoire, sa mission qui désormais touchait à son terme.

Le Judaïsme était demeuré fermement attaché à la loi de Moïse. Mais si, même, son prosélytisme avait trouvé, selon la disposition de la sagesse éternelle, dans la dispersion, au temps de la captivité, et, plus près de Jésus-Christ, dans ses rapports avec les peuples qui l'environnaient, une occasion de répandre parmi les païens la connaissance du vrai Dieu et les espérances du salut, ce contact avait eu pour lui-même des conséquences fâcheuses, développées par l'esprit d'orgueil qui tourmentait la nation juive, et par ses aspirations toutes charnelles.

Les mœurs ne s'en étaient pas seules ressenties. Les croyances avaient subi des altérations profondes. Des sectes, en lutte les unes avec les autres, s'étaient formées dans son sein, dont chacune arrachait quelque lambeau à la révélation divine.

Celle même des *Pharisiens*, qui se donnait la mission d'expliquer la Loi, si elle ne la dénature pas complètement, n'a pas moins perdu son esprit. Elle en énerve la doctrine autant qu'elle aggrave arbitrairement le fardeau de ses observances. Des dogmes fondamentaux, comme ceux de l'immortalité de l'âme et de la Providence, sont devenus, à ses yeux, opinions discutables, qu'on peut rejeter sans s'exclure du judaïsme. Mais, les pharisiens ont inventé une foule de pratiques purement extérieures, puériles, absorbantes et écrasantes, qu'ils font dériver des traditions mosaïques, et qui exigent à leurs yeux, qui imposent à tout le peuple,

une fidélité plus scrupuleuse que les articles essentiels de la Loi elle-même C'est principalement sous l'influence des pharisiens, à qui leur prétention affectée de défendre l'indépendance nationale assurait la prépondérance, que le judaïsme a tendu de plus en plus à devenir un culte tout extérieur et sans âme, à faire consister la sanctification et le salut dans des observances toutes matérielles et dans des rites purement figuratifs. Cette secte puissante va se trouver d'autre manière en antagonisme avec la révélation chrétienne. L'Evangile peint au vif sa corruption morale. Le pharisien est hypocrite avant tout : c'est le « sépulcre blanchi, rempli de pourriture ». C'est aussi l'excessive infatuation de l'orgueil, jointe aux excès secrets du sensualisme ; c'est l'envie basse et cruelle, mais toujours habile à se parer du lustre de la sainteté.

Les *Sadducéens* sont les matérialistes et les épicuriens de cette société en décadence. Ils nient la survivance de l'âme et, par suite, rejettent toute idée de punition ou de récompense dans une vie future. La vertu, pour eux, est un mot ; l'intérêt et le plaisir, la seule loi. Ils criblent de railleries les pharisiens et leurs étroites prescriptions. Dieu, selon eux, n'est pas intervenu dans les choses humaines, surtout il n'a point parlé aux hommes par les prophètes inspirés. Les Sadducéens n'admettent pas les Ecritures, mais,par une contradiction qu'ils ne sauraient expliquer, ils reconnaissent le Pentateuque et se disent fidèles à Moïse. Beaucoup d'entre eux possèdent la richesse, qui les rend influents sur le peuple.

Les *Esséniens* sont plutôt une secte de philosophes qui se piquent de vie austère. A l'encontre des pharisiens, ils dédaignent le culte cérémoniel, les sacrifices, et estiment satisfaire aux prescriptions mosaïques en envoyant des offrandes au Temple. Ils croient à la Providence, que les Sadducéens nient, mais ils vont jusqu'au fatalisme. Ils professent l'immortalité de l'âme, mais rejettent, comme les Sadducéens, la résurrection des corps.

Les *Samaritains*, formés du mélange des Juifs laissés dans le pays avec les Assyriens qui s'y implantèrent au temps de la captivité, ont fait schisme en se construisant un temple à eux, où ils pratiquent un culte mêlé de judaïsme et de pratiques païennes. Ils sont exécrés par tout le reste de la nation ; cependant eux aussi vivent dans l'attente du Messie.

Quand les Romains eurent assujetti la Palestine, on vit bientôt surgir parmi les Juifs un nouveau parti, politique celui-là, qui accrut leurs divisions. Les *Hérodiens* se déclaraient partisans des princes de la famille d'Hérode, représentants de la puissance impériale, qui faisaient régner le luxe, prodiguaient les fêtes et ouvraient aux ambitions des perspectives séduisantes.

Cette lamentable situation du peuple juif, sa complète décadence morale et religieuse au moment où le Christ paraît et où l'Eglise va naître, expliquent l'opposition acharnée qu'ils rencontrèrent de sa part, contrairement à tout ce qu'on devait, semble-t-il, prévoir. Le peuple juif est dépositaire des promesses et des espérances du Messie, il ne vit

que dans cette attente et pour elle ; ses livres sacrés sont remplis de cette annonce et des récits anticipés des grandeurs de l'Eglise. Il attend le royaume du Messie comme la consécration définitive de son immortelle destinée. Or, quand le Christ paraît, vérifiant en sa personne toutes les prophéties et prouvant sa mission par une accumulation inouïe de miracles, les Juifs le repoussent d'abord avec mépris, puis le persécutent à outrance, et, après s'être défaits de lui par le supplice le plus infâme, s'arment avec fureur contre son Eglise naissante.

C'est que ce peuple, grossier et charnel de tout temps, était devenu incapable de s'élever au dessus de vues purement terrestres. En outre, il était rongé d'orgueil, et ses récentes humiliations sous la dure main des étrangers n'avaient fait que le révolter et exalter son ambition entêtée. Les Juifs avaient transposé aux espérances d'un règne temporel éclatant les magnificences prédites du royaume spirituel que le Christ devait fonder dans l'humilité et la paix. Ils n'attendaient de lui que le triomphe de conquêtes qui les vengeraient de leurs ennemis, les mettraient sous leurs pieds et établiraient la puissance d'Israël au-dessus des autres. D'ailleurs, pour eux, les Juifs étaient toujours le peuple unique et élu. L'orgueil national n'admettait pas de partage. A ses yeux, la religion vraie était nécessairement liée à une question de nationalité, circonscrite par elle ; elle ne pouvait être commune aux Juifs avec d'autres peuples ; « un même bercail sous un même Pasteur » leur paraissait une confusion monstrueuse.

IX. — « Folie pour les Gentils, scandale pour les Juifs », ainsi que l'écrit saint Paul, voilà donc ce qu'est le mystère de la Croix ; l'Eglise, qui prétend la leur faire adorer, prêche aux uns une folie inconcevable et soulève chez les autres un scandale qui les révolte absolument.

Jésus-Christ l'avait bien dit à ses apôtres : « Je vous envoie comme des brebis au milieu des loups ». L'Eglise allait s'avancer vers eux sans défense, sans prestige humain, représentée devant ces nations orgueilleuses par des gens du peuple, obscurs, illettrés, car Dieu, afin que la divinité de son œuvre éclatât, avait voulu « choisir ce qu'il y avait de plus faible dans le monde pour subjuguer ce qu'il y a de plus fort ».

Le moyen de conquête mis entre les mains de ses apôtres par le fondateur de l'Eglise est aussi extraordinaire que le choix qu'il a fait d'eux. C'est la prédication, c'est-à-dire la libre persuasion ou la parole. L'idée seule, ou la prétention, si l'on veut — car on fait ici abstraction du résultat — l'idée seule de conquérir le monde par la parole suffit pour assurer au christianisme un caractère surnaturel et divin.

Cette idée n'avait pas de précédent dans l'histoire du genre humain. A l'époque de la prédication chrétienne, quarante siècles avaient passé sur l'humanité. Dans ce long intervalle, le monde avait vu passer bien des religions, bien des philosophies, mais toutes avaient un caractère exclusif et local. Tout y était particulier, étroit, limité à un territoire ou à une race. L'idée de nationalité, d'une

nationalité concentrée sur elle-même, dans sa vie propre, sans autre rapport avec le dehors que le ravage ou la conquête, y était tellement prédominante, qu'elle eût étouffé toute tentative pour ramener quelque unité dans les divers cultes. Mais cette tentative, personne ne la faisait ni ne songeait à la faire.

En Orient, l'Inde avait son culte, la Chine ses croyances, la Perse son système religieux, l'Egypte ses mystères, l'Assyrie ses temples ; mais il n'était venu à l'esprit d'aucun fondateur d'école ou de religion, de Confucius pas plus que de Lao-Tseu, de Zoroastre que de Bouddha, de prendre quelques semences de sa doctrine pour les jeter par delà les frontières de son pays. Moins encore que l'Orient, la Grèce, patrie des sciences et des arts, foyer le plus brillant et le plus actif de la civilisation ancienne, n'avait conçu l'idée d'une croyance identique et générale, ni fait un effort pour la réaliser. Ici, non seulement chaque nationalité, mais chaque ville, chaque bourg avait son culte, ses rites, ses dieux. Produit de leur génie national, la mythologie des Grecs ne convient qu'à eux et ne s'adapte au génie d'aucun peuple. Leur philosophie porte un caractère moins particulier, mais, si elle remue des idées plus générales, elle n'aspire pas davantage à sortir de l'enceinte d'une école, des murs d'une cité. Plus elle est élevée, moins elle cherche à s'étendre, plus elle aime le mystère, le demi-jour de la confidence. Ni Socrate, ni Platon, n'ont senti le besoin de se faire écouter de loin, moins encore de gagner l'univers à leur doctrine.

Qui leur eut proposé d'aller, missionnaires de leurs systèmes, la porter jusqu'aux confins de l'Ethiopie ou de l'Inde, au risque de se faire tuer par des gens qu'ils méprisaient comme barbares, aurait paru à leurs yeux un fou ou un insensé. C'est que l'idée de l'apostolat ne germe pas naturellement dans l'esprit de l'homme ; c'est que du philosophe à l'apôtre il y avait une distance telle que le christianisme seul pouvait la franchir.

Le rêve de l'unité politique et matérielle n'avait pas manqué au vieux monde. Il tourmenta successivement chacun des grands peuples qui se sont succédé avant le Christ, mais on ne découvre pas, au milieu de tous ces rêves de monarchie universelle, le moindre essai de ramener le genre humain à l'unité la plus naturelle de toutes, la seule désirable et rationnelle, l'unité religieuse et morale. La pensée même n'en était venue à personne. Si elle avait pu s'offrir à l'esprit d'un homme ou d'un peuple, c'est du sein de Rome, la plus vaste unité politique qui fût jamais, qu'elle aurait dû sortir. Mais Rome, qui ne comprenait pas qu'un peuple voulût échapper à la domination de ses armes, n'a pas essayé d'en convertir un seul au culte de ses dieux. C'est ici qu'éclate dans tout son jour l'impuissance de l'humanité à reconstruire par elle-même son unité morale et religieuse. Rome n'essaie pas d'y ramener cette prodigieuse diversité de croyances et de cultes, elle en fait la fusion, ou pour parler plus juste, la confusion. De leur sein un temple s'élèvera, le Panthéon d'Agrippa, comme pour annoncer à l'univers que si Rome est la capi-

tale des nations, elle est aussi le rendez-vous de tous les dieux.

Et pourtant c'est au siècle d'Auguste qu'est née cette pensée de l'unité de croyances établie dans le monde entier par le simple ministère de la parole. Mais ce n'est pas de Rome qu'elle a surgi ; c'est loin du siège de l'empire, dans une subdivision de la province de Syrie, chez un petit peuple méprisé de tous, qui ne participe presque en rien au mouvement général, qui par suite paraît le moins capable d'enfanter un tel rêve, au déclin de sa force et de sa nationalité. C'est là, dans ce moment même, qu'un homme se lève pour dire ce mot à quelques bateliers qu'il groupe autour de lui : « Allez dans le monde entier et prêchez mon Evangile à toute créature ». Et pourtant, s'il est un fait qui résulte de la constitution d'Israël, de ses lois de son caractère national, c'est que plus que tout autre, il aspire à vivre isolé et sédentaire. Pourvu qu'il conserve avec sa nationalité intacte le dépôt que Dieu lui a confié, il ne songe pas à semer au dehors les semences de sa doctrine ; pour lui, plus encore que pour les autres, la religion est essentiellement liée à la question nationale, et cela est si vrai, que le premier obstacle à la prédication chrétienne est venu de la nation juive, de ses idées étroites et charnelles.

Il est donc évident que l'idée de fonder la monarchie universelle des esprits par la parole prend son origine en dehors de l'humanité, c'est-à-dire en Dieu.

Et si, maintenant, on rapproche l'intention et les résultats, si l'on compare le projet conçu et les

effets obtenus, cette divinité de la cause qui a opéré la transformation du monde apparaîtra encore plus éclatante à tous les yeux.

C'est l'ensemble des caractères généraux de l'Eglise, sommairement décrits dans cette Introduction, qui a fait déclarer par les Pères du Concile du Vatican : « l'Eglise est comme un signe élevé au milieu des nations, qui attire à elle ceux qui n'ont pas encore cru, et qui démontre à ceux qui sont ses enfants combien la foi qu'ils professent repose sur un fondement solide. En effet, par son admirable propagation, par sa sainteté éminente, par son inépuisable fécondité pour le bien, par son universelle unité, par son invincible stabilité, elle est un grand et perpétuel argument qui motive la croyance et témoigne d'une manière irréfragable qu'elle a une mission divine. »

X. — *Divisions de l'histoire ecclésiastique.* Il y a déjà plus de dix-neuf siècles que l'Eglise est debout. Pour embrasser avec clarté une si longue histoire, il est nécessaire d'y distinguer, au point de vue chronologique, des *époques*, dont l'importance dépendra des grandes transformations qu'elles ont vu s'accomplir, et partagées elles-mêmes en *périodes*. On devra ensuite, dans chacune de ces périodes, adopter un ordre logique, en procédant par une série d'études distinctes ayant pour objet les diverses formes visibles d'une vie aussi extraordinairement féconde que tourmentée.

On s'accorde généralement à reconnaître trois

grandes époques : *l'Antiquité chrétienne*, le *Moyen âge*, les *Temps modernes*, mais leurs limites varient au gré de l'historien ; la division de ces époques ou périodes, étant plus arbitraire, donne lieu à des divergences encore plus nombreuses. Voici les divisions adoptées dans cet ouvrage :

L'Antiquité chrétienne embrasse les sept premiers siècles ; elle se termine avec le VIe Concile Œcuménique réuni à Constantinople *in Trullo* (dans la salle du dôme) en 680, suivi du concile Quinisexte tenu par les évêques grecs dans la même salle (692). Le *Moyen âge* s'étend depuis cette date jusqu'au grand mouvement de réforme qui agita le XVIe siècle (692-1517). Les *Temps modernes* commencent pour l'Eglise avec le XVIe siècle.

L'Antiquité chrétienne est nettement partagée en deux périodes par l'avènement de l'empereur Constantin, qui rendit la paix à l'Eglise après trois siècles de persécutions sanglantes (édit de Milan, 313). La division des deux autres époques en périodes apparaîtra en son lieu.

PREMIÈRE ÉPOQUE

L'ANTIQUITÉ CHRÉTIENNE

PREMIÈRE PÉRIODE

Depuis la fondation de l'Eglise jusqu'à l'édit de Milan (313).

CHAPITRE PREMIER

L'Œuvre des Apôtres.

Les Actes des Apôtres, rédigés par l'évangéliste saint Luc, disciple des apôtres et compagnon de saint Paul, font connaître les faits les plus importants de la fondation et de la propagation de l'Eglise jusqu'à la captivité de son maître à Rome vers l'an 60, et spécialement ceux qui concernent les saints apôtres Pierre et Paul. Ils seront notre guide dans cette partie du récit.

Après l'Ascension de Notre Seigneur, les apôtres, fidèles à sa recommandation, s'étaient retirés dans le cénacle avec les premiers disciples. Ce fut là le berceau de l'Eglise. Pour se préparer à la venue du Saint-Esprit qui leur avait été promise, tous

persévéraient unanimement dans la prière, en compagnie des saintes femmes, et de Marie, Mère de Jésus, qui était l'âme de cette pieuse assemblée.

Durant cette attente, Pierre se leva au milieu de ses frères. Ils étaient au nombre d'environ cent-vingt. Pierre les invita à désigner l'un de ceux qui avaient suivi les enseignements du Sauveur pour prendre parmi les Douze la place de l'infâme Judas, afin que s'accomplît la prophétie du psaume qui, en prédisant sa trahison, annonçait aussi son remplacement. Deux d'entre eux furent proposés : Joseph, surnommé le Juste, et Mathias. Après que tous eurent supplié le Saint-Esprit de diriger l'élection, les deux noms furent tirés au sort, et Mathias entra dans le Collège apostolique.

Le dixième jour, comme s'accomplissaient les jours de la Pentecôte, l'Esprit de vérité, le Consolateur que Jésus avait promis d'envoyer aux siens pour les confirmer dans toute sa doctrine et les assister jusqu'à la fin des siècles, descendit visiblement sur eux dans le cénacle, en manifestant sa présence par un souffle impétueux qui, venant du ciel, ébranla toute la demeure, et par l'apparition de langues de feu au-dessus de la tête de chacun d'eux, symbole de la lumière divine, du zèle brûlant et de l'ardeur de l'amour dont il remplissait leurs âmes en cet instant. Ignorants jusque-là, les apôtres se sentent tout à coup illuminés des plus vives clartés de la science et de la foi ; faibles et timides, ils deviennent animés d'un courage invincible, d'une intrépidité à toute épreuve, pour rendre témoignage au Christ qui les envoie

et prêcher ses enseignements à la face de tous.

Les fêtes de la Pentecôte attiraient chaque année à Jérusalem non seulement un grand nombre de Juifs de Palestine, mais aussi une multitude de ceux qu'on appelait « les juifs de la dispersion », mêlés à la gentilité et habitant les contrées les plus diverses, dont la langue était devenue la leur : Parthes, Elamites, Mésopotamiens, gens de Cappadoce, du Pont, de la Phrygie, de l'Egypte, etc...

La foule s'est assemblée au bruit de ce qui se passe. Les apôtres, qui s'étaient tenus cachés par crainte pendant ces jours, viennent hardiment à elle, et commencent à lui parler. O prodige! Ces obscurs galiléens possèdent toutes les langues dont usent les pèlerins venus de tous pays,et ceux-ci en sont frappés de stupeur. Un concours énorme de peuple se produit; on s'agite, on commente. Pierre élève alors la voix au nom de tous ses frères : appuyant chacune de ses paroles sur les prophéties, il montre à cette multitude dans un événement si miraculeux la réalisation des oracles sacrés; il retrace la mission divine que le Christ a reçue de son Père et ses œuvres, il rappelle aux déicides la mort infâme qu'ils lui ont fait subir, et il proclame hautement sa résurrection, dont ses apôtres se déclarent témoins. L'Esprit d'en haut qui enflamme son discours agit en même temps sur ses auditeurs par la grâce. Qu'avons-nous à faire? crie-t-on de toutes parts aux apôtres avec componction. — Faites pénitence, répond leur chef, et recevez le baptême au nom de Jésus-Christ, pour la rémission de vos péchés. Puis, il

exhorte fortement les âmes sincères à se séparer d'une génération perverse. Environ trois mille hommes entendent cet appel et reçoivent le baptême. Le premier noyau de l'Eglise est formé.

Les apôtres ne craignent plus maintenant de se montrer en public. A quelques jours de là, Pierre et Jean se rendaient au temple. Or, sous un des portiques, se tenait un mendiant, paralysé des jambes depuis sa naissance, et qui se faisait porter là chaque jour, pour demander l'aumône. Comme il sollicitait les deux apôtres, Pierre lui dit : Je n'ai ni or ni argent ; ce que je puis faire pour toi, je te le donne : au nom de Jésus-Christ de Nazareth, lève-toi et marche. Il le prit par la main ; le paralytique se dressa sur ses pieds et les suivit agilement dans le temple, en bénissant Dieu. Tout le monde connaissait cet infirme. La foule qui remplissait le temple à cette heure de la prière accourut autour du miraculé et des deux apôtres. Ce fut pour Pierre l'occasion d'un nouveau discours de salut. Pourquoi nous regardez-vous, dit-il à ce peuple, comme si ce prodige émanait de notre propre vertu ? Le Dieu d'Abraham, d'Isaac, de Jacob et de nos pères a voulu glorifier par ce prodige son Fils que, vous, vous avez crucifié alors que Pilate le jugeait innocent, et à qui vous avez préféré un brigand homicide. Vous avez tué l'auteur de la vie, mais Dieu l'a ressuscité, nous en sommes témoins. Puis, tempérant la vigueur de cette apostrophe, il excuse le crime sur leur ignorance, et presse ce peuple de faire pénitence, de se convertir, d'entrer ainsi en possession du salut dont l'offre s'adres-

sait d'abord à lui. La divine action de la grâce ne fut pas moins efficace en cette circonstance que le jour de la Pentecôte. A la suite de cette seconde prédication, près de cinq mille hommes se rendirent et vinrent s'adjoindre à l'Eglise.

Mais les ennemis du Christ, qui l'avaient persécuté vivant, ne pouvaient voir sans un violent dépit que Jérusalem tout entière s'émût à l'annonce de sa résurrection, confirmée par ses miracles. Pierre et Jean parlaient encore au peuple dans le temple, lorsque les princes des prêtres, les officiers du temple et les sadducéens vinrent mettre la main sur eux et les emprisonnèrent, pour les citer le lendemain devant l'assemblée de leurs chefs, des anciens et des scribes. En vertu de quelle puissance et en quel nom, leur demanda-t-elle, avez-vous opéré cette guérison ? — Que tous sachent, répondit Pierre, rempli de l'Esprit-Saint, que si cet infirme paraît devant vous en parfaite santé, c'est par la vertu du nom de Notre Seigneur Jésus-Christ de Nazareth, que vous avez crucifié, et que Dieu a ressuscité d'entre les morts. Il n'y a de salut pour les hommes qu'en son nom. Déconcertés par l'évidence du prodige et par l'assurance surprenante avec laquelle parlaient ces apôtres qu'ils connaissaient pour des hommes sans culture ayant vécu avec Jésus, leurs juges les firent sortir de la salle du conseil, pour délibérer sur le moyen de leur fermer la bouche. La grande publicité du miracle et l'enthousiasme qu'il excitait dans le peuple ôtaient toute possibilité de les confondre. On s'arrêta au parti de leur interdire toute prédica-

tion au nom du Christ. Mais, quand cette décision leur fut notifiée : Jugez-vous-mêmes, répondirent-ils, si l'on ne doit pas obéir à Dieu plutôt qu'aux hommes; nous ne pouvons pas ne pas professer ce que nous avons vu et entendu. Alors, sentant qu'on n'avait pour l'heure aucune prise sur eux, on les renvoya avec de grandes menaces. Pierre et Jean revinrent auprès de leurs frères et leur firent part de ce qui s'était passé. Comme tous s'étaient mis en prières pour obtenir la grâce de remplir courageusement leur mission en dépit de ces menaces, ils furent de nouveau remplis du Saint-Esprit, et se mirent à répandre avec confiance la parole de Dieu. La même vertu qui avait opéré ces premiers prodiges les multiplia pour appuyer leur prédication : de tous côtés on apportait à leurs pieds les infirmes, afin, dit saint Luc, qu'au moins l'ombre de Pierre passât sur eux, et tous étaient guéris. Aussi les conquêtes de la foi allaient-elles croissant.

Une incroyable ferveur, soufflée par l'Esprit-Saint, régnait dans l'assemblée des premiers fidèles, et leur inspirait une charité mutuelle, un détachement dont la générosité ne connaissait pas de bornes. De même qu'ils ne formaient entre eux qu'un cœur et une âme, ils mettaient en commun tous leurs biens. Des champs et de la ville, tous les possesseurs venaient apporter aux apôtres le prix de leurs propriétés vendues, afin qu'ils en répartîssent le produit selon les besoins de chacun. Rien n'était plus salutaire qu'un tel désintéresse-

ment pour ces convertis précédemment animés d'un esprit tout charnel. Ils y furent confirmés par le terrible exemple d'Ananie et de Saphire, sa femme, que Pierre foudroya l'un après l'autre à ses pieds, pour avoir usé de fraude dans leur sacrifice en la couvrant d'un mensonge à l'égard de Dieu.

Les croyants se réunissaient dans de fraternelles agapes, ordonnancées par les apôtres. Mais, outre le temps que ces soins dérobaient à leur ministère, une autre difficulté s'éleva peu après, née des plaintes de plusieurs Juifs hellénisants, c'est-à-dire de Juifs de la dispersion, au gré desquels les femmes de leurs nations étaient moins bien traitées que les autres. Les apôtres en profitèrent pour se décharger. Ils invitèrent l'assemblée à élire sept de ses membres, connus par leur esprit de sagesse et de sainteté, qui, consacrés sous le nom de *diacres*, vaqueraient à ce ministère temporel, tandis qu'eux-mêmes se voueraient exclusivement désormais à celui de la prédication. Parmi les diacres élus était Etienne, qui devait cueillir le premier la palme du martyre.

Le peuple glorifiait les disciples du Christ en voyant les merveilles qu'ils opéraient, et le nombre des fidèles s'augmentait de plus en plus. Il devenait urgent pour les membres du sanhédrin d'enrayer ces conversions. Le prince des prêtres, de concert avec les sadducéens, fit arrêter les apôtres et les jeta en prison. Mais un ange vint les délivrer pendant la nuit, et leur manda de retourner au temple pour y prêcher la parole de vie. C'est là que leurs

ennemis les découvraient le lendemain, après avoir constaté avec stupeur que la prison était vide. La crainte d'être lapidés par le peuple empêcha les sanhédrites d'user de violence à leur égard, mais les apôtres ne refusèrent pas de comparaître devant le Conseil. Alors on leur reprocha d'avoir enfreint la défense portée. Voilà, leur cria-t-on, que vous remplissez tout Jérusalem de ce nom et de votre doctrine, et que vous faites retomber sur nous le sang du Christ. Pierre et les autres apôtres répétèrent qu'il valait mieux obéir à Dieu qu'aux hommes. Le Dieu de nos pères, dirent-ils encore, a ressuscité ce Jésus que vous avez mis en croix ; il l'a établi à sa droite pour être le Sauveur d'Israël par la pénitence et la rémission des péchés ; nous sommes les témoins de ces vérités. En les entendant, les sanhédrites suffoquaient de fureur et voulaient condamner les apôtres à mort. Mais l'un d'eux, Gamaliel, réputé pour sa science profonde de la loi et pour sa sagesse, intervint. Il rappela que plusieurs tentatives faites précédemment pour détourner le peuple s'étaient terminées par un avortement complet : laissez aller ces hommes, conseilla-t-il, si leur entreprise est humaine, elle échouera ; si elle vient de Dieu, vous ne pourrez rien contre elle et vous vous trouveriez en opposition avec lui. Sur cet avis, on renonça au projet de sentence capitale, mais les apôtres, introduits de nouveau, furent condamnés à une honteuse flagellation, après laquelle on les renvoya en leur intimant de nouveau la défense de prêcher au nom de Jésus. Ils se retirèrent pleins de joie d'avoir

souffert pour ce nom sacré, et ils ne cessaient de l'annoncer chaque jour dans le temple et dans les demeures particulières.

Ils avaient de zélés coopérateurs dans les ministres qu'ils s'étaient attachés. Entre tous les autres, le diacre Etienne, plein de grâce aux yeux de Dieu et de courage, multipliait devant le peuple les prodiges qui accompagnaient ses paroles. Les membres d'une synagogue composée de juifs hellénisants tentèrent d'entrer en discussion avec lui, mais ils ne pouvaient résister à la sagesse que l'Esprit-Saint lui donnait. Alors ils subornèrent de faux témoins pour l'accuser devant le sanhédrin de blasphémer contre le temple, contre la loi de Moïse, et de vouloir abolir les traditions du grand législateur d'Israël. Ainsi mis en cause devant le Grand Conseil, saint Etienne retrace à longs traits devant ses juges l'histoire du peuple choisi qui leur donne tant d'orgueil, la mission de Moïse, ses grandes œuvres, l'ingratitude dont il a été payé, les longues infidélités d'Israël envers Dieu, l'érection par Salomon d'un temple dont le Seigneur a fini par répudier les sacrifices, et s'élevant tout d'un coup à l'apostrophe véhémente : Hommes à la tête dure, leur cria-t-il, incirconcis de cœur et d'oreilles, comme vos pères ont toujours résisté au Saint-Esprit, vous lui résistez aussi. Quels prophètes n'ont-ils pas mis à mort ? Ils ont fait périr ceux qui leur annonçaient la venue du Juste, et vous, vous l'avez trahi et vous êtes rendus coupables d'homicide sur lui. La Loi ! vous l'aviez

reçue de la main de Dieu, et vous ne l'avez pas observée. A ce discours, les Juifs séchaient de fureur et grinçaient des dents. Soudain, Etienne leva les yeux au ciel et s'écria : Je vois les cieux ouverts et le Fils de l'homme qui se tient à la droite de Dieu. Sur ces mots, tous poussèrent des cris et se bouchèrent les oreilles, comme si c'était un blasphème épouvantable, et se levant en tumulte, ils entrainèrent le saint diacre hors de la ville, où ils le firent périr par lapidation, tandis qu'il priait Dieu de recevoir son âme et de pardonner à ses bourreaux.

Cette exécution tragique, qui montre à quel degré les progrès de l'Evangile avaient excité la haine des Juifs, devint le signal d'une persécution violente à Jérusalem et dans toute la région. Pendant qu'on lapidait saint Etienne, un jeune juif, nommé Saul, originaire de Tarse, en Cilicie, s'était constitué avec empressement gardien des vêtements dont ces impies s'étaient dépouillés pour remplir plus à l'aise leur besogne sinistre. Dans le déchaînement qui suivit, nul ne surpassa son ardeur à pourchasser les disciples du Christ. Il pénétrait dans les maisons et faisait arrêter tous ceux qu'il pouvait y découvrir ; aussi nombre d'entre eux s'éloignèrent pour un temps de la cité sainte. Bientôt Saul, ne respirant que haine et carnage, demanda au prince des prêtres des lettres l'accréditant près de la synagogue de Damas, afin que s'il trouvait dans cette ville des hommes ou des femmes gagnés à Jésus, il pût les amener, chargés de chaînes, à Jérusalem. L'Eglise, en effet, étendait

ses premières conquêtes dans tout le pays. C'était vers l'an 35.

Saul partit donc, mais le Seigneur l'attendait là. Dieu, maître des cœurs et aux yeux de qui l'impétuosité des passions ne dérobe pas la vue du bien que de riches et puissantes natures pourraient accomplir une fois conquises par sa grâce, avait prédestiné ce persécuteur à devenir une colonne de son Eglise. Aux approches de Damas, Saul fut terrassé par l'éclat d'une lumière fulgurante qui l'enveloppa, et, en même temps, il entendit une voix venant du ciel qui lui disait : Saul, Saul pourquoi me persécutes-tu ? — Qui êtes-vous, Seigneur ? — Je suis Jésus, que tu persécutes. Il t'est difficile de regimber contre l'aiguillon qui te presse. C'était l'aiguillon de la grâce, stimulant peut-être les doutes secrets de Saul et les remords qu'il étouffait. Seigneur, que voulez-vous que je fasse ? dit-il, stupéfait et tremblant. — Lève-toi, entre dans la ville, là on te dira ce que tu dois faire. Saul se releva, mais il avait perdu la vue. Ses compagnons le prirent par la main pour le conduire. Pendant trois jours il demeura aveugle et ne prit aucune nourriture. A Damas, un disciple du Sauveur, nommé Ananie, venait d'avoir une vision dans laquelle Jésus lui ordonna de se rendre près de Saul dans la maison qu'il lui indiqua ; et comme ce pieux homme représentait à son Maître la terreur que ce nom seul inspirait : Va, lui fut-il répondu, car celui-là est pour moi un vase d'élection ; il doit porter mon nom devant les Gentils, devant les rois et devant les fils d'Israël. Au même

moment, une autre vision montrait à Saul Ananie entrant près de lui, et lui imposant les mains pour lui rendre la vue. Ananie accomplit sa mission : Saul, mon frère, dit-il, le Seigneur Jésus qui vous est apparu sur le chemin, m'envoie pour que la vue vous soit rendue et que vous soyez rempli de l'Esprit-Saint. Aussitôt une sorte d'écaille se détacha des yeux de Paul, il recouvra la lumière, et, docile à se faire instruire, il reçut le baptême.

Le persécuteur était transformé en apôtre. Il demeura quelques jours à Damas avec les autres disciples et se mit bientôt à parcourir les synagogues, y soutenant partout que Jésus est Fils de Dieu. Les auditeurs, se rappelant ce qu'il avait été jusque-là et pourquoi il était venu à Damas, n'en pouvaient croire leurs oreilles. Mais Saul les pressait avec insistance, confondait leurs arguments, et répétait avec encore plus de force que Jésus était le Christ. A la longue, leur colère s'enflamma ; ils complotèrent de le faire mourir. Les portes de la ville étaient gardées de jour et de nuit pour s'emparer de sa personne, mais ses frères parvinrent à le faire échapper en le descendant la nuit des remparts dans une grande corbeille.

Saul vint à Jérusalem et chercha à s'adjoindre aux disciples, mais le souvenir de ses sévices empêchait ceux-ci de croire à sa conversion. Barnabé, l'un des plus zélés, et qui devait être plus tard le compagnon de l'Apôtre des Gentils dans ses missions, le prit et le conduisit aux apôtres. Saul leur raconta comment le Seigneur lui était apparu et quelle avait été sa conduite à Damas. A partir de

ce jour, Saul se joignit à eux; il circulait avec eux dans Jérusalem pour annoncer le Christ ; il se mit aussi à le prêcher avec force aux païens ; mais comme ceux-ci cherchaient à le faire mourir, ses frères l'emmenèrent à Césarée et le firent partir de là pour Tarse.

Ceux que la persécution avait dispersés portaient ailleurs la parole de Dieu. Le diacre Philippe s'était rendu à Samarie. Sa prédication, accompagnée de miracles nombreux, y produisait des fruits étonnants. Toute la ville était dans l'allégresse, et Philippe gagnait si bien les cœurs qu'un magicien fameux, nommé Simon, qui, par ses artifices, se faisait passer jusque-là pour un homme extraordinaire et avait fasciné le peuple, se vit abandonné par une foule d'hommes et de femmes qui demandaient le baptême. Lui-même, ébranlé par les merveilles dont il était témoin, adhéra au Christ et fut baptisé. La nouvelle de si nombreuses conversions étant parvenue aux apôtres, Pierre et Jean vinrent à Samarie imposer les mains aux nouveaux fidèles et leur donner le Saint-Esprit. Simon le magicien, qui regrettait son prestige perdu, ambitionna le pouvoir de communiquer ce don comme eux, et, tout charnel encore, osa leur proposer de l'acheter à prix d'argent. C'est d'un pareil trafic des choses saintes qu'est venu le nom de *simonie*. Qu'à cause de cela ton argent soit en perdition avec toi, répondit Pierre, car ton cœur n'est pas sincère devant Dieu, fais pénitence pour qu'il te pardonne. Simon s'humilia, mais, plus tard, l'or-

gueil l'entraîna de nouveau. Pierre le retrouvera en face de lui à Rome.

Les apôtres revinrent à Jérusalem en évangélisant le pays des Samaritains. Philippe, sur l'ordre de Dieu, prit la route qui, de cette ville, descendait à Gaza, et quand passa, sur son char, un eunuque de Candace, reine d'Ethiopie, intendant de ses trésors, Philippe fut averti de l'aborder. L'eunuque, qui revenait de la cité sainte où il s'était rendu pour adorer le Seigneur, tenait entre ses mains le livre d'Isaïe, ouvert à ses prophéties sur le Christ, mais elles demeuraient pour lui lettre fermée. Philippe, prenant place sur le char, lui en révèle l'explication, l'instruit de la foi, et, séance tenante, sur la demande de cet homme droit, le baptise dans un cours d'eau qu'ils rencontrent sur leur chemin.

Jésus avait annoncé qu'il avait d'autres brebis que celles d'Israël, et qu'il voulait les amener à son bercail. Leur admission ne pouvait manquer de jeter le désarroi parmi les Juifs qui y avaient déjà fait leur entrée. Il était réservé au Chef des Apôtres d'y procéder le premier, dans une circonstance solennelle, avant que Saul, devenu l'apôtre saint Paul, se fît celui des Gentils. La persécution apaisée pour le moment, l'Eglise se propageait dans toute la Judée, en Galilée et en Samarie, et elle s'accroissait dans les consolations du Saint-Esprit. Pierre passait partout, semant les conversions et les prodiges sous ses pas. Parmi les fidèles de Lydda, il avait rencontré un paralytique, nommé

Œnée, cloué depuis huit ans sur son lit. Œnée, lui dit-il, le Seigneur Jésus vous guérit ; levez-vous. Et ce miracle provoqua d'autres conversions nombreuses dans la ville et aux environs. A Joppé, une femme pieuse, appelée Dorcas, toute dévouée à de bonnes œuvres, venait de mourir. On accourut chercher Pierre à Lydda. Il vint, fit sortir de la pièce, où reposait le corps de la défunte, les parents, les pleureuses, s'agenouilla pour prier, puis il commanda à la morte : Ma fille, levez-vous. Elle ouvrit les yeux, et, à la vue de Pierre, se redressa vivante. Ce jour-là, l'Eglise recruta encore nombre de fidèles parmi les Juifs.

Ce fut à Joppé que Pierre eut la révélation de l'appel des Gentils. Il avait fixé pour un temps sa demeure chez un corroyeur nommé Simon. Un jour, il était monté sur la terrasse de la maison pour y prier à l'heure de sexte — car les disciples du Christ observaient encore beaucoup de prescriptions mosaïques, — et quand, après avoir prié, il demanda son repas, il fut ravi en extase pendant qu'on le lui préparait. Le ciel s'ouvrit à ses yeux, et il en vit descendre un voile immense, retenu par les quatre coins, et contenant une foule de quadrupèdes, d'oiseaux et de reptiles. En même temps, une voix d'en haut lui disait : Pierre, lève-toi et mange. — Je m'en garderai bien, Seigneur, répondit-il, car jamais je n'ai touché à ce que la Loi déclare impur. Selon la Loi, en effet, on contractait souillure en mangeant certains animaux ; mais la vision, dont le sens échappait alors à l'apôtre, symbolisait une autre souillure légale, celle qui ré-

sultait du contact avec les païens. N'appelle pas impur, reprit la voix, ce que Dieu a purifié. Trois fois le voile descendit et la voix se fit entendre, puis il fut remonté au ciel. Pierre demeurait incertain et anxieux, mais aussitôt l'explication lui vint.

A Césarée de Palestine se trouvait un centurion de la cohorte appelée Italique, nommé Cornélius. Cet homme, quoique païen, vivait dans la crainte de Dieu, y tenait toute sa maison, priait et faisait beaucoup d'aumônes. Le Seigneur l'en récompensa en l'appelant à entrer, le premier des Gentils, dans son Eglise. La veille du jour où Pierre eut sa vision énigmatique, un ange apparut à ce centurion et lui dit d'envoyer quérir Pierre à Joppé chez son hôte, pour apprendre de lui ce qu'il avait à faire. Les deux soldats de sa maison qu'il lui délégua arrivèrent au moment où l'on a vu l'apôtre tenu en suspens, et comme ils s'informaient de sa présence, l'Esprit-Saint lui dit : Allez avec eux en confiance, car c'est moi qui les ai fait venir. Pierre descendit à leur rencontre, et ils lui firent connaître la vision de leur maître. Pierre, accompagné de plusieurs disciples, les suivit à Césarée. Il trouva Cornélius qui l'attendait, entouré de tout son monde et de ses amis. Le païen se prosterna à ses pieds et lui fit le récit de l'apparition et des paroles de l'ange. Nous sommes prêts, ajouta-t-il, à entendre tout ce que le Seigneur vous inspirera. — Je constate en vérité, s'exclama Pierre, que Dieu ignore les acceptions de personnes. Devant Juifs et païens réunis, il rappela la mission, la vie et les œuvres

du Fils de Dieu envoyé sur la terre pour le salut de tous par la foi en lui et la pénitence qui obtient la rémission des péchés, la résurrection du Christ, souverain juge des vivants et des morts ; et il renouvela le témoignage que les apôtres rendaient partout à Jésus sorti du tombeau. A ce moment, l'Esprit-Saint descendit sous une forme sensible sur tous ses auditeurs indistinctement : les juifs, parmi eux, furent dans la stupéfaction en voyant que la même faveur céleste était impartie à des païens. Qui pourrait s'opposer à ce qu'ils soient baptisés, dit alors Pierre, quand le Saint-Esprit est descendu sur eux comme sur nous ? Et il les fit participer au sacrement de régénération. Un acte d'une portée immense venait de s'accomplir.

Lorsque les autres apôtres et les fidèles de Judée l'eurent appris, l'émotion fut très vive chez eux. Pierre, de retour à Jérusalem après avoir passé quelques jours à Césarée, eut à subir les contestations des circoncis, qui lui reprochaient d'avoir frayé avec ceux dont la loi interdisait le contact. Mais il leur fit en détail le récit de tout ce qui était arrivé ; l'évidence s'imposa et tous conclurent : Dieu appelle donc aussi les Gentils à la pénitence et à la vie. Ils l'en glorifièrent. Néanmoins cette coexistence d'éléments si opposés dans le sein de l'Eglise ne devait pas tarder à soulever des questions délicates sur les prescriptions de la loi qui, aux yeux des Juifs, conservaient encore leur force obligatoire pour tout serviteur du vrai Dieu.

D'autres fidèles, dispersés par la persécution,

avaient porté la parole de Dieu jusqu'en Phénicie, dans l'île de Chypre et à Antioche de Syrie, ne prêchant toutefois qu'aux Juifs. Quelques Cypriotes et Cyrénéens s'adressèrent cependant ensuite aux Grecs d'Antioche. L'Évangile fit de si grands progrès dans cette ville, que les apôtres y envoyèrent Barnabé pour y développer son esprit. Une grande multitude embrassa la doctrine du Christ, et c'est là qu'on commença à appeler ses disciples d'un nom dérivé du sien, celui de *chrétiens*. Barnabé voyant la moisson exceptionnellement féconde, alla chercher Saul à Tarse dans sa retraite, et tous deux passèrent ensemble une année à cultiver une si excellente terre.

Cependant l'Eglise ne devait pas s'endormir dans cette prospérité naissante. Vers l'an 43, la persécution fut renouvelée par le roi Hérode-Agrippa Ier, guidé par le souci de flatter la nation juive. L'apôtre Jacques le Majeur, frère de saint Jean, arrêté par son ordre, fut décapité, précédant ainsi les autres dans le témoignage du sang. Pierre lui-même, étant venu à Jérusalem, fut saisi, jeté en prison et étroitement gardé. On était dans les jours de la Pâque ; le roi attendait qu'il fussent écoulés, pour instruire solennellement devant le peuple le procès du chef de la nouvelle doctrine. Mais dans la nuit qui précéda l'heure de cette comparution, et tandis que l'Eglise tout entière ne cessait de prier pour que son Pasteur lui fût rendu, un ange apparut à Pierre dans sa prison, détacha les liens qui le tenaient enchaîné à ses geôliers, lui fit prendre ses

habits, ses sandales, puis lui dit de se lever et de le suivre. Les portes de fer s'ouvrirent devant eux, et l'ange l'accompagna jusqu'à ce qu'il fût en sécurité. L'heure du martyre était encore éloignée pour Pierre. Celle de la vengeance divine sonnait déjà pour le persécuteur. Descendu à Césarée, Hérode-Agrippa y recevait les basses adulations d'un peuple qui attendait de lui des subsides et l'acclamait comme un Dieu, quand l'ange du Seigneur le frappa, et il mourut dévoré vivant par les vers. Avec lui prit fin l'antique royaume de Juda.

Pierre avait d'abord transféré son siège épiscopal dans le centre florissant d'Antioche. Mais, quelques années plus tard, il vint planter la croix de Jésus-Christ en face du Capitole. Dieu avait destiné la capitale de l'empire romain, reine du monde et centre de l'idolâtrie, à devenir la capitale du monde chrétien. Le Chef des Apôtres y maintint désormais le siège de son gouvernement. La tradition fixe à vingt-cinq années la durée du pontificat qu'il y exerça (42-67).

Les Juifs avaient à Rome une colonie prospère, comme en beaucoup de villes de l'empire ; elle fournit bientôt à l'apôtre un noyau de fidèles. Cette colonie occupait principalement le quartier du Tibre. La famille d'Aquila et de Priscille, hôtes de l'apôtre qu'il convertit, le mit en relations avec Pudens, sénateur de la famille ou *gens* des Cornelii, l'une des branches les plus antiques et les plus illustres de l'aristocratie romaine. De proche en proche, par les affinités de cette famille avec la *gens* Çœcilia et

la *gens* Pomponia, le christianisme gagna rapidement dans le patriciat romain. On voit une jeune fille de la *gens* Flavia, Pétronilla, initiée à la foi par saint Pierre et vouée à ce père par un inviolable attachement. L'apostolat de saint Paul développa encore ces conquêtes ; bientôt les plus nobles familles donnèrent leurs fils et leurs filles à l'Eglise, la cour impériale se remplit secrètement de chrétiens, la maison de César elle-même en compta dans son sein. A de si hautes adhésions se joignirent celles d'une foule de gens de la classe moyenne et du peuple. Les monuments historiques attestent que du temps même des apôtres les chrétiens étaient en très grand nombre à Rome. Les historiens païens eux-mêmes en témoignent. Il suffit de citer Tacite, disant que la persécution de Néron, dont saint Pierre et saint Paul furent victimes, en fit périr « une grande multitude ».

Cependant, Pierre n'enfermait pas dans la capitale l'exercice de son apostolat. D'Antioche, il avait rayonné dans toute la Palestine et entrepris la conquête des provinces d'Asie. Le Pont, la Cappadoce, la Bythinie avaient reçu de lui la semence de l'Evangile. De Rome, après y avoir consolidé son œuvre, ces voyages le conduisirent à travers l'Italie et les Gaules jusque dans la Grande-Bretagne. L'Espagne le vit aussi, et il est probable qu'avant de rentrer à Rome, il visita les côtes d'Afrique.

Les Actes des Apôtres donnent naturellement plus de précisions et de détails sur les travaux de saint Paul, parce que saint Luc, leur auteur, y fut asso

cié. Nous avons laissé Saul à Antioche, où Barnabé l'avait fait venir. C'est là, que tous deux reçurent la consécration sacerdotale et épiscopale, et que, sur l'ordre du Saint-Esprit, ils furent députés pour exercer l'apostolat auquel était destiné celui qui devait porter le nom du Christ « devant les païens et les princes, aussi bien que devant les enfants d'Israël », d'où lui vient le nom d'apôtre des Gentils. Les Actes nous font connaître principalement trois missions apostoliques qu'il remplit, et dont Antioche fut le centre.

Dans son premier voyage, de l'an 44 à l'an 49 environ, il descend évangéliser l'île de Chypre, puis remonte vers l'Asie-Mineure, où les principales stations de son itinéraire sont les villes de Perge en Pamphylie, Antioche de Pisidie, Iconium, Lystre, et Derbé en Lycaonie.

Leur ministère en Chypre amène Saul et Barnabé à Paphos, où le proconsul romain Sergius Paulus lui-même prête l'oreille à leur prédication. Mais un juif, magicien imposteur, Barjésu, jaloux de leur influence, s'efforce de le détourner de la foi. Saul le frappe de cécité en présence du proconsul, et Sergius Paulus reçoit le baptême. C'est à la suite et en souvenir d'une conversion si éclatante que saint Luc, et l'histoire après lui, ne donne plus à Saul que le nom de Paul. L'illustre néophyte sera plus tard fort utile à l'apôtre dans Rome.

A Perge, Paul entre avec Barnabé dans la synagogue, un jour de sabbat, et y tient aux Juifs un long discours où il rappelle la vocation de leur peuple, la conduite de Dieu sur lui, ses promesses

à David. Il en montre l'accomplissement dans l'apparition du Christ, précédé de son Précurseur ; il dit la mort cruelle qu'on lui a infligée, et prêche avec force la réalité de sa résurrection. Prenez donc garde, conclut-il, de tomber par votre incrédulité sous les menaces des prophètes à l'égard de ceux qui lui refusent leur foi. On pria les missionnaires de parler encore le sabbat suivant, mais déjà nombre d'adhérents leur vinrent et ils passèrent la semaine à les fortifier. Toute la ville s'était assemblée pour la seconde réunion. Cette affluence excita le dépit des Juifs que la prédication de Paul avait déjà fort émus, et ils se mirent en opposition violente avec lui, l'accusant de blasphème. Alors Paul et Barnabé leur déclarèrent : c'est à vous d'abord qu'était due la parole de Dieu, mais, puisque vous la refusez, nous nous tournons désormais vers les Gentils dont le Christ doit être aussi la lumière. Cette lumière fut accueillie par eux avec joie dans la région. Alors les Juifs soulevèrent les femmes les plus considérées et les principaux de la cité contre les apôtres, et les expulsèrent. Ils partirent en secouant la poussière de leurs pieds.

Arrivés à Iconium, et entrant dans la synagogue, ils y gagnèrent nombre de Juifs et reçurent aussi l'adhésion de plusieurs païens. D'autres, au contraire, et en plus grand nombre, s'élevèrent contre eux, et comme leur prédication, soutenue par les miracles, devenait de plus en plus efficace, juifs et païens voulurent les lapider. Ils s'enfuirent en Lycaonie. A Lystre, l'accueil fut d'abord triomphal, parce que Paul, rencontrant un paralytique qu'il

vit disposé à embrasser la foi, lui rendit d'un mot l'usage de ses membres. Les Gentils virent dans les apôtres des dieux sous forme humaine ; pour eux, Paul, qui portait la parole, était Mercure, et Barnabé, Jupiter. Ce fut à grand'peine que les serviteurs du Christ empêchèrent le peuple de les couronner et de leur offrir des sacrifices. Il lui prêchèrent le Dieu du ciel. Mais, peu après arrivèrent d'Antioche de Pisidie et d'Iconium des juifs qui excitèrent contre eux de telles violences, que Paul, entraîné hors de la ville, fût accablé de pierres et laissé pour mort.

Ce n'était pas de quoi refroidir le zèle de celui dont le Seigneur avait dit à Ananie : Je lui révélerai que de choses il doit souffrir pour mon nom. Relevé par ses disciples, Paul partit avec Barnabé pour Derbé. Après y avoir porté l'Evangile, ils repassèrent par Lystre, Iconium et Antioche, exhortant les fidèles à persévérer dans la foi, et leur inculquant qu'ils devaient parvenir au royaume de Dieu par de grandes tribulations. Dans chaque Eglise ils établirent des prêtres, mirent en honneur les jeûnes et les prières assidues, enfin, après d'autres pérégrinations, revinrent enfin à Antioche de Palestine, où le récit des fruits abondants de leur ministère remplit l'Eglise de joie et lui fit bénir la grâce de Dieu qui les avait produits.

De graves questions de discipline s'agitaient à Antioche. Elles avaient ramené Pierre de Rome en Judée. On a vu qu'il avait fait entrer le centurion Cornélius de plain-pied, avec ses gens, dans la

communauté chrétienne, sans faire dans le judaïsme le stage jusque-là réputé obligatoire ; et ce fut désormais un point acquis. Mais il restait à affranchir complètement les Gentils néophytes du joug de la synagogue. On pouvait se demander si leur admission immédiate les dispensait des obligations de la loi juive. Il ne manquait pas à Antioche de chrétiens, arrivés de Palestine, qui soutenaient, que les Gentils convertis, pour se sauver, devaient subir la circoncision et pratiquer les observances de la loi mosaïque. Aux nouveaux convertis dont la liberté était menacée, cette prétention paraissait exorbitante. De là un conflit aigu de part et d'autre. On résolut d'envoyer Paul et Barnabé à Jérusalem pour soumettre la question aux apôtres. Là se trouvèrent des pharisiens convertis qui soutenaient ardemment, eux aussi, la nécessité de la circoncision et des observances légales. Les apôtres s'assemblèrent en concile avec les prêtres (l'an 52), et, comme la discussion y était vive, Pierre se leva pour la trancher en faveur de la liberté. Tous s'inclinèrent. Dans ce concile l'ancienne loi fut abolie. Toutefois, en vue de ménager les judaïsants, on étendit aux Gentils un de ses préceptes les plus anciens, facile à observer : « Il a semblé bon au Saint-Esprit et à nous, fut-il déclaré pour les Gentils, de ne rien vous imposer au delà de ce qui est nécessaire, à savoir : que vous vous absteniez de ce qui aura été sacrifié aux idoles, du sang et des chairs étouffées, ainsi que de la fornication ». La conduite de saint Paul à l'égard des païens convertis se trouvait ainsi ratifiée.

Les juifs devenus chrétiens ne devaient pas tarder, eux-mêmes, à secouer le joug de la loi dont les Gentils venaient d'être délivrés par le Concile. La loi mosaïque ne pouvait, en effet, passer partout, comme en Palestine, pour une loi nationale ; aussi les juifs d'Antioche, la métropole du christianisme gentil, furent-ils les premiers à s'en affranchir. Pierre lui-même, pendant son séjour à Antioche, donna l'exemple, en allant s'asseoir à la table commune, avec les Gentils venus à la foi, sans prendre souci, par égard pour eux, des prescriptions légales sur les mets défendus ou permis. Mais, peu après, il changea de conduite, mû par une semblable condescendance envers les judaïsants, quand plusieurs d'entre eux, venus de Judée, se montrèrent scandalisés de la manière dont il agissait. L'espèce d'infériorité à laquelle ce changement réduisait les Gentils, et l'exhortation tacite à observer la loi qu'il contenait, provoquèrent de la part de Paul une opposition franche sur ce point des observances, et fit admettre définitivement la liberté formelle à leur égard.

Le second voyage de saint Paul eut lieu peu après le concile de Jérusalem, et il dura environ trois ans, de 51 à 53. Barnabé se sépara de lui et se rendit à Chypre. L'Apôtre des nations, accompagné de Silas, et, un peu plus tard, de Luc et de Timothée, visita les communautés d'Asie Mineure, passa ensuite de Troas en Macédoine et en Grèce, où il évangélisa Philippes, Thessalonique, Béroé, Athènes. Enfin, après un séjour d'un an et demi à Corin-

the, il revint par Ephèse à Jérusalem et à Antioche.

Passant à Lystre et à Derbé, l'apôtre trouva un chrétien, nommé Timothée, dont tous honoraient la haute vertu. Il le prit pour compagnon, et, plus tard, le sacra évêque. Mais comme Timothée, né de mère juive, était fils d'un père païen, Paul, imitant la sagesse et la prudence de Pierre à l'égard des judaïsants, qui étaient nombreux dans la région, le fit circoncire. Il allait partout, enseignant les décisions du concile, et confirmant dans la foi les Eglises, dont la prospérité était croissante.

Une vision du Seigneur l'appela en Macédoine. A Philippes, un jour que les apôtres enseignaient un groupe de femmes assemblées autour d'eux, une marchande de pourpre, nommée Lydie, ouvrit ardemment son cœur à l'Évangile et les pressa de prendre demeure chez elle. Sur ces entrefaites, ils furent rencontrés par une jeune pythonisse, dont l'art faisait la fortune de ses maîtres, et qui, poussée par la malignité de l'esprit dont elle était possédée, les suivait ensuite partout, en criant : Voilà les serviteurs de Dieu, qui vous annoncent la voie du salut ! Paul, fatigué de cette obsession, se retourna vers elle, et commanda au démon, au nom de Jésus-Christ, de sortir de cette femme. Ses maîtres, voyant la source de leurs gains perdue, s'emparèrent de Paul et de Silas et les traînèrent devant les magistrats, en disant : Ces Juifs troublent la cité, ils y apportent une religion que nous, sujets romains, nous ne devons pas supporter. Le peuple se souleva. Les juges les firent dépouiller

de leurs vêtements et battre de verges. Couverts de plaies, ils furent jetés en prison et garrotés étroitement. Mais pendant la nuit un grand tremblement de terre ébranla leur geôle jusque dans ses fondements, toutes les portes s'ouvrirent et les liens des captifs éclatèrent. Le geôlier, convaincu qu'ils s'étaient évadés, voulait se donner la mort. Paul éleva la voix : Ne te tue pas, nous sommes tous là ! Cet homme tomba à leurs pieds, touché par la grâce, et leur demanda ce qu'il devait faire pour être sauvé. — Crois en Jésus-Christ, lui dirent-ils, et tu obtiendras le salut. Ils l'instruisirent et le baptisèrent avec toute sa maison. Tandis que le néophyte reconnaissant lavait leurs plaies et leur faisait préparer un repas, les magistrats envoyèrent des licteurs lui enjoindre de relâcher des prisonniers si dangereux et de leur faire quitter la ville. Mais Paul, avec le même souci de ne pas laisser entacher l'honneur du nom chrétien qui devait lui faire réclamer plus tard son titre de citoyen romain, et tout en se réjouissant d'avoir souffert pour son Maître, refusa de se laisser congédier sous la flétrissure des verges. Ils nous ont faits flageller, innocents et sujets de Rome, ils nous ont jetés dans cette prison, et ils veulent maintenant nous renvoyer en secret, dit-il, non pas ! mais qu'ils viennent eux-mêmes nous rendre la liberté. La frayeur des magistrats redouble en apprenant la qualité des victimes auxquelles ils avaient infligé le traitement des misérables, et ils accourent les prier avec excuses de consentir à se retirer de la ville. Paul et Silas revinrent chez Lydie, revirent

et consolèrent leurs frères, et partirent ensuite.

A Thessalonique et à Bérée, ce furent des violences semblables. Dans la première de ces villes, Paul discuta des Ecritures, trois sabbats durant, devant la synagogue : Ce Christ, qui devait souffrir et ressusciter après sa mort, c'est lui que nous vous annonçons. Plusieurs Juifs d'origine se rangèrent à la foi, plusieurs aussi de ceux de la dispersion, et un grand nombre de Gentils, hommes et femmes. Mais les juifs obstinés, réunissant une tourbe de mauvaises gens, mirent la ville en révolution, et vinrent assiéger la maison des apôtres pour les livrer aux magistrats, en criant qu'ils outrageaient César par leur prétention de faire de Jésus un roi. Paul était alors hors de la maison ; ses disciples le firent échapper à ces poursuites et le conduisirent avec Silas à Bérée. Il y conquit encore beaucoup d'âmes parmi les Juifs et les Gentils. Mais ses ennemis de Thessalonique, l'ayant appris, vinrent à Bérée et y soulevèrent les mêmes troubles : Paul fut entraîné par les siens, conduit à la mer et accompagné jusqu'à Athènes.

Dans la capitale de cette Grèce, mère des beaux esprits, mais d'une corruption raffinée, l'apôtre sentait son zèle s'enflammer au spectacle de l'idolâtrie qui la déshonorait. Il discutait chaque jour, dans la synagogue et sur l'Agora, avec les juifs et les païens, si bien que des philosophes stoïciens et des Epicuriens l'attirèrent devant l'Aréopage. Les Grecs étaient avides de nouveautés, et les harangues de Paul sur le Christ et sa résurrection en étaient une grande. En présence de l'illustre assemblée, l'apô-

tre des nations prit occasion de ce qu'il avait vu un autel dédié « au dieu inconnu ». Ce Dieu, il se mit à l'annoncer. On écouta ce qu'il dit de sa nature spirituelle, de son élévation infinie au-dessus des hommes, de son œuvre créatrice, de son omni-présence. L'attention devint plus inquiète quand il déclara qu'aujourd'hui ce grand Dieu invitait tous les hommes à la pénitence, parce que le jour était fixé où tous seraient jugés par son Christ ressucité des morts ; et quand il parla de la résurrection des corps, ce fut un désarroi. Les uns, parmi ces hommes asservis à la chair, le tournaient en dérision, les autres, plus troublés et craignant d'être éclairés davantage, l'arrêtèrent et lui dirent qu'on l'entendrait une autre fois. Il fallut en rester là. Cependant quelques-uns ouvrirent les yeux à la foi, et, parmi eux, l'aréopagite Denis et une femme nommée Damaris.

D'Athènes, Paul se rendit à Corinthe, ville alors très populeuse, et il y fut rejoint par Silas et Timothée, qu'il avait mandés de Macédoine. Là il trouva un juif chrétien originaire du Pont, nommé Aquila, et dont l'épouse se nommait Priscille. Aquila exerçait le métier de vannier, qui était aussi celui de Paul, car, au milieu de ses incessants labeurs, l'apôtre vivait du travail de ses mains, pour n'être à charge à personne. Aquila s'était vu chassé de Rome par un édit de l'empereur Claude bannissant tous les Juifs. Paul prit demeure chez lui. Chaque sabbat, il prêchait Jésus dans la synagogue, annonçant qu'il était le Christ. Les Juifs le repoussaient et blasphémaient ;

il leur déclara qu'il les abandonnait et qu'il allait vers les Gentils. Sa prédication dans Corinthe opérait des fruits merveilleux, aussi occasionna-t-elle des violences comme il en avait subi ailleurs. Mais le proconsul d'Achaïe, devant lequel les Juifs le traînèrent, refusa de s'occuper de leur querelle. Après un an et demi d'un séjour que la grâce de l'Esprit-Saint avait rendu particulièrement fécond, Paul s'embarqua pour les côtes d'Asie, emmenant avec lui Aquila et Priscille. Il vint à Ephèse, où il les laissa. Son discours à la synagogue inspira aux Juifs le désir de le conserver quelque temps parmi eux, mais, docile à l'Esprit qui le guidait, il les quitta avec promesse de revenir, s'il plaisait à Dieu, passa à Césarée, pour y visiter le communauté chrétienne, et revint à Antioche.

La troisième mission de saint Paul est la plus longue. Elle eut lieu de l'an 55 à l'an 58. Il parcourut d'abord la Galatie et la Phrygie, déjà évangélisées par saint Pierre, pour confirmer les chrétiens dans la foi. Il revint à Ephèse, où son succès fut immense. Il y séjourna deux ans, et toute la région recueillit le fruit de son apostolat.

Un auxiliaire précieux venait d'y être gagné en la personne d'un juif d'Alexandrie, Apollo, venu à Ephèse, homme dont la bonne foi égalait l'éloquence et la science des Ecritures. Il prêchait Jésus, mais ne connaissait que le baptême de Jean. Aquila et Priscille achevèrent de l'instruire. Apollo se rendit ensuite en Achaïe, muni par eux de lettres, et y prêcha l'Evangile si brillamment que, plus tard, ses admirateurs se disputaient avec ceux de saint Paul.

Lorsque l'apôtre arriva dans cette ville, il y trouva un groupe de juifs qui ne connaissaient aussi que le baptême de Jean : il leur conféra celui de Jésus-Christ, et, à ce moment, le Saint-Esprit descendit sur eux, ils reçurent les dons des langues et de prophétie. Après trois mois de discussions dans la synagogue, Paul dut en séparer ses disciples et les enseigner à part. Mais de grandes consolations lui venaient d'ailleurs. Juifs et Gentils affluaient de toute la contrée et embrassaient la foi, conquis par les miracles de toute sorte qu'il opérait. On se disputait même quelque partie de ses vêtements pour porter la guérison aux infirmes.

Il arriva que quelques-uns des Juifs acharnés contre lui voulurent pratiquer à son exemple, sur les possédés, les exorcismes dont la coutume n'était pas inconnue chez le peuple de Dieu. C'étaient les fils du chef de la synagogue. Ils adjurèrent le malin esprit au nom de Jésus que Paul prêchait. Je connais Jésus, répondit le possédé, et je connais Paul, mais vous, qui êtes-vous? Et il s'élança sur eux avec fureur, ils s'enfuirent, les habits en lambeaux et roués de coups.

La multitude des croyants ne cessait de s'accroître : tous venaient, confessant leurs fautes. Paul se proposait de passer en Macédoine, puis en Grèce, pour revenir ensuite à Jérusalem, et de là partir pour Rome où il se sentait appelé par l'Esprit de Dieu, lorsqu'une tempête éclata contre lui. L'orfèvre Démétrius, d'Ephèse, qui fabriquait des réductions en argent du temple de Diane, voyant diminuer la vente de ses marchandises, excita une

sédition populaire. Vous voyez, allait-il répétant, que ce Paul ne trouble pas seulement Ephèse, mais toute l'Asie, et détourne une foule de personnes en niant les dieux faits de mains d'hommes : non seulement leur culte va périr, mais le temple même de notre déesse, que tous vénéraient, est menacé de destruction. Le courroux de la foule monta comme une vague, au cri de : Vive la grande Diane d'Ephèse ! poussé sans relâche.

Le tumulte enfin apaisé, l'apôtre se retira. De la Macédoine, où il répandit partout son ardente parole, il vint en Grèce. Il parcourut ces provinces, prêchant et écrivant des lettres aux églises ; c'est à cette époque que se rapportent en particulier quatre de ces grandes épîtres, adressées aux Romains, aux Corinthiens et aux Galates. Averti des embûches que lui préparaient les Juifs sur la voie de Syrie, il s'embarqua pour Troade. La veille du jour où il devait en partir, il prolongea dans la nuit ses entretiens avec les fidèles. Un enfant, nommé Eutychus, qui se tenait assis sur le bord de la fenêtre pendant cette conférence, finit par être pris de sommeil ; il tomba du troisième étage et se tua. Saint Paul descendit le relever, se pencha sur lui et le rendit vivant aux siens. Il revint par Mytilène, Chio et Samos à Milet. Il se proposait de ne pas s'arrêter à Ephèse, pour ne pas s'attarder en Asie, afin de rentrer à Jérusalem pour la Pentecôte. De Milet, il manda à lui les principaux de l'église d'Ephèse, leur fit avec ses recommandations les adieux les plus touchants. Après leur avoir rappelé

la sincérité de son ministère parmi eux : je sais, leur dit-il, que vous ne me reverrez plus; l'Esprit m'appelle à Jérusalem où j'ignore ce qui m'attend, si ce n'est que,de ville en ville, il m'annonce chaînes et tribulations. Mais je ne tiens pas à la vie, il m'importe seulement de remplir la mission que j'ai reçue du Seigneur Jésus en rendant témoignage à son Evangile. Il les pressa de garder leur foi avec vigilance et les avertit,qu'après son départ, le troupeau des fidèles serait ravagé par des loups, faux prophètes, sortis même de leurs propres rangs. Une prière commune termina ces entretiens. Ses disciples versaient des larmes à la pensée de ne plus le revoir, et l'accompagnèrent jusqu'au vaisseau.

Une des stations du retour fut Césarée, où Paul descendit chez le diacre Philippe. Le prophète Agabus qui, déjà, peu après la conversion de Paul, avait annoncé qu'il aurait beaucoup à souffrir, se trouvait dans la ville et vint dans cette maison. Il prit à Paul sa ceinture,et,s'en liant les pieds et les mains, il dit : Celui dont voici la ceinture, dit le Saint-Esprit, sera enchaîné à Jérusalem par les Juifs et livré par eux aux Gentils. — Je ne souhaite pas seulement d'être enchaîné, répondit l'apôtre, mais je suis prêt à mourir à Jérusalem pour le nom du Seigneur Jésus. Il ne devait pas y trouver la mort; c'était seulement la voie par laquelle l'Esprit de Dieu l'acheminait vers Rome.

A Jérusalem, en effet, et à peine y était-il de retour, les Juifs, l'ayant trouvé dans le temple,

ameutèrent le peuple en criant qu'il répandait des blasphèmes contre la Loi et le temple, et profanait même le lieu saint en y introduisant des gentils. Ils l'entraînèrent hors du temple et voulaient le mettre à mort. Averti de l'émeute, le tribun de la cohorte romaine, Lysias, accourut avec une troupe et l'arracha de leurs mains. Il fallut le faire conduire sous bonne garde jusqu'au camp, pour le dérober aux violences. La foule le suivait en criant : *Tolle ! Tolle !* Devant Lysias, Paul demanda à s'expliquer et à parler au peuple. Debout sur une estrade, il prit la parole en hébreu, ce qui augmenta l'attention. L'apôtre rappela qu'il était juif, né à Tarse, disciple de Gamaliel, dont tous vénéraient la sagesse et la science ; qu'il avait été lui-même persécuteur des disciples du Christ, et comment Jésus lui était apparu pour le convertir. Mais les vociférations éclatèrent quand il en vint à dire qu'à ses craintes de ne pas être écouté de ceux qui l'avaient connu, le Seigneur avait répondu : Je t'enverrai au loin vers les Gentils. Le tumulte fut à son comble. Lysias, se flattant de le calmer par cette rigueur, et pour en éclaircir la cause, ordonna de livrer l'apôtre aux fouets. Déjà Paul était garrotté pour subir son supplice, quand il demanda au centurion désigné pour y présider : Vous est-il permis de flageller un citoyen de Rome, qui n'a même pas été jugé? Le centurion en référa à Lysias qui interrogea l'apôtre : Avez-vous qualité de citoyen romain ? — Oui, répondit-il. Les bourreaux durent s'écarter.

Le lendemain, le tribun convoqua les juifs en

assemblée et donna la parole à saint Paul, qui, voyant l'auditoire composé en grande partie de pharisiens et de sadducéens, dont les oppositions de doctrine étaient bien connues, jeta habilement entre eux un sujet de discorde. Je suis pharisien d'origine, s'écria-t-il, et fils de pharisien ; c'est parce que je prêche comme eux l'espoir d'une vie future et la résurrection des morts que je suis mis en cause. Pharisiens et sadducéens se trouvèrent dès lors aux prises ; les pharisiens parlaient en sa faveur, les sadducéens s'élevèrent contre eux et l'accablèrent ; Lysias le fit arracher de leurs mains par les soldats et renfermer dans le camp. La nuit suivante le Seigneur apparut à Paul, et lui dit : Garde ton assurance, car il faut que tu me rendes témoignage à Rome comme à Jérusalem.

Cependant un groupe de juifs, au nombre d'environ quarante, avaient juré la mort de l'apôtre, et fait vœu de ne manger ni boire jusqu'à l'accomplissement de leur dessein. Ils vinrent s'offrir aux princes des prêtres et aux anciens. Mais un neveu de Paul, qui avait découvert le complot, en informa secrètement Lysias. Le tribun, de plus en plus embarrassé, prit le parti d'envoyer son prisonnier sous bonne escorte au président Félix, qui résidait alors à Césarée, avec une lettre d'information.

Félix le fit garder dans le prétoire. Bientôt arrivèrent de Césarée le prince des prêtres et d'autres accusateurs de Paul. Aux imputations portées contre lui devant le président, il répondit en prouvant que, fidèle serviteur du Dieu des Juifs, il n'avait rien fait contre la Loi et le temple. La cause fut remise à

plus tard, et Paul demeura prisonnier, mais avec la faculté de communiquer avec les siens. Félix avait épousé une juive, Drusilla, et il se plaisait à entendre discourir son captif, mais, quand il l'entendit lui parler de la justice chrétienne, du devoir de la chasteté et du jugement futur, il ajourna les entretiens. C'était d'ailleurs un homme avide. L'espoir que Paul se rachèterait à prix d'argent le lui fit retenir deux années. Remplacé alors dans ses fonctions par Portius Festus, il laissa Paul en prison pour être agréable aux Juifs.

Festus, ayant pris possession de son gouvernement, monta de Césarée à Jérusalem. Il y fut obsédé par les accusations des princes des prêtres et des principaux juifs contre Paul, qui le priaient de le faire amener de sa prison, avec le dessein de le faire périr pendant le voyage. Le président s'y refusa, mais les convoqua eux-mêmes à Césarée, dont il allait reprendre le chemin. Là, il fit comparaître l'apôtre en sa présence devant eux. Paul se défendit de nouveau d'avoir rien fait contre les Juifs ni contre César ; et comme Festus lui proposait de venir débattre le procès à Jérusalem en face du peuple, Paul ne voulant pas consentir à ce que la qualité de juif chrétien devînt un opprobre par le fait de sa condamnation, répondit : Je n'ai commis aucun crime contre les Juifs, vous le savez, personne ne peut me livrer à eux, et, du reste, c'est à César qu'il appartient de me juger en une cause capitale : je ne refuse pas de mourir si je le mérite, mais j'en appelle à son tribunal. — Tu en as appelé à César, dit Festus, tu seras conduit à César. C'est

ainsi que saint Paul partit pour Rome (l'an 60).

Or, le roi Agrippa venait d'arriver à Césarée avec son épouse Bérénice. Festus, pour les honorer, ordonna une nouvelle comparution. Paul refit avec le même éclat sa défense, expliqua le contraste entre sa vie de persécuteur et sa vie d'apôtre, et, appuyé sur les prophéties qui n'étaient point inconnues d'Agrippa, proclama une fois de plus la résurrection du Christ qui avait fait de lui son témoin. Sur quoi, tandis que Festus lui disait : les Ecritures te font perdre la raison, le roi et la reine convinrent devant lui que cet homme pourrait être relâché s'il n'en avait appelé à César.

Paul, embarqué sous bonne garde, fit une traversée longue et difficile. Une violente tempête, qui dura trois jours, mit le vaisseau dans le plus grand péril, et tous étaient désespérés, lorsqu'il leur annonça qu'un ange lui était apparu pendant la nuit et lui avait dit d'avoir confiance, que Dieu les sauvait à cause de lui, parce qu'il fallait qu'il parût devant César. Enfin on aborda en Italie et l'on parvint à Rome.

L'apôtre y demeura deux ans en prison. Mais sa captivité n'était pas si étroite qu'il ne pût entretenir des rapports avec le monde et exercer l'apostolat au sein même de la capitale de l'empire. Il s'y était déjà fait connaître par une lettre magistrale adressée aux chrétiens de cette ville. A peine arrivé, il convoqua près de lui les principaux des juifs et leur rendit compte de la cause qui l'amenait parmi eux en cet état. Alors s'engagèrent, les jours suivants, des discussions prolongées où le témoin

de Jésus dissertait du royaume de Dieu, des prophètes, de Moïse et du Messie. Les uns embrassaient la foi, d'autres la repoussaient avec obstination, et Paul rappelait à ceux-ci les malédictions d'Isaïe contre le peuple qui a des oreilles et ne veut pas entendre. Ainsi, s'écoulèrent ces deux années. A tous ceux qui venaient le voir il prêchait librement le Seigneur Jésus-Christ. Parmi les fidèles son apostolat fut merveilleux. Mais il en recueillit encore d'autres fruits : l'aristocratie romaine n'en profita pas moins. Un passage de sa lettre aux Thessaloniciens fait allusion à la fameuse séance du prétoire, où il comparut devant ce que Rome avait de plus illustre et rendit magnifiquement témoignage de la foi chrétienne.

Cette audience eut pour conclusion la mise en liberté de l'apôtre. Il est très probable qu'il en profita pour aller prêcher en Espagne. On le retrouve ensuite en Orient, poursuivant ses labeurs apostoliques. Il visita Colosse, Ephèse où il laissa comme évêque son disciple Timothée, et évangélisa l'île de Crète dont il fit évêque Tite, un autre de ses disciples. Il revint à Rome sous la persécution de Néron, et ce fut pour consacrer par le martyre son admirable apostolat.

Le récit des travaux de saint Paul, ainsi conservé par la Sainte Ecriture, est un témoignage précieux de ce que fut l'œuvre d'évangélisation accomplie par les apôtres. Ceux des autres, hormis ce qui a été dit de saint Pierre, ne nous sont connus que par des traditions rendues éminemment recomman-

dables vu leur très haute antiquité. C'en est d'abord une, qu'avant de se disperser par le monde, les apôtres rédigèrent en commun le symbole de la foi.

Saint Jacques le Mineur et saint Jean, le disciple bien-aimé, ont cependant une histoire plus certaine. On a déjà vu que saint Jacques le Majeur, frère de Jean, fut exécuté en 42, par le roi Agrippa pour plaire aux juifs. Saint Jacques le Mineur fut évêque de Jérusalem. Sa droiture, égale à sa grande sainteté, lui avait fait décerner, même par ceux-ci, le titre de Juste. Il n'en fut pas moins victime de leur haine du Christ. Dénoncé vers l'an 62, par le grand-prêtre Ananie, à cause du témoignage public qu'il rendait à Notre Seigneur, il fut précipité du haut d'une des terrasses du temple. Il respirait encore et priait pour ses bourreaux ; un foulon l'acheva d'un coup de maillet.

Saint Jean ne s'éloigna de la Judée qu'après la mort de la Très Sainte Vierge, que le Sauveur lui avait confiée du haut de la croix. Suivant une très solide tradition, les apôtres assistèrent à cette sainte mort, et constatèrent la merveille de l'Assomption de Marie. Jean vint ensuite à Ephèse, d'où il exerça une vigilante sollicitude sur les Églises d'Asie dont il était l'oracle. La persécution vint le chercher au milieu de ses travaux et de ses succès. On le verra conduit à Rome sous Domitien, condamné à un affreux supplice, et, sauvé par un éclatant miracle, relégué ensuite dans l'île de Pathmos, où il mourut centenaire, après tous les autres, vers l'an 104.

Saint André, frère de Simon-Pierre, se rendit

en Scythie, évangélisa la Thrace et l'Epire, puis il passa en Achaïe, et fut crucifié à Patras, par ordre du proconsul Œgée.

Saint Matthieu se fixa d'abord en Judée, où il écrivit son évangile, et partit ensuite pour l'Ethiopie et le pays des Parthes. Saint Thomas pénétra aussi chez les Parthes et poussa probablement ses conquêtes jusqu'aux Indes. Saint Barthélemy qu'on croit être le même que Nathanaël, un des premiers disciples de Jésus, exerça son apostolat dans les Indes, en Phrygie, en Lycaonie et subit le martyre en Arménie où il fut écorché vif, en l'an 71. Saint Jude, frère de Jacques le Mineur, parcourut la Mésopotamie, la Perse et l'Arménie. Simon le Zélote, prêcha en Mésopotamie, dans l'Idumé et l'Arabie. Saint Philippe évangélisa la haute Asie et paraît avoir consommé sa longue carrière en Phrygie. Enfin saint Matthias, substitué au traître Judas, entra en Cappadoce, suivit les bords de la mer Caspienne et fut martyrisé en Colchide.

On voit que le monde romain presque tout entier a été évangélisé par les apôtres. De fervents disciples formés et envoyés par eux venaient sur leurs pas ou se portaient dans les parties que leurs maîtres n'avaient pu qu'explorer, pour y prêcher l'Evangile et fonder des églises.

L'histoire des Gaules, par exemple, témoigne de ces missions. Six hommes apostoliques y furent envoyés par saint Pierre : saint Trophime d'Arles, saint Martial de Limoges, saint Austremont de Clermont, saint Gatien de Tours, saint Saturnin de Toulouse, saint Valère de Trèves.

Une autre tradition nationale attribue à Sergius Paulus, le proconsul de Chypre converti par saint Paul, la fondation de l'église de Narbonne. Une autre encore, que la critique n'a pu détruire, est celle de l'évangélisation de la Provence par saint Lazare, le ressuscité de Béthanie, par ses compagnons et ses sœurs, Marthe et Marie, chassés de Palestine par les juifs. Saint Lazare devint évêque de Marseille, et saint Maximin l'un des soixante-douze disciples, le premier évêque d'Aix.

Quant aux résultats positifs de l'œuvre accomplie par les apôtres et par leurs aides, voici ce qu'en dit Eusèbe, le plus ancien des historiens ecclésiastiques : « Soutenue par la vérité céleste, la parole de Jésus-Christ, rapide comme un rayon de soleil, illumina l'univers entier, et, selon qu'il avait été prédit par les Saintes Ecritures, dans toute la terre se fit entendre la parole des évangélistes et des apôtres, et leur prédication retentit jusqu'aux confins du monde ».

Cependant la transformation du vieux monde sous le souffle de la parole apostolique n'allait pas sans de sérieuses difficultés, nées principalement de trois causes.

Une première cause de difficultés était l'état des intelligences au moment où le christianisme apparut. De redoutables ténèbres les obscurcissaient et chez les gentils et chez les juifs, elles mettaient obstacle à la lumière et occasionnaient de dangereux retours.

L'enseignement d'autorité, une révélation toute

faite s'imposant à leur esprit paraissait inacceptable aux païens, infatués de leur raison orgueilleuse. « Ils cherchent la sagesse », écrivait saint Paul. Répudiant la foi et les mystères, ils voyaient dans l'Eglise une sorte d'école philosophique. Cette tendance rationaliste se glissa jusque dans la communauté chrétienne, et y fit naître des hérésies dont le germe pernicieux devait porter plus tard les fruits les plus amers. L'élévation de l'homme à une destinée surnaturelle et les moyens qu'elle comporte ne les dépassaient pas moins, et pour transfigurer ces âmes toutes matérialisées, il fallait les plus énergiques efforts. Enfin, « la parole de la croix », si grosse de sacrifices, si opposée à tous les instincts de la nature, était pour eux « une parole de folie ». La doctrine salutaire de l'expiation souleva des résistances jusqu'au sein des Eglises les plus prospères et fit se lever des hommes « qui marchaient en ennemis de la croix ».

Chez les Juifs, c'était autre chose. Ils ne pouvaient se résigner à voir Moïse s'effacer devant Jésus-Christ. Leur obstination sur ce point dressait une barrière contre la parole apostolique. Renoncer à Moïse était pour eux une impiété. Même convertis, ils n'acceptaient la Loi nouvelle qu'avec une sorte de frayeur ; même alors ils retenaient, avec Moïse, les pratiques tout extérieures de la Loi et y attachaient opiniâtrément le salut. On a vu cette question réglée par le Concile de Jérusalem. Mais il se rencontrait encore des esprits entêtés à préférer « la lettre qui tue à l'esprit qui vivifie ». Saint Paul eut beaucoup à lutter contre eux. Les uns se

rendirent, mais beaucoup versèrent dans les sectes judaïsantes qui désolèrent les chrétientés dès le temps des apôtres.

Une autre cause de ces difficultés provenait du mélange des juifs et des gentils au sein d'une même Eglise. Ces deux éléments si hétérogènes avaient une grande peine à fusionner. De part et d'autre le même orgueil soulevait les dissensions. Les juifs prétendaient soumettre les païens convertis à leurs rites mosaïques : ceux-ci les repoussaient. Les uns et les autres se méprisaient et se dénigraient mutuellement : les Juifs reprochaient à leurs frères les folies et les turpitudes de la Gentilité, et ceux-ci leur jetaient à la face le crime du déicide. On voit saint Paul déployer dans ses épîtres toute son énergie pour faire cesser cette scandaleuse rivalité, confondre les uns et les autres en dressant le tableau de leurs iniquités à tous, et proclamer que les uns et les autres sont appelés au salut par la foi dans le Sauveur, voie unique, et sans les œuvres de la loi mosaïque.

Enfin, la situation même de l'Eglise au milieu d'une société païenne était pleine de difficultés et de dangers. Les questions les plus délicates et les plus variées s'offraient à régler, et la solution en était urgente. Il fallait décider dans quelle mesure le païen baptisé pouvait se répandre dans la société, prendre part aux emplois publics, paraître dans les fêtes, et, tout d'abord, comment il devait se conduire dans la vie quotidienne, obligé qu'il était de vivre au milieu d'idolâtres ; dans quels cas le chrétien pouvait dissimuler sa foi et dans quels

devait la produire et la défendre publiquement. L'organisation de la famille chrétienne, le soin de faire surgir ces fleurs de virginité qui embaumèrent l'Eglise dès les premiers temps, mais aussi celui de modérer les ardeurs intempestives d'immolation, l'éducation de l'enfant qui végétait jusqu'alors comme une plante desséchée sur une terre corrompue, le sort même des esclaves, dont l'émancipation prématurée aurait causé un immense désordre social, mais que la charité et la doctrine du Christ pressaient de relever de son ignominie, enfin la question particulièrement difficile des rapports des chrétiens avec un Etat païen, du devoir de rendre à César ce qui était à César en rendant à Dieu ce qui était à Dieu, et la manière dont ce devoir devait être rempli : tout cela exigeait, de la part des apôtres, des instructions, des déclarations précises, des redressements de conduite, et une grande vigilance pour en assurer l'exécution, auxquels ils n'auraient pu suffire par le seul ministère de la prédication orale.

Dans ce ministère, ils fondaient des Eglises, les évangélisaient, les remplissaient du souvenir de la Rédemption, inculquaient à leurs membres les préceptes de la loi nouvelle et les leçons reçues de l'Homme-Dieu. Tant que leur présence la garantissait, l'intégrité de ces enseignements ne courait pas de risques. Mais, eux disparus, leurs successeurs auraient besoin d'un mémorial de leur doctrine pour la bien conserver. En outre, l'Eglise naissante ne tarda pas être ravagée par l'hérésie qui jetait la perturbation parmi les fidèles, il importait d'en

prévenir les effets désastreux. Enfin les chrétiens, dans leurs épreuves, attendaient de leurs pères dans la foi des consolations et des encouragements pour soutenir leur persévérance. Ces divers motifs portèrent les apôtres à consigner leurs enseignements, leurs conseils et leurs avis dans des écrits dont l'ensemble forme le *Nouveau Testament*, ainsi nommé pour distinguer de l'Ancien le code du christianisme. Mais il est à remarquer que la prédication orale précéda cette rédaction écrite, dont le but était seulement d'en conserver la mémoire et d'en guider l'exercice. Ce fait incontestable établit la valeur de la Tradition par laquelle la doctrine révélée devait se transmettre selon la volonté du Christ ; il ruine la théorie protestante de l'Ecriture unique règle de foi.

La première chose nécessaire était de consigner dans le souvenir des hommes l'essentiel des œuvres, des discours, des vertus et des miracles de l'Homme-Dieu, sur lesquels tout reposait. Les *Evangiles* furent ce divin mémorial. Les trois premiers furent écrits par saint Matthieu, saint Marc et saint Luc, de l'an 45 à l'an 65. Plus tard, à la fin du premier siècle, saint Jean écrivit le quatrième, pour mettre dans une plus abondante lumière la divinité de Jésus-Christ que les hérétiques s'efforçaient de voiler.

Le second souvenir qu'il importait de conserver était celui de la formation, des débuts, des miraculeuses conquêtes de l'Eglise dès cette époque, et aussi de ses luttes et de ses premières persécutions :

saint Luc en rédigea l'histoire dans les *Actes des Apôtres*, écrits à Rome, pendant la captivité de saint Paul. Son récit s'arrête à l'an 62.

Les *Epîtres* des apôtres répondent à ce besoin, mentionné plus haut, de lumière, de direction, d'encouragement et de consolation, à la nécessité de s'opposer au travail de décomposition fait par l'erreur, et qu'elle poursuivra dans tous les siècles. Dans ces écrits les apôtres parlent pour tous les âges; ils fixent pour les générations à venir, comme pour leurs contemporains, les points les plus importants du dogme et de la morale, en illustrant la vérité, et ils éclaircissent les difficultés dont on a vu tout à l'heure une partie.

Les épîtres de saint Paul tiennent une place considérable dans ce commentaire de la doctrine chrétienne écrit par les apôtres. A la différence de celles adressées par saint Pierre et quelques autres à toutes les Eglises chrétiennes répandues dans le monde, et appelées à cause de cela les *Epîtres catholiques*, celles de l'Apôtre des Gentils sont destinées à des Eglises particulières, l'une ou l'autre, même, à quelqu'un de ses disciples.

L'*Epître aux Romains*, écrite en 58, et l'*Epître aux Hébreux*, écrite en 63, sont les plus considérables et les plus importantes au point de vue dogmatique et moral.

L'Epître aux Romains est le développement de cette thèse : la foi en Jésus-Christ est indispensable pour les Juifs et pour les Gentils; elle est l'unique condition de la justification et du salut. L'apôtre y traite les profondes questions de la

Rédemption, de l'appel des peuples à la foi, des mystères insondables de la grâce. Il y donne de nombreux enseignements sur l'organisation de la société chrétienne.

L'*Epître aux Hébreux* établit la supériorité du Christianisme sur le Judaïsme par l'excellence incomparable de Jésus-Christ au-dessus de Moïse et de tout autre prophète, comme législateur et comme prêtre. Les Hébreux étaient doublement éprouvés par l'erreur et la persécution : saint Paul console et fortifie leur Eglise, et les exhorte à la persévérance dans la foi, et aussi dans les bonnes œuvres dont la nécessité subsiste toujours.

L'Eglise de Corinthe avait été l'un des grands théâtres de son apostolat, et restait un des principaux objets de sa sollicitude, mais les maux qu'il avait annoncés en la quittant n'avaient pas tardé à se produire. Il lui écrivit deux lettres pour y remédier. Dans la Ire *Epître aux Corinthiens*, écrite en 56, il s'élève d'abord avec une grande énergie contre les rivalités et les désunions causées par l'esprit d'orgueil, contre le rationalisme qui tue l'enseignement doctrinal de la révélation. Il règle des points d'extrême importance sur l'état de mariage et l'état de virginité, développe avec une admirable lucidité la thèse de l'union de l'Eglise, de sa vie et de ses dons surnaturels. Puis il établit fortement le dogme de la résurrection des corps et ouvre des perspectives profondes sur le drame de la résurrection générale. La IIe *Epître aux Corinthiens* complète les enseignements de la précédente, et en ajoute d'autres sur le sacerdoce de

la Loi nouvelle, sur ses grandeurs et ses puissances, et aussi sur les luttes et les persécutions qui lui sont réservées. L'apôtre traite longuement de l'aumône. La fin de cette épître est une véhémente apologie de son apostolat, contre les hérétiques qui ne cessaient de le dénigrer.

Pour les *Galates*, tombés presque tous dans les erreurs des judaïsants, il fait l'apologie de la doctrine qu'il a reçue de Jésus-Christ, puis il établit le dogme fondamental du salut par ce divin Sauveur, et par lui seul, et, comme conséquence, l'inutilité de la loi mosaïque dans le royaume qu'il est venu fonder. Cette lettre est de l'an 55.

Dans l'*Epître aux Ephésiens*, qui date de 62, époque de la captivité de saint Paul, on trouve une partie dogmatique, où il énumère les richesses de la Rédemption, et parle magnifiquement de l'Eglise, dont il fait ressortir la divinité et la vitalité indéfectible ; et une partie morale, riche de précieux conseils sur la vie chrétienne, de règles de conduite pour les époux, les enfants, les serviteurs et leurs maîtres.

Aux *Philippiens* (même année), Paul, prisonnier, révèle toute la tendresse de son cœur. Il envoie ses félicitations à cette chrétienté fidèle ; il la prémunit contre les faux apôtres, et joint de touchantes exhortations à la joie, à la prière et à la sainteté.

La même année encore, il écrit aux *Colossiens*, en développant les vérités dogmatiques qui lui sont chères : les grandeurs de Jésus-Christ et les fruits de la Rédemption, et traite des devoirs de

morale ayant rapport aux ordonnances mosaïques, à la mortification chrétienne, à la charité, à l'obéissance.

Les deux *Epîtres aux Thessaloniciens* (52 et 53) sont les premières que saint Paul ait écrites. L'une joint à des félicitations pour la persécution courageusement soufferte, des leçons de chasteté, de piété, et soutient leurs espérances par la pensée de la résurrection. La seconde détrompe ceux qui croyaient à la proximité du jugement dernier et de la venue de l'Antéchrist. On y trouve de précieux détails prophétiques sur la fin du monde. L'apôtre engage donc les Thessaloniciens à la fidélité et à la persévérance.

Deux *Epîtres à Timothée* et une autre à *Tite*, disciples de l'apôtre (64-66) forment, dans leur ensemble, un magnifique traité des vertus épiscopales et sacerdotales et des obligations du ministère. — Une courte *Epître à Philémon* contient un éloquent plaidoyer en faveur d'un esclave juif.

Saint Pierre a écrit deux *Epîtres* adressées à toutes les Eglises, dont la première (vers 45) est antérieure à toutes celles de saint Paul. Elle a pour objet de rappeler aux fidèles la sainteté de leur vocation, la nécessité de tout souffrir plutôt que de perdre la foi ; elle contient aussi des préceptes de morale chrétienne pour tous les états et toutes les conditions. C'est la première des encycliques papales. La seconde tend à prémunir les fidèles contre les faux docteurs et les hérétiques qui, dès ce temps-là, s'élevaient dans l'Eglise, et

principalement contre ceux qui niaient le dernier avènement de Jésus-Christ.

Saint Jean, sur la fin de sa vie, écrivit trois *Epîtres*. La première, la plus importante (vers l'an 104), fut pour combattre différents hérétiques qui sapaient, les uns la divinité de Notre Seigneur, les autres son Incarnation, d'autres la nécessité des bonnes œuvres. La seconde, dédiée à *Electa*, et la troisième, écrite à *Gaïus*, contiennent une exhortation à la persévérance dans la vérité et la charité.

Une *Epître de saint Jacques le Mineur*, écrite de Jérusalem vers l'an 62, établit la nécessité des bonnes œuvres pour le salut, et renferme de précieux enseignements sur l'Extrême-Onction, la Confession, sur la puissance de la prière, etc...

L'apôtre saint *Jude* a laissé une épître où il dénonce certains hérétiques qui déshonoraient l'Eglise naissante, et exhorte les fidèles à la fermeté dans la foi et à la pratique des bonnes œuvres.

Enfin, le Nouveau Testament se complète et se clot par le livre prophétique de l'*Apocalypse*, écrit par saint Jean dans son exil de Pathmos. Dieu, sans déchirer les voiles de l'avenir, voulut tracer à l'avance pour l'instruction et la consolation de ses enfants les grandes lignes de l'histoire de l'Eglise. Les fidèles des premiers temps lisaient dans ce livre les arrêts de la justice divine contre Rome païenne et persécutrice. Ceux de nos jours peuvent y voir décrits les dernières catastrophes du monde et le suprême triomphe de l'Eglise de Jésus-Christ.

On voit quel splendide et complet ensemble forment la prédication orale et les enseignements écrits des apôtres.

Ils ont livré à l'Eglise par cette double voie toute la doctrine de leur divin Maître ; ce qu'ils n'ont pas consigné dans ces écrits, la Tradition en perpétuera la transmission. A la mort des apôtres la révélation est *close*, c'est-à-dire que Dieu n'a plus rien à apprendre aux hommes des vérités de la foi nécessaires au salut. Ces vérités pourront avoir besoin de précisions nouvelles pour dissiper les nuages accumulés sur elles par l'esprit d'orgueil ou d'ignorance ; elles seront susceptibles de développements nouveaux, mais chaque fois que l'Eglise sera dans la nécessité de fixer la croyance chrétienne sur quelque point du dogme, c'est en scrutant la Tradition léguée par les apôtres et le trésor de l'Ecriture qu'elle le fera, pour déterminer ce que Jésus-Christ et ses apôtres ont enseigné comme la vrai foi dès le commencement, et ce qui a toujours été cru parmi les fidèles.

CHAPITRE II

Diffusion du Christianisme dans l'empire romain et dans le monde au cours des IIme et IIIme siècles.

L'Eglise eut à souffrir deux grands maux durant la première période de l'Antiquité chrétienne : les persécutions extérieures et le déchirement intérieur de l'hérésie. Mais, avant de les décrire, achevons le tableau de sa diffusion, et traçons ensuite une esquisse de ses institutions.

Le seul itinéraire des voyages de saint Paul montre assez que le christianisme s'était implanté, dès les temps apostoliques, dans la plupart des provinces de l'empire romain. Les autres contrées ne tardèrent pas à recevoir les semences de la foi, après la mort des apôtres. Les ouvriers évangéliques formés par eux et ceux députés par leurs successeurs se répandirent par tout dans le monde connu. Eusèbe, le père de l'histoire ecclésiastique, écrivant au milieu d'une société païenne, sous le contrôle de laquelle l'affirmation mensongère d'un fait immense eut été impossible, décrivait en ces termes l'œuvre de ces auxiliaires de la parole divine. « La plupart de ces fervents disciples, le cœur enflammé, la parole brûlante, s'en allaient après

avoir, selon le précepte du Seigneur, distribué leurs biens aux pauvres, et, dégagés des liens terrestres, ils quittaient joyeusement leur patrie, se faisaient évangélistes dans les pays lointains, instruisaient les peuples qui n'avaient pas reçu encore la divine lumière, leur enseignaient le Christ et leur faisaient connaître les divins Evangiles. Ces apôtres infatigables, après avoir fondé la foi chrétienne dans les contrées les plus lointaines et les plus barbares, y établissaient des pasteurs chargés de prendre soin de la nouvelle plantation, puis eux-mêmes, la joie dans l'âme, tournaient leurs pas vers d'autres régions. Remplis de la puissance divine, ils accomplissaient d'innombrables miracles, à la vue desquels d'immenses multitudes embrassaient avec un élan et une joie sans mesure le culte du vrai Dieu ». Le nom d'apôtres ne fut pas réservé aux Douze : il fut aussi donné à leurs premiers auxiliaires et à leurs compagnons, comme Barnabé, ainsi qu'aux premiers messagers de la foi, prédicateurs, missionnaires, qu'on appelait aussi évangélistes. Un autre apologiste, saint Justin, vivant au IIme siècle, écrivait : « Il n'est pas une seule race, soit chez les Grecs, soit chez les Barbares, de quelque nom qu'on les appelle, soit même chez les Hamaxobiens, qui vivent errants sur leurs chars, chez les peuplades nomades sans patrie ni demeure fixe, les peuples pasteurs sous leurs tentes, pas une seule de ces races chez laquelle, au nom de Jésus crucifié, des prières et des actions de grâces ne s'élèvent vers le Dieu créateur de toutes choses ». Tertullien, voulant convaincre

les Juifs que les prophéties qui annonçaient la catholicité de la vraie Eglise, sont accomplies, s'écrie à son tour : « Qu'ont écouté les peuples ? En qui les nations ont-elles cru ? N'est-ce pas à Celui que les Psaumes nous montrent annoncé par les apôtres dans le monde entier ? A qui ont ajouté foi les autres peuples énumérés dans les *Actes ?* A qui se soumettent encore toutes les autres nations, les Gétules et les branches multiples de cette race barbare, les tribus nombreuses qui habitent les confins de la Mauritanie, les diverses parties des Espagnes, les nations des Gaules, les contrées de la Bretagne restées inaccessibles aux Romains, soumises maintenant au Christ, sans compter les Sarmates, les Daces, les Germains, les Scythes et une multitude de tribus ignorées, de provinces, d'îles inconnues et innombrables ? Dans tous ces lieux règne le nom du Christ ». On connaît ces autres paroles fameuses du même, jetant cette universelle diffusion de l'Eglise comme un défi à l'Empire romain : « Si nous voulions prendre les armes et vous déclarer la guerre, sans besoin de conspirer dans l'ombre, ce ne sont plus les ressources de la force et du nombre qui nous feraient défaut. Des Maures, des Marcomans, des Parthes et des nations limitrophes, nous tirerions plus que vous de tout votre Empire. Nous sommes d'hier, et NOUS REMPLISSONS TOUT VOTRE DOMAINE ; vos villes, vos îles, vos forteresses, vos municipes, vos assemblées, les armées, les tribus, les décuries, le palais, le sénat, le forum : nous ne vous laissons que vos temples. Nous pouvons compter vos forces militaires. Nous pourrions,

sans armes, sans révoltes, vous vaincre en nous séparant de vous. Mais non ! Si aujourd'hui vous n'avez plus que de rares ennemis, c'est que la multitude des chrétiens forme la grande majorité dans presque toutes vos villes. »

Les faits attestés par l'histoire sont là pour confirmer la véracité de ces témoignages. Si l'on regarde l'Occident, il n'est plus besoin d'insister sur la multitude des chrétiens dans Rome même. On a vu que, dès le temps des apôtres, l'Eglise y avait fait, dans la haute aristocratie, de brillantes et nombreuses conquêtes, en même temps qu'elle en multipliait d'autres dans les classes inférieures de la société. La famille impériale des Flaviens elle-même, qui prend possession du trône en la personne de Vespasien, après la mort du cruel Néron et les règnes éphémère de Galba, d'Othon et de Vitellius (69), compte dans son sein, à côté d'une branche de persécuteurs, une autre branche de la gens Flavia, d'abord travaillée par l'intrépide chrétienne Pompenia Graecina, puis conquise à l'Evangile, et qui donne des martyrs à l'Eglise sous Domitien. Sainte Flavie Domitille, qui avait épousé Flavius Clemens, chrétien comme elle, et qui fit aux chrétiens de riches donations, était petite fille de Vespasien. Telle était déjà l'importance de la communauté chrétienne dans la capitale, que le pape saint Clément (91-100), pour régulariser le service religieux, dut fondre les quatorzes régions de la ville en sept, et plaça à la tête de chacune l'un des sept diacres qui jusque-là étaient chargés d'aider les prêtres dans le soin des pauvres et l'administration

des sacrements. Mais l'Italie entière était organisée. Les *pagi* même, centres ruraux, avaient leurs évêques comme les villes importantes. Elle en envoyait soixante au concile que le pape saint Corneille réunit à Rome, à l'occasion du schisme de Donatien (251-252).

Dans les Gaules, saint Denis, qu'on a cru être le même que Denis l'Aréopagite, envoyé par le pape saint Clément, fondait et organisait l'Eglise de Paris et faisait rayonner l'Evangile sur les régions voisines. Dès le milieu du second siècle, les Églises de Lyon et de Vienne apparaissent très prospères et essaiment au loin. Saint Pothin, disciple de saint Polycarpe, le célèbre évêque de Smyrne qui avait connu saint Jean, et après lui saint Irénée, un autre de ses disciples, illustrent le siège de Lyon. Les nombreux martyrs que la persécution fait dans cette ville, à Autun, à Châlons et ailleurs, témoignent de la vitalité de la foi en ces contrées, en communion avec celle de toutes les autres. « Ni en Germanie, écrivait saint Irénée, contre les hérétiques, ni chez les Celtes et les Ibères, ni en Egypte, et en Lybie, et dans toutes les parties du monde, les Eglises ne croient et n'enseignent autrement que nous. » La tradition assigne le commencement du second siècle comme époque de la fondation d'Eglises nombreuses par des hommes apostoliques qu'on croit avoir été envoyés par saint Denis, par exemple, celles d'Evreux par saint Turin, de Senlis par saint Rieule, de Beauvais par saint Lucien, de Meaux et de Verdun par saint Sanctin, de Saintes par saint Eutrope. On voit par le nombre d'évêques

réunis au Concile d'Arles, en 314, que les sièges épiscopaux remplissaient la Gaule.

En Afrique, de nombreux conciles d'évêques se tenaient dès le temps du pape saint Victor (186-187). Plus tard, saint Cyprien, évêque de Carthage, en ouvrait une série, pour s'opposer au schisme de Novatien (251-256) ; le dernier de ces synodes en réunit quatre-ving sept. Les chrétiens étaient en si grand nombre, notait Tertullien, peut-être avec quelque exagération, qu'ils composaient la majeure partie de la population des villes.

Le mouvement fut plus lent en Espagne, où saint Pierre et saint Paul avaient, comme on le croit, répandu les premiers la lumière de l'Evangile. Il y a cependant des lettres de saint Cyprien aux évêques de l'une ou l'autre Eglise, et l'on voit, vers 300, un concile qui se tient à Elvire.

Les progrès n'avaient pas été moins remarquables en Orient. En Asie, et surtout en Asie Mineure ils sont très rapides. L'institution des évêchés ruraux était commune à toutes ces provinces, ce qui indique la multiplicité des sièges. La Phrygie voit se réunir des synodes (170-180) à l'occasion des troubles des montanistes. En Bythinie, le nombre des chrétiens effrayait tellement Pline, gouverneur de la province, qu'il en référait à l'empereur Trajan avant d'exécuter les édits de persécution. L'Arménie romaine et l'Arabie même furent éclairées par l'Evangile. Le patriarcat d'Antioche était à ce point rempli de sièges épiscopaux que, dès 270, Eusèbe parle de conciles « où se réunissaient des multitudes d'évêques avec leurs prêtres et leurs

diacres ». Dès la même époque, les évêques « de toute la Grèce » s'assemblent pour traiter des affaires les plus importantes. En Egypte, l'Église d'Alexandrie fut la première à prospérer. Sous l'autorité de son siège, un grand nombre d'autres églises se formèrent. Il y eut dans ce pays jusqu'à cent diocèses environ, dans le cours du IIIe siècle. Tel est à peu près le nombre des évêques siégeant au synode d'Alexandrie, en 320.

La Palestine avait eu sa part dans cette germination féconde, mais un effroyable châtiment de Dieu tomba sur le peuple juif. Ce fut la ruine et la destruction de Jérusalem et du temple, sous Vespasien, en l'an 70, après un siège rempli d'horreurs épouvantables, et la dispersion irrémissible de ce peuple déicide et obstiné dans son aveuglement. Le récit détaillé de cette horrible catastrophe qui a déjà été fait dans le *Cours populaire d'Histoire sainte*, dont le présent ouvrage est une suite, dispense d'y revenir ici.

CHAPITRE III

Les institutions de l'Eglise.

Les chapitres précédents ont surtout décrit la propagation de l'Eglise et son histoire externe qui reste à compléter par le récit sommaire des grandes persécutions durant les trois premiers siècles. Mais sa vie interne pendant cette première période n'est pas moins indispensable et intéressante à connaître. Le sujet embrasse sa constitution, c'est-à-dire son organisation hiérarchique et le mode dont elle se forme et se recrute, la composition de ses membres, les éléments de sa vie surnaturelle et les mœurs des chrétiens. Les déchirements intérieurs que lui font éprouver le schisme et l'hérésie s'y rattachent aussi, mais cette matière, à cause de son importance, demande une étude à part, qui trouvera sa place après celle des persécutions sanglantes.

Dès ces premiers temps, l'Eglise universelle gravite autour de la papauté. Cette unité n'est pas le résultat d'une tendance accidentelle. Jésus-Christ prêchait au monde un seul Dieu et une seule foi ; de même il n'a fondé qu'une Eglise, et en faisant Pierre le Chef de ses apôtres, il a donné à cette

Eglise un centre d'unité extérieur et visible. Une telle institution ne pouvait se borner aux temps apostoliques, elle était nécessaire dans la suite des âges ; les prérogatives et les fonctions conférées à Pierre devaient se transmettre à ses successeurs ; c'est eux aussi dans sa personne que le Christ avait chargés de « confirmer leurs frères dans la foi » et du soin de « paître ses agneaux et ses brebis ».

Saint Pierre, à Rome, avait donné l'onction épiscopale à trois de ses disciples : Lin, qu'il prit dès lors pour auxiliaire ; Clet, noble romain de la *gens* Æmilia, et un autre d'origine patricienne, Clément, fervent disciple de saint Paul. Ces trois saints personnages lui succédèrent tour à tour dans le gouvernement de l'Eglise. Ainsi commence la série ininterrompue des Souverains Pontifes. Le gouvernement de saint Lin ne fut pas de longue durée ; comme tant d'autres papes, à l'époque des persécutions, il scella la foi de son sang. Quinze évêques et dix-huit prêtres avaient été consacrés et ordonnés par lui. Des décrets qu'il porta, on n'a conservé que celui qui interdit aux femmes d'entrer dans les églises, autrement que voilées, en signe d'humilité et de modestie. La prétention gnostique de leur attribuer une sorte de puissance sacerdotale fait l'importance de cette prescription. Saint Clément, qui succéda à saint Lin, ordonna quinze évêques destinés par lui à la prédication de l'Evangile dans les contrées d'Occident. Entre autres actes de sa suprématie, on le voit intervenir pour éteindre les agitations et les divisions qui conti-

nuaient de troubler l'église de Corinthe. Cinq commissaires y portèrent ses lettres, qui furent longtemps lues avec vénération dans nombre d'autres Eglises. Un autre précieux écrit de lui est sa « Lettre aux vierges » par laquelle on voit que déjà s'épanouissait dans l'Eglise la délicate et céleste fleur de la virginité volontaire, offerte par Dieu à un monde perdu de luxure, comme le ferment sacré qui soulèverait la masse d'un épais sensualisme. Atteint par la persécution, saint Clément fut condamné à l'exil dans la Chersonèse, où il subit longtemps l'écrasant labeur des mines, et finit par être précipité dans la mer. Saint Clet, après lui, se voyait obligé de porter à vingt-cinq le nombre des prêtres chargés d'administrer les communautés chrétiennes de Rome. Saint Anaclet, qui lui succéda, et qu'on croit aussi avoir été élevé à la dignité sacerdotale et épiscopale par saint Pierre, continua la liste des papes qui rendirent à Jésus-Christ le témoignage du sang.

L'histoire des persécutions en donnera d'autres exemples. Mais ce qu'il importe de constater ici, c'est l'hommage général rendu à la primauté du siège de Pierre. Saint Ignace d'Antioche appelle l'Église romaine « la présidente de la fraternité ». Saint Irénée lui attribue une dignité supérieure — *potentior principalitas* —, et à ce titre, il demande aux autres Eglises de se mettre d'accord avec elle. Saint Cyprien de Carthage l'appelle « l'Eglise maîtresse d'où sort l'unité du sacerdoce », il fait remonter cette primauté à sa fondation par saint Pierre. Ainsi parlent les voix les plus graves

et les plus écoutées. La conduite s'accorde avec la doctrine : il suffit de mentionner les *appels* au Souverain Pontife, témoignage irrécusable et frappant de la conviction universelle où étaient les évêques de toutes les régions, que c'est au pape de trancher les débats. Saint Cyprien, par exemple, en appelle au Pontife romain pour le schisme de Novat, comme, un peu plus tard, saint Augustin à l'occasion du schisme de Pélage, saint Jean Chrysostome, de Constantinople, pour la tyrannie du pouvoir impérial. A tous ces appels les papes répondent par des *Décrétales* qui font autorité.

« Les apôtres, dit Tertullien, annoncèrent dans le monde la doctrine de Jésus-Christ, et comme moyen de fixer et de perpétuer leur parole, ils constituèrent des Eglises dans chacune des cités. De ces Eglises d'autres empruntèrent la doctrine et l'étincelle de la foi, et chaque jour de nouvelles communautés chrétiennes surgissent, qui méritent à leur tour le titre d'Eglises. » En général, chaque cité où existe une de ces communautés a son évêque, il y a même, on l'a déjà dit, des évêques ruraux. Mais un ordre de juridiction établit l'unité dans cette multiplicité. L'origine en remonte à saint Pierre lui-même. Les trois sièges patriarcaux de l'antiquité lui doivent leur fondation : Rome, l'Eglise mère et maîtresse de toutes les autres, et, en dessous d'elle, tenant à un rang secondaire le même rôle à l'égard des évêques de leur circonscription, celle d'Alexandrie, la seconde ville de l'Empire, à laquelle il donna son disciple

saint Marc, pour premier pasteur, et celle d'Antioche de Syrie, où lui-même avait d'abord fixé son siège pendant quelques années. Le souverain pontife, à titre de patriarche de l'Eglise de Rome, et les patriarches d'Alexandrie et d'Antioche étaient comme trois métropolitains généraux, dont la juridiction respective s'étendait sur les diocèses d'Occident, d'Egypte et d'Orient. Les provinces de l'Empire offraient à l'Eglise le cadre de ses principales subdivisions ecclésiastiques. C'est ainsi que les plus importantes cités devinrent, à nouveau degré inférieur, Eglises mères et maîtresses de celles d'une province : telles Césarée de Cappadoce dans le Pont et la Cappadoce ; Ephèse dans l'Asie proconsulaire ; Thessalonique dans la Thrace ; Corinthe en Achaïe ; Salamine dans l'île de Chypre ; Carthage en Afrique ; Arles, Lyon, et probablement Trèves et Mayence dans les Gaules. Dès le IIIe siècle les évêques d'une même province prirent l'habitude de se réunir en concile.

Les apôtres choisissaient seuls leurs coopérateurs. Après eux on consulta les fidèles. Plus tard encore et durant cinq siècles, les prélats d'une Eglise vacante élisaient un évêque de concert avec le clergé et le peuple, et trois d'entre eux au moins devaient assister à son sacre. L'intervention du pouvoir royal dans la désignation des évêques n'apparaît guère qu'après le VIe siècle. Les titulaires des grands sièges patriarcaux jouissaient d'un privilège important : ils étaient élus, consacrés et installés sans que Rome en fût informée préalablement, mais ils devaient notifier au pape leur élé-

vation et recevoir de lui des lettres de confirmation ou de « communion » avec lui.

« L'Esprit Saint, dit saint Paul, a placé les évêques pour régir l'Eglise de Dieu. » Ils en exercent chacun la fonction à titre de successeurs des apôtres qui l'ont remplie les premiers, et leur dépendance à l'égard du vicaire de Jésus-Christ ne nuit ni à leur dignité propre ni à l'autorité qui leur a été départie à ce même titre, de même que les apôtres en jouissaient avant eux, quoique maintenus sous la houlette de celui que le divin Maître avait établi premier Pasteur. Mais les évêques ne sauraient suffire à cette lourde tâche sans auxiliaires.

Le *clergé*, c'est-à-dire l'ensemble des ministres sacrés exerçant le ministère de la sanctification des âmes, comportait donc des degrés inférieurs de la hiérarchie. Les évêques ont pour auxiliaires, au dessous d'eux, des prêtres et des diacres. L'Evangile et les Actes des Apôtres font déjà constater l'existence de ces différents ordres. Les prêtres forment le conseil de l'évêque ; ils l'aident à instruire les fidèles et à accomplir les fonctions liturgiques. Le diaconat avait été également institué par les apôtres. Cette fonction consistait primitivement à servir aux tables communes ; elle s'étendit ensuite au soin des pauvres. Mais, dès ce temps, on a vu les diacres Etienne et Philippe porter aussi la parole de Dieu. Les diacres étaient employés au culte : ils distribuaient l'eucharistie, ils baptisaient même, avec la permission de l'évêque, dont ils devinrent, d'une manière générale, les suppléants et

les vicaires dans l'administration de son Eglise. Ils avaient par situation, comme administrateurs, une influence supérieure à celle des prêtres dont ils étaient cependant les inférieurs dans la hiérarchie.

De nouveaux ordres furent créés après les temps apostoliques. Les communautés se multipliaient, les affaires se développaient ; il fallut instituer d'autres clercs. Vers l'an 250, le pape saint Corneille parle des sous-diacres, des acolytes, des exorcistes, des lecteurs et des portiers, emplois inférieurs déjà créés pour les besoins religieux des fidèles.

L'éducation du clergé, dans les premiers siècles, se faisait au milieu du monde ; l'évêque distinguait, parmi les fidèles les plus méritants, ceux qui devaient être promus aux saints ordres, et souvent il les instruisait lui-même. De bonne heure il y eut des écoles épiscopales. La loi du célibat n'est pas inscrite dans l'Evangile, elle est purement disciplinaire. On ne l'imposa pas d'abord aux clercs. Mais d'autre part, les clercs supérieurs, évêques, prêtres et diacres, ne pouvaient pas se marier après leur ordination. C'était un acheminement vers la continence absolue. Elle était même gardée volontairement par beaucoup de chrétiens. Des textes de l'Ecriture, des paroles du Sauveur et de l'apôtre saint Paul en établissaient si nettement la supériorité sur l'état de mariage, qu'il était tout naturel de choisir les membres du clergé parmi ces chrétiens. Le prêtre, homme de prière et représentant de Jésus-Christ médiateur, doit lui ressembler par la chasteté ; homme de dévouement, il doit à ses frères son cœur et sa vie. Le célibat n'avait pas pu

être imposé immédiatement aux évêques et aux clercs des rangs supérieurs, car, alors, des convertis déjà mariés étaient assez souvent les plus dignes de son choix, mais, de restrictions en restrictions, l'institution finit par prévaloir. En Orient, la discipline reste plus large.

Une autre institution, qui exerça une influence immense dans l'Eglise et sur l'œuvre de civilisation qu'elle accomplit, naquit au IIIe siècle. C'est la vie monastique, dont Notre Seigneur avait posé lui-même les fondements dans l'Evangile par ces paroles : « Si vous voulez être parfait, vendez tout ce que vous possédez, donnez-en le prix aux pauvres, et suivez-moi ». De là est sortie cette race innombrable de chrétiens qui foulaient aux pieds les richesses, recherchaient la solitude, se sanctifiaient par la prière et la pénitence, et se vouaient, par de saints engagements, au travail, à l'obéissance et à l'immolation par la pratique des conseils évangéliques. Mais, comme c'est dans la seconde période de l'Antiquité chrétienne que cette institution atteignit son splendide épanouissement, il est préférable d'en remettre la description à cette autre partie.

Les membres de l'Eglise se divisent donc en deux classes : les *clercs* et les *laïques*, ceux qui ont la direction de leurs frères dans la foi et les simples fidèles. Déjà l'antiquité a employé ces expressions pour distinguer les deux catégories de gouvernants et de gouvernés. Le livre des *Actes* a décrit les mœurs des premiers chrétiens, l'innocence de leur

vie, les exemples de charité et d'union qu'ils donnaient au monde. La tradition s'en continuait. « Des hommes, dit saint Justin, qui naguère étaient esclaves de toute sensualité, mettent aujourd'hui leur joie dans une vie toute pure et immaculée. » Le spectacle de leur mutuelle charité arrachait aux païens ce cri d'admiration : « Voyez comme ils s'aiment ! » Ce n'est pas à dire cependant que tous les chrétiens des premiers âges fussent parfaits. A côté des vertus héroïques les vices trouvaient parfois une large place, et cela s'explique dans une société nouvellement convertie et vivant au milieu des désordres du paganisme. Toutefois la sainteté y produisait sans cesse des fruits aussi beaux qu'abondants, et de la masse fidèle à tous les degrés de la vie chrétienne s'élevaient, en grand nombre, les âmes d'élite qui y joignaient la pratique des conseils évangéliques. C'est elle surtout qui peupla les innombrables monastères. D'autres vivaient dans le monde en ascètes : les vierges, consacrées à Dieu et au service des pauvres ; les diaconesses et les veuves, deux ordres institués par les apôtres, et qui disparurent plus tard de l'histoire. Les diaconesses étaient choisies pour remplir certains offices auprès des femmes, particulièrement dans l'administration du baptême. Les saintes veuves pour lesquelles saint Paul avait laissé de nombreuses prescriptions dans ses Epîtres, faisaient de leur viduité un état de perfection et se vouaient à un ministère tout de zèle et de sacrifice.

Les sacrements, tous en usage dès lors, étaient

la source où se nourrissait la foi et s'alimentait la ferveur. Il est intéressant de connaître comment ils se pratiquaient, surtout le Baptême, l'Eucharistie et la Pénitence.

Le Baptême ouvrait l'accès à la vie sainte. Mais avant d'y admettre les adultes, l'Eglise leur imposait un temps de préparation pendant lequel ils devaient s'instruire de la religion et se former à la vie chrétienne. On appelait *catéchumènes* ces aspirants au christianisme. Les évêques eux-mêmes présidaient souvent à cette préparation ; ils désignaient aussi des ministres spécialement affectés au catéchuménat. Il y avait divers degrés d'initiation, accompagnés de cérémonies imposantes et instructives. L'imposition des mains, les onctions avec l'huile des catéchumènes, les exorcismes, étaient des rites préparatoires, qui se sont toujours conservés. Le baptême était solennellement conféré aux adultes les veilles de Pâques et de la Pentecôte, dans le baptistère érigé près de l'église.

Les longues lectures sacrées qui, aujourd'hui encore, précédent la bénédiction des fonts baptismaux, le samedi saint, rappellent celles que faisaient alors les clercs, pendant le temps considérable qu'exigeait l'administration du sacrement à des néophytes souvent très nombreux. Le baptême était souvent donné par immersion, c'est-à-dire que, pour le recevoir, les néophytes descendaient dans la piscine, comme Jésus était descendu dans le Jourdain. Des témoins, appelés parrains et marraines, répondaient pour eux. Puis, on revêtait les nouveaux baptisés de la robe blanche, qu'ils portaient

pendant huit jours en signe d'innocence retrouvée. Les leçons et les hymnes de la liturgie rappellent encore aujourd'hui cet antique usage.

Le sacrement de confirmation était administré aux adultes aussitôt après le baptême : l'Eglise voulait ainsi les fortifier contre les périls de l'âme et contre les persécutions.

La sainte Eucharistie était, dans ces premiers âges, ce qu'elle a toujours été depuis, le sacrement par excellence ; la communion était la grande action des fidèles. On voit par les Actes des Apôtres que ceux de l'Eglise de Jérusalem rompaient le pain sacré tous les jours. L'extension des communautés chrétiennes rendait cette pratique moins facile en certains lieux, mais l'ardeur de la foi et les dangers venant de toute part pressaient les âmes de s'en nourrir. Le relâchement commença au IVe siècle, cependant la sainte communion y était encore en usage, au moins le dimanche.

Les *Actes* mentionnent déjà les principaux éléments du saint sacrifice : l'enseignement apostolique, par lequel il faut entendre la lecture et l'explication des Ecritures, la fraction du pain et la prière.

C'est l'évêque qui consacrait l'Eucharistie, assisté de ses prêtres et de tout le clergé. Pour qu'un prêtre pût le suppléer dans cette fonction, il fallait son ordre ou son consentement. Là même où il y avait plusieurs églises, les acolytes portaient un pain consacré de l'église épiscopale dans les autres, et les prêtres le joignaient à leurs propres oblations.

Cette discipline était un symbole de l'unité de l'Eglise et un moyen de la conserver.

La communion était donnée sous les deux espèces. On la recevait à chaque service divin : aussi, tout ce qui prouve la fréquence de la consécration eucharistique tend à prouver aussi la fréquence de la communion dans la primitive Eglise. En outre, on distribuait aux fidèles du pain consacré qu'ils emportaient chez eux pour leur usage personnel. C'est là un exemple de la communion sous une seule espèce. Quant au mode de distribution, l'hostie était déposée dans la main du communiant. Les femmes présentaient sur la leur un linge de lin. Les diacres allaient porter la sainte Eucharistie aux absents, aux malades, aux chrétiens enfermés dans les cachots. La coutume de communier à jeun est déjà mentionnée par Tertullien ; elle est aussi ancienne que l'usage de consacrer le matin. Instituée dans un repas du soir, l'Eucharistie, dans les commencements, était célébrée le soir, et immédiatement précédée des agapes. Mais vers la fin du temps apostolique, on transféra la célébration des saints mystères à la matinée.

L'agape, qui primitivement précédait l'office eucharistique, était, comme le signifie l'étymologie de ce mot, un repas de concorde et de charité, préparé avec les dons des fidèles et accompagné de prières. Séparées d'avec l'Eucharistie, quand celle-ci fut célébrée le matin, les agapes constituèrent par elles-mêmes une cérémonie religieuse, destinée surtout à assister les pauvres et à entretenir parmi les chrétiens la charité fraternelle. Mais elles dégé-

nérèrent, et, dès le IV[e] siècle, il fallut interdire, à plusieurs reprises, de les tenir dans l'intérieur des églises.

Il est superflu de dire que les baptisés recevaient seuls la communion. Les catéchumènes n'y étaient pas admis. Il leur était même défendu d'assister à la partie principale du service divin, qui commençait à l'Offertoire. Ils se retiraient alors avec les pénitents. L'Eucharistie était considérée comme un mystère inaccessible pour eux. On les laissait dans l'ignorance à son sujet. C'était la « discipline du secret ». Cette loi, ainsi appelée dans les temps modernes, s'étendait même à d'autres points. Afin de ne pas exposer les mystères à des profanations et les chrétiens aux poursuites de leurs ennemis, on ne parlait que d'une façon voilée et mystérieuse, soit dans les prédications publiques, soit dans les écrits que tous pouvaient lire, des parties intimes de la doctrine chrétienne, des sacrements et surtout de la divine Eucharistie.

La Pénitence était connue et pratiquée ; déjà ce sacrement était appelé « un second baptême », « la planche du salut » après le naufrage dans le péché. La confession était jugée nécessaire et universellement en usage. L'importance que l'aveu des fautes prit parmi les autres œuvres de pénitence, ressort de ce fait que le mot de confession — exomologèse — est assez souvent employé, soit dans l'Eglise grecque, soit dans l'Eglise latine, pour désigner la Pénitence elle-même. Tertullien parle de cet aveu « aussi nécessaire qu'il coûte ». La confession secrète faite au prêtre était la confession

ordinaire et usuelle. Mais, en certains cas, à la confession secrète devait s'ajouter une confession publique devant la communauté, quand le crime avait été public.

A l'origine, l'Eglise, vraie communauté de justes, ne souffrait dans son sein aucun membre impur. Elle punissait de l'exclusion les pécheurs coupables de l'un des trois crimes capitaux, l'adultère et la fornication, l'idolâtrie et l'homicide. Toutefois on ne regardait pas ces excommuniés comme perdus pour l'éternité ; la croyance était plutôt que par une sérieuse pénitence ils obtenaient de Dieu leur pardon. Peu à peu la discipline primitive fut jugée trop sévère. Cependant la pénitence publique, introduite avec l'espoir du pardon, s'inspira encore d'une rigueur nécessaire pour prémunir les chrétiens contre les périls que les scandaleux désordres du monde païen faisaient courir à leurs mœurs. Ce tempérament ne fut même pas adopté sans contradiction par plusieurs de ceux dont la parole faisait autorité. L'Eglise romaine fut la première à donner l'exemple de cette indulgence. Elle mitigea les peines prononcées contre les fautes charnelles, et celles portées encourues pour idolâtrie par les chrétiens que la persécution avait tournés à l'apostasie. Les schismes auxquels aboutirent les résistances n'empêchèrent pas qu'en général on n'adoptât cette discipline nouvelle. Les canons pénitentiaux de l'époque révèlent une grande sévérité dans l'application des peines qui ouvraient au pécheur public la voie du pardon. Il devait s'y soumettre longtemps, parfois jusqu'à la fin de sa vie. Il y

avait diverses classes de pénitents : « les Pleurants », tenus hors de l'Eglise ; les « Ecoutants », assimilés aux catéchumènes, qui ne pouvaient assister qu'à la première partie de l'Office divin ; les « Prosternés », ainsi nommés parce qu'après le départ des Ecoutants, ils pouvaient encore assister à l'Office, mais seulement à genoux ; les « Assistants » qui y assistaient debout, comme tous les fidèles, mais ne pouvaient participer à la sainte table.

L'Extrême-Onction était considérée, selon les paroles de l'apôtre saint Jacques dans son Epître, comme un puissant secours pour les malades. On a vu comment le sacrement de l'Ordre transmettait les pouvoirs sacrés aux ministres de l'Eglise. Enfin, si la virginité volontaire fut un très grand honneur dès les premiers siècles, le mariage chrétien était lui-même considéré comme un auguste sacrement : l'unité de mariage et son indissolubilité étaient universellement enseignées et pratiquées.

Le culte de l'ancienne alliance comprenait, outre le jour de repos hebdomadaire, plusieurs fêtes annuelles. Les juifs les plus pieux y ajoutaient deux jours de jeûne par semaine. Ces pratiques et ces dispositions passèrent, modifiées, dans la liturgie de l'Eglise. Le jour du Seigneur fut transféré au lendemain de celui du sabbat, en mémoire de celui de la résurrection de Jésus-Christ. Les fêtes de Pâques et de la Pentecôte, les premières qui apparaissent dans l'antiquité, se célébraient solennellement, en souvenir des grands mystères qu'elles rappelaient. Au IIIe siècle, on fit celle de l'Epiphanie. D'autres s'instituèrent peu à peu. Chaque

Eglise particulière célébrait le jour de la mort de ses martyrs par un Office divin tenu sur les tombeaux. On appelait ce jour le jour de naissance car le jour du martyre était, aux yeux des chrétiens, celui d'une naissance à une vie meilleure.

La détermination du jour où devait se célébrer la Résurrection de Notre Seigneur donna lieu à de graves controverses. Dans la plus grande partie de l'Eglise, la fête de Pâques était fixée au dimanche qui suit le 14 du mois de nisan, employé par le calendrier des juifs, qui comptaient les mois d'après les lunes. Mais dans la province d'Asie, on célébrait cette fête le jour même du 14 nisan, au quatorzième jour du mois lunaire, quel que fût alors le jour de la semaine, parce que, supputait-on, en s'appuyant sur un passage de l'Evangile de saint Jean, le 14 était le jour où le Sauveur était sorti glorieux du sépulcre. La Pâque asiatique ne coïncidait presque jamais avec celle du reste de la chrétienté ; et ce désaccord était d'autant plus choquant que la fête était plus solennelle. Les Souverains Pontifes durent déployer de grands efforts pour amener l'uniformité; les résistances furent prolongées ; enfin les asiatiques adoptèrent l'usage général dans le cours du IIIe siècle. Le concile de Nicée régla un peu plus tard que la fête de Pâques ne précéderait jamais l'équinoxe. Même une fois qu'on se fût accordé à la fixer au dimanche et après l'équinoxe, il subsista des divergences sur la manière d'en calculer la date. Les autres débats dont la fête de Pâques fut encore l'objet appartiennent à la période suivante. Pâques

était précédé d'un jeûne. Sur ce point il régnait une diversité de coutumes, mais qui n'engendra pas de controverses. L'Occident et l'Orient en déterminèrent peu à peu la pratique uniforme. Les jeûnes de chaque semaine étaient observés avec beaucoup de ferveur.

Quant aux mœurs, les chrétiens ne se distinguaient de leurs contemporains ni par la nourriture, ni par le vêtement, ni par le logement, ni par aucun autre mode d'existence ; ils se conformaient pour toute chose aux usages de leur pays. « Nous autres, chrétiens, écrit Tertullien s'adressant aux païens dans son Apologétique, nous ne vivons pas à l'écart de ce monde ; nous fréquentons comme vous le forum, les bains, les ateliers, les boutiques, les marchés, les places publiques ; nous faisons les métiers de marin, de soldat, de cultivateur, de commerçant ; nous mettons à votre service notre travail et notre industrie. » En effet, les conditions naturelles de la vie n'ont pas été changées par le christianisme. Mais la divergence se produit aussitôt que les principes de la morale sont en jeu. Les chrétiens vivent dans la chair, mais non selon la chair ; ils habitent sur la terre, mais leur cœur vit au ciel. L'influence que leurs convictions exerçait sur leur conduite morale est d'autant plus saisissante que l'entourage était plus entièrement gâté par le vice. Les spectacles, les combats de gladiateurs et d'animaux et tous les divertissements de ce genre, qui font les délices de la société païenne, leur sont interdits, à cause de la cruauté et des désordres qui les signalent. Désireux de s'amasser des trésors pour

le ciel, beaucoup d'entre eux n'accumulent pas les biens de la terre par cupidité, mais les dépensent libéralement pour assister leur prochain. « Nous qui aimions autrefois le gain par-dessus tout, écrit saint Justin, nous distribuons maintenant tout ce que nous possédons et donnons à tous les nécessiteux. » Les vrais chrétiens restreignaient le plus possible leurs dépenses, s'interdisaient les parures, la toilette, le luxe, l'ostentation. L'esprit de prière, les vertus d'humilité, de chasteté et de pénitence, le dévouement à leurs frères, le zèle du prosélytisme parmi les païens, l'attente des persécutions, les entretenaient dans la ferveur.

CHAPITRE IV

L'ère des grandes persécutions.

A ne considérer qu'en lui-même le fait de l'extraordinaire propagation du christianisme en ces trois premiers siècles, celui des pacifiques et innombrabrables conquêtes par sa doctrine dans un monde si mal disposé à la recevoir, on ne peut s'empêcher d'y reconnaître un miracle. Mais ce miracle devient encore beaucoup plus frappant si l'on tient compte des obstacles et des difficultés inouïs auxquels se heurtaient, non seulement une telle diffusion, mais l'existence même de l'Eglise. C'est donc le moment de s'y arrêter.

Jésus-Christ avait prédit trois choses à ses disciples : les persécutions du dehors, les scandales du dedans et les dérisions des sages du monde. Ces paroles annonçaient trois genres de guerre que l'Eglise aurait à soutenir.

Le premier naquit de la nécessité de conquérir le vieux monde. Pour cela il fallait l'arracher à l'idolâtrie. Or, l'empire romain en était la dernière et universelle personnification ; cette conquête était donc subordonnée à la défaite d'un pouvoir d'Etat sur lequel, dans l'antiquité, le soin de la religion reposait uniquement, qui en était le défenseur, le

régulateur officiel, d'autant plus jaloux de sa fonction qu'un lien étroit rattachait le césarisme à la religion païenne. Il eut l'instinct de l'alternative qui se posait pour lui. On voit l'empereur Dèce redouter plus l'élection du pape Corneille que celle d'un compétiteur. Aussi l'Empire romain s'arma-t-il de toute sa puissance pour écraser le christianisme sous une répression inexorable. En présence d'une race qui revendiquait, avec une énergie invincible, le droit de penser, de vouloir, d'être vertueuse, de servir Dieu et de porter un front pur, César, qui régnait en maître sur les consciences et qui disposait à son gré des vies humaines, jura de l'étouffer dans le sang.

En proie à cette horrible tourmente, l'Eglise eut à soutenir, en même temps, une autre guerre non moins redoutable. Elle n'avait pas vécu un siècle, que des foules sans nombre s'étaient réfugiées dans son sein ; mais le fleuve, dont le cours était si large et si profond, roulait des scories dans ses eaux. Les passions humaines se faisaient jour au travers des préceptes de l'Evangile et des héroïsmes de la sainteté. Les conversions de juifs et de païens n'étaient pas toutes complètes et absolues. Le juif gardait pour sa loi mosaïque, et surtout pour ses imperfections et les libertés qu'elle lui laissait, un amour qui se changeait facilement en froideur et en aversion à l'égard des préceptes et de la discipline de la loi chrétienne. Le païen regrettait ses mystères et ses initiations voluptueuses, il cherchait à en retrouver quelque chose dans la religion du Christ. En outre, la croix qu'il

fallait embrasser répugnait à son sensualisme ; il s'ingéniait à en mettre en doute le devoir. Les uns et les autres, par des altérations de doctrine, par des révoltes contre l'autorité, suscitèrent un scandale d'hérésies et de schismes qui mettait les âmes dans le plus grand péril et déchirait au dedans l'Eglise violemment assaillie par le dehors.

En même temps encore, une autre classe d'ennemis acharnés se dressait contre elle. A aucune époque, pas plus à l'origine du christianisme que de nos jours, l'esprit orgueilleux ne se soumit facilement au joug de la foi. Il semblerait, qu'à cette époque, las des extravagances du paganisme et des stériles déclamations de la philosophie, il dût accueillir avec attention une doctrine qui lui apportait une sagesse pure, propre à le relever de hontes qu'il ne se dissimulait même pas. Les philosophes du paganisme s'en firent néanmoins les adversaires irréconciliables, ils la criblèrent de sarcasmes, accablèrent les chrétiens de calomnies atroces dont il leur fallut se défendre, et, sentant leur impuissance contre cette sublime doctrine, prirent enfin le parti, encore plus dangereux pour elle, d'en tenter une conciliation avec leurs erreurs, en instituant un système religieux où quelques-unes de ses vérités servaient de point de départ ou d'appui à leurs grossières conceptions. Les efforts du rationalisme pour rabaisser la religion révélée au niveau de la courte raison humaine n'offrent rien, même de nos jours, qui n'ait été inventé par ces sages du monde païen. Ce n'était d'ailleurs pas seulement la révolte de leur orgueil contre une croyance toute faite,

s'imposant d'autorité, et ne laissant plus le champ libre aux discussions et aux témérités d'école, qui animait cette opposition. Dans le vieux monde, la pensée était le patrimoine exclusif d'une aristocratie brillante et révérée. Les hommes seuls de la science agitaient les grands problèmes, et toutes les intelligences s'inclinaient aveuglément devant leurs sentences. L'Evangile, dont Jésus-Christ bénissait son Père d'en avoir révélé la lumière « aux petits », tandis que les superbes en détournaient les yeux, élevait la plèbe, hier abjecte, à la connaissance d'une doctrine autrement sublime et profonde que celle des beaux esprits, réduits devant elle au silence. « Où sont donc les sages ? s'écriait saint Paul, où sont les savants ? Que sont devenus les chercheurs de sagesse humaine ? » Ces chercheurs, philosophes, rhéteurs, lettrés, étaient ulcérés par une jalousie qu'ils s'efforçaient de cacher sous le dédain. « Quelle religion ! écrivait Celse, l'une des plus perfides, ce sont des cardeurs de laine, des cordonniers et des foulons, les plus ignorants et les plus grossiers des hommes qui s'en font les hérauts ! Ce sont des enfants et des femmes qui en fournissent le premier contingent. » En quoi, d'ailleurs, il travestissait les faits les moins discutables, car les conversions nombreuses dans le patriciat et jusque dans la famille des empereurs n'étaient point ignorées. Enfin, pour eux aussi, pour eux surtout, la croix était une « folie ». Non seulement c'en était une à leurs yeux d'adorer un Dieu mort si misérablement et dans un supplice infâme, mais l'imiter dans le détachement des jouissances terrestres,

le suivre, s'il le fallait, jusque dans l'immolation, suscitait de leur part une résistance des passions aussi violente que celle de leur orgueil. Ce qu'il y a de plus altier et de plus bas dans la nature humaine s'unissait pour fomenter cette révolte, et les poussa à des assauts multipliés contre l'Eglise.

Ce sont trois luttes qu'il faut décrire pour mesurer la grandeur de son triomphe.

Celle contre les persécutions s'offre la première. Elle fera aussi connaître, parallèlement à elles, la suite des faits, laissée interrompue depuis la pontificat de saint Anaclet, et la continuera jusqu'à celui de saint Sylvestre et à la conversion du grand Constantin.

Au-dessus des causes humaines, déjà indiquées, qui firent s'amonceler sur l'Eglise cette tempête, il faut considérer les causes providentielles. Dieu voulait que son Eglise passât par le creuset de la douleur et n'arrivât à la conquête de la liberté que par la longue épreuve de l'immolation et du sacrifice.

En premier lieu, il le fallait pour faire éclater la divinité de son origine. Si l'Eglise s'était élevée sans contradictions, sous l'œil indifférent des pouvoirs publics, et favorisée par les sympathies de l'opinion, le monde aurait pu se méprendre et voir dans le christianisme un simple progrès de l'esprit humain. Les violentes persécutions qui l'assaillent dès son berceau et se prolongent pendant trois cents ans, donnent à cette explication, souvent tentée par ses ennemis, même à notre époque, un démenti écrasant.

Elles devaient être utiles à l'Eglise elle-même. Née et formée au milieu du vieux monde, elle portait, on l'a vu, en son sein, des éléments de dépravation qui auraient pu la corrompre. La lutte sanglante allait opérer une épuration nécessaire, séparer la paille du bon grain, tenir en éveil et stimuler la ferveur, imprimer dans les âmes, et jusque sur la chair des chrétiens, le sceau de l'Evangile, qui est celui du renoncement et de la croix.

Le monde païen, lui aussi, avait besoin de cette grande leçon, excellemment profitable à sa conversion. La patience, le courage invincible dans les tortures, la sainteté des martyrs devaient frapper plus que tous les enseignements et les prédications ce monde plongé dans un matérialisme abject, ne cherchant que la jouissance et le plaisir, concentrant toutes ses joies dans la vie présente, sans rien entrevoir au delà. Aussi cet exemple l'ébranla-t-il si profondément que beaucoup de païens ouvrirent les yeux à la foi, et que, même, nombre d'entre eux l'imitèrent en se vouant aux mêmes supplices. Le sang des martyrs, selon le mot souvent cité de Tertullien, devenait une semence de chrétiens. Il écrivait au cruel proconsul Scapula : « Quiconque est témoin de notre constance en reçoit un choc, s'informe, recherche la cause, et, quand il a connu la vérité, il la suit ».

La haine n'est jamais à court de prétextes pour se justifier ; la mauvaise foi, les passions, et l'ignorance qu'elles épaississent, lui en fournissant toujours. Ceux qu'on inventa contre les chrétiens sont

divers. On affecta d'abord de voir en eux des agitateurs publics, des séditieux, des auteurs de maléfices, dont la malignité causait tous les maux. Si le Tibre était débordé, si la pluie manquait, si les incursions des Barbares désolaient quelque partie de l'empire, il était passé en proverbe que c'était leur fait, et ils en répondaient sur leurs têtes. Mais quand on vit, après un certain temps, que ces chrétiens étaient les plus fidèles sujets de l'empire, quand il fut avéré que leur vie s'écoulait paisible et résignée, il fallut trouver d'autres griefs. L'accusation la plus fréquente était celle d'athéisme. Aux yeux des païens, ne pas se prosterner devant leurs divinités personnifiées de cent façons grossières, leur refuser l'encens et les sacrifices, c'était repousser toute religion. Un Dieu purement spirituel, invisible, qu'on ne pouvait nommer d'un nom particulier, comme Jupiter ou Vénus, était une fiction mensongère. En même temps, les mœurs des chrétiens étaient l'objet de calomnies abominables. Les bruits les plus absurdes et les plus infâmes circulaient contre eux parmi toute la société. Obligés de cacher aux regards des infidèles leurs réunions et leurs mystères sacrés, ils observaient la loi du secret instituée pour les leur soustraire. Quelques mots avaient échappé sur le dogme eucharistique : cela donna lieu d'inventer que les agapes dissimulaient des orgies où se commettaient toutes sortes d'impudicités, et l'Eucharistie devint un festin de cannibales dans lequel les chrétiens aimaient à se repaître de la chair sanglante d'un enfant. Cependant l'évidence se fit jour, et, quand ces calomnies

eurent été confondues par les apologistes, on sut que l'innocence chrétienne défiait toutes les attaques. La raison d'Etat devint alors un motif qui dispensait de tout autre. Elle fit proscrire les chrétiens comme membres d'une société en opposition avec les lois de l'Empire et interdite par elles.

La législation appliquée contre eux eut deux phases différentes. Ce fut toujours en qualité de chrétiens qu'on les poursuivit, et non pour quelque délit de droit commun, comme celui de lèse-majesté ou quelqu'autre : et ainsi se vérifia exactement la parole de Jésus à ses apôtres, leur disant : « Vous serez l'objet de la haine de tous « à cause de mon nom ». La procédure seule varie. Depuis Néron, qui avait officiellement dénoncé les chrétiens à l'animadversion générale, jusqu'à la fin du IIe siècle, leur procès demandait une accusation portée dans les formes légales, c'est-à-dire par un accusateur prenant la responsabilité de la poursuite. Les passions aveuglées, la haine répandue, les appétits de la débauche et les calculs de la cupidité en faisaient se lever de toute part. Mais, jusque-là, les magistrats ne recherchaient pas d'office les adorateurs du Christ. A partir du IIIe siècle, cette formalité légale, conforme aux règles générales du droit romain, est supprimée. On commence à traquer les chrétiens partout, et toute la magistrature de l'empire est mise en mouvement. Une procédure nouvelle, applicable aux seuls ennemis publics, comme sont désormais considérés les chrétiens, est instituée. Les empereurs portent contre eux des édits successifs, variables, prohibant toute propagande chré-

tienne, et chargeant les magistrats, les préfets à Rome, les gouverneurs dans les provinces,de poursuivre les délinquants, d'interdire les réunions, de contraindre les adeptes de la religion nouvelle à sacrifier aux dieux sous peine de mort, de faire périr sur le champ les évêques, les prêtres et autres ministres sacrés.

Cette seconde méthode, plus rigoureuse que l'autre, amenait toutefois un changement dans la situation des chrétiens. La première faisait peser perpétuellement la menace de la dénonciation sur leur tête, ils étaient toujours à la merci d'un accusateur. La persécution par édits n'a le plus souvent d'effet que tant que l'édit reste en vigueur. Après la mort de l'empereur qui l'avait porté, il tombait ordinairement de lui-même. Quelquefois l'édit d'un prince est formellement abrogé par son sucesseur, ou c'est son auteur même,comme Gallien mourant, qui le révoque. Les chrétiens jouissent alors d'une paix temporaire, parfois d'assez longue durée.

Une chose n'a pas changé, c'est l'option laissée aux chrétiens entre l'apostasie et le supplice. Poursuivis uniquement comme tels, s'ils renoncent à leur foi, même devant le tribunal, même devant le bourreau, ils échappent à toute peine, et prononcent eux-mêmes leur acquittement. Les martyrs le savent et ne le font pas. C'est ce qui donne à leur mort le caractère de témoignage volontaire — c'est le sens étymologique du mot martyre, — et à ce témoignage une force et une noblesse sans égales.

A l'époque des premières persécutions vivent

encore des chrétiens de la première génération qui ont vécu au temps de Jésus. Les uns l'ont connu, ont vu ses miracles, entendu ses paroles, les autres ont assisté aux débuts de l'Eglise. Leur martyre s'offre donc sous un aspect historique : leur témoignage atteste la réalité des faits évangéliques. Il tient une place à part. Quand ces contemporains du Christ souffrent les plus cruels supplices plutôt que de renoncer à sa religion, leur martyre est une preuve des faits sur lesquels elle est fondée, et dont leur mémoire est encore pleine. Non seulement ils croient, mais ils savent, et, s'ils acceptent de mourir pour le Christ, c'est parce que leur conscience se refuse à reconnaître vaines et fausses les merveilles qu'ils ont vu s'accomplir.

Le témoignage rendu par la seconde génération chrétienne a presque autant de force. Saint Ignace, évêque d'Antioche, saint Polycarpe, évêque de Smyrne, par exemple, n'ont pas vu le Christ, mais ils ont connu les apôtres Pierre, Paul et Jean. Le second anneau de la tradition, tout imprégné d'histoire directe et vécue, nous mène jusqu'au milieu du second siècle. Même les chrétiens de la génération suivante ont pu recueillir l'écho de la prédication apostolique. Saint Irénée a suivi dans sa jeunesse les leçons de Polycarpe, qui lui a raconté ses entretiens « avec Jean et avec les autres qui ont vu le Seigneur », avec « les témoins du Verbe de vie ». La mort des martyrs de ces générations atteste encore les faits initiaux, car s'ils n'avaient pas eu de bonnes raisons d'y croire, ils n'auraient pas sacrifié leur vie en refusant d'abjurer. Quand un

disciple des apôtres, tel qu'Ignace d'Antioche, après avoir écrit que Pierre et ceux qui étaient avec lui reconnurent et touchèrent Jésus ressuscité, ajoute : « A cause de cela, ils méprisèrent la mort, ou plutôt ils furent supérieurs à la mort », il indique clairement qu'ils furent soutenus dans leur martyre par la certitude que le Christ était ressuscité, et que, par ce martyre, ils rendirent témoignage à ce qu'ils avaient vu. Ces paroles trouvent un commentaire dans la parole célèbre de Pascal : « Je crois volontiers les histoires dont les témoins se font tuer ». La mort subie pour ce motif ne se rencontre que chez les martyrs du christianisme ; on a vu les adeptes de fausses religions s'y vouer par fanatisme pour leurs idées, jamais pour attester la réalité de faits historiques.

L'argument tiré de celui des martyrs ne doit cependant pas être poussé au delà de justes limites. A mesure qu'on s'éloigne des origines, l'affirmation de la doctrine, la foi « de ceux qui n'ont pas vu et qui ont cru », et que le Sauveur proclame « bienheureux » l'a emporté sur l'affirmation des faits. Ces martyrs des temps moins anciens meurent pour attester la divinité de l'Église, la divinité de la religion, ils sont les témoins de la foi, et ce témoignage, s'il n'a plus la valeur documentaire du premier, n'en a pas moins, de cet autre point de vue, la plus haute valeur morale.

L'histoire des martyrs est connue par des documents de genres divers, dont plusieurs sont contemporains des persécutions; d'autres leur sont de

peu postérieurs. L'autorité d'un certain nombre est irréfragable. Il y en a qui ne méritent pas une aussi entière confiance, mais la critique a soin d'opérer le discernement. Au premier rang de ces documents sont les *Actes* ou *Passions* de martyrs. Quelques-unes de ces pièces sont d'un prix inestimable : ce sont celles qui ont été écrites par les contemporains et donnent le texte des interrogatoires, recueillis par les assistants ou copiés sur les registres publics, et la narration de la mort des martyrs racontée par les témoins oculaires.

D'autres pièces de cette sorte ont encore une grande valeur, bien que leur exactitude littérale soit moins garantie contre toute addition ou toute erreur. Les relations composées à une époque plus éloignée des événements sont encore plus sujettes à ce défaut. Viennent ensuite les Martyrologes, listes locales des anniversaires des principaux martyrs, commencées en Orient et en Occident à l'époque même des persécutions ; les ouvrages d'ensemble, où se rencontrent des renseignements souvent très étendus et très précis sur les martyrs, tels que les *Actes des Apôtres* pour le martyre de saint Etienne, de saint Jacques le Majeur, et *l'Histoire ecclésiastique* d'Eusèbe de Césarée, qui, pour les faits de la dernière persécution, s'y montre narrateur contemporain et souvent témoin oculaire, ou l'ouvrage de Lactance sur la mort des persécuteurs. Les œuvres oratoires et les lettres de Pères de l'Eglise des IVe et Ve siècles donnent des renseignements sur plusieurs martyrs et font connaître parfois des épisodes qu'on ne rencontre pas ail-

leurs. Une autre source précieuse est l'épigraphie : inscriptions faisant connaître le nom d'un martyr, la date de sa sépulture, et, par le lieu où elles ont été trouvées, l'emplacement ou les vestiges de celle-ci. Les découvertes faites à notre époque, surtout dans la Rome souterraine des catacombes, ont rendu à cet égard de précieux services et fait contrôler, à leur avantage, les témoignages contenus dans les documents mentionnés plus haut. Ceux indiqués jusqu'ici sont, pour la plupart, relatifs à l'histoire individuelle des martyrs ; mais toute la littérature chrétienne, à l'époque des persécutions, lettres d'évêques, apologies du christianisme, écrits didactiques et polémiques, est pleine de la pensée du martyre. Enfin, la littérature païenne elle-même, qui n'aime pas à parler des chrétiens, contient cependant des allusions nombreuses aux châtiments qu'on leur inflige.

Il est impossible de dresser une statistique quelconque du nombre de chrétiens qui ont rendu au Christ le témoignage du sang. Les évaluations qu'on a essayé d'en faire sont dénuées de fondement sérieux. Mais tous les documents de l'histoire attestent que ce nombre fut incalculable. Dès le temps de Néron, Tacite dit qu'« une grande multitude » de chrétiens furent mis à mort par son ordre. Leur sang coula à flots dans tout l'empire pendant trois siècles, et, souvent en beaucoup de lieux, on procédait par d'horribles hécatombes.

Mais nous sommes renseignés en détail sur les

peines infligées à ces témoins du Christ, car les récits en abondent dans les écrits du temps, et ils soulèvent à l'envi un double sentiment d'horreur pour ces cruautés et d'admiration pour les héroïques victimes.

Leurs souffrances physiques sont fréquemment accompagnées de grandes douleurs morales. On les voit rester sourds aux supplications d'un vieux père, aux prières de leurs femmes, de leurs enfants, du juge lui-même qui, ému de compassion, les presse de ne pas abandonner leur famille et de ne pas la sacrifier à leur foi. Le cruel caprice ou la fausse pitié d'un juge soumet quelquefois des chrétiennes à une épreuve plus pénible encore. Averties que, si elles refusent d'abjurer, c'est moins leur vie que leur pudeur qui va être menacée, elles trouvent dans leur foi assez d'énergie pour braver un péril pire à leurs yeux que tous les supplices.

Les souffrances physiques commencent, pour les martyrs, avec la détention préventive. Des prisons sombres, malsaines, infectes, une dégoûtante promiscuité ; le froid, la faim, la soif, la brutalité des soldats, les exactions des geôliers ; le poids des chaînes, la gêne du carcan, souvent aussi la gêne de l'immobilité, les jambes emboîtées dans une poutre de bois ou de fer, tenues dans un écart très douloureux. Le seul soulagement des détenus, quand on ne les a pas mis au secret, est dans les visites du dehors, leur apportant des secours matériels et aussi des consolations spirituelles. Les interrogatoires des chrétiens sont souvent accompagnés de la torture, ayant pour but, non de con-

traindre un coupable, comme le voulait la loi, à l'aveu de sa faute, mais, au contraire, d'obliger un innocent à renier sa foi. Les quatre degrés de la torture, la flagellation, le chevalet, les ongles de fer, le feu, sont appliqués au gré du juge, et, souvent, l'un après l'autre. Les martyrs gardent le silence au milieu de ces tourments, s'ils le rompent c'est pour confesser intrépidement le Christ, ou pour implorer son assistance par d'ardentes prières.

L'échelle des peines comporte, au degré le moins rigoureux, le bannissement. Vient ensuite la déportation : elle est généralement subie dans un lieu malsain, et souvent les condamnés succombent aux coups et aux mauvais traitements. La condamnation aux travaux forcés des mines a envoyé de nombreux chrétiens travailler comme forçats dans celles de Grèce, de Sardaigne, de Numidie, d'Egypte, de Palestine, marqués au front, la chevelure à moitié rasée, les pieds dans des entraves, un œil crevé et les nerfs d'un des jarrets brûlés au fer rouge.

La peine de mort, chez les Romains, s'appliquait de différentes manières, selon la gravité des crimes et la qualité des personnes. En principe, la décapitation était le privilège des gens de condition honnête ; les autres formes varient avec la diversité des conditions, mais, en ce qui concerne les chrétiens, ces distinctions s'effacèrent vite. Ces autres peines étaient la croix, le feu, les bêtes, les tourments de toute sorte imaginés par les bourreaux.

La peine du feu fut appliquée aux chrétiens de

plusieurs manières. On en fit un spectacle, avec le bûcher dans l'amphithéâtre, le condamné attaché ou cloué au poteau, ou bien, pour faire plus de victimes à la fois, plusieurs chrétiens debout, sur le sol, ou même enterrés jusqu'aux genoux, étaient entourés d'un cercle de flammes. D'autres furent suspendus la tête en bas au-dessus d'un feu lent, dont la fumée les asphyxiait. Saint Laurent fut rôti sur un gril. Des martyrs furent plongés dans la chaux vive ou brûlés à petit feu, durant tout un jour. Un supplice qui, plus que tout autre, tient du spectacle, est l'exposition aux bêtes. Soit attaché à un poteau, soit libre dans l'amphithéâtre, le condamné est livré aux attaques des bêtes féroces. Beaucoup de fêtes publiques étaient solennisées par ces jeux sanglants ; un grand nombre de chrétiens y parurent, après avoir défilé sous les fouets des bestiaires. Les chrétiens aux bêtes ! c'était le cri fréquent du peuple. Dans la dernière persécution, il y eut d'atroces noyades : chrétiens portés liés sur des barques et précipités dans la mer, martyrs jetés dans les fleuves, quelquefois cousus dans un sac, ou avec une pierre au cou. Enfin l'imagination des persécutions inventa d'autres horreurs : jambes brisées, oreilles et mains coupées, roseaux aigus enfoncés sous les ongles, entrailles déchirées, plomb fondu versé dans le dos ou dans la bouche, hommes liés par les jambes à des branches d'arbres qui, en s'écartant brusquement, les déchirent en deux, etc...

Si fréquentes et si cruelles que fussent les persécutions, elles ne détruisirent pas, elles affermirent

et glorifièrent la foi chrétienne. Quelques fidèles succombèrent devant la crainte du martyre ; elle fit même, à certains moments, des apostats assez nombreux, qui, la tourmente apaisée, revenaient, pour la plupart à l'Eglise, et dont la réconciliation donna lieu à de vives controverses. Mais la très grande majorité des chrétiens montrait plus d'héroïsme dans la souffrance et devant la mort que les bourreaux ne mettaient de constance à les torturer.

On distinguait des martyrs, sous le nom de *confesseurs*, ceux qui avaient attesté leur foi devant les juges et en face des tourments, sans avoir subi la mort, soit qu'ils fussent retenus en prison jusqu'à la fin de leur procès, soit même que leur captivité eût cessé par la fin d'une persécution. L'Eglise les entourait de vénération et de soins. Elle leur donnait un rang à part, immédiatement après le clergé, et au-dessus des simples fidèles. Beaucoup d'entre eux devinrent évêques ou prêtres. L'Eglise comptait aussi sur les confesseurs pour ramener les renégats, et ceux-ci recouraient fréquemment à leur intercession. Le titre de confesseur était inscrit sur la tombe de celui qui, ayant confessé sa foi, était demeuré fidèle jusqu'à la fin de sa vie.

Quant aux martyrs qui avaient accompli le sacrifice de la leur, l'Eglise leur rendit, dès les premiers temps, un culte en rapport avec leur sainteté. Les fidèles avaient soin d'assurer à tous les membres de leur communauté une sépulture honorable, à part des sépultures païennes. Les catacombes romaines et les cimetières chrétiens d'autres pays sont un témoignage monumental de leur

piété envers ceux qui mouraient, selon le langage des inscriptions, « en paix et dans le Christ ». Mais combien cette piété devait être plus grande, dit Origène, envers les martyrs élevés au-dessus de tous les justes à qui a manqué la gloire de verser leur sang pour la foi ! Le jour anniversaire de la mort d'un martyr était célébré par les chrétiens, quand ils le pouvaient, par des réunions près de son tombeau. On a vu qu'ils appelaient le jour de la mort ou du martyre le jour de naissance, d'une naissance à la vie éternelle. Aussi, rien dans ces réunions ne rappelait le caractère lugubre des cérémonies funèbres ; le saint sacrifice était offert, mais on ne priait pas pour les martyrs, on se réjouissait pour eux de leur triomphe et on invoquait leur intercession. Une des marques les plus éclatantes du culte dont ils étaient l'objet est la dévotion à leurs reliques. Elle apparaît dès le temps des persécutions : sang des martyrs recueilli sur des linges ou dans des éponges pendant leur supplice, vêtement trempé de leur dernière sueur, ou lambeau de chair arraché par la tenaille du bourreau. Cette dévotion va se développant quand, après le triomphe du christianisme, le monde romain se couvre d'églises.

L'empereur Claude avait chassé tous les juifs de Rome, vers l'an 51, à cause des troubles suscités par un de leurs faux prophètes. Les chrétiens furent compris dans ce décret de bannissement ; ils passaient alors pour une secte dissidente, et c'est probablement la propagande chrétienne qui occasionnait ces désordres dans la synagogue. Cepen-

dant l'ère des persécutions dans l'empire romain ne commença que sous le règne de Néron.

Ce prince exécrable venait de mettre Rome en feu (juillet 64), pour s'offrir le spectacle d'un immense incendie,et se donner la gloire de rebâtir la capitale en l'embellissant. Poursuivi par la haine générale, il rejeta l'odieux du désastre sur les chrétiens, pour donner le change, et les jeta en proie aux fureurs populaires. Recherchés, dénoncés, trahis, ils furent arrachés de partout, et remplirent les prisons en nombre assez considérable pour faire à eux seuls les frais d'une grande fête que l'empereur voulut donner afin de regagner les bonnes grâces du peuple. « On en saisit, dit Tacite, une multitude immense, moins convaincue du crime d'incendie que d'être en butte à la haine du genre humain ». L'annaliste païen raconte en ces termes ce qu'on vit alors : « A Rome, Néron les faisait envelopper de peaux de bêtes et dévorer sous ses yeux par des chiens affamés ; d'autres, enduits de résine et de poix, étaient attachés à des poteaux, et on les allumait en guise de torches pour éclairer la nuit ses jardins, ainsi que les rues et les places.On voyait Néron se promener sur son char à la lueur de ces flambeaux vivants ».

La persécution ne sévit pas seulement à Rome, elle s'étendit dans toutes les provinces. Le Prince des Apôtres et saint Paul en furent les plus glorieuses victimes ; ils se trouvaient désignés entre tous à la fureur de Néron. Saint Pierre fut crucifié la tête en bas. Le lieu de son supplice est devenu cé-

lèbre sous le nom de Confession de saint Pierre, et est l'objet de la vénération de tout le monde chrétien dans la basilique de Saint-Pierre de Rome. Saint Paul, en sa qualité de citoyen romain, périt par le glaive sur le chemin d'Ostie, à l'endroit où fut érigée l'église de Saint-Paul-aux-Trois-Fontaines. Sur le lieu de sa sépulture on a érigé la basilique de Saint-Paul-hors-des-Murs.

Néron périt peu après, de la mort la plus honteuse. Avec lui disparut la race des Césars (empereurs juliens), qui, depuis le grand Jules ne s'était d'ailleurs continuée que par adoption.

L'Eglise put respirer un instant sous les règnes éphémères et tourmentés de Galba (68-69), Othon, Vitellius (69), sous celui de Vespasien (69-79) avec qui la famille des Flaviens (il se nommait Flavius Vespasianus) prit possession du trône, et sous celui de son fils Titus (79-81). Mais le frère de Titus, Domitien (81-96) ralluma la persécution, après une série d'autres crimes. Il tenait de son père Vespasien une haine profonde contre les philosophes avec lesquels il confondait les chrétiens, et il avait les instincts sanguinaires de Néron.

Un martyre illustre inaugura la nouvelle ère sanglante. Saint Jean l'Evangéliste fut amené du fond de l'Asie Mineure à Rome, et, par ordre du tyran, plongé, près de la Porte Latine, dans une chaudière d'huile bouillante (94). Un grand miracle fut accordé à l'Eglise, pour la fortifier dans la lutte. L'athlète du Christ sortit de l'huile bouillante comme d'un bain qui lui rendait sa vigueur. Do-

mitien, hésitant par crainte d'être de nouveau confondu, relégua le saint vieillard dans l'île de Pathmos.

Un autre apôtre, saint André, fut martyrisé à Patras, en Achaïe. Condamné par le proconsul Œgée à mourir sur une croix, il salua de loin l'instrument de son supplice : « O bonne croix, s'écria-t-il, vous qui avez eu l'honneur de porter mon maître, vous que j'ai tant aimée, si longtemps désirée, prenez-moi de la main des hommes pour me rendre à mon Dieu, et que par vous me reçoive Celui qui par vous m'a racheté ! » Le peuple des chrétiens le suivait en pleurs, et, sur une parole de lui, l'aurait arraché au supplice, mais il le conjura de ne pas lui ravir la couronne qui lui était préparée. Suspendu à la croix, il vécut encore deux jours, pendant lesquels il ne cessa d'exhorter la foule et de prêcher la foi de Jésus-Christ.

Néron s'était surtout attaqué au nombre, Domitien crut faire plus pour renverser l'Eglise de Dieu en portant sa rage contre les chrétiens les plus illustres, dans sa cour et dans sa propre famille. Il avait précédemment élevé aux honneurs du consulat un chrétien fervent, son propre cousin, Flavius Clemens, époux de Flavia Domitilla, et adopté les deux fils d'un frère de Clemens. Celui-ci, accusé de christianisme, périt avec beaucoup d'autres chrétiens sous la hache du licteur. Ceux de ces Flavii chrétiens qui échappèrent à la mort subirent la confiscation de leurs biens et l'exil. Flavia Domitilla fut reléguée dans l'île de Pendataria : une autre Flavia Domitilla, qui avait repoussé l'hymen

d'un païen, dans l'île Pontia. Ces exécutions indignèrent les païens eux-mêmes, quand, au martyre de Clemens, Rome vit s'ajouter celui du consul Acilius Glabrio. La persécution fit beaucoup d'autres victimes dans l'empire, jusqu'à ce que Domitien, exécré à cause de ses crimes, périt ignominieusement par une conjuration de palais. Sa chute précipita les Flaviens du trône impérial.

Avec Nerva (96-98) la famille des Antonins prit sa place. Les deux années du règne de ce prince furent pour l'Eglise un temps de relâche. Nerva, d'humeur débonnaire, n'exerça pas de poursuites contre elle. Saint Evariste succédait alors à saint Anaclet sur le siège de Pierre (97-108). Son pontificat s'ouvrit sous ces auspices ; les chrétiens reprenaient leurs assemblées, le pape pourvoyait définitivement à l'administration des vingt-cinq églises de Rome ; les travaux des catacombes se poursuivaient avec zèle, d'autres hypogées se constituaient dans diverses communautés importantes.

Le règne belliqueux de Trajan (98-117) et les travaux qu'il fit entreprendre pour l'utilité publique ne donnèrent pas tant d'occupation au nouvel empereur que les chrétiens fussent à l'abri de rigueurs nouvelles. A de réelles qualités il mêlait de grands vices, et surtout il gardait sur le trône les instincts de légalité brutale du soldat parvenu. Un exemple de cette inintelligence sanguinaire est resté fameux. L'un de ses gouverneurs, Pline le jeune, proconsul de Bythinie, lui envoie une consultation étrange, à laquelle l'empereur fait une réponse plus

étrange encore. On y voit quelle était la logique du paganisme aux abois, irrité de ses défaites autant que des accroissements de son ennemi. De plus en plus embarrassé en face de l'innocence reconnue et du nombre immense des chrétiens, et aussi des édits précédents qui ordonnent de les rechercher et de les punir comme des malfaiteurs, Pline expose à Trajan les difficultés de la procédure. D'abord, il lui a été impossible de les convaincre du moindre crime. « Toute leur erreur, écrit-il, consiste à se rassembler avant le lever du soleil, à un jour fixé, pour chanter des hymnes en l'honneur du Christ, leur Dieu. Je n'ai découvert qu'une ridicule superstition. Ils s'obligent dans leurs cérémonies et leurs mystères, non à des actions criminelles, mais à ne commettre ni larcin ni adultère, à ne point manquer à leur parole et à ne point détenir un dépôt. » On est donc loin du mot inique de Tacite : « race coupable de tous les crimes ». Mais leur nombre n'a cessé de croître : « Cette contagion a infecté non seulement les villes mais les bourgs et les campagnes, de telle sorte que les temples des dieux sont presque déserts ». Pour l'arrêter, autant qu'il était possible, le gouverneur, qui vient de rendre aux chrétiens cette justice, a puni ceux qui lui ont été dénoncés, mais, à cause de la multitude des fidèles, il s'est abstenu de les faire rechercher. « Vous avez suivi, mon cher Pline, répond Trajan, la marche qu'il faut tenir à l'égard des chrétiens. Il ne faut faire aucune recherche contre eux, mais s'ils sont dénoncés et convaincus, vous devez les punir. »

« Sentence contradictoire, observe avec raison Tertullien, qui défend de poursuivre les chrétiens parce qu'ils sont innocents, et qui ordonne de les châtier comme s'ils étaient coupables! » Les édits précédents qui prescrivaient ces poursuites se trouvaient donc annulés ; mais le rescrit impérial de Trajan (106), en déclarant la religion chrétienne illicite, opposée aux lois de l'empire, et proscrivant les assemblées chrétiennes, mettait les fidèles à la merci des dénonciateurs.

La persécution ensanglanta Rome et l'empire. Elle alla trouver en Chersonèse le pape saint Clément, qui s'était démis du souverain pontificat à cause de son long exil. Il fut précipité dans la mer avec une ancre au cou. A Jérusalem, l'évêque saint Siméon fut sacrifié aux accusations des délateurs. A Rome, la dernière chrétienne du sang des Flaviens s'illustrait aussi par le martyre ; la seconde Flavia Domitilla fut brûlée vive à Terracine, avec ses deux suivantes, Euphrosine et Théodora. Les deux saints confesseurs, Nérée et Achillée, constitués à la garde de la survivante, eurent la tête tranchée, à Rome, après de cruels tourments. A Rome encore, cueillaient la palme victorieuse saint Hermès, magistrat, et un tribun nommé Quirinus, dont la fille, Balbina, légua à l'Eglise un joyau précieux : la chaîne dont saint Pierre avait été lié dans son cachot.

Mais de toutes les victimes de cette troisième persécution générale, la plus illustre fut l'évêque d'Antioche, Ignace, la lumière et l'apôtre des Eglises d'Asie. De passage dans cette ville, Trajan se

l'était fait amener. Après un interrogatoire où la fermeté du pontife ne se démentit point, il le condamna à être exposé aux bêtes dans l'amphithéâtre de Rome. Le voyage d'Antioche à Rome fut pour le saint captif une course triomphale et un apostolat de charité. A Smyrne, il vit saint Polycarpe, comme lui disciple de saint Jean, et affermit les fidèles par ses paroles et son exemple. Ses lettres, recueillies ensuite par saint Polycarpe, portaient au loin de précieux conseils et enseignements aux Eglises qu'il ne devait plus revoir. Elles sont précieuses aussi par la doctrine qu'elles contiennent. De Smyrne, il écrivit aux Eglises d'Ephèse, de Magnésie et de Tralles. Son admirable lettre aux Romains le précéda de quelque temps, et redoubla parmi eux l'enthousiasme du martyre. « Enchaîné, disait-il, en parlant des ses gardiens, à deux léopards, d'autant plus méchants qu'on cherche à leur faire du bien, je viens à Rome pour y être broyé sous la dent des bêtes ; je suis le froment du Christ, et je sais ce qui est avantageux pour moi ; il faut que je sois broyé ainsi pour lui être offert. » Il suppliait qu'on ne l'en détournât pas. Son vœu fut accompli. Jeté dans l'amphithéâtre, au milieu d'une fête, il fut dévoré par deux lions. Les quelques ossements qu'ils laissèrent, payés au poids de l'or et emportés en Asie par les fidèles venus d'Antioche, devinrent l'objet d'une grande vénération.

Saint Evariste mourut lui-même peu après l'illustre évêque d'Antioche, vers l'année 108. La liturgie sacrée doit à son successeur, saint Alexandre, mort martyr peu avant la fin du règne de Tra-

jan, plusieurs additions aux prières du canon de la messe, pour rappeler la mémoire de la Passion du Sauveur, et la prescription renouvelée de mêler l'eau au vin dans le calice.

Les peuples vaincus par Trajan se révoltaient de toutes parts ; le vieil empereur ne vit pas la répression de ces soulèvements, la justice divine l'arrêta par la mort à Sélinonte, en Cilicie. Son fils adoptif, Hadrien lui succéda, et, à la même époque, saint Sixte I (ou Xyste) monta sur le trône de Pierre (119-127). Administrateur habile, Hadrien visita toutes les provinces, qu'il enrichit de monuments. Nîmes lui doit probablement ses arènes ; à Rome, il fit élever le château Saint-Ange (*Moles Adriani*), et construire le pont qui le relie à la ville. De sévères réformes furent accomplies. Mais ce prince avait des mœurs infâmes, il fit un Dieu de son Antinoüs, et, de l'Egypte où il avait institué son culte, il rapporta, avec un surcroît de superstitions, la folie sacrilège de se faire adorer lui-même. Rien en lui ne le rapprochait du christianisme, tout au contraire le portait à le haïr.

Hadrien ne lança pas de nouvel édit contre les chrétiens, mais la persécution continua de sévir ; l'Eglise s'enrichit partout de nouveaux martyrs. L'hostilité de la cour et des gouverneurs, les émeutes populaires, souvent favorisées par des autorités prévenues et haineuses, suffisaient à faire de nombreuses victimes. Parmi elles tient un rang illustre saint Eustache, général renommé des armées impériales, converti par une apparition dans une partie de chasse, et baptisé avec sa femme et ses

deux fils. Accablé de disgrâces, réduit à une grande pauvreté, puis rappelé à la tête des troupes à cause de sa valeur, il se voit ensuite sommé de sacrifier aux dieux ; son refus et celui des siens les font d'abord exposer aux lions ; épargnés par les bêtes, ils terminent leur martyre par le feu, enfermés dans un taureau d'airain. A Tibur, près de Rome, un tribun de la milice, nommé Gétulius, et Amantius son frère, également pourvu d'une dignité militaire, sont dénoncés comme chrétiens. Hadrien envoie, pour instruire leur procès, un officier de la cour, Céréalis, que la vue des vertus et de l'héroïque courage de Gétulius et d'Amantius convertit à la foi. Un commun martyre réunit les trois athlètes. Restaient sainte Symphorose, l'épouse de Gétulius, et ses sept fils. Hadrien se fit en personne leur accusateur, leur juge et leur bourreau. Les sept enfants et leur mère furent affreusement torturés sous ses yeux. Sainte Sophie et ses trois filles comptent aussi parmi les victimes de ce temps; elles montrèrent, comme beaucoup d'autres femmes, une constance, une sérénité dans les supplices, où éclatait l'assistance promise par le Christ à ses serviteurs. En Orient, le même exemple était renouvelé par sainte Zoé, sacrifiée avec Hespère, son mari, et ses deux fils, Cyriaque et Théodule.

Dieu, qui se servait d'Hadrien pour purifier son Eglise par l'épreuve, en fit aussi son instrument pour briser les dernières espérances du Judaïsme et châtier ses audaces. Toute la Palestine s'était soulevée à la voix d'un faux prophète, Barkohba, qui se donnait pour le Christ.

La répression fut effroyable, et beaucoup de chrétiens s'y trouvèrent enveloppés. Le nom même de la cité sainte fut effacé, il n'y eut plus, jusqu'à Constantin, qu'une ville toute païenne du nom d'Œlia Capitolina. Des autels à tous les dieux s'y élevèrent ; Vénus surmontait le Calvaire de sa statue infâme, Adonis souillait la grotte de Béthléem, et Jupiter le mont des Oliviers. C'est vers ce temps que les juifs, toujours obstinés, composèrent ce recueil de traditions qu'on appelle le *Talmud*, préféré par eux à l'Ecriture, et qui est un conseiller de tous les excès, un code du crime.

Au milieu de ces événements, le pape saint Sixte était mort (127) : son pontificat s'était écoulé tout entier sous la persécution ; il n'en avait pas moins été fécond et puissant. Il fit d'importantes adjonctions à la liturgie, et défendit à tous autres qu'aux ministres de l'autel de toucher les vases sacrés. La plus grave des mesures que la tradition lui attribue est l'introduction du *Sanctus* dans la liturgie de la messe, et l'institution des lettres d'approbation du Siège Apostolique (*litteræ formatæ*), nécessaires à tout évêque, et aux prêtres de la part de leur évêque. Saint Télesphore, qui lui succéda, et gouverna l'Eglise pendant les dernières années d'Hadrien (127-138) mourut martyr, au témoignage de saint Irénée. Il rétablit et peut-être augmenta le jeûne du carême, que le tumulte des persécutions avait fait négliger. Il institua la célébration de la messe de nuit de Noël, et c'est à lui qu'on attribue l'introduction du chant *Gloria in excelsis Deo*. Après lui, saint Hygin (138-142),

vit la mort d'Hadrien (138) et les heureux commencements d'Antonin le Pieux.

Antonin (138-161), originaire de Nîmes, adopté par Hadrien, à la condition qu'il adopterait à son tour Marc-Aurèle, régna vingt-trois ans dans une paix profonde, et son gouvernement le fit saluer du titre pompeux de Père du genre humain. Mais les historiens profanes ferment volontiers les yeux sur la situation très critique où le décret de Trajan, toujours en vigueur, laissait les chrétiens. Des martyrs sont encore signalés en Orient et en Occident. Un rescrit d'Antonin, enjoignant de punir tout dénonciateur des chrétiens, montre quels odieux abus se commettaient contre eux. Cette mesure pacifiante était le résultat de l'apologie présentée à ce prince par saint Justin, philosophe converti à la foi, et qui devait, plus tard, la sceller de son sang. Elle était adressée à Antonin et à Marc-Aurèle, son successeur désigné, qui se piquait de passion pour la philosophie, dont son précepteur Fronton était un oracle, et chez qui deux autres écrivains célèbres, Lucien et Celse, adversaires acharnés du christianisme, développaient tous les instincts de la persécution. Les dispositions favorables d'Antonin profitèrent au développement de la religion chrétienne, tant dans les hautes classes que parmi les autres. On voit à cette époque un autre Pudens chrétien, fils de l'hôte fidèle et dévoué de saint Pierre, et dont les deux filles, Praxède et Pudentienne, vouées à la virginité, cueillirent la palme sous Marc-Aurèle. La famille Annia, où Antonin avait pris son épouse Faustine, et à laquelle

appartenait Marc-Aurèle, apportait à l'Eglise son contingent.

Le court pontificat de saint Hygin se signala par d'importantes mesures administratives. Celles prises par saint Clément et saint Evariste pour l'administration des vingt-cinq églises de Rome appelaient des compléments, rendus nécessaires par la multiplication des fidèles et par l'accroissement des biens temporels de l'Eglise romaine. Tout un nouveau choix de diacres fut préposé à la garde des archives, à la correspondance avec les Eglises, et à l'expédition des *litterœ formatœ*. Le pape pourvut aussi avec un soin spécial à la garde et à l'administration des cimetières. Le chagrin que lui causaient le fléau des barbares et surtout les hérésies qui levaient la tête, hâtèrent sa fin. Saint Pie Ier (142-150), saint Anicet (150-161), virent le débordement de ces erreurs, qui sera décrit dans le chapitre suivant. Même entre les Eglises unies par la foi, la date de célébration de la fête de Pâques occasionnait de pénibles controverses. Saint Soter (161-171), fut élevé au souverain pontificat au moment où Marc-Aurèle succédait à Antonin.

La persécution générale s'alluma pour la quatrième fois quand Marc-Aurèle fut devenu seul maître de l'empire (161-180). Ce prince philosophe, disciple d'Epictète, laisse percer dans ses écrits l'influence voilée et discrète, mais réelle, du christianisme, répandu dans ses armées et dans son palais. On y voit la morale stoïcienne faire un effort pour s'élever jusqu'à la morale chrétienne. Il y a

deux hommes dans ce penseur, l'homme du stoïcisme, qui en subit les erreurs, et l'homme de la raison naturelle éclairée par une lumière du dehors que l'on ressent et que l'on devine. Mais il reste un abîme entre la théorie morale de Marc-Aurèle et l'esprit évangélique. Le dogme de la fatalité pèse sur ses *Pensées* comme une main de fer, pour y comprimer tout élan généreux. La Providence reste pour lui une croyance indécise ; la liberté, un objet de doute ; l'immortalité, un rêve. Dès lors, ni sanction pour la morale, ni fondement. Aussi, s'il ne change pas en vices les vertus qu'il prêche, il les gâte par les mobiles qu'il met en jeu. Cet empereur, dont on a trop vanté l'austérité et les vertus, était au surplus, dissolu jusqu'au scandale et se déshonorait par ses propres excès, par ceux, encore plus révoltants, de sa femme Faustine, auxquels il sembla conniver. Les leçons de ses maîtres portèrent leurs fruits. L'édit de Trajan avait organisé la persécution légale ; Marc-Aurèle, allant plus loin, persécuta directement les chrétiens, et le fit avec violence. Leur nom seul les désignait à sa haine. Il se fit le complice des magistrats dans leurs iniques procédures, comme celui des fureurs populaires dans leurs agressions sauvages. Les fléaux qui désolaient alors l'empire, la peste, la famine, les guerres et la poussée constante des Barbares sur les frontières, offraient autant de prétextes à l'aveugle haine qui s'acharnait partout contre les disciples du Christ.

Une femme de la haute aristocratie, sainte Félicité, subit le martyre avec tous ses fils. Son inter-

rogatoire est l'un des plus féconds en réponses sublimes, et fait éclater, à l'envi de tant d'autres, l'impuissance et la faiblesse de Rome païenne devant la sagesse surnaturelle et l'invincible patience que Jésus inspirait aux témoins de sa doctrine. Saint Justin expia peu après sous le glaive le courage des apologies présentées par lui aux empereurs, et de nombreux martyrs l'accompagnèrent au supplice. Sainte Cécile, patricienne, donnée pour épouse au jeune et riche Valérien, l'avait converti la nuit de ses noces. Elle lui déclara qu'un ange avait la garde de sa chasteté. Le jeune païen se fit instruire, baptiser, et vit, en effet, l'ange près de Cécile, à son retour. Il gagna son frère Tiburce. Tous trois scellèrent la foi de leur sang. Cécile, enfermée dans un bain de vapeurs brûlantes, acheva son sacrifice par le glaive du bourreau.

La persécution fut particulièrement violente en Asie. Le plus célèbre épisode est le martyre de l'évêque saint Polycarpe. A Smyrne, la foule excitée par le sang déjà répandu, demandait à grands cris sa mort. Amené devant le proconsul, ce saint vieillard, disciple de saint Jean, l'entendit lui dire : Epargne ta vieillesse, maudis le Christ, et je te rends la liberté. — Il y a quatre-vingt-six ans que je le sers, répondit-il, il ne m'a jamais fait que du bien ; comment pouvoir blasphémer contre le Roi qui m'a racheté ? Polycarpe fut lié sur un bûcher pour y être brûlé vif ; mais les flammes respectèrent son corps, et même ses vêtements ; on le fit périr par le glaive.

Cependant, aux avertissements que donnaient à

l'empereur des apologies comme celles de saint Justin, de saint Méliton, d'Athénagore, où l'innocence des mœurs des chrétiens et la pureté de leur doctrine étaient victorieusement démontrées, la Providence en ajoutait un autre, d'ordre différent. La critique a contesté l'authenticité de ce fait miraculeux, mais il est rapporté par les écrivains du temps. C'était en 172, Marc-Aurèle, engagé dans la poursuite des Barbares, au-delà du Danube, se vit cerné par les Quades dans des défilés étroits. Son armée brûlée de chaleur et de soif était menacée d'un désastre. Une légion chrétienne se mit en prière. Tout à coup le ciel se couvrit de nuages, une pluie abondante tomba sur les Romains, tandis qu'un violent orage déchaînait sur leurs ennemis la grêle, la foudre, et sema dans leurs rangs le désordre et la mort.

La *légion fulminante* avait obtenu de Dieu ce miracle. Tous reconnurent là une intervention surnaturelle. L'empereur lui-même en fit mention dans une lettre au sénat, mais l'aveuglement et la haine la lui firent attribuer à *Jupiter Pluvieux*, dans les monuments qui en consacrèrent le souvenir. La reconnaissance publique envers les chrétiens fut bientôt étouffée par les mêmes sentiments, et la persécution reprit avec intensité.

Elle sévit cruellement en Orient et en Occident. Les Gaules en particulier, en éprouvèrent la rigueur. L'histoire des martyrs de Lyon est restée célèbre. Fondée vers le milieu du second siècle, cette chrétienté, ainsi que toutes les autres des Gaules, était dans l'état le plus prospère. Une lettre que les

martyrs de Lyon adressèrent à leurs frères d'Asie, et qui est un des plus beaux monuments de l'antiquité chrétienne, nous a conservé le récit de leurs atroces souffrances et l'exemple de leur sainteté. Enfermés dans les cachots avant d'être envoyés au supplice, les saints confesseurs y firent briller d'héroïques vertus. Saint Pothin, l'évêque octogénaire, livré aux fureurs d'une foule ameutée, mourut en affermissant ses compagnons dans leur ardeur à se sacrifier pour le Christ. Il fut suivi avec intrépidité. Parmi ces héros, on a conservé surtout les noms de Sanctus, diacre de Venise ; d'Attale de Pergame, de Mathurin, néophyte de Vienne, et de la jeune esclave, sainte Blandine. L'inaltérable patience de cette vierge lassa les bourreaux : enfermée dans un filet et exposée, au milieu de l'amphithéâtre, à un taureau furieux, qui la secoua longtemps, elle respirait encore ; on l'acheva par le glaive. A quelque temps de là, deux jeunes lyonnais, de naissance illustre, saint Alexandre et saint Epipode furent aussi sacrifiés à la haine populaire. A Tournus, saint Valérien eut la tête tranchée ; saint Marcel fut enterré vif à Chalon-sur-Saône. A Reims, les saints martyrs Maur, Timothée, Apollinaire et cinquante autres donnèrent à la foi chrétienne le témoignage de leur sang. A Autun, un jeune homme du nom de Symphorien fut condamné à mort pour avoir refusé d'adorer la statue de Cybèle. Aux séductions dont le juge accompagnait ses menaces, le jeune héros répondit : Je ne crains que le Dieu tout-puissant qui m'a créé, et je ne sers que lui seul ; mon corps est à

vous, mais mon âme reste à moi ; quant à vos promesses, elles ne sont qu'un poison perfide, vos biens s'écoulent comme un torrent, Dieu seul peut procurer une félicité éternelle. Et, pour donner dans une même scène un sublime raccourci de l'immense révolution qui transformait alors le monde, pendant qu'on conduisait le jeune Symphorien au supplice, sa mère, Augusta, craignant de le voir faiblir dans les tortures, le suivait en l'exhortant ainsi : Mon fils, courage ! Souvenez-vous du Dieu vivant, courage ! On ne vous ôte pas la vie, on vous en donne une meilleure.

Marc-Aurèle, toujours en lutte avec les Barbares qui menaçaient l'empire, mourut pendant une expédition contre les Goths, laissant le trône impérial à son fils Commode âgé de 19 ans (180-192). On vit ce prince, émule de Néron par ses débauches, ses folies et sa cruauté, combattre plus de sept cents fois dans l'arène, conduire des chars et jouer le rôle d'Hercule ; faire massacrer le préfet des gardes Cliander, phrygien, qu'il avait d'abord choisi pour favori, lancer des sentences de mort contre les meilleurs citoyens et contre ses proches. Les prétoriens l'assassinèrent. Cependant l'Eglise jouit sous son règne d'une paix relative.

Ce n'est pas qu'aux yeux de tous les empereurs le christianisme qui attaquait de front l'idolâtrie ne fût une monstrueuse audace et un grave danger intérieur, car tous considéraient la destinée de l'empire comme attachée à celle du culte héréditaire ; mais leur ardeur à le poursuivre était en proportion de leur zèle pour la grandeur romaine. Cela

explique que les meilleurs empereurs, comme Trajan et Marc-Aurèle, furent des persécuteurs déclarés, tandis que de misérables despotes, comme Commode, et un peu plus tard, Héliogabale, n'exercèrent pas de violences suivies contre lui; c'est que les uns donnaient tous leurs soins aux intérêts de l'Etat ou de la religion, et que les autres s'en préoccupaient fort peu.

Un autre fait se constate sous Commode. Dans ses rapports avec l'Eglise on le voit entraîné par deux courants contraires. Tantôt il semble que le génie paternel l'emporte, que l'impulsion hostile donnée par Marc-Aurèle continue : le sang des martyrs coule. Tantôt une influence plus douce, celle des serviteurs chrétiens, qui, en assez grand nombre, habitent le palais, et surtout la toute puissante prière d'une épouse aimée, Marcia, dans laquelle l'histoire montre, sinon une chrétienne, du moins une femme dévouée aux chrétiens, font pencher vers la clémence l'âme mobile et incertaine de l'imbécile empereur.

Pertinax, préfet de la ville, proclamé empereur par les meurtriers de Commode, fut égorgé dans son palais au bout de quelques mois. La soldatesque mit l'empire littéralement aux enchères. Deux enchérisseurs se présentèrent, qui luttèrent de promesses, et l'empire d'Auguste fut adjugé au vieux consulaire Didius Julianus. Reconnu à Rome, il vit se soulever contre lui les légions de Bretagne, de Syrie, d'Illyrie. L'Africain Septime-Sévère, chef de celles-ci, se trouvant le plus proche de Rome, en prit aussitôt la route, et le sénat encouragé par

son approche, déclara Didius Julianus ennemi public, le fit tuer, punit les meurtriers de Pertinax, et déclara Septime-Sévère empereur (193). L'Eglise allait revoir les jours sanglants.

La période entière des Antonins avait marqué pour elle de vastes accroissements. Le pape saint Soter se trouvait disposer de biens assez grands pour subvenir aux besoins des Eglises lointaines, en détresse. Son successeur saint Eleuthère, dont le pontificat embrasse toute la persécution de Marc-Aurèle, et après lui, saint Victor Ier, avaient la douleur de voir les hérésies semer une funeste ivraie dans ce champ où se développaient prodigieusement les semences de la foi, et déployaient d'énergiques efforts pour l'extirper. La Gnose était comme une pieuvre qui étend ses tentacules, les erreurs se multipliaient sous des formes diverses, mais la fermeté des pontifes, soutenue par les Docteurs suscités par Dieu, tenait intrépidement tête à l'orage intérieur et préparait le triomphe définitif de la vérité. Victor Ier, dont le pontificat est un des plus illustres et des plus glorieux des premiers siècles (185-197) eut aussi à s'occuper à fond de la question de la Pâque, soulevée, comme on l'a vu, sous ses prédécesseurs ; il y mit autant de mansuétude que de vigueur, et, dès lors, presque toutes les Eglises d'Asie se soumirent aux décisions de son autorité.

Septime-Sévère (194-211), soldat habile et austère, se montra d'abord tolérant pour les chrétiens, soit par sagesse, soit par politique ; il exposa même

sa popularité en défendant contre la haine des sénateurs, des patriciens et de la foule, de nobles matrones dont ils réclamaient le sang. Le soin d'assurer son pouvoir occupa les premières années de son règne. Il se défit successivement des chefs des légions qui avaient conspiré comme lui contre Didius Julianus, et, après les avoir abattus, rentra menaçant dans Rome. Il y multiplia les supplices contre tous ceux qui lui faisaient opposition; quarante et une famille sénatoriales s'éteignirent sous la hache du bourreau. Bientôt sa cruauté se tourna contre les chrétiens. L'édit qui fut l'origine de la cinquième persécution portait: « Il est défendu de propager ces religions nouvelles, réprouvées par la coutume aussi bien que par la raison, et qui agitent les esprits des hommes. Ceux qui violeront cette loi seront punis de la déportation s'ils sont de condition honorable, de la mort s'ils sont de basse origine ». Cet édit fut exécuté avec une sévérité rigoureuse. Le sang chrétien coula dans tout l'empire, et d'après tous les témoignages contemporains, il y eut une multitude innombrable de martyrs. Eusèbe rapporte que le nombre des victimes, l'atroce barbarie des tortures, jetèrent la chrétienté dans une telle épouvante qu'on croyait aux jours de l'antechrist. La violence de cette persécution arracha à Tertullien un cri d'indignation dont l'écho retentit dans tout l'empire; son *Apologétique* vengeait l'honneur des chrétiens et confondait la rage de leurs bourreaux.

La terre d'Afrique, où vivait Tertullien, eut une large part dans les immolations, et donna d'illus-

tres exemples de sa fidélité à la foi chrétienne. Les annales de l'Eglise ont conservé les noms de plusieurs martyrs célèbres. A Alexandrie fut martyrisé saint Léonides, père d'Origène qui devait faire resplendir d'un si vif éclat la célèbre école fondée par saint Marc dans cette ville. Une jeune esclave, du nom de Potamienne, montrait aussi l'exemple d'un courage surhumain dans la conservation de sa virginité et de sa foi. A Carthage furent sacrifiés saint Saturnin et saint Révocat. Là aussi deux femmes se distinguèrent par leur héroïsme : sainte Perpétue et sainte Félicité. La première, noble africaine, jetée en prison avec son enfant encore à la mamelle, lutte contre le désespoir de son vieux père encore païen ; fortifiée par une vision céleste, elle affronte avec son frère Satur les bêtes de l'amphithéâtre, et, déjà meurtrie, montre au gladiateur qui va l'achever la place où il doit la frapper. L'autre jeune épouse, non moins courageuse, édifie les compagnons de sa captivité par sa constance et fait briller aux yeux de tous l'héroïsme dont peut devenir capable une femme délicate, soutenue par la foi et les divines espérances.

Les Eglises des Gaules fournirent elles aussi un nombreux contingent de martyrs. Le nombre des fidèles s'était prodigieusement multiplié à Lyon par les soins du vaillant et docte évêque, saint Irénée, qui avait succédé à saint Pothin sur ce siège primatial. L'empereur Sévère prit à l'égard de cette chrétienté florissante une mesure d'extrême rigueur. Il donna ordre à ses soldats d'entourer la ville et de faire main basse sur tous ceux qui se déclare-

raient chrétiens. Le massacre fut général : saint Irénée, conduit devant le tyran, fut mis à mort, au milieu des tourments. Une ancienne inscription porte que dix-huit mille fidèles furent égorgés le même jour que le saint évêque. Qu'on juge du reste de l'empire. En Gaule encore, saint Félix et les diacres Fortunat et Achillée, à Valence, saint Andéol, à Viviers, les saints Ferréol et Ferjeux, à Besançon, remportèrent la palme glorieuse. Les autres martyrs, disent saint Eucher et saint Grégoire de Tours, ne se peuvent pas compter.

Septime-Sévère mourut dans une expédition en Grande-Bretagne. Il y était accompagné de ses deux fils, Caracalla et Géta. Caracalla (211-217), âgé de dix-neuf ans, avait tenté d'assassiner son père. Les deux frères avaient déjà rempli le palais de leurs querelles ; de retour à Rome, Caracalla poignarda Géta dans les bras de leur mère. Il fit sentir sa cruauté dans toutes les provinces. Un centurion qui avait une injure à venger l'assassina. A son avènement, la persécution sévissait encore en Afrique avec fureur. Les supplices y sont atroces, les bûchers s'allument de toutes parts, les amphithéâtres regorgent de condamnés. « On nous brûle vifs, crie Tertullien, nulle ville qui ne soit sur le point d'être décimée ; nulle famille qui ne tremble pour quelqu'un de ses membres : tous les rangs de la société se sentent à la fois menacés, car, désormais, les chrétiens sont partout, en haut comme en bas de l'échelle sociale. » Les principales cités de la Gaule comptaient encore des martyrs dans ces années.

De 213 à 249 l'Eglise put respirer, sa paix ne fut troublée que par des vengeances particulières on par des émeutes locales. La période d'anarchie militaire dans laquelle l'empire était entré lui procurait quelque répit, encore que le jurisconsulte Domitius Ulpianus réunît alors en collection tous les édits impériaux contraires à la nouvelle religion. Macrin (217-218) qui avait acheté l'empire fut massacré par les soldats. Le jeune et beau grand-prêtre d'Emèse, de Syrie, Héliogabale ou Elagabal, qu'ils lui substituèrent (218-222), apporta à Rome les passions les plus honteuses de l'Orient, les voluptés les plus impures, le luxe le plus insensé, et une dépravation à faire rougir Néron. Les soldats eux-mêmes eurent bientôt horreur de ce prince monstrueusement efféminé ; ils le tuèrent avec sa mère Soémis, et saluèrent empereur son cousin Alexandre-Sévère, alors âgé de quatorze ans, qui resta sous la direction de sen aïeule Mœsa et de sa mère Mammée, bien disposée pour les chétiens. Alexandre-Sévère (222-235) subit l'influence de ces deux femmes. Il professait d'ailleurs un éclectisme que le christianisme ne devait pas effrayer. Parmi ses Lares, à côté d'Apollonius de Thyane, d'Abraham et d'Orphée, figurait le Christ, dont quelques paroles étaient gravées sur les murs de de son palais. Il voulut même affecter un local religieux à son culte. Les fidèles purent sortirent de leurs retraites, et même prier au grand jour. Mais ce prince n'avait pas la main assez ferme pour maintenir les soldats dans la discipline. Rappelé vers le Rhin par une invasion des Germains, après

d'autres expéditions, il y fut tué dans une sédition militaire par Maximin, l'un de ses officiers, Goth d'origine, que les soldats proclamèrent, et qui devint un des plus cruels persécuteurs de l'Eglise.

Maximin-le-Thrace (235-238) avait gardé les troupeaux dans sa jeunesse ; géant de sept pieds, il mangeait, dit-on, trente livre de viande par jour, et buvait une amphore de vin. Grossier, bestial et féroce, il traita l'empire en pays conquis, pillant les temples et les villes, battant monnaie avec les statues de leurs dieux. Mais il tourna surtout sa rage contre les chrétiens. Constatation merveilleuse ! Les auteurs contemporains nous montrent un tyran craignant de dépeupler l'empire s'il s'en prenait à la multitude des fidèles, et cherchant à détruire l'Eglise en la décapitant. L'édit de Maximin visait principalement les évêques et les prêtres. Ils furent partout traqués et mis à mort ; il en périt une multitude. Deux papes, Pontien (235) et son successeur saint Anthère (236) périrent dans la persécution, l'un des tortures de l'exil, l'autre par le glaive. Un troisième, saint Fabien, aurait eu le même sort si la chute de Maximin n'eût délivré l'Eglise des fureurs d'une persécution qui, malgré sa courte durée, fut l'une des plus sanglantes. Les églises étaient partout abattues ou livrées aux flammes.

Maximin n'avait jamais osé venir à Rome. Le sénat lui opposa Gordien Ier, proconsul d'Afrique, et son fils Gordien II, qui prétendaient descendre des Gracques et de Trajan. Maximin fut égorgé avec son

fils devant Aquilée, qu'il assiégeait. Les deux Gordien renversés, le Sénat les remplaça par Puppien et Balbien. Le peuple exigea qu'un fils du jeune Gordien fût déclaré César. Les deux autres empereurs furent massacrés dans leur palais. Gordien III, âgé seulement de treize ans, se montra un prodige de maturité et de bonté (238-244), mais l'Arabe Philippe, devenu préfet du prétoire, l'assassina et prit sa place. Malgré le crime qui le mit en possession du trône impérial, Philippe l'Arabe (244-249) gouverna avec sagesse et se montra favorable aux chrétiens. Ses bonnes dispositions à leur égard ont même créé l'opinion qu'il se convertit à la foi. Il périt dans une bataille qui se livra contre les Goths envahisseurs, près de Vérone. Les troupes avaient déjà proclamé empereur le sénateur Décius, qu'il avait envoyé à leur tête. L'Eglise allait rencontrer en celui-ci un de ses persécuteurs les plus redoutables.

Depuis la mort de Septime-Sévère jusqu'à l'avènement de Décius, il s'était écoulé une période de trente-huit ans, pendant laquelle l'Eglise n'avait été troublée que par la persécution violente, mais courte, de Maximin. Pendant ces années de paix la foi avait fait de grands progrès, et cette période fut pour l'Eglise une époque de grande prospérité. Le pape saint Fabien (236-250) fit recueillir avec soin par des notaires ecclésiastiques les actes des martyrs, et couvrit les hypogées de vastes églises que les persécutions suivantes détruisirent. Saint Grégoire de Nysse rapporte que, dans ce même temps, on en voyait s'élever sur toute la surface de

l'empire. De grands saints, des savant illustres, d'admirables évêques apparaissaient de tous côtés. Origène reprenait à Césarée ses leçons qu'une foule d'auditeurs venaient entendre ; ses amis et protecteurs, l'évêque d'Antioche, Babylas, Théoctiste de Césarée, Alexandre de Jérusalem, Firmilien de Césarée en Cappadoce, illustraient leurs sièges par leurs vertus ; saint Grégoire, plus tard évêque de Néo-Césarée et merveilleux thaumaturge, était conquis à la foi par Origène. En Occident, se levait une lumière dont l'éclat surpassait celui de toutes les autres, l'admirable et saint Docteur Cyprien, évêque de Carthage. La paix momentanée de l'Eglise favorisait aussi l'évangélisation des provinces lointaines de l'empire. De nouveaux départs de missionnaires envoyés par le Saint-Siège eurent lieu ; la Gaule même, déjà dotée de florissantes chrétientés, vit se fonder par leur zèle de nouvelles Eglises.

Mais si la paix devenait pour l'Eglise un précieux auxiliaire de ses conquêtes, elle laissait aussi le champ libre aux agitations de l'hérésie. Le gnosticisme relevait la tête, et reparaissait dans différentes sectes. Le paganisme, de son côté, élevant en quelque sorte école contre école, s'efforçait par ses savants, Plotin, Jamblique, Porphyre, de fondre en une seule et vaste doctrine ses incohérences et ses divisions, et d'opposer au christianisme une religion plus épurée que l'idolâtrie, moins austère que celle de l'Evangile. La paix offrait encore un autre danger, plus grand que celui de ces luttes, le danger des mœurs amollies par la sécurité et le

bien-être de la vie, au contact de la société païenne. La faiblesse humaine y exposait les chrétiens. Si leur nombre s'était augmenté, la ferveur s'était refroidie chez plusieurs. Les spectacles, les fêtes, le luxe et les plaisirs dont la séduction les entourait, triomphaient des volontés que la rigueur des tortures n'avait pu vaincre. Les sévérités et les invectives de Tertullien convenaient mieux que jamais à ce fâcheux relâchement. « Hâtez-vous donc, s'écriait le rude Africain, de quitter ces amollissantes délicatesses, qui ne peuvent qu'énerver l'énergie de la foi. Des poignets accoutumés à porter des bracelets si riches ne s'étonneront-ils pas du poids et de la rudesse des chaînes ? Je suis inquiet de savoir si des pieds habitués à des cercles d'or se trouveront à l'aise dans les entraves. Je crains bien que cette tête autour de laquelle s'enlacent tant de perles et d'émeraudes n'ait peine à livrer passage au tranchant du glaive. En tout temps, mais en celui-ci plus que dans tout autre, c'est sur le fer et non sur l'or que doivent compter les chrétiens. » Ceux d'Afrique prêtaient surtout à ces reproches. Saint Cyprien, décrivant cette période, disait : « On voyait des fidèles travailler à amasser des richesses avec une cupidité que n'eussent pas désavoué les païens. Les ruses et les rapines déshonoraient le commerce. Les calomnies, les médisances, les querelles n'étaient plus chose inouïe parmi nous. Le mal gagnait même les chefs de l'Eglise, en plusieurs endroits le clergé négligeait ses devoirs, pour les intérêts de la terre. Plus d'un clerc souillait le sacerdoce par son luxe, son ava-

rice et sa mondanité. » Sans doute ces entraînements n'étaient communs qu'à une portion du troupeau, mais la contagion du scandale pouvait se répandre. Dieu allait visiter son Eglise, et la purifier, comme le métal précieux mêlé de scories, par le feu.

Décius ou Dèce (249-251) inaugura la dernière phase des persécutions, la plus épouvantable, la plus universelle. Le sanglant orage qui s'était déchaîné sur l'Eglise depuis près de deux siècles, avec des intervalles d'accalmie, redouble désormais de violence. C'est une guerre d'extermination ; plus de ménagements et de demi-mesures, plus de distinction entre chrétiens dénoncés ou non dénoncés. Ce n'était plus le seul châtiment que voulait le persécuteur ; son dessein, plus diabolique, était de contraindre les chrétiens à l'apostasie. De là un raffinement inouï dans les tortures. L'édit de Dèce ne disait plus : « Quiconque se dira chrétien sera mis à mort », mais « sera tourmenté jusqu'à ce qu'il ait abjuré sa foi ». Cet édit fut communiqué à tous les gouverneurs, dans toutes les provinces. Jamais la rage du paganisme ne s'était montrée si cruelle. Les grils ardents, les huiles bouillantes, le plomb fondu, les peignes de fer, les ongles d'acier, les chevalets, les chaises de feu, tout ce que la barbarie peut imaginer de plus crucifiant fut employé contre les fidèles pour les amener à l'abjuration.

Le nombre des victimes fut immense. Le pape saint Fabien fut une des premières. Saint Maxime,

saint Sidoine, saint Urbain,et une multitude d'autres illustrèrent l'Eglise d'Italie. L'Afrique fut inondée de sang ; saint Cyprien, que Dieu jugeait encore nécessaire à son Eglise, n'échappa que par miracle à la foule qui criait : Cyprien aux bêtes ! L'Eglise d'Alexandrie donna, comme celle de Carthage, un grand nombre de martyrs. Toutes les provinces eurent la même gloire. Les magistrats, dit saint Grégoire de Nysse, suspendaient toutes les autres causes pour se donner tout entiers à l'arrestation et au supplice des chrétiens. En Sicile, la jeune vierge sainte Agathe faisait resplendir l'héroïsme d'un enfant à braver les terribles menaces de son juge, à défendre sa vertu, et à supporter la mort. L'Orient ne fut pas moins cruellement ensanglanté. Saint Alexandre, évêque de Jérusalem, saint Babylas, évêque d'Antioche, donnèrent à leur troupeau l'exemple d'une patience invincible dans les tourments. A Smyrne, le courageux prêtre Pione édifiait toute la foule par l'intrépidité de ses réponses. A Mélytine, saint Polyeucte, converti du paganisme à la foi par un ami, sacrifiait aussitôt les plus chères affections et les grandeurs du monde avec sa vie. Sainte Apollonie d'Alexandrie, menacée du bûcher par le juge, s'élançait d'elle-même dans les flammes, sous une inspiration du Saint-Esprit. A Lampsaque, parmi d'autres martyrs une jeune fille de seize ans, sainte Denyse, montrait un courage surhumain. Ephèse honore, sous le nom des « sept dormants », sept frères enterrés vifs dans une caverne. L'évêque Acace est resté célèbre par son admirable profession de foi.

Les monuments de ce genre sont une des gloires de l'Eglise, et ils abondent. L'interrogatoire d'Acace se termine ainsi : le consulaire Marcien, qui l'a cité, le questionne sur la doctrine chrétienne, essaie de discuter avec lui, et pressé, poussé à bout par l'irrésistible logique du confesseur, lâche le mot suprême de la force brutale en face de la vérité et du bon droit : « Sacrifie ou meurs ! a-t-il dit. — C'est ainsi reprend Acace, que se comportent les Dalmates, ces voleurs de grands chemins, qui ne laissent aux voyageurs surpris que l'alternative de perdre leur bourse ou leur vie ». Accablé par cette réponse, Marcien ne sut que proférer cette déclaration monstrueuse : « Je n'ai pas reçu ordre de juger, mais de contraindre ».

L'Eglise chrétienne avait retrouvé dans cette terrible épreuve l'énergie et la fermeté des anciens jours. Cependant des chrétiens, fatigués du monde las de ses sanglants tumultes, exaspérés de ses violences et de ses forfaits, quittaient leurs demeures et leurs biens pour aller demander à la solitude la libre profession de leur foi et de leur vertu. Saint Paul et saint Antoine, à leur tête, posaient dans la Basse-Thébaïde les premières pierres de ces merveilleuses communautés du désert qu'on aurait cru peuplées d'anges. Mais d'autres moins résolus et mal préparés à subir la tourmente, justifiaient tristement les prévisions de Tertullien. Devant une persécution aussi effrayante il y eut des défections nombreuses : le brasier dévorant épurait l'or et le dépouillait des scories.

Ces « tombés, *lapsi* » n'affligèrent pas seule

ment l'Eglise par leur apostasie. Elle fut l'origine de deux schismes dirigés l'un, à Carthage, contre saint Cyprien, l'autre, plus grave encore, contre le pape saint Corneille, à Rome, par Novat et Novatien.

La persécution parvenait à faire des apostats, elle ne réussissait pas à faire des païens. Ce fut une dernière honte pour le paganisme et un témoignage glorieux à l'évidence chrétienne de voir revenir à l'Eglise ceux que la peur en avait séparés. En Afrique, les chrétiens qui avaient fléchi devant la persécution s'étaient dérobés au supplice, soit en abjurant, soit en corrompant les juges pour obtenir d'eux une attestation qui leur donnait franchise et ne permettait plus qu'on les inquiétât. Aux yeux de l'Eglise, il y avait apostasie dans l'un et l'autre cas. Ces « tombés » pouvaient être admis à la réconciliation, mais, d'après la discipline en vigueur, ce n'était qu'au prix de peines canoniques sévères et d'une longue pénitence. Or, le même relâchement qui les avait perdus les faisait maintenant reculer devant cette expiation austère. Pour en tourner l'obligation, ils recouraient aux martyrs et aux confesseurs, et obtenaient ces libelles de pardon, mentionnés plus haut, et dont l'effet était d'absoudre les coupables en considération des mérites des saints. Plusieurs de ces billets étaient ainsi conçus : « Qu'un tel soit, avec tous les siens, admis à la communion ». Ce seul libellé, en forme absolue, indique où l'abus pouvait se glisser. Il n'était devenu que trop commun. Plusieurs confesseurs ou martyrs, les uns par bonne foi surprise, les autres cédant à un senti-

ment exagéré de leur importance, prétendaient imposer à l'Eglise la grâce immédiate des coupables. Les évêques s'en étaient émus en divers lieux et y avaient à peu près remédié par de sages règlements. A Carthage, une conspiration de mauvais prêtres et de mauvais clercs amena un schisme et dirigea une persécution contre saint Cyprien. Novat, le diacre Félicissime et d'autres pervertis, dont l'élection du saint évêque avait déçu l'ambition et déconcerté les projets, trouvèrent dans sa résistance à cet abus l'occasion d'éclater. Ils le chargèrent de toutes sortes d'accusations devant le pape saint Corneille, manœuvre qui, d'ailleurs, témoigne de la haute antiquité à laquelle remontent les appels au Saint-Siège. Cyprien ayant excommunié cette Eglise schismatique naissante, à laquelle se ralliait une troupe d'apostats et de « tombés », ils eurent l'audace d'opposer à cette sanction un message de Félicissime à Rome. Le grand évêque n'y répondit d'abord que par le silence, puis, invité par le Souverain Pontife à lui rendre compte de ce qui se passait, il montra, dans une lettre respectueuse et ferme, tout en reconnaissant le droit d'appel, combien la condamnation était juste, et qu'une cause locale ne pouvait être bien examinée et jugée que sur place. On verra tout à l'heure saint Cyprien défendre hautement l'unité de l'Eglise par le rattachement de tous les pouvoirs à la Chaire de Pierre.

Novat, chassé de Carthage par la persévérante énergie de Cyprien, vint à Rome, où il se rencontra avec Novatien, un autre artisan de schisme.

Celui-ci s'était irrité de l'élection du pape Corneille comme Novat de celle de saint Cyprien. Ils complotèrent ensemble de renverser le Vicaire du Christ. L'anti-pape fut Novatien, que trois évêques d'Italie, hommes simples, à qui on persuada que ce serait éviter le schisme, acceptèrent d'élire. Les lettres que Novatien eut la présomption d'adresser à toutes les Eglises furent partout rejetées ; la lumière se fit vite, et le schisme disparut de Rome avec ses fauteurs. Mais la doctrine hérétique, empruntée presqu'entière au Montanisme, dont l'anti-pape avait accompagné son usurpation, subsista jusqu'au milieu du ve siècle.

Une autre grave question, vivement controversée, avait été soulevée à propos du baptême conféré par les hérétiques ; question délicate où l'on voit saint Cyprien en opposition avec le Pape saint Etienne Ier, élevé au pontificat après le martyre de saint Lucius Ier (254). Il s'agissait de savoir si l'on devait en ce cas renouveler le baptême. Il y avait évidement lieu de distinguer s'il avait été donné validement, ou si quelque défaut de forme ou de matière lui avait enlevé sa validité, car nier celle-ci simplement à cause de l'indignité ou des crimes du ministre était nier la source divine d'où la justification de l'âme découle. La rigidité d'esprit que les maux causés à l'Eglise par les hérétiques inpirait à leur égard aux *rebaptisants* leur faisait perdre de vue cette distinction. Au commencement du IIIe siècle, Agrippin, évêque de Carthage, avait introduit la coutume de rebaptiser indistinctement

tous ceux nés dans l'hérésie qui revenaient à l'Eglise. Il en donnait justement cette fausse raison que l'hérétique, n'ayant pas la grâce, ne pouvait pas la communiquer. Cette pratique se répandit en plusieurs églises, surtout en Orient. Saint Cyprien suivit l'exemple d'Agrippin, et fit décider par un concile de sa province que le baptême des Novatiens, quoiqu'on n'y relevât pas de vice, devait être réitéré. Partant, comme Tertullien, de ce principe sophistique, que « celui qui n'est pas dans l'Eglise ne peut pas être chrétien », saint Cyprien en déduisait, dans ses écrits, que les hérétiques « n'ont plus ni la foi du Père et du Fils, ni l'enseignement et les dons du saint-Esprit, ni la grâce, ni les sacrements, et notamment le baptême ». Saint Etienne, auquel il envoya sa décision, y fut contraire, et répondit aux Africains qu'il ne fallait rien innover. De là, une suite malheureuse de tentatives de saint Cyprien pour faire prévaloir son sentiment contre celui de saint Etienne : conciles réunis, députés envoyés à Rome, etc. Le pape demeura l'inflexible soutien de la doctrine. Cette discussion, continuée sous le successeur d'Etienne, Sixte II, se termina enfin par la soumission de saint Cyprien et de son parti. Le concile œcuménique de Nicée (325) la trancha définitivement. Saint Cyprien n'avait d'ailleurs pas entendu contester la suprématie du Saint-Siège, malgré le tort qu'il eut de trop s'attacher à son propre sentiment. Le Docteur suscité par Dieu pour défendre la divine constitution de son Eglise fut surtout le champion de son unité. Il en fit le sujet d'une lettre pastorale fa-

meuse, après avoir défendu l'élection du pape Corneille contre Novatien. Dans cette lettre, il établissait que l'Eglise est un corps dont tous les membres doivent être reliés entre eux par l'ordre hiérarchique des pouvoirs, et que ces pouvoirs eux-mêmes se rattachent au centre de l'unité. Rien de plus remarquable que ses formules : « Pour manifester l'unité de son Eglise, le Christ a établi une seule Chaire... Il a donné la primauté à Pierre pour montrer que son Eglise est une. Quiconque... abandonne la chaire de Pierre, sur laquelle l'Eglise a été fondée, celui-là se flatte en vain d'être dans l'Eglise. » La question des *rebaptisants* continua encore d'agiter les esprits ; cependant, dès lors, tout l'Occident se conforma au jugement de Rome.

Dèce avait péri dans une grande bataille livrée aux Goths en Mœsie (251). Gallus qui lui succéda n'inquiéta pas les chrétiens jusqu'au moment où la peste ravagea l'Empire. Ce prince ordonna alors que partout on offrit des sacrifices à Apollon pour détourner le fléau. A cette prescription les chrétiens opposèrent un refus qui leur attira de nouveaux tourments. Un assez grand nombre de tombés réparèrent leur chute par une mort généreuse. Le pape saint Corneille mourut en exil. Gallus avait promis aux barbares un tribut annuel : c'était les engager à revenir. Il fut assassiné par ses soldats. Æmilianus, qui prit la pourpre et battit les envahisseurs, eut le même sort, peu de mois après. A l'avènement de Valérien (253-260), l'Eglise

avait presque recouvré la paix. Le nouvel empereur avait beaucoup de chrétiens jusque dans son palais, mais sous l'influence de son favori Macrien, il finit par déchaîner une huitième persécution générale.

L'édit de 257 ordonna aux évêques, aux prêtres et aux diacres de sacrifier sous peine de bannissement, et interdit sous peine de mort les réunions du culte et les visites aux cimetières. En vertu de l'édit suivant (258), les clercs d'un ordre supérieur devaient être exécutés sans délai ; les laïques de haut rang devaient subir la peine capitale, si la dégradation de leurs dignités et la confiscation de leurs biens ne les avaient pas fait apostasier ; les femmes devaient perdre leurs biens et être exilées ; les serviteurs de la maison impériale, outre la peine de la confiscation, devaient être enchaînés et condamnés aux travaux forcés sur les domaines de l'empereur.

Cette persécution fut une des plus sanglantes et donna une multitude de martyrs. A leur tête sont les deux Souverains Pontifes saint Etienne (257) et son successeur saint Sixte II (258).

Le martyre de saint Sixte fut suivi, quatre jours après, d'un autre plus célèbre, celui de son diacre Laurent. « Où allez-vous sans moi, mon Père ? », disait en pleurant le ministre fidèle à son maître qui marchait au supplice. « Vous me suivrez bientôt, répondit le saint athlète, mais un plus rude combat est réservé à votre jeunesse ». En effet, le préfet de Rome, encore plus ambitieux de mettre la main sur les biens de l'Eglise dont saint Laurent avait la

garde, que de l'amener à l'apostasie, lui ordonne de livrer tous les vases d'or, les objets précieux et les sommes d'argent qu'il détient. Laurent réunit une foule de pauvres que l'Eglise nourrissait, et les amène devant le juge : « Nos trésors, dit-il, les voilà ! » car tout était employé à leur soulagement. Condamné à être brûlé vif à petit feu sur un gril, l'héroïque diacre, soutenu par la force divine, trouvait le courage de railler son tyran dans ce supplice horrible et prolongé : « Ce côté est assez rôti, tournez-moi sur l'autre, et mangez ».

La renommée de saint Cyprien était trop grande pour qu'il échappât. Il mourut avec un tel calme et une telle fermeté que la population chrétienne, transportée d'admiration, voulait être associée à son martyre. Beaucoup, en effet, le suivirent. A Utique, la multitude des victimes ne trouvait plus de bourreaux pour les tortures. Deux cents confesseurs, précipités vivants dans une immense fosse pleine de chaux vive, sont restés dans les annales de l'Eglise sous le nom de « masse blanche ». A Cirtha (Constantine) on massacre les chrétiens par milliers, et, pour suffire à ces exécutions, on les range par files que les bourreaux parcourent, abattant les têtes. En Espagne, l'évêque de Tarragona, saint Fructueux, brûlé vif avec les deux diacres Augure et Euloge, donne à tous l'exemple d'une sublime intrépidité. L'Eglise des Gaules n'a rien à envier aux autres et cueille aussi à profusion les palmes glorieuses. L'Orient ne le cède pas à l'Occident. Entre autres traits admirables, on vit, à Césarée de Cappadoce, un tout jeune enfant, saint

Cyrille, chassé par ses parents païens, jugé, traîné au supplice, émerveiller la foule, à laquelle il criait en souriant : « Ne pleurez pas ; réjouissez-vous plutôt et me félicitez de mon bonheur ». Il fut brûlé vif.

Telle avait été la violence de la persécution qu'après le martyre du pape saint Xyste II, le saint Siège resta vacant pendant treize mois. Enfin il fut possible d'y élever saint Denys. Le sang des martyrs appelait les vengeances du ciel. Elles tombèrent d'abord sur l'auteur de tant de massacres. Vaincu par les Perses, Valérien devint le prisonnier de Sapor et subit mille indignités : réduit à servir de marche-pied à son vainqueur quand il montait à cheval, il fut ensuite écorché vif ; sa peau, teinte en rouge, fut exposée dans un temple des Perses, comme un monument de l'opprobre des Romains. L'empire lui-même était déchiré par tous les fléaux. Les barbares fondirent sur toutes ses provinces : les Goths envahirent la Thrace et la Macédoine ; les Germains passèrent les Alpes et inondèrent l'Italie ; d'autres ravageaient la Gaule et l'Espagne. Les Sarmates dévastèrent la Pannonie, et les Parthes pénétrèrent en Syrie. Il y eut des guerres dans tout l'empire, les usurpateurs se levaient de tous côtés. C'est l'époque des trente tyrans, mais ils succombaient les uns après les autres. Des tremblements de terre et des inondations ajoutèrent à ces calamités, et, pour comble de maux, la peste envahit Rome et l'Orient. Les chrétiens donnèrent l'exemple d'un dévouement et d'un courage admirables dans le soulagement de

leurs frères, et forcèrent l'admiration des païens qui, eux, fuyaient épouvantés et laissaient les cadavres sans sépulture. On crut que la fin du monde était arrivée.

Gallien, que Valérien avait dès le commencement fait proclamer César, gouverna seul pendant huit ans au milieu de cette tempête, depuis la captivité de son père. Non seulement il laissa la tranquillité aux chrétiens, mais il leur restitua les cimetières et les lieux de réunion qui avaient été séquestrés pendant la persécution, et qu'ils possédaient légalement à titre d'association funéraire. Frappé à mort par des traîtres, en assiégeant un de ses compétiteurs dans Milan (268), il choisit pour successeur, en expirant, un Dalmate, Claude, général renommé, qui n'épargna pas le sang chrétien à Rome et dans l'Italie, mais fut bientôt enlevé par la peste.

Aurélien, qui lui succéda (270-275), dirigea plusieurs expéditions victorieuses contre les ennemis de l'empire. Au retour de ces campagnes, il se fit persécuteur, soit par politique, pour plaire au sénat et à la multitude idolâtre, soit par haine personnelle du nom chrétien. Il lança dans toute l'étendue de l'empire de sanglants édits. La persécution fit de nombreuses victimes, particulièrement dans les Gaules. Le pape saint Félix est une des plus célèbres (274) et eut pour successeur saint Eutychien. Les exécutions furent arrêtées par la mort d'Aurélien, assassiné en Thrace par ses officiers. Le vieux Tacite, choisi par le sénat, mourut au

bout de six mois. Après lui, Probus (276-282) fit admirer ses exploits contre les Barbares et bénir la paix qu'il procurait à l'empire. Il n'en fut pas moins tué par ses soldats. Carus, qui fit Césars ses deux fils, Carin et Numérien, disparut promptement avec eux. L'armée proclama le dalmate Dioclétien (285).

Le temps écoulé depuis la mort d'Aurélien avait été pour l'Eglise un temps de répit, profitable à ses accroissements. Ce fut surtout sous le règne de Probus que, retrempée dans le sang de ses martyrs, elle prit un nouvel essor. Eusèbe nous apprend qu'on vit alors les chrétiens en foule dans le palais des empereurs, et même à la tête des provinces. Les églises, devenues insuffisantes, étaient remplacées par de plus vastes édifices ; enfin le christianisme touchait au triomphe. Mais, avant d'en jouir, il lui restait à passer par une dixième persécution générale, plus épouvantable que toutes les autres.

Cette persécution eut elle-même de terribles préludes dans celles moins étendues qu'occasionna le partage de la puissance impériale fait par Dioclétien (284-305). Le nouveau prince, que l'histoire dépeint comme un homme plein d'orgueil et d'ambition, régna par l'habileté de sa politique. Effrayé des périls que les Barbares faisaient courir à l'empire, aggravés par les essais d'usurpation de la puissance dont sa force avait tant souffert, il voulut obvier à ce double danger, pourvoir à la direction des guerres au dehors, et assurer la paix

au dedans. Il se donna d'abord comme collègue son ancien compagnon d'armes, Maximien-Hercule (286). Puis, le désordre et les menaces d'invasion étant partout, les deux *Augustes* crurent nécessaire de s'adjoindre encore deux lieutenants ou empereurs de second ordre, avec le titre de *Césars* (292). Ce furent Constance-Chlore, adopté par Maximien, et Galère, qui épousa la fille de Dioclétien. Ce dernier surpassait les bêtes féroces en cruauté.

Dans le partage de l'empire, Dioclétien garda l'Orient et la Thrace ; Galérius eut les provinces du Danube ; Maximien l'Italie, l'Afrique et l'Espagne avec la Mauritanie ; Constance, la Gaule et la Bretagne. Les ordonnances rendues par chaque prince étaient valables dans les provinces de ses collègues. Dioclétien demeura le chef suprême de l'Etat, et par son habileté et son esprit de conciliation, maintint la concorde entre des princes déjà rivaux. Le premier des empereurs romains, il entoura le trône de toute la pompe des cours asiatiques ; il prit un diadème, s'habilla de soie et d'or, et fit adorer à genoux la divinité et la majesté impériales à tous ceux qui obtenaient de l'approcher.

L'Eglise fut en paix pendant les premières années de son règne, du moins dans l'Orient dont il avait le gouvernement immédiat. Dioclétien ne voulait ni inquiéter les chrétiens, ni même se priver de leurs services qu'il trouvait bons ; il en avait un grand nombre dans son palais. Tels étaient alors les progrès du christianisme, que, plus tard, l'empereur Maximin, parlant de cette époque, dira,

non sans quelque exagération, dans une ordonnance de 313, que « presque tous les hommes » s'y ralliaient. Mais, au fond, Dioclétien n'aimait pas les chrétiens. Attaché, ou voulant paraître attaché aux vieilles superstitions, il s'inquiétait peu du mal que pouvaient faire ses gouverneurs, tant que son repos n'était pas troublé. Il y eut de nombreux martyrs, pendant ces années, même en Orient. La Cilicie compte les saints Claude et Astère, parmi plusieurs autres, et les deux illustres frères médecins, Cosme et Damien, Arabes d'origine, qui, torturés, puis jetés à la mer et échappés aux flots, finirent par le glaive. A Rome, saint Sébastien, officier de haute valeur, est percé de flèches et laissé pour mort ; il reparaît devant son juge pour lui reprocher ses cruautés, et achève glorieusement son martyre. La persécution sévit surtout en Gaule, à l'époque où le féroce Maximien en parcourait les provinces, vers 286, avant l'accession de Constance Chlore et de Galère. Les auteurs qui ne reconnaissent pas Denys l'Aréopagite dans saint Denis, premier évêque de Paris, rapportent son martyre, et celui des compagnons de son apostolat, Rustique et Eleuthère, à cette persécution. Torturés par les fouets et le feu, ils furent enfin décapités. Maximien avait établi Rictius-Varus son préfet dans les Gaules. Cet homme, cruel comme son maître, allait de ville en ville, portant partout l'épouvante, inondant de sang chrétien tous les lieux où il passait. Saint Lucien, évêque de Beauvais, saint Firmin et saint Quentin d'Amiens, les saints Crépin et Crépinien de Soissons comptèrent parmi

les victimes. A Reims, les saints Rufin et Valère, à Fismes, sainte Macre, durent la gloire du martyre à ce tyran que la vengeance divine finit par atteindre à Amiens, où il périt dans d'atroces douleurs. Derrière ces isolés, les Actes des martyrs des Gaules montrent des légions de victimes, parfois des populations chrétiennes tout entières massacrées en haine de la foi.

La plus célèbre de ces hécatombes est le martyre de la *légion thébaine*. Dans une expédition contre les Helvètes, arrivé auprès de la ville d'Agaune, aujourd'hui Saint-Maurice en Valais, Maximien prescrivit à ses troupes d'offrir un sacrifice aux dieux du paganisme. Cette légion était entièrement composée de chrétiens. Encouragée par son chef saint Maurice, et ses deux lieutenants les saints Exupère et Candide, elle refusa intrépidement de participer à ces sacrifices idolâtriques. Maximien la fit décimer une première, une seconde et une troisième fois. Sa cruauté demeura inutile. « Nous sommes vos soldats, lui disaient ces héros, mais nous sommes aussi les serviteurs de Dieu. Nos mains sont prêtes pour combattre les ennemis, mais nous mourrons tous plutôt que de manquer à la foi jurée à notre Dieu. » Toute la légion fut passée au fil de l'épée ; elle comptait six mille hommes.

Toutefois, comme on l'a dit, ce n'était là que le prélude d'une persécution plus générale, dont les horreurs surpassèrent toutes les précédentes.

Le César Galère, associé à l'Empire en 292, animé

d'une haine violente contre la foi chrétienne et aiguillonné par une mère fanatique, ne cessait de presser Dioclétien de lui déclarer une guerre sans merci. Le vieil empereur y répugna d'abord, mais, quand il eut cédé, il déploya dans cette autre campagne toutes les ressources de sa politique. Ce fut vraiment une guerre d'extermination; l'Eglise devait sortir plus vivante de cette lutte décisive entre le christianisme et le paganisme.

Galère était parvenu par ruse à triompher des scrupules de Dioclétien. Des révoltes de chrétiens furent simulées, le feu mis au palais impérial par une main prétendue chrétienne. L'empereur sentit renaître ses instincts sanguinaires. On commença par « épurer » l'armée, comme on dirait de nos jours. Les soldats durent choisir entre le sacrifice aux dieux et la résignation de leurs fonctions ; un certain nombre même furent mis à mort. Puis, en 303 et 304 parurent successivement quatre édits qui répandirent l'épouvante dans toute la chrétienté. Le premier ordonnait de raser les églises et de brûler tous les livres de la sainte Ecriture; c'était la suppression de tout culte et des documents de la foi. En outre, tous les chrétiens sont privés de leurs droits civils ; ceux d'entre eux qui occupent un haut rang perdent leurs charges et dignités, et ceux qui sont au service de l'empereur, leur liberté. Mais les fidèles ont encore un soutien dans leurs prêtres : un second édit prononce l'emprisonnement de tous les clercs. Il ne faut pas que, malgré cela, leur constance serve encore d'exemple à leurs frères, mais, qu'au contraire, ils

les induisent à céder : le troisième édit ordonne de contraindre tous les chefs et ministres de l'Eglise, par tous les moyens possibles, à sacrifier aux dieux. Enfin, un quatrième, qui fit couler le sang à flots dans tout l'empire, soumet à cette même loi tous les chrétiens, sans distinction. On poussa même les précautions jusqu'à placer auprès des fontaines, dans les marchés et même dans toute les rues, de petites idoles et des gens qui forçaient tout le monde à sacrifier. Il était, de plus, prescrit aux juges d'épuiser leur imagination à inventer les supplices les plus cruels pour arracher les apostasies.

Seule, la préfecture des Gaules fut épargnée sous le gouvernement de Constance-Chlore, puis de son fils Constantin. Constance usa même de stratagème à l'égard de ses officiers, en feignant de les contraindre, et les disgraciés furent ceux qui faiblirent. « Quelle fidélité auront envers l'empereur, dit-il, ceux qui sont traîtres et parjures à leur Dieu ? » Partout ailleurs, ce fut une boucherie confuse et dégoûtante. Lactance nous montre l'Orient et l'Occident livrés à la fureur de trois bêtes féroces : Dioclétien, Galère et Maximien. Plus tard l'empereur Constantin disait aux Pères de Nicée, en parlant de cette persécution : « Si l'on eût massacré autant de barbares qu'on fit périr de chrétiens, la paix de l'empire eut été à jamais assurée », et cependant Dioclétien aura beau faire dresser en trophée deux colonnes de marbre dont l'inscription lui fera honneur d'avoir « détruit le nom chrétien », lui et ses collègues disparaîtront écrasés par la main di-

vine, tandis que l'Eglise, toujours aussi jeune et de plus en plus féconde, triomphera dans la paix.

Au milieu de cette tempête effroyable, plusieurs chrétiens, mal préparés succombèrent, et pour échapper, les uns, mais en nombre beaucoup moins considérable que les « tombés « sous Dèce, apostasièrent, les autres, assez nombreux en Afrique, livrèrent les saintes Ecritures et les vases sacrés. Ceux-ci furent flétris, comme traîtres à la religion ; on les appela Traditeurs, *Traditores*. D'autres chrétiens prirent la fuite et cherchèrent un asile chez les Barbares, auxquels ils portèrent les lumières de la foi.

Une multitude infinie triompha héroïquement des tortures de la mort. A Nicomédie, résidence de Dioclétien, une foule d'officiers du palais de l'empereur furent exécutés. A Rome, les arènes du Colysée furent inondées de sang. En Egypte, le Nil engloutissait d'innombrables victimes ; chaque jour, pendant dix années dans la seule Thébaïde, on immola, dix, vingt, soixante, quelquefois cent chrétiens, hommes, femmes et enfants, par divers supplices. Eusèbe y vit en un seul jour des chrétiens décapités, après le supplice, en si grand nombre que les fers émoussés se tordaient, et que les bourreaux s'arrêtaient, épuisés de fatigue. Ailleurs, des villes entières furent brûlées avec leurs habitants. Ailleurs encore, pour aller plus vite, on procédait par des noyades. Dans les lieux où l'acharnement fut plus grand, les chrétiens montrèrent un courage plus divin ; ils rendirent l'héroïsme vulgaire. Plusieurs, loin de fuir s'offraient d'eux-

mêmes, aux juges, d'autres allaient jusqu'à renverser publiquement les idoles, provoquant ainsi la rage des païens.

Parmi tant de noms impossibles à citer, quelques-uns sont à retenir : saint Dorothée, saint Gorgon et saint Pierre, officiers du palais de Nicomédie ; saint Anthyme, évêque de cette ville ; saint Théodote, cabaretier à Ancyre, dont les Actes sont fort beaux, ainsi que ceux de saint Taraque et ses compagnons, en Pamphylie ; saint Procope, en Palestine ; saint Saturnin et ses compagnons, à Carthage ; sainte Agape et ses compagnes, à Thessalonique ; saint Vincent, diacre, à Sarragosse ; la douce sainte Agnès, à Rome ; saint Vital et saint Agricole, à Bologne, en Italie ; saint Janvier, évêque de Bénévent, martyrisé à Nice, et si célèbre à Naples ; sainte Domnine et ses filles, et sainte Pélagie ; sainte Euphémie en Chalcédoine ; sainte Afre, à Augsbourg, en Souabe ; saint Dydime et saint Théodore, à Alexandrie, etc., etc...

On compte aussi parmi ces martyrs illustres quatre autres dont les noms sont de plus inscrits au rang des docteurs de l'Eglise : saint Pamphile, saint Pierre, évêque d'Alexandrie, saint Méthode, évêque de Tyr, et saint Lucien, prêtre d'Antioche, qui, après s'être laissé entraîner dans l'erreur par son évêque, Paul de Samosate, reconnut sa faute et l'expia par une mort glorieuse. Le siège de Pierre, sur lequel tant de martyrs s'étaient succédés, vit encore, honorés de la palme triomphale, saint Marcellin et saint Marcel. On a dit que saint Marcellin avait d'abord eu la faiblesse d'offrir de l'encens

aux idoles. Le fait reste fort douteux aux yeux de la critique. Même s'il était vrai, il ne prouverait rien contre l'infaillibilité du pape, car être infaillible dans l'enseignement, en vertu de l'assistance divine, n'est nullement être impeccable dans la conduite. Le fait ne touche pas davantage à la sainteté du martyr qui effaça sa faute, si elle exista jamais, dans la gloire de sa confession et les flots de son sang.

La persécution dura dix ans, mais avec des variations. Dioclétien, las des luttes contre les Barbares, et dégoûté du pouvoir, avait abdiqué en 305. Maximien fut contraint d'imiter son exemple. Galère et Constance-Chlore, devenus Augustes à leur place, s'adjoignirent deux nouveaux Césars : Maximin-Daïa, qui reçut le gouvernement de l'Egypte et de la Syrie, Sévère, qui eut l'Afrique et devint Auguste à la mort de Constance. Le fils de celui-ci, Constantin, qu'attendait une brillante renommée, et sur qui Dieu avait de grands desseins, succéda à son père, à l'âge de trente et un an, avec le titre de César (306). Il était encore païen, mais déjà il s'adressait au Dieu tout-puissant, que son père avait invoqué avec confiance, et, loin de persécuter les chrétiens, il les entourait de sa protection. L'Occident respirait, mais l'Orient demeurait livré à deux cruels persécuteurs, Galère et Maximien, plus féroces que Galère lui-même. Dans leurs provinces, la tempête déchaînée continua de sévir.

La combinaison de Dioclétien qui semblait si habilement conçue pour prévenir les usurpations

en faisant d'avance la part de quelques ambitieux et en rendant partout présente l'autorité suprême, était en réalité impraticable. Cet empire si vaste et maintenant si menacé, pouvait être tenu réuni pour un moment par une main expérimentée et ferme, comme après Dioclétien sera celle de Constantin, mais le démembrement était inévitable. Ce fut Rome qui donna le signal de nouvelles guerres. Irritée de l'abandon où les nouveaux empereurs la laissaient, elle salua du titre d'Auguste Maxence, fils de Maximien Hercule (306), qui prit son père pour collègue, auquel il fit reprendre la pourpre, de sorte que l'empire eut à la fois six maîtres : les deux *Augustes*, Galère et Sévère, les deux *Césars* Constantin et Maximien, et les deux usurpateurs Maxence et Maximien. Sévère tomba le premier, vaincu et tué par Maximien-Hercule. Maximien, pour se fortifier, fit alliance avec Constantin, qu'il créa Auguste, et à qui il fit épouser sa fille Fausta. Galère, de son côté, donna le titre d'Auguste à un paysan de la Nouvelle-Dacie, Licinius, et Maximin se le fit décerner par ses soldats. Mais on doit peu compter Maximien ; il quitta et reprit la pourpre, trahit deux fois son gendre Constantin, et se vit contraint de s'étrangler (310).

Durant ces événements politiques, la persécution continua dans les Etats de Galère et de Maximin, où elle se ralentit toutefois par lassitude en 307. On se contenta d'envoyer les saints confesseurs travailler aux mines, après leur avoir brûlé le jarret gauche et l'œil droit. Ils furent enfin mis

en liberté, et les chrétiens allaient respirer, lorsque de nouveaux édits du féroce Maximin renouvelèrent les horreurs des premiers jours (308). Il y eut encore quelque relâche, mais la persécution ne s'arrêta que par l'édit que d'intolérables douleurs arrachèrent à Galère mourant (311). Elle recommença encore, et toujours aussi cruelle, dans les Etats de Maximin (312). Mais l'Occident entrait alors dans une ère nouvelle.

Maxence tyrannisait Rome et l'Italie. La lutte était d'ailleurs entre tous ces rivaux d'empire. Enflé de son succès en Afrique, Maxence entra en guerre avec Constantin. L'heure de Dieu allait sonner. Constantin réunit une forte armée et franchit les Alpes. Un jour, en plein midi, le jeune héros aperçut dans le ciel, et toute son armée avec lui, une croix lumineuse, avec cette inscription : *Tu vaincras par ce signe.* La nuit suivante, Jésus-Christ lui apparut avec le même signe et lui ordonna de faire sur ce modèle un étendard qui fut appelé le *Labarum*, et qui portait le monogramme du Christ avec les images de l'empereur et de ses fils.

Constantin donna cet étendard à ses légions, qu devinrent invincibles. Il battit les armées d Maxence à Turin et à Vérone, et acheva sa défait par une dernière victoire au pont Milvius, sur l Tibre, où l'odieux Maxence trouva la mort (312) Rome ouvrit ses portes au vainqueur.

Le premier usage que Constantin fit de so triomphe fut de rendre la liberté aux chrétiens cett même année, par un premier édit. Quelques mo

plus tard, Licinius, le successeur de Galère, vainquit Maximin, qui s'empoisonna (313). L'empire n'avait plus que deux maîtres. L'accord régna d'abord entre eux. Par un second édit plus large (édit de Milan 313), Constantin, conjointement avec son impérial collègue, rétablit les chrétiens dans tous leurs droits et possessions, et proclama l'entière liberté de conscience. Cet édit fut publié par Licinius dans tout l'Orient, comme il l'était en Occident. Licinius punit même les gouverneurs qui avaient si bien servi les haines de Maximin. La femme de Dioclétien, Prisca, et sa fille, Valérie, maltraitées et retenues captives par Maximin, ne trouvèrent même pas grâce devant lui. Ayant été découvertes, elles eurent la tête tranchée, et leurs corps furent jetés à la mer. Enfin, Dioclétien, retiré dans ses jardins de Salone, ne parut avoir tant vécu que pour voir ses images renversées avec celles de Maximin, les premiers malheurs de sa femme et de sa fille, la victoire de Constantin et le triomphe du christianisme. Il mourut accablé de chagrin et de désespoir (313).

L'édit de Milan, en rendant définitivement la paix à l'Eglise, inaugurait un âge nouveau pour le monde. Le christianisme, après avoir subi pendant trois siècles les plus violents essais d'étouffements, allait y régner. Mais si divin qu'apparaisse déjà ce triomphe, on ne connaîtrait pas toute la grandeur du miracle, si l'on ne rapprochait du tableau de si atroces violences extérieures, celui des déchirements intimes dont l'enfer accablait, dans ce même temps, l'Eglise pour la perdre.

Encore voyait-on s'ajouter à ces luttes intestines l'effort acharné des philosophes païens. Tandis que les empereurs s'armaient de toute leur puissance pour étouffer l'Eglise dans le sang, les philosophes bafouaient la religion chrétienne, et après l'avoir d'abord dédaignée, puis accablée de sarcasmes et de calomnies, se sentant dépassés et confondus par la pureté et l'élévation de sa doctrine, ils passèrent à une attaque plus dangereuse pour elle, en cherchant à constituer une religion éclectique, où un certain nombre de vérités chrétiennes se mêlaient aux erreurs de la philosophie païenne. Mais Dieu veillait sur son Eglise ; les portes de l'enfer ne devaient pas prévaloir contre elle. Il lui suscita dans le temps opportun des docteurs qui surent la prémunir contre les falsifications des dogmes transmis par les apôtres, d'éloquents apologistes dont la plume également courageuse, hardie et savante, ne se borna pas à faire justice avec éclat des monstrueuses diffamations accumulées contre leurs frères, mais qui, prenant à leur tour l'offensive, triomphèrent aussi dans la mordante critique des systèmes du paganisme. Les trois chapitres suivants seront consacrés à décrire les hérésies, les attaques des écrivains païens, et la défense que leur opposa l'Eglise.

CHAPITRE V

Les Hérésies.

Le fléau de l'hérésie découla de deux sources. Les premières conquêtes de l'Eglise avaient été faites sur l'élément juif et sur l'élément païen. Ceux qui acceptèrent l'Evangile n'y reconnurent pas tous la divine parole de salut qu'il faut recevoir simplement, sans addition et sans atténuation. Plusieurs mêlèrent à la doctrine chrétienne d'autres enseignements et donnèrent ainsi naissance aux hérésies. Ces enseignements étrangers étaient empruntés soit au judaïsme soit au paganisme. Les juifs, ou plutôt les judéo-chrétiens, se faisaient difficilement à l'idée que l'ancienne alliance était entièrement abrogée. Beaucoup regardaient toujours la loi mosaïque comme obligatoire, et plus ils lui accordaient de considération, moins ils faisaient cas du législateur nouveau, dont ils niaient plus ou moins la supériorité de nature. Les païens, de leur côté, n'admettaient qu'avec peine la doctrine chrétienne de la création et de l'origine du mal : créer sans que rien eût préexisté leur semblait impossible, et en présence du mal, qu'ils voulaient expliquer, ils recouraient volontiers à un dualisme de causes qui était la négation même du dogme chrétien. Ainsi

un double courant d'idées, l'un juif, l'autre païen, tendait à entraîner l'hérésie dans deux directions différentes : dans la première, christianisme et judaïsme devaient marcher rivés l'un à l'autre ; dans la seconde, christianisme et paganisme devaient se prêter à d'ingénieux alliages. Cependant on hésite parfois à ranger certaines hérésies de cette période en des catégories aussi tranchées ; car plusieurs systèmes trahissent à la fois les deux influences, juive et païenne.

L'hérésie fut une plaie vive, toujours ouverte au flanc de l'Eglise. A la différence des persécutions générales, qui s'éteignirent avec le IIIe siècle elle ne cessa pas d'exercer ses ravages. On la verra même plus audacieuse et plus redoutable dans la période suivante, où il semble que l'Eglise, désormais affranchie du glaive, aurait dû trouver le repos dans la paix. Mais déjà l'hérésie apparaît comme une hydre aux cent têtes.

Dès les premiers jours du christianisme, surgit un personnage que les Pères de l'Eglise regardent comme le patriarche de tous les hérétiques. *Simon* dit le *Magicien* n'était chrétien que par son baptême, suivi bientôt de son apostasie. Repoussé par saint Pierre avec son argent, et impénitent, le père des simoniaques ajouta aux prestiges par lesquels il abusait la crédulité populaire un système d'erreurs mêlant aux idées chrétiennes les erreurs païennes de la philosophie alexandrine, apparue, après trois siècles d'élaboration, dans les temps qui précédèrent immédiatement Jésus-Christ. Simon,

instruit dans la littérature grecque, et plus cultivé que ses grossiers concitoyens de Samarie, emprunta à ce système gréco-oriental ou *gnostique* (gnose : connaissance, et ici connaissance, science supérieure), ces générations d'êtres intermédiaires, de puissances, de génies, ces *éons* qui descendent du premier être jusqu'à l'abjecte matière ; et, pour les accommoder à la nouvelle doctrine prêchée par les apôtres, il ne consulta que son orgueil insensé, dont les inventions se trouvaient favorisées par l'ignorance et la corruption du peuple.

D'après lui, il existe un premier être souverain, de qui est *émanée* la pensée, Ennoïa, et, de celle-ci, d'autres esprits. Ce système d'émanations successives est le principe fondamental de tout gnosticisme. Ces esprits ont créé le monde et les hommes et, comme il leur déplaisait de passer pour les rejetons d'un autre être, ils ont exilé, relégué dans la matière la pensée, mère de toutes choses. Tous les maux dans le monde sont le résultat de cet emprisonnement de l'Intelligence dans la matière. Pour la délivrer et pour sauver les hommes, la Toute-Puissance de Dieu s'est manifestée sous une forme humaine, en la personne de Simon, descendu parmi les Juifs. Comme Fils, il a souffert chez ses compatriotes une passion apparente ; comme Père, il est venu dans la Samarie ; comme Saint-Esprit, il est allé dans toutes les nations. Or, Ennoïa, ainsi bannie sur terre, avait eu diverses aventures. C'était la brebis perdue de l'Evangile. Elle avait traversé différents corps, et, par un dernier avatar était entrée dans Hélène de Tyr. Hélène de Tyr,

Ennoïa, n'était autre qu'une esclave prostituée, que Simon délivra pour en faire la complice de ses impostures et de ses infâmes plaisirs. Quant à la rédemption des hommes, elle s'acquérait par la foi en Simon et en Hélène. Qui possède cette foi est sauvé, quoiqu'il lui plaise de faire, car les œuvres sont indifférentes. Morale et dogme du christianisme étaient donc également ruinés.

Tels furent le système de Simon et le gnosticisme païen dans leur premier essai de conciliation avec le christianisme. Tout informe qu'il est, il renferme néanmoins tous les genres d'erreurs et de désordre qu'on verra se développer plus tard dans les sectes diverses, sorties du paganisme avec le gnosticisme, et perpétuées dans le christianisme sous toutes les formes. On y voit toutes les idées communes aux gnostiques chrétiens sur la génération des éons, sur le principe du mal dans la matière, enfin sur la chute et la rédemption. Le Magicien, après avoir séduit un grand nombre de Samaritains et couru l'Orient, s'en alla enfin à Rome pour y repaître par ses prestiges la folle curiosité de Néron, et donner le dernier éclat à sa propre célébrité. Il y trouva, au contraire, son humiliation et sa perte. Une tradition fondée nous apprend que Simon ayant voulu s'élever dans les airs en présence de l'empereur et d'une grande multitude, saint Pierre se mit en prières, et l'enchanteur se brisa le corps en tombant.

Les partisans de Simon pratiquèrent ses doctrines ; ils se livrèrent aux excès que sa morale autorisait, et s'adonnèrent jusque dans le cours du

IVe siècle à la sorcellerie et à la magie. Son successeur fut un de ses compatriotes, qui se distingua peu de lui, sinon qu'il n'accepta pas la divinité pour lui-même et la refusa à Simon, mais il se donna pour le Sauveur envoyé aux hommes. On le retrouve au siècle suivant à Antioche, où il établit son école, et développe son système sous l'influence du gnosticisme chrétien.

On a vu, dans le premier chapitre de cette histoire, que l'attachement des chrétiens judaïsants aux prescriptions mosaïques, et leur prétention de les imposer aux Gentils venus à la foi, avaient nécessité une décision des apôtres réunis en concile. Cette décision fut communément acceptée avec docilité. Mais *Cérinthe*, le chef de cette agitation, persista par orgueil. Judaïsant avant le concile, il devint gnostique après. Cérinthe et les *Cérinthiens* se jetèrent dans l'hérésie. Ils adoptèrent les erreurs du gnosticisme, déjà répandues par la secte samaritaine, et que Cérinthe alla puiser lui-même en Egypte. Il admettait, avec Simon et les gnostiques, le Dieu suprême, les éons ou vertus inférieures, parmi lesquelles se trouvaient le Verbe, la production du monde par les éons ou génies, et, dans ce monde, la matière comme principe du mal, sous l'action des mauvais génies. A ces erreurs Cérinthe ajoutait que Jésus était un pur homme, né de la même manière que les autres, qu'il était d'abord uni à la Divinité par le Verbe ou Christ, l'un des éons, descendu en lui par son baptême, mais dont il fut abandonné dans sa Passion, qu'il souffrit seul. Ce même Christ, après la résur-

rection générale, devait revenir en Jésus et régner mille ans sur la terre, au milieu des plaisirs serviles. Cérinthe ne se donna pas pour le Messie, ni pour un dieu ; il se contenta de jouer le rôle d'inspiré, se glorifiant d'avoir reçu des inspirations par le ministère d'un ange. Aux origines du christianisme se rattache encore l'hérésie des *Nicolaïtes*, imbus des erreurs gnostiques ; ils se rendirent infâmes en admettant la communauté des femmes et par des mœurs monstrueuses ; ils répétaient qu'il faut abuser de la chair pour tuer la volupté. Les Pères sont divisés sur l'origine de cette secte. Les uns lui donnent pour auteur Nicolas, un des sept premiers diacres ; les autres défendent sa mémoire, et disent que la source est seulement une parole innocente de lui, mal interprétée.

Tel fut le gnosticisme chrétien dans le premier siècle. Cet aperçu explique que saint Jean ait eu spécialement en vue d'établir solidement la divinité de Jésus-Christ en écrivant son Evangile, et que saint Paul, dans une de ses lettres, recommande de n'accorder aucune attention aux « généalogies interminables ». Cependant l'erreur n'était qu'à son début ; le développement considérable qu'elle prit dans les deux siècles suivants, appelle quelques détails sur les caractères généraux de ce système aux formes variées.

Depuis des siècles, l'esprit humain cherchait la solution des grands problèmes qui pèsent sur le monde et sur la destinée humaine, Dieu, l'univers, l'origine des choses, la présence du bien et du mal, etc. ;

il cherchait, et, en dehors de la vérité révélée, il ne trouvait que ténèbres et extravagances. Le Christ avait illuminé ces abîmes. Mais des esprits inquiets, orgueilleux, amis des nouveautés et avides de renommée personnelle, supportaient mal une autorité qui proposait sa solution comme un bienfait sans doute, mais aussi qui en imposait l'acceptation comme un devoir. Humiliés d'être classés par elle au même rang que la foule des croyants, et astreints à la même docilité que le vulgaire, ils rêvèrent une aristocratie de la science : eux et les seuls initiés à des spéculations plus hautes, à des croyances plus profondes, tiendraient le sceptre des idées ; les autres seraient la plèbe pour qui la prédication des apôtres serait bonne. Quant à eux, les Gnostiques, ils puiseraient à des sources supérieures un enseignement plus parfait. On voit que les rationalistes modernes ont eu dès cette époque leurs devanciers, qui réclamaient, comme Renan, pour les « parties cultivées de l'humanité » le droit d'avoir leur religion à elles, purifiée des inconséquences sur lesquelles la masse ferme les yeux. C'est l'idée fondamentale de la gnose. Il ne devait y avoir à profiter de la rédemption, dont elle s'appliquait à définir la nature, que les *pneumatiques* (en grec, pneuma, esprit) ou *spirituels*, c'est-à-dire les gnostiques. Les *hyliques* (ulè, matière), les hommes charnels, c'est-à-dire la généralité des hommes, sont, comme la matière, condamnés à périr sans espérance de salut. Les *psychiques* (psuchè, âme), simples fidèles de la gnose, sont classés par plusieurs des maîtres comme un degré intermé-

diaire entre les pneumatiques et les hyliques et prendront le milieu entre ces deux catégories.

Le grave problème de l'origine du mal est le germe d'où sortirent les sectes gnostiques. L'esprit humain se posait à ce sujet une triple question, d'abord la question capitale : d'où vient le mal ? Ensuite, puisque le mal existe dans le monde, Dieu peut-il être l'auteur du monde ? Et s'il n'en est pas l'auteur, quelle est l'origine du monde ? Les dogmes de la création, du libre arbitre donné à l'homme, du mal introduit dans le monde avec le péché par la chute originelle donnaient une solution de ces problèmes révélée par Dieu lui-même. Les esprits orgueilleux et ennemis des contraintes imposées à la nature par la loi chrétienne en imaginèrent une, à leur avis, plus profonde : à la foi de l'Eglise, ils opposaient une science (*gnosis*) plus haute ; cette science ne reposait pas, comme la science ou gnose chrétienne sur le fondement de la foi ; elle prétendait dépasser celle-ci ; elle substituait à la vérité révélée une doctrine radicalement opposée, appelée par les Pères fausse gnose, à l'aide d'éléments empruntés soit à la philosophie grecque, soit aux religions païennes de l'Orient, notamment à celle de la Perse (le parsisme).

La doctrine gnostique est essentiellement dualiste. Tous les systèmes ont à leur base l'enseignement d'un Dieu opposé à une matière éternelle, soit que, du reste, ils fassent, comme Platon, de la matière une entité sans subsistance et sans forme, soit que, se rapprochant davantage du parsisme, ils la

prétendent animée d'un principe mauvais. Du Dieu caché la gnose fit ensuite sortir par émanation, comme on l'a dit, toute une procession d'éons ou d'esprits, dont la nature était d'autant moins noble qu'ils s'éloignaient davantage de leur divin auteur. Dans ce développement de l'être divin, il s'est produit un mélange d'éléments du monde supérieur, du royaume de la lumière ou plérome (pleroma) avec la matière, et dans ce mélange ont été puisés des éléments pour la formation du monde. Le monde est l'ouvrage du dernier des éons, ou de l'un des plus infimes, du Démiurge, qui est aussi l'auteur de l'Ancien Testament. La création du monde organisé a pour but de dégager les rayons de la lumière divine emprisonnés dans la matière; elle est donc déjà un commencement de rédemption. Mais pour achever l'œuvre réparatrice, vient un éon de haut rang qui annonce aux hommes le Dieu véritable, le Dieu suprême, qui leur révèle tout le monde supérieur du plérome et leur apprend à s'affranchir de la matière. Cet éon sauveur a revêtu en apparence une nature humaine, soit qu'il ait pris lui-même le semblant d'un corps, ou soit, selon les systèmes, qu'il soit descendu sur le Messie envoyé par le Démiurge, sur Jésus lors de son baptême, et soit resté en lui jusqu'au moment de la mort. Le but final de la rédemption, qu'atteindront les seuls gnostiques, c'est simplement le retour des choses à la place qui convient à leur nature. L'œuvre du salut se résout donc pour le gnosticisme en une évolution du monde, la rédemption n'est autre chose qu'une partie du développement cosmique universel.

De là résulte le caractère pour ainsi dire physique de sa morale, qui, considérant la matière comme essentiellement mauvaise, tomba d'abord, on le verra, dans une sévérité excessive et contre nature. Souvent, d'ailleurs, elle donna dans l'excès contraire, et d'autant plus facilement que l'identification faite par les gnostiques du Démiurge, source du mal, avec le législateur de l'Ancienne Loi, conduisait directement à une opposition sans frein.

Le gnosticisme chrétien n'a pas d'ancêtre déterminé et se présente avec un caractère syncrétique. Son histoire n'offre que des partis différents et des chefs d'école. Il atteignit son plein développement dans le IIe siècle, et, grâce à une série d'hommes audacieux, il acquit une telle importance qu'il fut pour l'Eglise un ennemi redoutable et que les Pères de ce temps durent lui livrer de rudes combats.

Après Ménandre, parurent *Saturnin* et *Basilide*, ses disciples. Saturnin vécut à Antioche. Les hommes, d'après lui, se partagent en deux classes : les bons et les méchants, qui sont en perpétuel conflit. Les méchants sont soutenus par les démons, les bons par le Christ, leur Sauveur, accouru à leur secours avec l'apparence d'un corps humain. Les partisans de Saturnin considéraient le mariage comme une institution diabolique. Ils s'abstenaient en grand nombre de manger de la viande. Basilide vivait à Alexandrie sous le règne de l'empereur Hadrien. Son dualisme évolue en une succession

d'êtres supérieurs, le monde aussi s'organise selon une cascade de formations, vers la fin desquelles l'évangile, c'est-à dire la connaissance du surnaturel, pénétra à travers toutes les régions et parvint d'abord à Jésus. La mission de l'évangile consiste à séparer les éléments confondus, et le monde durera jusqu'à ce que la séparation soit achevée. En Jésus, elle s'est accomplie par la mort, et de même toute la descendance divine devra être délivrée des liens qui la retiennent mêlée à des éléments étrangers. Mais quand elle sera affranchie, Dieu répandra dans le monde une grande ignorance, de telle sorte qu'aucun être ne cherchera plus à dépasser sa nature. On découvre chez les disciples de Basilide l'opposition entre le Dieu des Juifs et le Christ qui vint sur la terre avec un corps apparent. Ce n'est pas le Christ qui souffrit, mais Simon le Cyrénéen ; et le salut dépend de la connaissance de ce simple fait. Ils regardaient en conséquence le reniement du crucifié non seulement comme permis, mais même comme ordonné, quoiqu'ils prescrivissent à leurs adeptes de confesser Jésus. Ils toléraient l'usage des viandes consacrées aux idoles et tenaient pour indifférentes les actions extérieures. La secte se maintint jusque vers l'an 400.

On conçoit le trouble, le désarroi et le désordre que de semblables théories jetaient dans l'esprit de ceux qui les entendaient exposer. Cependant le gnosticisme marchait d'un pas rapide dans la voie d'erreur où il s'était engagé. Il atteignit son apogée avec les systèmes de Valentin et de Marcion, prin-

cipalement sous les pontificats de saint Pie et de saint Anicet.

Valentin étudia à Alexandrie, et s'adonna à la philosophie de Platon. Il avait convoité l'épiscopat, qu'il croyait dû à ses hautes qualités. Son ambition déçue le jeta dans les fables gnostiques. Il dogmatisa en Egypte, puis à Rome, où il fut retranché de la communion des fidèles comme opiniâtre, et où il mourut après vingt ans de séjour (140-160). Pour bâtir son système, Valentin remonta aux sources de la gnose, emprunta surtout à la théogonie d'Hésiode l'idée de la génération des dieux, et à Platon la manière philosophique de construire sa propre théogonie. En même temps il s'efforça de l'accommoder aux dogmes chrétiens et aux paroles des Saintes Ecritures, qu'il citait fréquemment. Ce fut avec ce plan de travail qu'il reprit en sous-œuvre toute la théorie gnostique, à laquelle il donna son plein développement.

Il développe ingénieusement celle des éons, qu'il multiplie avec prodigalité. Le détail de son système serait fastidieux ici, mais ce qu'il importe d'y remarquer c'est l'amalgame du dogme chrétien, ou plutôt de sa terminologie avec des conceptions qui lui sont tout opposées. Le Père, la Sagesse, le Saint-Esprit, l'Église, la Foi, l'Espérance, la Charité, etc..., peuplent le plérome de Valentin ; il cite les épîtres de saint Paul, en les tournant à son sens ; il imite dans ses institutions les rites et les usages catholiques. Avec lui, la gnose, presque païenne jusque-là, devient à moitié chrétienne.

C'est également par lui que les hommes se trou-

vent nettement partagés en trois classes. Jésus, en qui il distinguait un Christ humain et une nature supérieure, avait enseigné, comme éon, une doctrine sublime aux hommes spirituels, les Pneumatiques, et par cet enseignement divin les dégageait du monde inférieur et les rappelait au Plérome; le Christ humain, délaissé du Christ supérieur, avait seul opéré la rédemption des psychiques en mourant sur la croix. Mais la vertu de la croix ne devient efficace qu'autant que les psychiques méritent, par la foi et les bonnes œuvres, d'en recevoir l'effet. En ce cas, ils sont dégagés des liens de la matière et élevés aux régions moyennes du monde supérieur. Ceux, au contraire, qui se rendent indignes de cette délivrance partagent le sort des hyliques, condamnés à périr par l'imperfection même de leur nature. Cette classification, dictée par l'orgueil excessif d'hommes qui n'avaient que du dédain et de la pitié pour les catholiques fidèles à leur religion, favorisait chez les Valentiniens une immoralité profonde. Race prédestinée et élevée au-dessus des sens et des passions, ils avaient le privilège de se livrer aux plus brutales convoitises sans contracter de souillures. En possession d'une justice inamissible, ils regardaient la foi et les œuvres comme leur étant également inutiles. Aussi retrouve-t-on chez eux les mêmes turpitudes que chez les autres gnostiques ; comme eux, ils se livraient à la débauche, condamnaient le martyre, se trouvaient les premiers dans les fêtes et les festins des païens, etc..., mais savaient égarer l'opinion par une dissimulation si habile que les fidèles s'y

trompaient au point de murmurer contre les évêques qui les retranchaient de leur communion.

On ne peut omettre de remarquer en passant combien, en dehors même de ces imaginations monstrueuses, le gnosticisme était en opposition radicale avec le Christ et son Eglise sur les points fondamentaux de la mission du Sauveur et des effets de la Rédemption. Le Fils de Dieu est descendu sur la terre pour apporter la doctrine du salut à tous les hommes : les gnostiques la réservent à eux seuls ; elle n'est pas destinée à la masse. Le Sauveur est venu pour racheter le genre humain ; la rédemption n'est que pour les gnostiques ; tout le reste est perdu sans retour.

Avec Valentin, il manquait donc à la gnose païenne, pour compléter sa transformation, de revêtir sa morale des apparences de la sévérité évangélique ; *Marcion* allait y pourvoir, mais en la jetant d'un excès dans l'autre.

Ce nouveau sectaire était originaire de Sinope, dans le Pont. Fils d'un saint homme qui devint évêque de cette ville et l'éleva très chrétiennement, il se montra dans sa jeunesse instruit, ardent e austère. Il eut néanmoins le tort de succomber à une passion et corrompit une vierge. Excommunié par son père, il vint, vers 140, à Rome, où il ne put obtenir d'être admis dans la communion des fidèles. Irrité, il se tourna contre l'Eglise. Son livre des Antithèses expose les prétendues contradictions qu'il découvre entre l'Ancien et le Nouveau Testament. Il arrive à cette conclusion qu'il y a opposition absolue entre eux ; que ces deux par

ties de l'Ecriture ne contiennent pas seulement deux révélations divines différentes, mais qu'elles proviennent de deux êtres distincts qui se sont manifestés. L'un est le Dieu juste, c'est le terrible Dieu des Juifs; l'autre est le bon Dieu, c'est le Dieu d'amour de l'Evangile. Au surplus, non content de rejeter l'Ancien Testament, il mutilait le Nouveau.

Les idées et les habitudes chrétiennes, jointes à la culture intellectuelle de Marcion, le rendaient séduisant. Il entraîna surtout, parmi les indociles, les esprits mélancoliques et portés à la sévérité. Marcion insista moins que Valentin sur le système dualiste, quoiqu'il admît l'existence de deux principes, l'un bon, l'autre mauvais; la morale était l'objet principal de son attention. Les gnostiques, jusqu'alors, avaient déclaré au corps une guerre illusoire, qu'ils savaient convertir en un sensualisme grossier, Marcion parut prendre cette guerre au sérieux. Lui et les siens pratiquaient le jeûne pour mater la chair et réprouvaient l'usage de la viande et du vin; ils prêchaient la virginité et avaient des vierges austères; ils tenaient même le mariage pour illicite et n'admettaient au baptême que ceux qui vivaient dans la continence. Ils exaltaient le martyre et prétendaient le rechercher. La secte des marcionites étendit si loin ses progrès qu'elle dépassa, par le nombre de ses adeptes et par l'étendue de son action, toutes les autres sectes gnostiques. Elle existait encore au ve siècle en divers pays.

Carpocrate d'Alexandrie était un platonicien comme Valentin. Il enseignait que le monde a été

formé par des éons d'ordre inférieur, et que Dieu punit les âmes de s'être détachées de lui, en les condamnant à une longue série de migrations qui ne finira que lorsqu'elles auront passé par tous les états de vie et reconquis ensuite leur liberté.

Ses erreurs sur le Christ étaient analogues à celles des autres gnostiques. Le salut, la délivrance, s'opéraient uniquement par la foi et l'amour, tout le reste était indifférent, la distinction même du bien et du mal ne reposait que sur une idée de l'esprit humain. Conformant sa conduite à la doctrine qu'elle professait, la secte des carpocratiens se distingua par une immoralité effrénée.

Ce fut sous le pape Anicet que l'on vit sortir des Valentiniens une foule de sectes dont quelques-unes maintinrent la gnose à peu près au degré où il l'avait portée, tandis que plusieurs la ravalaient à son ancien niveau. Parmi elles, les *Ophites* ou *serpentins* (en grec, Ophis, serpent) enseignent que le Démiurge, auteur du monde, cherche à priver les hommes de la connaissance du vra Dieu. Pour combattre cette tentative intervient l serpent, qui est ainsi l'intermédiaire entre la gnos et l'humanité. Les Ophites voient donc dans le serpent la sagesse incarnée; c'est l'histoire de l chute de l'homme renversée. A cette secte se rattachent diverses écoles. Les *Caïnites* considèren les impies mentionnés dans l'Ancien Testament, e au premier rang, Caïn, comme les vrais pneumatiques ou hommes spirituels, et comme les marty de la vérité. Les *Séthites* font de Caïn et d'Abel l ancêtres des hyliques et des psychiques, et c

Seth le père de la famille spirituelle. Ils font revivre ce patriarche dans la personne du Christ. Les Ophites avaient en morale les principes des carpocratiens. *Marc*, le chef des *Marcosiens*, se fit un nom par ses impostures et se livra, comme Simon le magicien, aux opérations théurgiques. Il cherchait surtout à séduire les femmes dont l'imagination est plus ardente. C'est ainsi qu'il prétendait opérer le changement visible du vin en sang. Les Marcosiens vinrent en Gaule, du temps de saint Irénée, et y abusèrent par leurs jongleries une foule ignorante dont ils corrompaient les mœurs.

Apelles, disciple de Marcion, corriga le dogme fondamental de son maître, en n'admettant qu'un seul principe ; c'était le bon principe, et il le disait auteur du Dieu mauvais ou du créateur, sans s'expliquer sur la manière dont ce Dieu était devenu mauvais. Les éons, trop profanes désormais, disparaissaient ; mais Apelles admettait beaucoup d'anges produits avec le créateur, et, de plus, un fils du premier principe. Jésus-Christ était ce fils, descendu sur la terre pour apprendre aux hommes à mépriser le créateur et ses œuvres. Infidèle à la morale de son maître, Apelles, après une autre chute, se laissa séduire par une certaine Philomène, vierge d'abord, puis prostituée, qui joua le rôle de prophétesse, et dont il écrivit sérieusement les prophéties.

Le Syrien *Bardesanes*, d'Edesse, mort vers 225, apparaît comme un valentinien et un marcionite mitigé, se rapprochant davantage des idées chrétiennes. Il avait d'abord servi l'Eglise avec zèle,

défendu les chrétiens de vive voix et par écrit, et combattu les hérétiques, puis, il se laissa séduire lui-même et embrassa la gnose. Il reconnaissait un Démiurge, créateur imparfait du monde, et d'une humanité apparente du Christ. Il paraissait tout puiser dans les Ecritures, qu'au moyen des allégories il savait amener à son sens. Avec l'aide de son fils Harmonius, il exposa sa doctrine dans de belles hymnes, qui lui gagnèrent de nombreux disciples. Saint Ephrem combattait encore ses erreurs vers la fin du IVe siècle, et opposa à ses hymnes, dans le même rythme, d'autres hymnes orthodoxes que l'Eglise de Syrie adopta.

On s'étonnera peut-être que les erreurs gnostiques aient pu séduire les fidèles. Mais il faut observer que quelques-uns des premiers Pères eux-mêmes ne s'exprimaient pas avec une entière netteté sur des points comme l'origine et la nature de l'âme humaine et des démons. On retrouve chez eux des traces plus ou moins sensibles d'opinions qui ne manquaient pas d'affinité avec les erreurs gnostiques sur des sujets de cette nature, et qui pouvaient leur offrir innocemment un point de départ.

Ces erreurs secondaires, non encore rejetées formellement par l'Eglise, expliquent la défection des esprits qui, ne joignant pas l'humilité chrétienne à la science qui enfle, abandonnaient ses enseignements pour les théories du gnosticisme, accommodées à leur manière.

Tatien en fut un des plus tristes exemples. Il

s'était acquis une réputation dans les sciences, et surtout comme philosophe. Converti par la lecture de l'Ecriture Sainte, il se fit le disciple de saint Justin, lui succéda après le martyre du grand apologiste, et composa lui-même un discours contre les Grecs, une vigoureuse réfutation du paganisme. Enflé de ses succès et de l'éclat de sa réputation, il dédaigna la simplicité de la foi et en méprisa la règle pour suivre sa propre raison. Il voulut avoir son système, et ne fut plus qu'un sectaire. Tatien se jeta dans le gnosticisme et adopta la thèse marcionite avec les éons de Valentin. Admettant les deux principes de Marcion pour expliquer l'origine du mal, il en déduisit plus vivement les conséquences, en poursuivant partout la matière et la chair. Il condamna le mariage, et imposa la triple abstinence du vin, des femmes et de tout ce qui avait eu vie. De là le nom d'*Encratites*, c'est-à-dire de *Continents*, donné à ses sectateurs. Parmi eux, les uns professaient une telle horreur du vin qu'ils n'en faisaient pas usage dans l'Eucharistie et n'y employaient que de l'eau. On les appela *aquariens*. Puis, d'autres ajoutèrent aux erreurs de Tatien un renoncement absolu aux biens de la terre, condamnant toute propriété ; ils prétendaient imiter en cela les apôtres et s'arrogeaient le nom d'*Apostoliques*. Il y en eut qui poussèrent leur pauvreté extérieure jusqu'à se couvrir de sacs; c'étaient les *Saccophores*.

La gnose ne cessait de se dépouiller de ses vieux éléments, à mesure que des hommes sortis du sein de l'Eglise venaient à elle avec des idées chrétien-

nes. La partie la plus grossière de ces éléments impurs ne se soutenait plus que dans les sectes secondaires, hideuses et dépérissantes, tandis que les idées d'un caractère plus philosophique et plus moral se subtilisaient sous la main de sectaires habiles qui essayaient de les confondre avec les vraies idées du christianisme. Avec Marcion et Tatien, la gnose avait voulu se combiner avec la morale chrétienne ; elle le fit en outrant un certain rigorisme de mœurs par lequel se distinguait la primitive Eglise, et qu'explique la situation des premiers chrétiens dans un entourage païen. Mais cette austérité des tout premiers temps de vie était toute spontanée, aucun précepte ne l'imposait : ceux des chefs de la gnose qui, comme Marcion et Tatien, donnaient plus à l'action et à la pratique, ne rendaient pas seulement cette austérité obligatoire, ils en aggravaient beaucoup les observances, et la poussaient jusqu'à l'hérésie formelle. Dégradées à ce point, les maximes chrétiennes pouvaient encore souffrir le contact des théories gnostiques ; il était possible de les associer avec les éons et les deux principes. Mais si la gnose venait à se rapprocher davantage de l'idée morale évangélique, la forme gnostique deviendrait incompatible avec elle. La redoutable hérésie du *Montanisme* va consommer cette transformation de la gnose au point de vue pratique.

Elle eut lieu vers le milieu du second siècle. *Montan* était né dans la Mœsie, qui faisait alors partie de la Phrygie. Il se présenta comme prophète;

de prétendues prophéties, proférées dans de prétendues extases, trompèrent la crédulité publique. On vit deux femmes opulentes, Priscille et Maximille, entraînées par une illusion grossière, quitter leur mari, avoir à leur tour des extases, prophétiser elles aussi, et partager avec Montan l'honneur de figurer à la tête du parti. L'avènement du Saint-Esprit, du Paraclet, était, disait-on, sur le point de se produire ; l'Eglise allait passer de l'adolescence à l'âge mûr. Les Montanistes prétendaient que le Saint-Esprit ne s'était communiqué aux Apôtres, le jour de la Pentecôte, que dans une certaine mesure, et avait réservé à Montan ses dons les plus parfaits. Lui-même ne craignait pas de s'appeler, en ce sens, le Paraclet. De la personne de Montan le Saint-Esprit descendait sur les disciples d'élite et en faisait des prophètes et des prophétesses.

Cet imposteur, que les Pères disaient épileptique ou démoniaque, se donnait pour supérieur aux apôtres, et ne s'attribuait rien moins que la mission de réformer leur œuvre, ou plutôt de réformer l'Eglise, sortie imparfaite de leurs mains. En conséquence, les Montanistes, au lieu d'un seul carême, en observaient trois dans l'année ; ils avaient des jeûnes plus sévères pendant lesquels ils s'abstenaient de toute nourriture, d'autres où ils ne mangeaient que le soir ; ils admettaient le mariage, mais condamnaient les secondes noces. Montan autorisait les femmes à quitter leurs maris sous prétexte de vocation à un état plus parfait. Inexorable pour les pécheurs, il rejetait la valeur

de la pénitence et refusait l'absolution à presque tous les péchés. Non contents de condamner ceux qui fuyaient le martyre, les Montanistes affectaient de s'y exposer, en tenant leurs assemblées sans nul secret.

Les évêques, en divers lieux, s'étaient émus de cette éclosion de prophéties très suspectes, et non moins de voir porter à de tels excès les devoirs qu'imposait la discipline de l'Eglise. Ils eurent des assemblées où les nouveaux sectaires furent séparés et excommuniés. Mais ceux-ci ne baissaient point la tête, et l'entraînement vers eux était grand. Tertullien lui-même, l'ardent apologiste, versa dans leurs erreurs. Les Montanistes, qui avaient d'abord infecté la Phrygie, d'où le nom de *Phrygiens*, eurent plusieurs Eglises en Afrique. Divers conciles provinciaux les condamnèrent, Rome même les frappa. Mais, séparés de l'Eglise pour s'être si impudemment arrogé le droit de réformer ses institutions, ils eurent leur gouvernement et leur hiérarchie, où l'on voit figurer un patriarche et des évêques. Les ruines de Pépueza, ancienne ville de la Phrygie, devinrent le séjour favori de Montan et de ses prophétesses, un lieu sacré, la nouvelle Jérusalem de la nouvelle Eglise. C'est là que devait commencer le règne du Christ, pour se continuer pendant mille ans.

Cette erreur du *Millénarisme*, reprise par les Montanistes, avait séduit un certain nombre de chrétiens dès les premiers temps. L'attente d'un règne terrestre du Messie avait été entretenue chez

les Juifs par une fausse interprétation des prophéties, et fortifiée par leur désir passionné d'être relevés de leurs humiliations. Cérinthe l'avait soutenue sous cette forme. Papias, évêque d'Hiérapolis, du temps de saint Polycarpe, lui donna un sens plus élevé. Entendant trop littéralement ce passage de l'Apocalypse, où il est dit que « les justes ressusciteront et règneront avec Jésus-Christ pendant mille ans », c'est-à-dire pendant un temps incommensurable, il soutenait l'idée d'un règne terrestre du Christ, mais dont les jouissances seraient pures et spirituelles. Ainsi épuré et appuyé de l'autorité d'un homme vénérable, le millénarisme en imposa à quelques Pères qui l'adoptèrent de bonne foi ; le plus grand nombre le combattirent. Il fut condamné dans un concile tenu en 373 par le pape Damase.

La gnose païenne disparaissait peu à peu comme système philosophique vers la fin du IIe siècle, mais les hérésies, en devenant plus chrétiennes, prenaient un caractère d'autant plus redoutable. Les gardiens de l'Eglise avaient pu se contenter de prémunir les fidèles par leurs recommandations contre les rêveries spéculatives issues de l'école d'Alexandrie ; l'hérésie qui se couvrait de sa doctrine nécessita la discussion, et comme la persécution avait suscité l'apologie, l'erreur eut pour effet de provoquer un développement de la théologie dont le poids et l'autorité devaient la confondre en donnant son éclat à la pure doctrine.

Sous le pape Victor (182-199), le tanneur *Théo-*

dote de Bizance (*le Corroyeur*), homme de savoir et d'érudition, ayant renié Jésus-Christ dans la persécution de Marc-Aurèle, vint à Rome pour y cacher sa honte. Il y fut reconnu, et, comme on s'étonnait de sa chute, il espéra sauver son orgueil blessé en niant la divinité de Jésus-Christ ; car il s'ensuivait qu'il n'avait, disait-il, renié qu'un homme dans le Christ. Parmi ses adeptes, un autre Théodote, *Théodote le banquier*, ajouta à l'hérésie de son maître une nouvelle erreur sur Melchisédech. Les *Melchisédéciens*, interprétant à leur gré un passage de saint Paul où l'apôtre montre dans le grand-prêtre de Salem une figure du Christ éternel, faisaient de cet illustre personnage de l'Ancien Testament un être supérieur à Jésus-Christ même.

Théodote le corroyeur avait d'ailleurs trouvé un soutien dans l'hérésie des *Aloges* (sans Verbe) qui rejetaient le Verbe et l'évangile de saint Jean. Ils furent confondus par un docteur catholique. Eusèbe, témoin d'une autorité indiscutable, rapporte textuellement quelques passages de cette défense, où l'on voit un témoignage irrécusable de la croyance de l'Eglise primitive à la divinité de Jésus-Christ, à l'inspiration de l'Ecriture et de la règle de la tradition. « Les Théodotiens, dit l'auteur cité par Eusèbe, sont réfutés d'abord par les Ecritures, ensuite par les écrits de nos frères, Justin, Miltiade, Clément et d'autres, qui ont défendu la vraie doctrine contre les hérétiques de leur temps, et qui tous prouvent la divinité de Jésus-Christ. Dès les premiers temps, les hymnes et les cantiques chantés par les fidèles célébraient le

Christ Verbe de Dieu, et lui attribuaient la divinité ». Puis, au sujet des Ecritures, que les Théodotiens interprétaient selon leur propre sens, qu'ils altéraient même au point qu'ils se servaient d'exemplaires dissemblables : « Ils n'ont pu ne pas reconnaître l'énormité d'un tel attentat, car, ou ils ne croient pas les Ecritures dictées par le Saint-Esprit, et ils sont infidèles ; ou, s'ils les croient telles, ils pensent donc être plus sages que le Saint-Esprit lui-même, en changeant à leur gré ces Ecritures au lieu de les conserver religieusement, telles qu'ils les ont reçues de ceux qui les ont instruits ».

Les Théodotiens, dont la secte dura peu, ne se rattachent qu'indirectement au gnosticisme, mais il n'en est pas ainsi de Praxéas; et c'est un nouvel exemple de l'infection répandue dans le corps catholique par cette hérésie-mère.

Praxeas parut sous les papes Victor et Zéphyrin, et vint d'Asie dogmatiser à Rome. Il fut d'abord quelque temps en prison pour la foi, ce qui le faisait regarder comme confesseur et l'enfla d'orgueil. Une des principales questions qui se discutaient alors était de savoir comment la croyance en la divinité du Fils se conciliait avec la croyance en l'unité de Dieu. Praxéas osa professer un système qui renversait le dogme de la Trinité. Il enseignait en effet que le Père est le même que Jésus-Christ, que par conséquent le Père s'était incarné dans le sein de la Vierge, qu'il avait souffert sur la croix, et était assis lui-même à sa

propre droite. De là lès Praxéiens furent appelés *Patripassiens*; et comme ils n'admettaient qu'une seule personne, celle du Père, à laquelle ils attribuaient tout ce qui est dit des deux autres, on les appela aussi *Monarchiens*, où encore *Unitaires*, parce qu'ils se vantaient de « tenir l'unité ». On a vu dans le Montanisme la transition de la gnose païenne à la forme purement chrétienne, pour la partie morale ; Praxéas opérait cette même transition au point de vue dogmatique. Il prit la gnose valentinienne dans son aspect le plus philosophique, celui qui donne les éons comme de simples idées représentant les attributs de Dieu et comme les noms du même Etre divin ; il transporta ce gnosticisme allégorique dans la doctrine chrétienne, et, l'appliquant aux personnes divines de la Trinité, il ne considéra plus ces personnes que comme l'expression symbolique des attributs et des actes divins, que comme des noms différents donnés au Père sous des points de vue divers.

Vers 260, l'hérésie antitrinitaire prit une forme plus complète avec *Sabellius*, qui avait été à Rome un des chefs des Monarchiens, et qui avait enseigné comme Praxéas la confusion des trois personnes dans celle du Père. La troisième, le Saint-Esprit, était restée en dehors des controverses précédentes. Sabellius embrassa le problème tout entier. Selon lui, Dieu est *monade*, parfaitement un, mais il admettait trois manifestations divines. Dieu, dit-il, s'est manifesté comme Père dans la création et dans le don de la Loi, comme Fils dans la Rédemption; il se manifeste comme Saint-Esprit dans

la sanctification de l'Eglise. C'était ouvrir la voie au panthéisme. Mais, comme il désignait les trois modes de ces manifestations par le terme grec *prosopa*, qui, en langage théologique, signifie personne, on comprend qu'il ait trompé beaucoup de chrétiens sur sa véritable doctrine, qui rallia un grand nombre d'adhérents et fut appelé *sabellianisme*.

Un autre monarchien, *Paul de Samosate*, originaire de la ville de ce nom, ne causa pas moins de trouble. Il n'était parvenu à l'épiscopat que pour scandaliser l'Orient par un faste arrogant, une vie toute séculière et des mœurs licencieuses. Devenu un des conseillers de la célèbre Zénobie, reine de Palmyre, qui voulut l'entretenir de la religion, il se trouvait disposé par les faux principes de sa secte à lui expliquer la doctrine chrétienne de manière à en faire disparaître les principaux mystères. Il ruinait en effet celui de la Sainte-Trinité en disant que le Verbe n'était dans le Père que comme la raison est dans l'homme, et que le Saint-Esprit n'était que la grâce descendue sur les Apôtres. Il absorbait ainsi, comme Sabellius, quoique par une autre voie, les trois personnes dans la première. Il ne renversait pas moins le mystère de l'Incarnation, en niant la divinité de Jésus-Christ, dont il ne faisait qu'un pur homme. On l'appelle Dieu, disait-il, à cause du Verbe qui habite en lui, mais sans union hypostatique. Cité dans un premier concile d'Antiche (264), Paul de Samosate parvint à en imposer aux évêques à force de déguisements, mais, mieux connu, il fut con-

damné dans un nouveau concile (270) et déposé. En motivant cette sentence, les évêques dirent que « Paul s'écartait de la règle ecclésiastique et de l'accord de toutes les Eglises catholiques ». Sa secte s'égara de plus en plus, jusqu'à altérer la forme du baptême ; et le concile de Nicée (325) déclara invalide celui qu'elle conférait. Cette secte dura jusqu'au ve siècle et s'éteignit.

On n'a pas à revenir ici, à propos des hérésies, sur les troubles intérieurs dont souffrit encore l'Eglise par les vives controverses soulevées à propos de la fête de Pâques. Les *Quarto-decimans* que le pape saint Victor avait été sur le point d'excommunier, finirent par se conformer presque tous à l'usage général. Il n'y a pas lieu d'insister non plus sur ce qu'y ajouta le schisme de *Novatien*, qui fut le premier antipape, et à l'heure où la persécution sévissait. On doit cependant noter les affinités de la secte qu'il persista à diriger avec l'hérésie, car le conflit prit un caractère doctrinal. Les sectaires qui s'étaient attachés à Novatien refusaient le pardon aux « tombés » même mourants, et usaient de la même rigueur à l'égard des autres catégories de grands pécheurs ; ils condamnaient les secondes noces comme les Montanistes. Ils entendaient former une église de *saints*. En Orient, il se donnèrent le nom de *Cathares* ou *Purs* ; et sous l'influence de cette préoccupation, ils administraient un second baptême à ceux qui désertaient l'Eglise pour venir à eux. La secte prit un grand développement, surtout en Orient, où elle subsista jusqu'au cours du VIIe siècle. Mais déjà,

l'Eglise de Dieu subissait une autre épreuve, celle-là formidable, le fléau du *Manichéisme*. Cette hérésie fut, dit le pape saint Léon, la sentine où vinrent se mêler toutes les erreurs et toutes les souillures des sectes antérieures.

Mani, appelé par les Grecs *Manès*, et par les latins *Manichœus*, né à Babylone, de parents perses, vécut de 216 à 276. Il réunissait à un haut degré les qualités qui entraînent et fanatisent les foules : un orgueil immense, une audace à tout affronter, une grande puissance de parole et d'action, une souplesse non moins grande pour tirer parti des circonstances. Jeune encore, il fonda une nouvelle religion en Perse ; disgracié par le roi Sapor I[er], il fut contraint d'aller, pour la répandre, dans les pays voisins ; plus tard il finit par rentrer en Perse, mais découvert, il lui en coûta une mort cruelle. Après lui, ses adeptes ajoutèrent quelques articles à son système, ou en modifièrent d'autres, et complétèrent l'organisation intérieure de la secte. Le Manichéisme prit un grand développement en Orient et en Occident ; malgré la longue et vive opposition qu'il rencontra, ses ramifications subsistèrent encore longtemps au moyen âge.

Le gnosticisme, avec ses divers systèmes dualistes et panthéistes, passé des formes païennes aux formes chrétiennes, ne se survivait que dans les grossiers débris de ses premiers systèmes ; l'œuvre de Manès fut de réunir tous ces débris dans sa nouvelle combinaison.

D'après Manès, il y a eu au commencement

deux principes complètement opposés, l'un bon, l'autre mauvais, la lumière et les ténèbres ; tous deux composés d'une série d'éléments appelés membres, et tous deux se développant, par émanations, en série d'éons. De la réunion des éléments de ténèbres est résulté l'antique démon ou Satan ; il s'élève vers la région supérieure de la lumière et y triomphe de l'homme primitif que Dieu avait créé pour le combattre. Mais au cours de ces graves événements, des éléments lumineux se combinent à des éléments de ténèbres, et, de la masse ainsi composée, un ange forme le monde actuel. Le but de la création est de dégager les parcelles de lumière et de les délivrer de leur prison ténébreuse. En particulier, l'homme primitif a sur elles une action bienfaisante et rédemptrice : il a son siège dans le soleil et dans la lune, destinés à recueillir la lumière dispersée dans le monde et à la faire parvenir à la région supérieure. Ce dégagement s'achèvera peu à peu après la mort, par la transmigration des âmes aux différents corps. L'Archon ou la puissance des ténèbres a créé alors de son côté l'homme d'abord, Adam, puis Eve, pour empêcher la séparation des parcelles lumineuses, qu'il se propose d'éparpiller de plus en plus par la génération, afin de conserver son butin. Adam, il est vrai, avant son union conjugale avec Eve, avait été prévenu par l'éon Jésus de ses pernicieux desseins, mais il s'était laissé séduire. C'est pourquoi Jésus est venu plus tard avec un corps apparent, pour instruire les hommes de la différence des deux royaumes. Enfin l'enseignement de Jésus étant mal compris,

falsifié, Manès lui-même a paru comme le Paraclet annoncé.

Pour assurer la séparation des éléments de lumière, Manès enseignait la doctrine des trois sceaux : le sceau des lèvres, qui signifie l'interdiction des paroles et des mets impurs, c'est-à-dire du blasphème, du vin et de la viande, de tout ce qui a vie ; le sceau des mains qui signifie l'interdiction du travail ordinaire comme étant un désordre dans le monde de la lumière ; le sceau du sein, qui interdit le mariage, ou plutôt la procréation des enfants, afin de ne pas enchaîner des âmes à la matière. Mais ces interdictions ne concernaient pas tous les adeptes, partagés en deux classes : une minorité d'élus ou de purs, et les catéchumènes ou auditeurs, qui composaient la masse. Pour ceux-là la rigueur de ces prescriptions s'adoucissait beaucoup ; la partie principale du culte était la prière. Parmi les fêtes des Manichéens, on connaît celle instituée en souvenir du supplice de Manès.

Ils avaient une organisation hiérarchique : ses degrés comprenaient, sans compter le chef, successeur de Manès, des maîtres au nombre de douze, comme les apôtres, soixante-douze évêques, qui rappelaient sans doute les soixante-douze disciples, enfin des prêtres. Puis venaient des diacres, simples aides des évêques. Tous ces ministres étaient choisis dans la classe supérieure.

Le secret rigoureux imposé par la discipline manichéenne explique la vitalité que la secte parvint à conserver. Jamais hommes ne s'enveloppèrent de plus de ténèbres que Manès et ses disciples.

A mesure que la secte se multiplia et se répandit, ils prirent de plus grandes précautions, qu'ils poussèrent jusqu'à la plus hypocrite dissimulation et au parjure. Durant les neuf années que saint Augustin fut engagé dans leurs erreurs, il ne put rien apprendre de ce qui se passait parmi les élus, pas même le temps où ils célébraient leur eucharistie. Ils savaient de plus se cacher parmi les fidèles et même dans les rangs du clergé, au point de rendre souvent inutiles les recherches des évêques pour les découvrir.

Demandons, en terminant cet aperçu sommair des hérésies qui désolèrent l'Eglise pendant les trois premiers siècles, s'il est possible d'imaginer un société simplement humaine, en proie comme elle dans le temps même de sa formation, à la rage d persécuteurs qui ont juré l'extermination de se membres, et à des discordes intestines, à des sou lèvements, à des déchirements intérieurs comm ceux qu'on vient de voir, et capable néanmoins d survivre. Cependant l'Eglise supportait encore dan le même temps un autre assaut.

CHAPITRE VI

Les attaques de la philosophie païenne.

C'était une maxime reçue depuis longtemps dans les écoles de Grèce et de Rome, qu'il devait y avoir deux sortes de religion : l'une pour le peuple, l'autre pour les gens d'esprit. Au vulgaire, les traditions mythologiques, le culte officiel ; aux littérateurs et aux philosophes, la liberté de penser sur tout cela à leur guise et sans scrupule. Ce n'est pas que dans la pratique on ne se crût obligé pour bien des motifs de se conformer aux prescriptions de la religion nationale ; on les observait comme tout le monde, sauf à en rire après coup entre amis. Le sage Cicéron expose même cette théorie assez crûment dans plusieurs de ses écrits. Elle ne lui est pas particulière ; on la retrouve chez presque tous les écrivains du paganisme. Platon lui-même n'admet pas que le peuple puisse jamais, en matière de religion, s'élever au dessus de la simple opinion, mélange de vrai et de faux ; et les néoplatoniciens, dont on verra plus loin se former l'école, sont pleins de mépris pour la classe des artisans et des ouvriers, qu'ils excluent à jamais du partage de la vérité. Aux yeux de Polybe et de Strabon, la religion n'est qu'un instrument

de police pour contenir les passions de la multitude, un épouvantail dont les gens d'esprit n'ont que faire. L'idée que jamais les lettrés et les philosophes se rencontreraient avec le peuple dans une foi commune contrariait toutes les manières de voir et de penser des gens de cette classe : elle leur semblait à tout le moins une folie. Il n'est donc pas surprenant que le christianisme ait rencontré une si grande opposition de leur part : il passait le niveau sur toutes les intelligences, il s'imposait à elles comme une révélation d'en haut, et, loin de se borner à un petit nombre d'initiés, il aspirait à devenir la religion de tout le monde.

Lors donc que sorti des rangs du peuple, prêché par des hommes du peuple, se répandant plus spécialement, à son origine du moins, parmi le simple peuple, il vint s'annoncer à la société païenne comme devant réunir et captiver toutes les intelligences, grandes ou petites, sous l'empire d'une même foi, on conçoit qu'il dut blesser au vif l'orgueil des lettrés du vieux monde. L'humilité de son origine le préserva d'abord de leurs attaques directes. De petites gens de la Judée, réceptacle et foyer de toutes les superstitions, des barbares, étrangers aux arts et aux sciences, proposant une doctrine qui serait la même pour les maîtres et pour les esclaves, pour les philosophes et pour le peuple ; se flattant d'amener le monde entier aux pieds d'un Dieu crucifié, et voulant substituer à Homère et à Platon quelques livres de peu de valeur, d'une antiquité douteuse, et composés chez le peuple le plus méprisable de la terre : cette tentative de fanatiques

ne méritait pas l'attention ; tout cela n'était digne que d'indifférence et de mépris.

Telle fut, en effet, en général, la première attitude de ceux qui, dans le monde païen, passaient pour les privilégiés de l'intelligence. Du moment que l'Evangile ne s'offrait pas à eux comme un système philosophique, qu'il descendait dans le peuple pour y faire des prosélytes, c'était à leurs yeux une chose jugée : une absurdité de plus venait grossir la liste des superstitions humaines. Cette attitude explique le silence que plusieurs d'entre eux gardent dans leurs écrits sur un événement dont la portée leur échappe. Ce n'est pas que le fait lui-même fût ignoré : on a vu la constatation de son étendue que Tacite faisait déjà sous Néron, et que Pline le Jeune renouvelait sous Trajan. Lorsque, dans ces premiers temps, les auteurs païens parlaient du christianisme, qu'ils confondaient avec la religion des Juifs, c'était pour l'accabler d'un dédain profond, de railleries et d'imputations odieuses.

Cet air de dédain et ce ton de raillerie s'observent particulièrement chez *Lucien de Samosate* qui écrivait vers le milieu du IIe siècle. Sans doute ce satiriste riait de tout, des extravagances du polythéisme comme des vérités les plus élevées de l'Evangile ; mais contre le christianisme son rire se faisait plus amer et plus strident. Et pourtant c'est la partie de l'Evangile qui se recommande d'elle-même à la raison naturelle, le dogme de l'immortalité de l'âme, l'esprit de fraternité qui doit régner parmi les chrétiens, le précepte du renoncement ou de l'abnégation, c'est cela précisément qui excite

la verve de Lucien et devient la thème de ses railleries. Les chrétiens lui paraissent des dupes ou des jongleurs ; il rit d'eux comme de charlatans qui parcouraient le monde romain pour séduire les simples par le prestige de la magie ou de la divination. Lui qui ne se donne la peine de rien examiner, déclare magistralement que les disciples du Christ sont des gens crédules qui acceptent tout ce qu'on leur dit « sans raison suffisante ». Et cela explique le ton de persifflage dont il use pour ridiculiser les martyrs chrétiens. Avec le rire on tue les plus puissantes comme les plus saintes choses. On voit que Voltaire a eu de très anciens précurseurs. Les chrétiens des premiers siècles étaient l'objet des ironies les plus insultantes. Ils devenaient des êtres encore plus ridicules que malfaisants, plus risibles qu'odieux. Les sarcasmes, les contes absurdes étaient popularisés par la caricature promenée dans les rues et commentée par interprète. Sous des emblèmes et des figures grotesques, entre autres, une tête d'âne, on désignait le Dieu qu'adoraient les chrétiens ; on voyait même un âne dressé sur une croix, et les chrétiens agenouillés devant elle.

Lucien exerçait son métier d'amuseur. Mais les auteurs païens d'une trempe d'esprit plus sérieuse ne se montraient ni plus indulgents ni mieux informés. Le grave *Tacite*, qui s'indignait à bon droit de la barbarie de Néron et de Tibère, les imitait à l'égard des chrétiens par la cruauté froide de son langage. Leur religion, dit-il, est une « superstition pernicieuse » ; il les appelle « des

gens haïs pour leurs infamies, des misérables dignes du dernier supplice ». Ce terme de superstition devient en quelque sorte un mot d'ordre dans le camp des adversaires de l'Eglise. *Suétone* le répète avec un égal dédain. Il ne sait même pas distinguer les chrétiens des Juifs turbulents : « C'est sous l'impulsion du Christ, dit-il, que ces derniers excitaient des troubles dans Rome ». Puis, quand son récit l'amène à parler des premiers martyrs, il appelle les chrétiens « une espèce d'hommes d'une superstition nouvelle et adonnés à la magie ». Superstition, répète *Pline*, dans sa lettre à Trajan, tout en reconnaissant qu'il n'y a rien découvert de criminel.

Le christianisme n'avait évidemment pas à attendre autre chose que le dédain et le mépris de la part des sectes philosophiques qui se moquaient de la vertu ou qui la réduisaient au plaisir, comme celle des épicuriens ou des cyniques. Mais l'école stoïcienne, dans laquelle s'étaient réfugiés les plus grands esprits et les plus nobles caractères de l'époque, dont les préceptes moraux n'étaient pas sans quelque affinité avec ceux du christianisme, aurait pu trouver dans l'Evangile ce qui lui avait toujours manqué, un dogme certain qui pût servir de base à son enseignement. Or, bien loin de rencontrer parmi les stoïciens, un accueil favorable, c'est dans leurs rangs qu'il compte ses adversaires les plus déclarés. C'est que ce qu'on a dit plus haut de l'orgueil aristocratique des lettrés du paganisme s'applique particulièrement à eux.

Ils ne pouvaient avoir rien de commun, selon

les expressions d'*Epictète* et de *Senèque*, avec « cette multitude sans philosophie, ces âmes communes et vulgaires qui forment la majorité du genre humain ». Aussi traitent-ils les chrétiens comme une poignée de fanatiques qui agissent par entraînement et non par raison. *Marc-Aurèle* voit dans la conduite des martyrs l'effet d'une pure opiniâtreté, d'une obstination qui n'a rien de sérieux ni de réfléchi. Epictète croit s'en tirer en disant que les Galiléens affrontent les supplices, par coutume, par manie.

L'Eglise, qui désespérera jusqu'à la fin des siècles toutes les forces qui l'attaquent, fit expirer le rire sur des lèvres incapables de l'imposer plus longtemps. Force fut alors au philosophisme païen de cesser de plaisanter pour paraître discuter et approfondir. C'est la seconde phase de la lutte. Il s'y prit de deux manières pour venir scientifiquement à bout d'une religion qui se manifestait si vivante et grandissante en dépit des plus formidables obstacles. On essaya d'abord de montrer la fausseté et l'inauthenticité du christianisme. Puis, devant l'échec de cette tentative, on voulut substituer à la foi chrétienne une sorte de religion rationaliste, mélange informe composé de toutes les erreurs en vogue et de quelques vérités dérobées à l'Evangile.

Sur le terrain de la discussion et de la polémique, le rhéteur *Fronton*, précepteur de Marc-Aurèle, se signala par une attaque à laquelle sa haute position, non moins que son talent, donnait crédit. Mais les deux chefs de cette première tentative furent Celse et Porphyre.

Celse, épicurien, qui se rendit fameux par ses diatribes contre la religion chrétienne, l'est surtout par son *Discours véridique*, écrit vers la fin du IIe siècle. Cet ouvrage n'a pas été conservé, non plus que ceux de Porphyre; ils ont péri, surtout à cause d'un édit de Valentinien III (448), qui ordonnait de les brûler. On les connaît cependant par les extraits et analyses qu'en donnent les écrits apologétiques chrétiens. Le Discours véridique, en particulier, pourrait être reconstitué presque en entier par la réfutation d'Origène. Le livre de Celse, diffus et incohérent, très faible dans la partie historique, et surtout rempli de légendes et de faussetés en ce qui concerne la vie du Sauveur, est un arsenal d'objections philosophiques contre le christianisme, où l'incrédulité puisa depuis lors toutes ses attaques. Celse suit pas à pas les dogmes et les croyances catholiques, tantôt pour les contredire, tantôt, et le plus souvent, pour s'en moquer. Voulant détruire à la fois l'Eglise mosaïque et l'Eglise chrétienne, il lance contre les saints personnages de l'ancienne Loi les accusations les plus gratuites et les plus injurieuses, et, mentant à la plus claire évidence, il représente Jésus-Christ et les Apôtres comme des hommes vicieux et criminels. Les miracles qu'ils ont faits l'embarrassent, car ils sont trop connus et trop attestés pour être niés : il s'en tire en les attribuant à la magie. Le dogme de l'Incarnation choque la haute idée qu'il a de la divinité, et il nie que le Fils de Dieu soit venu en ce monde pour cette raison « que Dieu savait bien ce qui se passait sur la terre sans avoir besoin d'y

descendre ». La résurrection est l'objet continuel des attaques de ce bel esprit, tant il comprend la force qu'elle donne à la prédication de la foi. Mais la foi elle-même trouve devant lui moins grâce que tout le reste, il s'efforce de montrer et répète à satiété ce que les incrédules orgueilleux de tous les siècles rediront après lui : que la foi est l'anéantissement de la raison humaine, une faiblesse, une crédulité déraisonnable. Celse s'efforce aussi de persuader que ce que les livres des chrétiens renferment de bon est fait d'autant de plagiats tirés de la philosophie païenne, et il voudrait que Platon soit le maître de Jésus-Christ.

A peu près dans le même temps, le platonicien *Porphyre*, Phénicien d'origine, composait un ouvrage en quinze livres contre les chrétiens, et prétendait aussi renverser scientifiquement le christianisme. Versé dans la connaissance des Ecritures, dont il professait ouvertement l'étude, il s'attachait à ébranler leur autorité et à saper les plus fermes colonnes de la révélation. Ses premiers efforts portèrent sur les prophéties de l'Ancien Testament, qu'il prétendit fabriquées après l'événement. Dans la période apostolique, il cherchait à mettre les apôtres en contradiction les uns avec les autres, et il n'avait garde, on le pense bien, d'omettre une prétendue rivalité entre saint Pierre et saint Paul, tant il est vrai que, même en ces matières, il n'y a rien de nouveau sous le soleil. Comme Celse, Porphyre s'attaquait aux principaux dogmes révélés, et trouvait dans chacun d'eux sujet à objection et à controverse.

Mais ils étaient en face de la vérité catholique puissamment armée pour repousser ces accusations, renverser ces échafaudages de négation et faire briller la lumière. De même que l'hérésie faisait naître d'éclatantes professions de foi catholique, le philosophisme par ses attaques donnait naissance à cette robuste apologétique chrétienne qu'on verra se dresser tout à l'heure, et dont l'élévation et la force mettaient à néant les sophismes, les accusations blasphématoires et les mensongères inventions des beaux esprits païens.

Il y avait donc autre chose et mieux à faire que d'user ses dents sur ce roc solide, autre chose de plus habile; c'était de tourner l'adversaire qu'on ne pouvait renverser, en essayant une contrefaçon de la religion chrétienne. C'est la seconde tentative. Elle s'esquisse déjà dans les œuvres de Celse et de Porphyre. L'école des *néo-platoniciens*, dont Porphyre sera aussi l'un des chefs, lui donnera une forme plus étudiée. Le christianisme, en effet, faisait sentir son influence sur toutes les classes de la société. Sa vertu divine pénétrait partout, au point que les auteurs païens les plus sages de ce temps reflétaient, inconsciemment peut-être, ses doctrines morales dans leurs écrits ; la trace de cette influence y est visible. De ce point de vue, on a pu dire avec raison que la lutte engagée par la sagesse païenne contre le christianisme n'est devenue possible que par le christianisme même. On avait donc là un point de départ. Mais il fallait une adaptation à quelque système religieux.

Il était nécessaire, tout d'abord, d'atténuer les crudités révoltantes de la mythologie ; il fallait refaire l'Olympe sur un type moins inacceptable pour une société déjà imprégnée des sublimes pensées chrétiennes. On se mit à l'œuvre. On ne donna plus des anciens dieux que des explications allégoriques ; on en fit de simples symboles, des images destinées à représenter d'une manière sensible les divers aspects de la divinité et ses mystères. Porphyre tentait l'impossible pour transformer Jupiter, Isis, Apis, en autant de manifestations de l'idée divine. De même que Plotin s'employa à dégager Vénus de son infamie.

Ce n'était pas assez, car le christianisme confondait ce paganisme quelque peu assaini, non seulement par la pureté et l'élévation de sa doctrine sur Dieu, mais aussi par son haut prestige moral auquel ce paganisme mitigé restait si complètement inférieur.

Il fallait donc essayer de lui disputer ce prestige. On se mit à contrefaire la religion chrétienne et à la piller. On fit disparaître les monstruosités de la morale païenne; Platon, Aristote, Pythagore furent épurés et habillés à la chrétienne, on leur prêta les sublimités de la révélation, puis par une évolution aussi ridicule qu'audacieuse, on fit des philosophes anciens les maîtres que Jésus-Christ avait consultés, et de leurs systèmes la source dont le christianisme découlait. On a vu Celse mettre au jour cette prétention, assimiler les dogmes catholiques aux nuageuses théories de Platon, et même en faire dériver l'Evangile. Il alla jusqu'à voir dans

la philosophie païenne tout ce que l'Eglise enseignait sur Dieu, sur l'âme, la destinée humaine, le monde, le jugement futur, etc... Il ne manquait que d'expliquer comment, avec cette même doctrine demeurée jusque-là d'une inefficacité absolue, le christianisme bouleversait et transformait le monde.

Le christianisme ne se recommandait pas seulement par l'incomparable pureté et élévation de sa morale. La prédication évangélique s'étayait sur des miracles dont l'éclat et le nombre jouaient un grand rôle dans la conversion du monde. Ceux de Jésus-Christ avaient laissé de telles empreintes, ceux des Apôtres étaient si vivants dans les souvenirs, on en voyait tous les jours de si frappants que le paganisme n'avait pas osé nier le fait, et feignait seulement de l'attribuer à la magie. C'était la seule manière dont Celse avait cru pouvoir s'en débarrasser. Sentant la faiblesse de cette réponse, les philosophes virent qu'il leur fallait à eux aussi des miracles à opposer à ceux qu'on voyait dans l'Eglise.

C'est alors qu'*Apollonius de Thyane* recouvra sa célébrité et que, même, elle s'accrut par un essai d'apothéose. Cet imposteur avait paru dès le commencement de la prédication apostolique. Philosophe pythagoricien et ambiteux de jouer un grand rôle, il s'était montré successivement à Antioche (34), à Rome (65), et dans Alexandrie (69), jouant partout le rôle d'inspiré, de réformateur et d'ami des dieux : il avait entrepris de ranimer leur culte et d'en relever la majesté. Apollonius de Thyane était

mort vers 97, après avoir pris ses mesures pour dérober, même à son fidèle Demis, le lieu et la manière de sa mort. *Flavius Philostrate* écrivit sa vie, sur les instances de l'impératrice Julia Domna, mère de Caracalla. L'intention qui inspira ce roman ne fait pas doute. Le néoplatonisme voulait avoir son Christ comme le christianisme avait le sien. Pour lui composer une physionomie, l'auteur empruntait de nombreux traits à l'Evangile, mais il n'arrivait qu'à faire une copie maladroite autant que mensongère de la vie du divin Sauveur. Néanmoins, on affecta de se prendre d'enthousiasme pour la mémoire d'Apollonius, on dressa des autels à ce faux thaumaturge, mais ce bruit tout factice ne tarda pas à s'étouffer dans le silence.

Quelque chose manquait encore. Il importait aussi au philosophisme d'opposer aux saints qui illustraient l'Eglise d'autres types de vertu non moins beaux. Ce fut le point de départ d'une série de biographies où les sages du paganisme se décernaient naturellement tous les titres à la vénération publique. Alors parurent les deux vies de Pythagore composées par Porphyre et Jamblique, celle de Philon que Jamblique transfigure en une véritable théophanie. On rendait la pareille à ces panégyristes, ils étaient célébrés à leur tour. Jamblique l'était par Eunope, Proclus par Marin.

Cependant ces pauvres essais de contrefaçons n'obtenaient qu'un misérable résultat. La religion de fabrique païenne ne pouvait que dépérir, à peine inventée, tandis que la foi chrétienne grandissait et

se fortifiait tous les jours. Le *Néo-platonisme* tenta un autre effort, et ce fut, sans plus lacérer l'Evangile, de tuer la foi par la raison, la sagesse divine par la sagesse humaine, la religion révélée par la religion naturelle.

Il est intéressant de savoir que cette dernière tentative eut son point de départ dans la méthode chrétienne d'éclectisme, mise en honneur surtout par Clément d'Alexandrie qui illustrait alors l'école de cette ville. De bonne heure Alexandrie avait vu se former une brillante école de catéchètes dont la mission était d'enseigner les vérités fondamentales de la foi, non pas seulement à de petits enfants, mais à des convertis d'un certain âge et parfois très instruits. Pour les docteurs chrétiens, la vraie philosophie était l'enseignement évangélique, mais ils ne laissaient pas toutefois d'y rattacher la philosophie profane, au moyen des fragments épars que celle-ci conservait des premières traditions, et qui semblaient tendre à se réunir de nouveau dans un même système de doctrine. Cette idée conduisait à deux résultats : en réunissant les fragments de vérité répandus dans les diverses écoles, on reconstruisait un système de conciliation et de vérités communes, on rendait la vie à la philosophie grecque expirante ; en même temps que l'ensemble de ces vérités, mis en regard du symbole chrétien, faisait ressortir plus vivement la supériorité incomparable de ce symbole. Ce syncrétisme si rationnel ne pouvait donc que plaire, et aux philosophes païens qui en sentaient le besoin au milieu de leurs éternelles divisions, et aux maîtres

chrétiens qui s'en faisaient un moyen pour amener les Gentils les plus éclairés à la connaissance de la doctrine chrétienne. Mais il y fallait de la circonspection. L'école des catéchèses pouvait sans inconvénient insister sur la confirmation que cette méthode éclectique donnait à la vérité de la religion chrétienne, tandis que, si on ne voulait exciter les soupçons des Gentils, il fallait dissimuler jusqu'à un certain point, devant eux, et laisser dans l'ombre le côté chrétien de la philosophie éclectique, et ne présenter d'abord que son côté profane et purement philosophique.

Ammonius Saccas, disciple chrétien de Clément d'Alexandrie, forma le plan d'une école séculière, sans but au moins apparent de propagande, qui devait devenir le rendez-vous de tous les partis, de toutes les religions, comme on prétendait en faire le rendez-vous de toutes les vérités. Il s'annonça simplement comme le restaurateur de l'ancienne philosophie. Il fit appel à tous les systèmes, mais il s'appliqua surtout à concilier Platon et Aristote, donnant encore à Platon une préférence marquée, comme à celui dont les idées se rapprochaient davantage de l'enseignement chrétien. On vit accourir en foule aux doctes leçons d'Ammonius des hommes de toutes les opinions ; on y vit des chrétiens, mais plus encore des païens, des disciples de Platon, d'Aristote, de Zénon, etc., et son école éclipsa toutes les autres par son éclat. Cette méthode éclectique fut donc une création chrétienne et un moyen d'attirer les esprits les plus éclairés vers l'Evangile.

Ces leçons prêtaient, on le voit, par leur caractère à deux interprétations diamétralement opposées : l'une toute chrétienne, vraie et naturelle, qui les rapportait à la religion du Christ ; l'autre toute païenne, qui essayait de reconstruire avec ces fragments antiques un nouveau système compatible avec le culte des dieux. Deux hommes de vaste intelligence, mais inégaux de génie, et tournés par leur caractère et leurs dispositions vers ces pôles opposés, qui se rencontrèrent dans l'auditoire d'Ammonius, réalisèrent ensuite avec éclat ces deux tendances. Ce sont Origène et Plotin. Origène a sa place illustre parmi les défenseurs de la vérité catholique, Plotin devint le grand chef de l'école néo-platonicienne alexandrine.

Plotin avait puisé aux sources chrétiennes pendant les onze années qu'il fréquenta l'école d'Ammonius. Il étudia aussi les doctrines orientales, et lorsqu'il crut avoir réuni tous les éléments de son système, il vint ouvrir son école à Rome (244). Son système se séparait du gnosticisme par des différences essentielles, et surtout par un but opposé, puisque celui-ci, principalement avec Valentin, prétendait établir le vrai christianisme, tandis que les néo-Alexandrins voulaient constituer un nouveau paganisme tout philosophique, en paraissant ne vouloir qu'expliquer d'une manière plus vraie et plus raisonnable toute la religion ancienne. Le fond des deux sectes était cependant commun. Quant aux vérités et maximes chrétiennes, elles subirent nécessairement une profonde altération en passant dans la combinaison néo platoni-

cienne, mais la trace en est facile à reconnaître.

Le nouveau dogmatiseur enseignait l'unité de Dieu, l'Un absolu, mais une unité conçue de telle sorte qu'elle absorbait tous les êtres. C'était le « grand tout », un pur panthéisme. Selon Plotin, en effet, tous les êtres étaient sortis de l'unité suprême par émanation : il imaginait une trinité formée de trois Principes : de l'Etre unique émane l'Intelligence, de l'Intelligence émane l'Ame universelle, productrice de toutes les âmes ; et toutes deux se confondent avec l'Un absolu. Le Démiurge de Plotin, l'Ame universelle, renferme toutes les idées, tous les types ; on en voit descendre une série d'êtres, dieux, génies, héros, démons, qui se terminent par l'âme et la matière. Dans cette progression descendante, chaque espèce d'êtres représente le type dont elle est la réalisation, et correspond donc à un être supérieur, à un génie, à un démon, à un dieu, et en subit l'influence. Dans ce système, l'âme humaine, emprisonnée dans le corps, s'élève au-dessus de la matière par la privation des jouissances physiques. Plus elle s'en dégage, plus elle se rapproche du Démiurge et de l'Intelligence ; elle arrive enfin à son premier principe, à la contemplation de Dieu, à l'absorption en lui, but suprême auquel elle doit aspirer.

On voit de suite la morale et le culte qui découlent de ce système : la répression des passions, les abstinences, les purifications, la prière, enfin le opérations théurgiques par lesquelles on évoquai les dieux, les génies, les démons, et on s'élevait l'union divine par le retour à l'Ame universelle, l

seule existante, et qui n'est elle-même que le concept de l'intelligence de l'Un absolu. C'était là l'œuvre suprême de la philosophie païenne.

C'était aussi, et surtout, une religion. La nouvelle école, en effet, prétendait reconstruire à sa manière le paganisme et faire revivre dans ses conceptions philosophiques les divinités de la mythologie. Ainsi, pour elle, les trois premiers dieux, Uranus, Saturne et Jupiter, devinrent ses trois Principes ou hypostases, et ainsi des autres, chacun à son degré.

Trois hommes se succédèrent pendant plus d'un demi-siècle pour donner au néo-paganisme toutes ses proportions. Plotin en posa le fondement dans son enseignement dogmatique. Exalté par son enthousiasme et un immense orgueil, il se donna pour un inspiré, un grand ami des dieux, entraîna toutes les classes à Rome, jusqu'à l'empereur Gallien et sa femme Salonine, et fut honoré comme un dieu après sa mort (270). Porphyre, plus froid, mit plus d'ordre et de clarté dans les idées de son maître, s'étendit sur la morale et la religion, et, comme on l'a vu, déclara une guerre plus ouverte au christianisme. *Jamblique*, qui succéda à Porphyre, au commencement du quatrième siècle, absorba tout dans l'élément religieux. Les prières, les invocations, les formules, jusqu'aux généalogies des dieux, tout fut réglé par ce philosophe hiérophante, qui complèta ainsi le système ; et tant d'efforts et tant de haine n'aboutirent qu'au ridicule sous lequel l'école néo-platonicienne succomba encore plus que par les rigueurs du pouvoir civil,

devenu chrétien. Le christianisme pouvait enfin prendre un libre essor.

Les trois premiers combats sont terminés : l'Eglise y a été trois fois victorieuse. La force matérielle, représentée par un immense Empire idolâtre a voulu l'écraser sous sa masse : cet Empire ébranlé de toutes parts, va crouler définitivement ; l'Eglise reste debout, inébranlable, animée d'une vigueur suffisante pour infuser une sève nouvelle au monde nouveau qui va surgir sur ces débris. L'hérésie a fait mille efforts pour altérer son symbole : l'hérésie de ce temps-là n'est plus qu'un souvenir ; l'Eglise prêche avec un éclat et un succès grandissant les vérités qu'elle enseignera jusqu'à la fin. Le philosophisme païen a tenté de se substituer à la doctrine révélée ; il a échoué misérablement, et ses attaques n'ont servi qu'à mettre en plus haut relief la sublimité de cette doctrine.

Avant d'entrer dans une nouvelle phase de l'histoire ecclésiastique, il reste à dire comment l'Eglise a maintenu et défendu pendant ces trois premiers siècles les vérités dont elle avait reçu le dépôt sacré et sa divine institution.

CHAPITRE VI

L'Église et ses premiers docteurs.

L'assistance divine, promise par Jésus-Christ à son Eglise, ne lui fit pas défaut au milieu de tant de dangers. Dieu lui suscita d'ardents défenseurs pour revendiquer contre les persécutions la vraie liberté chrétienne, contre l'hérésie la sainte et pure vérité catholique, et contre les efforts du philosophisme païen les droits de la révélation et de la foi. La science ecclésiastique posait ainsi ses premiers fondements.

Les chrétiens furent trop absorbés à l'origine par l'œuvre de la diffusion de l'Evangile pour songer à des études scientifiques.

La science, d'ailleurs, ne vient jamais en premier lieu dans le développement des sociétés. Au surplus, l'Eglise « savait » le Christ, et possédait en lui toute vérité. Il parut néanmoins quelques écrits dès les temps les plus reculés. Les auteurs avaient encore conversé avec les apôtres et furent appelés pour ce motif *les Pères apostoliques*. Leurs ouvrages offrent des analogies avec les écrits bibliques, et quelques-uns eurent durant un certain temps les honneurs de la lecture publique dans le service divin. Les Pères apostoliques précédèrent

donc les *Apologistes*, qu'on vit se lever vers l'an 125. Les apologies, destinées d'abord par leurs auteurs à défendre le christianisme contre l'hostilité des païens et des juifs, durent bientôt protéger l'Eglise contre les attaques du schisme et de l'hérésie. L'un ou l'autre des Pères apostoliques, vivants encore au commencement du second siècle, eurent part à cette défense. Enfin la science chrétienne, dont l'éclosion n'amena point la fin de la littérature apologétique, continuée aussi longtemps que le christianisme dut lutter pour l'existence, prit forme vers la fin du second siècle, se proposant avant tout d'exposer et de développer les enseignements de la foi ou d'expliquer les Ecritures. Ce fut l'œuvre de ses premiers docteurs.

Les Pères apostoliques se bornaient à la tâche opportune. Exposer les dogmes de la religion, inculquer aux fidèles les préceptes de la morale évangélique, les prémunir contre les erreurs naissantes, développer les principes de la divine constitution de l'Eglise : tel était d'ordinaire le thème de ces exhortations vives et courtes qui, sous forme d'épîtres, circulaient dans les communautés chrétiennes, pour y propager et y maintenir l'enseignement du Christ et des apôtres. Ces écrits sont un précieux témoignage des croyances et des institutions de l'Eglise primitive.

Le plus ancien paraît être le *Didachè* ou Doctrine des Douze apôtres, dont le texte a été récemment retrouvé. Il a dû être écrit de l'an 80 à 90. La première partie commence par une exhortation aux

nouveaux baptisés, qui est la description des deux voies ouvertes devant l'homme; elle contient des directions sur l'administration du baptême, le jeûne, la prière, l'eucharistie, et des prières avant et après la communion.

La deuxième partie renferme des dispositions disciplinaires sur l'accueil à faire aux prédicateurs missionnaires ou apôtres, aux prophètes, aux chrétiens étrangers de passage; des prescriptions quant à la célébration du dimanche, au choix des évêques et des diacres, à la correction fraternelle, enfin une conclusion qui rappelle la fin du monde et la résurrection, en invitant à la vigilance et à la persévérance.

L'*Epître de Barnabé*, attribuée peut-être à tort à l'apôtre de ce nom, a pour but d'établir l'abolition de la loi mosaïque et la substitution d'une alliance nouvelle à l'ancienne alliance imparfaite. Elle contient de beaux développements sur la divinité de Jésus-Christ, l'Incarnation, la justification de l'âme et la grâce, le jugement et la résurrection future.

C'est encore du Ier siècle que datent les écrits du pape *saint Clément*. Un seul est connu authentiquement, mais il est pour l'histoire de l'Eglise un document de premier ordre, à cause des circonstances dans lesquelles il a été composé. La communauté chrétienne de Corinthe, dont la paix était troublée par un esprit d'indiscipline déjà relevé par saint Paul, s'adresse, pour la faire rétablir, non pas à l'apôtre saint Jean, qui vivait encore et se trouvait à la tête des Eglises d'Asie, si voisines de

la Grèce, ni à d'autres sièges apostoliques, mais à celui du successeur de Pierre. Le pontife romain parle aux Corinthiens avec une autorité paternelle, imitée du premier chef de l'Eglise et des autres apôtres. Cette lettre vraiment apostolique fit tout rentrer dans l'ordre, et ne cessa d'être en vénération dans l'Eglise de Corinthe, où, au rapport d'Eusèbe, on la lisait encore publiquement au IVe siècle. Elle renferme une puissante exhortation à l'obéissance envers les supérieurs, au respect de l'ordre hiérarchique et à l'union de tous. On y trouve des traces précieuses des dogmes et de la morale évangélique, et notamment de l'inspiration des livres saints, des sentences et des citations textuelles des Evangiles de saint Mathieu et de saint Luc, des Actes, des Epîtres des Apôtres, surtout de saint Pierre et de saint Paul. Clément renvoie même les Corinthiens à la première lettre que l'Apôtre des nations leur avait adressée pour apaiser leurs divisions. Il insiste sur la distinction des laïques et de l'ordre ecclésiastique, et sur la règle de la succession épiscopale, qui était la base de la tradition.

Il a déjà été question, dans un chapitre précédent, des *Epîtres de saint Ignace d'Antioche*, écrites par ce saint évêque au cours de son voyage à Rome, où il devait être jeté aux bêtes. Elles sont donc du règne de Trajan et du commencement du IIe siècle. Il y en a sept. Quatre d'entre elles ont été composées à Smyrne, adressées aux Eglises d'Ephèse, de Magnésie, de Tralles et de Rome ; les trois autres ont été adressées de Troas aux com-

munautés de Philadelphie et de Smyrne, et à l'évêque de cette ville, saint Polycarpe. Toutes ces lettres contiennent l'expression de la reconnaissance du saint pour la charité qui lui a été témoignée partout sur son passage ; elles mettent les Eglises en garde contre les docètes judaïsants (n'attribuant au Fils de Dieu qu'une apparence d'humanité) et pressent les fidèles de se ranger autour de leurs évêques. Elles marquent la subdivision du clergé des Eglises en trois ordres, les évêques, les prêtres et les diacres ; et l'on a déjà vu avec quelle netteté et quelle force le saint martyr professe la prééminence de l'Eglise de Rome sur toutes les autres.

L'Eglise de Philippes avait demandé à l'évêque de Smyrne communication des lettres de saint Ignace. L'*Epître de saint Polycarpe*, écrite en réponse à cette requête, a une haute portée dogmatique par l'opposition victorieuse qu'elle établit entre les dogmes de la primitive Eglise et les altérations de doctrine qui commençaient à se produire. Elle était lue publiquement aux fidèles dans le service divin. Le glorieux martyre de ce disciple de saint Jean, sous Marc-Aurèle, donna lieu à une relation fameuse adressée par l'Eglise de Smyrne aux autres Eglises, et qui est elle-même d'une grande importance. La catholicité de l'Eglise, la divinité et l'adoration du Christ, le culte des saints, celui des saintes reliques, y sont formellement enseignés.

Le *Pasteur d'Hermas*, dont l'auteur se dit contemporain de saint Clément, fut composé par un prêtre vivant dans les environs de Rome, comme une exhortation à la vie chrétienne et pénitente,

en y mêlant néanmoins plusieurs points dogmatiques. Cet ouvrage, plus didactique et plus étendu que les précédents, est divisé en trois parties. Dans la première, les *Visions*, la Vérité ou un Ange apparaît à l'auteur sous la forme d'un Pasteur, et lui fait une série d'instructions sur la pénitence, le réveil de la ferveur, la pratique des vertus chrétiennes. Les calamités par lesquelles passait alors l'Empire servent à Hermas de confirmation et d'appui, et l'amènent à ouvrir les terribles perspectives de la fin du monde et de l'Antechrist. La deuxième partie, les *Préceptes*, renferme douze commandements sur les points principaux de la perfection chrétienne. La fin de l'ouvrage, intitulée les *Similitudes*, fait apparaître sous une série de comparaisons les vérités dogmatiques et morales. L'unité et la trinité en Dieu, la divinité de Jésus-Christ, la réalité de la nature humaine, les trésors de la Rédemption, l'innocence primitive de l'homme, sa chute et sa réintégration dans la grâce, son libre arbitre, son infirmité personnelle, la force que lui donne la grâce de Dieu, l'existence et les propriétés des divers sacrements, le jugement futur : tous ces points capitaux trouvent tour à tour, dans le pasteur d'Hermas, une exposition toujours attachante, et suffisamment exacte pour une époque où la terminologie des dogmes n'était pas encore bien fixée.

Enfin, à ceux des écrits des Pères apostoliques qui nous ont été conservés, se rattache l'*Epître à Diognète*. Ecrite à un païen qui demande compte du miracle de la propagation évangélique et veut connaître l'attrait mystérieux vers le Christ et sa

doctrine que subit le monde, l'Epître à Diognète expose parallèlement les défauts du paganisme et du judaïsme, et la perfection dogmatique et morale de la religion chrétienne. Les principaux dogmes catholiques sont touchés dans cette lettre, dont la beauté du style et la noblesse des conceptions ont fait un joyau de l'antique littérature chrétienne.

On pourrait rattacher les noms des apologistes les plus connus aux célèbres écoles fondées par les apôtres, et qui devinrent des pépinières d'évêques et de docteurs : écoles d'Antioche, de Rome, d'Alexandrie et d'Afrique. Mais il sera plus conforme à l'ordre logique adopté dans les chapitres précédents de procéder par ordre de matières, selon que ces écrivains ont vengé l'Eglise contre les persécutions, les hérésies et les efforts du philosophisme païen. L'un ou l'autre d'entre eux se rencontrera, il est vrai, sur des terrains différents.

Attaquée dans son dogme, dans son culte et dans sa morale, l'Eglise se voit en butte à toutes les contradictions. Des prétoires où la citent les pouvoirs humains, elle est obligée de descendre dans l'arène de la discussion pour réfuter les calomnies des sophistes et désarmer la haine des masses. Il faut qu'elle dise aux hommes d'Etat, aux gens d'esprit et au peuple ligués contre elle, ce qu'elle est, d'où elle vient, où elle va : il faut, en un mot, qu'elle leur présente à tous son apologie. Pour triompher de l'intolérance d'un pouvoir persécuteur, de la sophistique des gens d'esprit et du fanatisme populaire, l'Eglise, livrée à sa faiblesse apparente, n'a

d'autre ressource, après la grâce divine que la parole. C'est, armée de la parole, qu'elle combat, se défend, attaque, persuade, entraîne; c'est par la parole qu'elle réduira ses ennemis sinon au silence, du moins à l'impuissance d'une haine qui ne répond à la vérité que par les supplices. Là est la grandeur de cette lutte : la parole de vérité aux prises avec la force matérielle et brutale.

Dès la troisième persécution, saint *Quadrat*, évêque d'Athènes, qu'Eusèbe représente comme un disciple des apôtres, distingué par son génie et son zèle apostolique, prit au moins la défense de ses frères. Dans la pièce qu'il adressa à l'empereur Hadrien, il commença la discussion dogmatique contre le paganisme, en montrant la supériorité, ou plutôt la réalité des miracles de Jésus-Christ, et la vanité des prodiges qu'on leur opposait. Un philosophe chrétien de la même ville, *Aristide*, présenta aussi à Hadrien une apologie destinée à faire voir la supériorité morale du christianisme, si on le compare au polythéisme grec ou barbare, ou même au monothéisme juif. Ces deux écrits modifièrent favorablement les dispositions du prince. On n'en possède que des fragments. Ainsi en est-il des apologies de saint *Apollinaire*, évêque d'Hiérapolis, en Phrygie, et de saint *Méliton*, évêque de Sardes, qui sont de la même époque.

Mais celles de saint *Justin* le Philosophe, de Sichem en Samarie, martyrisé sous Marc-Aurèle, de 163 à 167, subsistent comme un monument glorieux de cette défense. On a vu précédemment par

quelle voie cet apologiste, aussi docte et éloquent qu'intrépide, était parvenu des ténèbres de la philosophie païenne à la clarté de la religion du Christ. Avec saint Justin et son école, commence la théologie proprement dite. Elle ne fut et ne devait être qu'une polémique. Il adressa la première de ces apologies à l'empereur Antonin le Pieux, la seconde à Marc-Aurèle. Dans ces écrits, saint Justin s'applique à montrer aux païens que la religion chrétienne est la plus ancienne, ou plutôt la première, puisque les poètes et les philosophes anciens ont emprunté aux livres de Moïse ce qu'ils ont dit de vrai et de bon ; qu'elle est pure et véritable, ce qu'il rend plus sensible par la comparaison qu'il en fait avec les doctrines absurdes et immorales du paganisme, et en montrant l'impuissance des philosophes. Il insiste sur les témoignages que lui fournissent les auteurs de l'antiquité révérés des païens, en faveur de nos dogmes, surtout de l'unité de Dieu. Ces idées de saint Justin forment la base de toute la polémique chrétienne contre le paganisme, et il faut convenir que cette manière était habile : elle fermait la bouche doublement aux païens, en appuyant les dogmes chrétiens touchant la nature divine sur les témoignages de leurs propres philosophes, et en ruinant l'autorité de ceux-ci en tout ce qui ne s'accordait pas avec notre sainte doctrine. Justin ruinait cette autorité non seulement en révélant la source chrétienne de ce que les anciens avaient dit de vrai, mais en montrant les plus célèbres philosophes en contradiction entre eux et avec eux-mêmes, et en mettant à nu leur impuis-

sance à trouver, à défendre et à propager la vérité.

Ces idées se retrouvent surtout exposées, et dignement, dans la première Apologie, dont voici le début. Après avoir déclaré hautement qu'il est un de ces chrétiens si injustement haïs et persécutés, le généreux apologiste continue ainsi : « La raison, dit-il, fait un devoir à ceux qui sont vraiment pieux et philosophes d'aimer la vérité, et de l'aimer jusqu'à lui sacrifier les préjugés reçus de nos ancêtres et la vie elle-même. Princes, on vous donne les noms de pieux et de philosophes, on vous appelle les gardiens de la justice et les amis de la vérité : nous allons voir si vous êtes tels. Car, si nous vous adressons cet écrit, ne croyez pas que ce soit pour vous flatter ou vous demander grâce : la seule chose que nous vous demandons, c'est que vous ordonniez une enquête sévère, et que si nous sommes trouvés coupables, nous soyons punis selon la rigueur des lois. Et ne vous y trompez pas, ajoute Justin : si vous n'écoutez contre nous que le désir de plaire à des hommes superstitieux, ou qu'une aveugle passion ou de vaines rumeurs, votre sentence n'atteindra que vous-mêmes. Pour nous, tant que vous ne nous couvaincrez pas de quelque crime, vous pouvez bien nous immoler, mais vous ne pouvez nous nuire. » Tel fut l'exorde de saint Justin. Jamais l'innocence opprimée ne parla un langage plus noble et plus fier, et encore aujourd'hui un cœur vraiment chrétien, ne peut, sans éprouver un certain mouvement d'orgueil, relire ces belles paroles du philosophe catholique.

Cette fermeté et cette haute raison se soutien-

nent dans toute la suite, en même temps que l'habile apologiste sait tempérer par de sages ménagements l'énergie de sa parole. Déjà il signale cette criante partialité dont on usait dès lors contre les vrais chrétiens, les catholiques, en refusant à eux seuls la paix et la liberté qu'on accordait à toutes les sectes païennes ou hérétiques ; en proscrivant chez eux ce qu'on tolérait partout ailleurs, « et cependant, dit-il, nulle part on ne trouve une doctrine plus sage, une morale plus pure, une soumission plus parfaite à l'autorité civile, en un mot des maximes et une conduite plus conformes à la tranquillité publique et au bien social. » Parmi les preuves de la religion, il insiste sur les prophéties, qui avaient fait sur lui une si profonde impression ; et il aborde enfin la partie la plus délicate, celle des griefs que l'on accumulait contre les chrétiens. Comment détruire péremptoirement ces atroces calomnies, sans raconter ce qui se passait dans les assemblées, et, partant, sans blesser la loi du secret ? Saint Justin ne craignit pas de le faire ; il céda à la nécessité, et il le fit toutefois encore avec réserve, évitant, en parlant du baptême et de l'eucharistie, de donner les formules sacramentelles. Sur tout le reste, sur les prières, les exhortations, les lectures, le baiser de paix, la quête pour les pauvres, il n'y avait pas d'inconvénients sérieux, et saint Justin en parle avec toute liberté. En deux mots, la nécessité force saint Justin à lever un coin du voile, et la loi seule du secret explique pourquoi il ne l'a pas levé tout entier.

Dans la seconde Apologie, il relève le courage des

chrétiens de tout sexe, de toute condition, même de simples ouvriers qui mouraient pour la doctrine de leur maître. « Quel est, ajoute l'apologiste, le disciple de Socrate qui ait consenti à perdre la vie pour l'amour de la philosophie? » Il donne de la supériorité de la doctrine chrétienne cette raison remarquable, que les chrétiens possédaient la vérité tout entière, le Verbe parfait dans le Christ, tandis que chaque philosophe, dans ce qu'il a eu de bien, n'en avait possédé que des parcelles, des fragments de vérité ; et c'était de là que venaient leurs fréquentes contradictions. Justin y parle aussi de sa dispute avec le sophiste Crescent, « dans lequel, dit-il, j'ai trouvé un ignorant, un amateur d'opinions, et non un philosophe ; et si vous ignorez, ajoute-t-il hardiment, les questions que je lui ai adressées et ses réponses, je suis prêt à reprendre la dispute devant vous, afin de mettre en évidence la vérité que je défends. » Il termine en demandant aux empereurs de rendre publique sa requête, afin que tous connaissent la vérité sur les chrétiens.

Contre les Juifs, saint Justin écrivit son *Dialogue avec Triphon.* Il y reproduit la discussion qu'il eut, en effet, avec ce juif instruit, et il en fi le plus étendu des ouvrages qui nous restent de lui L'illustre Père s'attache principalement à montre l'accomplissement et l'abrogation de la loi ancienn par l'Evangile, et il prouve cette thèse fondamen tale par les prophéties qui ont annoncé si clair ment l'avènement de Jésus-Christ, la vocation d Gentils et l'établissement de l'Église.

Le nom de *Tatien* s'est également déjà renco

tré dans cette histoire. Ce disciple de saint Justin finit, en effet, par sombrer dans les grossières erreurs des gnostiques. Son savoir était immense ; saint Jérôme rapporte qu'il composa un grand nombre d'écrits. Ils sont tous perdus, à l'exception de son *Discours contre les Grecs*. C'est une attaque contre les païens encore plus qu'une défense du christianisme ; il y tourne en ridicule leurs divinités, leurs temples, leurs cérémonies et leurs mœurs. La religion chrétienne y est lavée avec soin du reproche de nouveauté, à l'aide de citations empruntées à l'Ancien Testament. C'est encore aux empereurs Marc-Aurèle et Commode que le grec *Athénagore* présente l'apologie intitulée *Ambassade pour les chrétiens*. On y retrouve, en général, les idées de saint Justin. Son travail est remarquable par la beauté de l'exposition, et la manière à la fois digne et spirituelle dont le sujet y est traité. Athénagore justifie ses coreligionnaires des accusations dont ils étaient l'objet. Il insiste moins que saint Justin sur les Saintes Ecritures et davantage sur la raison, s'attachant principalement à montrer ce qu'il y avait d'absurde et d'impur dans le paganisme, qu'il met en parallèle avec la doctrine et les mœurs des chrétiens. Le même apologiste a composé, entre autres ouvrages, un traité de la *Résurrection des corps*, pour répondre à ce que les païens objectaient contre ce dogme. Il prouve très éloquemment la convenance, la possibilité de cette résurrection, en dépit des arguments qu'on tire des transformations matérielles qui suivent la mort. De ce point de vue, cet opuscule est encore d'actualité.

C'est à *Tertullien* que l'apologétique chrétienne doit son plus grand éclat. Né à Carthage, vers l'an 160, d'un centenier proconsulaire, et dans les ténèbres du paganisme, il fut principalement touché de la force des martyrs au milieu des tortures. Il se convertit vers l'an 190, épousa une femme chrétienne et reçut plus tard la prêtrise. Un génie vaste et un esprit pénétrant, une imagination ardente qui dominait son jugement dans les moments de fougue, un caractère austère jusqu'à la dureté, tenace et inflexible, irascible et violent, sont les principaux traits sous lesquels le dépeint l'histoire. Le dernier explique les écarts dans lesquels il finit par tomber.

Dès le jour où Tertullien eut embrassé la foi chrétienne, il l'étudia avec ardeur et l'aima avec une sorte d'enthousiasme. Il était également entraîné par l'éclat de la vérité qui ravissait sa grande âme, et par la puissancee de l'enseignement d'autorité qui devait plaire à son génie essentiellement dogmatique. Nul n'a fait triompher avec plus d'éloquence et d'énergie cette règle de foi ; nul surtout n'en a mieux saisi le caractère, et ne s'en est pénétré plus fortement. Peu fait pour les raisonnements abstraits et pour la philosophie, Tertullien se concentra tout entier dans la doctrine, dans l'Eglise, dans l'autorité, dans les institutions, les usages et les pratiques du culte et de la vie chrétienne. Il put se laisser entraîner par une secte de visionnaires, ou plutôt d'imposteurs dont l'austérité séduisit son caractère ; il put devenir fanatique avec eux, ennemi de l'Eglise romaine et des catholiques, mais,

Montaniste fougueux, il n'abandonna pas, même alors, dans un sens absolu, une seule des vérités dogmatiques, tant il en était pénétré, ni même, croyait-il du moins, l'Eglise qu'il déchirait. Il donna ainsi un frappant exemple de la fragilité des vertus et des perfections humaines, même les plus éminentes, quand elles ne sont pas sous la sauvegarde d'une égale humilité.

On retrouvera Tertullien dans la lutte contre l'hérésie. Aux païens persécuteurs il oppose, sous le règne de Septime-Sévère, durant la cinquième persécution, sa célèbre *Apologétique*, que tous les siècles ont admirée. Il l'adressait aux proconsuls de l'Empire, non pour lui demander grâce en faveur des chrétiens, mais pour leur prouver ce qu'il y avait d'injuste et d'odieux dans leur acharnement contre eux. Il réfute les calomnies des païens ; il venge les chrétiens, leurs assemblées, leur doctrine et leur culte ; il montre, en des termes qu'on a lus précédemment qu'ils sont le nombre et pourraient tenir tête à leurs persécuteurs. Rarement on trouvera réunis, chez d'autres écrivains ecclésiastiques, une impétuosité aussi vive, une dialectique aussi claire et aussi puissante, une éloquence aussi victorieuse avec tant de zèle et de causticité. Trois autres ouvrages : *Aux Nations*, *le Témoignage de l'âme*, commentaire de cette belle parole de l'Apologétique, que l'âme est naturellement chrétienne, et une apologie particulière adressée *A Scapule*, gouverneur d'Afrique, complètent cette partie de son œuvre.

Sous une forme différente, *Minutius Félix*, dans

un dialogue intitulé *Octavius*, mettait en scène un païen et un chrétien, et leur faisait engager une discussion toujours animée, parfois violente, où il nous a laissé un exposé précieux des attaques du paganisme et de la défense des chrétiens. Cette apologie est aussi remarquable par l'art qui a présidé au plan de l'ouvrage que par la beauté de l'exposition.

Enfin, pour terminer ce rapide aperçu, *Lactance*, disciple du rhéteur Arnobe, qui sera cité plus loin, et devenu précepteur du fils de Constantin, vers 330, écrivait son opuscule *De la mort des persécuteurs*, qui donne de saisissantes peintures des persécutions, et révèle les châtiments terribles et continuels dont Dieu punissait les bourreaux de son Eglise.

Avant que l'apologétique intervînt devant la puissance impériale, la lutte contre les hérésies étai déjà engagée. On a vu que les apôtres eux-même eurent à prémunir les premiers chrétiens contre le fléau qui menaçait l'Eglise. Les successeurs de Pierre ne faillirent pas à leur charge, et travaillèrent avec persévérance à en arrêter les ravages Ils furent vaillamment secondés par les apologistes, dont les réfutations tenaient en échec l'audac des novateurs. Presque tous les écrivains ecclésiastiques de cette première période ont composé de livres contre les hérésies. De ces écrits, pour la plupart, il ne subsiste que des extraits, avec quelque indications historiques sur leurs auteurs. On cite par exemple, ceux de *Miltiade*, philosophe chrétie

qui s'illustra sous Marc-Aurèle par ses écrits contre les Valentiniens, les Montanistes et les Juifs, et de *saint Denis*, célèbre évêque de Corinthe, qui, à la même époque, se distingua contre les hérésies, en montrant leurs origines dans les diverses écoles de philosophie. Mais on possède encore des œuvres très importantes, où se retrouve tout le débat, et signées des noms les plus glorieux : saint Irénée, Tertullien, Clément d'Alexandrie et Origène avec leurs disciples, et saint Cyprien.

Au premier coup d'œil, les hérésies de cette période s'offrent dans un inextricable désordre. Jamais, ce semble, l'esprit humain, mis en ébullition, ne fit naître de plus incohérentes, de plus bizarres et de plus multiples chimères. Puis, quand la lumière commence à luire sur cette masse informe, on ne tarde pas à voir se dessiner la première et la plus vaste hérésie de ce temps, ou plutôt toute une famille d'hérésies, qui attire à elle, rassemble, et s'efforce de fusionner en un seul corps de doctrine toutes les erreurs courantes, y compris des lambeaux d'un christianisme défiguré. C'est la *gnose*. Elle trouva en saint Irénée son illustre vainqueur.

Né en Asie Mineure, et formé aux vertus apostoliques par saint Polycarpe, évêque de Smyrne, le jeune *Irénée* se rendit également habile dans la connaissance des poètes et des philosophes, et, par eux, dans celle de la théologie païenne. Il explora toutes les doctrines, dit Tertullien, avec une extrême curiosité. Quand il fut en état de travailler uti-

lement pour l'Eglise, il fut envoyé à Lyon, pour y fortifier la colonie asiatique qui s'étaient déjà rendue, sous la conduite de saint Pothin, dans cette capitale de la Gaule celtique pour la convertir. Après le glorieux martyre de saint Pothin, qui en fut le premier évêque, tous les suffrages désignèrent pour lui succéder le prêtre Irénée, que sa science et ses vertus distinguaient au-dessus de ses frères. Il acheva en peu de temps la conversion des habitants de Lyon, et forma des hommes apostoliques qu'il envoya fonder d'autres Eglises. Mais son zèle ne se renferma pas dans les travaux apostoliques. Il prit la plume contre toutes les erreurs de son temps. Il le fit surtout dans son immortel ouvrage *Contre les hérésies*, composé pour défendre son troupeau, autour duquel venait rôder la secte gnostique valentinienne des Marcosiens.

Le titre de cet écrit montre que saint Irénée ne voyait dans les mille sectes gnostiques qu'une immense et unique secte, dont toutes les autres n'étaient que des ramifications. Le saint évêque expose la règle de foi et traite la matière de l'Eglise de manière à ruiner sans ressource, par avance, les principes de la Réforme du seizième siècle et toutes les hérésies. On le verra dans un instant. Son traité se divise en cinq livres. Le premier est consacré à l'exposition des hérésies gnostiques, toutes récapitulées dans celle de Valentin, les unes comme causes et origines, depuis Simon le Magicien de qui toutes les erreurs sont sorties, et les autres comme rejetons, ce qui comprend tous les disciples ou imitateurs de Valentin. Ainsi, considérant

son système, avec ses trente éons, comme le dernier développement de la gnose, il en fait le centre de toute sa polémique. Dans le second livre, saint Irénée s'attache à combattre ces erreurs par les armes du bon sens et du raisonnement ; il en fait ressortir le ridicule et les incohérences, et leur oppose les arguments de la raison. Dès le commencement du livre troisième, il annonce qu'il va les réfuter par les Saintes Ecritures, et d'abord par les quatre Evangiles, qui ne font, dit-il, que répéter la prédication des apôtres, et c'est en effet, la tâche dont il s'acquitte avec une force irrésistible, jusqu'à la fin de l'ouvrage. Ce ne sont que textes sacrés, reliés les uns aux autres et commentés avec une science profonde. Mais l'argument qui sert à fermer la trame de son discours et lui fournit une conclusion écrasante, est celui de la Tradition, règle de la foi. La Tradition, l'enseignement des églises, ou plutôt de l'Eglise, c'est là ce qui domine éminemment la pensée et toute la polémique du saint docteur. C'est à cet enseignement contemporain, vivant, uniforme, qu'il en appelle constamment contre les gnostiques, et dans lui seul qu'il leur montre la doctrine apostolique transmise par la succession des évêques dans chaque église. Et c'est bien la réfutation première et finale de toutes les hérésies ; elle est vraiment péremptoire, car c'est cette règle qui sanctionne ou condamne tout ce que l'esprit humain peut tirer faussement des Ecritures ou de son fonds propre.

Tertullien s'attaque aux hérésies de la même manière et avec la même arme que saint Irénée,

et, cette arme, l'impétueux athlète la manie comme une massue dont les coups écrasent tout. « Qui êtes-vous ? demande-t-il aux hérétiques ? D'où venez-vous ? Vous êtes d'hier, vous venez de naître, avant-hier on ne vous connaissait pas ! » : le christianisme est de toujours, l'Eglise vient des apôtres, elle sort de Jésus-Christ, elle est de Dieu ; inutile de discuter, l'hérésie n'a même pas droit à la vie. Tel est le fond du livre des *Prescriptions*, qui fut contre l'hérésie ce que l'*Apologétique* fut contre les païens, une savante et complète exécution. Cet écrit, le plus important de Tertullien, est un traité général contre les hérétiques. Son titre vient de ce que, empruntant aux jurisconsultes, dont la langue lui était familière, la preuve par la *prescription* (acquisition définitive de la propriété d'une chose par une possession ininterrompue pendant un temps déterminé), il opposait aux hérétiques la possession de la doctrine du Christ par l'Eglise, héritière des apôtres, et les arrêtait d'abord par cette fin de non-recevoir. Puis, reprenant plus en détail l'argumentation de saint Irénée, il établissait les titres incontestables de l'Eglise, c'est-à-dire la doctrine descendue des apôtres par la Tradition, et conservée authentiquement dans toutes les Eglises. Tertullien, avant sa chute, écrivit aussi plusieurs livres contre des hérésies particulières, comme celles d'Hermogène, de Valentin, de Marcion. Contre Praxéas, il composa un traité remarquable, pour son époque, sur la Trinité.

La fameuse école chrétienne d'Alexandrie, dont

on a vu plus haut l'origine et les institutions, produisit des maîtres incomparables, entre lesquels se distinguent surtout Clément et Origène. Ces deux génies ont parcouru tout le champ des sciences de leur temps et donné à la doctrine chrétienne un éclat inconnu jusqu'alors. Leur œuvre est immense ; elle ne se réduit pas à une simple défense contre les hérésies, mais, en illustrant cette doctrine, ils en détruisaient toutes les contrefaçons. A ce titre, ce sont des apologistes hors pair. Ces œuvres ont d'ailleurs une partie directement apologétique. Nulle part les circonstances n'étaient plus favorables à ce brillant essor de la science ecclésiastique que dans Alexandrie. Cette ville immense voyait fleurir dans son sein toutes les écoles grecques et orientales, discuter tous les systèmes. Les idées, les opinions, les philosophies, y étaient toutes représentées ; et un mouvement général d'études et de disputes emportait tous les esprits : Alexandrie était devenue comme le grand gymnase de l'esprit humain.

Le centre chrétien de cette ville avait pour chef vers 180, l'illustre saint *Pantène*, qui donna un nouveau lustre à l'école des catéchumènes, non seulement par sa doctrine, mais encore par son zèle et ses vertus apostoliques. Sa réputation passa jusque chez les Indiens, qui le prièrent, par députation, de venir leur prêcher l'Evangile, dont ils avaient déjà reçu les prémices. Envoyé vers eux en mission par son évêque, Démétrius, il revint ensuite à Alexandrie, et reprit quelque temps la direction de l'école chrétienne, puis se contenta,

dans ses dernières années, d'instruire dans sa maison ceux que sa renommée attirait à lui. Le plus célèbre de ses disciples fut Clément.

Clément d'Alexandrie, né dans le paganisme, avait parcouru diverses provinces, la Grèce, l'Asie, la Syrie et la Palestine, toujours avide d'apprendre et d'entendre de nouveaux maîtres. Le mérite et la réputation de saint Pantène le fixa enfin à Alexandrie, où il devint le successeur de cet homme apostolique. Esprit très orné, génie fécond et infatigable, il écrivit un grand nombre d'ouvrages et de dissertations sur les questions agitées de son temps, sur les livres saints et sur la philosophie. Ses trois œuvres principales, qui nous ont été conservées, forment un enseignement gradué qui révèle dans l'esprit de leur auteur un plan profond et régulier.

Les *Exhortations aux Gentils* sont une réfutation de la philosophie païenne. On en parlera plus loin. Vient ensuite le *Pédagogue*, divisé en trois livres. C'est un second pas que Clément fait faire à ses catéchumènes. Après leur avoir montré la fausseté des maximes et le dérèglement des habitudes qu'ils avaient reçues du paganisme, il les rappelle, dans le *Pédagogue*, à l'enfance spirituelle, comme s'ils recommençaient la vie, pour les introduire à l'école de Jésus-Christ. Il leur fait d'abord admirer l'excellence de ce Pédagogue divin qui est le Verbe de Dieu et la Sagesse increéée, et, en même temps, leur explique avec quelle simplicité et candeur ils doivent recevoir ses leçons salutaires. Puis, il expose en détail les règles de la vie

chrétienne, dans la vie personnelle, dans les rapports domestiques et sociaux. Afin que ses catéchumènes ne regardent pas comme tristes et abjectes les habitudes simples et les mœurs austères qu'ils devaient substituer désormais au luxe et à la mollesse de leur vie passée, Clément insiste sur les idées que tous les vrais chrétiens doivent se former de la vraie beauté, des véritables richesses, enfin de tout ce que l'on doit appeler bien, félicité et grandeur. Ce second ouvrage renferme tous les éléments de la morale chrétienne, exposés à des hommes dont plusieurs avaient l'esprit cultivé par l'étude. Ils préparaient ces adultes au baptême et à l'intelligence de symboles qui leur était communiquée alors.

Mais la haute pensée chrétienne ne pouvait se développer dans ces instructions préparatoires. Elle était réservée aux « initiés ». Le docte alexandrin voulut compléter sa pensée et son enseignement, en présentant l'ensemble de la vie chrétienne, depuis le degré le plus humble jusqu'au plus haut degré de la perfection, et il le fit dans ses *Stromates*. Cependant loi du secret s'imposait encore à lui dans cet enseignement public. Pour ne pas le blesser, il se proposa de voiler ses idées de manière à n'être compris en certains sujets que des seuls initiés. Il le fit par des réticences, par l'obscurité de ses expressions, et par l'irrégularité de sa marche. Il marqua même celle-ci en intitulant son livre : *Stromates* (Tapisseries), terme qui signifiait des matières mêlées et une apparence de désordre. Son idée principale, à laquelle il arrive

après avoir traité la question générale de la philosophie, parlé de la foi, des fondements de la vie chrétienne, des vertus qui tendent à purifier l'homme et à le défendre des mouvements déréglés des passions, est de montrer dans le chrétien parfait le vrai philosophe, le sage, le véritable gnostique. Car les *Stromates* sont le triomphe de la gnose chrétienne sur la gnose païenne. Clément se complait à décrire le chrétien parfait, qu'il montre orné de toutes les vertus, élevé jusqu'à la contemplation des perfections divines, vivant dès lors d'une vie tout à fait supérieure et presque surhumaine.

Origène se vit confier par l'évêque Démétrius la chaire des catéchèses après la retraite de Clément Alexandrin. Le disciple devait s'élever encore plus haut que son maître. Origène était né dans Alexandrie. Tout jeune encore, il se montra chercheur infatigable de la vérité et de la science, fatiguant son père Léonide par des questions prématurées. A dix-huit ans, il exhorte ce père au martyre par une lettre admirable, et on le voit occuper une chaire autour de laquelle se pressent à l'envi chrétiens, juifs, idolâtres et hérétiques. Livré exclusivement à ses fonctions, il menait une vie pauvre et austère, dormait peu et marchait nu-pieds; il jeûnait habituellement, et poussa même le zèle de la perfection apostolique jusqu'à se mutiler, par interprétation excessive d'un conseil du Christ sur la chasteté. Ses tribulations commencent pour lui avec sa gloire. Obligé d'abandonner Alexandrie, il entreprend plusieurs voyages scientifiques ou

charitables. En 214, il est en Arabie; en 216, il fonde à Césarée, près de ses deux amis, Théocsiste et saint Alexandre, un nouvel et célèbre enseignement. Bientôt, en 218, il en fait autant à Antioche. L'évêque Démétrius, première cause de son éloignement et maintenant jaloux de l'éclat dont il illustre les autres villes, le rappelle alors. Pendantson retour, il fut ordonné prêtre par ses amis Théocsiste et saint Alexandre. Démétrius s'en plaignit vivement, comme d'un acte contraire aux règles canoniques, et, profitant de l'acte indiscret qu'Origène avait commis par excès de zèle dans sa jeunesse, le dénonça aux évêques du monde entier. Certaines théories de l'illustre savant, erronées ou mal interprétées, contribuèrent à exciter l'animadversion contre lui. Origène commence alors une vie où les poursuites ne cessent plus de se mêler à ses travaux. Démétrius, probablement poussé par la jalousie, le fait, en deux conciles, condamner et dégrader. Il se retire à Césarée où il fonde définitivement une école qui devient florissante, les évêques se partagent à son sujet en deux camps opposés, et Origène achève sa vie au milieu de haines aussi ardentes que le sont les témoignages d'admiration. A la persécution intérieure celle de l'Empire idolâtre joint ses fureurs et ses dangers. En 252, quand Dèce inonde l'Orient de sang chrétien, il est jeté en prison et soumis à de cruels tourments, dont il meurt deux ans après.

Ses travaux, d'une étendue prodigieuse, peuvent se partager en quatre classes : l'enseignement, l'exégèse ou explication de l'Ecriture, la polémique,

la morale. A son enseignement oral il voulut joindre un travail écrit, une sorte de somme le résumant. C'est le *Périarchôn* ou *Livre des Principes*, celui de ses ouvrages qui lui attira tant de déboires et de chagrins. La pensée du livre n'était pas sans danger; les explorations de l'auteur dans des régions encore peu pratiquées l'exposaient à des erreurs dont il ne sut pas toujours se préserver. Cette idée-mère, qui était celle de Clément d'Alexandrie et plus ou moins celle de toutes les écoles catéchétiques de l'Orient, était l'accord de la raison et de la foi, du dogme révélé avec les données philosophiques ; terrain glissant où l'on a vu encore dans la suite quelques-uns des plus fermes ne point éviter tout faux pas. Le *Périarchôn* traite de Dieu, de la Trinité, des anges, du monde, de Dieu, de l'Ancien Testament, de la question du bien et du mal, de l'Incarnation, de la Rédemption, du libre arbitre, de la fin du monde, de l'inspiration et de l'interprétation de l'Ecriture sainte.

Le labeur de l'enseignement, quelque vaste qu'il pût être, ne fut qu'une phase de ce grand œuvre. Origène absorba sa vie entière dans des travaux d'exégèse. Et ces travaux furent doubles, portant à la fois sur le texte de l'Ecriture et sur son interprétation. Sur le texte son œuvre fut immense. Il mettait en regard, dans des tables juxtaposées, les différents textes et les versions principales que l'on possédait de l'Ecriture, il les comparait, les rectifiait, les corrigeait les unes par les autres, afin d'obtenir tout d'abord un texte irré-

prochable. C'est ce travail préparatoire, auquel la vie d'un homme ordinaire n'eût pu suffire, qui nous a donné les *Tétraples*, *Hexaples*, *Octaples*, *Ennaples*, selon que quatre, six, huit, neuf textes étaient dressés parallèlement. Après le texte, l'interprétation du texte devint l'objet de tous les soins du grand docteur, et ces nouvelles œuvres se comptent par mille. On peut juger de son activité en sachant que sept notaires ou secrétaires se succédaient pour écrire sous sa dictée, et que des copistes en plus grand nombre mettaient au net le texte sténographié des notaires. Dans son interprétation de l'Ecriture, Origène, sans abandonner le sens littéral, se livre surtout aux sens mystiques : là fut pour lui l'exagération et l'écueil; il poussa à des extrémités presque dangereuses les tendances de l'école d'Alexandrie à commenter mystiquement l'Ecriture en négligeant beaucoup trop le sens littéral. Son principe était excellent quand il établissait que la pensée divine, qui fait le fond des Ecritures, renferme derrière la lettre des immensités cachées et des trésors infinis, que s'en tenir servilement à la lettre c'est se priver de ce que la pensée divine contient de plus sublime et de plus exquis. Mais il exagéra ce principe jusqu'à l'abus et le poussa jusqu'à l'erreur, quand il prétendit qu'une quantité de passages de l'Ecriture n'ont pas de sens littéral. Origène en a commenté presque tous les livres.

Comme apologiste et polémiste, il donna à la défense de la foi l'un de ses derniers ouvrages et le plus parfait. Son *Traité contre Celse* sera pré-

senté plus loin. Ce qu'il en faut dire ici, c'est qu'Origène, averti par tant d'accusations contre lui, s'y explique plus nettement et de la manière la plus orthodoxe sur nos principaux mystères, la Trinité, l'Incarnation, la divinité de Jésus-Christ, etc., et que c'est une heureuse justification de ses autres livres.

Il y a d'ailleurs lieu de distinguer entre les erreurs d'Origène et les erreurs qui, sous le nom d'*Origénisme*, ont été fortement accentuées, développées par ses disciples passionnés, et ont fini par mériter la condamnation de l'Eglise elle-même, à la suite des troubles qu'elles occasionnèrent dans les siècles suivants. Elle frappa ce système parce qu'elle y voyait poindre en lui un rationalisme dont l'apparition lui causait un juste effroi. Quant à celui d'Origène lui-même, on ne peut en dissimuler les écarts. Sans avoir été jamais entêté, l'illustre Alexandrin s'est plusieurs fois trompé dans son œuvre immense. Il y a des rétractations ou des explications sur plusieurs dogmes, dont il est juste, on vient de le dire, de lui tenir compte. Mais, outre l'exagération excessive de ses interprétations allégoriques de l'Ecriture, il reste des points graves. Ses opinions sur l'activité infinie de Dieu, d'où il déduit des créations ininterrompues, sont au moins téméraires. Plus encore. Selon lui les âmes préexistent : Dieu au commencement créa tous les êtres spirituels, il les créa identiques, anges, âmes humaines et démons : s'ils diffèrent, la différence est due à leurs mérites. Une autre erreur importante touche au redoutable mystère de l'expiation.

Origène suppose d'abord une expiation successive des âmes : ce qui le rapproche de la métempsycose; il enseigne que même en enfer, même pour les démons, la purification est possible, ce qui lui fait nier implicitement l'éternité des peines. Certes ce sont là des erreurs, et ces erreurs sont graves, mais celui qui les émet n'est pas un orgueilleux opiniâtre; c'est un génie qui aime Dieu et l'Eglise, qui reconnaît leur autorité souveraine, et auquel sa témérité n'enlève jamais une humble et charmante candeur. Trop nourri des spéculations platoniciennes, trop emporté dans le domaine philosophique et rationnel, il risquait de se fourvoyer dans ces régions si neuves et si inexplorées. Il ne faut pas oublier non plus que cet explorateur parfois malheureux disait d'un cœur ferme et qui ne s'égara jamais : « Pour nous, nous restons inébranlables dans la doctrine de Jésus-Christ ».

Origène eut donc des adversaires résolus. L'un des principaux fut *saint Methodius*, évêque d'Olympie, puis de Tyr, et martyr sous Maximin en 311 : en opposition aux tendances spéculatives de l'école d'Alexandrie, il s'efforçait de faire prévaloir le réalisme chrétien. Il écrivit aussi des traités contre les gnostiques et contre les erreurs néoplatoniciennes, et une réfutation de Porphyre. Parmi les protecteurs et amis du grand maître décrié se rangèrent *Denis le Grand*, converti et formé par lui, son successeur dans la direction de l'école d'Alexandrie, puis devenu évêque de cette ville en 247, et qui combattit avec ardeur les hérésies naissantes de Sabellius et de Paul de Samosate; *saint Grégoire*

le Thaumaturge, évêque de Néo-Césarée, dans le Pont, qui a laissé un panégyrique d'Origène et d'autres écrits ; *Pamphile*, de Bérylle, fondateur de la bibliothèque de Césarée, et auteur, avec Eusèbe, d'une apologie d'Origène.

L'Eglise d'Afrique eut aussi son grand docteur, plus irréprochable que Tertullien. Rhéteur de profession, *saint Cyprien* de Carthage, avant de se convertir, s'était formé par l'étude de ce maître, dont il n'eut ni les idées parfois étroites, ni l'âpreté. Devenu évêque de la première ville d'Afrique (248-258) il fut un pasteur zélé, un défenseur inébranlable de la foi pour laquelle, on l'a vu, il mourut martyr. Toutes les questions qui s'agitent, les dangers que courent les fidèles, les attaques que subit l'Eglise provoquent tour à tour son ferme et lucide génie. Une première série de ses œuvres est dirigée contre le paganisme et contre les Juifs. Le schisme de Novat et de Novatien lui fait écrire son chef-d'œuvre, le traité de l'*Unité de l'Eglise*, dont il a été déjà cité des fragments.

Enfin, à côté des apologistes proprement dits prennent place des écrivains dont les travaux historiques tendent au même but par une voie quelque peu différente. Vers la fin du IIe siècle, *Hégésippe*, passé du judaïsme à la foi, composa un grand ouvrage intitulé *Choses mémorables*, qui contenait l'histoire des deux premiers siècles chrétiens. Pour se préparer à ce travail, il se mit en voyage pour Rome, visita les Eglises, conféra avec

grand nombre d'évêques, et trouva partout la même doctrine. Sous les différents évêques se succédant sur le même siège ou dispersés dans chaque ville, ce sont, dit-il, les mêmes enseignements qui nous sont venus des prophètes et de Jésus-Christ. Et pour opposer sans doute à cette belle unité le contraste des sectes hérétiques, il en faisait l'énumération et les montrait toutes discordantes entre elles. Le plan de *Jules Africain* est plus vaste. Né en Lybie, cet écrivain, dont la vie se passa en Palestine, écrivit une chronique en cinq livres qui va du commencement du monde à l'an 221.

Les attaques de la philosophie païenne contre le christianisme et l'Eglise n'étaient pas moins brillamment et victorieusement repoussées. La défense et la réplique sur ce point se rencontrent aussi dans les apologies de saint Justin, de Tatien, d'Athénagore et des autres, déjà mentionnées plus haut. Beaucoup d'autres écrits importants y furent plus spécialement consacrés. *Hermias*, vers la fin du second siècle, publiait *les Philosophes moqués*, pour ridiculiser leur psychologie et leur métaphysique. Il réunit les affirmations des anciens philosophes, il les opposa texte à texte, et les réfuta les unes par les autres. *Théophile d'Antioche*, né dans le paganisme et devenu évêque de cette ville, adressait successivement trois livres *A Antylocus*, docte païen, qu'il traitait en ami, mais contre lequel il défendait avec énergie la religion chrétienne. Le saint Pontife accable le paganisme, et ses dieux, et son culte, de la comparaison qu'il

en fait avec les enseignements chrétiens. Il s'étend beaucoup sur la Providence, l'ordre du monde et la création ; il raconte celle de l'homme en termes magnifiques que Bossuet semble commenter dans le récit qu'il en fait. Saint Théophile avait aussi combattu les hérétiques, réfuté Marcion et Hermogène. Aux rudes coups que l'*Apologétique* de Tertullien et son livre *Aux nations* portaient à la sagesse païenne s'ajoute son *Traité de l'Ame.* Saint Cyprien démontrait dans un éloquent écrit *la Vanité des idoles.* Clément d'Alexandrie, dans son *Exhortation aux Gentils*, attaque sans ménagement leur culte et les fables du paganisme. Il en démontre le ridicule, l'absurdité et l'infamie ; il met au grand jour les mystères païens et leurs orgies ; enfin il révèle sans pitié tout ce qui se passait de plus honteux dans la religion des Grecs et des Romains. Les huit livres de l'admirable traité d'Origène *Contre Celse* sont une réfutation éclatante des objections philosophiques de cet ardent ennemi du christianisme, et n'en laissent rien debout. *Arnobe*, originaire de Sicca, en Afrique, écrivit, vers l'an 300, un livre *Contre les nations*, œuvre de polémique vigoureusement menée contre les sages du paganisme. Son disciple *Lactance*, que la beauté de son style a fait appeler le Cicéron chrétien, indigné des attaques de deux philosophes, compose ses *Institutions divines* où il montre à son tour la folie et l'incohérence du paganisme, avant d'exposer les éléments généraux de la doctrine chrétienne.

Ce n'est là qu'un tableau trop sommaire.

Aucune période de la vie de l'Eglise n'a plus d'importance que celle dont l'histoire vient d'être retracée à grands traits. Là sont les titres, les preuves de son origine divine, l'attestation de sa foi et de son unité premières, et de son immortelle vigueur. Elle se maintiendra telle à travers les siècles, mais au prix d'autres combats, car, si la destinée de l'Eglise est de faire triompher la vérité toujours, elle est aussi d'avoir à lutter pour la défendre, jusqu'au triomphe final du Christ.

PREMIÈRE ÉPOQUE

SECONDE PÉRIODE

De l'édit de Milan au Concile in Trullo (315-692).

CHAPITRE PREMIER

L'empire chrétien.

De l'édit de Milan à la mort de Théodose Ier (315-395).

Le titre d'*Empire chrétien* donné à ce premier chapitre ne doit pas causer d'illusion, car une partie considérable de la société restera encore païenne. Mais il constate ce fait historique, d'importance capitale, qu'à partir de Constantin, le pouvoir est définitivement chrétien, à peu d'exceptions près. Le pouvoir chrétien fait, avec ce grand prince, son entrée solennelle et puissante dans le monde. Dieu achève avec les césars ce qu'il lui a plu de commencer sans eux et contre eux. Il a fait naître et croître son Eglise sous le glaive de leurs persécutions ; maintenant aujourd'hui il les appelle eux-mêmes à la foi; il leur commande de faire à son Eglise une place grande et honorée, de la mè-

ler à la vie de l'Empire et de lui dresser un trône au milieu de la société nouvelle. Mais, pour l'Eglise il n'y a point ici-bas de tranquillité définitive ; son règne lui sera disputé par le monde, et, d'autre part, à l'heure même du triomphe que lui procure l'avènement de Constantin et de ses successeurs, on voit les schismes et les hérésies exciter dans son propre sein les plus douloureux déchirements.

L'édit de Milan avait enfin reconnu à la religion chrétienne le droit de cité dans l'Empire romain. La protection et la bienveillance de Constantin ne tarda pas à confirmer cette existence légale par l'octroi de droits nouveaux et de privilèges. Mais, tandis que l'empereur d'Occident affichait ainsi sa préférence pour le christianisme, celui d'Orient suivait une conduite opposée. Sans doute, Licinius n'abrogeait pas en forme l'édit de l'année 313, mais, soit attachement au paganisme, soit jalousie de la gloire et des conquêtes de son collègue et désir de susciter une occasion de rupture avec ce rival, il vexait les chrétiens par des mesures tracassières ; il les bannissait de l'armée, les éloignait de la cour, confisquait les biens des uns, privait les autres de leur liberté ; il interdisait aux évêques de se réunir en synode et entravait la liberté du service divin. Le sang même coula. Saint Nicolas, de Myre, saint Basile d'Amasée, l'héroïque troupe de soldats chrétiens, exposés nus sur un étang glacé, et dont le martyrologe garde le souvenir sous l'appellation des « Quarante couronnés », illustrèrent cette persécution. Licinius se déclarait

le chef armé du paganisme contre Constantin et la religion chrétienne. Ce fut le suprême effort de la vieille et cruelle superstition : Licinius défait en trois batailles, se rendit à discrétion et fut étranglé à Thessalonique (323). L'histoire n'a pas démêlé avec certitude si son vainqueur lui avait promis la vie sauve.

Il ne faut d'ailleurs pas attendre d'un prince de ce temps-là, élevé dans la société païenne et baptisé seulement à la fin de son règne, la douceur des mœurs chrétiennes que l'Eglise fit triompher plus tard. Sa noble et illustre vie fut empoisonnée par de grandes douleurs domestiques, dont il ne sut pas contenir l'éclat et supporter l'épreuve. Son fils aîné, Crispus, né d'une première femme, et qui s'était déjà couvert de gloire, ayant été faussement accusé par l'impératrice Fausta, sa belle-mère, d'un outrage infâme envers elle, l'empereur le fit mettre à mort. Puis, ayant reconnu l'imposture de l'accusation, il fit périr l'impératrice elle-même. Pour signaler ici une autre ombre sur cette grande figure, Constantin, dont le règne presque entier fut tristement mêlé aux intrigues de l'hérésie, ne sut pas toujours préserver sa droiture des pièges qu'elle lui tendit; son immixtion dans les affaires religieuses ne fut pas exempte de maladresses et de fautes, mais son intention resta toujours droite et ces taches disparaissent devant la gloire d'un des plus beaux règnes que l'histoire ait vus.

A ne parler ici que du gouvernement intérieur de l'Empire, cette gloire est double. La mission

que Dieu avait réservée à Constantin comprenait l'affanchissement de l'Eglise, opprimée, persécutée depuis trois siècles, et l'établissement d'une législation civile conforme à l'esprit et aux lois du christianisme.

Devenu seul maître par la défaite et la mort de Licinius, il put alors accomplir librement les grandes choses qu'il méditait depuis sa conversion. La première fut de rendre à l'Eglise la liberté qui lui était due, d'en supprimer toutes les entraves, de lui assurer les faveurs et privilèges réservés jusque-là au culte païen. La nécessité s'imposait de ménager encore le paganisme, d'en tolérer la profession, d'en subir même quelques exigences officielles, comme la dénomination de Grand Pontife; on ne pouvait procéder à la destruction que par degrés. Mais, en usant de cette prudence, l'empereur se prononçait avec force pour la foi de Jésus-Christ. Son rival Licinius disparu, il publiait une exhortation pressante aux Orientaux, où, sans prétendre les contraindre, il les conjurait de venir à l'Eglise du Christ. Dans ses édits, dans ses actes publics, il déclarait solennellement l'erreur païenne « impie, détestable ». Vinrent les prohibitions : l'empereur détruisait les temples des faux dieux autant qu'il le pouvait sans révoltes ni bouleversements; tous ceux où la débauche s'étalait furent condamnés sans merci; la divination fut interdite et les pratiques de la magie frappées de peines sévères.En même temps qu'il décriait le culte idolâtrique, le prince rehaussait magnifiquement le culte chrétien. Les premières ordonnances avaient

eu pour objet la réparation des dommages causés aux églises et aux particuliers par la persécution. Les anciennes églises ruinées se relevaient avec éclat, et étaient pourvues de larges ressources. Les basiliques dues à la magnificence de l'empereur, et dites à cause de cela Constantiniennes, s'élevaient dans tout l'Empire : telles sont, à Rome et en Italie, celles de Latran avec son baptistère, de Saint-Pierre au Vatican, de Saint-Paul-hors-les-Murs, de la Sainte-Croix, de Sainte-Agnès, de Saint-Laurent, des Saints-Pierre-et-Marcellin sur la voie Lavicane, des Saints-Pierre-et-Paul à Ostie, des Saints-Apôtres à Capoue. Les libéralités du prince étaient immenses, ses largesses inépuisables. Le pape saint Miltiade recevait de lui le palais de Latran, en attendant que la papauté fût mise en possession de Rome tout entière. Des rentes annuelles, des possessions, des privilèges, constituèrent en faveur de la papauté ce qu'on a appelé « la donation de Constantin ». La formation d'un domaine temporel du Saint-Siège ne lui doit pas son origine, qui remonte plus haut, mais elle se développa notablement par ces dons.

Le clergé avait vécu jusque là dans l'oppression. Afin de laisser les prêtres à leurs fonctions sacrées, Constantin commença par les exempter de toute charge municipale, car, disait-il, « les distraire du service de la religion serait un sacrilège ». Ce prince néophyte ne concevait pas, lui, une brutale égalité devant la loi, qui astreignît le clergé à toutes les obligations civiles, sans tenir compte de son rôle et des services qu'il rend à la société. Com-

prenant combien le repos dominical est étroitement lié à son influence salutaire, et que, sans la célébration du dimanche, l'évangélisation du peuple est entravée et le respect du culte ruiné, il rendit le repos du dimanche obligatoire dans tout l'Empire. La même sollicitude pour le clergé lui fit abolir la fameuse loi papinienne, qui, frappant le célibat païen, source de vices et de débauches, s'étendait au célibat ecclésiastique et chrétien, source de dévouement et de sainteté. Par cette disposition, il rendait hommage au principe chrétien de la continence, et rétablissait le mariage dans sa liberté et sa dignité.

L'armée ne pouvait être oubliée dans ses soins pour faire respecter et pratiquer la religion. Les officiers chrétiens se virent appelés aux emplois de préférence aux païens; les soldats furent dispensés des exercices militaires le dimanche, afin qu'ils pussent vaquer à leurs devoirs religieux pendant ce saint jour. D'autres mesures, empreintes de sagesse et de bonté, pourvoyaient à leur instruction et à leur moralisation. L'empereur lui-même donnait l'exemple; chaque exploit de ses armes était scellé de la croix et reporté à Dieu par l'action de grâces. Son palais renfermait un oratoire, où il écoutait avec une humble docilité de la bouche des évêques les enseignements de la foi.

En mémoire du Sauveur, il abolit le supplice de la croix. A son entrée dans Rome, il avait voulu que le signe sacré de la rédemption brillât sur son diadème et fût arboré sur le Capitole ; il ne devait plus être qu'un objet de vénération et d'amour.

Dans ce même sentiment de respect et d'honneur, la mère de Constantin, sainte Hélène, entreprit plus tard le voyage des saints lieux. Par ses soins, des fouilles furent faites sur la montagne du Calvaire pour retrouver la vraie croix, et quand ce précieux instrument de notre salut fut découvert, elle fit ériger, pour le recevoir, la magnifique église du Calvaire, puis, elle rapporta à Rome une partie notable de la relique sacrée, pour laquelle Constantin bâtit la basilique de Sainte-Croix de Jérusalem.

L'Eglise affranchie et traitée avec les honneurs qu'elle méritait, il restait, pour la reconstitution d'une société en pleine déchéance, à mettre les lois et les institutions civiles en harmonie avec les principes du christianisme, car nier l'influence providentielle et les bienfaits, la nécessité de l'union entre les deux puissances spirituelle et temporelle dans la conduite des Etats, c'est l'axiome césarien de la séparation entre elles, qui condamne une société à végéter et à se corrompre. Cependant, à l'heure où l'Empire chrétien succédait sans transition au césarisme païen, la tâche pouvait paraître surhumaine. Pour apprécier la transformation qui s'accomplit alors sous l'influence du christianisme, il faudrait mettre cette législation nouvelle en face de la législation et de la société païenne, où l'enfant, la femme, le pauvre, le faible, le malheureux étaient constamment opprimés, et souvent de la manière la plus barbare, où le droit et la justice étaient foulés aux pieds, et où régnait dans les mœurs une effroyable dépravation. Sans doute, Constantin

signa lui-même les ordonnances réformatrices, mais un prince qui avait passé ses quarante premières années dans le paganisme, où il avait pris toutes ses habitudes, était évidemment incapable de les créer et de les formuler ainsi. En devenant chrétien, il n'avait pu se pénétrer tout d'un coup d'un esprit tout nouveau, ni devenir l'interprète aussi parfait des vues les plus intimes de l'Eglise, dont il recevait les premières leçons. Cette législation, si chrétienne dans tous ses détails, et si sagement conçue dans son ensemble et dans son développement, fut l'œuvre du christianisme, non seulement par son influence sur le prince, mais, plus directement encore, par l'organe de ses évêques. Constantin, en effet, depuis le jour où il se déclara chrétien, s'entoura constamment d'évêques dont il fit ses conseillers les plus intimes. Ils devinrent ses véritables précepteurs, et il reçut leurs enseignements avec une docilité qui supposait en lui un grand amour de la justice et une grande droiture de cœur.

Son premier regard se porta sur l'être faible et malheureux. Les parents, chez les Romains, avaient droit de vie et de mort sur leurs enfants, et l'usage barbare d'exposer ceux qui étaient débiles ou devenaient à charge était général. Plusieurs ordonnances eurent pour but de soustraire l'enfant aux abus de la puissance paternelle. Le meurtre d'un fils ou d'une fille fut assimilé au parricide, et puni comme tel. Constantin imposa à ses gouverneurs de subvenir, aux dépens du fisc, à la détresse des enfants abandonnés. La femme, que la société païenne avait

réduite à la condition la plus humiliante, s'était relevée elle-même, sous l'influence chrétienne, par le prestige de ses vertus, par la pudeur dont la virginité lui avait fait une auréole, par la pourpre dont le martyre l'avait consacrée : elle était prête pour une réhabilitation. Constantin, ne pouvant abolir le divorce, le réduisit à des cas très rares. Il défendit le concubinage aux hommes mariés. Le rapt fut sévèrement puni. D'autres lois, concernant les sénateurs et les dignitaires de l'Empire, pourvurent à la dignité du mariage, de la famille et des mœurs publiques. Assimilée juque-là à ses propres enfants, exclue comme étrangère de la succession de ses fils, la femme rentra en possession de ses droits. Mais, surtout, Constantin, comme s'il en avait le pressentiment, voulait qu'elle fût digne du grand rôle auquel la Providence la destinait et du trône sur lequel elle devait même s'asseoir. Désormais, en effet, le vieux monde contemplera dans le palais de ses princes, si longtemps déshonorés par tous les débordements de la femme, le spectacle d'impératrices chrétiennes, mères, épouses, sœurs ou filles d'empereurs, donnant le spectacle de vertus héroïques, et anges tutélaires, souvent conseillères des empereurs : près de Constantin apparaît sa mère, sainte Hélène, Flacille auprès de Théodose Ier, Pulchérie auprès de Théodose le Jeune, Placidie auprès de Valentinien II. Les impératrices chrétiennes du IVe siècle préparent les reines chrétiennes du moyen âge.

Le pauvre eut une large part dans l'affranchissement commun des êtres faibles. Constantin en-

veloppa d'une sollicitude touchante sa détresse et son dénuement. Il soulagea le peuple en lui remettant un quart des contributions, et répandit dans tout l'Empire de royales largesses, évitant souvent aux nécessiteux l'embarras de solliciter, les relevant, quand il le pouvait, en leur procurant des emplois. Cette sollicitude les suivait jusque dans la mort. L'Empereur établit à Constantinople une corporation de neuf cent cinquante porteurs, chargés d'inhumer les pauvres. Bientôt des hôpitaux, des asiles de toute sorte surgirent partout au souffle de la charité chrétienne.

L'esclave était plus malheureux encore. L'organisation de la société rendait impossible son affranchissement pur et simple; il faudrait de longs efforts à l'Eglise pour l'obtenir. Constantin prit des mesures importantes en sa faveur. Il ôta aux maîtres le droit de vie et de mort sur leurs esclaves, et imposa une limite aux peines arbitraires que, jusque-là, ils pouvaient subir. Il favorisa les actes d'émancipation, et leur donna une sorte de caractère sacré en les exceptant des actes civils prohibés le dimanche.

D'autres ordonnances protégèrent le droit des faibles, notamment celui des veuves, des pupilles et des infirmes, contre le crédit et l'influence des riches; les plaideurs pauvres contre les honoraires excessifs des avocats ; les malheureux qui empruntaient, contre les droits usuraires qu'exigeaient les prêteurs; les cultivateurs contre les corvées au temps des semailles ou de la récolte; les biens des absents contre la prescription; les navires échoués

contre les prétentions du fisc, tous les citoyens contre les malversations des hommes en charge.

Constantin supprima les supplices qu'on faisait subir aux débiteurs du fisc et les commua en une simple détention ; il proscrivit l'usage de marquer au front ou sur le visage les condamnés aux mines, et cela par respect pour la dignité de l'homme, et il entreprit même, sans y parvenir complètement, d'interdire les combats de gladiateurs, pour lesquels les Romains étaient si passionnés.

Au milieu de sa décadence, le paganisme, protégé par la majesté du Sénat, se soutenait dans la vieille Rome. Constantin ne pouvait donc aimer les Romains ni en être aimé. Sa politique cherchait un autre lieu plus central d'où il pût exercer son action sur tout l'Empire. Une autre disposition l'y portait : il voulait une ville toute chrétienne pour séjour. Byzance, ville déjà considérable, magnifiquement située sur le Bosphore, fixa son choix et prit ensuite son nom. Heureux si, en lui donnant cet éclat, il n'eut pas fondé pour l'avenir le boulevard du schisme et de l'hérésie, qui condamneront plus tard l'Orient à une honteuse décadence ! Sa politique ne faisait d'ailleurs en cela qu'exécuter un plan dont Dieu connaissait seul la merveilleuse profondeur : la majesté et le gouvernement du Saint-Siège ne devaient pas souffrir du voisinage et de la tutelle immédiate des empereurs et Rome était destinée à lui appartenir sans partage. Constantin purifia sa nouvelle capitale de toute trace d'idôlatrie, en étendit l'enceinte, l'orn

de belles églises, de palais, de places publiques, de statues, lui donna un sénat et les mêmes privilèges qu'à l'ancienne Rome ; il y attira par tous les moyens les familles nobles et d'autres habitants, et n'oublia rien de ce qui pouvait donner à la nouvelle ville le nom de nouvelle Rome (330).

Constantin compléta ce grand changement politique, qui concordait avec la transformation religieuse accomplie, en réorganisant l'administration impériale. Dioclétien n'avait qu'ébauché l'œuvre destinée à mettre un terme aux révolutions militaires. Constantin la reprit. L'empire fut divisé en quatre préfectures, et celles-ci en treize diocèses. Les provinces trop grandes inspiraient aux gouverneurs la pensée de monter plus haut, jusqu'à l'empire : il les divisa, et les vingt provinces d'Auguste devinrent les cent seize provinces de Constantin. Un nombreux personnel d'administrateurs, distribué en une longue et savante hiérarchie, fut interposé entre le peuple et l'empereur, dont la volonté, transmise par les ministres aux préfets du prétoire, passa de ceux-ci aux présidents des diocèses, pour descendre par les gouverneurs jusqu'aux cités. Les quatre préfets du prétoire, pour l'Orient, l'Illyrie, l'Italie et la Gaule, n'avaient plus les attributions militaires, mais ils publiaient les décrets de l'empereur, rédigeaient le cadastre, surveillaient la perception de l'impôt, jugeaient en appel des chefs de diocèse, etc. Depuis les derniers règnes, l'armée véritable, celle qui devait arrêter les invasions, était composée en grande partie de barbares qui s'étaient mis à la solde des empereurs, surtout de Germains

à qui la garde des frontières était imprudemment confiée. Les légions, réduites de six mille hommes à quinze cents, allèrent tenir garnison dans les villes de l'intérieur, afin qu'elles ne donnassent plus à leurs chefs ces ambitieux désirs qui avaient fait surgir tant d'usurpateurs.

Constantin le Grand, qui avait alors reçu le baptême, tomba dangereusement malade au temps de la fête de Pâques en 337, et mourut peu de temps après, laissant à ses fils d'admirables traditions, et aux princes de tous les siècles un grand exemple. Il eut la gloire de fonder l'Empire chrétien et de contribuer largement au triomphe de l'Eglise. Désormais les faux dieux étaient détrônés. Bientôt ils n'eurent plus de fidèles que dans les populations des campagnes, dont l'ignorance était plus épaisse, e que leur disséminement rendait moins faciles à éclairer, si bien que, par suite, l'erreur idolâtriqu fut désignée sous le nom de *paganisme* (*pagus*, dis trict rural; *pagani*, les ruraux), religion des pay sans. Le règne de Constantin vit aussi se lever l'au rore du grand siècle des Pères et des Docteurs sus cités par Dieu pour illustrer son Eglise.

Constantin ne s'était pas résolu à un démembre ment définitif de son immense empire. Il le parta gea entre ses trois fils, Constantin II, Constant Constance, et leur associa quelques-uns de ses n veux. Constantin II et Constant eurent l'Occiden Constance, l'Orient. Il en devait sortir de nouvell guerres. Les soldats massacrèrent d'abord ses n veux, à l'exception de Gallus et de Julien, le fut

empereur apostat. Constantin II fut tué dans une bataille contre son frère Constant (340), qui lui-même fut tué en 350 par Magnence, Franc d'origine. Restait le troisième, Constance, qui, ayant à contenir les Perses en Orient, et à combattre un usurpateur en Occident, nomma César son cousin Gallus et lui confia le soin de continuer la guerre contre Sapor. Magnence, battu en Pannonie (351), dut se tuer et la Gaule, l'Espagne, la Bretagne firent leur soumission. Toutes les provinces étaient donc réunies encore une fois sous un seul maître.

Constant avait hérité de son père sa soumission sincère aux décisions du Concile de Nicée qui trancha la question arienne, mais Constance n'eut que la faiblesse paternelle, et l'Eglise eut à subir en lui un dominateur fantasque et entêté, aussi chancelant de croyance et de volonté que violent dans ses mesures, et qui s'érigeait présomptueusement en juge des questions de doctrine. Arien fougueux, il nuisit beaucoup à l'orthodoxie et prépara l'Orient aux hontes prochaines du Bas-Empire. Chose étrange et qui, à elle seule, montrerait la stérilité de l'hérésie ; ce prince prit contre le paganisme des mesures plus rigoureuses et plus radicales que son père : en 345, il fit fermer les temples des païens, et interdit leur culte ; en 356 l'idolâtrie fut interdite sous peine de mort, les temples détruits ou aliénés, leurs trésors confisqués ; et cependant, sous son règne, grâce à ses manies théologiques et à son fanatisme d'hérésie, le christianisme fit peu de progrès dans l'Empire. La foi ardente, le saint enthousiasme s'étouffaient au milieu de tracasseries

misérables et de mesquines persécutions. Ces faits seront retracés dans le chapitre sur les schismes et les hérésies.

Sur de faux rapports, Constance crut que Gallus, le César d'Orient, préparait une révolte ; le jeune prince rappelé d'Asie par de fallacieuses promesses, fut conduit à Pola en Istrie et décapité. On épargna son frère Julien, qui, relégué à Athènes, put suivre son goût pour l'étude et se faire initier aux doctrines platoniciennes. Au bout de quatorze mois, il fallut le rappeler pour le charger, comme César, de défendre la Gaule envahie par les Francs et les Alamans. Julien les vainquit à la bataille de Strasbourg (357), chassa les barbares de tout le pays conquis entre Bâle et Cologne, franchit le Rhin et ramena un grand nombre de captifs gaulois et de légionnaires prisonniers. Par une administration habile, il se rendit populaire auprès des citoyens, comme il l'était près des soldats par ses victoires. Constance, inquiet, voulut lui ôter ses troupes, qui se mutinèrent et le proclamèrent leur chef auguste. C'était une déclaration de guerre. Une marche rapide et hardie avait conduit déjà Julien au milieu de l'Illyrie, lorsque Constance mourut (octobre 361). Quand il s'était senti malade, il s'était fait baptiser par un intime ami d'Arius, qu'il avait fait mettre sur le siège d'Antioche, et acheva ainsi sa vie et son règne déplorables entre les bras des hérétiques.

Julien se trouvait maître de tout l'Empire. Il était depuis longtemps partisan secret du paganisme. Les cruautés de Constance, en dévastant sa

famille, avaient ulcéré ce cœur déjà enclin à la violence et à la haine ; et cette haine, il ne tarda pas à l'étendre de Constance au christianisme. Une éducation toute païenne, confiée dans Athènes aux païens Maxime, Tibère, Libanius, acheva de développer en lui les instincts du persécuteur. Ses qualités brillantes étaient aussi gâtées par une profonde hypocrisie. Saint Basile et saint Grégoire de Nazianze, qui étudiaient avec lui à Athènes, avaient pressenti ce qu'il serait : « Quelle vipère l'Empire nourrit dans son sein ! » Empereur, Julien, que l'histoire flétrit du nom d'apostat, abjura la religion chrétienne et devint son persécuteur. Mais ce n'était pas dans ses parties corrompues qu'il la haïssait, c'était contre le catholicisme, contre l'Eglise, que cette haine le poussait. Plusieurs chefs hérétiques et des représentants du schisme trouvèrent près de lui un accueil très favorable ; il commença même par rappeler les évêques ariens exilés de leurs sièges, dans l'espoir que leur présence serait le signal de nouveaux désordres dans l'Eglise.

Sa persécution ne tendait pas à renouveler les anciens massacres, quoiqu'elle ait fait verser du sang. Elle fut un modèle de fourberie, sur lequel on pourrait croire que certains Etats de notre époque ont pris modèle.

Julien l'Apostat poursuivait deux buts : la ruine de l'Eglise et le relèvement du paganisme. Afin d'atteindre le premier, il révoqua toutes les immunités du clergé et des Eglises, supprima les distributions faites aux veuves et aux vierges, ruina les

Eglises de toutes manières, et obligea les chrétiens à réparer tous les dommages causés à l'ancien culte. Les chrétiens furent écartés de tous les emplois publics. Le menu peuple ne fut même pas oublié dans cette guerre de mesquines tyrannies. Julien s'abaissa jusqu'à entraver pour les chrétiens les transactions commerciales et à leur rendre impossible l'accès des marchés publics. De temps à autre il faisait verser de l'eau lustrale dans les fontaines publiques, pour en écarter les fidèles et les priver de l'eau commune, etc. Frappé de l'admirable floraison de talents et de grands esprits que l'éducation chrétienne, donnée par des maîtres fameux, produisait dans l'Eglise, il eut l'instinct qu'il fallait frapper là. Non seulement il fit fermer les écoles chrétiennes et poussa les foules aux écoles païennes de l'Etat, mais, outrant l'oppression jusqu'à une sorte de sauvagerie, il prétendit interdire aux chrétiens l'étude des beaux modèles de l'antiquité, et même de la médecine. Les livres de Mathieu, de Luc, etc., doivent leur suffire, disait-il, et, s'il les dépouillait de leurs biens, c'était, disait-il encore, pour leur faire pratiquer la pauvreté évangélique. Car cet ennemi du Christ se plaisait à joindre le sarcasme insultant à ses mesures iniques. Lui-même écrivait des pamphlets contre les « Galiléens ». On fut inondé de pièces bouffonnes, de satires mordantes contre le « fils du charpentier » et ses grossiers apôtres, le « rustre » Mathieu et le « bonhomme Jean ». Pour enlever aux chrétiens la gloire du martyre, Julien n'en faisait périr aucun que sous quelque prétexte étranger à la reli-

gion, mais sa politique, en encourageant par l'impunité, et même par l'approbation formelle, tous les excès des païens contre les chrétiens, fit revivre en beaucoup d'endroits les plus cruels souvenirs des persécutions passées.

Rien n'égalait d'autre part le zèle avec lequel il travaillait à relever le paganisme de ses ruines. Il prêchait partout, de parole et d'exemple, le culte des dieux ; il rétablissait leurs temples et ne craignait pas d'y faire lui-même l'office de prêtre et de sacrificateur. Trop habile pour changer le culte populaire, il laissait le paganisme néoplatonicien aux philosophes et aux mages qui l'entouraient, mais il organisait des cortèges sacrés, des cérémonies dont la pompe théâtrale en l'honneur des idoles n'excitait plus que le rire de ceux qu'il y traînait. Ce qu'il voulait surtout c'était de reconstruire une société païenne avec les institutions même de l'Eglise ; et en cela son vain effort rendait à la religion chrétienne un hommage forcé. Il s'humilia jusqu'à recommander à ses pontifes d'imiter ces « Galiléens » si méprisables à ses yeux, et de reproduire, dans cette réorganisation, leurs mœurs, leurs lois et leurs institutions. Il signale, entre autres points, la charité des chrétiens, leur soin des pauvres, des voyageurs, des malades et des morts, leurs hospices et hôpitaux, la fuite des spectacles et des cabarets pour les prêtres, la bonne tenue des temples et les lettres testimoniales pour les ministres du culte, les prières, lectures et exhortations publiques, la pénitence pour ceux qui ont commis des fautes, l'érection de monastères

d'hommes et de femmes pour ceux qui voudraient se livrer à une plus haute contemplation. C'est un des cas les plus frappants où l'on voit le diable se faire le singe de Dieu ; mais le singe ne sait que faire des grimaces, et celles-ci devaient s'éteindre dans un cri de rage.

Non content de combattre les chrétiens en tyran, Julien l'Apostat voulut les combattre aussi en sophiste. Il lut les saintes Ecritures, en fit une critique perpétuelle, s'efforçant d'y trouver des contradictions, des difficultés. Une prophétie le frappa surtout : celle de Jésus-Christ sur la ruine du Temple de Jérusalem. Il conçut le projet d'en donner le démenti public au Christ, en rétablissant le Temple et la ville. Le sophiste tout puissant s'adressa aux Juifs, enflamma leur zèle et mit d'immenses ressources à leur disposition. Son ami Alypius prit la direction des travaux ; les Juifs accourus de toutes parts, se mirent à l'œuvre avec acharnement. On en sait l'issue. Les témoignages concordants d'historiens païens et chrétiens établissent, comme un des faits les mieux prouvés de l'histoire, qu'à peine les premiers fondements creusés, des orages, des tourbillons et un tremblement de terre emportèrent ces préparatifs, et, qu'à la reprise obstinée des travaux, des globes de feu, sortis des fondements, s'élancèrent sur les travailleurs, en brûlèrent un grand nombre, consumèrent les outils et les matériaux, et rendirent, en se renouvelant, le lieu inaccessible. Il avait plu à Dieu de prouver, en cette circonstance, d'une manière sensible et éclatante que, selon une parole

de l'Ecriture, on ne se moque pas de lui. Et ce fait miraculeux, d'une authenticité irréfragable, est, par lui-même, une preuve de la divinité du christianisme.

Irrité au delà de toute mesure de cet échec humiliant, Julien l'Apostat jura d'exterminer les chrétiens et leur religion à son retour de la guerre des Perses. Ambitionnant, en effet, de venger sur ceux-ci les longues injures qu'ils avaient faites à l'Empire, il gagna avec son armée la Syrie, pénétra jusqu'à Ctésiphon, où il franchit le Tigre et brûla sa flotte pour ne laisser à ses soldats d'espérance que dans la victoire. C'est dans cette expédition que Dieu l'attendait. Vainqueur dans un premier combat, il fut ensuite mortellement frappé d'une flèche (363). Son règne n'avait duré que trois ans. Il n'est pas historiquement prouvé que l'Apostat mourant ait recueilli dans sa main le sang qui coulait de sa plaie et l'ait lancé vers le ciel, en criant : Tu es vaincu, Galiléen ! mais sa fin déplorable, qui marquait l'écroulement de son œuvre impie, a toujours été regardée comme une éclatante punition du ciel.

L'armée proclama Jovien (363-364), qui, pour la sauver, dut conclure avec Sapor un traité lui livrant des territoires et plusieurs places fortes, boulevards de l'Empire. Ce prince chrétien et catholique s'empressa de réparer les maux du règne précédent, en rendant aux chrétiens la paix et la liberté, et aux Églises, au clergé, aux veuves et aux vierges leurs immunités et les distributions d'usage; il prit égale-

ment des mesures pour rétablir la foi catholique en Orient. Mais il ne règna que huit mois.

Les généraux proclamèrent Valentinien (354-375). Ce prince donna l'Orient à son frère Valens (364-378) et prit pour lui l'Occident. Empereur catholique, autant que valeureux chef, Valentinien continua la conduite de Jovien. Comme lui, il évita de porter des édits contre le paganisme et se contenta d'assurer la liberté des cultes, mais toute sa faveur était pour le catholicisme. Un de ses derniers actes fut d'intervenir auprès de son frère Valens, pour obtenir qu'il mît fin aux cruelles vexations que les Ariens faisaient subir aux catholiques en Orient. Valens, au contraire, était arien déclaré et grand protecteur des hérétiques, dont il ne cessa d'appuyer, comme on le verra, les menées scandaleuses. La mort de son frère lui laissait le champ libre, mais la Providence l'arrêta, et sa fin fut tragique comme celle de plusieurs persécuteurs. Des hordes de Huns ayant franchi l'Oural, subjugué les Alains et refoulé les Goths sur le Danube, Valens avait eu l'imprudence d'accueillir parmi ses troupes deux cent mille hommes de ces vaincus qui tendaient les mains vers lui. Ils se révoltèrent bientôt contre lui, lui infligèrent à Andrinople une défaite désastreuse (378). L'empereur, blessé, s'était réfugié dans une cabane. Les vainqueurs, ignorant sa présence, y mirent le feu et il périt dans les flammes.

A Valentinien Ier, tué dans une expédition contre les Quades, avait succédé son fils, Gratien, sur le

trône d'Occident (375-383). Gratien abandonna à son jeune frère, Valentinien II, les préfectures d'Illyrie et d'Italie (375-392). Celui-ci n'avait alors que treize ans, et sa mère, Justine, favorable aux ariens, gouverna d'abord à sa place. Gratien suivit courageusement les traditions de Constantin, de Constant et de Jovien, et poursuivit la lutte contre le paganisme. Il déclina le titre et les insignes de Grand Pontife que Constantin n'avait pu rejeter, supprima les subsides accordés par l'Etat pour le culte des idoles, confisqua les revenus de leurs prêtres et des vestales et les terres appartenant aux temples, et il fit ôter de la curie du sénat l'autel de la déesse Victoire. Ces mesures, et surtout la dernière, surexcitèrent vivement les païens. Une députation, conduite par le sénateur Symmaque, se rendit au camp impérial de Milan pour en implorer le retrait. Gratien ne daigna même pas l'admettre à l'audience. Plus tard, quand ce prince eut été tué, la supplique présentée de nouveau à Valentinien II fut agréée, sous l'influence de sa mère et de ses conseillers. Mais saint Ambroise, évêque de Milan, s'opposa à cette concession avec tant de force et d'éloquence, que Valentinien maintint les décrets de Gratien, et, avec d'autant plus de raison que les chrétiens étaient en majorité dans le sénat. En Occident, le paganisme touchait à sa ruine définitive.

Son sort n'allait pas tarder à être le même en Orient, grâce au choix que fit Gratien d'un habile général, Théodose, pour lui donner un chef à la place de Valens. Le nouvel empereur d'Orient réorganisa l'armée très éprouvée par les revers de

Valens, lui ménagea nombre de succès partiels sans l'engager dans de grandes batailles, et finit par amener les Goths à traiter (382). Mais en Gaule, Gratien, en combattant la révolte de Maxime, qui gouvernait la Grande-Bretagne, fut trahi et tué pas ses soldats (383). L'usurpateur n'entendait même pas partager la puissance avec Valentinien II. Profitant des troubles excités en Italie par l'arianisme, il franchit les Alpes et força ce prince à s'enfuir près de Théodose. Celui-ci le ramena en Italie, après une victoire sur Maxime, que ses propres soldats mirent à mort dans Aquilée, et lui donna comme principal ministre le franc Arbogaste, qui venait de délivrer la Gaule des Germains, mais qui remplit de barbares tous les offices civils et militaires. Valentinien, ayant voulu secouer sa tutelle et lui retirer ses emplois, fut trouvé mort dans son lit (391).

L'année précédente, Théodose et Valentinien avaient publié un édit commun pour défendre, sous peine d'amende très élevée, toutes les pratiques de l'ancien culte païen, et non seulement les sacrifices, mais la fréquentation des temples et la vénération des dieux. La mort de Valentinien sembla compromettre l'exécution de ce décret. Pour remplacer sa victime, Arbogaste avait jeté la pourpre sur les épaules d'un secrétaire du palais, le rhéteur Eugène, et il tâcha de rallier à sa cause ce qui restait de païens. Mais, en une seule bataille, livrée près d'Aquilée, l'empereur d'Orient, qui était accouru, mit fin à cette domination éphémère. Eugène, fait prisonnier, fut mis à mort, Arbogaste se tua lui-

même (394). Cette fois le vainqueur garda sa conquête. Celui que l'histoire salue du nom de Théodose le Grand restait maître de tout l'empire.

L'édit de 391, dont Théodose eut l'initiative, n'était qu'un pas de plus dans la marche qu'il n'avait cessé de suivre pour arriver à l'extirpation de l'idolâtrie. Son zèle ne se bornait d'ailleurs pas à détruire les erreurs païennes; la protection et la défense de la religion catholique contre les audacieuses entreprises de l'hérésie ne l'occupèrent pas moins. Avec Théodose, comme avec Constantin, s'affirme la tendance des premièrs empereurs chrétiens à faire de la religion chrétienne, malgré la ténacité du paganisme officiel, une religion d'Etat. Leur coup d'œil avait pénétré cette vérité fondamentale, que l'unité de croyance dans un empire est la plus solide garantie de l'unité politique et de la force d'une nation. L'indifférentisme des Etats modernes leur eût paru, politiquement même, une aberration. Ce n'est pas qu'ils aient refusé à l'erreur toute tolérance, car autre chose est d'accorder à la vraie religion une reconnaissance et une protection officielles, et autre chose de nier toute liberté aux dissidents quand ils ont une certaine possession d'état, sinon quand ils compromettent la sécurité publique par leurs entreprises, et seulement dans cette mesure. Ces empereurs chrétiens s'efforçaient de faire cesser, par l'unité de croyance, la cause la plus efficace de dissolution sociale, dont les effets étaient alors effrayants. Mais la prudence, la longanimité, une temporisation ha-

bile leur firent rarement défaut, et, dans les cas d'abus, on vit les évêques, l'Eglise elle-même, intervenir pour s'y opposer.

Dès 380, Théodose, au nom des trois empereurs régnants alors, avait affirmé dans la loi *Cunctos populos* la nécessité de l'unité de foi dans l'Empire, et ce fut désormais cette nécessité que la politique impériale eut en vue dans tous ses actes.

L'insolence des hérétiques fut réprimée par l'interdiction de leurs assemblées, où le vice s'alliait souvent aux extravagances, et où les principes les plus subversifs de l'ordre et de la morale s'étalaient effrontément. Afin de faire cesser les tumultes, Théodose interdit les discussions publiques sur la religion, et, pour tarir l'hérésie dans ses sources, il défendit les ordinations hérétiques. Les mouvements séditieux qui éclataient parfois parmi les païens devenaient une occasion de fermer ou de détruire leurs temples. Des lois avaient été déjà portées contre la divination : elles servirent aussi à frapper les pratiques idolâtriques auxquelles elle était souvent mêlée. De jour en jour le paganisme se sentait refoulé davantage. Une autre classe, celle des chrétiens apostats, race aussi dangereuse que les hérétiques et les païens, supporta les sévérités du prince. Ils perdirent successivement le droit de tester, de succéder, de témoigner, et se virent chassés de toutes les dignités. Théodose le Jeune, petit-fils du grand empereur, réunit plus tard, sous le titre de *Code théodosien*, toutes les lois édictées depuis Constantin en faveur de la religion catholique, dans lesquelles son grand-père

avait eu une part notable : c'est un monument de foi autant que de prudente sagesse.

Ces nobles dispositions, à la vérité, n'empêchèrent point Théodose de payer tribut aux passions humaines. Mais s'il fut assez faible pour se laisser entraîner à un acte de vengeance qu'aucune raison d'Etat ne peut excuser, il eut l'âme assez grande pour réparer humblement sa faute par la pénitence publique que saint Ambroise lui imposa. La ville de Thessalonique, dans une sédition, avait fait périr son gouverneur. Cédant au premier emportement de la colère, l'empereur ordonna le massacre des habitants ; sept mille d'entre eux furent passés au fil de l'épée. Peu de temps après, Théodose, étant à Milan, se rendit à l'église avec toute sa cour pour assister à l'Office divin. Saint Ambroise vint l'arrêter sur le seuil : « Prince, lui dit-il, comment oseriez-vous paraître dans le temple de Dieu, encore couvert du sang des chrétiens? — J'ai péché, confessa l'empereur, mais David avait péché aussi. — Puisque vous l'avez imité dans son crime, repartit l'intrépide évêque, imitez-le dans sa pénitence. » Théodose se soumit sans résistance à la pénitence publique que saint Ambroise lui fixa. Une des conditions du pardon et l'un des fruits de cette pénitence fut la sage loi qui suspendait les exécutions capitales pendant trente jours. Après de longs mois, saint Ambroise réconcilia l'impérial pénitent avec l'Eglise. Du reste, toute la vie de Théodose montre en lui beaucoup de piété, de bravoure, de modération, d'habileté et de justice, un ensemble remarquable de vertus qui fit de lui un prince vraiment grand.

CHAPITRE II

Les invasions des Barbares.
Chute de l'Empire d'Occident.

A sa mort (395), Théodose partagea l'Empire entre ses deux fils Arcadius et Honorius, partage définitif et qui répondait à la malheureuse réalité des choses, car l'Adriatique ne séparait pas seulement deux langues, mais presque deux religions: Constantinople grecque et si souvent arienne, Rome latine et orthodoxe avaient voulu chacune leur empereur. Cette séparation dure encore dans la religion et la civilisation différentes de ces deux moitiés de l'ancien monde. L'Orient allait bientôt tomber dans les déchéances du Bas-Empire ; les invasions des Barbares, en faisant crouler l'Empire d'Occident, amèneront la formation d'une société nouvelle qui, grâce à l'action plus libre et plus directe de l'Eglise, se relèvera de ce bouleversement rajeunie et transformée.

En Orient, Arcadius (395-408) suivait la politique religieuse de son père et s'appliquait à l'extinction du paganisme. Il ôta aux prêtres païens le reste de leurs privilèges et condamna les temples construits dans la campagne. Son empire subissait

les ravages des Huns, qui poussaient toujours leurs incursions ; et la corruption de la cour, qui gagnait tous les ordres, affaiblissait la force de résistance contre le flot menaçant des peuples barbares. En 402, Arcadius avait déclaré Auguste son fils Théodose, encore au berceau.

L'empire respira sous le sage gouvernement d'Anthémius, tuteur du jeune prince depuis la mort d'Arcadius. Le règne de Théodose II (408-450) fut le plus long de ce siècle. Le nouveau souverain se montra animé d'une piété sincère et d'intentions droites, mais il était faible de caractère et n'avait pas les hautes aptitudes nécessaires pour une tâche aussi difficile que la sienne. Son insuffisance fut suppléée par sa sœur Pulchérie, seconde fille d'Arcadius, proclamée Auguste dès l'âge de seize ans, et qui se trouva chargée de l'éducation de son frère. Cette impératrice chrétienne fut le prodige de son siècle par ses grandes qualités et ses vertus. Théodose II exclut les païens des fonctions officielles (416), plus tard il prescrivit de brûler les écrits contraires au christianisme (448). On a vu qu'il fit rédiger le Code théodosien. Attila, roi des Huns, campé sur les bords du Danube, ne cessait de menacer Théodose et les Romains, mais l'Orient semblait n'avoir plus de vie que pour soulever des querelles religieuses et troubler l'Eglise, et le faible Théodose restait ballotté par ces agitations.

Marcien, qui lui succéda (450-457), avait épousé la sœur de Théodose, Pulchérie. Jamais on ne vit sur le trône des vertus plus pures et tant de belles et heureuses qualités que dans ces deux illustres

époux. Mais le règne de Marcien fut trop court; Pulchérie était morte quatre ans avant lui.

A ce prince valeureux et sage, protecteur de la religion, l'armée donna pour successeur un tribun militaire, Léon (457-474). Il était avare, mais brave et orthodoxe. Malheureusement pour la religion comme pour l'Etat, il était mal entouré et souvent mal servi. On voyait surtout près du trône deux hommes indignes, Zénon, son gendre, d'origine barbare, et Basiliscus, frère de sa belle-mère. Léon Ier voulait faire de Zénon son successeur, mais le peuple de Constantinople, auquel les agissements de celui-ci en faveur de l'hérésie le rendaient suspect, éleva des protestations et agréa, au contraire, son fils, le jeune Léon, que l'empereur fit Auguste (473). Léon II suivit de très près Léon Ier dans la tombe, et Zénon, déjà proclamé Auguste par son fils, se vit seul maître de l'Empire (474-491). On peut dire que ce prince difforme, qui se faisait une gloire de ses honteux excès, commença cette série déplorable de règnes qui a mérité à toute l'époque la dénomination de Bas-Empire. Son avènement coïncide avec l'extinction de l'empire d'Occident dans la personne d'Augustule.

En Occident, l'empereur Honorius (395-423 donnait à la religion chrétienne la même faveu que son frère Arcadius en Orient. Comme lui, i priva les temples païens de ce qui leur restait d revenus; il fit brûler par le barbare Stilicon, so premier ministre, tous les antiques livres sibyllins et ne prêta pas un appui moins décidé à l'Eglis

contre les schismes. A sa mort, comme il ne laissait pas d'enfants, son secrétaire, Jean, osa prendre la pourpre, mais Théodose le Jeune le fit promptement abattre par ses généraux, et mit sur le trône d'Honorius le fils de Placidie sa tante, Valentinien III (423-454), qui montra la même zèle que son prédécesseur pour assurer par de nouvelles lois le triomphe de l'Eglise sur le paganisme, et pour réprimer les sectes hérétiques.

Ces règnes se déroulaient au milieu du sanglant tumulte des grandes invasions des Barbares. Le vieux monde croulait. Elles passèrent sur lui comme un déluge vengeur, châtiment de ses crimes séculaires. Le vieux monde en avait comblé la mesure : le sang des martyrs criait vengeance ; l'idôlatrie persistait dans les régions officielles et dans le peuple, malgré les efforts de l'Eglise. D'ailleurs la corruption gallo-romaine tenait l'empire plongé dans un abîme de vices et livré, dans sa décadence, à l'impiété d'un orgueil sans frein. L'heure était venue où Dieu, selon la prophétie de l'Apocalypse, allait renverser la Babylone de Rome, « cette prostituée qui avait enivré le monde du vin de la prostitution ». Dans cette première période, l'histoire n'enregistre que des désastres et d'épouvantables ruines ; les invasions sont d'abord exclusivement dévastatrices. Dieu cependant renverse pour réédifier ; il jette à bas un édifice vermoulu, devenu immonde, pour refaire une société neuve et vigoureuse, apte aux grandes choses qu'il veut accomplir par elle dans les siècles qui viendront.

Une éclatante rénovation succédera au terrible châtiment. Mais ce serait une grande erreur de ne voir, pour l'Eglise, dans les invasions, que l'arrivée d'auxiliaires précieux, une aurore de joie. En réalité, l'irruption des Barbares fut pour elle une grande épreuve, non moins pénible que celle des persécutions, une seconde et effroyable tempête. Si le vieux monde l'avait recouverte sous un océan de sang et de vices, l'invasion barbare la couvrait de ruines et, en outre, ne fit d'abord que prêter à l'hérésie un appui victorieux. Le triomphe de l'Eglise sur les Barbares n'est pas moins merveilleux que celui remporté sur le monde païen, et ne fait pas apparaître avec moins d'évidence le caractère divin de son institution.

Comme toutes les migrations des peuples, celles des cinquième et sixième siècles vinrent de l'Orient ; et de même que les flots poussent les flots, ces peuples se jetèrent les uns sur les autres, se chassant les uns les autres, se précipitèrent sur l'Empire comme un torrent qui tombe d'une roche élevée et inonde les plaines voisines. Trois bans de nations s'échelonnaient derrière les frontières de l'Empire. Les plus proches étaient celles de race germanique, déjà envahissantes. Toute les frontières étaient garnies de peuplades germaines, de la rive gauche du Danube et de la rive droite du Rhin jusqu'à la mer Baltique : au sud étaient les Souabes ou Suèves, les Alamans, les Bavarois ; à côté, plus à l'est, les Marcomans, les Quades, les Hérules ; à l'ouest, le long du Rhin inférieur, la confé-

dération des Francs (Saliens, Ripuaires, Sicambres, etc.) ; au nord les Francs, les Saxons et les Frisons ; à l'est de leur confédération, les Vandales, les Burgondes, les Lombards; plus loin, vers le nord, les Jutes, les Danes, les Scandinaves. A l'époque où commencent les invasions, les Goths, d'abord campés vers les embouchures de la Vistule, puis descendus sur les rives du Borysthène (Dnieper), en laissant derrière eux une de leurs peuplades, les Gépides ou traîneurs, s'étaient portés vers celles du Danube. Ils se divisaient en Goths de l'est (Ostrogoths) et Goths de l'ouest (Wisigoths). On a vu que ceux-ci, sous la poussée de l'arrière, avaient déjà pénétré dans l'empire et que Théodose Ier leur avait ouvert la Mœsie et la Thrace.

Des régions immenses qui s'étendaient au delà les frontières romaines, la première partie, entre a mer Caspienne et la Baltique, celle où s'agitaient es peuplades germaniques, n'est qu'une vaste plaine, ouverte du côté de l'Orient, comme afin de recevoir toutes les émigrations qui en sortent. On n'y voit que des steppes, des pâturages, et, à meure qu'on avance vers le Nord, des terres maréageuses entrecoupées de sapins, sans montagnes, ans barrières pour arrêter les populations, sans ttrait pour les captiver. Ces déserts ne devaient voir d'autres habitants que des hordes mobiles omme les chariots qu'elles traînaient à leur suite. insi, une vaste route formée de plaines immenes va verser à flots sur l'Europe méridionale les euples du Nord. Derrière les Germains, en effet, ont les Slaves, épars des rives de la Baltique, au

Danube, à la Mer Noire et à l'Adriatique ; et derrière ceux-ci les peuplades asiatiques, celle des Huns surtout, qui, d'abord cantonnées sur les rives du Volga, commencèrent à s'agiter comme un fleuve irrité de ses rives trop étroites, et refoulant les Slaves vers l'Occident, les poussèrent à refouler eux-mêmes les Germains qu'ils jetèrent dans l'Empire. Mais ces plaines de la Germanie, trop désertes et trop pauvres pour retenir les peuples du Nord, leur ouvriront à leur tour l'accès aux régions heureuses et fécondes de la Gaule, de l'Italie, de l'Espagne, de l'Afrique, au cœur de ce vieux monde qui allait s'évanouir.

La race germanique devait fournir les éléments du nouveau. Tacite a bien décrit son caractère, quand il parle de la bravoure déjà chevaleresque et aventureuse des peuplades germaines, de leur amour des combats, de leur passion pour la liberté et de leur perpétuel besoin de changement. Chez elles, pas de luxe, nul bien-être, aucune mollesse, rien qui tienne des civilisations efféminées de l'Orient et de la Rome gallo-romaine ; tout, dans ces peuples, jusqu'au vêtement, est viril et austère. Le christianisme trouvera en eux, sans doute, beaucoup de rudesse, mais aussi beaucoup de force e d'énergie. Le Germain unit d'ailleurs volontier l'ivresse à la barbarie ; il est joueur passionné ment, mais un auteur chrétien du ve siècle, Salvien écrit : « Le Romain est impudique au milieu de Barbares si admirables par leur chasteté. Que dis je ? Les Barbares eux-mêmes sont dégoûtés de no

impuretés. L'adultère est chez eux un crime, et chez nous un honneur. Et nous espérons la victoire? Nous nous étonnons que nos terres aient été données par Dieu aux Barbares, quand les Barbares purifient par leur chasteté cette terre que les Romains souillent de leur luxure ! »

L'amour de l'indépendance et l'humeur aventureuse, chez les Germains, ne comportaient rien de régulier, moins encore de centralisateur et d'absolu dans le gouvernement. La discipline et la servitude, principes du gouvernement de l'empire, leur étaient en horreur. Le leur était formé par une assemblée des chefs guerriers, à laquelle ils prenaient tous part. Elle se tenait dans des lieux et à des jours consacrés, à la nouvelle et à la pleine lune. Le choc des boucliers marquait l'approbation de l'assemblée ; un murmure violent, sa désapprobation. Les mêmes assemblées exerçaient le pouvoir judiciaire, quelquefois par des délégués. Chaque canton avait son magistrat, et toute la nation un roi, élu parmi les membres d'une même famille qui avait la possession héréditaire de ce titre. Pour les combats, les guerriers choisissaient eux-mêmes les chefs qu'ils voulaient suivre.

La religion des Germains s'harmonise avec leurs habitudes guerrières, leurs passions violentes, leurs mœurs farouches. Leurs divinités sont rudes comme leurs instincts, fantastiques comme leur imagination vagabonde et enflammée : sous des noms divers ils adoraient la nature. Mais, comme en Grèce et à Rome, on retrouve dans leur mythologie les vestiges de la révélation primitive. La dou-

leur et la mort ont atteint jusqu'aux dieux. Le fils d'Odin est tombé dans la déchéance. Un jour doit venir où toutes les puissances de l'abîme, contenues par les héros bienfaisants, seront déchaînées : ce sera la fin du monde, une nouvelle terre sera créée. Toujours apparaît une puissance mystérieuse et souveraine qui gouverne tout, triomphe de tout ; c'est à elle qu'est réservée la restauration du monde. Les Germains n'élevaient guère de sanctuaires à leurs divinités et ne façonnaient que peu d'idoles, mais ils avaient un culte, des prêtres, des sacrifices, où le sang humain ne fut pas sans couler.

Cet ensemble de caractères permet de pronostiquer ce qu'ils apporteront à la société nouvelle : leurs âmes s'ouvriront aisément aux grandes conceptions de la foi chétienne, leurs cœurs à la chaste morale de l'Evangile, mais en tout ils porteront la sanglante rudesse de leurs mœurs, jusquà ce que l'Eglise les ait pleinement soumis au joug suave de Jésus-Christ.

Les Germains reçurent en effet l'Evangile quand leur marche vers le sud les eut mis en contact avec les peuples chrétiens. Les Wisigoths, à l'ouest du bas Danube, furent les premiers sur qui tombèrent les premières semences. Elles se développèrent rapidement par l'apostolat et promettaient une féconde moisson. Déjà, au concile de Nicée (325), on voit siéger un évêque des Goths. Saint Athanase, saint Cyrille, saint Jean Chrysostome parlent avec émotion de leur foi, de leur zèle ; ce dernier mentionne les prêtres, les moines et les religieuses de leurs pays. Saint Jérôme reçut un jour une lettre

de deux Goths sur des questions d'exégèse biblique. « Qui l'aurait cru ? écrivait-il à ce sujet, les Goths barbares s'inquiètent des textes originaux de la Bible, et les Grecs dorment dans leur insouciance et leur oubli ! »

Mais l'hérésie gâta pour longtemps de si belles espérances. Quand les Goths demandèrent à Valens de leur ouvrir les portes de l'Empire, leur principal député était l'évêque Urfila (Wulfila, Wölstein, le fils de la louve), qui s'était consacré avec grand succès à leur évangélisation. Valens, fougueux sectateur de l'arianisme, promit tout aux évêques ariens si Urfila et les autres envoyés passaient à l'erreur. Urfila fut le premier perverti par eux ; soit simplicité, soit calcul, il se fit hérétique, et, de retour parmi les siens, contribua puissamment à corrompre leur foi.

Ce contact avec l'empire d'Orient fut la perte de l'orthodoxie des peuples germains ; et de même que la religion catholique s'était répandue de proche en proche parmi eux, de proche en proche ils devinrent, pour la plupart ariens, et ennemis de l'Eglise. Les Vandales, en particulier, se signaleront comme persécuteurs.

Etablis, depuis le troisième siècle avant Jésus-Christ, dans les grandes plaines de l'Asie centrale, derrière la mer Caspienne, les Huns s'étaient peu à peu avancés vers l'Occident, ils avaient poussé vers l'Europe et traversé le Volga, attirés par le bruit des richesses de Rome qui était venu jusqu'à eux. Ils vinrent heurter le grand empire des

Goths, qui succomba. Les Ostrogoths se soumirent; les Wisigoths vinrent, comme on l'a vu, sur les bords du Danube, implorer l'empereur Valens qui leur ouvrit ses territoires et paya son imprudence par la sanglante défaite d'Andrinople. Théodose I[er] parvint à les contenir, non d'ailleurs sans rien leur concéder, mais sa mort marqua la fin des jours de force et de victoire. Sous Arcadius et Horius, les deux empires, quoique distincts, ne laissèrent pas d'associer quelquefois leurs efforts pour la défense commune contre un péril qui, après avoir longtemps menacé leurs provinces, semblait maintenant près de tout faire sombrer. L'empire d'Orient fut sauvé par la double barrière du Danube et des monts Balkans; par la direction générale de l'invasion barbare que l'impulsion première tourna plutôt vers l'ouest que vers le sud, et par le soin qu'on prit de protéger Constantinople, comme la réelle et vivante capitale du monde romain, dont Rome n'était plus que l'ombre. Ce fut surtout l'effet des desseins de Dieu. L'empire d'Occident, celui dont la Babylone des Césars avait si longtemps fait le théâtre de toutes les corruptions et de persécutions atroces contre le Christ et son Eglise, fut l'objet des grandes attaques. Il reçut, en un demi-siècle, quatre assauts terribles : Alaric avec les Wisigoths, Radagaise avec les Suèves, les Vandales, les Alains et les Burgondes, Genséric avec les Vandales, Attila avec les Huns.

Théodose mort, les Wisigoths, ayant mis à leur tête Alaric, chef de leur plus illustre famille, se révoltèrent et ravagèrent la Thrace, la Macédoine

et la Grèce: Stilicon, Vandale d'origine, passé au service de l'Empire, et au génie duquel Théodose mourant en avait confié la garde pour ses deux fils, ne suffit pas à abattre entièrement les révoltés, et Arcadius n'eut d'autre ressource, pour prévenir de nouveaux ravages, que de nommer Alaric maître de la milice en Illyrie. C'était lui désigner pour proie l'Occident. Alaric mena bientôt les siens à la conquête de l'Italie. Défait, à Pollentia (403) par Stilicon, qui était accouru de la Rhétie, le roi des Wisigoths fut encore apaisé par des honneurs : Honorius le nomma général dans son armée. Ces lâchetés ne pouvaient sauver l'empire.

Partis de la Baltique, Radagaise et les barbares qu'il entraînait, pressés de fuir devant la marche torrentielle des hordes hunniques, laissèrent deux cent mille des leurs sur les bords du Rhin, franchirent les Alpes et fondirent à leur tour sur l'Italie. Au milieu des excès de toute sorte qu'ils commirent, le clergé catholique eut cruellement à souffrir de ces envahisseurs mêlés d'idolâtres et d'Ariens ; son dévouement pour soutenir la foi et relever les courages n'en fut pas ralenti. Radagaise échoua, défait par Stilicon, et mis à mort (406). Ses troupes désorganisées refluèrent vers la Gaule, sur laquelle les deux cent mille Barbares, retardés sur les bords du Rhin par la résistance des Francs Ripuaires, s'étaient déjà jetés, et, pendant deux années, elle fut en proie à d'horribles ravages, jusqu'au passage de ces Barbares en Espagne.

Honorius s'était défait de Stilicon, suspect de calculs avec les Barbares (408), et avait porté un

arrêt de mort contre ceux qui se trouvaient en Italie. Ils se retirèrent près d'Alaric, campé sur les bords de l'Isonzo, qui débouche dans le golfe de Trieste. Le roi des Wisigoths revint avec eux pour les venger. Une force secrète le poussait vers Rome (409). La ville ne se défendit pas. Des députés vinrent dans son camp lui porter des paroles de paix. Ils lui représentèrent la grandeur de Rome et les nombreuses populations sous ses ordres. « Plus l'herbe est serrée, leur répondit-il, plus la faux y mord. » Néanmoins, il laissa la ville se racheter au prix de 5.000 livres pesant d'or et de 30.000 livres pesant d'argent, puis se retira en Toscane pour y prendre ses quartiers d'hiver. Ensuite, croyant qu'on se jouait de lui, il revint l'assiéger. Rome, cernée, privée des arrivages d'Afrique et de Sicile, en proie à une cruelle famine, ouvrit ses portes. Le sénat, docile, proclama le fantôme d'empereur qu'il plut à Alaric de désigner, Attale, qu'il abattit peu après, et nomma le roi Wisigoth lui-même maître général de la milice. Les Goths prenaient les dignités romaines. Enfin, Honorius, ayant cherché à préparer des défections parmi eux, Alaric, plein de fureur, reparut une troisième fois devant Rome et la livra au pillage. Cependant ces barbares, qui avaient reçu l'Evangile, donnèrent en cette circonstance, quoique victimes de l'hérésie arienne, une preuve d'autant plus grande de leur foi, qu'ils étaient plus justement irrités. Durant le pillage, les églises, surtout celle de Saint-Pierre, devinrent des asiles sacrés, et les vases précieux de cette

basilique, trouvés dans une maison particulière, y furent transportés solennellement, au milieu des chants sacrés, sous l'escorte des Goths (409).

Alaric ne jouit pas longtemps de son triomphe. Il mourut, l'année suivante, à Cosenza dans le Brutium. Les Wisigoths honorèrent d'une sépulture extraordinaire les restes de leur grand chef. Pour que son corps ne fût pas profané par les Romains, des prisonniers détournèrent le cours du Busentin qui arrose Cosenza, creusèrent un tombeau dans le lit du fleuve et y ensevelirent Alaric avec de riches dépouilles. Les eaux furent rendues à leur cours naturel, quand les prisonniers qui avaient fait ce travail eurent été égorgés sur la tombe, afin que nul ne trahît le secret (410).

Ataulf, frère et successeur d'Alaric, avait une grande admiration pour l'Empire et le désir de le rétablir de ses mains au profit de sa nation. Il commença par se mettre au service d'Honorius, épousa en 413 sa sœur Placidie, et promit de chasser de Gaule et d'Espagne les usurpateurs qui s'y disputaient la pourpre sur les ruines de l'Empire et les autres Barbares, Alains, Suèves, Vandales, qui s'étaient déjà répandus dans le péninsule ibérique. Il mourut assassiné à Barcelone. Wallia, de la même famille qu'Alaric et Ataulf, qui lui succéda, extermina en partie les Alains, repoussa les Suèves vers le nord, et refoula les Vandales dans la Bétique, qui prit leur nom (Vandale, Andalousie).

Dans les trente premières années du cinquième

siècle, quatre royaumes barbares, destinés, il est vrai, à durer peu, s'étaient déjà élevés sur les débris de l'empire d'Occident. Celui des Burgondes, occupant les deux revers du Jura (Suisse et Franche-Comté) avait été concédé dès 413 par Honorius à leur chef Gondicaire. Tout vaincu qu'il était par Wallia, Hermanrich, chef des Suèves, s'était formé un royaume dans la Galicie et les Asturies. Ses successeurs l'agrandirent, et ils auraient occupé toute l'Espagne, si les Goths n'avaient arrêté cet essor. Ce peuple avait reçu d'Honorius, en 419, comme récompense de ses services, la basse Aquitaine avec Toulouse pour capitale. Peu à peu les Goths s'étendirent jusqu'à la Loire et au Rhône et revinrent en Espagne, mais pour leur compte. Le quatrième royaume, celui des Vandales en Afrique, naquit des circonstances qu'on va voir.

L'Empire prenait à son service les barbares qui le dévoraient, tandis que de misérables intrigues de cour, en les irritant, provoquaient leurs représailles et leur en ouvraient les dernières entrées. Valentinien III avait à son service un général habile, Aétius, Hun d'origine. Le comte Boniface, gouverneur d'Afrique, jaloux de son crédit auprès de Placidie, se vengea en appelant dans sa province les Vandales établis en Espagne ; puis, pris de remords, il voulut repousser l'invasion qu'il avait provoquée. Il était trop tard. Genséric le vainquit dans une sanglante bataille, et le tint assiégé dans Hippone (Bône) pendant quatorze mois. Saint Augustin, qui était évêque de cette ville, refusa de la quitter, et, par ses exhortations, sa

foi ardente, soutint le courage des habitants. Sa mort (430) l'empêcha de voir une nouvelle défaite de Boniface et la prise d'Hippone. Les Romains vaincus partout abandonnèrent l'Afrique. Quatre ans plus tard, Valentinien III dut reconnaître par un traité l'établissement du royaume des Vandales. L'Eglise d'Afrique était une des plus florissantes : le roi arien la dévasta de fond en comble, tout fut mis à feu et à sang, tout périssait dans les supplices et dans les chaînes. L'histoire de cette invasion des Vandales rappelle les horreurs des grandes persécutions.

Pour mettre le comble à tant de malheurs, les Huns, ces barbares plus terribles que les autres, arrivèrent à leur tour. Ils avaient fait halte pendant un demi-siècle au centre de l'Europe, tenant sous leur joug les Ostrogoths, les Gépides, les Marcomans, les Slaves méridionaux. Les Huns, qui appartenaient à la race Tartaro-Finnoise, furent un objet d'effroi et d'horreur pour tous les peuples occidentaux. Leur vie errante passée dans des chariots énormes ou sur la selle de leurs chevaux, leur visage osseux et percé de deux petits yeux, leur nez plat et large, leurs oreilles énormes et écartées, leur peau brune et tatouée étaient des traits de mœurs et de physionomie étrangers à l'Europe. Ils avaient alors pour roi Attila, qui portait aux yeux de son peuple un caractère presque divin. Lui-même s'appela « le fléau de Dieu », ajoutant que « l'herbe ne devait plus pousser là où son cheval avait passé ».

Genséric, tout en faisant ravager par ses bandes les côtes d'Italie, d'Espagne et de Grèce, négociait activement avec les Barbares du Nord, afin que l'Empire, où Aétius essayait de remettre un peu d'ordre et de discipline, fût étreint de tous côtés. Il appela le chef des Huns. Attila fit d'abord une diversion puissante contre Théodose II, pour l'obliger à rappeler les troupes qu'il avait envoyées contre Genséric. Il franchit le Danube, détruisit soixante-dix villes, et l'empereur se résigna à lui céder la rive droite et à lui payer un lourd tribut. Après Théodose II, le Barbare trouva plus de résistance chez l'empereur Marcien, qui répondit fièrement à ses exigences : « J'ai de l'or pour mes amis, du fer pour mes ennemis ». Attila n'était pas homme à s'arrêter devant des paroles menaçantes, mais Constantinople passait pour imprenable, il se décida à porter ailleurs la colère du ciel.

Changeant son point d'attaque, il demande à l'empereur d'Occident la moitié de ses Etats, et pousse sur les Gaules 700.000 barbares (Huns, Slaves, Ostrogoths, Hérules, etc). C'était comme un vaste et irrésistible torrent de feu. Il passe le Rhin, ravage la Belgique par le fer et la flamme, franchit la Moselle, détruit Metz et vingt autres cités florissantes. Les populations fuient devant les Huns, saisies d'une indicible épouvante. Dans cette tempête de feu et de sang les saints furent les seuls protecteurs de ces populations affolées. Troyes fut sauvée par saint Loup. A l'approche des Barbares, l'évêque rassemble son peuple, ordonne des prières publiques, puis, quand Attila

est aux portes, il vient majestueusement à lui, revêtu de ses habits pontificaux et entouré de son clergé. « Qui es-tu ? » demande-t-il au terrible chef. « Le Fléau de Dieu », répond Attila. — « Nous respecterons ce qui vient de Dieu, repartit le saint, mais toi, fléau dont Dieu veut nous châtier, souviens-toi de ne faire que ce qui t'est permis. » Attila, subjugué, passa par la ville sans commettre d'excès. A Paris, ce fut une humble bergère, sainte Geneviève, qui arrêta le torrent par la puissance de ses supplications. Les Huns marchaient sur Orléans. Là, l'évêque saint Aignan fit faire à son peuple des prodiges de vaillance. Les murailles délabrées furent reconstruites, et on se prépara à subir l'effroyable choc. Orléans n'aurait pu le supporter, mais saint Aignan, qui joignait l'énergie aux prières ferventes, avait réclamé le secours d'Aétius, et, au moment où la ville allait succomber, ce secours parut. Aétius accourait avec une armée composée à la fois de Romains et de Barbares, Wisigoths, Francs Ripuaires, Francs Saliens, Burgondes, aux dépens de qui l'invasion se faisait. Attila recula et alla chercher dans les plaines de Chalon-sur-Saône un champ de bataille plus favorable. Toutes les nations s'y broyèrent dans une lutte épouvantable ; 160.000 morts jonchèrent ce champ de carnage. Attila était vaincu ; il s'enferma dans un camp entouré de chariots, et « au matin, dit le Goth Jornandès, historien de cette guerre, les vainqueurs virent au milieu de ce camp un immense bûcher fait de selles de chevaux, Attila au sommet, des Huns à ses pieds, la torche à la main,

prêts à y mettre le feu si l'enceinte était forcée ; tel un lion poursuivi par les chasseurs jusqu'à l'entrée de sa tanière, se retourne, les arrête et les épouvante encore de ses rugissements ». Les Alliés n'osèrent affronter le désespoir des Huns et laissèrent Attila rentrer en Germanie (451).

L'année suivante, le « fléau de Dieu » sortit de sa retraite, ivre d'une fureur nouvelle, et fondit sur la haute Italie, qu'il ravagea et dont il détruisit les villes. Rome était perdue; les Italiens n'avaient pas d'armée pour la défendre. Le pape saint Léon le Grand se dévoua pour la sauver. Il vint se présenter intrépidement au camp d'Attila avec les députés de l'empereur. Contre toute prévision humaine, Attila, qui n'avait qu'à pousser son cheval en avant pour se rendre maître de la ville des Césars, de cette Rome, objet magnifique de la convoitise des Barbares, accorda à saint Léon ce qu'il demandait : la paix et sa retraite d'Italie. « Interrogé, dit le Bréviaire romain, sur le motif de cette concession imprévue, il répondit qu'à côté du grand pontife lui était apparu un autre personnage, en habits sacerdotaux, une épée nue à la main, et le menaçant de mort s'il n'obtempérait ». Aussitôt il exécuta sa promesse ; la foule de ces Barbares avides de sang et de pillage repassa le Danube. Quelques mois après Attila mourut dans un village de cette région (453). Ce fut le signal de la dissolution de son immense empire. Les peuples soumis par lui s'affranchirent. Les chefs des Huns se disputèrent sa couronne dans des combats terribles qui diminuèrent leur nombre, et la puissance de ce

peuple tomba. Il n'avait pas fait de conquêtes, mais il avait semé la dévastation partout.

En 455, le Vandale Genséric fit subir à l'orgueilleuse et impénitente Rome le supplice qu'Attila lui avait épargné. Valentinien III avait outragé la femme du sénateur Maxime. Celui-ci dissimula, il priva l'empereur de son soutien en perdant Aétius, puis le fit assassiner lui-même, épousa malgré elle sa veuve Eudoxie et usurpa la pourpre. Eudoxie, pour se venger, appela les Vandales. Saint Léon s'interposa encore entre les victimes et les bourreaux. Il obtint du moins de Genséric pour la population qu'elle fût épargnée par le fer et le feu; mais, durant quatorze jours, les Vandales livrèrent la ville au pillage avec une barbarie telle que le nom de vandalisme a passé à toute dévastation qui détruit pour détruire.

L'Empire d'Occident touche à ses derniers jours. Maxime a été égorgé par le peuple, indigné de sa lâcheté. Les Barbares disposent de la pourpre à leur gré, mais une certaine crainte les empêche encore de prendre eux-mêmes le sceptre. Genséric le donne, en Gaule, au sénateur et rhéteur Avitus, mais, quatorze mois après, le Suève Ricimer, d'une famille illustre, et aussi ambitieux que bon capitaine, dépouille Avitus et élève le sénateur Majorien (457). Celui-ci montra un beau caractère, au milieu de la faiblesse générale. Il remporta des succès sur les Wisigoths et les Vandales, mais Ricimer, par jalousie, le fit tuer (461). Le meurtrier fit successivement trois empereurs, Sévère, Anthémius,

Olybrius (461-472), ombres rapides qui ne firent que passer sur le trône. Olybrius ne l'occupa que trois mois. Ricimer venait de mourir. Glycère dura deux ans, fut renversé par Jules Népos, qui s'enfuit à son tour quand le patrice Oreste, Pannonien d'origine, général de l'armée romaine, proclama son fils, Romulus (475), enfant de six ans, qui, par une dérision amère, portait le nom du fondateur de Rome, et que sa grande jeunesse a fait appeler Augustule par les historiens. Ce fut dans ce fantôme d'empereur que prit fin la liste des Césars qui avaient gouverné l'Empire depuis Auguste. Odoacre, roi des Hérules et chef des barbares fédérés, prit Ravenne et Rome, déposa ce dernier héritier de la puissance impériale, et le relégua dans une maison de campagne. Il prit lui-même le titre de roi d'Italie et donna le tiers de ce pays à ses Hérules. Les ornements impériaux renvoyés à Constantinople par le sénat de Rome furent comme le symbole de la chute de l'Empire (476).

Odoacre, pendant les onze ans de son règne, se montra plutôt favorable qu'hostile au catholicisme; mais ce royaume des Hérules en Italie fut encore plus éphémère que les autres royautés barbares. Dès 488, Théodoric, avec ses Ostrogoths de Pannonie, conquérait l'Italie et le renversait. Genséric survécut un an à la chute de l'Empire d'Occident dont il avait miné plus que tous les autres les dernières assises. Son royaume tombera 57 ans après, sous les coups de Bélisaire, général de Justinien, empereur d'Orient.

CHAPITRE III

Les Pères et les Docteurs de l'Église du IVe au VIIe siècle.

Les deux chapitres précédents retracent le cadre historique, politique, dans lequel se déroule un autre drame, non moins poignant que celui des convulsions de l'Empire, mais dont l'issue fut toute glorieuse. C'est la lutte ardente, prolongée et renaissant sous mille formes, la persécution tantôt perfide et tantôt violente que l'Eglise, à peine rendue à la liberté par Constantin, eut à supporter pendant trois siècles de la part des hérésies et des schismes qui la désolèrent.

Avant d'en faire le récit, il sera bon de voir par quels moyens providentiels Dieu pourvut à sa défense et à son triomphe, et quelle magnifique institution il fit se développer en son sein, pour l'entretien, la rénovation de ses forces spirituelles, et, en même temps, pour le soulagement des maux et pour le relèvement d'un monde profondément bouleversé. Celle-ci, l'institution monastique, sera décrite à part dans le chapitre suivant.

Les Pères et les Docteurs de l'Eglise furent la phalange invincible contre laquelle vinrent se briser tous les assauts des puissances du mal, l'inexpu-

gnable rempart d'où partirent les traits qui les écrasèrent. L'épreuve des hérésies ne sera pas plus fatale à l'Eglise que celle des persécutions. Jésus-Christ est toujours avec les siens, comme il le leur a promis pour la durée des siècles. Les hérésies serviront au contraire à la manifestation des dogmes sacrés. Si les Domitien, les Dioclétien, les Valérien, les Maxence ont fait surgir par leurs violences les Polycarpe, les Laurent, les Perpétue et tant d'autres illustres martyrs, témoins de la foi, les hérésiarques ont fait s'élever les plus éminents Docteurs de la science chrétienne. Arius a fait grandir saint Athanase; Pélage, saint Augustin; Nestorius, saint Cyrille, etc. Après le solennel témoignage du sang, qui donnait pour tout l'avenir au credo catholique une inébranlable force de persuasion, il fallait la leçon qui explique, la lumière qui dissipe les obscurités, le génie qui enflamme et ravit. Alors, au premier temps de la paix de l'Eglise, apparut la magnifique armée des docteurs. C'était d'ailleurs pour elle l'heure de paraître, car tous les efforts précédents de l'erreur n'étaient pour ainsi dire que de vagues escarmouches préludant à un assaut plus direct. Mais, précisément, le quatrième siècle, où les grandes hérésies commencent à se prononcer, est aussi le grand siècle des Pères de l'Eglise. Jamais, à aucune époque, l'esprit humain ne fut illustré ni par un si grand nombre de génies, ni par une aussi prodigieuse élévation de leur vol. La Grèce et Rome en avaient produit de brillants, mais les grands écrivains de l'Eglise les laissent loin derrière eux, si l'on compare la variété, la beauté

et surtout la profondeur des ouvrages. Après les grands docteurs de ce siècle, d'autres s'élèveront à leur tour pour continuer à illuminer le monde selon ses besoins.

Présenter dès maintenant leurs traits en raccourci sera leur rendre un juste hommage, et ce sera aussi alléger d'autant le récit déjà compliqué des luttes dont ils furent les héros. Suivant l'usage commun, il y a lieu de les classer en Pères orientaux et Pères latins.

Le premier des Pères grecs qui s'offre est saint Athanase. Il fut l'invincible athlète de l'orthodoxie dans les luttes contre l'arianisme. Simple diacre, il se révèle tel au concile de Nicée. Porté ensuite au siège d'Alexandrie par les vœux unanimes du peuple et du patriarche Alexandre, sa vie, par une singulière antithèse, ne fut qu'une défaite douloureuse et un éclatant triomphe : toujours chargé des plus atroces calomnies, toujours en vénération auprès du clergé et du peuple fidèles à la foi, cinq fois banni, cinq fois rappelé et accueilli par les démonstrations de joie les plus vives. Depuis le concile de Nicée, il ne cesse plus de répandre sur le dogme attaqué l'éclat de son génie et de sa science. Dialecticien puissant, esprit subtil autant que profond, souple et vif autant que grave, en même temps qu'il déjoue les ruses de l'hérésie les plus habilement ourdies, il embrasse la vérité catholique avec force et ampleur, il exprime les dogmes dans des formules courtes et précises. Celui de l'Incarnation du Fils de Dieu, mutilé par les Ariens et

autres hérétiques de son époque, est admirablement élucidé dans ses ouvrages. Il n'y établit pas avec moins de solidité la Trinité des Personnes divines et l'unité de substance et de nature entre elles. Les sacrements, la règle de foi dans l'Ecriture et la Tradition, le magistère suprême et infaillible de l'Eglise y sont nettement exposés. Contre les Gentils, il prouve l'existence de Dieu, la création du monde, la spiritualité et l'immortalité de l'âme, la Providence. Ce grand homme mourut en 373.

Les trois Pères de Cappadoce, saint Basile le Grand, saint Grégoire de Nazianze, saint Grégoire de Nysse, poursuivirent toute leur vie la même tâche qu'Athanase.

Saint Basile, né vers 329, d'une riche et pieuse famille de Césarée, et plus tard évêque de cette ville, étudia d'abord l'éloquence et la philosophie à Constantinople et à Athènes. Il mena la vie solitaire dans le Pont et reçut la prêtrise en 362. Evêque, il fit de sa maison un vrai monastère, où il continua de mener la vie ascétique, sans cesser de s'occuper avec activité des besoins de son peuple et des affaires de la province et de l'Eglise. Moine austère, évêque intrépide, penseur profond, lutteur infatigable, administrateur aussi judicieux qu'actif, homme d'un grand caractère et d'une admirable doctrine : tel apparaît ce grand docteur. Il s'est peint lui-même, lorsque, mandé par le préfet Modeste, sur l'ordre de Valens, pour s'entendre accuser d'être une cause de troubles et menacer des redoutables effets de la colère impériale, il brava si hautement la confiscation, le bannissement, les

supplices même et la mort, que le préfet, surpris d'une énergie si fière, s'écria : Jamais un évêque ne m'a parlé de la sorte ! — C'est donc, reprit Basile, que jamais évêque n'a paru devant vous.

Saint Grégoire de Nazianze (328-390) l'inséparable ami de saint Basile, était du même âge. Il avait fait les mêmes études et avait partagé avec lui les délices de la solitude. Moins énergique, moins organisateur, moins homme d'action que l'illustre archevêque de Césarée, il l'égale par la profondeur de la science, qui se joint chez lui au talent de l'orateur et du poète. Ame douce et méditative, il ne demandait que le calme d'une vie consacrée à la prière et à l'étude, quand il fut malgré lui élevé à l'épiscopat par saint Basile (372), et bientôt après, avec plus de répugnance encore, transféré de son Eglise de Sazima au siège patriarcal de Constantinople. La tempête arienne faisait alors rage dans cette capitale, et la foi orthodoxe y comptait peu de disciples. Grégoire, par le prestige de sa parole et l'éclat de sa sainteté, ranima l'étincelle et forma au centre de l'hérésie impériale une nombreuse et florissante communauté, pure de toute erreur. Ses succès apostoliques soulevèrent la persécution contre lui. Le saint patriarche pensa prévenir un plus grand mal en cédant à l'orage ; il quitta son siège et revint à sa chère retraite de Nazianze, où il acheva la composition de ses admirables ouvrages.

Saint Basile avait un frère puîné, nommé aussi Grégoire, qui étudia sous sa direction, puis passa du monde à la vie sacerdotale, et fut, en 371, con-

sacré évêque de Nysse. Chassé de son siège sous Valens, saint Grégoire de Nysse, défenseur intrépide de l'orthodoxie, subit de la part des hérétiques de longues et cruelles persécutions. Il joua un rôle considérable dans la défense de la foi. Ses traités dogmatiques, ses travaux d'exégèse et d'ascétisme, ses homélies, ses lettres montrent que s'il n'égale pas saint Grégoire de Nazianze comme orateur, ni saint Basile comme homme d'action, il les surpasse tous deux par un don puissant d'exposition et par l'ampleur de la méthode. Il mourut à peu près en même temps que Théodose Ier.

A côté de ces grandes figures s'en dresse une autre que le génie, la science et la sainteté ornent de la plus brillante auréole. Saint Jean, à qui son incomparable éloquence, a fait donner le surnom de Chrysostome (Bouche d'Or), naquit à Antioche vers 347. Depuis tant de siècles l'Eglise le regarde comme un de ses plus admirables docteurs. Homme d'ailleurs extraordinaire, en qui toutes les perfections et tous les dons s'accumulent. C'est le moine dans l'austérité de sa solitude, l'évêque dans la force et l'intrépidité de son administration au milieu des circonstances les plus critiques, le martyr dans la gloire de sa confession et sa majesté dans la souffrance. Il est à lui seul le bienfaiteur de la société tout entière ; il délivre les petits, soutient les pauvres, tient tête à l'orgueil capricieux des souverains ; il lui arrive de relever à Antioche tout un peuple qui s'abandonne, il forme à la vertu l'immense cité de Constantinople que le vice avait envahie. Partout il fait sentir son irrésistible

influence. Orateur toujours populaire, saint Jean Chrysostome reste élevé en s'abaissant, il se fait entendre de la foule sans cesser d'être magnifique; toujours il instruit, toujours il entraîne. A la science divine il joint une connaissance approfondie des hommes, à le lire nous croirions qu'il parle pour notre siècle. Chaque péripétie de son existence, chaque phase de la vie de son peuple, chaque joie ou chaque détresse offre à son infatigable parole une occasion de retentir; et le torrent de cette éloquence, supérieure peut-être à celle de Cicéron par la souplesse, la variété, et même la véhémence, roule le large flot de la doctrine, des invectives écrasantes contre l'erreur, contre les vices, des saillies impétueuses, mais aussi des effusions de tendresse et de compassion pour ceux qui souffrent; il sort de l'âme, du cœur le plus ferme et le plus tendre. Prêtre à Antioche, puis appelé au siège de Constantinople en 398, saint Jean Chrysostome en fut banni par les intrigues de l'impératrice Eudoxie, unies à celles des évêques ariens. La majeure partie de ses œuvres se compose d'homélies. Sous ce nom viennent tantôt des explications de l'Ecriture sainte, tantôt des discours dogmatiques et polémiques avec des exhortations morales, ou bien des discours de circonstance prononcés à l'occasion d'événements particuliers, ou bien encore des sermons pour les fêtes du Sauveur et des saints.

Si les autres Pères grecs du IVe siècle n'égalent pas tout à fait les précédents, quelques-uns d'entre eux ne leur sont que peu inférieurs.

Saint Cyrille de Jérusalem, mort en 386, a laissé

des catéchèses, instructions faites aux néophytes, quand il n'était encore que prêtre dans cette ville. Elles roulent sur toutes les vérités chrétiennes et sur le baptême et l'Eucharistie, forment une sorte de cours complet de dogmatique, admirable de lucidité et d'éloquence apostolique. Il eut une vie toute militante, mêlée constamment aux commotions et aux violences des luttes ariennes. Chassé plusieurs fois de son siège épiscopal par les ariens, en butte à de perpétuelles tracasseries d'administration, ce saint pontife ne connut guère que les combats et les douleurs.

Saint Ephrem, né à Nisibe, en Mésopotamie, n'était pas élevé à l'épiscopat. Dans la ville d'Edesse, en Syrie, où il fixa son séjour, il occupait les simples fonctions de diacre. Poète, exégète et orateur, il fut célébré comme la gloire de l'Eglise syrienne. Ses œuvres renferment des explications sur l'Ecriture presque entière. Les teintes douces et charmantes, les couleurs sombres, les tableaux effrayants se succèdent sous sa plume, habile à instruire et à émouvoir tout ensemble, selon qu'il décrit les tendresses de l'Incarnation, les suavités de la Vierge, la terreur du péché, les angoisses de la conscience et les grandes visions de la foi. Saint Ephrem mourut vers 375.

Didyme l'Aveugle, qui termina sa carrière quelques années plus tard, restera comme un prodige d'érudition acquise par la force de la volonté, contre tous les obstacles de la nature. Aveugle dès l'âge de quatre ans, il ne se livra pas moins à de profondes études et dirigea avec un grand éclat l'école

catéchétique d'Alexandrie. Il fut l'un des plus savants hommes de son temps.

Saint Epiphane, évêque de Salamine, dans l'île de Chypre, né vers 310, a laissé la réfutation des hérésies anciennes la plus complète qui existe. Activement mêlé aux controverses soulevées autour d'Origène, dans le quatrième siècle, il le combattit avec un zèle ardent et sincère, que n'éclairaient peut-être pas assez le tact et la prudence ; on trouva même le moyen de le tourner contre saint Jean Chrysostome, suspect de défendre et d'aimer le grand alexandrin. Saint Epiphane n'en fut pas moins vénéré dans tout l'Orient à cause de sa grande vertu.

On ne peut citer ici que les plus célèbres docteurs. L'Orient, comme l'Occident, comptait nombre d'autres évêques illustres par leur doctrine, leur courage et leur sainteté.

Saint Hilaire, contemporain de saint Athanase, fut le sauveur des Gaules contre l'invasion de l'hérésie arienne, et ses succès dans cette lutte lui ont mérité d'être surnommé l'Athanase de l'Occident. Il naquit à Poitiers en 320. Devenu, après une studieuse jeunesse et dans une précoce maturité, évêque de cette ville, il déploya contre les fauteurs de l'hérésie une science et une énergie qui les exaspéraient. Chassé de son Eglise, chassé ensuite de Milan, il fut quatre ans errant dans l'Asie Mineure, mais luttant toujours pour la vérité. La terreur qu'inspirait aux Ariens sa présence dans les réunions, les conciles, les audiences impériales, le fit renvoyer en France. Devant l'empereur Cons-

tance Hilaire s'élevait intrépidement contre les persécutions dont souffrait la vraie foi. Ses traités dogmatiques établissaient invinciblement contre les Ariens la consubstantialité des trois Personnes divines et donnaient les preuves les plus puissantes de la divinité de Jésus-Christ, en même temps que le saint docteur découvrait avec une finesse merveilleuse les ruses dont les formules employées par les Ariens étaient pleines.

Saint Ambroise, de l'une des plus illustres familles de Rome, naquit aussi dans les Gaules, dont son père était préfet. Il était devenu gouverneur de l'Emilie et de la Ligurie, lorsque, envoyé à Milan pour apaiser les troubles de cette Eglise, il fut lui-même acclamé évêque de cette ville par une inspiration miraculeuse jaillie de la foule (372). Passé de la haute magistrature aux fonctions épiscopales, Ambroise y déploya des qualités qui font de lui un des plus grands modèles que puisse se proposer un évêque. Il se trouva mêlé à tous les événements de l'Eglise et de l'Empire en Occident. Père et conseiller des empereurs, également inébranlable dans la défense des droits de l'Eglise contre les païens et les Ariens, il fut aussi le promoteur et le rempart de la discipline ecclésiastique, dont on a vu qu'il fit respecter les défenses par Théodose Ier lui-même. Ses travaux roulent sur la controverse dogmatique, l'exégèse, la morale, l'ascétisme. Très zélé pour la splendeur du culte, il travailla à une liturgie qui porte son nom, et composa de belles hymnes dont plusieurs se chantent dans l'Eglise romaine.

Une des gloires de saint Ambroise est d'avoir donné à l'Eglise saint Augustin, le plus grand de tous les Docteurs, celui dont les meilleurs maîtres, et parmi eux Bossuet, ne font pas difficulté d'avouer que c'est le génie le plus profond et en même temps le plus universel qu'aient vu les siècles. Ses ouvrages embrassent toutes les connaissances divines et humaines. Il était né à Tagaste, en Numidie (354). Longtemps égaré à la poursuite de la vérité, qu'il recherchait avec ardeur, il vint de Rome, où il professait la rhétorique, à Milan, pour y exercer la même fonction. Touché de l'accueil que lui fit saint Ambroise, et éclairé par ses discours et ses entretiens, Augustin céda enfin aux larmes de son incomparable mère, sainte Monique, et aux sollicitations de la grâce. Il reçut le baptême des mains de saint Ambroise (387) et revint en Afrique, près de Tagaste, où il mena la vie monastique avec ses amis. Trois années de solitude le préparèrent au sacerdoce, que le saint évêque d'Hippone, Valère, lui imposa d'accepter. Les succès de son ministère furent si éclatants que Valère le fit sacrer évêque pour lui succéder (395). Augustin consomma sa carrière en 430.

La partie la plus considérable de ses œuvres se compose de la réfutation des hérésies du temps : le manichéisme, dont il avait partagé les erreurs pendant neuf ans, le schisme des donatistes, le pélagianisme, le semi-pélagianisme et d'autres erreurs. Deux de ses ouvrages ont fait sa réputation même en dehors du monde théologique : le livre des « Confessions », où il raconte ses longs égare-

ments et ses luttes intérieures jusqu'à sa conversion ; et l'ouvrage admirable intitulé « la Cité de Dieu », écrit pour démontrer, en réponse aux doléances du paganisme expirant, qui attribuait le fléau des invasions barbares à la désertion du culte des dieux, qu'elles étaient un châtiment de la Providence.

Après saint Augustin, la plus illustre gloire de l'Eglise latine est saint Jérôme (342-420). Son immense érudition le place en tête de tous les savants docteurs. Il était originaire de Stridon, sur les frontières de la Dalmatie et de la Pannonie. Après une jeunesse où l'étude, quoique assidue, des lettres humaines, à Rome, puis dans les Gaules, laisse place à des fautes pleurées ensuite amèrement, Jérôme désabusé du monde et détaché des creuses sonorités de la littérature païenne, vint en Orient et se retira dans une affreuse solitude, le désert de Chalcide, près du golfe de Salonique, pour y faire pénitence et compléter les études qui devaient lui valoir un si grand renom. Il reparut à Antioche, à Constantinople, et après un nouveau séjour de trois ans à Rome, qu'il quitta quand le pape saint Damase, son protecteur et son ami, fut mort, il se fixa à Bethléem, où il passa trente-quatre années, et où, redevenu ascète, il termina sa dure et austère vie dans les exercices de piété, la lutte contre les hérésies, et surtout ses travaux d'exégèse. Sa principale occupation fut, en effet, de commenter les Ecritures et de les traduire. Il est l'auteur de la version de la Bible, d'après les textes hébreux et grecs, appelée *Vulgate*. Sa connaissance profonde

des sciences et des langues de l'Orient le servirent dans d'importantes révisions de la traduction des Septante. Au travail sur les textes sacrés il joignit celui des commentaires. Saint Jérôme a écrit aussi plusieurs traités contre les hérétiques, et pris part à toutes les controverses dogmatiques de son temps. On remarque dans ses ouvrages que la rudesse du Dalmate perce à travers la science et le génie du grand docteur.

Au v[e] siècle, les princes de la littérature chrétienne, en Orient, sont deux évêques : saint Cyrille d'Alexandrie et Théodoret de Cyr. Dans ce siècle et le suivant, et pour ne citer ici que les Docteurs de l'Eglise, l'Occident voit se lever deux autres évêques, saint Pierre Chrysologue et saint Isidore de Séville, dominés eux-mêmes par deux papes illustres, saint Léon le Grand et saint Grégoire le Grand.

De même qu'à l'hérésie arienne Dieu avait opposé Athanase, Augustin à celle de Pélage, de même il opposa à Nestorius le patriarche saint Cyrille d'Alexandrie. Quinze années de combats soutenus pour défendre contre l'hérésiarque la maternité divine de Marie et le dogme de l'Incarnation remplirent la fin de sa carrière, qu'il n'acheva pas sans avoir vu le célèbre concile d'Ephèse (431) proclamer solennellement, sous sa présidence, comme légat du pape saint Célestin, que la foi catholique vénère en Marie la Mère de Dieu. Saint Cyrille se montra aussi apologiste distingué dans son ou-

vrage contre Julien l'Apostat, habile exégète et défenseur solide de la Trinité.

Théodoret de Cyr, né à Antioche, et mort environ dix ans après saint Cyrille (vers 458), est l'un des hommes les plus justement célèbres dans l'Eglise par sa vie austère, sa science et ses ouvrages, l'un des plus savants docteurs de l'Eglise grecque. Il écrivit des traités contre les païens et les hérétiques, des commentaires sur l'Ecriture et une histoire ecclésiastique. Il fut d'abord favorable à Nestorius, qui avait séduit cet esprit éminent, et se vit également compromis avec injustice dans l'hérésie d'Eutychès. La plus grande partie de son épiscopat se passa dans de pénibles discussions à ce sujet.

Comme saint Jean Chrysostome, saint Pierr Chrysologue doit à son admirable éloquence l nom qui lui a été donné. Né dans l'Œmilie, i n'était encore que simple diacre, quand une visio du ciel le désigna au pape saint Xyste III pou être l'archevêque que l'Eglise de Ravenne le pria de lui choisir. Le saint Docteur fut à peu près pou Eutychès ce que saint Cyrille avait été pour Nes torius. Cet hérésiarque, qui allait en venir à nie les deux natures en Jésus-Christ, avait cherché surprendre le patriarche de Ravenne ; celui-ci l renvoya d'abord au pape, comme à saint Pierr lui-même, pour connaître la vérité. Dans la suit il le confondit par ses lettres, et celles qu'il e voya au concile de Chalcédoine (451), sur l'ord du pape saint Léon, contribuèrent puissamme à faire éclater la vérité catholique.

Saint Léon Ier (440-461) avait déjà eu beaucoup de part aux actes de ses prédécesseurs comme archidiacre de l'Eglise romaine, quand il fut élevé au siège de Pierre. L'éclat de sa doctrine, la sagesse, le zèle et l'énergie qu'il montra dans le gouvernement de l'Eglise pendant vingt ans, en des temps critiques, lui ont fait décerner le nom de Grand. Il mit tout en œuvre pour abattre le manichéisme, le pélagianisme et l'erreur des priscillianistes. Ses lettres embrassent tous les points de la foi. Ses décrétales portèrent dans toutes les parties d'un monde qui s'écroulait les règles d'une organisation nouvelle. Les sermons qu'il prêchait à ses fidèles de Rome sont des modèles de grandeur, de simplicité et d'élégance, relevant de la plus solide doctrine et d'une orthodoxie impeccable.

A plus juste titre encore, l'Eglise salue du nom de Grand le saint pape Grégoire Ier (590-604). Issu d'une des plus nobles familles romaines, il avait quitté les dignités du monde à l'âge de trente-cinq ans et, revêtu de l'habit monastique, il cachait au fond du cloître sa science et sa sainteté. Le pape Pélage II sut l'en tirer et l'envoya à Constantinople comme son représentant près des empereurs. Les ruines accumulées par les invasions des barbares, l'écroulement du vieux monde, les troubles violents causés par les hérésies créaient à l'Eglise la situation la plus difficile. Ce grand pape fit face à tout et, à cette époque de dislocation, sut donner au gouvernement pontifical une influence universelle, un prestige sans égal. Les abus introduits dans l'Eglise, réprimés d'une main ferme, l'immixtion

des empereurs d'Orient dans les affaires religieuses intrépidement contenue; une sollicitude qui s'étendait à tous les évêques et aux besoins de tous les peuples, marquèrent sa puissante administration. Au milieu de tels soins, capables d'absorber toute l'activité d'un homme robuste, Saint Grégoire Ier, souvent malade, mais illuminé par la grâce et doué d'une facilité prodigieuse d'écrire, produisait un nombre d'ouvrages peut-être plus considérable que ceux d'aucun pape, et si remarquables par la solidité, la force et l'onction, qu'ils font de lui un des grands docteurs de l'Eglise en Occident, avec saint Ambroise, saint Augustin et saint Jérôme. Il écrivit aussi un Pastoral, code par excellence des devoirs et des vertus des pasteurs, dont on a dit qu'il a fait les évêques modernes. Il s'occupa activement du culte et de la liturgie et y introduisit ces mélodies graves et suaves qui portent le nom de chant grégorien; il écrivit, pour éclairer les païens, l'histoire des merveilles de sainteté que le cloître et la vie chrétienne dans le monde produisaient au milieu d'eux. Ce fut ce pape, dont l'autorité s'exerçait universellement, qui inaugura dans ses actes la formule si humble, adoptée par ses successeurs : « Grégoire, évêque, serviteur des serviteurs de Dieu ».

Cette rapide esquisse ne donne qu'une idée beaucoup trop incomplète des trésors de science, de vertus et de sainte énergie que la toute puissante assistance de Dieu produisit dans son Eglise en ces siècles tourmentés, pour l'aider à surmonter les

difficultés, les obstacles, et à accomplir sa divine mission, en sauvant la foi et en y appelant les peuples. A côté de ces astres plus brillants, combien d'autres, de grandeur secondaire mais pourtant pleine d'éclats ! Il faut du moins en indiquer brièvement quelques-uns dans l'une et l'autre partie de l'Eglise.

En Orient, si l'on reprend l'énumération au v[e] siècle, le premier qui se rencontre est Apollinaire le Jeune, de Laodicée, contemporain des Pères de Cappadoce. Il avait reçu comme eux une éducation soignée et une instruction étendue. Apologiste de la religion et adversaire déclaré de l'arianisme, il se distingua encore dans l'éxégèse. Mais, comme plusieurs Orientaux, il est plus à citer pour ces premiers services rendus à l'Eglise que pour une orthodoxie conservée intacte au milieu des controverses dogmatiques. Plus tard il erra sur la nature du Christ.

Synésius apparaît comme l'une des figures les plus singulières de l'antiquité chrétienne à son déclin. Il était païen de naissance et fut disciple d'une femme philosophe avant de devenir chrétien. De sa formation première il conserva l'empreinte de la philosophie platonicienne, qu'il avait autrefois adoptée, et même, dans sa diction, des réminiscences païennes, comme on en verra reparaître, à l'époque de la Renaissance, sous des plumes ecclésiastiques. Il devint évêque de Ptolémaïs en 409, et en remplit dignement la charge. Ame pleine de sensibilité et de grâces, il répand un grand charme dans ses écrits.

Une place est due aussi au père de l'histoire ecclésiastique, l'évêque Eusèbe de Césarée, célèbre surtout à ce titre. Il fut également apologiste renommé, réfuta les ouvrages de Porphyre et établit brillamment dans sa Démonstration évangélique la supériorité de la religion chrétienne sur le paganisme. Il mourut vers 340. Eusèbe de Césarée fut zélé partisan d'Origène, et s'il accepta enfin le concile de Nicée, il n'en fut pas moins un allié pour les Ariens et le parti d'opposition.

Mais l'Orient, principal foyer des hérésies de ce temps, s'épuisait en discordes et n'avait pas la fécondité qu'on admire dans l'Eglise latine. Ici, la pureté et le zèle de la foi, unis aux plus beaux exemples de sainteté, rayonnent sur le front de nombre d'évêques. Ils fondaient des Eglises, opposaient une barrière aux hérésies et relevaient les ruines causées et renouvelées par les Barbares. Il suffit de citer, au IVe siècle, parmi les plus renommés, saint Martin de Tours, disciple de saint Hilaire, et, comme lui, soutien de la foi dans les Gaules ; saint Optat de Milève, saint Eusèbe de Verceil, un des héros de la lutte contre les Ariens, Mamert, archevêque de Vienne, qui établit le jeûne des Rogations pour fléchir la colère de Dieu dans les calamités dont souffrait son peuple ; saint Pacien, évêque de Barcelone, remarquable par ses ouvrages, et de qui est cette formule connue : Chrétien est mon nom, catholique mon surnom ; au Ve siècle, le pieux, suave et docte saint Paulin de Nole, saint Prosper d'Aquitaine, excellent défenseur de la doctrine de saint Augustin sur la

grâce, et, si l'on avance davantage, saint Césaire d'Arles, saint Grégoire de Tours et son ami saint Fortunat, évêque de Poitiers, dont les écrits sont importants pour l'histoire de son époque et qui a laissé de si beaux poèmes religieux ; saint Germain d'Auxerre, saint Rémi de Reims, l'apôtre des Francs, saint Avit, archevêque de Vienne, poète lui aussi, dont on a dit qu'il fut le précurseur de Milton, mais également homme d'Etat consommé et d'une science profonde.

Le clergé inférieur, les monastères, l'état laïque lui-même fournissaient à l'Eglise de brillants défenseurs, des écrivains, apologistes, théologiens savants, historiens, poètes, auxquels elle doit une partie de ses gloires. Il sera question des moines dans le chapitre suivant. Ruffin, dont l'histoire se lie à celle de saint Jérôme, était né près d'Aquilée. L'âge, les goûts, les études étaient les mêmes chez ces deux prêtres célèbres. Sulpice Sévère et Orose, prêtre espagnol, apportaient une puissante contribution à l'histoire ecclésiastique ; Salvien, prêtre de Marseille, démontrait l'action de la Providence dans les bouleversements dont le monde était le théâtre et faisait de la décadence de l'Empire romain une peinture saisissante, qui l'a fait appeler le Jérémie de son époque. Claudien Mamert, frère de l'archevêque de Vienne, et son vicaire général, poète, savant et philosophe, préludait à la scolastique par la manière claire, serrée et méthodique avec lesquelles il traitait les questions les plus métaphysiques sur l'âme humaine. Le sénateur Boèce, avec Symmaque, son beau-père et chef du sénat, étaient, au commen-

cement du sixième siècle, les plus illustres des romains et comptaient parmi les plus nobles enfants de l'Eglise. Boèce avait un génie supérieur, aussi profond en philosophie qu'exact et instruit dans les matières religieuses ; il écrivit même des traités théologiques. Boèce avait joui de la confiance et de la faveur de Théodoric, roi des Ostrogoths. Indignement calomnié près de ce redoutable prince, et jeté en prison, il y composa, la veille de son supplice, son immortel livre « De la consolation ». Un autre homme d'Etat de l'Empire ostrogoth, Cassiodore, ami de Boèce, déjà en honneur sous Odoacre, puis principal ministre de Théodoric, retiré ensuite, à l'âge de soixante-dix ans, dans la solitude où il mourut presque centenaire, reprenait, au sein des monastères qu'il fonda, les vastes études dont il avait ébauché le plan dans le monde. Ses écrits remarquables embrassent toutes les sciences, Ecriture sainte, théologie, philosophie, histoire.

CHAPITRE IV

Les moines.

On vient de voir, par plusieurs mentions qui ne pouvaient s'éviter, que la vie monastique est intimement liée à celle de l'Église. C'est donc une institution dont il est nécessaire de parler.

En lisant les Vies de saint Antoine et de saint Pacôme il est aisé de constater que, loin de créer un état nouveau, ils ont été les disciples d'hommes menant déjà ce genre de vie et se réclamant eux-mêmes de toute une tradition. Ces saints solitaires ont contribué pour une part très large au développement du monachisme ; ils ne l'ont pas institué. Les disciples qui s'attachaient à la personne du Sauveur après avoir renoncé à tout, voilà les véritables ancêtres des moines. Ils formaient autour de lui, avec les apôtres et les saintes femmes, une communauté véritable, où régnait la pratique des conseils de perfection évangélique. Un instant dispersée par les événements de la Passion, elle se reconstitua après la Pâque ; elle était réunie au Cénacle le jour de la Pentecôte. L'Église primitive de Jérusalem la continua, ne formant qu'un cœur et une âme dans cette pratique du détachement et de la perfection. Dans les trois premiers siècles,

les chrétiens étant devenus beaucoup plus nombreux et répandus dans toutes les conditions, on ne pouvait demander à la généralité des fidèles la même sainte recherche, celle de la pauvreté et de l'obéissance, par exemple. La ferveur primitive diminua, les parfaits devinrent l'exception. Mais il y eut, dans un certain nombre d'Églises, des chrétiens qui, seuls ou par groupes, s'y vouaient. On les rencontrait parmi les femmes sous le nom de vierges et de veuves, comme on l'a vu, les hommes étaient désignés par ceux de continents, d'ascètes, et aussi de confesseurs. C'est cette tradition qu'il plut à Dieu de restaurer au commencement du quatrième siècle, en lui donnant un développement magnifique, pour le soutien de son Église et le salut de la société.

Considéré dans son principe essentiel, le monachisme sépare l'homme du monde pour lui faciliter l'union intime avec Dieu. Il lui impose une lutte continuelle contre les appétits inférieurs, dans le but de rendre son âme plus libre. Cette lutte s'effectue par tout un ensemble de pratiques, et elle est réglée par une doctrine ; pratique et doctrine auxquelles on donne le nom d'ascétisme, qui signifie l'art et la science des exercices spirituels. Cette formation spirituelle des disciples, l'enseignement de l'ascétisme, constitue le fond des célèbres conférences et des Instructions de Cassien, qui y fait passer le meilleur de l'enseignement oral des solitaires égyptiens, des vies de saint Antoine, de saint Pacôme et de saint Hilarion, des œuvres remar-

quables de saint Isidore de Péluse et de saint Nil du Sinaï, ces deux maîtres, des règles de saint Basile et de saint Benoît, des Morales et des Dialogues de saint Grégoire le Grand, pour ne parler que de cette époque.

Mais, quoique la sanctification personnelle soit son premier but, le monachisme est si loin de se renfermer dans une sorte de perfection égoïste, qu'on le voit, dès les premiers siècles, rendre d'immenses services sociaux, et de tout genre. Il tient dans la société une grande et glorieuse place, il répond aux besoins les plus graves et les plus variés ; ses œuvres sont d'une fécondité prodigieuse.

C'est en Orient que furent faits les premiers essais de la vie monastique. Ils datent de la persécution de Dèce. Nombre de chrétiens, pour fuir la persécution païenne et pour échapper au relâchement qui gagnait les fidèles quand elle s'apaisait, se retirèrent aux déserts de la Thébaïde, dans la Haute-Egypte. Ils menaient la vie d'anachorètes (vie érémitique ou solitaire). Le plus illustre d'entre eux, saint Paul, ermite, s'y était voué dès l'âge de quinze ans, et y persévéra jusqu'à sa cent quinzième année, dans la pratique de la pénitence et de la prière. Le premier initiateur de la vie cénobitique (vie religieuse en commun) fut son émule, saint Antoine, qui, par un avertissement céleste, vint visiter Paul à la veille de sa mort, et lui rendre les derniers devoirs. Jeune et riche, Antoine avait entendu un appel mystérieux de la grâce. A l'âge de

dix-huit ans, il vendit ses biens, en distribua le prix aux pauvres et se retira dans le désert vers 270. L'austérité de sa vie et des luttes héroïquement supportées contre les assauts du démon le conduisirent à une sainteté si éminente que le parfum s'en répandit partout et lui attira en foule des disciples avides de recevoir sa direction. Antoine les accueillit, les forma, les aguerrit dans les exercices de la pénitence et de la vertu, puis les réunit aux troupes et, vers 305, commença de peupler la Thébaïde de leurs communautés. Saint Athanase, ayant visité ces régions, comparait le pays tout entier à un temple rempli par la foule des fidèles.

Saint Antoine n'avait fait que préparer les voies au régime cénobitique, saint Pacôme l'établit complètement. Né en Égypte de parents idolâtres, il fut d'abord soldat et servit dans les armées de Maximin. La vue des vertus des chrétiens et surtout de leur magnanime charité le convertit ; il quitta la milice, reçut le baptême et se mit sous la conduite du saint ermite Palémon. Le disciple, retiré au désert de Tabenne, devint lui-même un tel maître en sainteté qu'on accourut vers lui de toutes parts. Il se vit bientôt entouré de sept mille moines. Il fallait à cette multitude une organisation. Le premier monastère fondé à Tabenne en 325 devint le type de beaucoup d'autres. De premiers groupes de trente à quarante moines formaient autant de maisons ou de communautés, chaque maison étant composée de cellules où habitaient deux ou trois religieux, et ayant son prieur pour la conduire. L'ensemble de ces maisons ou commu-

nautés composait le monastère, dirigé par un abbé. Le monastère pouvait grouper jusqu'à quinze cents religieux. L'ensemble des monastères formait la congrégation, sous la direction générale de saint Pacôme, qui l'exerçait activement. Chaque année, les moines se réunissaient tous à Baum, pour célébrer la fête de Pâques. Peu après, saint Pacôme tenait une assemblée des Abbés et des Prieurs où l'on se trempait dans la vigueur monastique et où se réglaient les affaires d'administration. La règle qu'il donna à ses moines ne faisait que maintenir la manière de vivre des premiers chrétiens, à part quelques points qui ne leur étaient pas applicables. Ainsi, la nourriture consistait en pain, légumes, fruits, on n'accordait le vin qu'aux vieillards. Le travail des mains, nécessaire d'ailleurs pour subvenir aux besoins communs, et que la pauvreté d'abord commandait, occupait une partie du temps; les attributions variées étaient réparties entre chaque groupe. Il est d'ailleurs à noter que les monastères primitifs ne comptèrent de prêtres que le nombre utile pour le service religieux. Le monastère était donc comme une ville où l'on se suffisait, et dont tous les habitants s'acquittaient des emplois nécessaires à la vie.

Sur ce modèle se formèrent aussi des monastères de femmes. Elles s'y portèrent en très grand nombre, préparées de longue date à ce genre de vie par l'habitude familière, dès le IIIe siècle, aux vierges chrétiennes de s'obliger par vœu à la pratique de l'ascétisme. L'un des premiers fut fondé par une sœur de saint Pacôme. Assez souvent ils étaient

construits dans le voisinage des monastères d'hommes, et les moines prêtres venaient y remplir les fonctions ecclésiastiques.

Les monastères d'hommes se multiplièrent tellement que le désert dut reculer ses bornes pour les contenir. De l'Egypte, le monachisme passa en Palestine avec saint Hilarion, l'un des plus anciens disciples de saint Antoine. Il revint dans sa patrie pour y fonder plusieurs monastères. Le désert de Gaya compta bientôt trois mille moines, puis les désérts de l'Idumée, de l'Arabie, de la Mésopotamie, le reste de l'Orient, peuplés d'anachorètes et de cénobites, virent les mêmes prodiges de vie sainte et austère.

Ils furent renouvelés en Asie Mineure, vers 358, par saint Basile le Grand, qui, après avoir étudié la vie ascétique dans les monastères d'Egypte, de Palestine et de Mésopotamie, devint lui-même dans la Cappadoce et le Pont le Père d'une immense famille religieuse. La règle qu'il lui donna, et qu perfectionnait celles de saint Pacôme et des autre maître, tels que saint Macaire, saint Paphnuce, sain Sérapion, est restée célèbre dans tout l'Orient.

Dans ces traditions, qu'il se plaisait à recueillir on rencontre les points qui constituent encore au jourd'hui la règle générale des ordres religieux. Le trois vœux de religion ne se trouvaient pas expr més dans celle-ci avec la précision qu'on y a mis depuis, mais ils étaient pratiqués avec une ferveu qui remplaçait excellemment la lettre. Le fond c cette règle consistait à partager le temps entre prière commune et particulière, les travaux m

nuels, l'étude pour plusieurs, surtout celle des saintes lettres, et enfin le repos nécessaire au corps.

Tel était le spectacle admirable et grandiose que l'Orient chrétien offrait au IV[e] siècle. Mais on peut dire que ce fut sa dernière splendeur. A partir du V[e] siècle, un vent de dessèchement et de mort passe sur lui. Le monachisme subit largement la décadence où tombe l'Eglise orientale tout entière et périt du même mal d'orgueil. L'Orient se détache de la papauté, par qui circule toute vie dans l'Eglise ; il s'obstine à trancher par lui seul les questions de foi et de discipline ; il est discuteur et sophiste ; les erreurs succèdent aux erreurs et les hérésies aux hérésies. Les monastères sont bientôt envahis par les discussions doctrinales, et c'en est fait de leur simplicité et de leur sainte solitude. Oublieux de leur perfection, les moines se mettent à discuter, ils se font théologiens, et finissent en grand nombre par être corrompus par l'erreur. Alors c'est un autre spectacle, triste et écœurant. Des moines turbulents et gyrovagues (vagabonds) franchissent les enceintes protectrices, se promènent de couvent en couvent, se répandent même dans la société, non plus pour y donner l'exemple de grandes vertus, mais pour y semer leurs erreurs et y scandaliser trop souvent par leurs vices. Il fallut tenter une réforme. Celle qu'édicta le concile de Chalcédoine ne put s'accomplir fructueusement à cause des troubles que perpétuaient les hérésies eutychiennes et monophysites, et l'origénisme.

Mais déjà s'était levée sur l'Occident une aurore

que devait suivre un jour brillant et sans déclin. Ce fut toutefois de l'Orient que vint à l'Occident la connaissance des institutions monachistes. Sans doute, bien avant leur éclosion en Orient, l'Occident possédait des hommes qui, franchissant les limites de la vie commune, s'élevaient vers les hauteurs de la perfection ; mais le latin, plus positif et plus agissant que l'homme de l'Orient, n'était pas solitaire et menait au milieu de la foule sa vie sainte. Saint Athanase fit naître à Rome, d'où il se répandit partout, le goût de la vie monastique par la « Vie de saint Antoine », qu'il avait écrite lui-même, et par toutes les choses qu'il eut l'occasion de rapporter des solitudes et des monastères de l'Egypte. Un autre illustre exilé, saint Eusèbe de Verceil, que les fureurs hérétiques avaient poussé jusque dans la Thébaïde, établit dans son Eglise des communautés sur le modèle de celles qu'il avait admirées. Saint Jérôme, dans sa retraite de Bethléem, formait à la vie cénobitique des chrétiens fervents, d'héroïques femmes, qui, rentrés en Occident, y fondaient des monastères dont l'Orient leur avait donné l'exemple et le modèle. De Rome le mouvement s'étendit à toutes les îles de la péninsule qui se couvraient de communautés. Un vaste monastère édifié à Milan, sous la direction de saint Ambroise se remplit de cénobites. Saint Augustin y puisa sans doute l'ardeur de la vie religieuse, car, rentré en Afrique, à Hippone, il transforma sa demeure épiscopale en monastère et fonda, sous une règle nouvelle, un véritable ordre religieux qui se propagea dans maintes villes. En 360, saint Mar

tin, sorti de Milan, fondait celui de Ligugé, près de Poitiers, et, plus tard, devenu évêque de Tours, celui, non moins célèbre, de Marmoutiers (*monasterium majus*), où il laissa à sa mort jusqu'à deux mille moines (397). Quelques années plus tard, un autre, qui eut en Occident un rôle éclatant, était créé à Lérins par saint Honorat, évêque d'Arles. Tout était pauvre, les vêtements, la nourriture, le logement. Les moines s'engageaient à observer la continence et l'obéissance envers leurs supérieurs. La règle comportait le noviciat, le silence, le compte de conscience, le renoncement à la famille, la communauté de toutes choses, la soumission du jugement dans l'obéissance, etc. Pour les règlements qui devaient fixer le temps et les heures de chaque chose, de la prière, du travail, des repas, du sommeil, etc., ils demeuraient à la disposition des fondateurs de chaque monastère (410).

C'est de cette petite île des côtes de Provence que sortirent par centaines les évêques, les savants, les saints, les missionnaires. Lérins donna des écrivains illustres, comme saint Vincent de Lérins, célèbre par son examen critique des règles de la foi catholique, et Salvien, de grands évêques, comme saint Eucher, métropolitain de Lyon; saint Césaire, archevêque d'Arles; saint Loup, évêque de Troyes, et une foule d'autres. Marseille, Agde, Auxerre eurent leurs monastères florissants ; l'Auvergne s'en couvrit. L'élan avait été universel.

Les nombreuses fondations monastiques du cinquième siècle dans l'Occident n'offrent cependant

que des établissements isolés, ayant leurs règles propres, portant l'empreinte de ceux qui les formulaient pour eux et leurs disciples. Il y manquait cette vie sociale et forte qui circule dans les grandes associations. Dieu, voulant procurer à l'état monastique ce nouveau degré de développement, suscita saint Benoît, pour donner à presque tout le monachisme occidental une organisation également large et puissante dans son unité.

Cet illustre patriarche était né à Nursie, dans le duché de Spolète, vers 480. Il étudia à Rome et se retira, encore adolescent, dans la solitude de Subiaco, située sur les rives de l'Anio. Il y établit, avec le temps, douze monastères pour ses premiers disciples. De là, il se rendit au Mont-Cassin, dans la terre de Labour, et y fonda le célèbre monastère de ce nom, qui devint le centre et comme la maison-mère de tout son ordre. Ce fut là qu'il composa sa règle, chef-d'œuvre de foi, de sagesse, de bon sens. Saint Benoît ouvrait ses monastères à tous les âges et à tous les rangs, aux adolescents comme aux vieillards, aux faibles comme aux forts, enfin aux hommes ayant les genres de vie les plus divers. En offrant ainsi aux vrais fidèles de toute condition le moyen de pratiquer la ferveur des premiers siècles, il atteignait plus efficacement le but de la vie religieuse. Saint Benoît n'innovait pas : la prière, la récitation de l'office divin, l'abstinence perpétuelle, la clôture et la solitude, les pénitences pour les fautes, le travail, l'obéissance au supérieur (l'abbé, le père) élu par la communauté : tous ces points, qui sont la substance de sa règle, se retrouvaient

déjà dans celles antérieures de l'Orient et de l'Occident. Mais le mérite particulier de celle de saint Benoît fut de réunir tous ces articles et de les combiner avec cette mesure et cette sagesse qui lui ont valu l'approbation universelle. Portée par saint Maur dans les Gaules, et par saint Placide en Sicile, elle devint enfin à peu près la seule règle monastique de l'Europe. Sainte Scholastique, sœur de saint Benoît, et formée par cet illustre frère, fonda de son côté, près du Mont-Cassin, le premier couvent de Bénédictines.

« La règle de saint Benoît fut, dit Montalembert, la loi, la force et la vie de ces pacifiques légions destinées à leur tour à inonder l'Europe, mais pour la féconder, pour relever ses ruines, cultiver ses champs dévastés, peupler ses déserts et conquérir ses conquérants. » Telle fut, en effet, leur œuvre.

Une première mission providentielle des institutions monastiques, dont les moines d'Orient reçurent la première et la plus considérable part, fut de conserver, par leur exemple, dans le monde chrétien qui s'élaborait au milieu du vieux monde tombant en dissolution et des germes pernicieux semés par les hérétiques, la discipline austère que lui eussent fait perdre infailliblement le luxe, la volupté, la dépravation de la société païenne, et ensuite l'esprit d'orgueil et d'indépendance soufflé par l'erreur. Le paganisme avait tellement matérialisé la société antique qu'il fallait à l'Eglise les plus grands efforts, avec trois siècles de martyre, pour dégager les âmes de cette fange et les façonner aux sacrifices

d'une vie supérieure. On a vu, durant la période des persécutions, le moindre intervalle de paix produire un relâchement des mœurs chez beaucoup de chrétiens à qui le contact de cette corruption donnait la tentation de s'accorder plus de jouissances. Les hérésies, dans leurs nouvelles formes, allaient tendre aussi à les débarrasser de la croix du Christ. L'Eglise courait donc un grand danger quand la conversion de Constantin lui eut non seulement rendu la sécurité et le calme, mais donné les richesses et les splendeurs, et ce à l'heure où bouillonnait dans son sein le ferment de la révolte. Dieu y avait pourvu. « Les déserts de la Thébaïde, dit Balmès, les solitudes embrasées de l'Arabie, de la Palestine et de la Syrie, présentent des hommes que Dieu vient de susciter. Un manteau de poil de chèvre, un grossier capuchon, tel est le luxe par lequel ils confondent l'orgueil des mondains. Leurs corps, exposés aux rayons du soleil et aux rigueurs du froid, exténués par de longs jeûnes, ressemblent à des spectres sortis du sépulcre; l'herbe des champs est leur unique aliment, l'eau leur breuvage, le travail de leurs mains leur procure les faibles ressources dont ils ont besoin ». C'est à ce même dessein providentiel qu'il faut rattacher les vocations extraordinaires dont l'Orient donna alors le spectacle. Au commencement du cinquième siècle, sainte Marie Egyptienne expie par des macérations inouïes sa vie voluptueuse d'autrefois. Un peu après, saint Siméon Stylite, et d'autres stylites, à son imitation, debout sur une colonne, exposés durant de longues années à toutes les inclémences du ciel,

ne vivant que d'austérités et de prières, enseignant les auditoires qui se pressent autour d'eux, donnent au monde stupéfait l'invincible démonstration de la grâce qui les a appelés et les soutient.

Les moines n'avaient pas que le vieux monde à guérir. Dieu fit apparaître leur immense famille au moment où des nuées de Barbares se jetaient sur l'Empire romain pour le déchirer et le dévorer comme une proie. On peut dire que, sans eux, tout eût été perdu. « Autour d'eux, écrit l'illustre auteur des *Moines d'Occident*, tout était calculé pour semer l'effroi et le désespoir. D'un côté les hordes sauvages de cent peuples ennemis emplissaient de sang et d'horreur la Gaule, l'Italie, l'Espagne, l'Illyrie, l'Afrique, toutes les provinces tour à tour, et après Alaric, après Genséric, après Attila, le pressentiment légitime de la chute définitive de Rome et de l'Empire grandissait chaque jour dans tous les cœurs. De l'autre, l'arianisme avec son implacable et féconde obstination, et tant d'autres hérésies qui se succédèrent sans relâche, déchiraient l'Eglise, troublaient les consciences, achevaient de faire croire au bouleversement universel. Quand, aux premières années du ve siècle, le jugement de Dieu éclate, le monde perd la tête, les uns se plongent dans la débauche pour jouir brutalement d'un dernier reste de bonheur, les autres s'enfoncent dans une incurable mélancolie. Seuls les amants de la solitude, les hommes de la pénitence, du sacrifice, de la mortification volontaire, savent vivre, espérer, résister, rester debout. Eux seuls se montrèrent au niveau de tous les besoins et au-dessus de toutes

les terreurs. Jamais le courage humain ne fut plus éprouvé que chez les moines, jamais il ne déploya plus de ressources et plus de constance, jamais il ne se montra plus viril, plus inébranlable. Ils opposaient aux flots successifs de l'invasion barbare une insurmontable barrière de vertu, de courage, de pénitence et de génie, et, quand toute résistance matérielle fut devenue impossible et inutile, il se trouva qu'ils avaient créé, pour tous les germes de civilisation et d'avenir, des abris sur lesquels le flot pouvait passer sans les engloutir ; au sein de ce déluge qui allait anéantir l'Europe romaine et l'ancien monde, ils se concentraient dans une sphère haute et pure qui devait survivre à tout ce chaos et d'où la vie devait descendre sur un monde nouveau. »

Le monachisme avait donné à l'Eglise ses plus grands évêques et ses plus illustres docteurs, car Athanase, Basile, Grégoire de Nazianze, Jérôme, Epiphane, Augustin, Hilaire de Poitiers, Martin de Tours, Jean Chrysostome, Sulpice Sévère, etc., s'étaient formés et préparés à leur rôle dans les monastères. A l'heure où toute civilisation était sur le point de sombrer, les moines furent les apôtres et les civilisateurs des peuples barbares qui s'établissaient dans l'Empire dépecé. Ils firent plus. Les premières nations qui l'occupaient, les Goths, les Wisigoths, les Suèves, les Burgondes, les Francs, les Lombards avaient intérêt à défendre leur patrie de conquête et d'adoption, mais elle était menacée par des nuées d'autres barbares, Angles, Saxons, Frisons, Allemands, dont l'invasion allait se pré-

cipiter sur le nouvel édifice encore mal assis. Avant que les derniers barbares fissent irruption sur la nouvelle société chrétienne, les moines se firent missionnaires et allèrent les convertir dans leurs forêts, leurs marécages et leurs îles.

Leur rôle d'apôtres et de missionnaires se rattache à l'histoire de la diffusion du christianisme par l'Eglise durant ces siècles, et il faut remettre pour en parler au chapitre plus général qui traitera ce sujet. Mais si la conquête des peuples barbares fut une œuvre commune, il en est une autre, étroitement liée à elle, dont l'honneur appartient généralement aux moines, l'œuvre de civilisation, et, en premier lieu, la conquête du sol sur lequel ils avaient à vivre. En même temps qu'ils triomphaient de la sauvagerie des peuples nouveaux venus, les moines triomphaient des ruines amoncelées sur un sol désolé et devenu stérile, ils luttaient avec une infatigable ardeur contre une nature qu'une suite ininterrompue de désastres avait rendue partout aride et inclémente. Déjà, sous l'Empire, une fiscalité dévorante avait tellement frappé la culture du sol que l'agriculture, entraînant des charges intolérables, menant à la ruine, était presque partout délaissée. Puis, les Barbares, dans leurs incursions furieuses, avaient dévasté les campagnes où elle vivait encore, et le sol européen ne présentait plus qu'une image de désolation et de mort. Saint Jérôme écrivait : « Tout ce qui se trouve entre les Alpes et les Pyrénées, entre le Rhin et l'Océan, a été ravagé par le Quade, le Vandale, le Sarmate, l'Alain, le Gépide, l'Hérule, le Burgonde, l'Alaman, et par le plus

cruel de tous, le Hun. » Les hommes avaient été moissonnés par le glaive; les villes, les villages, les habitations agricoles livrés au feu ; ce qu'une horde avait épargné, une autre, survenant, l'avait détruit. Les bras manquant, la culture s'était réduite à quelques oasis. « Les forêts druidiques qui subsistaient encore, dit un des plus sérieux historiens de cette transformation accomplie par les moines, s'étant étendues, avaient gagné de proche en proche et s'étaient rejointes de toutes parts ; elles couvraient d'immenses contrées, les clairières qu'elles laissaient çà et là n'étaient que des landes incultes, les bas-fonds des marécages ; les rivières et les fleuves se traînaient dans leurs lits encombrés ; les bêtes sauvages, dont plusieurs espèces ont aujourd'hui disparu, s'étaient multipliées à l'infini... la sécurité n'existait nulle part, et les rares habitants se procuraient avec peine une chétive nourriture. C'est là que commence un travail prodigieux des moines. » Ce travail est inauguré par quelques solitaires autour desquels se groupent un certain nombre de disciples ; des colonies de moines agriculteurs se forment ensuite, bientôt s'organise une armée de travailleurs qui fait le siège en règle d'une nature rebelle. Le monastère fondé, la terre mise en culture, les gens d'alentour s'en rapprochaient pour trouver assistance et protection ; un village, une ville se formaient. Bientôt à la culture du sol les moines songèrent à ajouter l'embellissement d'un pays jusque là inculte et désert. Ce travail agricole et civilisateur, infatigable, immense, commencé dès lors, se poursuivra pendant plusieurs siècles, ayant

des milliers de foyers en Europe, depuis les rivages de la Méditerranée jusqu'au Rhin d'abord, puis, plus tard, jusqu'aux bouches de l'Elbe et du Weser, jusqu'au fond de la Grande-Bretagne et de la Scandinavie.

Pour ne parler que de la France on a calculé que le tiers de son territoire a été mis en culture par les moines, et que les trois huitièmes de ses villes et villages leur doivent leur existence. Montalembert cite entre autres villes actuelles, comme portant le nom des moines à qui ils la doivent : Saint-Brieux, Saint-Malo, Saint-Léonard, Saint-Yrieix, Saint-Junien, Saint-Calais, Saint-Maixent, Saint-Servan, Saint-Valery, Saint-Riquier, Saint-Omer, Saint-Pol, Saint-Amand, Saint-Quentin, Saint-Venant, Bergues-Saint-Vinox, Saint-Germain, Saint-Pourçain, Saint-Pardoux, Saint-Dié, Saint-Avold, Saint-Sever. Ailleurs, très fréquemment, si ce n'est pas à un saint moine en particulier que la ville doit sa première origine, c'est à un monastère. On le voit dans tous les pays : en France, Guéret, Pamiers, Perpignan, Aurillac, Luçon, Tulle, Saint-Pons, Saint-Papoul, Saint-Girons, Saint-Lizier, Lescar, Saint-Denis, Redon, La Réole, Nantua, Sarlat, Abbeville, Domfront, Altkirch, Remiremont, Uzerche, Brives, Saint-Jean-d'Angely, Gailiac, Mauriac, Brioude, Saint-Amand en Berry ; dans la seule Franche-Comté : Lure, Luxeuil, les deux Baume, Faverney, Château-Chalon, Salins, Morteau, Mouthe, Montbenoît et Saint-Claude, tous fondés par ces moines qui ont peuplé le Jura et ses versants ; en Belgique : Gand, Bruges, Mons, Maubeuge, Ni-

velle, Stavelot, Malmédy, Malines, Saint-Trond, Soignies, Ninove, Renaix, Liége ; en Allemagne : Fulda, Fritzlar, Wissembourg, Saint-Goar, Verden, Hoxter, Gandersheim, Quedlinbourg, Nordhausen, Lindau, Kempten, Munster ; en Angleterre : Westminster, Bath, Reading, Dorchester, Wihtby, Beverley, Ripon, Boston, Hexham, Evesham, Saint-Edmundsbury, Saint-Yves, Saint-Albans, Saint-Neots ; en Suisse : Saint-Gall, Soleure, Saint-Maurice, Einsiedeln, Appenzell, Schaffhouse, Seckingen, Glaris, Lausanne, Lucerne et Zurich.

Également inappréciables furent les services rendus par les moines dans la culture de l'esprit et le champ de la science. Pendant que les moines agriculteurs défrichent et fécondent la terre, les moines savants, le monde chrétien de leurs travaux, les monastères sont des écoles de savoir autant que de sainteté, l'activité scientifique qui se développe dans ces centres religieux tient aussi du prodige : la grammaire, l'histoire, la poésie, la philosophie, l'Écriture sainte, la théologie, tout y est cultivé à la fois. La musique, la peinture, la sculpture, l'architecture monastiques doteront le moyen âge d'une multitude de chefs-d'œuvre. Un travail plus humble, mais non moins précieux, la transcription des ouvrages de l'antiquité profane et des auteurs chrétiens des premiers siècles, à laquelle nombre d'entre eux se consacrent avec ardeur, a sauvé ces trésors du naufrage où tant de choses ont péri.

CHAPITRE V

Les hérésies et les schismes du IVe au VIe siècle.

Dieu ne laisse se produire les hérésies et les schismes que pour mieux montrer la divine force dont la vérité catholique est armée. Il entrait dans ses desseins mystérieux de permettre que toutes les vérités fussent niées ou dénaturées une à une par l'orgueilleuse raison humaine, afin que, une à une aussi, les parties diverses du *Credo* sortissent de la contradiction plus lumineuses, et des ébranlements de la lutte plus fermes et plus immuables. C'est, en effet, un spectacle admirable que cette poursuite de l'erreur par la vérité catholique à travers tous les subterfuges, tous les retranchements, toutes les obscurités et les équivoques, toutes les négations.

Les controverses de ce temps surpassent encore en ampleur et en gravité celles qui les avaient précédées. Elles remplissent toute la période ; elles agitent les points les plus fondamentaux du dogme, mais le IVe siècle qui voit surgir les grandes hérésies est aussi le grand siècle des Pères de l'Eglise. En outre, le revirement qui, au début de cette période, fit de l'autorité impériale, d'ennemie qu'elle

était, une puissance amie, permit opportunément de convoquer pour la première fois des assemblées générales des chefs de l'Église et de soumettre les points discutés à l'examen de ses conciles, afin de leur donner une solution souveraine.

On sait que les conciles ont toujours été un puissant moyen de maintenir l'union, de donner aux règlements disciplinaires une vigueur uniforme, de provoquer les réformes utiles et de réprimer les abus. Les conciles œcuméniques, c'est-à-dire universels, représentant toute l'Église, et reconnus tels, soit par leur mode de convocation et de célébration, soit par la ratification que le Souverain Pontife donne à leurs décrets, promulguent des décisions qui s'imposent à tous les croyants. L'état religieux d'une province, d'un pays, ou même, dans la période présente, les intérêts généraux de l'Église, motivent d'autres conciles, assemblées d'évêques plus ou moins générales, appelées aussi synodes dans certaines circonstances, et qui ont aussi de grands avantages. Cependant ils se multiplièrent dans ces siècles furieusement agités, au point qu'on en vit plus de deux cents ; et il est impossible de dissimuler que ce fut une occasion d'abus dont les causes apparaîtront. Ce n'était pas le plus grave.

L'immixtion des empereurs d'Orient dans les querelles religieuses en fut un autre, qui contribua pour une grande part à les envenimer. Constantin et Théodose Ier, eux-mêmes, quoique soumis de cœur à l'Eglise, ne se défendirent pas assez d'y prendre un rôle, et, faute d'une foi assez instruite

d'une fermeté assez grande au milieu de difficultés inextricables, il ne surent pas toujours remplir ce rôle comme il le fallait. Eux, du moins, servaient la cause catholique avec dévouement, mais plus d'un de leurs successeurs se fit le soutien de l'hérésie et montra l'arrogante prétention de dicter à l'Eglise, en vertu de son autorité souveraine, les décisions qu'elle devait formuler. Il lui fallut supporter à la fois les assauts des hérétiques et ceux du pouvoir, d'un pouvoir brutal.

Un coup d'œil préalable et très sommaire sur l'ensemble des grandes hérésies en montrera l'origine, la gravité, et fera connaître comment elles s'enchaînent.

Les hérésies, en général, se rattachent à cette série continuelle de tentatives faites par l'orgueil et les passions de l'homme pour se débarrasser des grandeurs, mais aussi des devoirs, qui découlent pour lui de l'ineffable union qu'il a plu à Dieu, dans son amour infini, d'établir entre lui et nous. Dans la période présente, les unes s'y efforcent en ôtant à Dieu le moyen de s'abaisser jusqu'à cette union et de la réaliser ; les autres qui, elles, l'admettent, attribuent à l'homme le pouvoir de s'y élever par ses mérites. Il y a donc deux points de départ différents : les unes envisagent cette union du côté de Dieu, et ce sont les hérésies les plus nombreuses ; les autres partent de la considération de l'homme.

L'Orient, plus spéculatif, s'acharna au problème de Dieu. Il voulut pénétrer, en dehors de la lumière chrétienne, la nature divine, et ne rencontra de

toutes parts que de nouvelles et profondes erreurs. On a vu, dans la période précédente, le gnosticisme païen et demi-chrétien pervertissant, au deuxième siècle, la notion de Dieu par ses émanations d'être inégaux, réagir contre lui-même à mesure qu'il prenait une couleur chrétienne, réduire ses émanations, et arriver enfin, au troisième siècle, avec Praxéas et Sabellius, à une Trinité de personnes, mais purement nominales, c'est-à-dire à l'unitarisme, supprimant la personnalité du Verbe et du Saint-Esprit.

Le gnosticisme reléguait le Dieu véritable dans une majestueuse mais stérile solitude, le monde ne communiquant qu'avec des *éons*, créatures subalternes de ce Dieu. La gnose qui avait produit les hérésies antitrinitaires du troisième siècle fut aussi la source de celles qui suivirent. Elle inspira l'hérésie d'Arius, qui, tout en reconnaissant la personnalité du Fils, et tout en appelant le Verbe Dieu, lui refusait la divinité, disait expressément qu'il n'était pas Dieu, mais seulement d'une manière approchée et dans un sens moral. Puis, ce fut celle de Macédonius contre la divinité du Saint-Esprit, passée sous silence dans la controverse d'Arius. Elles furent confondues par les deux premiers conciles œcuméniques, celui de Nicée (325), et le premier de Constantinople (381). Les Pères de l'Eglise avaient invinciblement démontré que la foi enseigne l'union des deux natures, divine et humaine, dans le Fils de Dieu. L'esprit séparatiste de la gnose souleva sous une autre forme la question de savoir si Dieu pouvait s'unir réellement à

l'humanité. Nestorius prétendit que l'union du Verbe avec la nature humaine n'était qu'une union morale, comme celle du Verbe avec la divinité, selon Arius, et qu'en conséquence Marie ne pouvait être appelée Mère de Dieu. L'union des deux natures était brisée ; deux personnes apparaissaient, l'une Dieu, l'autre seulement homme. Le nestorianisme fut écrasé par le concile œcuménique d'Ephèse (431). Par un excès opposé, Eutychès soutint que non seulement il n'y avait qu'une seule personne en Jésus-Christ, comme enseignait l'Église, mais encore une seule nature, la nature humaine étant absorbée dans la nature divine par l'Incarnation. Les conséquences de cette erreur n'étaient pas moins funestes, comme on le verra. Le concile œcuménique de Chalcédoine en fit justice (451). Non moins graves étaient celles soulevées plus tard par ceux qui prétendirent que, malgré la distinction des deux natures en la seule personne du Christ, on ne pouvait admettre en lui deux opérations, deux volontés, mais une seule (d'où le nom de monothélistes, formé de deux mots grecs signifiant une seule volonté). C'était d'ailleurs rentrer dans l'hérésie d'Eutychès. Le monothélisme fut anathématisé par le troisième concile de Constantinople, le sixième œcuménique, en 681.

Mais ces grandes luttes, dont l'Orient était le principal théâtre, furent encore marquées par d'importants épisodes, comme celui des Trois Chapitres, qui motiva le second concile de Constantinople (cinquième concile œcuménique) en 553, et elles occasionnèrent aussi des schismes.

L'Occident y fut inévitablement mêlé, mais ce qu'il eut de propre dans ce vaste combat constitue des attaques partant d'un point opposé. Moins spéculatif que l'Orient, il se tourna non vers le problème de Dieu, mais vers celui de l'homme, et remua de nouveau celui de sa nature et de sa destinée. L'hérésie de Pélage concernant l'état primitif de l'homme et les conséquences du péché originel ruinait d'une autre façon l'œuvre divine: la grâce n'était plus qu'un mot, et le surnaturel une fiction. Le pélagianisme rencontra son vainqueur dans l'illustre docteur saint Augustin. Mais les grandes hérésies ont trop agité les esprits, elles y plongent des racines trop profondes pour être extirpées d'un seul coup. De même que de l'arianisme on vit sortir les sectes semi-ariennes, le semi-pélagianisme, une fois imposée la nécessité d'admettre la réalité de la grâce, souleva de nouvelles erreurs sur sa conciliation avec la liberté humaine. Ce fut encore saint Augustin qui conduisit la lutte contre elles et les confondit. En Occident aussi les ravages du schisme se joignirent à ceux de l'hérésie, et y furent même plus graves.

Un bref énoncé de ces causes de troubles fait à peine soupçonner la violence des agitations, de la commotion profonde qui secouèrent l'Église pendant trois siècles. Elles soulèvent l'insurrection contre les autorités religieuses, mettent aux prises les chrétiens avec les chrétiens, les évêques avec les évêques, provoquent des recours multipliés à la puissance impériale, dont l'intervention, parfois légitime et salutaire, mais ayant le plus souvent

un caractère d'intrusion, devient en ces cas un danger des plus graves.

Un récit qui s'attacherait à suivre simultanément les événements sur tous les théâtres à la fois, à mesure qu'ils se déroulent, paraîtrait confus. Il est donc préférable de traiter les sujets séparément, d'autant que la succession des schismes et des hérésies permet d'y suivre un certain ordre chronologique fondé sur la date de leur apparition.

C'est par un schisme que s'en ouvre la série lamentable.

LE DONATISME

Ce schisme se produisit dans l'Afrique, à l'époque où Constantin arrivait à l'Empire, et prit son développement quelques années après. A la mort de Mensurius, évêque de Carthage (311), la majorité des suffrages avait désigné le diacre Cécilien pour lui succéder. Mais une portion de la communauté chrétienne avait de l'aversion pour sa personne : pendant la persécution de Dioclétien, Cécilien s'était opposé, de concert avec l'évêque défunt, à l'imprudent enthousiasme des fidèles pour le martyre, et avait blâmé la vénération exagérée qu'on rendait aux confesseurs dans leur prison. Le nouvel élu comptait aussi des ennemis qui le haïssaient pour des motifs personnels : ainsi Lucille, veuve riche et considérée, qu'il avait publiquement blâmée pour un excès de ce genre ; ainsi deux prêtres dont son élection avait déçu les visées ambitieuses, et aussi quelques anciens, trompés dans leur espoir de pouvoir conserver pour eux-

mêmes les trésors de l'Église, déposés chez eux, avant sa mort, par Mensurius. De plus, on prétendait que le prélat consécrateur de Cécilien, Félix, évêque d'Aptunga, avait livré les Saintes Écritures, pendant la persécution de Dioclétien, aux autorités païennes; c'était, disait-on, selon l'expression reçue, un *traditeur;* et l'on en concluait que la consécration de Cécilien était nulle. La division des esprits gagna même les évêques. Ceux de Numidie, offensés à tort de n'avoir pas été invités à l'élection, prirent parti contre Cécilien ; ils consommèrent la scission en le déposant dans un synode et en sacrant à sa place le lecteur Majorinus (312). Mais cet évêque mourut trois ans après. Donat le remplaça sur le siège usurpé de Carthage. L'action de ce grand chef de parti a fait donner au schisme le nom de donatisme.

Il prit bientôt de grandes proportions. L'importance de l'Église de Carthage était telle que la division s'étendit à toute l'Afrique. Cependant Cécilien demeurait ferme dans son bon droit et dans la communion de l'Église romaine : et les efforts tentés près de tous les autres pour les gagner à la cause de l'intrus demeuraient sans résultats. Dépités de leur isolement, les donatistes demandèrent à être jugés par l'empereur. Le schisme a volontiers recours au pouvoir impérial et à son glaive pour se protéger contre Rome et l'autorité légitime. Telle était, en cette circonstance, l'effronterie de sa requête, que Constantin ne put s'empêcher d'abord de s'écrier : Que je les juge moi qui dois être jugé par Celui dont ils sont les

ministres ! Mais il ne soutint pas cette attitude, et là commença une intervention qui, bénigne et légitime à son début, se tourna rapidement en ingérance malheureuse. Il commença par demander au pape saint Melchiade de convoquer un concile, où lui-même députa trois évêques gaulois. Donat, l'âme du parti rebelle, y vint de son côté. Le concile se tint à Rome (313). Les donatistes furent condamnés sur tous les points. Ils ne purent prouver les accusations intentées contre Cécilien, son ordination était maintenue, car, et ce point est de haute importance, la validité de son élection était proclamée, alors même que son consécrateur aurait été *traditeur*, parce que la grâce ne dépend pas de la sainteté du ministre. Peu après, d'ailleurs, l'entière innocence de Félix d'Aptunga fut reconnue, tandis que l'accusation retombait sur plusieurs des donatistes eux-mêmes.

Comme toujours, les révoltés mécontents en appelèrent à un concile mieux informé et plus juste. Constantin eut la faiblesse d'appuyer leur désir. Arles vit en 314 une des plus importantes réunions d'évêques que le monde romain eût encore eues. Les décisions de ce concile, entièrement conformes celles du concile de Rome, furent envoyées au ape saint Sylvestre, successeur de saint Melchiade, vec cette déclaration solennelle, qui fixe dès la lus haute antiquité les rapports des conciles avec siège de Pierre et la nécessité d'obtenir sa conrmation : « Nous avons fait ces règlements d'arès l'inspiration du Saint-Esprit et de nos bons ıges, ce qui ne nous fait pas oublier que c'est à

à vous, à cause de votre autorité supérieure et de votre juridiction, de leur apposer le sceau principal et de les intimer à toute l'Église. »

N'ayant plus d'espoir du côté de l'Eglise, les schismatiques eurent l'audace d'en appeler directement à l'empereur lui-même. Constantin, indigné, eut cependant l'indulgence excessive de recevoir cet appel, dont il sentait l'irrégularité; il examina toutes les pièces, rendit une nouvelle sentence contre ces hommes de trouble (316), les priva de leurs églises et en exila plusieurs de l'Afrique. Il n'eut point à se féliciter d'être intervenu. Son jugement fut méprisé, rien ne put vaincre la résistance des schismatiques; la sévérité déployée contre eux ne fit qu'exalter leur fanatisme. Les édits impuissants furent retirés et le champ laissé libre à l'agitation. Vingt ans ne s'étaient pas écoulés, que les donatistes pouvaient réunir un concile de deux cent soixante-dix évêques vers 330.

Le schisme, qui sépare de l'unité de l'Église, v rarement sans entraîner à des erreurs sur sa doc trine. Là était le plus grave. Les donatistes, pou couvrir leur origine, enseignaient que l'effet de sacrements dépend de l'état de grâce où doit s trouver celui qui les confère. Les évêques sépar revinrent aux anciens usages de l'Église d'Afriqu touchant le baptême; ils rejetaient comme n celui donné en dehors de leur secte et rebaptisaie tous ceux qui se ralliaient à eux. Cela les amena concevoir l'Eglise à la façon des anciens novatien Ils ne considérèrent plus comme constituant

véritable Eglise que ceux qui ne souffraient pas de pécheur public dans son sein. L'erreur servit à faire mettre la vérité en lumière. Dans ses traités contre les donatistes saint Augustin développe avec une force et une lucidité merveilleuses l'idée de la vraie Église, et la distinction essentielle entre le visible et l'invisible dans son institution, distinction qui n'implique pas deux Églises, mais qui énonce les deux éléments constitutifs d'une seule et même Église. L'Église catholique est à la fois divine et humaine: humaine dans les éléments dont elle se forme, divine dans l'esprit qui la vivifie. Le péché peut se trouver dans sa partie humaine, sans que ce péché de l'homme ait la force d'arrêter le cours irrésistible de la grâce de Dieu.

Le schisme engendra d'affreux désordres. Dès le temps de Constantin s'était formée parmi les donatistes une secte dont les adhérents se donnaient le nom de soldats du Christ.

Ces fanatiques furieux couraient par bandes, et, jaloux d'être honorés comme martyrs, se jetaient dans les précipices et du haut des rochers, ou se faisaient tuer par ceux qu'ils rencontraient, les menaçant de mort en cas de refus. Ils arrivèrent bientôt à n'être que des bandits, pillant, commettant des meurtres et des violences de toutes sortes. Les catholiques les appelaient *circoncellions*, à cause de leur habitude de rôder aux alentours des habitations rurales. Il fallut envoyer contre eux les troupes impériales pour les disperser et les réduire.

Les donatistes, qui désavouaient ordinairement

ces misérables, résistèrent eux aussi aux efforts que fit l'autorité civile pour les ramener à l'unité. L'empereur Constant s'y était employé, d'abord avec douceur, puis avec sévérité, puis enfin, exaspéré de leur obstination, il y mit la violence. De nouveau le service divin leur fut interdit, leurs chefs, et Donat lui-même, envoyés en exil. Les évêques catholiques désapprouvaient ces rigueurs.

Mais Julien l'Apostat ayant fait revenir les donatistes déportés, l'union fut brisée encore une fois. Le schisme ne fut même pas éteint par la réunion, qui se tint à Carthage en 411, de cinq cent soixante-cinq évêques des deux partis; il ne disparut qu'avec l'Église d'Afrique sous l'invasion des Sarrasins; il avait cependant perdu peu à peu de son importance depuis le v[e] siècle.

Un autre schisme s'était produit en Égypte dans les premières années du quatrième siècle. Mélèce, évêque de Nicopolis, dans la Thébaïde, s'était vu condamner par son métropolitain, saint Pierre d'Alexandrie, pour avoir sacrifié aux idoles pendant la persécution, et pour avoir commis d'autres crimes. Il ne trouva moyen de se justifier qu'en accusant lui-même son juge de trop de facilité à recevoir les apostats, et en se séparant lui-même de sa communion. Ce schisme s'appelle, de son nom, le schisme des Méléciens. Mélèce sut conquérir des adhérents, et ce schisme se perpétua pendant plus de cent cinquante ans, mêlant sa cause à celle de l'arianisme.

L'ARIANISME (313-406)

L'histoire de l'arianisme, qui mit en feu le monde chrétien, se divise en deux périodes : la première s'étend de l'apparition de cette hérésie à la mort de son chef (336). La seconde en comprend les suites déplorables, les efforts des Ariens déclarés ou secrets en sa faveur, le pullulement des sectes semi-ariennes, leurs fourberies et leurs violences. Il fallut un second concile œcuménique, tenu en 381 à Constantinople, sous le règne de Théodose, pour abattre cette hydre. Encore continuait-elle de causer des ravages dans les pays occupés par les peuples germains.

L'Egyptien Arius était un homme de taille élevée, d'un extérieur grave et modeste, d'une austérité mêlée de douceur ; il avait de l'éloquence, une certaine connaissance des choses humaines, un raisonnement subtil et une audace également souple et tenace, selon les circonstances. Il s'engagea d'abord dans le schisme de Mélèce, fut ensuite ordonné diacre, puis mérita d'être chassé par saint Pierre d'Alexandrie, son évêque, rentra en grâce sous son successeur, saint Achille, qui l'ordonna prêtre et lui confia une paroisse de la ville. Enflé d'orgueil, il prétendait à la première place, mais le clergé et le peuple trompèrent son ambition en choisissant le saint prêtre Alexandre pour succéder à Achille. Le nouveau patriarche enseignait, avec l'Église, que le Verbe, fils de Dieu, était aussi ancien que le Père, qu'il lui était égal et avait la même substance. Arius, ne pouvant attaquer le

saint évêque sur sa conduite, se jeta sur sa doctrine, qu'il qualifiait de fausse et pernicieuse, et il éleva contre elle son système personnel.

Arius, comme les autres hérétiques, raisonnait humainement des choses divines, et comme nos rationalistes, se donnait la liberté de nier ce qu'il ne comprenait pas. Pénétré de gnosticisme et des idées de Philon, formé à l'école du prêtre Lucien d'Antioche, qui, lui-même, avait dogmatisé sous l'influence de l'antitrinitaire Paul de Samosate, Arius ne veut ni de la Trinité, ni du Dieu créateur. Dieu est trop pur, trop grand, trop élevé pour s'être abaissé à créer le monde. Il en a chargé un être supérieur, créé d'abord par lui, inférieur à lui ; c'est le fils de Dieu. Le Verbe, fils de Dieu, n'a donc pas toujours existé, car il n'y a qu'un seul Dieu, donc un seul Être divin ; si le Verbe possédait cet être, il serait un autre Dieu. La création est son œuvre, mais lui-même est une créature. Comme toute créature douée d'intelligence, il pouvait mériter ou démériter : par l'excellent usage qu'il fit de sa liberté, il s'est élevé à une sainteté suréminente, il s'est divinisé, mais c'est conséquemment à cet usage et prévoyant ce résultat que Dieu a donné au Verbe ces appellations sublimes qu'on voit dans l'Ecriture : Verbe de Dieu, fils de Dieu, etc. C'est à ce Verbe qu'Arius unissait Jésus-Christ, dont il niait en conséquence la divinité, tout en l'appelant Dieu. Mais, outre le Verbe, créature en même temps que créateur, l'hérésiarque était obligé d'en admettre un autre, supérieur, car le Père a nécessairement son Verbe

propre, sa sagesse propre; il ne peut se concevoir sans elle. Ce Verbe coéternel n'était que le Père lui-même, pensant, se reconnaissant, se parlant, c'est-à-dire un Verbe purement nominal, tel que l'admettait Sabellius; Arius n'en faisait pas une personne. Pour lui, la seconde personne de la Trinité, c'était le Verbe secondaire, le Verbe créateur, auquel il unissait Jésus-Christ. Les mystères de la Trinité et de l'Incarnation étaient donc également ruinés, et en conservant l'adoration pour le Verbe et Jésus-Christ, l'hérésie introduisait dans la religion un nouveau paganisme. On y trouvait le gnosticisme réduit à deux émanations inégales: celle du fils, alors en question, et celle du Saint-Esprit, alors passée sous silence, mais dont Macédonius niera également un peu plus tard, la Divinité. Quant à la puissance destructive de l'arianisme, il suffit, pour l'apprécier, de se rappeler que le christianisme a pour but d'unir l'homme à Dieu, et que le moyen de cette union est la grâce surnaturelle. Or, toute grâce qui se répand sur l'humanité jaillit primitivement du cœur de l'Homme-Dieu. Si lui-même n'est pas Dieu, la grâce n'a pas été « faite par lui », comme l'écrit l'apôtre saint Jean; le flot de la communication divine est intercepté. Tout est détruit.

Toute la lutte arienne allait se concentrer autour du mot *consubstantiel*. Le Verbe était-il, ou non, de même substance que le Père, « Dieu de Dieu », comme le chante l'Eglise ; ou bien était-il d'une autre nature, *non-consubstantiel*, créature autre et inférieure; était-il Dieu, ou n'était-il qu'un homme?

En s'élevant contre la doctrine de son évêque, Arius eut soin de dissimuler en partie la sienne. Saint Alexandre, néanmoins, après un instant d'hésitation, en découvrit tout le venin. Pour en arrêter les progrès, il assembla son concile (320) et condamna Arius, avec douze prêtres ou diacres, deux évêques et tous ses autres partisans, et il avertit le pape saint Sylvestre du scandale et du danger qui menaçaient l'Eglise. Arius, interdit et banni de son Église, se retira en Palestine et, dès lors, répandit ouvertement ses erreurs. Il parvint à gagner des diacres, des religieux et quelques évêques. Sa plus facile et sa plus importante conquête fut Eusèbe, évêque de Nicomédie, courtisan habile, éloquent, actif, sacrifiant tout à son ambition, apostat sous Licinius dont il devint le flatteur, et qui, ensuite, s'était transféré de lui-même, sans autorisation canonique, de l'humble siège de Bérythe à celui de la ville impériale de Nicomédie. Il accueillit Arius comme un ami et se déclara pour sa doctrine. Sans participer à la conduite coupable d'Eusèbe de Nicomédie, un autre évêque de même nom, Eusèbe de Césarée, l'auteur de la première histoire ecclésiastique et d'autres excellents écrits, eut aussi le malheur de conniver à l'hérésie arienne. Sûr de ces appuis, Arius travaillait la population avec une ardeur et une astuce inouïe; accessible et populaire comme les intrigants, aimant à se montrer, il raisonnait avec les femmes et les gens du peuple et bientôt en faisait de fanatiques apôtres de son erreur. Pour la populariser, il composait des chansons à l'usage

des diverses classes du peuple, matelots, gens de moulins, voyageurs, etc. Pendant ce temps, Eusèbe de Nicomédie écrivait à une foule d'évêques en faveur d'Arius, qu'il voulait faire réintégrer dans Alexandrie ; de son côté, saint Alexandre envoyait des lettres circulaires pour prévenir les surprises de l'erreur.

Ce fut dans ce trouble que Constantin trouva l'Orient, après sa victoire sur Licinius. L'évêque de Nicomédie lui raconta tout ce qu'il voulut, lui faisant surtout entendre qu'il ne s'agissait de rien d'important pour la religion. Constantin écrivit en ce sens au métropolitain d'Alexandrie. Le célèbre Osius, évêque de Cordoue, porteur de sa lettre, fit assembler un concile (324) contre les Méléciens et les erreurs d'Arius. Mais tout fut inutile, et Constantin, mieux informé par les représentations d'Osius, vit alors qu'il ne s'agissait pas d'une querelle de mots, il comprit la profondeur du mal et l'urgence du remède. Ce remède fut un concile universel que le pape saint Sylvestre, consulté par l'empereur, ordonna de réunir.

Il s'assembla à Nicée (325), ville d'Anatolie, province de l'Asie Mineure, sous la présidence d'Osius de Cordoue et de deux autres légats du pape. Rien d'aussi solennel et d'aussi grand ne s'était vu dans l'Eglise. On y comptait trois cent dix-huit évêques, presque tous de l'Orient, et la plupart portant encore sur leurs corps les stigmates glorieuses de la persécution. Les Gaules, l'Espagne, les Goths, les Perses y eurent leurs députés. Les évêques ariens s'y trouvèrent au nombre de vingt-

deux, ayant à leur tête Eusèbe de Nicomédie. La présence de l'empereur rehaussait encore cette solennité. Un trône avait été dressé pour Constantin ; les deux puissances s'unissaient pour l'œuvre commune, l'exaltation du Christ. Mais l'empereur chrétien assistait avec une simplicité humble qui ne lui ôtait rien de sa majesté. « Je ne suis qu'un homme sans caractère dans les choses saintes, avait-il dit, jamais je ne m'ingérerai à juger ceux qui, tenant la place de Dieu, sont eux-mêmes nos maîtres et nos juges. »

Les Pères entendirent Arius et ceux de son parti, et repoussèrent leurs blasphèmes avec horreur. Quand on présenta aux Ariens les textes de l'Ecriture, qui, si formellement, établissent la divinité du Fils, son égalité parfaite avec le Père, quand on leur rappela la tradition certaine, l'enseignement apostolique de toutes les Églises, ils s'efforcèrent de contourner par mille subtilités ces témoignages victorieux et cherchèrent toutes sortes d'équivoques. Mais, plus brillamment que tout autre défenseur de la foi, un des diacres amenés comme théologiens par leurs évêques, Athanase, qui, élevé plus tard sur le siège d'Alexandrie, devait devenir le principal objet des fureurs ariennes, déjoua tous leurs artifices et mit en lumière éclatante la divinité du Christ. Il fallait se garantir des réticences et des fallacieuses équivoques des Ariens, et pour cela trouver un terme dont il leur fût impossible de tourner le sens et d'esquiver la force. Le terme de *consubstantiel*, déjà employé auparavant, fut choisi par le concile, comme exprimant sans détour

possible l'identité de substance du Père et du Fils, et dès lors l'unité de substance dans la Trinité. Les Pères rédigèrent en conséquence une profession de foi solennelle, restée célèbre sous le nom de Symbole de Nicée. Tous les évêques y souscrivirent, même les Ariens, à l'exception de deux Égyptiens, qui furent exilés par Constantin, ainsi qu'Arius.

Après la question de la foi, les Pères de Nicée condamnèrent le schisme de Mélèce, en usant d'ailleurs d'indulgence, et décidèrent contre les Quartodécimans de Syrie que la Pâque serait célébrée le même jour dans toutes les Églises, savoir le dimanche qui suit le quatorzième jour de la lune. Le concile fit aussi un certain nombre de canons disciplinaires et divers règlements.

L'orgueil des sectaires était loin d'être brisé; la décision du concile de Nicée les contraignit du moins à dissimuler et les divisa. Arius et un certain nombre de ses disciples continuèrent de blasphémer ouvertement contre la divinité du Christ, mais le plus grand nombre de ceux qui l'avaient suivi jusqu'alors se jetèrent dans un système adouci. Ce fut l'origine du parti des *semi-ariens*, qui devait continuer longtemps à désoler l'Église. Ils admettaient un Verbe unique, d'une substance beaucoup plus excellente que toutes les créatures, être moyen entre Dieu et elles, Fils engendré du Père avant tous les siècles, semblable à lui en toutes choses, tout en évitant de professer qu'il lui était consubstantiel.

Ce parti eut pour inspirateur Eusèbe de Césarée,

caractère faible, dominé d'un côté par Eusèbe de Nicomédie, et, de l'autre, par son désir continuel de plaire à Constantin, qu'il voyait attaché à la foi de Nicée. Quant à Eusèbe de Nicomédie lui-même il n'éprouvait aucun embarras. Par une fourberie dont les semi-ariens donnèrent ensuite tant d'exemples, il adopta les expressions semi-ariennes, qu'il ramenait au sens des Ariens purs par la manière arbitraire dont il les entendait. Il s'unit donc au parti semi-arien, avec vingt évêques environ, qui s'attachèrent peut-être plutôt à sa fortune qu'à ses erreurs, mais le suivirent dans son hypocrisie comme dans son impiété. Les deux Eusèbes se trouvèrent ainsi à la tête du parti semi-arien, qui devint, dès lors, le parti des *Eusébiens*.

Eusèbe de Nicomédie ayant trahi ses vrais sentiments en recevant à sa communion des Ariens purs, Constantin n'hésita pas et le relégua dans les Gaules. Mais l'empereur perdit, par faiblesse de caractère, tout le bien qu'on pouvait attendre de ses excellentes dispositions. Trompé par un évêque de sa cour, Arien caché, il rappela Arius, qui le trompa à son tour par une profession de foi à la façon des Eusébiens. Eusèbe de Nicomédie ne tarda pas à obtenir son retour, après avoir protesté de sa soumission au concile de Nicée.

Instruits cependant par ces sévères leçons, les Eusébiens se firent plus circonspects sur la question de doctrine, ou plutôt ils la convertirent en une question de personnes. Tout leur plan consista dès lors à faire établir Arius dans Alexandrie et à substituer aux évêques orthodoxes, surtout sur les

sièges importants, des évêques ariens. Ce fut ainsi qu'ils déposèrent successivement, dans leurs conciliabules, saint Eustate, évêque d'Antioche (331), dont le départ fut suivi d'un long schisme, entre les catholiques de cette ville, les uns étant demeurés fidèles à sa communion, les autres, au contraire, ayant accepté celle des évêques que les Ariens y placèrent; Marcel d'Ancyre (336), saint Paul de Constantinople (336) et une foule d'autres, tous sous l'accusation banale qu'Arius avait portée le premier contre son métropolitain, celle de renouveler le sabellianisme, en confondant le Fils avec le Père.

Mais les Eusébiens n'avaient rien plus à cœur que le rétablissement d'Arius lui-même à Alexandrie d'où il avait été chassé, et ce fut là qu'ils échouèrent. Saint Alexandre était mort six mois après le concile, et Athanase avait été acclamé comme son successeur. Eusèbe lui fit écrire par Constantin, mais ce fut en vain, et, dès lors, les Eusébiens ne songèrent plus qu'à se venger. Pour arriver à leur but, ils s'entendirent avec les Méléiens et inventèrent contre Athanase d'absurdes alomnies, que le saint évêque réfuta victorieusenent dans le conciliabule de Tyr (335). Néanmoins s le déposèrent. Athanase se rendit à Constantiople près de l'empereur pour demander la révision du procès. Les Eusébiens, mandés eux-mêmes, chafaudèrent de nouvelles charges et l'accusèrent 'avoir menacé d'arrêter les envois de blé d'Alexanrie à la capitale. Constantin, déjà prévenu et mainnant irrité, ne voulut plus rien entendre : il

exila Athanase dans les Gaules, à Trèves, où il fut parfaitement accueilli : Arius, au contraire, se vit repoussé par les alexandrins désolés. Constantin ordonna à l'évêque de le recevoir dans leur Église. L'hérésiarque devait y faire son entrée solennelle, et ses partisans lui avaient organisé un triomphe. Mais la main vengeresse de Dieu s'appesantit sur lui : la veille même du jour où devait se consommer cette violence, saisi d'une indisposition subite au milieu de son cortège, Arius dut se retirer dans un lieu secret, où on le trouva mort, ayant rendu ses entrailles (336). Frappé de cet événement, Constantin rappela de l'exil saint Athanase, qui fut reçu aux acclamations de tout son peuple d'Alexandrie. L'empereur mourut en cette même année, laissant l'Empire à ses trois fils, Constance, Constant et Constantin II. L'Orient, avec Constantinople pour capitale, échut à Constance, qui devint le protecteur déclaré de l'arianisme.

La faction arienne, comprenant ce qu'elle pouvai obtenir d'un tel prince, l'entoura de flatteries et er fit l'instrument de ses passions. Elle perdit un d ses chefs, Eusèbe de Césarée, mort en 338, mai Eusèbe de Nicomédie, son grand appui, venai usurper le siège de Constantinople. Le gran obstacle au succès des Eusébiens était l'illustr docteur saint Athanase. La vérité catholique semblait si bien incrustée en lui et ne faire qu'un ave lui, que toute la lutte se concentrait sur lui seul. I fut dénoncé de nouveau aux empereurs et au pape Athanase en appela au Saint-Siège ; ses ennemi

payant d'audace, y recoururent aussi. Le pape saint Jules Ier assembla un concile à Rome en 343. L'innocence et l'orthodoxie d'Athanase y furent reconnues, exaltées, et ses ennemis flétris. Les Eusébiens, convoqués pour soutenir leurs griefs, s'étaient abstenus ; ils réunissaient, de leur côté, un concile à Antioche, où ils confirmèrent la déposition d'Athanase faite par eux, et rédigèrent quatre professions de foi semi-ariennes, dressées avec beaucoup de circonlocutions pour éviter le « consubstantiel » de Nicée.

Sur ces entrefaites, leur chef le plus audacieux, Eusèbe de Nicomédie, mourut. Les catholiques de Constantinople espéraient avoir saint Paul, leur vrai pasteur, mais l'intrigue et la violence des Ariens prévalurent encore, et un nouvel intrus, le misérable Macédonius, fut installé. Les Eusébiens repoussèrent aussi tous les autres évêques rétablis par le pape, et, pour se justifier, envoyèrent aux Occidentaux, réunis à Milan, une profession de foi encore plus embrouillée que les précédentes. L'Occident chrétien gémissait de tous ces dissentiments. Appuyés par l'empereur Constant, protecteur de la vraie foi, les évêques d'Occident demandèrent un concile général où seraient convoqués ceux des deux parties de l'Empire. Les instances de Constant auprès de son frère Constance réussirent, et le pape saint Jules Ier put convoquer cette assemblée solennelle à Sardique, en Mœsie, sur les confins des deux parties (344). Elle fut présidée par Osius de Cordoue, assisté de deux autres légats. Les Eusébiens n'y parurent que

pour s'en séparer, sous le prétexte qu'Athanase et les autres évêques déposés par eux y siégeaient irrégulièrement. Ils allèrent tenir un conciliabule à Philippopolis, osèrent se déclarer le vrai concile de Sardique, excommunier, avec les principaux évêques orthodoxes, le pape Jules. Cependant l'assemblée des évêques catholiques d'Occident et d'Orient confirmait la foi de Nicée, proclamait l'orthodoxie d'Athanase et des autres évêques dépossédés, et excommuniait les chefs d'hérésie. Leurs excès étaient d'ailleurs si évidents que Constance dut laisser Athanase reprendre possession de son siège.

Après le concile de Sardique, les Occidentaux se réunirent à Milan et y reçurent l'hypocrite abjuration de deux jeunes évêques ariens, Ursace et Valens, dont les évêchés, situés en Pannonie et en Mœsie, faisaient partie des domaines du fidèle empereur Constant. Le répit obtenu par ce prince, et que favorisaient les embarras de Constance engagé dans la guerre contre les Perses, fut de courte durée. En 350, Constant périssait sous les coups de l'usurpateur Magnence, et la défaite de celui-ci par Constance (353) mettait le protecteur des Ariens en possession de tout l'Empire, livrait l'Eglise, sans appui humain, à la plus violente et à la plus dangereuse des épreuves.

Mais, déjà, les Ariens étaient revenus obstinément à la charge.

Il fallait à tout prix faire souscrire les Occidentaux à la condamnation d'Athanase, et, avant tout ruiner les décrets du concile de Sardique. C'es

dans ce dessein qu'ils s'étaient réunis à Sirmium, en Pannonie (352). L'acte le plus important de cette réunion fut la première des quatre formules édictées, à quelques années de distance, à Sirmium. Celle-ci s'abstenait de repousser le terme consubstantiel, mais il était entièrement passé sous silence. Elle était rédigée assez perfidement pour être interprétée avec bénignité par saint Hilaire, quand il n'était pas encore au courant de ces subterfuges. La même année, le pape saint Libère, qui devait avoir tant à souffrir des Ariens, succédait au pape saint Jules.

Le triomphe de Constance ouvrait aux Ariens tous les espoirs. On lui représenta qu'Athanase était un perturbateur public, un contempteur de la majesté impériale, et qu'il prétendait imposer des bornes à la puissance de César. Au concile d'Arles (353), convoqué par Libère, pour apaiser les discussions, les fureurs des hérétiques et l'hostilité de Constance furent telles, que le légat du pape, et après lui tous les évêques, à l'exception d'un seul, se laissèrent arracher la condamnation d'Athanase, tout en continuant de détester les erreurs ariennes. Le pape Libère laissa éclater publiquement sa douleur et son indignation de cette faiblesse. Sur ses instances, l'empereur consentit à un nouveau concile, à Milan (355). Trois cents évêques, surtout de l'Occident, s'y rendirent. La violence de Constance en fit un brigandage. Aux premières propositions catholiques, les Ariens s'agitèrent en tumulte, l'empereur furieux fit entendre des menaces, en même temps que ses troupes

entouraient l'église. « Ce que je veux, osa déclarer Constance aux Pères réunis, doit être pour vous la loi... Obéissez ou partez en exil! » Ils n'avaient qu'à choisir entre la condamnation d'Athanase et le bannissement. Les plus généreux, Eusèbe de Verceil, Lucifer de Cagliari, Denis de Milan, Osius de Cordoue, Hilaire de Poitiers, et beaucoup d'autres, refusèrent et prirent le chemin de l'exil. Un certain nombre signèrent, mais en réservant la question de doctrine. Ils pensaient qu'on pouvait sacrifier un homme au bien de l'Eglise et à la paix.

Cependant deux hommes, et les plus importants, le pape Libère et Osius de Cordoue, le vieil athlète de la foi, manquaient au succès des sectaires. Mandé et conduit à Milan, Libère repoussa dignement les séductions et les menaces de Constance, et le grand pontife partit pour l'exil, en rejetant avec indignation l'or de l'empereur. Restait une dernière iniquité à commettre, c'était de nommer un autre pape à sa place. Les Ariens, par un calcul habile, choisirent Félix, dans l'espoir de gagner les Occidentaux, car tout en acceptant d'être en communion avec ceux de la secte, il conservait la foi de Nicée.

Les violences de Milan furent un signal pour tout l'Empire. Dans les Gaules, Saturnin d'Arles, évêque arien, fit expulser saint Hilaire, déjà banni de son siège et qu'on relégua en Phrygie. L'Orient surtout était dans un état déplorable. On y voyait de toutes parts les évêques traînés devant les magistrats pour y entendre la formule des per-

sécuteurs : « Ou souscrivez à la condamnation d'Athanase, ou quittez vos églises ». Des intrus étaient mis sur les sièges de ceux qui refusaient, et l'on forçait, par la prison et la confiscation, les fidèles à communiquer avec ces faux pasteurs. Athanase lui-même n'échappa que par miracle aux soldats qui devaient le tuer. Un misérable, capable de tous les crimes, Georges de Cappadoce, prit sa place pour remplir l'Egypte de violence, de sang et de deuil. Durant cette persécution, Athanase se tenait caché dans un lieu inconnu de tous, d'où il écrivait à son peuple, aux évêques et aux solitaires, pour les consoler et les soutenir.

Au milieu de ces désordres lamentables il se reformait un parti de purs Ariens. Un chaudronnier, de Célésyrie, Aétius, après avoir vécu en aventurier et exercé la médecine empirique, s'était rendu à Alexandrie, près de Georges de Cappadoce. Il y apprit l'art de discuter, et secondé par un talent naturel, il y remplit le rôle d'Arius avec tous ses blasphèmes. Aétius et les adeptes qu'il fit, entre autres, les évêques Eumonius de Cyzique et Acace de Césarée, avaient sur la masse des Ariens l'avantage d'être conséquents. Si le Fils, disaient-ils, n'est pas l'égal du Père, ni l'infini en perfection, ni par conséquent vrai Dieu, il n'est donc qu'une pure créature, nécessairement *dissemblable* en tout au Père. De là des scissions dans le parti. Les antinicéens avaient été constamment d'accord tant qu'ils s'étaient bornés à rejeter le terme consubstantiel (en grec : *omousios*), ils ne s'entendirent

plus. Les Ariens rigides professaient que le Fils n'est pas semblable au Père (*anomoios*), les semi-ariens, qu'il lui était semblable (*omoios*). La secte d'Aétius devint celle des *Anoméens;* les semi-ariens, successeurs des Eusébiens, les *Homéens*. Les Homéens se divisèrent encore entre eux : les uns admirent que le Fils est semblable au Père, mais seulement par la volonté et les œuvres ; les autres lui reconnurent en outre une substance semblable à celle du Père, et se séparèrent des Homéens sous le nom d'*Homoiusiens*. En grec, la différence d'un iota changeait complètement le sens de deux mots : *omoousios* signifiait consubstantiel ; *omoiousios* disait seulement une ressemblance. A la faveur de cette restriction les Homoiousiens ou semi-ariens ne faisaient pas difficulté d'admettre que le Fils est semblable au Père en toutes choses.

Mais tous demeuraient acharnés contre la foi de Nicée. On crut le moment venu d'en finir avec elle. Les principaux se réunirent à Sirmium (357) et rédigèrent la seconde formule à laquelle ce nom est attaché. Ce furent précisément les Ariens rigides, mais encore dissimulés, car leur parti était à ses débuts, qui la rédigèrent, ce qui explique son impiété et ses réticences. Elle n'adoptait ni n'excluait les impies négations de l'arianisme pur, mais le poison y était à peine déguisé. Le terme de substance et les autres expressions qui pouvaient combattre ces erreurs étaient passés sous silence, et il était dit que « le Père est plus grand que le Fils en honneur, en dignité, en gloire et en majesté » ; on s'en tenait à dessein à une distinc

tion honorifique. Il s'agissait, selon le plan, de faire accepter cette formule et la condamnation d'Athanase par le pape Libère et par Osius, et de la produire ensuite sous l'autorité de ces grands noms. Osius, ont raconté beaucoup d'auteurs, renseignés peut-être par quelques-uns de ces historiens entre les mains desquels l'histoire est une conspiration contre la vérité, Osius, presque centenaire, accablé par l'âge et les mauvais traitements, aurait enfin souscrit, pour aller pleurer dans son église sa chute, peut-être plus malheureuse que coupable. D'érudits travaux, plus récents, paraissent établir que cette chute d'Osius est une fable arienne, et il n'est pas douteux, quant à celle attribuée au pape saint Libère, dont tous les adversaires de l'infaillibilité pontificale se sont évertués à tirer parti, comme, plus tard, à propos d'Honorius, qu'elle doit être tout au moins réduite à une concession qui fut de consentir à communiquer avec les évêques ariens en toutes choses, à l'exception des saints mystères. Cette communion restreinte était tolérée en ce temps comme un acte de condescendance. En l'accordant sous menace de mort, Libère ne rétractait rien, ne rompait ni avec saint Athanase, ni avec aucun évêque catholique. La fidélité que les romains gardèrent à leur pape exilé, l'enthousiasme avec lequel ils l'accueillirent peu après son retour, et surtout l'intrépidité que le saint pontife déploya, après comme avant, pour la défense de la foi, rendent encore plus suspecte une assertion qui n'est pas démontrée. Ceux qui imputent à Libère d'avoir signé une formule de Sir-

mium ne s'accordent pas pour dire laquelle. Durant ces négociations avec le pape Libère, la lutte se prononçait entre les Anoméens et les deux branches des Homéens. La guerre d'intrigues menée par eux autour de Constance donna lieu à un synode, où fut rédigée une troisième formule de Sirmium (358), dont le terme consubstantiel se trouvait encore exclu, mais qui se tournait contre les Anoméens. Beaucoup de ceux-ci furent envoyés en exil. Les Ariens rigides ne se tinrent pas pour vaincus. Les semi-ariens avaient demandé la convocation d'un concile universel contre eux, et Constance s'y montrait favorable, dans l'espoir de rendre enfin à l'Église une paix nécessaire, mais les Anoméens lui persuadèrent de diviser l'épiscopat : les évêques d'Occident se réuniraient à Rimini, et ceux d'Orient, à Séleucie, en Illyrie (359). C'était prévenir l'éventualité d'une fusion entre les semi-ariens de l'Orient et les évêques orthodoxes de l'Occident. Enfin, pour mettre plus sûrement leur doctrine à l'abri d'une condamnation, ils provoquèrent une réunion avec les semi-ariens au camp impérial de Sirmium et rédigèrent, de concert avec eux, un symbole qui est la quatrième formule de Sirmium. Le mot consubstantiel en était naturellement écarté par un commun accord ; les Ariens rigides, auxquels restait le recours habituel aux fourberies, reconnaissaient avec les autres que, d'après l'Écriture, « le Père et le Fils sont de tout point semblables ».

L'année précédente, le pape saint Libère, sorti de l'exil, avait été reçu en triomphe à Rome. Osius

était mort. Mais à côté d'Athanase et de Libère était venu se ranger un nouvel athlète envoyé par Dieu, Hilaire de Poitiers, aussi illustre par sa doctrine que par son courage. Il était alors exilé en Orient. Constance, à Séleucie, allait se trouver en face de ce rude adversaire, et les Orientaux, effrayés de sa force, ne songeaient qu'à le faire renvoyer au plus vite dans les Gaules.

Quatre cents évêques se réunirent à Rimini. Ils y proclamèrent la foi de Nicée, condamnèrent les chefs de l'arianisme, les évêques Ursace et Valens des premiers, et écrivirent en ce sens à Constance, par dix des leurs, qu'ils lui députèrent. Malheureusement, ces députés, jeunes et inexpérimentés, furent devancés et circonvenus par ceux des Ariens, qui les traînèrent à Nicée de Thrace, et les amenèrent enfin à signer la formule repoussée à Rimini. Dans cette formule, la troisième de Sirmium, e Fils était dit, « semblable au Père en toutes choses », sans mention de la substance, et, à Nicée, on en retrancha même « en toutes choses ». Les Pères de Rimini, affligés d'abord de la prévarication de leurs députés, succombèrent eux-mêmes uccessivement aux ennuis dont on les abreuvait, t acceptèrent le formulaire. Une vingtaine, plus énéreux, résistaient encore. Pour en triompher, évêque Valens proposa plusieurs anathèmes con-e les blasphèmes d'Arius, ce qui réjouit les ca-holiques ; mais au milieu de l'entraînement, il en lissa un qui renfermait tout le poison de l'aria-isme, et qui passa inaperçu : « Si quelqu'un dit

que le Fils de Dieu est créature comme sont les autres créatures, qu'il soit anathème ». On se souvient qu'Arius faisait du Fils une créature, mais supérieure à toutes les autres. Telle fut l'issue déplorable du concile de Rimini, qui avait si bien commencé.

Les ennemis de l'Église n'ont pas manqué de prétendre qu'elle avait renié à Rimini l'enseignement apostolique. Ils ont affecté de prendre au pied de la lettre l'exclamation que la vue de tant de maux arrachait à saint Jérôme, disant que « l'univers gémissait de se voir arien ». Or, en premier lieu, le pape Libère, centre nécessaire de toute l'Église, condamna hautement le concile de Rimini, et envoya sa sentence dans toutes les provinces. En outre, les évêques signataires à Rimin ne pensèrent et n'agirent jamais en Ariens. Avan de signer un formulaire équivoque, ils proclamèrent la foi de Nicée, et aussitôt que les Ariens se prévalurent de leur adhésion, ils protestèrent contre le sens arien, qui n'était pas dans leur pensée Ce n'est pas là être hérétique ni enseigner l'hérésie. Quand la sentence du pape leur eut ouvert le yeux sur la faiblesse déplorable que la pression d la peur leur avait arrachée, ils prenaient à témoi le corps de Jésus-Christ et tout ce qu'il y a de plu sacré dans l'Eglise, dit le même saint Jérôme qu'ils n'avaient jamais eu l'idée de signer quelqu chose de contraire à la foi, et se montraient pa tout disposés à condamner leur conduite. Au su plus, malgré leur nombre, les Pères de Rimi n'étaient qu'une portion relativement petite d

l'épiscopat catholique ; et encore faudrait il savoir combien d'évêques cédèrent, et, non moins, combien il y avait parmi eux d'évêques intrus.

Ceux qui avaient fléchi ne furent reçus dans leurs diocèses qu'après avoir hautement protesté de leur doctrine anti-arienne, et déploré leur faiblesse. Les évêques déposés, exilés, furent exaltés, au contraire, comme confesseurs de la foi, et reçus plus tard en triomphe dans toutes les Eglises. Avec le pape, un grand nombre d'évêques, et les plus illustres, protestèrent hautement contre le formulaire. On peut dire que jamais la foi de Nicée, contrairement à tout ce bruit, n'a paru plus une et plus ferme.

A Séleucie, se réunirent cinq cents semi-ariens et trente Anoméens. Les catholiques y eurent douze représentants, et à leur tête, saint Cyrille d'Alexandrie et le grand Hilaire de Poitiers, qui y soutint intrépidement la foi. Les Anoméens, dirigés par Acace, évêque de Césarée, eurent beau dissimuler leurs blasphèmes, ils furent condamnés par les semi-ariens. Mais ceux-ci ne triomphèrent pas longtemps. Au synode de Constantinople (360), ils se virent contraints par le parti acacien, réuni aux Ariens d'Occident, porteurs de la troisième formule de Rimini, de signer cette formule. Le parti d'Acace fut obligé, il est vrai, d'anathématiser Aétius et l'expression « dissemblable », mais avec cette troisième formule imposée ils n'en demeuraient pas moins maîtres du champ de bataille. Réunis dans un nouveau conciliabule, ils déposè-

rent tous les chefs du parti semi-arien et leur substituèrent leurs partisans, même sur le siège de Constantinople. Et ce fut alors que, maîtres de toutes les positions, ils firent envoyer la formule de Rimini dans tout l'Empire, avec ordre aux évêques de la signer sous peine de déposition. Cet ordre mit tout dans le trouble et la confusion, surtout en Orient, où l'on ne voyait de toutes parts que scandales, schismes et perfidies. L'Occident souffrit aussi, principalement l'Italie. Les Gaules, dit Sulpice Sévère, durent à saint Hilaire d'être préservées de l'hérésie. L'indomptable défenseur de la foi ne cessait de convier les hérétiques à des conférences publiques ; ils s'en débarrassèrent en le faisant renvoyer dans son diocèse. Son voyage pour s'y rendre fut un triomphe, partout il ranimait le courage et rétablissait le combat.

Dans un conciliabule réuni par Constance à Antioche (361), les Anoméens triomphants déclarèrent enfin, par une dernière formule, le Fils dissemblable au Père, même pour la volonté. Cette même année, Constance, dont le règne avait été si déplorable, mourait, après s'être fait baptiser par les Ariens. De toutes parts, en Occident, on proclama la foi de Nicée. Julien l'Apostat, successeur de Constance, avait cru favoriser les dissensions en rappelant les évêques exilés ; son calcul fut déjoué, car ils traitèrent les hérétiques avec douceur et commencèrent à Alexandrie une grande œuvre de pacification. Déçu, l'empereur exila de nouveau Athanase, qu'il redoutait plus que tous les autres. Dans son règne de huit mois, Jovien, fidèle à la

foi catholique, le rétablit ; mais il devait être banni une cinquième fois par Valens, arien déclaré et despote, comme Constance, et même furieux persécuteur.

Dans un concile assemblé par Athanase en 363, on constate l'apparition de deux nouvelles hérésies : celle de Macédonius, qui niait la divinité du Saint Esprit, et celle des deux Apollinaire, père et fils, qui refusaient de reconnaître au Christ une âme humaine. En proclamant la foi de Nicée, les Pères consacrèrent la consubstantialité des trois personnes divines et, pour éviter toute équivoque, déterminèrent les deux sens attachés au terme d'*hypostase*, sous lequel les Latins entendaient la substance, et les Grecs la personne. Le concile établit encore l'existence de l'âme humaine de Jésus-Christ et la réalité de son Incarnation.

Dans un esprit de paix le même concile décida que les évêques, entraînés par crainte ou par surprise dans les erreurs ariennes, pourraient reprendre leurs fonctions après avoir signé la foi de Nicée et confessé la divinité du Saint-Esprit ; les auteurs et les chefs de l'hérésie seraient reçus à la pénitence dans les mêmes conditions, mais sans espoir de rentrer dans les rangs du clergé. Ce sage règlement irrita un illustre confesseur de la foi, Lucifer, évêque de Calaris ou Cagliari, qui refusa de communiquer avec ceux qui recevaient dans leur communion les tombés repentants, et créa dans l'Eglise d'Antioche le déplorable schisme des Lucifériens, qui renouvelait, en des circonstances analogues, l'orgueilleuse rigidité des Novatiens.

Valentinien, proclamé empereur, avait donné l'Orient à son frère Valens. Valens (364-378), prince ignorant et cruel, se livra entièrement aux Ariens les plus avancés et à leur chef, Eudoxe de Constantinople. Les semi-ariens, si maltraités par les Anoméens, les avaient condamnés à leur tour à l'assemblée de Lampsaque, sur l'Hellespont, mais Eudoxe eut le crédit de les faire exiler. Le malheur en ramena un bon nombre. Dans leur désespoir, près de cent soixante évêques semi-ariens, surtout de l'Asie-Mineure, se jetèrent dans les bras du Pape et des Occidentaux, et revinrent au terme consubstantiel. Leur réconciliation fut le dernier acte du pape Libère, qui mourut en 366, avec la réputation d'un défenseur ferme et éclairé de la foi catholique. Saint Damase lui succéda. Ce fut durant les douze années de son pontificat que la persécution de Valens sévit contre les catholiques d'Orient. Il en sera question plus loin dans un chapitre sur les martyrs de cette période. En ce même temps, les plus généreux défenseurs de la doctrine allaient recevoir la récompense de leurs héroïques combats, saint Hilaire de Poitiers (368), saint Eusèbe de Verceil (370), saint Athanase (373). Mais d'autres athlètes, saint Basile, saint Grégoire de Nazianze, saint Grégoire de Nysse, saint Ambroise, saint Jean Chrysostome et d'autres leur succédaient sur le champ de bataille.

Sous Valens, les évêques se virent de nouveau déposés et exilés ; les fidèles dans les villes, et les moines dans les déserts, furent également maltraités, persécutés, plusieurs mis à mort. Dans ces

nouvelles extrémités les évêques d'Orient recoururent au pape saint Damase et à l'empereur Valentinien, qui, ému lui-même, écrivit en Orient pour faire cesser tant de vexations. Malheureusement la mort de ce prince (375), qui suivit de près ce rescrit, laissa Valens et les Ariens plus libres que jamais. Enfin le persécuteur périt d'une mort tragique dans une dernière guerre contre les Goths. Après sa mort, Gratien, qui régnait en Occident avec son frère Valentinien II, encore enfant, s'empressa de rendre aux catholiques orientaux leurs évêques, et de réprimer l'hérésie. Il confia ensuite l'Orient à Théodose (379), et ce fut l'acte le plus heureux de son règne. Après avoir réduit les Goths, Théodose le Grand s'occupa avec zèle de l'Église d'Orient et des maux dont tout l'Empire avait tant souffert. En 380, de concert avec Gratien et Valentinien, il envoyait au monde romain tout entier l'ordre suivant : « Nous voulons que tous les peuples de notre obéissance s'attachent à la doctrine que l'apôtre Pierre a prêchée aux Romains, doctrine enseignée aujourd'hui par le pape Damase, en sorte que tous reconnaissent une seule divinité et une seule puissance dans la trinité des personnes divines. Nous ordonnons que ceux qui professent cette foi portent seuls le nom de chrétiens catholiques, et que les autres soient désignés sous le nom infâme d'hérétiques, leur défendant en outre de donner à leurs assemblées le nom d'Églises ». Cet édit était un triomphe pour la cause catholique. Un autre fut le concile de Constantinople (381), provoqué par ce pieux empereur, et auquel l'assenti-

ment des évêques Occidentaux et la confirmation du pape assurèrent l'œcuménicité. Le Concile de Constantinople n'eut pas seulement à confirmer avec éclat le symbole de Nicée. Deux hérésies nouvelles, indiquées seulement plus haut, l'amenèrent à en développer le contenu.

Deux hommes distingués par leur savoir, et adversaires déclarés d'Arius, les deux Apollinaire, évêques de Laodicée, cherchaient imprudemment en dehors des voies orthodoxes des réponses qu'ils croyaient victorieuses et qui n'étaient qu'hérétiques. Aux Ariens, qui, pour rendre Jésus-Christ inférieur au Père, appliquaient à la nature divine ce qui est dit en lui mortel et passible, les Apollinaire répondaient que, en Jésus-Christ, l'humanité était absorbée par la divinité, que l'âme humaine n'existait pas en lui, que la chair, venue du ciel, était impassible, que cette chair n'était pas formée de la Vierge Marie, que Jésus-Christ n'avait souffert qu'en apparence, et en apparence était mort (docétisme, doctrine de l'apparence). Cette hérésie donna aux saints docteurs une admirable occasion de préciser le dogme des deux natures distinctes en une seule personne divine. Saint Athanase, saint Grégoire de Nysse, saint Augustin, saint Jean Chrysostome le démontrèrent avec une force invincible. Si Jésus-Christ souffre et meurt, c'est selon sa nature humaine ; s'il est consubstantiel au Père, co-éternel, égal à lui, c'est selon sa nature divine. Et, comme les natures ne font qu'une personne unique, en vertu de la communication des idiomes, c'est-à-dire de l'attribution évidemment juste

à l'une des natures des propriétés de l'autre, le dogme catholique dit de Jésus-Christ : Dieu souffre, Dieu meurt.

Le symbole de Nicée avait déjà proclamé ces vérités. Celui de Constantinople le reproduit intégralement et y adjoint quelques termes condamnant les nouvelles hérésies. A Nicée, on avait défini que Notre Seigneur Jésus-Christ, Fils unique du Père, Dieu de Dieu, etc., « s'est incarné » ; à Constantinople, on reprit : *Et incarnatus est*, en ajoutant contre les Apollinaristes et contre ceux qui disaient que Marie avait cessé d'être vierge en mettant au monde son divin Fils : *de Spiritu sancto ex Maria Virgine*. Afin d'accentuer la réalité de la chair passible revêtue par le Sauveur, au *Crucifixus* de Nicée s'adjoignit *Mortuus et Sepultus est*. L'évêque Marcel d'Ancyre, introduisant une distinction dangereuse entre le Verbe et le Fils, encore aggravée par un de ses disciples, avait soutenu que le Fils s'absorberait dans la divinité quand il aurait « soumis toutes choses à son Père » : les Pères de Constantinople ajoutèrent à l'article *unde venturus est judicare vivos et mortuos* cet autre : *Cujus regni non erit finis*.

La théologie arienne faisait du Fils de Dieu une pure créature et le créateur de tous les autres êtres : elle devait en conclure que le Saint-Esprit était une créature du Fils. Cette conséquence passa tout d'abord inaperçue, tout l'intérêt de la discussion se reportant sur ce qui touchait la nature du Verbe. Mais, vers le milieu du IVe siècle, la controverse entra dans une nouvelle phase. Les semi-ariens, distincts des

Anoméens en ce qu'ils enseignaient que le Fils n'est pas une créature, mais qu'il est « semblable » au Père en toutes choses, même dans la substance, se joignirent à ces Ariens rigides pour contester la divinité du Saint-Esprit, et pour le ranger parmi les esprits ministres inférieurs de Dieu, quoique d'un ordre plus élevé que les anges. On reconnaît encore ici l'influence de la gnose. On a vu que saint Athanase avait déjà fait condamner cette erreur par son concile d'Alexandrie. Elle fut principalement propagée par le semi-arien Macédonius, successeur d'Eusèbe de Nicomédie sur le siège de Constantinople. Cet indigne évêque, dont la vie fut un tissu d'intrigues, de divisions et de violences, détesté même des Ariens, qui le déposèrent en 360, partagea sa haine entre eux et les catholiques. En haine des Ariens, il confessa la divinité du Fils ; en haine des catholiques, il nia celle du Saint-Esprit.

Les Pères de Nicée, principalement préoccupés d'affirmer la foi en la divinité du Verbe, avaient seulement ajouté : *Et in Spiritum sanctum*. Pour arrêter l'hérésie des Macédoniens, le concile de Constantinople déclara : *Et in Spiritum Sanctum, Dominum et vivificantem, qui ex Patre procedit, qui cum Patre et Filio simul adoratur et conglorificatur.*

Contre les sectes qui prétendaient toutes être l'Eglise véritable, le concile répondit qu'il n'y en avait qu'une, et en marqua pour les siècles le caractère : *Et unam sanctam, catholicam et apostolicam Ecclesiam*. Enfin, contre ceux qui changeaient les conditions du baptême ou même en

niaient plus ou moins la nécessité : *Confiteor unum baptisma in remissionem peccatorum.*

En enseignant que le Saint-Esprit procède du Père, l'Eglise condamnait suffisamment les hérésies arienne et macédonienne ; l'état des controverses ne demandait pas alors qu'elle déterminât quelles sont en Dieu les relations du Fils au Saint-Esprit. A cette question l'Orient et l'Occident firent une double réponse, qu'on pourrait juger moins différente pour la doctrine que par la formule, si l'on oubliait à quels antécédents se rattachait celle de l'Orient. L'Eglise grecque se borna à professer que le Saint-Esprit procède du Père *par* le Fils, tandis que l'Eglise latine, en Espagne, par exemple, enseigna, dès le temps qui suivit le concile, qu'il procède du Père *et* du Fils. On verra plus tard cette divergence favoriser le schisme grec.

Une semence fâcheuse, et qui devait aussi porter son fruit plus tard, fut un canon porté par le concile pour donner une satisfaction à l'Orient dans la personne des évêques de Constantinople, et attribuant « à l'évêque de la nouvelle Rome les honneurs de la primauté après l'évêque de l'ancienne ». Les Occidentaux protestèrent contre ce canon, et leur sentiment ne les trompait pas, car d'une distinction purement honorifique les évêques de Constantinople passèrent à des prétentions persévérantes et orgueilleuses de juridiction et de puissance, tyrannisèrent les Églises d'Orient et posèrent les premières assises du schisme. Mais, à la différence du symbole formulé dans ce concile,

auquel la confirmation du pape saint Damase et l'adhésion des évêques d'Occident donnent le caractère de concile œcuménique pour cette partie principale, les canons (décrets) du concile ne reçurent pas la même sanction. Les papes ne les ratifièrent pas. Cependant, sept siècles plus tard, au quatrième concile de Latran (1215), alors que Constantinople, au pouvoir des Latins, ne donnait plus les mêmes inquiétudes, Innocent III consentira à reconnaître la prérogative de la nouvelle Rome.

Après Théodose, l'arianisme, qui se mourait dans l'Empire et n'y faisait plus que des ravages partiels, se réfugia chez les Barbares, qui l'envahirent peu de temps après, de tous les côtés à la fois, et infecta leurs peuples à mesure qu'ils prenaient de force un sol et une patrie. On a vu que l'empereur Valens avait gagné les Goths à l'hérésie par leur évêque Ulfila. Par eux, elle se répandit de proche en proche chez les Wisigoths et les Suèves, les Burgondes, les Vandales et les Lombards, non sans causer surtout en Afrique, en Espagne, en Italie, de cruelles persécutions, dont le récit trouvera plus loin sa place. L'arianisme disparut à la fin du VIe siècle, comme on le verra dans le récit de la conversion des Barbares par l'Eglise.

La commotion des esprits causée par les luttes ariennes était trop violente pour ne pas occasionner ou favoriser d'autres aberrations, dont il faut dire quelques mots. L'arianisme avait son germe dans le gnosticisme ; par un retour naturel, de l'aria-

nisme renaissaient des sectes gnostiques et manichéennes. La première fut celle des *Priscillianistes*, où se mêle ce double courant. Dans la seconde moitié du IVe siècle, un Égyptien, nommé Marc, originaire de Memphis, se mit à dogmatiser en Espagne; il y gagna le concours de Priscillien, homme de haute situation, remarquable par son savoir et habile dans la dispute. Priscillien devint le chef de la secte, entraîna quelques évêques et beaucoup de femmes. Le supplice de Priscillien et de ses principaux disciples, que deux évêques espagnols, trop violents, leur firent infliger par le tyran Maxime, malgré les efforts de saint Martin, avec la réprobation du pape saint Damase, de saint Ambroise et de deux conciles, n'abattit pas leur secte. Elle vit se rallier à elle toute la province de Galice, et lorsque, peu de temps après, les Germains s'établirent dans la Péninsule, elle s'étendit encore davantage. Les Priscillianistes enseignaient que l'âme humaine, émanation divine, était descendue sur la terre en passant par sept cieux et certaines principautés. Ils admettaient que les trois personnes en Dieu sont de simples modes d'un même Etre divin, niaient la création du monde, la résurrection de la chair, condamnaient le mariage et l'usage de la viande. Leurs erreurs aboutissaient à de honteux désordres de vie. La secte s'éteignit au VIe siècle.

En Arménie, à la même époque, Aérius, prêtre arien de Sébaste, jaloux de la dignité de son évêque qu'il avait convoitée, ne se contenta pas de le calomnier ; il attaqua l'épiscopat même, en ensei-

gnant l'égalité du prêtre et de l'évêque. C'était une première tentative de presbytérianisme ; les puritains du XVIIIe siècle eurent donc aussi des ancêtres. Outre cette erreur, qui renversait la hiérarchie et tout le gouvernement de l'Eglise, les *Aériens* niaient la prière et les bonnes œuvres pour les morts, changeaient les règles du jeûne et de l'abstinence. Refoulés jusque dans les déserts par l'indignation publique, ils laissèrent peu de traces.

Dans les *Messaliens* on pourrait voir des précurseurs des Quakers du XVIIe siècle. Leur nom vient d'un mot syro-chaldéen qui signifie prier. Ces fanatiques, originaires de Mésopotamie et de Syrie, avaient pour dogme principal que chaque homme tire de ses ancêtres un démon tentateur que la prière assidue peut seule chasser. Ils passaient leur temps à prier, et tombant quelquefois dans une sorte de frénésie, ils livraient au démon des combats imaginaires, tiraient sur lui des flèches, etc. Ils condamnaient le travail et la propriété ; la mendicité était leur ressource. Les Messaliens entraînèrent des esprits grossiers, et surtout des moines ignorants. Au XIIe siècle, ils s'absorbèrent dans les sectes manichéennes.

Le sensualisme, vers lequel incline toujours la nature déchue, fut une autre cause de troubles et entraîna ses partisans à de graves erreurs. La liberté reconquise sous Constantin n'avait pas été sans servir de prétexte à des habitudes mondaines. Cependant les chrétiens fervents ne cessaient de combattre cette altération des mœurs, lorsque, vers la fin de ce siècle, des sectaires entreprirent de la

justifier. Helvide, disciple d'Auxence, évêque arien de Milan, et simple laïque, dogmatisa le premier en ce sens. Il enseignait que Marie, après l'enfantement du Sauveur, avait cessé d'être vierge, et ce blasphème venait à l'appui de cette thèse que le mariage est un état aussi parfait que la virginité. Quelques années plus tard, un moine de Milan, nommé Jovinien, compléta le système d'Helvide, disant que le baptême reçu avec une pleine foi rendait invincible contre le démon, qu'il n'y avait pas plus de mérite à jeûner et à s'abstenir de la viande qu'à ne pas observer ces pratiques, qu'au ciel la récompense était égale pour tous, ce qui emportait l'égalité de mérite dans les actions et supposait que tous les péchés sont égaux : système qui renversait, avec l'esprit de l'Eglise et le principe fondamental de la vie chrétienne, qui est l'abnégation, la notion même du progrès dans la vertu et de la perfection chrétienne. D'autres hérétiques se levèrent encore en faveur du sensualisme ; et tous combattaient la virginité perpétuelle de Marie, dans laquelle ils voyaient une consécration du principe de la continence. Ce débordement fut combattu avec vigueur par saint Jérôme, saint Augustin et d'autres docteurs de cette époque, et leur fut une occasion d'écrire de nombreux traités sur cette matière de la continence.

On ne peut passer sous silence une autre controverse, dont le dénouement ne se produira que plus tard. Sans avoir pour objet l'hérésie formelle, elle passionna vivement à cette époque les défenseurs

de la vérité, et même, parce qu'elle roulait sur les écrits de l'un d'eux, mit ces saints personnages en opposition parfois violente entre eux, au milieu de toutes les luttes qu'ils soutenaient ensemble. C'est la controverse origéniste. Origène fut incontestablement une des grandes lumières de l'Eglise au IIIe siècle ; il lui rendit des services immenses par ses prodigieux travaux d'érudition ; il fit le premier un essai de la raison opérant sur les dogmes en construisant un corps de théologie et de philosophie chrétienne; il fut un brillant apologiste de la religion et un polémiste sans rival contre le philosophisme païen ; il confessa généreusement la foi dans les tourments. Cependant l'Eglise ne l'a pas mis au rang de ses docteurs. Ce qu'on a déjà lu à son sujet dans cette histoire, au dernier chapitre de la première période, a fait connaître les erreurs où l'entraînèrent ses idées platoniciennes, d'une part, et, de l'autre, son ardeur à réfuter les spécieuses théories du gnosticisme, à une époque où la foi n'était pas assez définie sur certains points pour l'en préserver. Plusieurs de ses théories étaient dangereuses et trop hardies, d'autres positivement erronées: il eût fallu lui tenir compte de ses intentions parfaitement droites, de ses rétractations et des outrances d'adeptes ignorants et maladroits. A une époque de calme, cette justice lui eût été rendue, mais dans ce siècle d'effervescence religieuse, le bénéfice de ces circonstances atténuantes lui fut refusé.

Vivement attaqué de son vivant, Origène fut poursuivi avec une rare violence après sa mort, et

durant trois siècles. On vit les évêques, les docteurs, prendre fait et cause contre ou pour lui, s'accorder dans un sens et se diviser ensuite ou passer d'un parti à l'autre.

Saints Jérôme et Rufin, d'abord unis, polémiquèrent l'un contre l'autre ; saint Epiphane se tourna contre saint Jean Chrysostome qu'il vénérait comme un ami. Bientôt la cour se mêla à la question, et, comme toujours, pour l'envenimer, Chrysostome avait dû tonner contre ses désordres et les passions de l'impératrice Eudoxie. Théophile d'Alexandrie, qui s'était engagé à fond avec les moines grossiers, sectateurs très compromettants d'Origène, mit à profit le ressentiment impérial. Chrysostome, accusé d'origénisme, en appela au pape Jules, par qui il fut pleinement absous, mais l'empereur Arcadius et toute la cour lui avaient voué une haine implacable. Il fut de nouveau accusé, condamné, exilé. Le saint et illustre docteur mourut des rigueurs de l'exil et des mauvais traitements de ses bourreaux (407). La querelle de l'origénisme s'assoupit pendant quelque temps, mais pour reprendre plus tard avec une violence nouvelle.

LE PÉLAGIANISME (406-428)

A l'heure où cette querelle s'apaisait et où l'arianisme était vaincu en Orient, une grave tempête commençait à souffler en Occident. C'est d'ailleurs du côté de l'Orient que se formèrent les premiers nuages. La nature de l'homme, sa création primitive, sa destinée, sont autant de questions ardues,

difficiles ou impossibles à résoudre avec les seules données de la raison humaine. Le pélagianisme en fit l'orgueilleux essai, dont le résultat fut une hérésie qui, tout aussi bien que l'arianisme, renversait le christianisme et brisait les rapports de l'homme avec Dieu.

Théodore, condisciple et ami de saint Jean Chrysostome, prêtre d'Antioche, puis évêque de Mopsueste (393), en fut le premier auteur. Il se rendit célèbre dans tout l'Orient par sa science, ses nombreux écrits et par le zèle qu'il déploya contre les Ariens. Cependant il céda, on n'en peut douter, aux suggestions de l'orgueil. La perte de ses ouvrages et de monuments de l'époque qui s'y rapportent donnent au personnage de Théodore de Mopsueste, devant l'histoire, une figure énigmatique. Il faut croire que, timide ou ami de son repos, il évita de se compromettre dans les grands démêlés qui eurent lieu de son temps. Plus prudent dans ses écrits, répandus d'ailleurs avec réserve, que dans ses entretiens, il n'ouvrait sa pensée intime qu'à ses disciples. On le vit adhérer en plusieurs conciles à des propositions qu'il combattait ailleurs. Lié avec les plus grands évêques, entouré généralement d'estime durant son long épiscopat et très loué après sa mort, on le verra plus tard, à la suite de longues controverses, condamné dans sa personne et ses écrits, au cinquième concile général. Le système dans lequel Théodore engageait ses disciples, tout en prenant soin de n'y marcher lui-même qu'à pas calculés, élevait outre mesure les forces et les facultés humaines, en même temps

qu'il abaissait les mystères chrétiens au niveau de la raison.

Il y avait donc un double courant d'erreurs, et quel que soit l'art avec lequel l'évêque de Mopsueste sut s'envelopper, lui et son école sont justement regardés comme le centre d'un mouvement rationaliste dont sortirent deux grandes sectes, correspondant à ces deux faces du système, celles de Pélage et de Nestorius.

Pélage, né dans la Grande-Bretagne, était un de ces moines qui vivaient sans communauté et sans reconnaître de supérieur. Il vint à Rome dans les dernières années du IVe siècle, et, quoique laïque, il ne laissa pas, avec son habit monastique, d'en imposer par ses maximes austères et de passer bientôt, surtout aux yeux des dames romaines, pour un saint et habile directeur. A Rome vint un disciple de Théodore de Mopsueste, nommé Rufin, où il se rencontra avec le moine breton. Prudent comme son maître, Rufin se contenta d'insinuer ses erreurs sur le péché originel à Pélage, lequel, à son tour, les communiqua à Célestius.

Ce dernier, né en Ecosse et fixé à Rome, où il portait aussi l'habit monastique, était un jeune homme plein de feu et d'audace. Il saisit avidement la nouvelle doctrine et partagea dès lors avec Pélage le triste honneur de diriger la secte qui se forma à leur suite.

Il s'agissait de relever le libre arbitre de l'homme et la puissance de sa volonté. Dans le système pélagien, l'homme a été créé bon et il reste bon. Le péché originel n'existe pas, et nous naissons au-

jourd'hui dans l'état où Adam est né. L'homme naît sans la grâce; il peut mériter sans la grâce, et par ses seules forces il arrive à l'éternelle félicité. S'il est sujet à l'ignorance, à la concupiscence et à la mort, c'est l'épreuve inhérente à sa condition de combattant ; la manière dont il la subit constitue son mérite et son droit à la récompense. La toute-puissance du libre arbitre établie, Pélage déclamait à son aise contre les paresseux et les lâches qui ne s'élevaient pas à la perfection. Il suivait seulement de ce système que, non seulement l'homme pouvait par ses propres forces éviter tous les péchés, s'élever à la plus haute vertu, mais que le baptême n'était pas nécessaire aux enfants, puisqu'ils naissaient sans péché. Les deux novateurs ne voyaient dans ce sacrement qu'un pur symbole, une marque distinguant les enfants de Dieu. Poussés dans la dispute, ils consentirent plus tard à admettre la nécessité de la grâce, mais ils la faisaient consister dans l'intelligence des exemples et de la doctrine de Jésus-Christ proposés à la volonté humaine, non dans le don surnaturel et gratuit qui est ou l'infusion de la charité ou l'action exercée d'en haut pour éclairer l'intelligence et soutenir la volonté. Comme on l'a dit, de la grâce le pélagianisme faisait un mot, et du surnaturel une fiction.

C'est ainsi que, tout en confessant les dogmes de l'Incarnation et de la divinité de Jésus-Christ, il ruinait celui de la Rédemption dont la grâce constitue l'efficacité. On tombait dans le pur naturalisme. Or, la doctrine catholique sur l'Incarnation, la Rédemption, l'œuvre divine dans l'homme, est toute fondée

sur la distinction entre la nature et la grâce, le naturel et le surnaturel. Jamais, dans aucune situation, une créature, si élevée qu'elle soit, ne peut atteindre par ses seules forces naturelles à ce commerce intime avec la divinité qui rend participant dès ici-bas de sa vie divine, et, là-haut, de son éternelle félicité, et qu'on appelle, à cause de cela, l'ordre surnaturel. La créature n'y a ni aucune aptitude naturelle, ni aucun droit.

Cependant Dieu destine l'homme à cette sublime union, et, dès lors, comme l'homme est incapable de s'y élever de lui-même, il lui vient de Dieu un secours étranger, supérieur, qui le soulève de sa bassesse pour le porter à ces sommets. De là tout l'ensemble des moyens surnaturels préparés par la bonté divine : de là l'Homme-Dieu, l'Esprit de Dieu sanctificateur et vivificateur, la grâce, les sacrements.

Comme toujours, l'hérésie servit à faire mettre la vérité dans tout son éclat. Après avoir dogmatisé à Rome, mais sourdement, Pélage et Célestius répandirent leurs erreurs en Sicile, puis passèrent en Afrique vers 410. Là, ils rencontrèrent un triomphant défenseur du dogme chrétien, saint Augustin. Dans ses nombreux écrits sur la grâce l'illustre docteur expose admirablement la doctrine que l'Eglise a reconnue pour sienne. Il démasque toutes les positions de l'erreur et la poursuit dans ses retranchements. Dès ses premiers livres sur cette matière, écrits de 412 à 415, cette doctrine apparaît nettement établie et démontrée victorieusement. Le premier homme, créé dans l'état

d'innocence, n'était pas seulement orné des dons de la nature, mais aussi de ceux de la grâce, nécessaires à toute créature. Doué de libre arbitre, il pouvait pécher, et il a péché ; et comme il était chef de race, sa race s'est trouvée enveloppée dans sa chute. L'homme a donc perdu son innocence et sa force originelle par le péché des premiers parents. La grâce, en conséquence, lui est nécessaire pour sa justification (c'est-à-dire pour la rémission de ses péchés et son retour à l'état de grâce). Même après sa justification, il a encore besoin de la grâce pour ne pas perdre l'amitié de Dieu, et ce besoin l'accompagne jusqu'à son dernier soupir, puisque la persévérance finale est une grâce et la grâce sans laquelle les autres ne suffiraient pas. La grâce accompagne donc l'homme du berceau à la tombe. Or, elle ne consiste pas dans le don de la loi que le Christ a fait au monde, mais dans la sanctification de sa volonté. La grâce est accordée par Dieu, non pas en récompense du mérite personnel de l'homme, mais comme un don gratuit de sa bonté : *non meritis, sed gratis.*

Les novateurs se trouvaient donc en face d'un adversaire perspicace qui devinait et renversait leurs erreurs. Pélage fut plus heureux en d'autres endroits. Célestius ayant été condamné par un concile de Carthage (412), Pélage partit pour l'Orient. Obligé de se disculper au concile de Diospolis en Palestine, il usa de tant de subterfuges et d'hypocrisie qu'il surprit la bonne foi des évêques et resta dans leur communion. Il osa envoyer son apologie à saint Augustin, et prêcha ses erreurs

avec plus d'ardeur que jamais. Augustin, voyant le mal grandir, en appela au pape Innocent Ier, et cette démarche fut suivie de celle de deux autres conciles d'Afrique. Saint Innoeent Ier, dans sa réponse, affirme d'abord la pleine autorité du Saint-Siège dans les questions de foi et de discipline : « Lorsque la question de foi est agitée, tous nos frères, évêques et co-évêques, n'ont qu'à en référer à Pierre, de qui viennent leur nom et leur dignité. C'est ainsi que sera procuré l'avantage de toutes les Églises répandues dans le monde. » Puis le pape établit solidement la doctrine du péché originel, la nécessité de la grâce; il condamne Pélage, Célestius et tous leurs sectateurs, et les retranche jusqu'à rétractation de la communion de l'Eglise. C'est après cette sentence que saint Augustin écrivit la phrase célèbre, qui atteste la suprême autorité du successeur de Pierre, universellement reconnue : « Des escrits de Rome sont venus, la cause est finie. »

Le grand docteur ajoutait : « Plaise à Dieu que l'erreur le soit aussi ! » Il connaissait trop l'orgueil et la ténacité des hérétiques pour ne pas craindre, et ses craintes furent justifiées. Innocent Ier mourut peu après (417). Son successeur, saint Zozime, peu instruit de cette affaire, fut d'abord circonvenu par les ruses de Pélage et de Célestius. Ils protestèrent près de lui de leur pleine et absolue fidélité à la foi catholique, avec d'hypocrites démonstrations d'humilité. Zozime, à qui il répugnait de suspecter leur droiture, accueillit les deux fourbes comme des fils repentants, et même il prit des mesures contre deux évêques des Gaules, comme

trop acharnés contre les deux moines. Les évêques africains, inquiets d'une indulgence dont ils prévoyaient les funestes effets, se réunirent à Carthage, au nombre de deux cent quatorze, et envoyèrent au pape une lettre synodale où ils le suppliaient de surveiller la conduite des deux hérésiarques. Saint Zozime reprit l'étude approfondie de toute la question, et bientôt convaincu que leur repentir était une feinte, confirma solennellement toutes les condamnations portées contre eux. Terrassés par ce coup, Pélage et Célestius en appelèrent à un concile général. La sentence de Zozime demeura inébranlable, et l'empereur Honorius les bannit de l'Empire, avec environ vingt évêques, leurs sectateurs. Vers 420, Pélage, condamné de nouveau dans un concile, alla cacher sa honte et sa mort dans quelque solitude. L'histoire perd alors la trace de Célestius.

Il restait au pélagianisme un champion dans la personne de Julien, évêque d'Eclane en Apulie, l'un des proscrits d'Honorius. Julien d'Eclane était d'une illustre famille de Campanie, joignant à beaucoup d'avantages naturels, une grande facilité de parler et d'écrire, un caractère souple et hardi. Ce nouveau chef rallia autour de lui ses collègues bannis. Après avoir repoussé la constitution du pape Zozime et fait appel à un concile général, ils répandirent un corps de doctrine, adressé à ce pape, dans lequel ils palliaient adroitement les erreurs de Pélage, et calomniaient la doctrine des catholiques en l'assimilant à celle des manichéens. Ils supposaient, en effet, que leurs adver-

saires tenaient la nature pour mauvaise, et le démon pour auteur du mariage. Ils ne réussirent qu'à se faire chasser de Rome par le pape saint Boniface I[er], dont le pontificat fut court, et de toute l'Italie par son successeur saint Célestin I[er]. L'hérésie, on va le voir, essaya toutefois de renaître dans les Gaules, sous une forme adoucie. Les erreurs pélagiennes furent anathématisées avec celles de Nestorius dans le concile œcuménique d'Ephèse (431).

Une grande erreur qui a eu prise sur les esprits laisse, même alors qu'elle disparaît, des germes pernicieux. La polémique engagée contre les Pélagiens, en même temps que ce débat était nouveau dans l'Église, remuait toutes les questions si ardues dont le nœud est la conciliation de la grâce divine avec la liberté humaine. Il était donc moralement impossible, comme chaque fois que les docteurs ont la charge providentielle de défendre un dogme contre ses premiers agresseurs, et surtout en une matière où resteront toujours des obscurités, que les défenseurs de la grâce exposassent dès l'abord leur doctrine avec une sûreté de pensée et d'expressions assez grande pour ne laisser place à aucune interprétation fausse, même à quelques erreurs secondaires de leur part. Saint Augustin a écrit, sous le titre de Rétractations, un livre où lui-même corrige ou formule de manière plus définitive certains points de son enseignement.

Il arriva donc qu'entendant trop au pied de la lettre plusieurs de ses expressions ou prenant mal

sa doctrine, les uns se jetèrent dans des sentiments opposés au dogme de la grâce, les autres, au contraire, dans des erreurs destructives du libre arbitre. De là sortirent le semi-pélagianisme et le prédestinianisme.

Ce fut presque sous les yeux de saint Augustin, au monastère d'Adrumète, en Afrique, que se manifestèrent d'abord ces tendances ; le saint lui-même rappela à la vraie doctrine les moines divisés et rétablit la paix parmi eux. Mais, dans les Gaules, l'abus de ses livres eut plus de suites et de retentissement.

Le *semi-pélagianisme* s'y développa sous l'influence d'hommes vénérables par leur science et leurs vertus. Tels étaient Jean Cassien, l'auteur des Institutions des Cénobites et des conférences sur la vie monastique, composées à Marseille où il venait de fonder plusieurs monastères ; de Gennade, prêtre de cette ville ; de Fauste, abbé de Lérins, puis évêque de Riez, et d'autres encore. Ils admettaient le péché originel et la nécessité de la grâce, dont ils professaient la notion exacte, et détestaient les Pélagiens ; mais ils trouvaient que l'évêque d'Hippone, en défendant la grâce contre eux, en arrivait à détruire la liberté humaine, à l'avantage de l'action divine, ôtait par là tout encouragement aux efforts de la vertu, et favorisait un fatalisme dangereux pour la morale. Afin de s'y opposer, ils nièrent l'entière gratuité de la grâce. Elle nous est donnée, disaient-ils, en vue de nos mérites passés ou futurs, ou même de nos mérites conditionnels, comme dans les enfants

morts après le baptême, auxquels Dieu accorde cette grâce en vue des mérites qu'ils auraient acquis s'ils eussent vécu. La grâce n'était d'ailleurs pas nécessaire, ni nécessairement gratuite, pour le commencement de la justification : l'homme pouvait la mériter par un acte de vertu ou par un premier pas vers la foi. Mais, ainsi, on remettait le salut de l'homme plus en son pouvoir qu'en celui de Dieu et de la grâce du Rédempteur. La nature franchissait d'elle-même le passage au surnaturel. Par cette erreur on pouvait retomber dans le pélagianisme pur. Les semi-pélagiens tenaient aussi que le décret de la prédestination divine, non seulement à la gloire du ciel, mais à la grâce qui le fait obtenir, était porté en conséquence des mérites prévus, non en vertu de la libre élection de Dieu.

Tout ce mouvement, qui avait son centre à Marseille, fut dénoncé à Saint Augustin par deux laïques, Prosper et Hilaire, et ils prirent hautement la défense de sa doctrine calomniée. Ce fut là le premier éclat du semi-pélagianisme, vers 426. Le grand docteur répondit à ses adversaires par deux nouveaux écrits ; Prosper et Hilaire allèrent à Rome (431) rendre compte au pape de l'état des choses ; saint Célestin Ier écrivit en conséquence aux évêques gaulois, afin de stimuler leur zèle, y joignant l'éloge de saint Augustin, et rappelant l'estime et l'amour que ses prédécesseurs avaient eus pour lui. Avant d'être honoré de ce témoignage du Siège Apostolique, l'illustre évêque d'Hippone jouissait déjà de la récompense que lui avaient méritée depuis sa conversion la sainteté de sa vie

et ses immenses travaux pour l'Eglise. Il mourut cette même année, pendant le siège de sa ville épiscopale par les Vandales.

Le semi-pélagianisme demeura d'autant plus vivace dans les Gaules, que les évêques étaient plus sincèrement opposés aux erreurs de Pélage. La réaction contre la leur devint plus vive au VI[e] siècle. En même temps que les évêques d'Afrique s'élevaient hautement contre Fauste de Riez, saint Césaire, métropolitain d'Arles, prenait la défense de la doctrine de saint Augustin sur la grâce ; les deux conciles d'Orange et de Valence (530) la consacrèrent ; et le pape Boniface II confirma le canon de Valence ainsi formulé : « Si quelqu'un dit que soit l'accroissement, soit le commencement même de la foi, et le premier mouvement de la volonté qui fait croire en Celui qui justifie le pécheur n'est point un effet d'une grâce donnée par Dieu, il contredit les dogmes apostoliques. »

Le semi-pélagianisme faisait trop grande la part de l'homme dans l'œuvre de son salut et usurpait sur celle de Dieu : le *prédestinianisme*, par une exagération très grave de la doctrine de saint Augustin, prit le contre-pied du semi-pélagianisme : l'homme n'était plus qu'un être conduit sans sa participation à la vie ou à la mort éternelle ; l'usage de son libre arbitre n'y pouvait servir, et cette noble prérogative de notre nature se trouvait anéantie en fait. Le grand docteur de la grâce devait nécessairement dans ses recherches ardues rencontrer le mystère de la prédestination, c'est-à-

dire du décret par lequel la volonté divine destine, ou non, de toute éternité, les hommes au salut, et d'abord à la grâce, qui le leur fera obtenir. Mystère redoutable qui restera toujours obscur pour l'intelligence de l'homme ici-bas. Saint Augustin ne fut pas sans tâtonner dans les explications qu'il en esquissa, mais s'il ne parvint pas à donner une solution adéquate du mystère qui est le choix fait par Dieu de ses élus, il établit solidement la doctrine qui concerne l'exécution de son dessein. Il n'est pas douteux que, par suite du péché d'Adam, la race humaine est une « masse de perdition », qui tend de sa nature vers la réprobation. Dans cette masse Dieu choisit de toute éternité ceux qu'il veut rendre heureux. Il leur donne sa grâce et les mène au salut, non pas nécessairement, car ils conservent leur libre arbitre, mais infailliblement, parce qu'il sait de quelles grâces leur volonté suivra librement la motion. Quant à la réprobation, Dieu n'agit pas, il permet ; l'homme qui se perd se perd toujours par sa faute, car Dieu lui donne amplement de quoi se sauver.

Poussant à l'extrême quelques propositions de saint Augustin, quelques téméraires tombèrent dans la désespérante hérésie du prédestinianisme. Selon eux, la volonté positive de Dieu est cause de la perte de l'homme. Si Adam pécha, c'est que Dieu avait résolu sa chute. Ils n'accordent rien au libre arbitre, détruit par le péché originel ; la chute du pécheur tient à ce que l'homme en est dépourvu. Les hommes sont voués par Dieu, les uns à la vie, les autres à la mort éternelle. Un prêtre nommé

Lucide, qui avait donné corps à cette formidable erreur, pressé par Fauste de Riez et par un concile d'Arles assemblé pour le juger (475), se rétracta, et l'hérésie n'eut pas de suites alors. On la verra reprise, dans les temps modernes, par une classe d'hérétiques soutenant ce blasphème que Dieu damne positivement les uns, comme il sauve positivement les autres, osant prétendre, et selon ces hérétiques, d'après saint Augustin, que l'homme n'est pas libre, qu'il est fatalement ou élevé dans la gloire ou jeté dans la réprobation.

LE NESTORIANISME (428-440).

Il faut revenir à Théodore de Mopsueste pour connaître l'origine de cet autre fléau que fut l'hérésie de Nestorius. Celle-ci nous ramène en Orient. Partant de ce faux principe qu'une incarnation entraînerait la transformation du Verbe, le savant maître de l'école d'Antioche enseignait de préférence une « habitation » du Verbe en l'homme, et, comme il prétendait, de plus, qu'une substance humaine ne peut être complète si elle ne jouit pas de la personnalité, il admettait aussi bien deux personnes dans le Christ que deux natures. Sans doute, Théodore ne mentionnait expressément qu'une seule personne, mais au lieu d'une union réelle entre les deux natures, il ne reconnaissait qu'une union morale, analogue au lien que le mariage crée entre l'homme et la femme, ou à la relation qui subsiste entre le temple et la statue qui s'y trouve renfermée ; et s'il parlait du Christ

comme d'un être parfaitement un, quand il s'arrêtait à considérer en lui l'association des deux natures, lorsqu'il venait à parler de chacune d'elles séparément, il les traitait comme autant de personnes. Il déduisait de cette doctrine cette conséquence que l'homme seul, en qui Dieu habitait, est né de la femme, et que Marie ne doit plus être appelée Mère de Dieu, mais seulement Mère du Christ. L'évêque de Mopsueste, entraîné par ses spéculations, ne voyait sans doute pas la profondeur de l'abîme vers lequel il marchait. Car si les deux natures divine et humaine ne sont pas unies hypostatiquement jusqu'à ne former qu'une personne divine, tout croule du mystère de l'Incarnation et de la Rédemption : le Verbe ne s'est pas fait chair, Dieu n'est pas devenu l'un de nous, l'humanité n'a pas été élevée jusqu'à Dieu ; Dieu n'est plus mort pour nous, l'homme seul est mort, et sa mort n'a plus, ne peut avoir de valeur infinie. L'adoration de Jésus-Christ aurait un côté faux et sacrilège ; l'Eucharistie ne serait plus la communication au corps et au sang du Fils de Dieu, etc.

Tant que ces nouveautés ne dépassèrent pas l'enceinte de l'école, elles ne soulevèrent pas une opposition bien vive. Il en fut autrement lorsque Nestorius, disciple de Théodore, les publia du haut de la chaire métropolitaine de Constantinople. Nestorius, né en Syrie, formé à l'école de Théodore, puis religieux dans un monastère près d'Antioche, y avait trouvé deux hommes qui devinrent célèbres : Jean, depuis évêque d'Antioche, et Théodoret, devenu évêque de Cyr. Il se lia dès lors avec

eux d'une amitié dont on verra les suites. Jean, élevé au siège d'Antioche, et prié par l'empereur d'indiquer un sujet digne d'occuper le premier siège épiscopal de l'Orient, désigna Nestorius. Le nouveau patriarche afficha d'abord un zèle ardent contre les hérétiques, mais en même temps il accueillait les évêques pélagiens condamnés en Occident et chassés d'Italie. Croyant bientôt le moment venu, il essaya d'introduire la doctrine de son maître Théodore, d'abord par deux de ses disciples, puis en la prêchant ouvertement lui-même (428).

Le clergé et le peuple de Constantinople ne purent entendre les blasphèmes de Nestorius contre la divinité de Jésus-Christ et la maternité divine de Marie sans un frémissement d'horreur. Loin de rentrer en lui-même devant cet avertissement, l'hérésiarque redoubla d'efforts pour répandre l'erreur et fit passer ses écrits jusqu'en Egypte. Mais, de même qu'à l'hérésie arienne Dieu avait opposé Athanase, Augustin à celle de Pélage, il avait placé sur le grand siège d'Alexandrie un défenseur énergique du dogme, saint Cyrille, pour réfuter et confondre Nestorius. Dès qu'il fut informé du scandale que les sermons écrits de Nestorius causaient en Egypte, Cyrille s'empressa de combattre la nouvelle hérésie, d'abord par une Lettre circulaire, puis par des traités plus développés. Il écrivit à Nestorius lui-même pour le rappeler à la foi catholique, mais l'évêque de Constantinople, comptant sur son crédit à la cour, ne songea qu'à se venger de Cyrille. Il lui fut d'autant plus facile de

se former un parti contre l'évêque d'Alexandrie, que la mémoire de Théophile d'Alexandrie, oncle et prédécesseur de Cyrille, qui s'était montré adversaire implacable de saint Jean Chrysostome, dans la dispute des Origénistes, était odieuse à Constantinople et à Antioche. Le débat prit dès lors une couleur personnelle et passionnée. Nestorius, d'ailleurs, à mesure qu'il se voyait poussé, savait, comme tous les hérétiques, se rapprocher des expressions consacrées, voiler sa doctrine et faire naître toutes sortes de difficultés.

Cependant Cyrille avait dénoncé au pape saint Célestin la doctrine de Nestorius en lui rendant compte de ce qui se passait : De son côté l'évêque de Constantinople écrivit lui-même au pape, qu'il cherchait à gagner, et lui envoya ses écrits. Célestin, ayant assemblé son concile, condamna le dogmatiseur, et chargea ensuite saint Cyrille d'exécuter sa sentence en excommuniant et déposant le coupable, s'il ne se rétractait pas dans les dix jours qui suivraient la signification. Cyrille réunit à son tour tous ses évêques, et, dans un but d'apaisement, proposa à Nestorius de souscrire douze propositions, qui se résument ainsi : En Jésus-Christ, le Fils de l'Homme n'est pas personnellement distinct du Fils de Dieu ; Marie est véritablement Mère de Dieu, puisqu'elle est Mère de Jésus-Christ qui est Dieu ; en vertu de l'union hypostatique, il y a communication des idiomes, les dénominations, propriétés et actions des deux natures distinctes en Jésus-Christ peuvent être attribuées à sa personne, et l'on peut dire : Dieu est mort pour nous.

Nestorius, obstiné, répondit par douze contre propositions où il aggravait ses erreurs et accusait saint Cyrille de verser dans celle d'Apollinaire de Laodicée, qui avait substitué en Jésus-Christ le Verbe à l'âme humaine raisonnable. En même temps l'évêque Jean d'Antioche, gagné à l'erreur, passait secrètement au parti de l'hérésiarque ; le savant Théodoret de Cyr allait faire presque de même et, pour comble, l'empereur Théodose II se trouvait prévenu contre saint Cyrille. C'est dans ces conditions critiques que le novateur, tout puissant à la cour et dans l'Église d'Orient, où il dominait par lui et ses amis, et mettant sa suprême espérance dans un grand concile, en sollicita lui-même et en obtint la convocation. Théodose II désigna pour sa réunion la ville d'Ephèse, en Ionie, sur les côtes de la mer Egée, dont le nom allait devenir à jamais célèbre.

C'était en l'an 431. Près de deux cents évêques s'y trouvaient présents, sous la présidence de saint Cyrille, qui représentait le pape Célestin. Les deux évêques et le prêtre Philippe, envoyés comme légats par le pape, ne purent arriver à temps.

Les Pères, après avoir attendu quinze jours Jean d'Antioche et son groupe d'évêques, dont le retard parut affecté, tinrent leur première session. Nestorius, sommé trois fois inutilement de se présenter, y fut condamné et déposé, selon la sentence déjà prononcée par le pape. Le décret du concile, qui consacrait solennellement le dogme de l'unité de personne en Jésus-Christ et la maternité divine de

Marie fut accueilli par le peuple d'Ephèse avec une joie et des démonstrations extraordinaires; le mondechrétien reçut avec transport la confirmation de sa foi en la divinité de Jésus-Chrit et en la divine maternité de Marie.

Cinq jours s'étaient encore écoulés depuis cette première session, lorsqu'enfin Jean d'Antioche arriva avec ses trente évêques. Aussitôt,sans délai aucun, ils s'assemblent avec treize autres du parti de Nestorius, déposent saint Cyrille et Memnon, évêque d'Ephèse, et menaçent tout le concile.

Les Pères avaient adressé à l'empereur une communication de leurs actes, mais le comte Candidien, son représentant au concile, tout dévoué aux novateurs, empêchait qu'aucune de leurs lettres parvînt à Constantinople et molestait les fidèles ministres de Dieu. Théodose II, circonvenu par lui, eut la présomption de donner un rescrit qui déclarait nulle la déposition de Nestorius. Les trois légats du pape étant arrivés pour les sessions suivantes, on les instruisit de ce qui s'était fait dans la précédente. Le prêtre Philippe prononça alors devant l'auguste assemblée: « Il est reconnu depuis les siècles que Pierre, le Chef et le Prince des Apôtres, la colonne de la vérité, le fondement de l'Eglise, vit dans ses successeurs et exerce le droit de juger... Notre saint père Célestin nous ayant envoyé pour le suppléer, nous confirmons par son autorité la sentence d'excommunication et de déposition portée contre Nestorius. »

Dans les quatrième et cinquième sessions saint Cyrille et Memnon portèrent leurs plaintes contre

Jean et son conciliabule; ils anathématisèrent Apollinaire dont on les accusait de suivre les erreurs, et le concile sépara Jean et ses évêques de sa communion, en les menaçant de la rigueur des canons, s'ils ne s'empressaient de reconnaître leur faute. On défendit de produire désormais d'autre symbole que celui de Nicée. Les Pères envoyèrent alors au pape une relation de tout ce qu'ils avaient fait, et sur la fin de cette lettre synodale ils ajoutaient qu'après avoir lu dans le concile ce qui avait été défini par lui contre Pélage, Célestius, Julien d'Eclane et autres chefs de l'hérésie pélagienne, ils les tenaient eux-mêmes pour bien condamnés. Enfin, on agita la condamnation de Théodore de Mopsueste, de qui était venu le germe du nestorianisme : saint Cyrille fit écarter cette question dans un esprit de prudence et de charité. On la verra reparaître lors de la controverse au sujet des Trois Chapitres.

Mieux éclairé, l'empereur avait fini par observer la neutralité entre les deux parties. Il en vint même à abandonner complètement Nestorius et à rapporter le décret contre Cyrille et Memnon. Mais ses efforts pour ramener la paix échouaient. Jean et les évêques de son groupe avaient repris le chemin de leur patrie, en accusant saint Cyrille de tomber dans l'arianisme et l'apollinarisme. Il fallut deux années de négociations pour amener un rapprochement. La réconciliation fut enfin consommée, Nestorius fut relégué dans le désert d'Oasis, où il mourut frappé d'un mal horrible, et plusieurs évêques opiniâtres également déposés et exilés. Le pape

saint Célestin confirma tous les décrets du concile.

Le nestorianisme ne fut cependant pas éteint. Il s'était d'abord réfugié dans l'école d'Edesse : elle fut fermée.

Il passa alors en Perse, où son plus ferme soutien fut l'évêque Barsumas (453-489), et où ses traces subsistent encore aujourd'hui.

L'EUTYCHIANISME (440-476)

Nestorius détruisait l'unité de personne du Christ en séparant les deux natures ; un autre confondit les deux natures par une sorte de transformation, d'absorption de la nature humaine dans la nature divine. Eutychès, moine et abbé ou archimandrite d'un célèbre monastère de Constantinople, était ignorant et orgueilleux, et, dès lors, opiniâtre à soutenir aveuglément tout ce qu'un zèle aussi ardent que peu éclairé lui présentait comme vrai et juste.

Ce fut avec ce caractère dangereux qu'après s'être distingué parmi les adversaires de Nestorius, et s'être acquis de l'influence principalement parmi les moines, il se jeta enfin dans un excès opposé à celui qu'il combattait. Il en vint en effet à soutenir que non seulement il n'y avait qu'une seule personne en Jésus-Christ, mais encore une seule nature ; qu'avant l'Incarnation il y avait deux natures, mais qu'après l'Incarnation la nature humaine, unie à la personne du Verbe, était alors absorbée dans la nature divine ; qu'ainsi Jésus-Christ était bien de deux natures, mais non *dans* deux natures.

Ce fut l'origine de l'hérésie des *monophysites* (partisans d'une seule nature). Les conséquences de cette erreur étaient monstrueuses : ce n'était donc pas un Dieu-Homme, c'était la divinité elle-même qui avait souffert, qui avait subi la mort ; Marie n'était plus Mère de Dieu, etc. D'autre part, l'absorption complète, absolue, de la nature humaine dans la nature divine menait droit au panthéisme.

Tandis que cheminait la doctrine d'Eutychès, saint Cyrille, le vainqueur du Nestorianisme, mourut après quinze ans de combats (444). Mais, en 440, était monté sur le trône pontifical un des plus grands papes de l'Eglise, saint Léon le Grand, qui, durant un règne de vingt et un ans, traversé par les effroyables secousses des invasions, se montra à la hauteur de tous les devoirs. C'est lui que la Providence destinait à écraser la dernière hérésie que l'enfer put inventer contre l'Homme-Dieu. Elle fut dénoncée par Eusèbe, évêque de Dorylée, qui, le premier aussi, avait signalé celle de Nestorius. Eusèbe, après avoir essayé en vain d'éclairer Eutychès, son ami, et de le remettre dans la bonne voie, profita d'un synode assemblé par saint Flavien, alors évêque de Constantinople, pour s'élever contre la nouvelle erreur. Après de longs retards, Eutychès comparut enfin. Il s'obstina à soutenir l'unité de nature après l'Incarnation, et fut, en conséquence, condamné par le Synode. Il s'empressa d'en appeler au pape, à qui il adressa une fausse relation, tandis que Flavien, de son côté, l'informait de ce qui s'était passé.

Saint Léon Ier rejeta l'appel d'Eutychès et adressa à l'évêque Flavien une lettre célèbre qui a toujours été admirée comme le plus bel exposé du mystère de l'Incarnation. Parlant des deux natures, « Jésus-Christ, disait le pape, c'est un enfant dans l'anéantissement de la crèche, et c'est aussi l'Eternel dans la splendeur des cieux. Hérode veut le faire mourir, les mages le cherchent et l'adorent. Comme un pécheur, il reçoit le baptême ; l'Eternel, à la même heure, le proclame son Fils bien-aimé. Comme homme il est tenté par le démon ; comme Dieu, il est servi par les anges. Comme homme, il éprouve la faim, la soif et la lassitude ; comme Dieu, il commande aux flots et avec cinq pains il nourrit cinq mille personnes. C'est l'œuvre d'une nature différente de pleurer un ami avec tristesse et de le ressusciter, d'expirer sur une croix et de mettre en deuil le soleil et toute la nature ».

Déçu du côté de Rome, Eutychès se tourna vers la cour, où il avait des appuis, et vers Dioscore d'Alexandrie, indigne successeur de saint Cyrille, qui n'était déjà que trop disposé à favoriser l'hérésie de l'archimandrite et la vengeance des courtisans. Sous ces influences, Théodose, prince bien intentionné, mais faible et maladroit, voulut un concile, qui s'assembla à Ephèse (449). Saint Léon avait résisté d'abord, autant qu'il put, au projet de cette assemblée, dont il n'attendait rien de bon. Cédant enfin, il y envoya trois légats. Cent trente évêques se trouvèrent réunis. Les appréhensions du pape étaient trop fondées. Les iniquités et les violences commises dans cette réunion lui font por-

ter dans l'histoire le nom de *Brigandage d'Ephèse*, qui lui fut bientôt donné. Dioscore y présida, au mépris du droit des légats. Saint Flavien fut déposé, et nonobstant son appel au Siège Apostolique, on l'envoya en exil, où il mourut des mauvais traitements qu'il avait subis dans le lieu même de l'assemblée. Eutychès fut absous, et les évêques souscrivirent à sa doctrine, les uns en y adhérant, les autres, terrorisés, quelques-uns par lâcheté. Les légats du pape demeurèrent seuls debout dans ce synode devenu une embuscade ; ils protestèrent hardiment. L'un d'eux, le diacre Hilaire, s'échappant furtivement, alla rendre compte de tout au pape. Saint Léon cassa tous les actes du conciliabule, rétablit la mémoire de Flavien, et demanda aux deux empereurs Théodose et Valentinien III un vrai concile, pour rémédier à tant de maux. Loin d'acquiescer à ses vœux, Théodose, toujours dominé par le parti, ne songeait qu'à poursuivre les évêques déclarés contre la doctrine des monophysites. Mais Dieu changea lui-même la face des choses. Théodose II meurt en 450 ; le pouvoir revint aux mains de son admirable sœur Pulchérie, qui, prenant Marcien pour époux, donna à l'Empire un grand capitaine, à l'Eglise un défenseur intelligent et dévoué. Le concile dont saint Léon avait en vain demandé la convocation à Théodose est immédiatement résolu par eux.

Le mémorable concile œcuménique de Chalcédoine compta jusqu'à six cents membres, et fut présidé par quatre légats du pape. Sur leur ordre,

dès la première séance, l'orgueilleux Dioscore passa des bancs des Pères à celui des accusés. Les actes du conciliabule d'Ephèse furent cassés de nouveau, Dioscore et Eutychès condamnés, déposés et exilés; mais on pardonna aux évêques qui renoncèrent à l'erreur. Sur la foi, on ne voulut pas faire de nouvelle définition ; les Pères déclarèrent s'en tenir aux symboles de Nicée et de Constantinople, et, en particulier, sur l'erreur d'Eutychès, à la lettre adressée par le pape à saint Flavien, lettre dont ils accueillirent la lecture avec de grandes acclamations, et comme la doctrine même de Pierre : « Pierre a parlé par la bouche de Léon ! » Toutefois, vers la fin, ils dressèrent une confession de foi dans laquelle, conformément à cette lettre, les Pères reconnaissaient « un seul et même Christ en deux natures, sans confusion, sans changement, ni division, ni séparation. »

Quant à la discipline, les Pères assemblés dressèrent un certain nombre de canons concernant le clergé et les moines. Mais le dernier renouvela une question grave. S'appuyant sur un canon du premier concile de Constantinople, il conférait à l'évêque de la ville impériale le second rang après l'évêque de Rome, et une haute juridiction sur les diocèses du Pont, de l'Asie et de la Thrace. Les légats refusèrent d'assister à la session où ce canon fut porté, et protestèrent, le lendemain, qu'il était contraire à ceux du concile de Nicée et à leurs instructions. Les Pères envoyèrent ensuite une lettre synodale au pape, en lui demandant confir-

mation de leurs actes. Saint Léon confirma en effet tout ce qui avait été dit et défini sur la foi, mais passa sous silence les canons de discipline, et rejeta formellement le dernier. Il en exprima de plus son mécontentement dans une lettre particulière à Anatolius, alors évêque de Constantinople, dont l'ambition n'était point étrangère à cet acte d'adulation. Vingt ans plus tard, l'empereur Léon et Gennade, un des successeurs d'Anatolius, croyant les circonstances plus favorables, essayèrent d'obtenir du pape Simplicius une ratification de ce privilège, mais ils reçurent un nouveau refus.

Malgré les soins de saint Léon et de Marcien, le fanatisme des eutychiens, plus connus sous le nom de monophysites, loin de céder à l'autorité du grand concile de Chalcédoine, tourna contre lui toute sa fureur. A Constantinople il fut contenu par la puissance impériale, mais causa de grands ravages en Palestine et en Egypte. Ils prétendaient que les Pères de Chalcédoine avaient livré la foi orthodoxe et rétabli les impiétés de Nestorius. L'évêque de Jérusalem, Juvénal, se vit dépossédé de son siège par un moine audacieux nommé Théodore, qui avait gagné la veuve de l'empereur Théodose II, Eudoxie, retirée dans cette ville. Des violences de toutes sortes furent exercées contre ceux qui n'anathématisaient pas le concile et le pape saint Léon. En Egypte, un moine turbulent, audacieux et fourbe, employait tous les moyens pour faire rejeter le nouveau patriarche d'Alexandrie, Protérius, et soufflait partout la discorde. L'empe-

reur, par de sages ordonnances, saint Léon, par ses lettres, s'efforçaient de prévenir ces troubles et de rappeler à l'unité les esprits de bonne foi. Mais, pour le malheur de l'Église et de l'Empire, Marcien mourut quatre ans après Pulchérie (457), et sa mort enhardit les séditieux. Timothée Elure envahit le siège d'Alexandrie à main armée ; des furieux massacrèrent Protérius dans le baptistère même de l'église où il s'était réfugié ; les catholiques et les hérétiques sollicitaient également la convocation d'un nouveau concile. L'empereur Léon Ier consulta le pape et un grand nombre d'évêques, surtout ceux des principaux sièges. Tous se déclarèrent pour le concile de Chalcédoine et contre l'ordination de Timothée, qui fut en conséquence chassé à son tour et exilé. Saint Léon mourut sur ces entrefaites (461). Son légat au Brigandage d'Éphèse, l'archidiacre Hilaire, qui lui succéda, et, après lui, le pape saint Simplicius multiplièrent les démarches et les lettres pour ramener la paix. Mais désormais, comme on le verra, lorsque la progression des événements nous ramènera aux affaires religieuses d'Orient, l'esprit de contention et de chicane, la fureur de discuter des matières religieuses sans règle et sans frein qui avait envahi les couvents et détourné les moines de leur vocation propre, la faiblesse maladroite des empereurs et leur manie de s'ériger en théologiens accélèrent cette déchéance de l'Orient que caractérise le nom de Bas-Empire.

CHAPITRE VI

Les Martyrs du IVe au VIe siècle.

Les persécutions générales ne se sont pas renouvelées depuis Dioclétien, cependant l'Eglise n'a jamais cessé de rendre à la foi du Christ le témoignage du sang. Du IVe au VIe siècle, nombreux furent les martyrs qui soutinrent ce glorieux combat contre la fureur des hérétiques : en Afrique une première fois, au temps des donatistes, dans diverses parties de l'empire, sous les césars ariens Constance et Valens, en Afrique de nouveau, quand les Vandales l'eurent occupée, pendant les règnes de leurs princes ariens Genséric, Hunéric et Thrasamund. Ce trait complètera le tableau des maux qui accablaient alors l'Eglise. A la même époque, le christianisme, qui avait pénétré en Perse dès la période précédente et s'y trouvait dans un état florissant au commencement du quatrième siècle, y subit de la part de ses rois plusieurs persécutions particulièrement cruelles.

Le quatrième siècle presque tout entier et le commencement du cinquième sont remplis par les violences des donatistes. Ces sectaires fanatiques ont mis un grand nombre d'églises aux mains d'évêques de leur parti. Ils déclarent nul le baptême

des catholiques, nulle leur Eucharistie, nuls leurs sacrements, nulle leur succession épiscopale; les catholiques qui ne se font pas rebaptiser sont assimilés par eux aux païens, et ils se croient tout permis contre eux. Avec l'aide de leurs alliés, les Circoncellions, véritables brigands, ils ne reculent ni devant le meurtre, ni devant le pillage et l'incendie. Beaucoup d'évêques, de prêtres, de fidèles furent tourmentés ou mis à mort par eux, parce qu'ils refusaient d'adhérer au schisme, ou simplement en haine de l'Eglise catholique.

Les écrits contemporains, particulièrement ceux de saint Augustin, ont conservé le souvenir de ces attentats. Il y eut de nombreuses victimes auxquelles les circoncellions coupèrent les bras et les mains, arrachèrent la langue, crevèrent les yeux, ou qu'ils aveuglèrent en étendant sur leurs yeux une couche de chaux mêlée de vinaigre. Pour ne citer que quelques traits relatifs au clergé, en 397, des clercs orthodoxes sont suppliciés de diverses manières. En 403, une troupe de donatistes assiège une maison où s'est réfugié l'évêque Possédius, et y met le feu : l'évêque manque d'être brûlé vif; en 404, Maximinus, évêque de Bagaï, voit son église envahie et dévastée par les sectaires, il est presque assommé avec les planches de l'autel, puis précipité du haut d'une tour; on l'abandonne dans un fossé, à demi-mort. La même année, Servus, évêque de Tursicum-Bure, échappe à une bande de gens armés, mais son frère, un vieux prêtre, est tellement battu par eux qu'il en meurt. A Césariana, un prêtre et un diacre sont torturés et pen-

dus. En 408, deux évêques, Sévère et Macaire, sont mis à mort. En 411, dans la région d'Hippone, des circoncellions, conduits par des clercs donatistes, saisissent le prêtre Innocentius, lui coupent un doigt, lui arrachent un œil, et tuent le prêtre Restitutus, etc. Voilà à quels excès conduisent un faux esprit de réforme, une fausse religion, l'entêtement du parti et les passions qui les accompagnent.

L'hérésie arienne ne fut pas seulement pour l'Eglise une grande crise doctrinale. On vit des empereurs chrétiens renouveler, au nom de l'hérésie, contre les catholiques restés fidèles aux définitions du concile œcuménique de Nicée, les persécutions que, si peu d'années avant, les empereurs païens dirigeaient contre l'ensemble des chrétiens.

Sous l'empereur Constance, beaucoup de défenseurs de l'orthodoxie furent, on l'a vu, exilés ou maltraités à plusieurs reprises. Saint Athanase, racontant comment lui-même échappa à la mort, rapporte que Paul, le saint évêque de Constantinople, recherché lui aussi, ayant été découvert, fut étranglé publiquement à Cuense de Cappadoce. Deux de ses secrétaires, le sous-diacre Martyrios et le lecteur Marcien, eurent la tête tranchée. Le même saint Athanase raconte aussi les scènes qui se passèrent à Alexandrie en 356, alors que la violence le contraignit à partir pour la troisième fois en exil. Quand les églises d'Alexandrie eurent été enlevées aux catholiques, ceux-ci se réunis-

saient dans les cimetières : « La semaine de la Pentecôte, écrit le saint docteur, le peuple, après avoir jeûné, s'était rendu au cimetière pour prier. Tous avaient horreur de la communion de l'évêque Georges (Georges de Cappadoce, arien). A cette nouvelle, ce profond scélérat excite le chef militaire Sébastien, et celui-ci, avec une troupe de soldats portant des épées nues, des arcs et des traits, se précipite, en plein dimanche, sur le peuple. Il ne trouve que quelques fidèles, car la plupart s'étaient retirés à cause de l'heure, et alors furent commis les crimes qu'on devait attendre d'un agent des Ariens. Il allume un bûcher, place des vierges près du feu et veut les forcer à dire qu'elles ont la foi d'Arius ; les voyant victorieuses sans souci des flammes, il les fait dépouiller et battre au visage, au point d'être méconnaissables ». Sous ce titre significatif « Il faut mourir pour Dieu », l'ardent évêque Lucifer de Cagliari ou Calaris adressa au persécuteur Constance une protestation véhémente, pour laquelle il reçut les félicitations de saint Athanase, et qui peint la situation : « Ton Empire, disait-il, est vermoulu, branlant et pourri, et tu iras expier en enfer le plaisir d'avoir envoyé au ciel des milliers de martyrs, quoique tes évêques hérétiques te promettent le ciel en récompense des maux que tu nous as fait souffrir... Ces intrépides qui peuvent mourir, qui ne cèdent pas, te crient : Nous mourons avec joie pour la divinité du Fils de Dieu, et par là nous régnerons avec lui. Ainsi ta force échoue. Tous les jours on en tue, et ils te bravent de cœur, d'esprit et de corps ; tu les tues,

mais tu ne les soumets pas... Vous avez massacré dans Alexandrie et par tout le monde, vous avez exilé dans toutes les villes de l'Orient. Qu'avez-vous fait autre chose que des martyrs? Vos victimes ont leurs reliques sur nos autels ; nous prions ces élus de vos vengeances, vos proscrits sont nos protecteurs. »

Constance mort, et après les courtes années qui voient passer sur le trône impérial Julien l'Apostat, cet autre persécuteur, dont on a déjà vu les excès mêlés de perfidie et de violence, et après Jovien, Valentinien Ier ne garde que pour lui que l'Occident, et donne l'Orient à son frère Valens. Sous ce prince arien, digne émule de Constance, la persécution se ranime. La prison, le bannissement, l'exil, les traitements cruels sont de nouveau à l'ordre du jour contre les catholiques fidèles à leur foi. L'évêque d'Edesse, saint Barsès, poussé d'un lieu d'exil dans un autre, y meurt de chaleur et de faim. Quatre-vingts prêtres, s'étant rendus près de l'empereur à Nicomédie pour se plaindre des violences des Ariens, sont enfermés dans un bateau qui doit, semble-t-il, les conduire en exil ; mais, une fois en pleine mer, les matelots, exécutant un ordre du préfet du prétoire, y mettent le feu et l'abandonnent: il s'engloutit tout brûlant avec ses passagers. A Alexandrie, les vierges chrétiennes sont odieusement outragées ; des moines sont envoyés aux mines ; un diacre député près d'eux par le pape Damase est marqué d'un fer rouge au front et joint à ces forçats ; des enfants même sont mis à la torture, y péris-

sent, et leurs cadavres, refusés aux prières de leurs parents, restent exposés aux oiseaux et aux chiens.

En 429, le roi Vandale Genséric, après avoir ravagé l'Espagne, aborda en Afrique sur les côtes de Mauritanie. Il se rendit maître en peu d'années de la plus grande partie de l'Afrique romaine. La domination vandale dura plus d'un siècle, jusqu'à la reprise des provinces romaines, en 553, sous l'empire de Justinien. Ariens fanatiques, les Vandales y persécutèrent à plusieurs reprises les catholiques : sous Genséric (429-477), sous Hunéric (477-484), enfin, pendant la dernière période de leur domination, sous Thrasamund (493-533). Les chroniqueurs contemporains ont laissé peu de détails authentiques sur cette dernière persécution, dont ils signalent cependant la violence ; mais celles de Genséric et d'Hunéric ont leur historien en Victor, évêque de Vita, qui recueillit les témoignages de ceux qui avaient vu la première, et qui fut témoin oculaire de la seconde, pendant laquelle lui-même fut exilé pour la foi. « Il y eut, dit-il, beaucoup de martyrs et une multitude de confesseurs. »

La politique du prince et la haine de l'hérétique contre les orthodoxes furent les deux causes de la persécution de Genséric. Voulant asseoir sur une terre romaine la domination d'envahisseurs peu nombreux, il proscrivit ce qui avait le plus d'attachement pour Rome, l'aristocratie et l'épiscopat, dépouillant les uns de leurs biens, les autres de leurs églises, et confisquant le tout à l'usage des

conquérants. Mais à ce sentiment s'en joignit un autre ; si Genséric ne promulgua aucun arrêt de persécution, il laissa toute liberté à son clergé arien barbare d'origine et fanatique en religion, qui prit la direction des poursuites, et commit contre la liberté et la foi des catholiques les plus cruels attentats. Lui-même partageait ce fanatisme et encourageait ces actes. Adoucie en 442, après un traité de partage de l'Afrique consenti par l'empereur Valentinien III, la persécution de Genséric reprit violemment en 457, lors de l'avènement de Majorien.

Il avait exclu de sa cour quiconque n'était pas arien. Un officier du palais, Armogaste, refusa de renier sa foi. On le mit à la torture ; on lui tordit les jambes, on le suspendit par un pied la tête en bas ; il supporta tout en invoquant le Christ. Un fils du roi ordonna de le décapiter, mais, sur l'intervention d'un prêtre arien, qui conseilla de lui épargner le glaive pour lui ôter le titre de martyr aux yeux des catholiques, le prince l'envoya au loin travailler la terre, puis, pour l'humilier, le fit ramener près de Carthage, où, à la vue de tous, il lui donna des vaches à garder. Armogaste mourut des tortures qu'il avait subies. Un jour de Pâques, les Ariens, conduits par un de leurs prêtres, brisent les portes de l'église de Régia ; pendant que le lecteur, monté à l'ambon, chantait l'alleluia, on le voit s'affaisser, la gorge percée d'une flèche ; beaucoup de prêtres et de fidèles sont tués à coups de javelots et d'épées près de l'autel ; d'autres sont arrêtés et condamnés par sentence royale à divers

supplices. L'un des plus célèbres martyrs est le comte Sébastien, gendre du fameux comte Boniface, dont la trahison ouvrit l'Afrique aux Vandales. Genséric avait pris Sébastien pour conseiller. Mais il voulut le faire passer à l'arianisme et rebaptiser par ses prêtres. « Roi, lui dit Sébastien, après s'être fait apporter un pain de la table royale, cette masse de farine très pure a passé par l'eau et le feu ; moi aussi, broyé comme la farine sous la meule de l'Église, j'ai été arrosé de l'eau du baptême et cuit au feu de l'Esprit Saint. Fais, si tu le veux, rompre en morceaux ce pain, qu'on le mouille de nouveau, et qu'on le remette au four, s'il en sort meilleur, je ferai ce que tu veux. » Le roi ne trouva pas d'autre réponse que de faire mettre à mort ce confesseur intrépide. Ainsi fit-il encore pour quatre autres serviteurs d'élite Espagnols, Arcadius, Paschasius, Probus et Eutycianus. Il aimait à s'entourer de civilisés, dont les conseils et l'expérience étaient utiles à l'affermissement de son pouvoir, mais il se défiait d'eux tant qu'ils n'avaient pas trahi leur foi.

L'histoire la plus touchante, dont le début rappelle celle de sainte Cécile, est peut-être l'histoire d'un groupe d'esclaves martyrs. Un fonctionnaire vandale avait quatre serviteurs frères, dont l'un se nommait Martinianus ; et il avait aussi, pour intendante de sa maison, une belle jeune fille, Maxima, qui avait secrètement voué au Christ sa virginité. Le vandale voulut marier celle-ci à Martinianus. Arrivés dans la chambre nuptiale, Maxima fit à son mari la confidence de son vœu. Le jeune homme

promit de la respecter. Pris à son tour d'un zèle apostolique, il convertit ses trois frères. Tous les quatre, accompagnés de la jeune fille, s'enfuirent et se réfugièrent dans un monastère. Genséric, averti, commanda de leur infliger de cruelles tortures. On les battit horriblement avec des bâtons taillés en forme de scie ; Maxima fut étendue à terre, attachée à des pieux aigus. Rien n'y fit, et ils semblèrent miraculeusement préservés. Maxima, rendue à la liberté, se fit religieuse, et Victor de Vite la visita souvent dans le monastère dont elle était devenue la supérieure. Quant aux quatre hommes, on les relégua en Mauritanie, dans le domaine d'un chef indigène. En ce pays, resté jusque là réfractaire à la foi chrétienne, ils prêchèrent avec tant d'ardeur et de succès qu'ils firent de nombreuses conversions et qu'à leur demande le pape envoya de Rome un prêtre et des diacres, qui construisirent une église dans la région évangélisée par eux. Quand Genséric connut ces faits, sa colère n'eut pas de bornes. Il commanda de faire subir à ces généreux confesseurs un épouvantable supplice : on les attacha par les pieds à la queue de quatre chevaux attelés ensemble et lancés au galop à travers les pierres et les broussailles. Les chrétiens purent recueillir leurs corps lacérés.

Un autre épisode nous montre à quelles épreuves morales furent quelquefois soumis les martyrs. Saturninus était l'intendant d'Hunéric, le fils aîné et le futur successeur du roi. On voulut le contraindre à embrasser l'arianisme. Les promesses d'honneurs, de richesses échouèrent

devant sa fidélité ; les menaces restèrent sans effet. La plus terrible des tentations lui fut alors présentée. S'il persiste dans sa foi, tous ses biens seront confisqués, ses enfants deviendront esclaves, sa femme sera donnée pour épouse à un chamelier. Il eut le courage de résister à sa femme et à ses fils, qui se roulaient en pleurant à ses pieds, à la vue de sa petite fille, que la mère portait dans ses bras et nourrissait encore de son lait. On le dépouilla de tout, on l'accabla de mauvais traitements, on le réduisit à mendier, et l'on défendit à tous de le secourir, « mais, dit Victor de Vite, il est une chose que personne ne put lui enlever, la robe blanche de son baptême ».

Telles furent, coupées par une dizaine d'années, les trente-sept ans de la persécution, à la fois violente et insidieuse, de Genséric. Celle d'Hunéric, beaucoup plus courte, puisqu'elle ne dura que sept ans, fut plus violente encore, et surtout plus systématique.

Hunéric commença par exclure des charges ceux qui ne professaient pas l'arianisme. Puis il condamna à l'exil une multitude de prêtres, de diacres, de fidèles, parmi lesquels des femmes et des enfants. Victor de Vite en compte 4.966. Internés dans deux villes de la frontière, ils y attendirent, dans une effroyable promiscuité, l'arrivée des Maures qui devaient les emmener au désert. L'exode commença : ceux qui ne pouvaient marcher étaient liés par les pieds et traînés à la suite, comme des cadavres d'animaux ; beaucoup moururent. Les évêques catholiques demeurés sur leurs sièges

furent ensuite convoqués par le roi à une conférence contradictoire qui se tiendrait à Carthage. Comme l'évêque de cette ville, Eugène, pour assurer une discussion plus vivante, demandait l'autorisation de faire venir du dehors des évêques qui ne fussent pas sujets des Vandales, Hunéric s'irrita et fit fouetter plusieurs évêques, choisis parmi les plus éloquents : ils reçurent chacun cent cinquante coups de verges; un d'entre eux, Lætus, fut brûlé vif.

Ce simulacre de réunion contradictoire fut suivi d'un édit d'Hunéric, daté du 24 février 484, appliquant aux catholiques, en les aggravant, toutes les lois portées précédemment par les empereurs chrétiens contre les hérétiques. Quant aux nombreux évêques demeurés à Carthage après la conférence, on les invita encore une fois à l'apostasie. Sur leur réponse unanime et très ferme, on leur tendit un piège. Invités à prêter un serment politique, celui de reconnaître pour roi, après la mort d'Hunéric, son fils Hildéric, et de n'entretenir aucune correspondance avec les provinces de l'autre côté de la mer, les évêques se divisèrent sur cette question : les uns crurent pouvoir prêter ce serment en conscience, les autres pensèrent n'en avoir pas le droit. Sur l'ordre du roi, on fit ranger les jureurs et les non-jureurs des deux côtés de la salle : puis fut rendue contre les uns et les autres une sentence dérisoire. Les premiers étant condamnés à l'exil, parce qu'ils avaient prêté un serment contraire au précepte de l'Evangile, qui défend de jurer, et les seconds étant condamnés à la

peine plus dure de la rélégation en Corse, avec travaux forcés, parce qu'ils avaient montré, en ne jurant pas, qu'ils ne désiraient pas avoir pour futur souverain le fils du roi. Or, on a la liste de tous les évêques venus des différentes provinces d'Afrique à Carthage pour la conférence : ils étaient au nombre de 466. Sur ce nombre, 88 périrent durant leur séjour dans cette ville, 28 parvinrent à s'enfuir, un (Lœtus) fut brûlé vif, un autre confesseur expira dans les tourments, 302 furent exilés; 46 insermentés furent déportés en Corse.

Les laïques ne furent pas moins éprouvés que les clercs dans la persécution d'Hunéric. A peine les évêques étaient-ils partis pour les déserts africains ou pour les côtes inhospitalières de la Corse, que les sicaires du roi envahirent les maisons des catholiques. Nulle torture n'était épargnée pour les forcer à renier la foi : on les battait de verges, on les suspendait, on les brûlait. Les femmes, malgré leurs protestations, étaient dépouillées de leurs vêtements, pour être fouettées en public. Une de ces victimes, nommée Dionisia, qu'on avait placée sur un lieu élevé, soutenait par ses exhortations le courage de ses compagnes pendant que des ruisseaux de sang coulaient de son corps. Son fils unique, jeune et délicat, fut ensuite mis à la torture sous ses yeux. « Souviens-toi, lui criait-elle, en l'enveloppant de regards enflammés, que notre mère l'Eglise nous a baptisés au nom de la Trinité. » L'enfant, ainsi soutenu, mourut dans son supplice. Une autre femme héroïque, Victoria, fut suspendue au-dessus d'un brasier : son mari, qui

avait renié la foi, ses fils, la suppliaient d'abjurer ; elle refusa intrépidement, fut détachée du chevalet par les bourreaux qui la croyaient morte, et survécut à ces tourments.

Les Ariens cherchaient surtout à faire apostasier les enfants. La plupart firent une résistance invincible. Il y avait des mères qui conjuraient leurs fils de se soumettre au second baptême, mais un grand nombre exhortaient les leurs à rester fidèles à celui de l'Eglise. « Je suis chrétien, criait un enfant de sept ans, qu'on traînait aux fonts baptismaux, je suis déjà chrétien, par saint Etienne je suis chrétien ! » On le bâillonna, et on le jeta de force dans la piscine. Douze autres, jeunes clercs qu'un clerc apostat avait retenus de force pour le service du chant dans l'Eglise de Carthage, quand le clergé de cette ville fut exilé, et qu'on voulut attacher au culte hérétique, refusèrent et, bien que soumis plusieurs fois à la torture, persistèrent à ne prêter aucun concours à des chants sacrilèges.

Parmi les martyrs de la persécution d'Hunéric, à Tuburbo majus, un citoyen noble, Servus, après avoir été fustigé, est élevé plusieurs fois au moyen d'une poulie, puis, les cordes se relâchant, précipité violemment sur le pavé. Victor d'Adumnète, le plus riche habitant de l'Afrique, et à ce moment gouverneur de Carthage, est invité au nom du roi à l'apostasie : « Je suis sûr de Dieu et du Christ mon Seigneur, répond-il aux envoyés d'Hunéric, et voilà ce que vous direz de ma part au roi : qu'il me jette dans le feu, qu'il m'expose aux bêtes, qu'i

me fasse souffrir toute espèce de tourments ; si je consens à sòn désir c'est donc qu'inutilement j'aurai été baptisé dans l'Eglise catholique. Car, même si cette vie présente était la seule, si nous n'espérions pas la vie éternelle, qui existe véritablement, je ne voudrais pas, pour conserver des honneurs passagers, me montrer ingrat envers Celui qui m'a donné sa foi. » Cette réponse exaspéra le roi, qui infligea à l'ancien proconsul d'épouvantables supplices, jusqu'au jour où la mort couronna son martyre.

Victor de Vite rapporte beaucoup d'autres exemples. Le miracle des confesseurs de Tipasa est confirmé par plusieurs autres documents publics. Cette ville de Mauritanie était terrorisée par un évêque arien, qui voulait forcer tous les habitants à embrasser son hérésie. Le plus grand nombre des catholiques parvint à se réfugier en Espagne : il en resta cependant qui n'avaient pu s'embarquer et continuèrent à célébrer secrètement leur culte. Hunéric, informé de leurs réunions, commanda de leur couper la main droite et la langue. Cependant, après ce supplice, ils parlaient clairement. Entre autres témoignages, l'empereur Justinien, dans une de ses constitutions, le comte Marcellin, dans sa Chronique (484), attestent avoir constaté la vérité de ce fait et entendu parler ces témoins miraculés du Christ.

Dans cette crise suprême de l'Eglise d'Afrique le sang des martyrs ne demeura point stérile. On voit un certain nombre de Vandales, passés au catholicisme, après avoir été témoins de leur cou-

rage et de leur sainteté, subir eux-mêmes intrépidement la prison, l'exil, la flagellation et d'autres tourments. Les cruelles persécutions de Genséric et d'Hunéric firent, comme les précédentes, des apostats ; mais le nombre des martyrs et des confesseurs l'emporta de beaucoup. Un contemporain qui a rédigé une partie de leurs Actes dit dans un style imagé : « Si l'on vit sortir de l'arche, à la recherche des cadavres, une foule de corbeaux destinés à périr, plus grande cependant est celle des colombes bienheureuses qui s'envolèrent au nom de la Trinité ». Dès le lendemain de la persécution, un concile romain, tenu au Latran, en 487, posa les conditions de la réconciliation des *lapsi* et détermina la durée de leur pénitence.

Les chrétiens de Perse furent persécutés à quatre reprises, entre les années 340 et 450. Comme en Afrique, la politique des rois de ce pays fut en partie cause de ces persécutions. Ils avaient laissé les chrétiens en paix, tant que leurs coreligionnaires furent maltraités dans l'Empire romain ; ils commencèrent à se défier d'eux quand les empereurs eurent embrassé le christianisme. La guerre qui éclata entre Sapor II et Constance déchaîna la tempête déjà soulevée contre les disciples du Christ. Plus tard, elle sévit avec la même rigueur, à propos d'incidents exploités par la jalousie des Mages, irrités des progrès de la foi non seulement dans le peuple, mais même dans l'aristocratie, et de la diminution de leur influence auprès des princes. Mais le soupçon de sentiments favorables à la politique

de Rome s'effaça ensuite devant la haine de la religion chrétienne, qui est le fond vrai de toutes les persécutions.

Il est facile d'établir un rapprochement entre les persécutions persanes et celles des empereurs romains. Il fait constater que le drame du martyre est identique, comme, d'ailleurs, à toutes les époques et dans tous les pays, que les sentiments des persécuteurs ne varient pas, et que la constance de leurs victimes est partout la même.

De la part des persécuteurs c'est le moyen toujours offert par le juge à l'accusé chrétien d'obtenir l'acquittement en renonçant à sa religion : aucune différence sur ce point entre le langage des princes ou des magistrats persans et les clauses d'un rescrit de Trajan ou de Marc-Aurèle, d'un édit de Dèce et de Dioclétien. Comme dans le monde romain, les Juifs sont souvent ici les plus haineux dénonciateurs des chrétiens. En Perse, comme à Rome, la torture est employée contre les chrétiens, non comme un moyen d'information destiné à faire avouer un crime, mais comme un moyen d'intimidation destiné à arracher par les souffrances le désaveu de leur foi. Les Actes des martyrs persans en contiennent de nombreux exemples.

S'il faut constater une différence, c'est que les supplices sont plus cruels encore que dans les persécutions romaines. On y trouve un raffinement de barbarie tout oriental, doigts des pieds et des mains coupés, peau de la tête arrachée, soufre et poix fondus versés dans la bouche, gorge ouverte de manière à ce qu'on puisse arracher la langue

par la blessure ; martyrs écorchés vifs, sciés ou coupés en morceaux, etc. On avait inventé le supplice des « neuf morts » : le bourreau tranchait successivement les doigts des mains, puis les orteils, puis le corps, puis les chevilles, ensuite les bras au-dessous du coude, les genoux, les oreilles, les narines, enfin la tête. Tel fut, entre autres, le martyre de saint Jacques l'Intercis. D'autres, rapporte Théodoret de Cyr, étaient environnés de roseaux fendus en deux qu'on serrait étroitement avec des liens, et qu'on retirait ensuite avec force, ce qui leur déchirait tout le corps et leur causait des douleurs extrêmes. On fit, dit-il encore, des fosses où, après avoir amassé des quantités de rats et de souris, on enferma les chrétiens à qui on avait lié les mains et les pieds, afin qu'ils ne puissent chasser et éloigner d'eux ces bêtes, qui, pressées de la faim, dévoraient ces saints martyrs par un long et cruel supplice.

Les martyrs persans rendent témoignage à leur foi dans les mêmes sentiments que leurs frères romains des premiers siècles. Ils sourient à la mort, ils y marchent joyeusement. Mais ils tiennent à ce qu'on sache que c'est pour leur religion. Un vieil eunuque, chambellan de Sapor, sollicite et obtient de son maître d'être conduit au supplice, précédé d'un héraut annonçant qu'il va mourir parce qu'il est chrétien et a refusé de renier son Dieu. Le martyr Aitallaha cria, au milieu des tourments : Je suis chrétien, je suis chrétien, sachez tous que je suis chrétien et que c'est à cause de cela que je meurs.

Il est impossible de calculer le nombre des martyrs qui périrent dans ces persécutions. L'historien grec Sozomène, qui écrivait moins d'un demi-siècle après celle de Sapor, et qui en connut les documents, puisqu'il les résume ou les cite, affirme que le nombre des martyrs sous le règne de ce prince qui ont pu être notés s'élève à 16.000, ajoutant qu'une multitude de noms n'ont pu être recueillis, malgré les recherches faites. Les historiens indiquent de nombreuses condamnations en masse.

CHAPITRE VII

La conversion des Barbares.

La grande œuvre de l'Église aux VIe et VIIe siècles, œuvre immense et surhumaine, poursuivie encore au VIIIe, fut la conversion des peuples barbares. Avant d'en faire le récit, il faut jeter un coup d'œil général sur l'état du christianisme dans le monde, à l'époque où elle va s'accomplir.

Ce qu'était cet état dans l'Empire d'Orient est déjà connu du lecteur, mais la foi n'avait pas cessé d'étendre ses conquêtes hors de ses limites.

On vient de voir qu'elle avait pénétré en Perse. L'Arménie l'avait aussi reçue : la nation presque entière s'était convertie, à la prédication de saint Grégoire l'Illuminateur, au commencement du quatrième siècle. Lorsque ce pays devint une province de la Perse (429), on tenta à diverses reprises d'y étouffer la religion chrétienne pour faire triompher celle des Parsis ; mais les Arméniens demeurèrent inébranlables. Plus tard, au contraire, ils se détachèrent de l'Eglise catholique en passant à l'hérésie monophysite. Cette scission fut couronnée par le rejet du concile de Chalcédoine, au synode de Dovin (596). La Géorgie, au nord de l'Arménie, sur le revers méridional du Caucase, avait été évangélisée à la même époque, et, de là, le christianisme

s'étendit, vers l'est, en Albanie, et arriva, dans l'ouest, en Colchide et chez des peuplades voisines.

Dans l'Arabie méridionale, les Sabéens avaient reçu l'Evangile par un envoyé de Constance. Leur nation devait succomber sous les coups des Perses et des Mahométans. En Afrique, l'Abyssinie s'était convertie dès le temps de Constantin. Deux jeunes gens de Tyr, Frumence et Edésius, étaient arrivés à la cour comme esclaves. Ils y acquirent une grande influence qu'ils firent servir à répandre la foi. Frumence fut sacré évêque d'Axuma par saint Athanase (vers 328), et la nation embrassa rapidement la doctrine chrétienne. Mais comme cette église se rattachait à celle d'Alexandrie, elle fut plus tard entraînée à la suite de la métropole dans le monophysisme. L'ivraie de l'hérésie semée par « l'homme ennemi » menaçait partout d'étouffer le bon grain. Les Nubiens, au nord de l'Abyssinie, reçurent le christianisme au VIe siècle, mais en même temps l'erreur monophysite.

L'ancien Empire d'Occident a été envahi par les peuples germains. L'Afrique romaine est aux mains des Vandales, gagnés à l'arianisme et violemment persécuteurs. Les Wisigoths, qui les ont refoulés d'Espagne, occupent la plus grande partie de ce pays et sont également campés en deçà des Pyrénées ; eux aussi sont partisans de l'arianisme, et les catholiques de la péninsule éprouvent leur haine. Les Suèves se sont installés dans la Galice, au nord-est de l'Espagne. Presque tous païens à l'époque de leur invasion, ils se sont convertis au christianisme vers le milieu du Ve siècle, mais se

laissèrent également gagner à l'arianisme. L'Italie est devenue le royaume des Ostrogoths. La même hérésie, implantée chez eux dans le courant du IVe siècle, y subsistait. Campés en Pannonie après 450, ils étaient bientôt descendus en Italie, ou Théodoric le Grand, leur roi, avait mis fin à la domina tion d'Odoacre (493). Ce prince avait d'abord laissé aux catholiques le libre exercice de leur culte, mais vers la fin de son règne, il prit contre eux des mesures sanglantes, soit pour venger la cause arienne maltraitée par la cour de Byzance, soit qu'il soupçonnât les catholiques de connivence avec elle. Le sénateur Boëce et son beau-père Symmaque, les plus illustres d'entre eux, furent condamnés à mort. Le pape Jean Ier, jeté dans une prison, y mourut de faim, peu de temps après. Le savant Cassiodore, conseiller du roi, disgracié, alla achever dans une retraite religieuse sa carrière ennoblie par tant de travaux et d'éminents services.

Le territoire des Gaules est occupé, au sud-ouest, par les Wisigoths. Les Burgondes, fixés d'abord entre le Mein et le Necker et sur la rive gauche du Rhin, au Ve siècle, ont fondé un royaume qui s'étend dans la vallée de la Saône et du Rhône, avec Genève et Vienne, pour villes principales. Catholiques à leur apparition, ils sont devenus ariens au contact des autres peuples. Les généraux romains ne conservent plus, au nom de l'Empire, que le pays entre Somme et Loire.

De tous les peuples germains, les Francs sont ceux à qui Dieu réserve les plus brillantes destinées. Ils avaient appris à connaître le christia-

nisme par le fait de leur établissement dans un pays chrétien, mais ils restaient encore païens. Après avoir dévasté la Belgique, ils avaient obtenu de Julien l'Apostat l'autorisation de s'établir sur les bords de la Meuse. Puis, installés dans le Nord de la Gaule, ils essayèrent de lutter contre la grande invasion de 406. N'y ayant pas réussi, ils voulurent au moins prendre leur part des provinces que l'empereur lui-même abandonnait, et leurs tribus s'avancèrent dans l'intérieur du pays, chacune sous un chef ou roi. Il y eut alors des rois Francs à Cologne, à Tournai, à Cambrai, à Thérouanne. De ces rois, le premier dont l'existence soit bien constatée, Clodion, chercha à gagner des territoires sur les Romains, s'avança vers la Somme, qu'il franchit, et arriva près de Sens, où il fut vaincu par Aétius (448). Son parent et successeur Mérovée se joignit, trois ans après, à tous les Barbares cantonnés en Gaule et au reste des Romains pour livrer la bataille de Châlons aux Huns d'Attila. Childéric, fils de Mérovée (458), chassé par les Francs mécontents de ses excès, et remplacé par le général Romain Œgidius, fut rappelé au bout de huit ans et revint régner sur les Francs jusqu'à sa mort (481). Clovis (Chlodwigh), son fils, ne possédait à son avènement que quelques districts de la Belgique, aux environs de Tournai, et commandait à quatre ou cinq mille guerriers. Un grand esprit politique uni à une bravoure extraordinaire devait faire de lui le véritable fondateur de la monarchie franque, pour l'accomplissement des desseins de Dieu.

La Bretagne (l'Angleterre actuelle) eut son invasion particulière. Elle avait conservé, sous la domination romaine, trois populations distinctes : au nord, dans l'Ecosse actuelle, les Calédoniens (Pictes et Scots), que les empereurs n'avaient pu dompter ; à l'est et au sud, les Logriens, qui avaient subi l'influence de la civilisation romaine ; à l'ouest, derrière le Savern, les Cambriens, peuple qui semblait invincible dans ses montagnes. On a vu que le christianisme avait pénétré en Bretagne dès la période précédente et avait été presque universellement accepté ; il s'était même étendu vers le nord, jusqu'au Forth et à la Chlyde, en Ecosse. Mais il ne put se maintenir dans toute l'île. Tant que les armées romaines gardèrent leur force dans le sud, les incessantes incursions des Calédoniens du Nord furent brisées ; dès que Rome, sous Honorius, harcelée et mise aux abois par les hordes germaines, eut rappelé à elle ses légions (410), les Logriens et les Cambriens durent se défendre eux-mêmes. L'union les eût sauvés, mais les discordes éclatèrent entre eux et perdirent les uns et les autres. Le prince Fertigern (449) fit appel aux Angles, aux Jutes, aux Saxons et à leurs chefs, Hengist et Horsa. Cette détermination causa les plus grands malheurs. De tels auxiliaires se trouvèrent être des conquérants, et l'île, soumise presque entière à leur domination, retomba dans le paganisme. Les Bretons ne sauvèrent leur indépendance et avec elle leur foi que dans les parties montagneuses de l'ouest, dans le pays de Galles (Cambria, Wales), et à la pointe sud-ouest du pays de Cornouailles (Cornwal).

De tous les peuples de race germanique, ces barbares étaient le plus opiniâtre, le plus intrépide et le plus avide d'indépendance. Comme les précédentes invasions leur avaient coupé les autres chemins et leur rendaient impossibles les autres conquêtes, ils avaient pris pour eux l'Océan et en ravageaient tout le littoral. S'ils étaient les plus intrépides des Germains, ils étaient aussi les plus féroces et les plus corrompus. Leur religion était un mélange de barbarie et de débauche ; ils avaient pour divinités Woden, le dieu des massacres, et Fraya la Vénus aux infâmes mystères ; leur ciel était la promesse du carnage et de la volupté. Sortis en trois émigrations successives du pays qui sépare la Baltique de la mer du Nord, les Anglo-Saxons, appelés en Bretagne, engagèrent une lutte d'un demi-siècle contre les anciens habitants. Ils fondèrent, par le fer et le feu, les sept royaumes connus sous le nom d'Heptarchie : Sussex (495), Wessex (516), Essex (526), Northumberland (547), Estanglie (577) et Mercie (584).

Pendant que les christianisme perdait du terrain dans l'ancienne province de Bretagne, il faisait des progrès dans deux autres parties des Iles bretonnes. En Irlande, il avait été développé de bonne heure par Palladius, envoyé par le Pape saint Célestin « ad Scotos in Christum credentes » (431), et devenu le premier évêque de ce pays. On verra la conversion plus générale de l'île opérée par saint Patrice. Le sud de la Calédonie (Ecosse) fut évangélisé vers 410 par l'évêque Ninian. Le moine irlandais Saint Columban fera pour le nord ce que saint Patrice a fait en Irlande.

Quant aux pays correspondant à l'Allemagne actuelle, le christianisme avait été prêché dès le IIe et le IIIe siècle dans les régions du Rhin, et, vers le Danube, dans l'Helvétie, la Norique, la Rhétie. Mais de ces florissantes églises il ne restait plus, après la tempête des grandes invasions, que de méconnaissables débris. Au début du VIe siècle, l'œuvre était à refaire ; les populations allemandes, foulées sous les pieds des peuples qui traversaient leurs provinces, retombèrent dans la barbarie. Un missionnaire belge, Valentin, avait prêché la foi dans le pays de Passau, puis dans le Tyrol. Après lui, un autre apôtre, du nom de Fridolin, évangélisa l'Alémanie vers 511. Mais la grande figure qui domine toute cette époque des invasions est celle du moine saint Séverin, l'apôtre de la Norique. Homme de naissance illustre, de profond savoir, mais fait pauvre pour Jésus-Christ, anachorète d'une austérité extraordinaire, thaumaturge, saint Séverin était l'objet de la vénération universelle. Les princes barbares visitaient sa retraite et écoutaient respectueusement ses conseils. A lui seul il réparait dans ces contrées les désastres des guerres et des invasions, il nourrissait des milliers de pauvres, et ce que ne pouvait son influence naturelle, ses continuels miracles achevaient de l'accomplir. Il était mort en 492.

Il s'agissait pour l'Église de fusionner dans un même creuset tant d'éléments divers et obstinément rebelles, de faire surgir du chaos des grandes invasions une Europe nouvelle, et, pour cela, de conver-

tir tout d'abord les Barbares. Or, jamais elle-même ne fut jetée dans une plus terrible tempête et ne courut, humainement parlant, un plus imminent danger d'être submergée. Sous le césarisme romain, qui parfois l'écrasait, elle profitait au moins de l'ordre matériel qu'il imposait, de sa centralisation puissante, de son unité politique, qui, en dépit des persécutions, lui ouvraient les voies et servaient à ses progrès. Aujourd'hui, la persécution des barbares ariens, moins universelle mais aussi violente que celle des Césars d'autrefois, l'opprime, mais l'unité politique n'existe plus, les voies sont coupées, des barrières s'élèvent de toutes parts, les provinces sont pleines de troubles; un affreux désordre règne partout. Le pillage, le sang et le meurtre signalent de tous côtés le passage des hordes dévastatrices. On cherche sur le trône les appuis d'une société en ruine, et on n'y voit que des empereurs indignes de ce nom. Une seule puissance est debout, celle que le vieux monde avait juré de faire périr et que des nuées de barbares assaillent à l'heure même furieusement. Et non seulement elle reste debout, mais elle est à l'œuvre ; elle travaille cette société barbare dont l'étreinte devrait l'étouffer, elle y pénètre par des voies mystérieuses et suaves, et l'histoire contemplera ce prodige: les nations barbares se convertissent, celles qui s'opiniâtrent dans l'erreur disparaissent, pour laisser la place libre, et toutes tombent, comme l'avaient si souvent annoncé les prophètes, sous le sceptre de Jésus-Christ.

Mais l'Église a besoin pour son œuvre d'un auxiliaire, il lui faut une épée qui prenne sa défense, un gardien qui préserve ses droits des agressions, une puissance séculière qui lui garantisse l'indépendance nécessaire et lui assure dans le nouvel ordre de choses un certain domaine temporel devenu plus indispensable que jamais ; enfin il faut, pour la seconder, un peuple qui joigne à la droiture d'âme, à l'énergie du caractère, à la puissance des armes, un haut esprit de prosélytisme, une ardeur chevaleresque et chrétienne pour la cause de la religion. Ce peuple va paraître et inaugurer une mission que quatorze siècles ont consacrée par cette formule *Gesta Dei per Francos.*

Clovis (481-511), succédant à son frère Chilpéric à l'âge de vingt-cinq ans, s'unit, cinq ans après, avec Ragnacaire, roi du Cambrai, pour attaquer le général romain Syagrius, fils d'Œgidius. Il le défit près de Soissons et soumit le pays jusqu'à la Loire. En 493, il épousa une nièce de Gondebaud, roi des Burgundes, la princesse Clotilde, dont ce prince avait fait périr toute la famille. Restée seule dans une cour également odieuse à ses souvenirs et à sa foi, Clotilde, catholique fervente et éclairée, avait à y subir la persécution d'Ariens fougueux. Elle y fit le noviciat de ses vertus, qui la préparait à sa grande tâche. Épouse de Clovis, elle sut gagner rapidement le cœur du Sicambre par sa douceur et assouplir peu à peu ses mœurs farouches. Elle lui parlait souvent de l'inanité des idoles, des grandeurs et des suavités de la religion chrétienne et de

ses éternelles espérances. Le Barbare ébranlé ne se rendait pas encore, du moins laissa-t-il baptiser son premier né, Ingomar. L'enfant mourut, et Clovis en fit à son épouse d'amers reproches, attribuant ce malheur à la colère des dieux. Telle était cependant l'influence de la sainteté de Clotilde, qu'elle réussit à faire baptiser son second fils, Clodomir. Comme son frère, Clodomir tomba malade, et la colère du roi éclata terrible, mais Dieu, qui voulait seulement éprouver une dernière fois la foi de son épouse, rendit l'enfant à ses prières. Clovis en fut touché.

En 496, les Alamans avaient passé le Rhin. Clovis livre bataille près de Cologne, dans la plaine de Tolbiac. Son armée se débande, la victoire lui échappe, et lui-même va tomber au pouvoir de ses ennemis. A ce moment, les enseignements de Clotilde reviennent à son souvenir : « Dieu de Clotilde, s'écrie-t-il, rendez-moi la victoire, et je n'aurai plus d'autre Dieu que vous ! » Les Alamans sont pris de trouble, reculent, s'enfuient, et ceux que le carnage n'atteint pas sont livrés au vainqueur.

Clovis tint son serment. Après Tolbiac, saint Waast, de Toul, et saint Remi, évêque de Reims, firent l'instruction du royal catéchumène, et la veille de Noël de l'an 496 vit le baptême du premier des rois de France. Trois mille guerriers, prêts à quitter pour Jésus-Christ le culte des idoles, comme leur chef, l'entouraient dans cette imposante cérémonie, relevée aussi par la présence d'un nombreux clergé et par le chant des hymnes. Sur les fonts baptismaux, saint Remi, le « Samuel

français », comme l'appelle Bossuet, fit entendre à Clovis ces sublimes paroles, formule de tout l'ordre nouveau qui allait surgir : « Baisse docilement la tête, ô Sicambre ! Adore ce que tu as brûlé, brûle ce que tu as adoré. »

La conversion du roi et des principaux Francs entraîna celle de la nation. L'exemple de Clovis agit aussi sur ses voisins, car d'autres princes Francs, Chararic et ses fils, l'imitèrent. Des deux sœurs de Clovis, l'une, Alboflède, encore païenne, l'autre, Lenthilde, tombée dans l'hérésie arienne, reçurent le baptême et la réconciliation. La conversion de Clovis décida de l'avenir religieux de toutes les peuplades de sa race, car il ne tarda pas à étendre sa domination sur les territoires encore indépendants des autres Francs, et à réunir toutes les tribus en une seule monarchie. Le baptême des Francs fut donc d'une portée immense La conversion d'un puissant peuple Germain à la foi catholique mettait le sceau au triomple du christianisme sur l'hérésie arienne, et si trois familles des Germains se détachèrent de la doctrine d'Arius au VI[e] siècle, c'est à cette conversion des Francs au catholicisme qu'il faut certainement en rapporter la cause.

Clovis avait soumis le pays jusqu'à la Loire et gagné l'Armorique à son alliance. Gondebaud, roi des Burgundes, avait fait périr ses deux frères et sa belle-sœur, mère de Clotilde. Clovis alla venger ces crimes. Vaincu près de Dijon, Gondebaud ne conserva qu'à force de concessions un royaume qui, peu après, tomba sous l'entière

domination des Francs. Ariens comme les Bourguignons, les Wisigoths occupaient le pays entre la Loire et les Pyrénées, sous le sceptre d'Alaric II. « Ce m'est une grande peine, dit le roi Franc, de voir ces Ariens posséder une si grande partie de la Gaule ; allons, et avec l'ordre de Dieu, battons-les et soumettons le pays. » Alaric II fut vaincu et tué près de Vouillé en Poitou (507), et cette nouvelle victoire de Clovis lui livra toutes ces régions. La Septimanie même (Narbonne, Béziers, Nîmes, etc.) eût été conquise, si le grand chef des Goths de l'est, Théodoric, n'avait envoyé du secours à ses frères.

Les guerres de Clovis étaient entreprises dans un dessein d'unification religieuse. Néanmoins, il ne faut pas s'y tromper, l'eau baptismale et le sacre qui l'ont fait roi chrétien et fils de l'Eglise n'ont pas effacé en lui le caractère du barbare, et ne l'effaceront pas non plus d'un trait chez les autres. Par conversion il faut entendre, en parlant d'eux, un changement de croyance, l'adhésion à la foi, plutôt qu'une transformation des mœurs. La barbarie se maintint longtemps parmi ces néophytes chrétiens. Cependant, quoique lente, leur amélioration morale sera réelle, continue et profonde, sous l'action persévérante de l'Eglise. Clovis souilla sa gloire en recourant au meurtre pour agrandir sa domination. Un jour, il envoya dire à Clodéric, fils du roi des Francs Ripuaires : Si Sigebert, ton père, qui se fait vieux, venait à mourir, tu aurais son royaume et mon amitié. Clodéric tue son père. Clovis alors le fait périr lui-même et se fait recon-

naître à sa place. Chararic, roi de Thérouanne ; Ragnacaire, roi de Cambrai ; Rigomer, roi du Mans, sont aussi victimes de ses attentats. Lui-même mourut en 511. Sa sainte épouse, Clotilde, se retira dans la basilique de Saint-Martin de Tours, pour y servir les pauvres.

La vaste domination de Clovis fut ravagée profondément par les divisions de ses fils et ensanglantée par leurs crimes. Après eux, se multiplient encore les guerres intestines, les meurtres et les adultères des princes. C'est le côté sombre de l'époque mérovingienne. Les rois professent la religion, ils honorent généralement ceux qui la pratiquent, protègent les évêques et s'aident de leurs conseils quand ils ne s'opposent pas à leurs passions. Mais eux-mêmes sont souvent infidèles aux lois religieuses ; leur politique n'a guère d'autre règle que leur intérêt, et fréquemment la férocité et la perfidie du Barbare l'emportent sur la justice et l'humanité.

Des quatre fils de Clovis, Thierry Ier règne à Metz, Clodomir à Orléans, Childebert Ier à Paris, Clotaire Ier à Soissons. Thierry Ier (511-534) joint à de vraies qualités royales les vices d'un méchant homme ; cependant il souffre les remontrances que lui fait l'évêque de Trèves, saint Nicet, comparable à saint Ambroise par sa fermeté à censurer les désordres des grands. Thierry respecte la vertu qu'il ne pratique pas, cherche à faire régner la justice et fait composer dans ce dessein un corps de droit qui collectionne, en y modifiant plusieurs usages, les lois

des Francs, des Alamans et des Bavarois. Son fils Théodebert Ier (534-548), fiancé à une fille du roi des Lombards, la repousse pour épouser Deutérie, sa prisonnière de guerre, quoique elle soit mariée, vit sept ans dans cette union scandaleuse, et son exemple est suivi par plusieurs, quoique l'évêque Nicet les exclue de l'Eglise. Le prince met enfin un terme à ce scandale. Il fait d'ailleurs paraître de grands sentiments de religion et de bonté. Les fils de Clovis s'unissent pour venger sur les Burgundes la mort des parents de leur père. Clodomir périt dans un combat près de Vienne (524); Childebert et Clotaire s'entendent pour se partager son royaume et font égorger deux de ses fils ; le troisième, Clodoald (saint Cloud), est soustrait à leur rage par son aïeule, sainte Clotilde, et se consacre à Dieu. L'héritage de Thierry excitait bien aussi leur envie, mais son fils Théodebert était armé pour se défendre. Il mourut en 547 ; son fils Théodebald, âgé seulement de quatorze ans, étant mort aussi en 553, Clotaire s'empara du royaume de Metz ; il recueillit aussi l'héritage de Childebert Ier, mort en 568, et devint seul roi des Francs (558-561). Clotaire Ier avait vécu dans la luxure ; déjà marié, il prit pour femme ou concubine la femme de Clodomir, et eut même pour femmes les deux sœurs à la fois, aussi saint Nicet l'excommunia-t-il plus d'une fois. Devenu seul roi, il voulut rassurer les évêques en publiant une constitution qui confirmait les décisions de leurs précédents conciles. Mais il ne jouit que trois ans du plaisir de se voir maître absolu de tant de

royaumes. Un acte de grande cruauté marqua la fin de son règne. Son fils Chramme ayant conspiré une seconde fois contre lui, il le défit dans un combat, et le fit brûler, avec sa femme et ses filles, dans la cabane où ils s'étaient réfugiés. Lui-même mourut un an après, en prononçant devant ses seigneurs ces paroles : Quelle est donc la puissance de ce roi du ciel, qui fait ainsi mourir les plus grands rois de la terre ?

A sa mort, la monarchie franque fut de nouveau divisée en quatre royaumes, entre ses quatre fils, Caribert, Gontran, Sigebert et Chilpéric.

Caribert, qui avait celui de Paris, ne règna que pour satisfaire ses passions. Il répudia la reine Ingoberge pour épouser une de ses servantes, Meroflède, puis il prit la fille d'un berger, puis Marovèfe, sœur de Maroflède, quoique elle eût déjà pris l'habit de religieuse. L'évêque de Paris, saint Germain, n'ayant pu faire cesser ses excès, l'excommunia. Caribert étant mort en 567, il se fit un nouveau partage, qui eut plus de durée que les précédents, parce qu'il répondait à des divisions réelles, à des nationalités distinctes. Deux grandes familles surtout s'étaient formées après la conquête de la Gaule : les Occidentaux ou Neustriens, population mêlée de Francs et de Gallo-romains, et les Francs de l'est, ou Austrasie. La Neustrie comprenait les pays situés entre la Manche, la Bretagne, la Loire et la forêt des Ardennes. L'Austrasie proprement dite comprenait les pays situés entre le Rhin, la Meuse et l'Escaut inférieur, ses habitants étaient souvent désignés sous le nom

de Ripuaires, ou riverains, parce qu'ils étaient cantonnés sur les rives des nombreux cours d'eau qui sillonnent la contrée. La Thuringe, la Franconie, l'Alémanie, les duchés de Bavière et de Frise faisaient également partie de l'Austrasie.

Dans ce nouveau partage Gontran (561-593) eut la Bourgogne avec Orléans, Chilpéric (561-584) la Neustrie et Soissons, pour capitale ; Sigebert Ier (561-575) l'Austrasie et il fit de Metz sa capitale. La féconde et riche Aquitaine fut partagée entre les trois frères. Paris avait déjà trop d'importance pour qu'aucun d'eux consentît à le laisser aux autres : il fut convenu qu'il appartiendrait à tous les trois, et qu'aucun d'eux n'y entrerait sans le consentement de ses frères. De ces trois princes, Gontran eut le rôle le moins éclatant, mais le meilleur, et l'existence la plus longue; il put voir les catastrophes sanglantes dont les deux autres royaumes furent le théâtre. Malgré quelques actes d'emportement, qu'il expia par la pénitence, il régna en prince sincèrement bon et pieux, généreux envers les pauvres, entourant les évêques de respect et zélé pour la fondation d'églises et de monastères. L'Eglise l'honore comme saint. Chilpéric avait eu trois fils de sa première femme. Audovère, Théodebert, Mérovée et Clovis, mais il s'éprit d'une femme de condition obscure, Frédégonde, et relégua Audovère dans un monastère. Sigebert, le plus jeune des frères, se montra le plus sage et le plus digne. Voyant par quels désordres ils se déshonoraient, il fit demander en mariage Brunehaut, fille du roi des Wisigoths, princesse arienne

qui revint à la vraie foi en l'épousant. Chilpéric, frappé de l'avantage que cette alliance procurait à son frère, demanda la main de Galswinde, sœur de Brunehaut, en promettant de renvoyer ses autres femmes. Il l'obtint et la reçut avec beaucoup d'honneurs. Galswinde s'était également convertie et le roi paraissait l'aimer, mais sa passion pour Frédégonde n'était pas éteinte ; poussé par celle-ci, il fit étrangler la reine dans son lit et reprit publiquement Frédégonde pour femme. L'ardeur de Brunehaut à venger la mort de sa sœur, la frénétique ambition de Frédégonde et ses passions sanguinaires déchaînèrent une lutte terrible et prolongée entre la Neustrie et l'Austrasie, où les crimes se multiplièrent.

Frédégonde régna pendant trente ans sous les noms de son mari et de leur jeune fils Clotaire II. Ses cruautés et ses vengeances l'ont rendue digne de l'exécration de la postérité. Sigebert, de concert avec Gontran, ayant voulu venger la mort de Galswinde en dépouillant Chilpéric de son royaume, elle le fit assassiner (575). Mérovée, fils de Chilpéric, s'éprit de sa tante Brunehaut, devenue veuve, et l'épousa. Frédégonde et Chilpéric l'en punirent en le faisant tuer. L'évêque de Rouen, saint Prétextat, qui avait béni le mariage, fut lui-même égorgé dans son église, à l'autel, le jour de Pâques. Chilpéric était lui-même un prince cruel envers ses peuples, les seigneurs et le clergé. Saint Grégoire de Tours l'appelle l'Hérode et le Néron de son temps. Frédégonde fit encore périr Audovère, son fils et une de ses sœurs. Elle tenta deux fois de

faire assassiner Gontran, et essaya d'écraser par surprise sous le couvercle d'un coffre la tête de sa propre fille Rigonthe, avec qui elle avait des scènes furieuses. Une multitude de personnes dont elle croyait la mort nécessaire à sa sécurité furent ses victimes. Son époux Chilpéric lui-même fut du nombre. Elle mourut à Paris, en 597 ou 598, toute puissante, après une dernière guerre contre Brunehaut et contre Thierry II de Bourgogne et Childebert II, d'Austrasie, les deux fils de Childebert II, qui avait succédé à son père Sigebert.

Une conspiration fut secrètement formée parmi les leudes d'Austrasie et de Burgundie pour assassiner Gontran et Childebert II et se partager ensuite le pays. Les rois s'étaient, en effet, affaiblis eux-mêmes en créant en faveur des principaux de leurs sujets, pour se les attacher, des gratifications de terres ou de privilèges qui ruinèrent à la fois leur trésor et leur pouvoir. Aux dépens de leurs domaines, ils donnèrent des terres, non pas des bénéfices concédés à temps, en échange du service militaire, mais des propriétés aliénées, sans autre condition qu'une obligation de fidélité. Une autre forme de ces relations personnelles entre le roi et ses sujets était « la recommandation », qui plaçait celui qui se recommandait sous la protection du prince, mais en lui créant de stricts devoirs envers lui. L'autorité publique n'aurait pas couru autant de risques si le roi seul s'était formé ainsi une clientèle, mais les leudes, à leur tour, donnaient des terres pour établir des liens de fidélité entre eux et ceux qu'ils gratifiaient. L'Église elle-même,

ayant de vastes domaines à cultiver, en concédait, à temps, certaines portions à titre de bénéfice. Ces concessions sont à proprement parler l'origine du bénéfice ou fief, qui joue un si grand rôle dans la suite du moyen âge. Ainsi se formaient dans l'Etat des groupes d'individus dont les chefs s'interposaient entre le roi et les particuliers. Aussi verra-t-on une suite de rois appelés les rois fainéants, à cause de leur impuissance, succéder presque immédiatement à Dagobert Ier, le plus grand des Mérovingiens. Gontran et Childebert II, ayant découvert le complot tramé contre eux, firent périr nombre de ses chefs, et, effrayés du danger, ils eurent une conférence à Andelot, près de Chaumont (dans la Haute-Marne), pour régler leurs différents (587). Par ce traité, il fut décidé que l'héritage de celui des deux qui mourrait sans enfants passerait au survivant, que les leudes ne pourraient plus, suivant leur caprice, porter d'un roi à l'autre leur fidélité, mais, en retour, on leur garantissait la possession des terres qui leur avaient été concédées ; c'était un acheminement vers l'hérédité.

Une autre institution, qu'on voit apparaître en 575, à l'avènement de Childebert II, contribua puissamment à fortifier l'influence des leudes, et se développa rapidement par les mêmes causes qui l'avaient fait naître. Ce prince étant mineur, les Austrasiens furent gouvernés par un *maire du palais*. Les maires du palais devinrent des personnages de première importance, choisis parmi les leudes et par les leudes, par conséquent dévoués à leurs intérêts et forts de leur appui. Ils dominèrent

la royauté, sous tous les rois mineurs ou fainéants, et accrurent tellement leur autorité qu'ils finirent par pouvoir supplanter les rois eux-mêmes.

Gontran étant mort en 593, le traité d'Andelot fit passer son royaume aux mains de Childebert II, qui essaya de prendre aussi celui de son cousin, Clotaire II, le fils de Frédégonde. Mais il échoua et mourut peu après, en 596. L'aîné de ses fils, Théodebert II, eut l'Austrasie (596-612), l'autre, Thierry II, la Burgundie (596-613). Brunehaut espérait régner en Austrasie, sous son petit-fils, comme elle avait régné sous son fils. Mais elle irrita les Austrasiens en essayant de ramener un peu d'ordre dans l'État et de soumettre les leudes à plus d'obéissance. Chassée de la cour elle se retira en Burgundie, chez son autre petit-fils. Brunehaut avait la même soif de pouvoir que Frédégonde, mais elle joignait à son ambition des vues plus hautes que celles des princes de son temps. Elle se souvenait de l'administration romaine qu'elle eût voulu restaurer, en faisant régner l'ordre et en développant la prospérité publique. Elle fit aussi construire des églises et des monastères. Mais quoique ses crimes n'égalent pas ceux de Frédégonde, elle, non plus, ne reculait au besoin devant aucun moyen. C'est ainsi qu'elle fit lapider saint Didier, évêque de Vienne, qui reprochait hardiment à son fils Childebert les mœurs libertines qu'elle favorisait en lui. Elle n'osa faire périr l'illustre moine saint Colomban, qui usait de la même liberté envers Thierry II, mais elle le chassa du monastère de Luxeuil, qu'il venait de fonder, et

le fit embarquer sur la Loire pour le renvoyer dans son pays. Les guerres fréquentes entre les Austrasiens et Neustriens faillirent perdre Clotaire II, mais Childebert traita avec lui. Brunehaut, furieuse de voir échapper à sa vengeance le fils de son implacable ennemie, souleva Thierry contre son frère ; Théodebert, vaincu, fut mis à mort avec ses enfants. Thierry mourut trois ans après, en 613, laissant quatre jeunes fils. Les leudes d'Austrasie ne pouvant supporter d'être soumis à leur impérieuse aïeule ourdirent un complot contre elle, tandis qu'elle faisait marcher l'Austrasie et la Burgundie contre Clotaire II. Livrée par eux à ce prince, elle fut abandonnée par lui à tous les outrages, puis attachée par les cheveux, par un pied et par un bras, à la queue d'un cheval indompté, qui, dans sa course, mit son corps en lambeaux (613).

Des quatre jeunes fils de Thierry, l'un, Childebert, s'enfuit et ne fut jamais découvert, Clotaire en fit tuer deux autres, Sigebert et Corbus ; au quatrième, Mérovée, qu'il avait tenu sur les fonts baptismaux, il laissa la vie. Clotaire II règna sur les trois royaumes de 613 à 623. Sous son règne apparaissent de grands et saints personnages qui devinrent les conseillers des rois, entre autres deux seigneurs que l'Église a placés sur les autels, Eligius et Dadon (saint Eloi et saint Ouen). Clotaire, qui aimait la magnificence, voulut qu'on lui fît un siège d'or, orné de pierreries. Eloi, formé par un habile maître à l'art de l'orfèvrerie, dans lequel il éclipsa plus tard tous ses rivaux, satisfit ce désir par un ouvrage dont la beauté décida de sa fortune.

Mais, comblé d'honneurs, il en mit de côté tous les insignes, pour mener dans son haut rang une vie de prières et de mortifications. Son ami et confident, Dadon et Adon, frère de celui-ci, entraînés par son exemple, se vouèrent à la même vie. Ils devinrent évêques, l'un de Noyon, l'autre de Rouen. Saint Eloi et saint Ouen jouirent du plus grand crédit sous le règne de Dagobert Ier, à qui Clotaire, son père, donna, en 622, le royaume d'Austrasie, sous la conduite de saint Arnoulf, évêque de Metz, et du maire du palais Pépin le Vieux ou Pépin de Landen, qui furent les ancêtres de la maison carolingienne.

Arnoulf, Franc d'origine et d'illustre famille, habile dans les affaires et homme de guerre, vivait saintement. Marié, il avait eu deux fils, saint Clodulfe, qui fut évêque de Metz, et Angésile. Demandé tout d'une voix pour évêque par le peuple de Metz, et contraint d'accepter cette charge, Arnoulf se sépara de sa femme, qui se retira dans un monastère, reçut les ordres sacrés, et donna, comme évêque, les plus beaux exemples de vertu. Pépin de Landen, honoré lui-même comme bienheureux, eut deux filles, l'une, sainte Gertrude, abbesse du monastère de Nivelle, l'autre, sainte Begga ou Bègue, qui épousa Angésile, le fils aîné d'Arnoulf, mariage d'où naquit Pépin d'Héristal, père de Charles Martel, aïeul de Pépin le Bref et bisaïeul de Charlemagne.

Entouré de si bons ministres, le jeune roi Dagobert se conduisit d'abord sagement, même après la mort de son père Clotaire II, survenue en 628,

et bientôt suivie de celle de son frère Caribert, duc d'Aquitaine (631), qui réunit tous les royaumes en sa main. Mais étant venu à résider dans la Neustrie il écouta d'autres conseils, commença à s'engager hors des voies de la justice, prenant les biens de ses sujets, et même des églises, pour en remplir ses trésors. Le dérèglement de ses mœurs alla jusqu'à lui faire admettre trois reines à la fois, outre plusieurs concubines, et chasser du royaume le courageux évêque saint Amand, qui lui reprochait ses désordres. Cependant il gouvernait en roi, maintenant son pouvoir avec une fermeté qui fit fléchir toutes les résistances des factieux et tenait dociles, à ses ordres, les peuples d'au delà du Rhin. Aussi apparaît-il comme le chef de tous les Barbares établis dans les provinces de l'ancien empire d'Occident. S'il ne sut pas vaincre ses passions, il se montra du moins, dans la fin de son règne, très charitable envers les pauvres, libéral envers les églises. C'est lui qui fonda l'abbaye de Saint-Denis. Son zèle pour la justice lui fit publier une nouvelle édition de la législation des Francs, tant Ripuaires que Saliens, des Alamans et des Bavarois. Il finit sa vie dans les sentiments les plus sincères de pénitence, et en confirmant avec solennité ses donations aux pauvres, aux prêtres, aux évêques.

Dagobert Ier laissait deux fils, Sigebert II, qui régna sur l'Austrasie et s'illustra par sa sainteté, et Clovis II, roi de Neustrie et de Bourgogne. Mais, désormais, l'histoire des maires du palais prend plus d'importance que celle des rois. Pépin de

Landen gouverne en Austrasie, et, après sa mort, son fils Grimoald le remplace. Erkinoald, maire du palais en Neustrie, meurt en 659, et a pour successeur Ebroïn, ambitieux plein de talent, mais avare et cruel. Il n'y avait alors que des enfants sur le trône ; les leudes avaient ce qu'ils désiraient des rois sans pouvoir. Ebroïn entreprit de mettre un terme à cette turbulence des grands et de relever la royauté dont il disposait. Nombre de leudes furent dépouillés de leurs possessions, exilés, mis à mort ; d'autres se virent refuser le titre de comtes et de ducs quand ils possédaient de grands biens dans les provinces dont ils demandaient le commandement. En 670, Ebroïn se sentait assez fort pour proclamer un nouveau roi sans consulter les principaux de la nation. Les leudes et les évêques des trois royaumes s'armèrent contre lui, sous la direction de saint Léger, évêque d'Autun, ministre du roi d'Austrasie, Childéric II. Ebroïn, surpris sans avoir le temps de se défendre ni de fuir, fut enfermé au monastère de Luxeuil, et son roi, Thierry III, à Saint-Denis. Mais la querellere commença bientôt entre les leudes et Childéric II, devenu seul roi. Saint Léger, accusé de trop de complaisance pour les grands, et odieux à Childéric qu'il menaçait de la vengeance divine parce qu'il avait épousé sa nièce, fut relégué à Luxeuil avec Ebroïn. Là les deux ennemis se réconcilièrent. Ce fut pour peu de temps. La mort de Childéric II, tué avec sa femme et son fils par un noble neustrien qu'il avait fait battre de verges, leur ouvrit les portes de Luxeuil (673). Ebroïn jeta l'habit monastique

et réussit le premier à dégager son pouvoir, au milieu de la confusion générale des affaires. Redevenu puissant en Neustrie, il recommença la lutte au nom d'un fils supposé de Clotaire III, battit les leudes, assiégea Autun et s'empara de saint Léger, à qui il fit crever les yeux et qu'il fit ensuite décapiter, puis, abandonnant son faux roi, reprit Thierry III.

Ebroïn avait dompté l'aristocratie en Neustrie et en Burgundie, mais celle d'Austrasie n'était pas si facile à abattre. Après la mort violente de Dagobert II, assassiné en 680, les grands d'Austrasie, renonçant à des rois qui ne savaient pas les défendre, ou qui les opprimaient, avaient donné à leurs maires Martin et à son cousin Pépin d'Héristal, tous deux petits-fils de Pépin de Landen et de l'évêque Arnoulf, le titre de ducs des Francs. Nombre de leudes neustriens avaient fui en Austrasie. Une armée, sortie de ce pays pour attaquer Ebroïn, subit d'abord un échec, et Martin, attiré à une conférence, fut tué en trahison par Ebroïn. Celui-ci fut lui-même assassiné l'année suivante par un seigneur dont il méditait la perte (681). Son successeur, Berthaire, qui n'avait pas son énergie et son talent, entraîna son armée contre Pépin, mais la France romaine, comme on appelait la Neustrie, fut défaite par la France teutonique à Testry, près de Péronne (687). Cette bataille mit réellement fin à la première dynastie des rois francs. Car, si les rois mérovingiens portèrent encore ce nom jusqu'en 752, ce fut sans y joindre même une ombre de pouvoir. Désormais ce sont les Héristals qui gouvernent les trois royaumes de Neustrie, d'Aus-

trasie et de Bourgogne. Pépin d'Héristal (687-714) exerça le pouvoir avec sagesse et fermeté contre les entreprises des seigneurs et les attaques du dehors. Son fils, Charles Martel, portera encore plus haut la gloire de sa maison.

Or, tandis que, du VIe au VIIIe siècle, les puissances rivales semaient le désordre et les désastres parmi ces peuples, la foi y faisait d'admirables progrès, l'Eglise y développait son influence et son action bienfaisante et, peu à peu, elle triomphait des obstacles que lui opposèrent, non sans qu'elle-même eût à en souffrir, des mœurs encore demi-barbares. Elle enfantait de nombreux saints dans cette société, et c'est un spectacle propre à cette époque de voir, à côté de vices énormes, tant d'exemples de vertu parfaite.

Les familles royales elles-mêmes les firent plus d'une fois briller. A l'époque de Clovis, les Burgundes ou Bourguignons étaient encore ariens. Leur roi Sigismond, successeur de Gondebaud, fut converti à la vraie foi par saint Avit, évêque de Vienne, et son retour prépara celui de la nation, qui, d'ailleurs, passa peu après sous la domination franque. Sigismond ne fut pas sans reproches, il se souilla même d'un meurtre, en faisant mourir son propre fils, calomnié par sa belle-mère, mais il expia ce crime par la pénitence, par les malheurs qui suivirent sa défaite et où il montra de sublimes vertus qui l'ont fait honorer comme saint. Sainte Clotilde vivait encore, et son petit-fils Clodoald se sanctifiait dans un monastère, quand une autre

reine franque, Radegonde, princesse Thuringienne, épouse de Clotaire Ier, remplissait tour à tour le monde et le cloître des merveilles de sa sainteté. Après avoir fait entrer à la tour dissolue de son époux des saints illustres, tels que saint Eloi et saint Ouen, elle continuait du fond du monastère de Sainte-Croix, où elle s'était enfermée, à lutter par ses extraordinaires mortifications et par ses démarches contre les maux causés par Frédégonde. La sœur de sainte Clotilde, sainte Chrome, vouait à Dieu sa virginité. Pour les fils de Clotaire Ier, tandis que saint Gontran honorait le trône par ses vertus, Ingonde, première femme de son frère Charibert, répudiée par lui, allait se sanctifier dans la retraite, aidée des conseils de saint Grégoire de Tours, et y terminait sa vie en léguant ses biens aux églises. Sigebert II, fils de Dagobert Ier, est honoré comme saint par l'Eglise. Son frère Clovis II avait épousé Bathilde, née d'une illustre famille d'Anglo-saxons, mais d'abord vendue comme esclave au maire du palais Erkinoald, qui, après l'avoir traitée comme une servante, voulut ensuite l'épouser. Devenue reine par son mariage avec Clovis II, sainte Bathilde n'usa de son pouvoir que pour faire du bien, vénérant les évêques, soutenant les monastères, prodiguant les aumônes et, quand ses fils furent en âge de régner, elle se retira au monastère de Chelles, fondé par elle près de Paris, où elle passa ses dernières années dans tous les exercices de la vie religieuse. A la mort de son père le bienheureux Pépin de Landen, sa fille, sainte Gertrude, alors âgée de quatorze

ans, avait déjà déclaré qu'elle ne voulait pas d'autre époux que Jésus-Christ. Sa mère, sainte Ittuberge, lui coupa elle-même les cheveux et la fit consacrer vierge par les évêques. Dagobert II, fils de Sigebert II, est lui-même honoré comme saint en plusieurs endroits. Deux de ses filles, Irmine et Adèle, devinrent abbesses de monastères et s'illustrèrent par leurs vertus.

Les familles nobles offrent le même contraste. Tel, le duc Chrodin, du temps de Childebert Ier, considéré comme le père des pauvres, le bienfaiteur des églises et des clercs. Sans doute de pareils exemples n'étaient pas les plus fréquents ; encore est-ce une chose extraordinaire de les rencontrer chez les chefs d'une nation naguère idolâtre et barbare, toujours remuante et guerrière. Plus tard, ce sont tous les membres d'une même famille qui les donnent. Sous le règne de Clovis II, saint Adabald, un des principaux seigneurs de la cour de ce prince, et son épouse, sainte Rictrude, donnent le jour à quatre enfants qui, tous les quatre, se consacrent à Dieu et sont honorés au même titre que leurs parents. Sainte Salaberge, fille du duc Gondoin, au temps de Pépin d'Héristal, successivement modèle d'une pieuse mère de famille et d'une sainte abbesse, conduit au même honneur par ses vertus et ses conseils son père Gondoin, Bodon, son frère, Blandin, son mari, Austrude, sa fille, et ses deux fils Eustase et Boudoin.

Les désordres ne manquaient point dans le clergé, l'épiscopat lui-même n'en fut pas exempt, par contre-coup des factions et des luttes qui désolaient

les royaumes, des passions violentes qui s'agitaient de toutes parts. Mais peut-être ne vit-on jamais à une autre époque un plus grand nombre d'illustres et saints évêques. Conseillers et modérateurs des princes, réformateurs des mœurs, gardiens vigilants de la discipline, soutiens des populations éprouvées, ils eurent la plus grande part, sous la direction des papes, dans la transformation de cette société encore à demi-barbare en une France chrétienne. Après saint Germain d'Auxerre, le protecteur de sainte Geneviève, et saint Remi de Reims, père de la monarchie française, une foule d'autres se succèdent. La liste en serait trop longue, il suffira de citer certains noms. Saint Médard, fils d'un seigneur Franc, sacré évêque par saint Remi vers 530, établit son siège à Noyon et gouverna simultanément l'église de Tournai. Vénéré par sainte Radegonde, visité par le roi Clotaire Ier, dans sa dernière maladie, il effaça la pompe de ses obsèques par les miracles qui l'accompagnèrent. Saint Fortunat, évêque de Poitiers, est resté célèbre par son rôle auprès de sainte Radegonde et par les hymnes sacrées qu'il composa. A la même époque, saint Agricole de Châlon, issu d'une famille de sénateurs, se distingue par sa prudence, sa vie austère et son rare génie ; saint Aubin, évêque d'Angers, mérite de ressusciter un mort et de rendre la vue à trois aveugles ; saint Lubin, fils de laboureurs, tiré de son monastère par décret du roi Childebert, illustre le siège de Chartres ; saint Germain, abbé d'un monastère, est élevé à celui de Paris, jouit d'une haute influence sur ce même roi, et multi-

plie les prodiges de sa charité que Dieu couronne par des miracles. Ils ont pour contemporains saint Léonce de Bordeaux, saint Euphrone de Tours, saint Paterne d'Avranches, saint Nicet de Trèves, dont on a déjà vu le grand rôle. Saint Grégoire, issu d'une famille sénatoriale, élu par tout le clergé et la noblesse de Tours, et contraint par le roi Sigebert Ier et Brunehaut, succède à saint Euphrone; il se montre docte, ferme et courageux pontife, et laisse de nombreux ouvrages d'histoire. La vie de son ami, saint Salvius d'Albi, est une merveille d'austérité et d'une charité qui le faisait se dépouiller de tout. Le Mans avait saint Domnole, Bourges saint Félix, Cahors saint Maurice, Limoges saint Ferréol, Nantes saint Félix, d'une des plus nobles familles d'Aquitaine, dont l'éloquence adoucit plus d'une fois les comtes Bretons que n'arrêtait pas la puissance des armes, et qui fit servir ses grandes richesses à de grands travaux d'utilité publique. Saint Licinius (saint Lézin) était parent de Clotaire II, qui le fit comte et duc d'Angers, et lorsqu'il dut céder aux vœux du clergé de cette ville en acceptant l'épiscopat, Clotaire II, ne voulant pas priver l'Etat de ses services, le fit maire de son palais, charge qui n'avait d'ailleurs pas alors l'importance qu'elle prit plus tard. La douceur de saint Lézin gagnait les pécheurs les plus endurcis ; indulgent pour tous les coupables, il se traitait lui-même avec une grande rigueur. Il n'y a plus à nommer saint Eloi, évêque de Noyon, saint Ouen, évêque de Rouen, saint Amand, évêque de Trèves. A Bourges, saint Sulpice, de noble famille,

succédant à saint Austrégésile qui l'avait formé, joignait les austérités d'un solitaire à un zèle qui, soutenu par des miracles, amenait la conversion de presque tous les Juifs de la ville, et se rendait célèbre par son inépuisable charité. A l'époque où saint Léger soutenait la lutte contre Ebroïn, saint Préject (saint Priest) d'Auvergne avait aussi à se défendre contre le cruel maire du palais; saint Ansbert, chancelier de Clotaire III, fuyant la cour, était tiré de son monastère pour occuper le siège de Rouen ; saint Déodat (saint Dié) de Nevers, déposait, lui, une charge où il rencontrait trop de contradictions, pour aller se cacher dans un monastère qu'il fonda sur les rives de la Meurthe. Non seulement les saints évêques de ce temps prêchaient les populations dont les guerres désastreuses desséchaient la foi, non seulement ils intervenaient dans les affaires publiques pour y faire régner la justice et l'esprit de douceur, mais ils fondaient en même temps dans leurs écoles épiscopales et presbytérales des centres d'influence d'une incalculable puissance. Les révolutions, succédant aux invasions, avaient balayé les établissements d'instruction, découragé les intelligences, et auraient fait reprendre au peuple le chemin de la barbarie. L'Eglise sauva l'esprit humain. Dès la fin du VIe siècle, au milieu d'agitations formidables, un immense réseau d'enseignement s'étendait sur toute la France.

Les conciles, autre moyen puissant d'action, revêtent à cette époque une forme particulière. Les rois et les princes sont les premiers à en provoquer

la réunion, ils en confirment les décisions par leur autorité. Le nombre de ces conciles égale leur importance. Il s'en tient à Orléans (533), à Clermont (535), à Orléans de nouveau en 541 et 549, à Paris en 557 et en 573, à Mâcon en 581, à Valence en 584, à Mâcon en 585, à Paris en 614, à Reims en 625, à Châlons en 650. Ce ne sont pas les seuls. D'autres se réunissent à Lyon, à Epaonne, à Agdes, à Arles, à Carpentras, à Vaison, à Orange, etc. Dans la situation des Gallo-romains en face des Barbares, leurs vainqueurs, devant l'incapacité où sont les peuples nouveaux venus à se tracer une voie de civilisation, au milieu du conflit des intérêts les plus opposés et des passions violentes, les grands évêques qui occupaient la plupart des sièges épiscopaux eurent à remplir dans ces conciles un rôle de modérateurs, à faire pénétrer peu à peu l'esprit chrétien dans la législation civile, avec le concours des princes associés à leurs délibérations, à en imprégner l'esprit public et à l'imposer dans la mesure possible par leurs prescriptions. Faire respecter le lien sacré du mariage, tempérer la rigueur de l'autorité paternelle en lui conservant la vigueur nécessaire, adoucir la condition des esclaves, des vaincus, des serfs, contenir les excès du pouvoir et lui assurer la soumission des peuples, maintenir l'autorité de l'Eglise et défendre l'ordre ecclésiastique exposé lui-même à de grands dangers, mêlé qu'il était à une société en effroyable fermentation, recruté désormais dans les rangs des envahisseurs barbares, et risquant à toute heure d'être opprimé dans son élection :

toutes ces questions et d'autres encore appelaient une intervention constante de l'Eglise et se résolvaient par ses soins.

Les moines sont pour elle d'ardents auxiliaires dans cette œuvre de la civilisation des barbares et de la formation d'une Gaule chrétienne. Ils sont un ferment dont l'activité soulève cette masse. Le développement intense et l'institution monastique dans les royaumes francs, à cette époque, est révélateur de la transformation qui s'y opère. Elle ne produit pas moins de saints que l'épiscopat, dont les membres ont souvent été formés par elle. Saint Ebrodulf ou Evroult, seigneur de la cour de Childebert Ier, renonce au monde, distribue tous ses biens aux pauvres, et se retire dans la forêt de Lisieux, où l'on voit se former quinze cents cellules autour de la sienne, sans parler de treize monastères qu'il bâtit ailleurs. A la même époque, saint Pourçain, en Auvergne, saint Califère ou Calais, dans le Maine, saint Junien et saint Léonard, dans le Limousin, saint Seine, dans le pays de Langres, fondent des monastères autour desquels se sont formées les villes qui portent leur nom. Un contemporain de saint Grégoire de Tours, saint Senoch, de Tiffauges en Poitou, renouvelle toutes les austérités des anciens solitaires. Saint Léobard, à Marmoutiers, saint Julien, à Limoges, saint Eparchius (Saint Cybar) à Angoulême, saint Hospice, en Provence, et plusieurs autres, vivent reclus comme lui. Saint Aurélius (Saint Yrieix), élevé à la cour de Théodebert II, fonde près de Limoges un monastère, dont la ville formée près de

lui porte le nom, s'illustra par ses miracles non moins que par son zèle à défendre les peuples opprimés. Un de ses disciples, saint Oulfroi ou Valfroi, que plusieurs autres suivent, imite la merveilleuse pénitence des anciens stylites orientaux. Le monastère de Luxeuil, fondé par saint Colomban, est un séminaire de saints évêques et de missionnaires. Saint Riquier, dont Dagobert Ier écoutait les instructions, établissait dans le Ponthieu un monastère fameux qui prit plus tard son nom. Saint Bavon, enterré dans l'église du monastère de Gand, devenue la cathédrale de cette ville sous son vocable, avait été tiré d'une vie licencieuse par saint Amand. Fait prêtre et retiré dans un monastère, il ne quittait pas le cilice, n'avait pour siège et pour oreiller qu'une pierre et tenait ses pieds dans des entraves. Avant de mourir, il se fit murer dans sa cellule. Saint Ouen, sacré évêque de Rouen, sous Clovis II, en 640, en même temps que saint Eloi, rivalisait avec son ami, pour encourager les saints abbés. Avec son appui, saint Germer, conseiller de Dagobert, fondait près de Beauvais le monastère auquel son nom est attaché ; saint Vandrégésile ou Wandrille, parent de Pépin d'Héristal, arraché une première fois par Dagobert à sa retraite, construisait dans le pays de Caux un des plus fameux monastères qu'il y eut alors dans les Gaules; saint Philibert, après avoir aussi passé par la cour, érigeait celui, non moins célèbre, de Jumièges, en l'honneur de la Sainte Vierge. On voit encore saint Ciran, échanson du roi, renoncer au monde et fonder

deux monastères dans le Berry. Enfin, pour suppléer à beaucoup d'autres traits par un seul, il y avait, en ce septième siècle, dans la ville de Vienne et ses environs, plus de douze cents moines et près de trois cents religieuses, outre une soixantaine de communautés de clercs et de personnes de piété, répandues dans le diocèse. Des exemples si multipliés, souvent donnés par de hauts personnages, témoignent d'une réaction triomphante, opposée aux désordres et aux vices de l'époque, et l'on comprend aisément quelle profonde et salutaire influence ils durent avoir.

Les monastères ne sont pas seulement des oasis de sainteté. Ils s'adjoignent des écoles qui rivalisent avec celles des évêques et des prêtres. Chaque monastère a la sienne, où fils de seigneurs et enfants du peuple viennent puiser, avec l'instruction, l'adoucissement des mœurs barbares et les vertus chrétiennes. Les moines eux-mêmes, en grand nombre, s'adonnent à l'étude de l'Ecriture et des Pères ; beaucoup d'entre eux s'appliquent à copier les chefs-d'œuvre de l'antiquité. L'étude du grec est partout florissante. Cette continuelle activité de l'esprit réclamait de riches bibliothèques, aussi le soin de les former occupait-il aussi les moines. Les religieuses elles-mêmes apprenaient à copier les livres.

Quand l'ordre du récit ramènera l'histoire de l'Eglise chez les Francs au temps des derniers maires du palais, cette prospérité de l'Eglise franque aura pâli : Charles Martel et les plus puissants seigneurs auront livré les sièges épiscopaux à des

sujets indignes, leurs créatures ; la discipline aura partout chancelé, et la science avec elle ; il faudra, pour enrayer cette décadence, la sollicitude et le génie d'un Charlemagne.

L'Espagne, au vie siècle, était occupée par trois puissances, mais très inégalement : les empereurs d'Orient y possédaient encore quelques villes ; les Suèves étaient établis dans la Galice, tout le reste du pays vivait sous la domination des Wisigoths.

Les Suèves, sortis de la Germanie, s'étaient unis aux Burgundes, aux Vandales et aux Alains pour envahir les Gaules ; ils étaient passés en Espagne avec ces deux peuples et avaient fondé, sous la conduite d'Hermanric, au nord-ouest de la péninsule, un royaume qui s'étendit sur la Lusitanie. Les Suèves étaient Ariens. En 551, leur roi Cararic, voyant son fils Théodomir proche de la mort, recourut à l'intercession de saint Martin de Tours, dont la puissance était bien connue. Les reliques du saint guérirent le jeune prince. Ce fut l'occasion du retour du peuple à la vraie religion. Cararic se convertit à la foi que saint Martin avait si admirablement professée, et bâtit une magnifique église en son honneur. La conversion des Suèves fut principalement l'œuvre d'un autre saint Martin, originaire de Pannonie comme celui de Tours, et que la Providence amena en Galice en ce moment. Dès les années suivantes on voit des conciles se tenir à Lugo et à Braga pour la restauration de la foi et de la discipline (562-572). Des légats du pape sont présents au dernier. Peu d'années après

(585), le royaume des Suèves fut absorbé par celui des Wisigoths.

Pendant que la foi se relevait chez les Suèves, elle continuait d'être persécutée par leurs puissants voisins, infectés d'arianisme. Cependant l'heure du retour était désormais proche aussi pour eux. En 572, l'élection avait porté Lévigilde au trône. Afin de perpétuer la royauté dans sa famille, et d'élective la rendre peu à peu héréditaire, il proclama roi ses deux fils, Herménégilde et Récarède, et partagea le royaume en trois. Lévigilde garda Tolède pour capitale, Séville devint celle d'Herménégilde, on en construisit une nouvelle pour Récarède. Ces deux princes étaient nés d'un premier mariage. Après la mort de leur mère, le roi Lévigilde avait épousé Goswinde, veuve du roi Athanagilde, qui avait marié ses deux filles, Galswinde et Brunehaut aux rois Chilpéric et Sigebert. Herménégilde épousa la princesse Ingonde, fille de Sigebert et de Brunehaut. Ingonde était fermement attachée à la foi catholique; Golswinde, sa grand' mère, était une arienne fougueuse. Elle fit d'abord bon accueil à Ingonde, mais bientôt la question religieuse les divisa. Ingonde, pressée par Golswinde de se faire rebaptiser, résista courageusement à des traitements indignes ; elle entreprit même de convertir son époux Herménégilde et elle y réussit. Cette conquête glorieuse coûta à l'Espagne beaucoup de difficultés, et même du sang. Léovigilde, ayant appris la conversion du roi son fils, entra dans une violente colère, et, échauffé par Golswinde, commença contre les

catholiques une persécution ardente. Plusieurs furent dépouillés de leurs biens et bannis, des évêques prirent le chemin de l'exil, il y eut des supplices et des exécutions. Mais la fureur royale s'emportait surtout contre Herménégilde et Ingonde, qu'on avait juré de perdre ou de faire apostasier. Léovigilde rassembla une armée contre le roi son fils, qui se mit en défense. Herménégilde, trahi par les Grecs, à qui il avait demandé du secours, s'enfuit de Séville à Cordoue, et, finalement, n'eut d'autre ressource que de se rendre à son père, sur la promesse de lui pardonner, que celui-ci lui fit porter par son frère Récarède. Mais le père, oubliant aussitôt son serment, dépouilla son fils des ornements royaux, le fit affubler de haillons et le jeta dans un cachot. Herménégilde s'y sanctifia par la prière et les exercices de pénitence, et, peu après, sur son refus de communier de la main d'un évêque arien, il eut la tête fendue d'un coup de hache. Lévigilde se repentit ensuite de son crime, mais il mourut obstiné dans l'erreur.

Son fils Récarède lui succéda (581-601). Ce prince, dont l'éducation avait été confiée par Ingonde à saint Léandre, l'illustre évêque de Séville, et beau-frère de Lévigilde par la première femme de celui-ci, suivit l'exemple de son saint frère Herménégilde, dès le commencement de son règne. Par ses sages avis plus encore que par autorité il détermina les évêques ariens à se faire catholiques, opéra la conversion de son peuple et acheva celle des Suèves. L'empire des Wisigoths vit alors

se développer une vie religieuse intense pendant un siècle, comme en témoignent particulièrement les dix-huit conciles qui se réunirent à Tolède durant cette période. Dans le troisième (589) qui suivit presque immédiatement le baptême de l'Espagne catholique, et sous Récarède, outre les décisions touchant la foi et la discipline, on voit apparaître le merveilleux accord de l'Eglise et de l'Etat : l'Etat protégeant l'Eglise, l'Eglise donnant à la puissance civile, par sa consécration, l'inviolabilité et le respect. La puissance de cet accord assurera à l'Espagne une féconde histoire pendant de longs siècles et lui conservera la paix intérieure, même lorsque, au XVI[e] siècle, les autres nations européennes seront déchirées par leurs divisions religieuses. Si cet accord se relâche ou est momentanément brisé, la rupture laisse la nation comme paralysée en face de dangers redoutables.

Cependant, comme chez les Francs, la conversion ne transforma pas subitement les mœurs, surtout celles des puissants. Après Récarède, sept rois avaient péri de mort violente, et les ambitions furieuses mettaient le trône à l'encan. Ce fut alors qu'au quatrième concile tenu à Tolède, en 633, l'Eglise, venant au secours du pouvoir public éperdu, il fut convenu entre les évêques et les rois que les conciles de Tolède seraient désormais des assemblées nationales en même temps que religieuses, où il serait pourvu à la sécurité de l'Etat. On voit, en effet, ces conciles, après s'être occupés des questions d'ordre eccle-

siastique, donner leurs soins à corriger les abus, à apaiser les troubles politiques, et s'efforcer de rendre impossibles les révolutions qui enlevaient au gouvernement la force et la stabilité, mais aussi, en le protégeant contre les entreprises révolutionnaires, tracer aux rois eux-mêmes de stricts et sacrés devoirs et veiller avec fermeté à leur accomplissement. La constitution politique de la nation fut réglée par un de ces conciles. Le mode électif de la royauté ne pouvait être changé : on en restreignit du moins les limites, en statuant que le roi serait toujours choisi dans la plus haute aristocratie des Goths, et que l'élection appartiendrait aux seuls évêques et seigneurs. La grande préoccupation de l'Espagne catholique, dès son origine, fut de sauvegarder son unité religieuse. Cette unité religieuse la sauvera dans les crises périlleuses, comme, au contraire, l'anarchie des croyances perdra les nations assez aveugles pour en faire fi. Un de ces conciles, vers 636, lança un anathème spécial contre les rois qui souffriraient les Juifs et les infidèles dans leurs Etats. Enfin, pour rendre la puissance royale plus majestueuse et plus inviolable, les conciles ajoutèrent à l'élection la cérémonie du sacre.

Dans cette période florissante, l'Espagne compte des saints illustres par leurs vertus, leur savoir et leurs immenses services. Saint Léandre eut la gloire de ramener son pays à la foi. Il fut le premier auteur de la liturgie mozarabique. Son frère, saint Isidore de Séville, ne fut pas seulement un grand et magnanime évêque, père et

consolateur de son peuple, mais encore, par la profondeur de sa science et de son génie, il devint la lumière de l'Eglise d'Espagne, et même, comme le dit un concile de Tolède, celle de l'Eglise. Il a été mis par elle au rang de ses Docteurs. Saint Fructueux, de race royale et fils de général d'armée, après avoir donné ses biens aux pauvres, aux églises, à ses esclaves, qu'il mit en liberté, établit d'abord des monastères où hommes et femmes affluèrent en si grand nombre que le gouverneur de la province s'en plaignit au roi. Elevé au siège de Braga, il y fit briller toutes les vertus. Deux autres saints évêques, du nom d'Eugène, se montraient dignes successeurs de saint Léandre. Après eux, saint Ildefonse, qui leur succéda vers 660, se rendit célèbre par ses grands travaux. Son traité sur la perpétuelle virginité de Marie a puissamment contribué à répandre en Espagne une ardente dévotion envers la sainte Mère de Dieu. Saint Julien, élu archevêque de la même ville en 680, conseiller et plus tard historien du vieux et pieux roi Wamba, illustré par ses guerres, ne jeta pas un moins vif éclat que ses prédécesseurs.

Avec Wamba se termine l'ère de prospérité et de gloire de l'Eglise d'Espagne au VIIe siècle. L'ombre descend sur elle et s'ouvre une période de décadence. Des rois issus des Grecs sont élevés au trône au mépris des traditions et des lois nationales ; les Juifs et les infidèles même ont accès à la cour. Vitiza (701-710), après d'heureux débuts, se livre à de honteuses débauches, et les grands

seigneurs imitent son exemple ; il maltraite le clergé, et non seulement il permet, mais il ordonne que les clercs s'affranchissent de la continence ; le clergé se relâche, d'autant qu'on y admet maintenant des Barbares ; l'ignorance se répand, les mœurs s'altèrent ; l'unité religieuse se rompt... et les Musulmans sont aux portes.

La conversion des peuples de la Grande-Bretagne ne fut pas une œuvre moins belle.

En 429, le pape saint Célestin Ier avait envoyé des missionnaires chez les Bretons pour arrêter l'hérésie pélagienne qui y faisait d'alarmants progrès. Saint Germain d'Auxerre était à leur tête. Durant cette mission, il apprit que l'Irlande comptait elle aussi un assez grand nombre de chrétiens et qu'un missionnaire zélé y pourrait établir la plus florissante Eglise. Pallade y fut envoyé, mais ne réussit que médiocrement. Dieu avait des vues sur un autre des compagnons de saint Germain, l'illustre Patrice, le véritable apôtre des Irlandais. Né en Armorique vers 387, Patrice, emmené en Irlande comme esclave, y avait préludé à sa vie de moine et d'apôtre ; puis, fugitif dans la Gaule, et formé à la vie monastique dans les couvents qui y florissaient, il avait été distingué par saint Germain d'Auxerre et choisi pour la grande mission d'Angleterre de 429. En 432, encouragé par le pape, il entreprit la conversion entière de l'Irlande. Jamais mission ne fut plus extraordinaire ; la parole de Patrice, tour à tour suave et terrible, pénétrait les âmes invinciblement : la

foule, les princes, jusqu'aux druides, subirent le joug de Jésus-Christ. Dès 465 l'île entière était chrétienne, et commençait cette carrière de foi et d'intrépidité que n'ont pu briser ni l'effort des siècles ni la sanglante violence des persécutions. Une autre belle figure de la sainteté irlandaise est celle de sainte Brigitte, vierge et abbesse, morte en 525. Son influence fut considérable dans toutes ces régions qui l'ont fait honorer comme une patronne de l'Irlande. Un nombre infini de monastères s'y fonda dès le ve siècle, et on verra de ces monastères sortir, par émigrations successives, les missionnaires qui évangélisèrent l'Italie, les Gaules et jusqu'à la Germanie. C'est d'un de ces monastères, celui de Bangor, que sortait, vers l'an 575, l'illustre moine saint Colomban, pour évangéliser la Gaule, fonder dans les Vosges l'abbaye de Luxeuil, puis en Italie celle de Bobbio, et donner à l'ordre monastique cette *règle*, qui, plus sévère et moins large que la règle bénédictine, lui disputa quelque temps l'empire et s'étendit merveilleusement. L'Irlande convertie convertit elle-même le nord de la Bretagne, l'Ecosse actuelle. Ce fut surtout grâce à la mission de trente-quatre années du moine saint Colomban, l'apôtre de la région. Le centre d'où partaient les missionnaires était le monastère construit par lui dans l'île de Hy ou Iona (I-Kollwkill). L'Eglise nouvellement fondée conserva longtemps l'empreinte de son origine monastique. Les membres du clergé étaient tous moines ; le gouvernement suprême resta entre les mains

des abbés d'Iona jusque pendant le VIII[e] siècle.

Pendant que le christianisme se répandait ainsi dans la Bretagne du nord, le sud agonisait, on l'a vu, sous la terrible étreinte des Anglo-saxons. Le clergé breton et les moines très nombreux auraient pu entreprendre la conversion des envahisseurs. Ils se dérobèrent à cette tâche apostolique et préférèrent émigrer ou s'enfoncer dans les montagnes vers l'ouest et le nord. Mais la Providence préparait pour la conversion des farouches Anglo-saxons et pour la formation de la nouvelle Angleterre catholique au VI[e] siècle d'autres et plus puissants moyens.

Un jour, le diacre Grégoire, qui devait peu après devenir l'illustre pape saint Grégoire le Grand, vit sur un marché de Rome exposés et vendus à l'encan une troupe d'esclaves. A leur vue, frappé de la beauté de leur visage, de la blancheur de leur teint, il s'informa de leur patrie et de leur religion. Le marchand lui répondit qu'ils venaient de l'île de Bretagne et qu'ils étaient païens. Alors, poussant un profond soupir : « Quel malheur, s'écria-t-il, que le père des ténèbres possède des êtres d'un visage si lumineux, et que la grâce de ces fronts réfléchisse une âme vide de la grâce intérieure ! » Le marchand avait dit au saint diacre que ces esclaves étaient des Angles (*Angli*) : « Eh bien, s'était écrié Grégoire, il faut qu'ils deviennent des *anges* (*angeli*) dans le ciel ! » Et, plein d'ardeur, il alla demander au pape Pélage II la permission de s'en aller prêcher la foi aux Anglo-saxons. Mais le saint diacre

était déjà la lumière et le soutien de l'Eglise ; la population de Rome et de l'Italie le réclama avec larmes et supplications, force fut au pape de le retenir, et la mission fut ajournée. Dieu, néanmoins, continuait à préparer son œuvre ; une princesse Franque, Berthe, devenait l'épouse du roi de Kent, Ethelberth, et les premières semences de la foi étaient silencieusement répandues sur ce sol ravagé et devenu stérile après avoir porté le surnom glorieux d'*île des saints*.

En 590, Grégoire était pape, et, six ans plus tard, au milieu de l'océan d'affaires, de soucis et de dangers où il était submergé, il ne perdait pas le souvenir de ces Angles dont il avait juré de faire des anges pour le ciel. En 596, il fit partir de Rome une troupe de missionnaires à la tête desquels il plaça le moine Augustin, et les adressa à la pieuse Berthe et à son époux Ethelberth, païen encore, mais déjà subjugué par les vertus de son angélique épouse. « L'histoire de l'Eglise, dit Bossuet, n'a rien de plus beau que l'entrée du saint moine Augustin dans le royaume de Kent, avec quarante de ses compagnons, qui, précédés de la croix et de l'image du grand Roi Notre Seigneur Jésus-Christ, faisaient des vœux solennels pour la conversion de l'Angleterre. » Augustin était porteur de nombreuses lettres de recommandation ; Charibert, le roi des Francs, la reine Brunehaut s'étaient intéressés à son entreprise, et, sur le sol anglais, il trouvait une ardente catholique toute prête à le seconder. Berthe, reine de Kent, avait déjà à Cantorbéry, résidence royale, une église

catholique; Ethelberth la laissait libre de suivre sa religion, et grâce à sa prière le prince saxon reçut honorablement Augustin et ses compagnons, et en échange obtint bientôt de Dieu le don inestimable de la foi. Le roi de Kent fut baptisé en 597, dix mille de ses sujets le suivirent dans sa conversion; la nouvelle Eglise d'Angleterre était fondée. Du royaume de Kent la sainte contagion de la foi se répandit rapidement dans le reste de l'Heptarchie, le seul royaume de Sussex restait à convertir, et ce fut fait en 600. Le pape saint Grégoire, informé de ces succès, en conçut une joie immense et s'occupa de suite de la première organisation de sa précieuse conquête.

Le siège de Cantorbéry fut créé par lui et donné au moine Augustin, qui avait reçu auparavant l'onction épiscopale des mains de saint Virgile d'Arles. «Nous voulons, lui écrivit saint Grégoire, que tous les évêques de la Grande Bretagne vous soient soumis, nous vous en commettons entièrement le soin, mais vous n'aurez aucune juridiction sur les évêques des Gaules.» De Cantorbéry la foi se répandit dans le reste de l'Angleterre, grâce au zèle des missionnaires, grâce surtout à la sollicitude de la papauté. Un évêché fut créé à Londres, un autre à Rochester. Le Northumberland reçut la foi grâce à une autre sainte princesse, Edelberge, fille d'Ethelberth et épouse du roi Edwin. Edwin se fit baptiser avec ses fils, ses thanes, et jusqu'aux prêtres des faux dieux, et un évêché nouveau fut fondé à York, dont l'évêque Paulinus fut le premier titulaire. Du Northumber-

land, le christianisme gagna dans l'Est-Anglie et chez les Merciens.

Ce fut un roi des Northumbriens, Oswi, qui, après une grande victoire sur leurs rois Penda et Ethelrick, profita de ses succès en faveur de l Evangile, et leur fit envoyer comme évêque le prêtre Dimna. Cette défaite de leurs princes et la victoire du christianisme marquent la fin de l'idolâtrie dans la Grande-Bretagne et le règne définitif de Jésus-Christ.

Cette conquête de l'Angleterre à la foi ne s'accomplit d'ailleurs point sans difficultés ni orages. Dès le temps d'Augustin ces luttes se firent jour et entravèrent l'œuvre des missionnaires. Les anciens bretons catholiques, les moines eux-mêmes, qu'on a vus refoulés dans les montagnes de l'Ouest, ne regardèrent pas sans défiance et sans dépit l'œuvre d'évangélisation chez leurs vainqueurs ; un esprit national mal compris leur faisait redouter la suprématie d'Augustin, et leur entêtement dans des usages particuliers suscitaient de leur part de continuels désaccords. Les successeurs d'Augustin eurent beaucoup à en souffrir. Ces démêlés enfin apaisés, restait une difficulté sur laquelle la résistance se montrait plus opiniâtre. C'était la divergence des coutumes romaines et celtiques. Les moines de l'Irlande méridionale se soumirent les premiers aux usages romains, notamment au cycle pascal ; l'Irlande septentrionale, dominée par l'influence des moines de Hy, resta rebelle. Dans l'Angleterre la même division existait. Les papes, que cette obstination contristait, écrivaient aux

églises anglo-saxonnes (640), mais sans succès. La résistance ne cessa qu'en 664, et voici comment. L'évêque d'York, saint Wilfrid, qui avait longuement étudié en Gaule et en Italie les usages romains, demanda une conférence publique où se discuterait le meilleur parti à embrasser par les églises de l'Angleterre. Telle fut la clarté et la force de son argumentation que tous les évêques bretons se rendirent, le roi Oswi émit l'avis qu'il fallait obéir à Pierre et se garder de « contredire ce portier du ciel ». En 703, saint Adamnan introduisit les rites romains dans l'Irlande septentrionale, et le prêtre Egbert les fit même adopter par les plus fougueux opposants, les moines de Hy. Les Bretons Cambriens cédèrent les derniers en 770.

L'acte de soumission provoqué par saint Wilfrid dans la conférence du Phare fut comme le signal de la prospérité et de la gloire de l'Eglise d'Angleterre : les relations avec Rome furent si continuelles et si étroites, l'affection filiale des Anglais pour Rome si sincère et si efficace, que lorsqu'un jour (668), il s'agit de pourvoir au siège de Cantorbéry, les Anglais demandèrent un titulaire au pape saint Vitalien, qui leur envoya Théodore, sacré évêque de sa propre main. Avec saint Théodore on parvient à l'organisation dernière et puissante de l'Eglise anglo-saxonne. Il parcourut toute l'Angleterre, régla les pénitences, organisa les paroisses qui, jusque-là, n'étaient, ainsi que les églises cathédrales, que les monastères eux-mêmes. Et afin que cette œuvre d'organisation fût plus universelle et

mieux unie, il rassembla un concile national à Herefort en 673. Pendant ce temps le saint missionnaire Wilfrid, devenu archevêque d'York, mettait à profit les persécutions et les exils dont l'animosité des moines celtiques et les rancunes des princes ne cessaient de l'affliger, pour continuer dans le sud, au milieu des derniers Saxons idolâtres, ses travaux évangéliques et pour se rendre à Rome auprès de la papauté, protectrice de tous les opprimés. Deux fois chassé de son siège, deux fois il y fut replacé par les papes Agathon et Jean VII.

A ces deux grands apôtres de l'Angleterre s'ajoute le nom de saint Thomas Biscop. Ardent promoteur de la perfection monastique, de la science religieuse, des sciences et des arts ecclésiastiques, Thomas Biscop passa sa vie à parcourir les monastères pour y introduire la règle bénédictine et y faire fleurir la culture intellectuelle en même temps que la sainteté. Dans les six voyages qu'il fit à Rome il rapporta à son pays, avec les reliques des saints, les idées et les coutumes romaines. Le chant et la liturgie de Rome furent enseignés à l'Eglise d'Angleterre par un chantre de Saint-Pierre, Jean, que Thomas Biscop avait emmené avec lui. Imitateur des autres saints évêques, saint Cuthbert de Cantorbéry doit être regardé comme l'un des plus puissants apôtres de l'Angleterre. La rapidité du récit oblige à passer sous silence d'autres noms glorieux. Il faut cependant mentionner le vénérable Bède (675-735), l'un des plus saints religieux et des plus savants hommes

de son temps. Bède passa sa vie dans les monastères, et ses puissantes études nous ont laissé des fruits précieux. A ses commentaires sur l'Ecriture, ses homélies, ses nombreux traités sur la poésie, la grammaire, la musique, les mathématiques s'ajoute son *Histoire de l'Eglise d'Angleterre*, mine historique d'une admirable richesse, travail de première valeur qui lui a mérité le nom de « Père de l'histoire ». Bède fut le précepteur et l'ami d'Alcuin ; la sûreté de sa doctrine en même temps que la sainteté de sa vie lui ont fait, le premier des rejetons de la race barbare, conquérir une place parmi nos Pères et nos Docteurs.

Toutes ces gloires monastiques valurent à l'Eglise anglo-saxonne une ère de prodigieuse prospérité. Les rois rivalisaient de zèle et de sainteté avec les moines, et souvent, après les tumultes de leur vie guerrière, échangeaient, à l'exemple d'Ina, le roi conquérant de l'Ouest, la pourpre royale contre le froc religieux. Rome devenait le centre de toutes les affections comme le but de tous les pieux pèlerinages ; la foule comme les princes, les laïcs comme les moines, toutes les conditions comme tous les sexes allaient rendre hommage au vicaire de Jésus-Christ. Telle était l'influence des Anglais à Rome qu'un quartier de la ville portait leur nom, *Vicus Saxonum*, qu'un cimetière leur fut attribué, et qu'une vaste école, *Schola Saxonum*, fut fondée pour eux.

Cette prospérité et cet éclat ne furent pas sans tristesse et sans nuages. La fin du VIIe siècle voit les plus graves abus ternir la belle et vigoureuse Eglise

de l'*Ile des Saints*. La discipline se relâche, les décisions du concile d'Herefort cessent en partie d'être observées, et aucun autre concile ne se tient pour remédier aux désordres qui s'introduisent. Les pèlerinages dégénèrent souvent en licence, et, symptôme plus inquiétant, la liberté des ordinations subit de graves atteintes de la part des seigneurs. Les monastères envahis par des laïcs perdent leur austérité comme leur solitude ; l'ignorance, l'oisiveté, parfois même l'ivrognerie, infectent certains moines dégénérés. L'Anglais saint Boniface, l'ardent apôtre de l'Allemagne, joignait ses reproches et ses avertissements à ceux de la papauté. Il ne faut ni s'étonner, ni se scandaliser de ces taches et de ces défaillances ; elles accusent le néant de l'homme et prouveront l'invincible vitalité de l'Eglise et la force de Dieu. Réformée et purifiée, l'Eglise d'Angleterre reprendra son rang et sa mission civilisatrice. Par l'influence des évêques et des abbés dans les conseils des grands et les assemblées nationales les pouvoirs publics subiront, pour la sécurité de tous, le frein de la religion ; des lois d'humanité et de justice remplaceront l'arbitraire de la force, l'apaisement se fera dans les races tout à l'heure si acharnées à se haïr ; l'unité de religion, de législation, de mœurs, de coutumes prépare doucement et par un travail tranquille l'unité politique dont jouira l'Angleterre en 800, quand l'Heptarchie entière sera réunie sous le sceptre unique d'Egbert de Wessex.

La Germanie était occupée par des peuples que

la civilisation romaine n'avait jamais atteints, ni amollis. On n'a vu jusqu'ici que des efforts partiels et assez clairsemés pour leur porter la lumière de l'Evangile. Au VIe et au VIIe siècles, des flots de moines missionnaires, sortis de la Gaule convertie, de l'Irlande et de l'Angleterre, vont se répandre pour la faire briller aux yeux de ces rudes populations. La prédication se trouvera heureusement adaptée à leur nature. L'Ecosse, l'Irlande et l'Angleterre avaient plus d'un point de contact avec elles ; leurs moines, aux mœurs austères, à la parole pittoresque, à l'imagination ardente, à l'âme de feu, étaient bien faits pour frapper et gagner ces Barbares. Avec la prédication, le grand moyen qu'ils emploient est la fondation de monastères, où naît, se prépare et s'aguerrit une armée d'apôtres. Ils y joignent des écoles qui rassemblent la jeunesse germaine, et des colonies agricoles qui habituent ces nomades à vivre d'une existence fixe et à cesser leurs désastreuses invasions. Ces moines ne partent pour leurs missions que munis d'instructions et de pouvoirs par les papes, et ils leur soumettent les difficultés qui s'élèvent. Quand ils obtiennent, comme en plusieurs provinces, la coopération des princes et des seigneurs, leur œuvre s'étend avec rapidité, mais là où un duc n'apparaît pas comme leur auxiliaire, elle languit, elle est parfois abandonnée, et ne triomphe qu'avec plus de temps, d'efforts et de sacrifices. L'achèvement ne s'en fera que dans la période suivante, par saint Boniface.

Déjà la Petite-Bretagne ou Armorique avait accueilli plusieurs hommes apostoliques sortis de

l'Angleterre, qui l'illustrèrent par leurs prédications et leurs vertus. Saint Sanson bâtit à Dol un monastère que saint Magloire gouverna après lui. Saint Malo, saint Brieuc et saint Pol de Léon fondèrent des évêchés sur la côte septentrionale, dans les villes qui portent encore leur nom. Saint Méen s'établit dans l'intérieur des terres, et la petite ville de Saint-Méen se forma autour de son monastère. Saint Gildas, à qui son éloquent écrit sur la ruine de la Grande-Bretagne par les Anglo-saxons a valu d'être appelé le Jérémie de la Bretagne, vint faire une fondation dans la presqu'île de Rhuys, près de Vannes. C'était un prélude d'expéditions plus lointaines.

On a vu plus haut les moines d'Irlande se répandre pour évangéliser l'Ecosse et la Northumbrie. Bientôt ce théâtre restreint ne suffit plus à leur zèle ; ils franchirent le détroit, abordèrent, les uns dans la Neustrie, les autres dans les Flandres, puis, d'étape en étape, poussèrent jusqu'en Alémanie et prêchèrent dans la Bavière. Le chef de cette première armée de moines missionnaires fut saint Columban, qui quitta, avec douze compagnons, le monastère de Bangor et commença dans la Gaule et l'Allemagne une suite de courses et de missions. On le trouve dans les Vosges en 610 ; là il fonde les monastères d'Anegray, de Luxeuil, de Fontaines. Chassé des Gaules par la colère vindicative de Thierry II et de Brunehaut, saint Colomban poussa ses courses et ses conquêtes apostoliques au delà du Rhin, dans la Suisse actuelle, souvent poursuivi par des popula-

tions rebelles, et réduit à se chercher, près du lac de Constance, un refuge et un abri. Il avait fondé un monastère et converti une partie des habitants de ce pays, quand une persécution nouvelle le chassa en Italie où il mourut en 615. Son plus cher disciple, saint Gall, était resté sur le sol allemand. Saint Gall continua de prêcher dans les pays qui avoisinent le lac de Constance, et, après avoir refusé le siège de Constance sur lequel il fit placer son disciple Jean, il se retira dans le monastère d'Arbon, où il mourut en 627. Le roi Dagobert Ier consolida l'œuvre de saint Colomban et de saint Gall, renferma Augsbourg, Bâle, Strasbourg, Lausanne, dans la circonscription de Constance, et le christianisme prit entièrement possession de cette sauvage contrée.

Pendant ce temps d'autres moines irlandais entreprirent la conquête de la Thuringe et de la Bavière. Le christianisme n'y était pas inconnu ; les Francs, en renversant l'ancienne domination des Thuringiens, y avaient répandu les premières lueurs de l'Evangile, ce sol avait même, dans sainte Radegonde, poussé l'une de ses plus belles fleurs, mais l'ensemble de la nation n'en était pas moins resté païen. Son véritable apôtre fut saint Kilien, qui, s'étant rendu à Rome en 686 pour obtenir du pape Conon des pouvoirs, s'en revint avec les prêtres Colman et Totnan ses disciples, prêcha à Wurtzbourg, convertit le duc Gozberg, puis scella de son sang la foi qu'il annonçait à ces Barbares, quand ayant reproché à Geilana, femme du duc, son union illégitime, Geilana le fit assassiner.

Pendant que les moines irlandais semaient l'Evangile dans l'Alémanie, la Thuringe, et tentaient de convertir la Bavière sur l'invitation du roi Franc, Clotaire II, les moines Francs défrichaient le sol devenu inculte des contrées allemandes du royaume d'Austrasie. Au ve siècle ces contrées avaient possédé de florissantes Eglises ; avant même, dès le IVe siècle, on avait vu s'élever les évêchés de Cologne, de Mayence, de Spire, de Strasbourg sur le Rhin, de Trèves, Metz, Toul et Verdun sur la Moselle, de Tongres, de Tournai et d'Arras dans la Belgique (l'évêché de Tongres avait été transféré à Maëstricht en 452 ; ceux de Tournai et d'Arras à Cambrai en 545). Mais les invasions avaient passé sur ces pays en les ravageant profondément ; en même temps que le sol jonché de ruines était envahi de nouveau par les bois impénétrables, les marais ou une aridité désolante, les âmes étaient ressaisies par une barbarie plus désolante encore. Luxeuil devint à cette époque la providence de l'Austrasie retournée à l'idolâtrie et aux grossières superstitions du paganisme. Une armée de missionnaires et d'évêques en sortirent, qui s'attachèrent à reconquérir ces contrées perdues pour la foi chrétienne et pour la civilisation. Saint Donat se fit l'apôtre de Besançon, saint Ragnacaire d'Augt et de Basle, saint Achar de Noyon et de Tournai, saint Audomar, de Boulogne, de Thérouanne, du Sithiu, saint Valéry, de l'Amiénois, saint Riquier, des contrées du sud de la Somme.

Si Luxeuil étendait au loin sa bienfaisante in-

fluence, cette influence conservait pour les Vosges elles-mêmes sa première vigueur et sa plus puissante efficacité. A voir les monastères dont se couvrirent ces montagnes, les solitudes qui s'ouvrirent à la piété de troupes entières de saints moines, les retraites où les anachorètes cherchaient le silence et qu'ils sanctifiaient de leurs héroïques vertus, on eût pris cette contrée bienheureuse pour une nouvelle Thébaïde.

Pendant ce temps (VIIe siècle), les plaines du Brabant et de la Flandre étaient visitées et fécondées par le zèle des plus éminents évêques : saint Amand, évêque de Maëstricht ; saint Audomar, le fondateur de l'abbaye de Saint-Bertin ; saint Eloi, qui, de ministre du roi Dagobert, devint évêque de Noyon. Il arracha à l'idolâtrie renaissante son vaste diocèse, évangélisa les Flamands, les Frisons, les Suèves des environs de Courtray.

Pendant que le Nord de l'Austrasie était ainsi défriché et cultivé par ces ouvriers infatigables, la Bavière reçut définitivement le don de la foi. Des essais y avaient été tentés, maiss on véritable apôtre fut saint Emmeran, évêque de Poitiers, puis missionnaire pour satisfaire la soif des âmes qui le dévorait. Accompagné du prêtre Vital, saint Emmeran se présenta au duc Bavarois, Théodon, pour en obtenir la faculté de prècher la foi aux Avares. Théodon le retint dans la Bavière et le saint y répandit ses sueurs en attendant qu'en 652 il y donnât son sang. Un autre nom illustre précède celui de saint Emmeran, c'est le nom de Rupert. En 577, Rupert était évêque de Worms,

distingué par sa naissance royale, plus encore par sa sainteté et sa mâle et ardente éloquence, objet de vénération et d'amour pour son peuple qu'il avait amené à la foi. Le duc de Bavière ambitionna de l'avoir pour apôtre. Rupert céda, plus encore à son zèle des âmes qu'à la demande du duc ; il quitta Worms, évangélisa la Bavière, et, suivant le cours du Danube, se dirigea vers la Pannonie. C'est lui qui, des ruines d'une ancienne cité romaine, Juvavia, créa l'évêché et la ville de Salzbourg. Après ces grandes œuvres qui l'ont fait nommer l'apôtre de la Bavière, il retourna à Worms pour y mourir vers 620. En 730, un missionnaire Franc, saint Corbinien de Chartres, muni des pouvoirs de Rome, se mit à prêcher dans la Gaule et de là en Bavière, où il consolida l'œuvre de Rupert et d'Emmeran. Il fonda l'évêché de Frisingue. Grâce à ces travaux, la Germanie compta vingt évêchés : cinq en Bavière : Salzbourg, Ratisbonne, Frisingue, Passau et Seven ; cinq dans l'Alémanie : Augsbourg, Coire, Constance, Bâle, Strasbourg ; dix dans l'Austrasie septentrionale : Mayence, Spire, Worms, Trèves, Metz, Toul, Verdun, Cologne, Maëstricht, Cambrai. L'Evangile remplaçait l'Empire, l'Eglise fixait ses centres d'action où Rome païenne avait élevé ses capitales, dans les cités antiques dont les invasions n'avaient plus fait que de méconnaissables ruines.

L'Italie offrait alors un désolant spectacle. La mort de Théodoric le Grand (526) avait été le

signal d'une rapide dissolution de la puissance des Ostrogoths en ce pays. La faiblesse de ses successeurs fut telle, qu'après vingt ans de lutte le royaume succomba sous les armes des empereurs de Byzance (555). Mais la rivale de Rome ne jouit pas longtemps des fruits de sa victoire. Les Lombards, moitié idolâtres et moitié ariens, quittant la Pannonie, sous la conduite de leur roi Alboin, général habile autant que brave, envahirent la péninsule italienne, et, traversant la Vénétie, s'emparèrent de la Ligurie, qu'on appela la Lombardie. Alboin fit de Pavie sa nouvelle capitale (568-572). Les Lombards conquirent rapidement le pays, à l'exception du duché de Rome, des provinces méridionales et des côtes de l'Adriatique, qui restèrent aux Byzantins, dont les vice-rois ou exarques, fixés à Ravenne, dirigèrent encore les forces impériales en ces régions. Après la mort de Clef, successeur d'Alboin, les chefs lombards, au nombre de trente-six, se maintinrent, sous le nom de ducs, dans les places qu'ils occupaient. Ce fut une période de dures souffrances pour les peuples, les églises et les monastères. Après dix ans de ce régime aristocratique, les Lombards, qui avaient irrité les Francs par des incursions dans les Gaules, sentirent la nécessité de se réunir sous un seul chef. Ils élurent le fils de Clef, Autharis, qui marcha sur les traces d'Alboin. Les ducs conservèrent leurs duchés comme fiefs héréditaires, moyennant la redevance au roi de la moitié de leurs revenus et l'obligation d'entretenir des troupes à ses ordres. C'était le système féodal.

Autharis, en épousant Théodelinde (589), donna aux Lombards une reine catholique, dont l'influence fut profonde et durable. Après la mort prématurée d'Autharis (590), le peuple, qui vénérait sa reine, permit qu'elle choisît le nouveau roi en se donnant un autre époux. Théodelinde offrit sa main au duc Agilulfe de Turin, et, après la mort de ce dernier, elle gouverna au nom de son fils mineur Adelwald. Le pape saint Grégoire le Grand, qu'aucune sollicitude ni aucuns travaux ne détournaient de la grande œuvre de la christianisation des peuples, soutenait la reine par ses lettres et ses conseils. Leurs efforts réunis furent couronnés de succès. Agilulfe lui-même embrassa la foi catholique (599), et quand il mourut, en 616, la plus grande partie de la nation avait suivi l'exemple de son roi.

L'Italie demeurait néanmoins en proie à mille maux. Les Lombards la voulaient pour eux seuls ; les empereurs de Byzance, malgré leur faiblesse, avaient l'ambition d'en garder les débris. Entre ces puissances ennemies la papauté voit s'accroître de plus en plus les difficultés de sa mission pacificatrice. Quand les Barbares menacent Rome, le pape fait appel aux exarques de Ravenne ; quand ceux-ci trahissent son espoir, il traite avec les Barbares et s'efforce d'endiguer leurs flots. C'est encore lui qui se porte arbitre entre les souverains et les peuples, et tous, Romains et Barbares, rois et sujets, lui reconnaissent cette mission. Son influence politique prend chaque jour une plus grande importance ; son domaine temporel s'affer

mit dans ces secousses. Tel est en particulier le rôle de ce pontife incomparable, saint Grégoire le Grand, homme vraiment prodigieux, dont le génie plane sur ce siècle si tourmenté. Ce pape, accablé par la sollicitude de toutes les Eglises, et souvent par la maladie, recherchant la solitude, et qui trouve, on ne sait comment, le temps de produire de savants travaux capables d'absorber une vie, se montre prince autant que pontife. Il devient l'appui, le défenseur de son pays, le redresseur de tous les torts ; il supplée à la pénurie, à l'incurie malévole de la cour byzantine, il protège seul les malheureuses populations foulées par ce gouvernement qui devrait les défendre. Il avertit, il prie, il presse, il reproche, il commande. Approvisionnements, administration, négociations, guerre, rien ne se fait sans lui, rien ne réussit que par lui, et il suffit à tout avec une facilité, une fermeté incomparables ; il est de fait, à son insu, le seul pouvoir efficace en Italie. Quand Agilulfe, le roi des Lombards, fut devenu menaçant pour Rome et que saint Grégoire faisait d'incessants efforts pour le contenir, l'exarque de Ravenne, Romanus, détruisait tout par sa légèreté à provoquer Agilulfe, perdait tout par sa lâcheté. Bientôt le pape se trouva réduit à la dernière extrémité, lorsque le duc de Spolète Ariulfe, et le duc de Bénévent Arigise se furent mis en campagne et eurent uni leurs forces aux forces de plus en plus redoutables d'Agilulfe. Grégoire multipliait les prodiges de valeur, réunissait des troupes, poussait en avant les généraux, stimulait la paresse des gouverneurs des

villes et des châteaux-forts. Pendant ce temps l'exarque l'accusait de trahison auprès de l'empereur et faisait croire qu'il abandonnait l'Italie aux Lombards. Saint Grégoire en fut le sauveur.

Après lui, la succession des papes est étonnamment rapide, le VIIe siècle n'en voit pas moins de vingt-quatre passer sur le trône de Pierre de 604 à 715. Leur mission, leur œuvre furent identiques : d'une part, arrêter les envahissements des Lombards, et de l'autre sauver de la ruine complète les victimes de la lâcheté du Bas-Empire, et se dégager eux-mêmes des liens où il s'efforçait de les retenir. Si l'ennemi est aux portes, c'est aux papes d'organiser les secours, de fortifier les villes, de recruter et payer les soldats ; si le calme revient, les exarques semblent avoir pour mission de traverser leur action, de leur susciter mille querelles, d'entraver leur élection ou de conspirer contre leur vie. Le Bas-Empire s'avilissait de plus en plus par ces violences ; la papauté voyait l'attachement des populations croître envers elle, et grandissait en force et en éclat. Les papes étaient constamment assaillis par les Lombards. Jean VII (701) n'avait sauvé Rome du pillage, dont Gisulphe le menaçait, qu'à prix d'or. Plus heureux, son successeur obtient d'Aribert, leur chef, la restitution des Alpes Cattiennes, du mont Viso au mont Caries. La papauté, malgré ses détresses intermittentes, s'affermissait dans son domaine.

Pour franchir, en quelques mots, l'étape qui nous sépare encore de Charlemagne : Grégoire II (715-731), après avoir sauvé magnanimement les

restes des possessions byzantines, alors que l'empereur Léon l'Isaurien avait tenté plusieurs fois de le faire assassiner, vit l'exarque de Ravenne s'unir aux Lombards pour conjurer sa perte. Luitprand allait envahir et saccager Rome, quand Grégoire le désarma par la majesté de son aspect et la suavité de sa prière. Le Barbare, touché jusqu'aux larmes, se jeta à ses genoux et lui demanda sa bénédiction : « Jamais, dit-il, je ne troublerai le repos de cette ville qui renferme de si saints apôtres. » Grégoire III (731-741) inaugurera une nouvelle phase de la puissance papale en faisant de la France son alliée et son soutien.

CHAPITRE VIII

L'Empire d'Orient. — Affaires religieuses.

Du milieu du Ve siècle à la fin du VIe.

Le lecteur se souvient qu'à l'époque où Odoacre, roi des Hérules, consommait la chute de l'Empire d'Occident en déposant Romulus Augustule, son dernier fantôme de souverain, l'Orient était en proie aux troubles causés par les sectateurs d'Eutychès. Loin de se soumettre au concile de Chalcédoine, ils s'étaient violemment élevés contre ses définitions, prétendant que l'affirmation de deux natures distinctes en Jésus-Christ ramenait à l'hérésie de Nestorius qui poussait cette distinction jusqu'à ruiner en lui l'unité de personne. Leurs efforts vont continuer de tendre à faire condamner ce concile et la lettre du pape saint Léon à l'évêque Flavien, où était admirablement exposée la doctrine de l'Incarnation.

Un de leurs chefs, Théodose, moine ambitieux et turbulent, s'était installé sur le siège de Jérusalem. Il dut s'enfuir peu après. Un autre, non moins factieux, Timothée Elure, s'empara par violence de celui d'Alexandrie, après que le patriarche légitime, Protérius, eut été massacré dans le baptistère où il avait cherché un refuge. L'empe-

reur Léon Ier (457-474), prince animé de zèle pour la religion, manquait des grandes qualités de Marcien. Il se défendit cependant contre les exigences des Eutychiens qui réclamaient la convocation d'un nouveau concile, et fort de l'avis du pape et d'un grand nombre d'évêques, il exila Timothée Elure. Malheureusement Léon était mal entouré. Deux hommes néfastes, Zénon, son gendre, et Basiliscus, frère de sa belle-mère, se tenaient près du trône. Zénon, prince difforme et dissolu, était originaire de l'Isaurie, province de l'Asie-Mineure, dans les montagnes du Taurus, qui fournit aux empereurs de Byzance des troupes dont le rôle fut en plus d'un cas analogue à celui de la garde prétorienne en Occident. Nommé gouverneur en Orient, il avait emmené avec lui un moine prêtre, chassé de son monastère et interdit de ses fonctions à cause de son attachement opiniâtre à l'hérésie d'Eutychès. Il se nommait Pierre, dit le Foulon, en souvenir de son premier métier. Cet intrigant devait faire naître de nouveaux désordres. Il convoita le siège métropolitain d'Antioche, calomnia son titulaire, l'évêque Martyrius, en l'accusant de nestorianisme, et s'introduisit à sa place. L'empereur Léon, saisi des protestations du peuple fidèle, le chassa, mais Pierre le Foulon, comme Timothée Elure, devait reparaître. Peu de temps après, Léon ayant dû renoncer à se donner pour successeur Zénon, trop suspect aux catholiques, fit accepter, comme on l'a déjà dit, le jeune fils de son gendre. Le petit prince ne fit que passer sur le trône, et son père Zénon, qu'on lui avait

fait proclamer Auguste, devint seul maître de l'Empire (474-491). C'est à l'époque de son avènement que reprend notre récit.

Zénon, cruel, jaloux, débauché, se livra sans pudeur à ses hideux penchants. Ses vices, ses exactions le rendirent promptement odieux à tout le monde. Sa belle-mère, Védrine, qui l'avait fait élever au pouvoir, irritée d'un refus de sa part, organisa une conspiration en faveur de Basiliscus, son propre frère. Zénon s'enfuit et Basiliscus s'empara du trône (475). Ce fut pour un temps court. Le nouvel empereur, encore plus dissolu que Zénon, régna en tyran. Conseillé par sa femme Zénodie, il se déclara pour les Eutychiens, rétablit Timothée Elure sur le siège d'Alexandrie, Pierre le Foulon à Antioche, et tous les autres évêques exilés à la place des évêques catholiques, chassés à leur tour. Il ordonna à tous, sous peine de déposition, par une lettre circulaire ou encyclique, d'anathématiser le concile de Chalcédoine et la lettre du pape saint Léon ; cinqs cent évêques eurent l'insigne faiblesse de souscrire. Tel était le misérable état de l'Eglise d'Orient, déchirée par les disputes théologiques et relâchée dans l'union avec la papauté. Ce n'est pas toutefois que tous ces évêques fussent également engagés dans l'hérésie d'Eutychès. Beaucoup d'entre eux conservaient le fond du dogme, sans distinguer ce qu'il y avait de contradictoire dans leurs opinions, mais ils se laissaient égarer par ceux qui calomniaient le concile, ou troubler par la peur. Le pape Simplicius écrivit à l'empereur lui-même, au patriarche de Constan-

tinople, Acace, et au clergé, pour la défense du concile. Plus efficacement encore que la résistance des catholiques à la circulaire du prince et au rétablissement de Timothée Elure, l'approche de Zénon, qui revenait à la tête d'une armée, changea les dispositions de Basiliscus. Il rétracta sa circulaire par une seconde encyclique. Zénon, au pouvoir de qui il tomba, le fit périr cruellement avec sa femme et ses enfants, et remonta sur le trône (477).

Le début de son nouveau règne donna d'abord des espérances. Son premier soin fut de casser tous les actes de Basiliscus et de rétablir sur leurs sièges les évêques orthodoxes. On vit alors ces mêmes évêques d'Orient, qui avaient signé la circulaire contre le concile de Chalcédoine, s'excuser de l'avoir fait en donnant pour raison qu'ils avaient cédé à la contrainte. La suite fut bien différente.

Timothée Elure étant mort, les Eutychiens, au lieu de reconnaître l'évêque dépossédé, Solofalcione, donnèrent un successeur à leur chef en Pierre Monge ou le Bègue, ordonné de nuit par un seul évêque. Zénon, qui affectait encore le désir de satisfaire le pape, chassa cet intrus et rétablit Solofalcione. Mais il était dominé par l'inspiration et la passion du patriarche de Constantinople, Acace, qui, après s'être fortement opposé aux actes de Basiliscus, allait devenir lui-même cause de déplorables troubles. Solofalcione mort, les évêques catholiques avaient élu Jean Talaïa, prêtre-économe des églises d'Alexandrie. Acace, mécontent de l'élection, persuada à Zénon de rétablir Pierre

Monge ; Talaïa en appela au pape. Les instances de Simplicius près de l'empereur et d'Acace pour faire reconnaître le bon droit furent vaines, et les difficultés se compliquèrent d'une question plus grave.

Pierre Monge, de concert avec Acace, avait rédigé un symbole particulier : Nestorius et Eutychès y étaient anathématisés, quoique l'erreur d'Eutychès y fût elle-même en partie dissimulée ; mais le concile de Chalcédoine y était implicitement rejeté. On déclarait, en effet, que la règle de foi ne comprenait que les canons de Nicée, avec les additions qu'y avait faites le concile de Constantinople, les douze anathèmes de saint Cyrille et les décisions d'Ephèse. Les Eutychiens étaient même admis dans l'Eglise sans aucune rétractation préalable ni profession de foi. Persuadé par eux, Zénon prétendit rétablir l'union et la paix religieuses en imposant cette confession. Il publia donc un Edit de tolérance, célèbre, sous le nom d'*Hénotique*, adressé, en forme de lettre, aux évêques, aux clercs, aux moines et aux peuples d'Alexandrie, d'Egypte, de Lybie, etc. Le vice de son origine n'était pas le moins funeste du formulaire impérial : c'était un acte de flagrante usurpation de l'autorité civile sur le pouvoir spirituel et incommunicable de l'Eglise.

Ce misérable compromis ne satisfit personne et ne servit qu'à accroître les dissensions. Les catholiques le repoussèrent ; les Eutychiens ou monophysites, très nombreux à Alexandrie, n'en furent pas moins mécontents, parce que le concile de Chalcédoine n'y était pas formellement rejeté, et ils

poussèrent l'opposition jusqu'à se séparer de Pierre Monge, ce qui les fit désigner dans la suite sous le nom d'Acéphales (sans tête, sans chef). Acace demeura sourd aux représentations du pape Simplicius et de son successeur Félix II, comme il l'avait été au sujet de Talaïa. Il corrompit les légats envoyés par ce pontife. Déposé enfin et excommunié lui-même, comme fauteur et protecteur des hérétiques, et usurpateur de la juridiction ecclésiastique hors de sa province, il ne garda plus de retenue, rompit avec le pape, fit ôter son nom des diptyques, et, fort de l'appui de Zénon, fit chasser et remplacer les évêques qui refusaient de communiquer avec lui. Pierre le Foulon, lui même, si décrié, se vit réinstallé sur le siège d'Antioche. Enfin, ce fut un trouble universel et le commencement d'un schisme qui dura trente-cinq ans, les successeurs d'Acace, même exempts d'hérésie, ne se décidant pas à se conformer aux prescriptions disciplinaires des papes et restant hors de leur communion. Acace mourut dans son obstination (489), et, presque en même temps, disparurent Pierre le Foulon et Pierre Monge.

La mort de Zénon (491) ne changea rien à l'état de choses. Ariadune, sa veuve, lui donna pour successeur Anastase, qu'elle épousa (491-498). Un pape de même nom, Anastase II, avait succédé à saint Gélase (496). Voulant ramener les Orientaux, il écrivit à l'empereur dans un grand esprit de conciliation. Celui-ci osa demander, comme condition de la paix, que le pape signât l'Hénotique. Saint Symmaque, diacre de l'Eglise romaine, venait

d'être élu par la majorité du clergé pour successeur d'Anastase (498). Le patrice Festus, qui avait apporté à Rome la prétention de l'empereur et qui voulait un pape de son choix, disposé à signer l'Hénotique, fit élire le prêtre Laurent dans une autre assemblée, ce qui fut une cause de divisions de tumulte et de meurtres dans Rome. L'élection de Symmaque ayant été reconnue légitime, grâce à l'arbitrage du roi Théodoric, ses ennemis, ne pouvant plus l'attaquer sur ce point, l'accablèrent d'imputations calomnieuses auprès du roi barbare, l'accusant d'adultère et de dilapidation des biens de l'Eglise. Des témoins furent subornés, tout fut mis en jeu. Symmaque, ne pouvant laisser déshonorer le pontificat en sa personne, alla au devant des intentions de Théodoric, en acceptant d'être jugé sur sa conduite par les évêques.

Théodoric les assembla en concile à Rome (501). C'est le premier exemple de ce genre. Les actes de cette assemblée, dite concile de la Palme, sont un témoignage éclatant du prestige et de l'autorité du pape à cette époque. Théodoric s'était défendu de juger lui-même la cause du pape. On voit que les évêques, convoqués par son autorité, refusent de reconnaître cette convocation comme valide, tant qu'elle n'est pas ratifiée par Symmaque. Autorisés par lui-même à prononcer sur sa cause, ils protestent n'avoir pas à le juger, car c'est une chose toute nouvelle, et après avoir cependant fait les informations et reconnu son innocence, ils n'osent émettre une sentence, même pour l'absoudre. Malgré cette réserve, les évêques des Gaules s'é-

murent et s'alarmèrent du fait du concile. L'illustre saint Avit, de Vienne, écrivit à ce sujet une fort belle lettre, demandant comment le supérieur pouvait être traduit devant ses inférieurs ; attaquer le pape, disait-il, ce n'est pas attaquer un évêque, c'est faire chanceler l'épiscopat tout entier.

L'empereur Anastase, trompé dans son espoir de voir l'Hénotique reçu en Occident, se déchaîna contre Symmaque, et publia un libelle d'attaques auquel le pape répondit avec autant de force que de dignité. Croyant n'avoir plus rien à ménager, Anastase prit ouvertement parti pour les monophysites ou acéphales contre le concile de Chalcédoine. Il mit en œuvre les moyens les plus bas et les plus indignes pour chasser de leurs sièges les métropolitains de Constantinople et d'Antioche. Ce dernier eut pour successeur intrus le moine Sévère, le plus dangereux des Eutychiens, qui furent ensuite appelés de son nom *sévériens*. A mesure que les grands sièges succombaient, la persécution devenait générale. L'empereur trouvait une vive résistance de la part des populations fidèles à leurs vrais pasteurs. Plusieurs provinces, lasses de ses violences et de ses parjures, mirent à leur tête le général Vitalien, et Anastase se vit cerné deux fois dans Constantinople. L'intervention du pape saint Hormisdas et de ses légats aurait pu ramener la paix, mais tout manqua par la perfidie de l'empereur. Dès qu'il se vit hors de péril, il se parjura de nouveau et les Eutychiens, relevant la tête, recommencèrent les violences et les meurtres, surtout en Syrie contre les moines.

Dieu mit enfin lui-même un terme à tant de maux :

Anastase mourut subitement (518). Il eut pour successeur le Thrace Justin Ier (518-527), qui acheta la pourpre aux gardes impériales et commença une nouvelle dynastie. Son règne fut réparateur. Il chassa les intrus et rétablit les orthodoxes. Il fallait surtout faire cesser le schisme créé par Acace. Les efforts unis de l'empereur et du pape obtinrent le retour à l'unité, qui fut salué avec acclamation à Constantinople et dans tout l'Orient.

Vers le même temps se déroulait un épisode de la grande lutte théologique de cette époque. C'est la controverse qu'on pourrait appeler la question des théopaschites. Pierre le Foulon avait ajouté au trisagion Sanctus, sanctus, sanctus Dominus, ces mots : « qui avez été crucifié pour nous » ; et l'empereur Anastase en avait ordonné l'insertion dans la liturgie. Saint Cyrille d'Alexandrie et les évêques catholiques avaient soutenu contre Nestorius que Dieu le Verbe avait souffert, avait été crucifié dans sa chair : les locutions de ce genre ne lui attribuaient les affections humaines, la souffrance, la mort, que par suite de son union personnelle avec la nature humaine. Mais Pierre le Foulon, en attribuant la souffrance au Dieu trois fois saint, et dès lors aux trois personnes divines, faisait la nature divine passible elle même. Ce n'était plus l'union hypostatique des deux natures, mais la confusion entre elles et l'eutychianisme au sens le plus grossier. Il dépassait même Eutychès en mêlant les trois personnes divines dans cette absurde conception. L'innovation ne fut pas goûtée des moines de

Scythie, animés de sentiments catholiques, qui étaient alors à Constantinople. Ils proposèrent de remplacer les mots : « qui avez été crucifié pour nous », par ceux-ci : « l'un de la Trinité a été crucifié ». Leur formule pouvait se justifier par la communication des idiomes, mais, orthodoxe en elle-même, elle avait quelque ressemblance matérielle avec celle de Pierre le Foulon et des théopaschites, et son origine dans un milieu monophysite la rendait suspecte. Les moines s'agitèrent pour la faire approuver en Occident. Saint Hormisdas fit d'abord une réponse évasive. Les évêques africains, auxquels les moines de Scythie s'adressèrent en s'échappant de Rome, la modifièrent, disant qu'il fallait plutôt énoncer qu' « une personne de la Trinité » avait souffert. Mais les Scythes repoussèrent cette proposition comme toute différente de celle qu'ils soutenaient. Hormisdas, frappé du danger présent, à cause des maux causés par le monophysisme, s'expliqua nettement dans sa réponse à Possessor, évêque africain. Il y traitait les moines Scythes comme des hommes superbes, opiniâtres, indociles et semeurs de discordes. En effet, cette discussion en souleva d'autres sous Justinien Ier.

Justinien (527-565), neveu de Justin, était sincèrement zélé pour la religion et attaché à la foi orthodoxe. Il s'était frayé le chemin au trône en flattant les vices dont l'empire de Constantinople était travaillé, corrompant les soldats, prodiguant l'or pour les jeux du cirque qui passionnèrent ce peuple dégénéré à l'égal des plus graves intérêts,

et que déshonoraient les querelles sanglantes des « verts » et des « bleus » (couleurs des cochers du cirque). Si le règne de Justinien fut grand, ce ne fut point par la moralité, mais par les guerres, les travaux législatifs et par les monuments.

Il fit la guerre de quatre côtés : à l'est, avec les Perses (528-562) ; au sud-ouest, avec les Vandales (534) ; à l'ouest, avec les Ostrogoths (532-552), au nord, avec les Bulgares (559). Bélisaire, dont le nom est inséparable de celui de Justinien, fut le grand instrument de ses victoires et s'immortalisa par son génie militaire, ce qui n'empêcha pas l'empereur de le rappeler deux fois au milieu de ses succès, en cédant à ses envieux, et de le disgracier avant de mourir. La longue guerre contre les Perses s'acheva par un traité qui assura à l'Empire la conquête de la Colchide, et aux chrétiens de Perse la liberté de conscience, moyennant un tribut de 3.000 pièces d'or payé par l'empereur, de sorte qu'à l'Orient, le règne de Justinien était marqué à la fois par une humiliation matérielle et par l'honneur d'exercer, dans l'empire même de ses ennemis, un protectorat et une influence normale. Des trois autres côtés, sa gloire militaire fut moins contestable. En Afrique, la victoire décisive de Tricaméron (534) mit fin au royaume des Vandales ; celle de Lottagio (552) amena la chute de celui des Ostrogoths en Italie. Justinien se fit même céder des territoires en Espagne. Ainsi l'empire grec semblait avoir vengé l'Empire d'Occident. Il paraissait avoir reconquis la domination des deux bassins de la Méditerranée ; mais cette extension

de puissance, excessive pour sa faiblesse, dura peu de temps. Les Bulgares, qu'on croit être des Tartares, et qui tirent leur nom du Volga, s'étaient établis en Dacie, tandis que les armées impériales combattaient en Asie, en Afrique, en Italie. Ils franchirent le Danube sur la glace et vinrent se montrer sous Constantinople. La capitale fut sauvée par Bélisaire, qui les rejeta au delà du fleuve. Pour la défense de l'Empire, Justinien construisit ou répara 80 forteresses le long du Danube, 600 dans la Dacie, l'Epire, la Thessalie, la Macédoine et la Thrace, et hérissa de forts la frontière de l'Euphrate, comme celle du Danube. Les autres constructions eurent pour objet l'ornement de la capitale. La plus célèbre est la magnifique basilique de Sainte-Sophie.

Les premiers soins de Justinien s'étaient portés sur la justice et les lois. Il fit rédiger par Trébonien et d'autres jurisconsultes un corps de droit qui suffirait seul à immortaliser son nom. Il se composait de quatre *recueils* différents, savoir : 1° le *Code* ou recueil de lois choisies parmi les lois faites antérieurement depuis l'empereur Adrien (534) ; 2° le *Digeste* et les *Pandectes*, recueil des meilleures décisions extraites des écrits des anciens jurisconsultes, publié en 533 ; 3° les *Institutes*, ou recueil de principes tirés, comme le Digeste, des écrits antérieurs, et présentés en forme d'éléments du droit pour les jeunes gens : les Institutes parurent dans l'année 533 ; 4° enfin les *Novelles*, ou recueil des lois de Justinien depuis la publication du Code, dont elles sont le complément. Elles furent publiées

après sa mort. Tel fut le corps du droit romain qui constitua toute la législation de l'empire d'Orient durant trois siècles, et s'altéra ensuite sous les empereurs grecs. En Occident, il fut adopté en quelques régions, se combina presque partout avec les lois barbares, et demeura enfin comme la haute législation des sociétés modernes.

Législateur avec ses jurisconsultes, conquérant par ses capitaines, Justinien se piquait encore d'être théologien : heureux s'il ne l'eût été qu'en accord avec le pape et les évêques. En outre, près de lui était l'impératrice Théodora, ancienne comédienne, fille d'un gardien des ours, fameuse par ses désordres avant que Justinien l'eût épousée, et favorable aux monophysites. Pour réduire ceux-ci, Justinien ordonna une conférence de six évêques catholiques contre six évêques sévériens ou acéphales à Constantinople (532). Elle eut pour résultat la conversion de la plupart des clercs et des moines présents. L'année suivante, dans un édit qu'il envoya partout comme sa profession de foi, il condamna les hérésies de Nestorius et d'Eutychès. En l'adressant au pape Jean II, il lui dénonça les moines Acémètes de Constantinople qui, vivement opposés aux moines de Scythie, prétendaient que leur proposition : « Un de la Trinité a souffert » était hérétique, et, prenant le contre-pied, niaient « que le Christ qui avait souffert fût un de la Trinité ». Le pape assembla son Concile (534), approuva comme orthodoxe la proposition des Scythes et condamna les moines Acémètes. Et il ne faut pas voir une contradiction entre la sentence d'Hormisdas et celle de

Jean II : la proposition des Scythes, quoique orthodoxe en elle-même, avait néanmoins avec l'hérésie des monophysites une certaine analogie que les circonstances rendaient dangereuse au temps d'Hormisdas, et nulle au temps de Jean II.

Dans les premières années de Justinien, les Eutychiens s'étaient encore divisés. On a vu les Acéphales, séparés de Sévère. Discutant sur la nature passible du Christ, les uns reconnurent qu'elle avait été « corruptible », sujette à la souffrance, parce qu'autrement il aurait fallu nier sa passion et lui donner un corps imaginaire, comme les manichéens. Leurs adversaires leur reprochaient d'adorer la corruption, d'où le nom de « corrupticoles », et, plus logiques dans l'hérésie, soutenaient le contraire, pour ne pas être obligés de reconnaître deux natures dans le Christ. On les désignait sous le nom d' « Incorruptibles ». Justinien, à la fin de son règne, finit par tomber lui-même dans cette erreur et prétendit l'imposer par des mesures de rigueur que sa mort prévint. Vers 538, un autre acéphale, Jean le Grammairien, dit Philopon, s'avisa de soutenir trois natures en Dieu, confondant la substance avec la personne dans la Trinité ; ce qui fit donner à ses disciples le nom de Trithéites. Le fanatisme et l'orgueil jetait dans des aberrations, trop longues à énumérer toutes, des esprits que l'autorité de l'Eglise ne dirigeait plus.

Triomphants sous l'empereur Anastase, poursuivis sous Justin, les monophysites se trouvaient, au temps dont nous parlons, dans une situation mixte, accablés par les édits de Justinien, et cependant

puissants par l'appui de l'impératrice Théodora. Celle-ci était même parvenue par ses intrigues à faire élever sur le siège de Constantinople le patriarche Anthyme, monophysite dissimulé (535). Le dernier acte du courageux pape saint Agapet Ier avait été de la démasquer et de l'excommunier. Mais affaiblis par leurs divisions intestines, les monophysites retrouvaient au dehors une sorte d'unité et une force réelle, en réduisant presque toute la controverse avec les orthodoxes à la question du concile de Chalcédoine, qu'ils étaient unanimes à combattre comme fauteur du nestorianisme. Ce fut précisément sur ce terrain du concile de Chalcédoine, et par la plus habile intrigue, qu'ils engagèrent la grande querelle des Trois Chapitres qui agita l'Orient et l'Occident durant plusieurs années.

Le pape Vigile occupait alors la chaire de Pierre (537-555). Les historiens ont souvent raconté qu'il y était arrivé par l'intrigue, et en prenant des engagements avec Théodora, qui avait conçu le projet d'implanter l'hérésie en Occident et de la faire prévaloir en l'asseyant sur le trône pontifical. Dieu n'aurait permis l'élévation de Vigile que pour montrer, mêmes aux plus incrédules, l'effet des promesses faites par le Christ au chef des apôtres et à ses successeurs. Vigile fut, au vrai, un pape intrépide, et ne se laissa abattre par aucune violence. L'accusation portée contre lui est de nulle valeur. Trois chroniqueurs lui ont donné cours. Les deux premiers, Victor, évêque de Tuttoue, et le diacre Labat, deux Africains qui écri-

vaient dans un pays fort éloigné de Rome, étaient des partisans déclarés des Trois Chapitres contre lesquels le pape Vigile s'engagea jusqu'à subir l'exil. Ils étaient donc très prévenus contre lui ; ils auraient pu le discréditer au temps de cette controverse et l'accabler en révélant l'histoire de son intrusion ; cependant ils n'en parlèrent que trente ans après sa mort. Le troisième, Anastase le Bibliothécaire, n'écrivait qu'au IXe siècle. Il est toutefois exact que l'élection du pape Vigile fut entachée d'irrégularité par le fait que Silvère, successeur d'Agapet, était encore vivant. L'élection de celui-ci avait été, elle aussi, viciée par la violence. Théodat, roi des Goths, craignant de voir élire un pape favorable aux Byzantins, l'avait imposée, sans aucune liberté de suffrages. Il avait même menacé de mort tout clerc qui n'y consentirait point. Lorsque saint Silvère, suspect d'être favorable aux Goths, eut été arraché de Rome par Bélisaire et traîné en exil à Patare, en Lycie, les évêques assemblés par ce général furent invités à déposer ce pontife malheureux, et à lui donner un successeur. Aux uns, il paraissait légitime de prononcer sa déposition, à cause de l'irrégularité de son élection ; d'autres en doutaient. Enfin ils se décidèrent à élire l'archidiacre Vigile, né à Rome d'un père consul. Silvère étant mort (537), l'élection de Vigile fut reconnue, confirmée, comme celle de Silvère l'avait été, après l'événement.

La querelle des Trois Chapitres commença par un renouvellement de celle des Origénistes. Il n'est

plus question ici des généreux disciples du grand alexandrin qu'on a vus dévoués à sa personne, et non aux erreurs répandues dans ses écrits. Les Origénistes du VIe siècle n'étaient plus que des moines fanatiques et la plupart ignorants, parmi lesquels s'était perpétuée en Palestine une passion aveugle pour sa doctrine, ou plutôt pour ses opinions. Ils avaient réussi à faire monter deux des plus habiles d'entre eux, Démétrius et Théodore Ascidas, sur les sièges métropolitains d'Aucyre et de Césarée de Cappadoce. Ascidas de Césarée surtout gagna la confiance de Justinien, et mérita celle de Théodora en protégeant de tout son crédit les Acéphales. Il ne put toutefois empêcher Pélage, apocrisiaire de Vigile, et le patriarche Mennas, de Constantinople, pressés par les moines orthodoxes de Palestine, de tourner l'empereur contre les Origénistes. Justinien ne pouvait manquer une si belle occasion de se poser en théologien : il rédigea un long édit, où, après avoir exposé et réfuté les erreurs d'Origène, il portait contre elles neuf anathèmes et un dixième contre Origène et ses sectateurs. Tous les autres patriarches d'Orient y souscrivirent ; le pape Vigile accepta aussi cet édit, mais on ne sait pas exactement en quels termes.

Théodore Ascidas, vivement blessé de ce coup, ne tarda pas à se venger. Ce fut en préparant une condamnation, au moins indirecte, du concile de Chalcédoine, contre lequel le parti des monophysites acéphales, qui avait toute sa faveur, demeurait toujours acharné. On se souvient qu'à la fin du concile d'Ephèse s'était posée la question de

condamner Théodore de Mopsueste, dont les écrits inspirèrent l'hérésie de Nestorius, et que saint Cyrille d'Alexandrie fit écarter cette question pour ne pas accroître l'agitation des esprits. Plus tard, le concile de Chalcédoine avait entendu louer, sans s'émouvoir, ce savant évêque, mort en grande réputation de vertu. Deux autres évêques, également réputés, Théodoret de Cyr et Ibas, évêque d'Edesse, avaient injurieusement critiqué saint Cyrille et ses douze anathèmes proposés à Nestorius, à cause d'expressions qui pouvaient prêter à une interprétation douteuse. La paix et l'union s'étaient ensuite rétablies entre eux et le saint patriarche, à la suite d'explications ; et ses deux adversaires avaient professé reconnaître la même foi que lui. Aussi le concile de Chalcédoine les avait-il reconnus orthodoxes. Il pouvait donc passer pour avoir accepté la doctrine de ces trois évêques avec leurs écrits, qui constituaient trois chefs distincts qu'on appelait *Tria Capitula*, les Trois Chapitres. En les faisant condamner comme favorables au nestorianisme, on atteindrait ce concile lui-même.

Théodore Ascidas, de Césarée, mettant à son tour à profit la passion théologique de Justinien, lui persuada insidieusement qu'un excellent moyen de ramener les Acéphales à l'unité serait de les satisfaire en frappant les Trois Chapitres, puisque l'eutychianisme était né de la réaction contre Nestorius. L'empereur n'y vit que l'occasion de s'immiscer dans une nouvelle question de doctrine, et il se mit sans délai à rédiger un édit qui anathématisait

Théodore de Mopsueste, Théodoret de Cyr et leurs écrits, Ibas et sa lettre au persan Maris, qui contenait ses attaques contre saint Cyrille (544). Les patriarches et autres évêques orientaux se soumirent de gré ou de force, mais tout l'Occident se souleva contre l'édit impérial, comme gravement injurieux au concile de Chalcédoine. Il semblait d'ailleurs excessif de lancer l'anathème contre des personnages morts en paix avec l'Eglise. Invité par l'empereur à venir régler la question à Constantinople, le pape Vigile s'y trouva dans la position la plus difficile. Pressé par Justinien d'approuver son édit, et sommé par Ascidas de rétablir les évêques acéphales, il répondit en condamnant de nouveau ceux-ci, et en séparant de sa communion le patriarche Mennas, pour avoir entraîné plusieurs évêques à signer l'édit (547).

Cependant l'embarras demeurait extrême pour lui, car il y avait danger de voir se produire un grave schisme, soit en Orient, s'il défendait les Trois Chapitres et leurs auteurs, soit en Occident, s'il les frappait. Une situation si critique explique que sa conduite ait varié, selon les circonstances au cours de ces années de trouble, dans une question où la foi n'était pas en cause, mais seulement les personnes. Pour conserver la paix avec les Orientaux, il consentit enfin à condamner les Trois Chapitres par son décret *Judicatum* (548), mais en réservant expressément le respect dû au concile de Chalcédoine, *salva tamen reverentia synodi Chalcedonensis*. Cette clause n'empêcha pas l'Occident de pousser un cri de surprise et de douleur,

comme si Vigile eût abandonné le concile. Les évêques d'Illyrie séparèrent de leur communion ceux qui adhéraient au *Judicatum* ; les Africains osèrent même prononcer anathème contre le pape, tandis que plusieurs l'attaquèrent par leurs écrits. L'acte pontifical fut combattu même dans le clergé romain et y souleva des troubles violents. Les Gaulois, également alarmés, agirent plus sagement : ils écrivirent à Vigile lui-même, par Aurélien d'Arles, son vicaire dans les Gaules, et lui envoyèrent des députés pour connaître plus exactement ce qu'il avait fait. Le pape, dans sa réponse, rassura Aurélien, mais il crut devoir frapper de censures ecclésiastiques ceux qui s'étaient insurgés contre lui.

Pour remédier à ce trouble universel, le pape et l'empereur songèrent à un concile œcuménique qui se tiendrait à Constantinople. Afin de laisser libres les décisions de cette assemblée, Vigile retirait son *Judicatum*, mais il avait posé comme condition que les évêques latins et les évêques grecs siégeraient en nombre égal. Ce n'était pas seulement une question de convenance, mais de nécessité, puisque, sans elle, le pape manquait son but principal, et que, loin de ramener les Occidentaux, en leur prouvant dans une discussion pacifique qu'on pouvait condamner les Trois Chapitres sans porter atteinte au concile de Chalcédoine, un concile où domineraient les Orientaux ne pouvait que les aigrir et les exaspérer davantage. Le concile était convoqué pour l'année 550 ; le pape défendait, sous peine d'anathème, toute discussion sur les Trois Chapitres avant sa réunion.

Les évêques latins tardant à arriver, Vigile différait d'agir. Justinien, impatient de ce retard, et d'ailleurs sans cesse aiguillonné par Théodore Ascidas, publia un nouvel édit contre les Trois Chapitres. C'était prévenir le concile et manquer au pape. Vigile ne se manqua pas à lui-même : il prononça une sentence d'excommunication contre quiconque souscrirait l'édit, et refusa de communiquer avec ceux des Orientaux qui soutenaient l'empereur. Cette fermeté de l'intrépide pontife irrita tellement Justinien que le pape, pour se dérober à sa colère, dut chercher un refuge dans l'église de Saint-Pierre, d'où on essaya de l'arracher par la violence, et ensuite dans celle de Sainte-Euphémie à Chalcédoine. Justinien ne put se venger que sur quelques évêques d'Occident, qu'il exila (551). Vaincu enfin par la résistance inébranlable du pape, l'empereur retira son édit. Mennas, Théodore Ascidas et les autres évêques qui avaient été contraires à Vigile firent leur soumission, et il put quiter son asile.

Tout ayant été renvoyé au concile, Vigile maintint invariablement la condition posée : que Latins et Grecs y siégeraient en nombre égal. Mais Justinien, n'écoutant que son impatience, le fit ouvrir par ses ordres (553). Ce deuxième concile de Constantinople, auquel la ratification du pape Vigile, donnée quelques mois après, confirma le caractère d'œcuménicité, se tint sans sa présence. Il refusa d'y paraître, malgré les sollicitations et les instances des envoyés. Il se contenta de répondre qu'il donnerait son avis par écrit, et qu'il le ferait con-

naître à l'empereur. Le concile condamna Théodore de Mopsueste et ses écrits, les livres de Théodoret de Cyr contre saint Cyrille et la lettre d'Ibas à Maris ; puis il renouvela l'anathème contre Arius, Macédonius, Apollinaire, Nestorius, Eutychès et contre les erreurs d'Origène.

Pendant ce temps, Vigile donnait aussi son jugement dans le décret appelé *Constitutum*, qu'il adressa à Justinien. Il frappait les erreurs contenues dans les Trois Chapitres, en s'abstenant de condamner personnellement leurs auteurs, et il appuyait sur plusieurs exemples cette réserve à l'égard des morts. Les propositions de Théodore de Mopsueste, exposées et discutées, étaient frappées d'anathème dans leur sens mauvais. Le pape condamnait les erreurs des écrits de Théodoret de Cyr, mais défendait du reproche de nestorianisme un évêque qui s'était présenté, cent ans plus tôt, au jugement du concile de Chalcédoine, y avait souscrit sans hésiter, ainsi qu'à la lettre de saint Léon. Quant à la lettre d'Ibas, le concile de Chalcédoine l'avait reconnue injurieuse pour saint Cyrille, mais conforme à la foi ; et Ibas l'avait rétractée après explications. Rien ne devait être changé à ce que ce concile avait statué à ce sujet, comme pour le reste. Ainsi le pape maintenait l'autorité du concile et, en remplissant ce devoir, rassurait les Occidentaux ; les Orientaux, eux aussi, devaient trouver une satisfaction dans la sentence qu'il portait sur les Trois Chapitres.

Justinien, ne pouvant se résigner à une demi défaite, refusa de recevoir le *Constitutum*, qui lui

fut adressé par Vigile pendant les sessions du concile. D'autre part, le pape se refusait à donner une approbation plus complète aux sentences portées contre Théodore de Mopsueste, Théodoret de Cyr et Ibas. Il fut jeté en prison, réduit à un peu de pain et d'eau, puis envoyé en exil. L'empereur avait fait rayer son nom de tous les diptyques. Cependant, six mois après, les esprits se trouvaient généralement apaisés en Occident par la sagesse et la fermeté de la conduite de Vigile. En ce même temps, Narsès, qui venait de défaire Totila, roi des Goths, et de rendre Rome à l'empereur, lui transmettait les supplications des Romains pour que le pape leur fût rendu. Le succès de ses armes inclina Justinien à se montrer plus conciliant. Soit pour sortir de ses mains, soit plutôt pour parer au danger de schisme qui restait imminent dans l'Eglise d'Orient, Vigile confirma indirectement le concile de Constantinople, sans le nommer, en anathématisant Théodore de Mopsueste et les Trois Chapitres, tant dans une lettre au patriarche Eutychius, successeur de Mennas, que dans une constitution plus étendue, publiée l'année suivante (554). Il lui fut enfin permis de reprendre le chemin de l'Italie, où il ne put arriver, car il mourut de la pierre à Syracuse (555).

La condamnation des Trois Chapitres aurait dû satisfaire les Orientaux et les réconcilier avec le concile de Chalcédoine. Il eut sans doute ce résultat à l'égard de plusieurs, mais les ennemis de ce grand concile, les vrais Acéphales, ne furent vain-

cus ni par le décret des Pères de Constantinople, ni par les mesures rigoureuses de Justinien contre les récalcitrants. Pour le malheur de l'Orient, l'erreur, qui avait déjà pris ses mesures, s'était relevée plus forte que jamais. Sévère d'Antioche et les autres chefs monophysites, voyant leur parti traqué au dehors et en proie à des divisions intestines, avaient compris qu'il fallait le reconstituer, s'ils ne voulaient périr. Ils résolurent de rompre tout lien avec les catholiques, pour former une société distincte, une église à part. Ils trouvèrent l'apôtre et le chef qu'il leur fallait en Jacques Baradaï, moine syrien, homme simple et ignorant, mais d'une activité infatigable et d'un zèle poussé jusqu'au fanatisme. Les chefs acéphales l'avaient sacré évêque d'Edesse, en 541, avec le titre de métropolitain universel. Baradaï releva partout le courage des monophysites, en Syrie, en Mésopotamie, et dans les régions voisines. La défection de l'Arménie paraît aussi se rattacher à ce mouvement. Les *Jacobites*, ainsi nommés du nom de leur chef, se répandirent aussi dans la Perse, refuge de toutes les sectes proscrites. Les Egyptiens entrèrent dans l'Eglise jacobite : les monophysites prirent dans ce pays le nom de *cophtes*, c'est-à-dire chrétiens primitifs d'Egypte, et y furent en vive opposition avec les orthodoxes qui suivaient la foi de Chalcédoine, la foi de l'empereur, d'où ceux-ci furent appelés *Melchites* (Impériaux). Les églises d'Ethiopie et d'Abyssinie, dépendantes du patriarche d'Alexandrie, se trouvèrent naturellement entraînées aussi dans ce malheureux schisme, et reçurent des

mains du patriarche cophte des évêques jacobites. Telle fut la puissante organisation de la secte monophysite par Jacques Baradaï. La doctrine des Jacobites est le semi-eutychianisme des acéphales. Ils repoussent celle d'Eutychès qui absorbait la nature humaine dans la nature divine par suite de l'Incarnation ; eux, par une contradiction déconcertante, n'admettent aussi qu'une nature, mais formée des deux natures divine et humaine, subsistant sans mélange ni confusion. Et voilà à quoi aboutirent tant de disputes, de subtilités et de nouveautés sans cesse renaissantes dans l'Eglise orientale.

Justinien était mort en 565, à l'âge de quatre-vingt-quatre ans, après quarante ans de règne. Il eut pour successeur Justin II, son neveu (565-578). Le nouvel empereur débuta heureusement ; il fit des efforts pour ramener les monophysites à l'unité, et gagna l'affection de ses sujets en remédiant aux exactions que son oncle leur avait fait subir pour les dépenses énormes de ses constructions. Mais, plus tard, il se livra à d'extravagantes débauches et tomba par intervalles dans la démence. Cependant il souffrait des misères de son peuple. Voyant l'état déplorable où il était réduit, il se chercha un successeur, non dans sa famille, mais dans l'empire. Son choix tomba sur un commandant de la garde impériale, Thrace d'origine, nommé Tibère. Il l'adopta et le déclara césar. Tibère II (578-582) fut un excellent prince, aimant ses peuples, charitable pour tous, et zélé pour

l'unité de la foi. A la fin de son règne, procédant aussi par adoption, il fit césar Maurice, un de ses généraux qui avait vaincu les Perses, et lui fiança sa fille aînée. Maurice (582-602) était d'une famille originaire de Rome. Sans égaler Tibère, il était pieux, chaste et attaché à ses devoirs. Sous lui, la guerre se poursuivit avec succès contre les Perses, l'empire grec devint même le protecteur de Chosroès II chassé de ses Etats par une révolte. Malheureusement, vers la fin de son règne, les Avars, nation scythique, poussés par d'autres peuples, quittèrent l'Asie centrale et se jetèrent en Europe. Ils ravagèrent tout, depuis Belgrade jusqu'à la mer Noire. A ces bandes redoutables, Maurice n'avait à opposer qu'une armée dégénérée, sensible seulement à l'appât de l'or. La tentative qu'il fit d'y rétablir la discipline lui coûta la vie. Une révolte éclata dans les camps. Phocas, proclamé empereur, le fit égorger avec tous ses enfants. Son règne fut celui d'un tyran et s'abrégea par ses propres excès : on appela pour y mettre fin Héraclius, fils de l'exarque d'Afrique (610), qui lui fit subir d'horribles mutilations, sous les yeux d'une foule nombreuse, avant de livrer ses restes à la fureur populaire.

Sous ces princes, les papes eurent encore beaucoup à faire pour effacer les traces des divisions produites par l'hérésie et par la question des Trois Chapitres. De graves démêlés naquirent aussi des prétentions des patriarches de Constantinople et des empereurs. On a vu précédemment des évêques de la ville impériale prendre ou recevoir le

le titre de patriarche œcuménique ou universel. Par ce titre fastueux, ils ne prétendaient pas s'élever au-dessus de la primauté romaine, qu'ils reconnaîssaient sans difficulté, mais se mettre, au moins dans l'Eglise orientale, au niveau de la dignité patriarcale des papes en Occident. C'était évidemment un nouveau pas vers le schisme, et les papes durent s'opposer à cette prétention. Un concile, assemblé à Constantinople pour juger un différend entre évêques (589), servit de prétexte à celui de cette ville, Jean le jeûneur, prélat éminent d'ailleurs par ses vertus, pour s'arroger le titre d'évêque universel. Le pape Pélage II, qui gouvernait alors l'Eglise, cassa les actes de ce concile et défendit à son représentant d'assister à la messe avec le patriarche. L'année suivante, saint Grégoire le Grand succédait à Pélage. Le pape, qui corrigeait les abus dans tout le monde chrétien avec une énergie égale à la mansuétude de sa charité, ne pouvait fermer les yeux sur celui-là. Jean le jeûneur lui ayant envoyé le compte rendu d'un jugement contre un prêtre accusé d'hérésie, dans lequel il affectait à plusieurs reprises de se donner la qualité d'évêque universel, Grégoire lui rappela la protestation de Pélage et lui fit de nouvelles remontrances sur cette prétention injustifiée et si peu conforme à l'humilité apostolique, propre surtout à flatter l'ambition et l'orgueil. Il écrivit aussi à ce sujet à l'empereur Maurice et aux autres patriarches intéressés. Tout fut inutile : l'empereur faisait cause commune avec l'évêque de sa ville impériale, et les évêques orientaux ne surent que ménager et flat-

ter le collègue qui pouvait les servir à la cour. Cyriaque, qui succéda à Jean le jeûneur, suivit la même voie et prit le même titre dans les lettres qu'il envoya au pape pour lui faire part de son élévation. Saint Grégoire ne voulut pas rompre l'unité de l'Eglise en refusant de les recevoir, mais il avertit Cyriaque qu'il devait renoncer à ce titre profane et superbe. Cette contestation servit à relever l'humilité des pontifes romains. Ce fut alors que saint Grégoire signa ses lettres « serviteur des serviteurs de Dieu », formule qui est demeurée celle de tous ses successeurs. Sous Phocas, le pape Boniface III obtint que l'empereur intimât à l'évêque de Constantinople de renoncer au titre d'évêque universel ; les patriarches y renoncèrent en effet, mais pour le reprendre plus tard.

Une autre prétention, non moins pernicieuse pour l'Eglise, existait chez les empereurs eux-mêmes. Jusqu'à Théodoric, l'élection des papes avait été indépendante du pouvoir civil. A la mort de Jean Ier, le roi des Ostrogoths, après avoir fait mourir ce pape en prison, imposa Félix IV au clergé romain, qui résista longtemps et finit par accepter le candidat, à cause de ses mérites. Depuis cette époque, les rois Goths, et, après l'extinction de leur royaume en Italie, l'empereur Justinien et ses successeurs, s'arrogèrent tyranniquement le droit de confirmer l'élection du pontife romain. L'Eglise ne recouvra qu'avec beaucoup de peines et de temps la liberté de choix dont elle jouissait sous les empereurs idolâtres. Les empereurs en vin-

rent jusqu'à exiger une somme d'argent chaque fois qu'ils exerçaient ce prétendu droit. L'abus ne pouvait que s'étendre ; Justinien régla par un tarif ce que les évêques des plus grands sièges devaient payer pour l'élection. Il y avait là tout ensemble usurpation et exaction, et, en outre, un danger de simonie exposant l'épiscopat à se laisser corrompre et l'Eglise à subir les conséquences d'élections ainsi faites. Saint Grégoire, qui poursuivait la simonie avec tant de zèle, tant en Orient qu'en Occident, ne pouvait demeurer indifférent à ce danger et s'en plaignit amèrement.

Il eut aussi à protester contre une ordonnance de l'empereur Maurice interdisant à ceux qui étaient dans les charges publiques ou qui servaient dans l'armée d'embrasser la vie monastique. Pour ces derniers surtout cette exclusion créait une impossibilité à peu près absolue, car la durée du service militaire était alors de vingt ans. Saint Grégoire fit observer au prince que c'était leur fermer le chemin du ciel, car plusieurs ne sauveraient leur âme qu'en quittant tout, et il ne craignit pas de rapprocher de telles mesures de celles prises par Julien l'Apostat pour étouffer la vie de l'Eglise. L'empereur laissa tomber son ordonnance.

CHAPITRE IX

L'Empire d'Orient. — Le Monothélisme.

(610-713)

A l'avènement d'Héraclius, l'empire d'Orient était dans une effrayante détresse. Phocas, en s'emparant du trône, avait demandé la paix à Chosroès, mais le roi des Perses, sous prétexte de venger Maurice, son bienfaiteur, commença aussitôt contre les Grecs une guerre sanglante qui dura vingt-quatre ans, et dont les dix-huit premières années furent pour l'Empire une suite de désastres. Depuis les ruines de Babylone jusqu'au détroit de Constantinople, les villes furent brûlées, les campagnes ravagées et laissées sans culture, les habitants égorgés ou emmenés captifs. A Jérusalem, les églises, même celle du Saint-Sépulcre, avaient été livrées aux flammes; les Perses emportèrent tout ce qu'il y avait de précieux, en particulier le bois de la vraie croix. Revenus en Asie-Mineure, ils avaient poussé jusqu'à Chalcédoine (613) et s'installèrent, pour dix ans, en face de Constantinople affamée par la perte de l'Egypte. En 616, ils pénétrèrent en Egypte, prirent et pillèrent Alexandrie, et poussèrent leurs ravages jusqu'aux frontières d'Ethiopie. Héraclius demeu-

rait dans une fatale inaction, livré aux plaisirs. Il se bornait à envoyer à Chosroès des lettres suppliantes. « J'accorderai la paix aux romains, avait répondu son ennemi, quand ils auront abjuré leur crucifié pour adorer le soleil ». C'était presque une guerre religieuse. L'Empire était réduit à peu près aux murs de sa capitale, et déjà Héraclius songeait à en transporter le siège à Carthage, lorsque le patriarche Sergius le retint et mit à sa disposition les richesses de l'Eglise de Constantinople. Un autre grand danger pressait l'empire par le nord. Les Avars s'avançaient de nouveau (619), faisaient un butin immense et emmenaient près de trois cent mille captifs.

Héraclius sortit enfin de sa torpeur. Il fit la paix avec les Avars au prix de concessions et résolut de porter la guerre chez ses ennemis. Ce prince, mou et indécis jusque-là, se révéla grand capitaine. Il attaqua d'abord l'Asie-Mineure par le sud (622), débarqua en Cilicie, et gagna une bataille à Issus. Il l'attaqua ensuite par le sud (623), débarqua à Trébizonde, entraîna l'Arménie dans son alliance et pénétra jusqu'en Perse. Cette audacieuse entreprise délivra l'Asie-Mineure et l'Egypte, comme autrefois celle de Scipion, en Afrique, avait délivré l'Italie. Les armées persanes furent rappelées derrière l'Euphrate. Les Perses, s'alliant avec les Avars, Héraclius s'allia avec les Turcs Khasars du Volga, qui étaient pour la Perse ce que les barbares du Danube étaient pour l'empire grec. Les Avars ayant échoué dans une grande attaque contre Constantinople (626), l'empereur, soutenu par les

Turcs, alla si loin qu'il fit trembler le roi de Perse à son tour dans sa capitale (627). Vainqueur à Mossoul, sur les rives de Ninive, il pilla les villes et les palais de la Perse, pénétra jusqu'à Ctésiphon, dont il n'osa pourtant faire le siège, et reconquit 300 drapeaux. Chosroès fut détrôné et mis à mort par son propre fils Siroès, et le traité qui fut alors conclu rendit aux deux empires leurs anciennes limites, aux chrétiens le bois de la vraie croix qu'Héraclius rapporta triomphalement à Jérusalem (628).

Ici se termine la période heureuse de son règne et la prospérité passagère de l'empire grec, épuisé par les attaques des Perses et par ses victoires mêmes, accablé d'impôts, ruiné dans son commerce et son industrie. Cet empire vit tout à coup s'élancer du fond de l'Arabie un peuple bien autrement redoutable que les Perses, un véritable torrent qui renversa tout devant lui. La longue guerre entre les Grecs et les Perses avait favorisé l'accroissement de l'empire des Arabes, qui trouvèrent dans Mahomet un grand prophète guerrier. Ils enlevèrent à Héraclius, en six années, la Mésopotamie, la Syrie et l'Egypte. Il mourut en 641, et avec lui s'ensevelit dans la tombe le peu de gloire et de force qui restait à l'Empire.

La dynastie d'Héraclius régna pendant 70 ans, pour le malheur de l'Orient. Du sang, de la démence, un raffinement inouï de basse cruauté, donnent à cette période un caractère hideux. De son premier mariage avec Eudoxie Héraclius laissait un fils âgé de 28 ans, Constantin, et d'une seconde union avec

une femme ambitieuse, Martine, un autre fils de 19 ans, Héracléonas. Héraclius avait réglé qu'ils régneraient avec une autorité pareille, en honorant Martine comme impératrice. Celle-ci, qui avait dicté le testament, tenta d'en recueillir seule l'avantage, mais le peuple réclama ses empereurs. Constantin mourut après trois mois, empoisonné par elle. Peu après, une sédition des troupes obligea Martine et Héracléonas à couronner Constant, fils de Constantin. Une sentence du Sénat, devant lequel ils furent eux-mêmes traduits, fit couper la langue à Martine et le nez à Héracléonas ; tous deux furent envoyés en exil. Le règne de Constant II (641-668) est digne de ce commencement. L'empereur avait un frère, Théodose ; il le contraint de recevoir le diaconat, puis le fait mourir en 659. Poursuivi par la vision sanglante de sa victime, détesté par le peuple de Constantinople pour ses vices et aussi comme fauteur de l'hérésie nouvelle et persécuteur de l'Eglise, il abandonne sa capitale avec mépris, sous le prétexte d'aller combattre les Lombards en Italie, y commet toute sorte d'exactions, pille les églises de Rome, et enfin meurt assassiné dans le bain par un de ses officiers.

Constantin IV, surnommé Pogonat (le Barbu), occupe le trône de 668 à 685. Il fait hautement profession de la foi catholique, s'efforce de procurer à l'Empire la paix extérieure et travaille à lui procurer aussi la paix au dedans, en se mettant d'accord avec l'Eglise romaine sur la question du monothélisme. On rapporte qu'il fit couper le nez à ses deux frères, coupables de vouloir partager la

puissance impériale avec lui. Son fils, Justinien II, qui règne d'abord de 685 à 695, fait des embellissements d'un faste inouï, en même temps qu'il joue un rôle perfide contre la foi. Il a pour favoris un eunuque et un moine, dont le premier fait donner des coups de fouets à la mère de l'empereur, et l'autre fait pendre la tête en bas et brûler à petit feu les débiteurs insolvables. Le fils de Justinien, Léonce, le chasse du pouvoir, mais obtient qu'on lui laisse la vie sauve : on se contente de lui couper le nez et la langue, et de l'exiler dans la Chersonèse taurique. Léonce (695-698) est renversé à son tour par ses troupes qui, craignant d'être punies pour leur lâcheté dans la lutte contre les Arabes en Afrique, élisent, en revenant à Constantinople, un nommé Absimare, qui prend le nom de Tibère III. Léonce a le nez coupé et est enfermé dans un monastère. Tibère III (698-705), souillé de sang, voit reparaître Justinien II, appuyé par les Turcs et qu'on appellera désormais Justinien Rinotmète (Nez-coupé). Il pénètre dans Constantinople. Tibère et Léonce, traînés devant lui, chargés de fer, aux jeux du cirque, y sont piétinés par lui avec une joie de cannibale, puis décapités. Leurs partisans sont jetés à la mer ou livrés à des supplices qui font l'amusement de l'empereur. Ce second règne de Justinien (705-711) prend fin par une révolte qui porte sur le trône l'Arménien Philippe Bardesanès, qu'il avait exilé. Justinien, saisi avant de s'enfuir, périt de la main de l'écuyer Elie ; son jeune fils, Tibère, âgé de six ans, réfugié dans une église, et qui embrassait l'autel et le bois de la vraie croix

pour se rendre inviolable, est égorgé dans ce lieu saint comme un animal de boucherie. Philippe Bardesanès (711-713) donne comme Justinien toute sa faveur à l'hérésie, se livre à d'infâmes débauches, il est surpris dans l'ivresse par une révolution de palais : on lui crève les yeux.

Telle est la série des princes sous lesquels se déroule l'histoire du monothélisme. Cette nouvelle hérésie, cause de maux aussi déplorables que la précédente, se fit jour au moment où Héraclius montait sur le trône (610). Son premier auteur fut Sergius, patriarche de Constantinople. Cette nouvelle Rome, ainsi qu'elle aimait à s'appeler, semble avoir reçu de l'enfer la mission d'inventer, tout au moins d'accréditer toutes les hérésies, comme l'ancienne Rome a reçu du ciel la mission de lutter contre elles et de les abattre. L'arianisme y est naturalisé par Eusèbe de Nicomédie, devenu évêque de la capitale, et, de là, il a infecté toutes les nations barbares. Macédonius, évêque de Constantinople, suscite une autre hérésie contre la divinité du Saint-Esprit. Nestorius, évêque de Constantinople, divise Jésus-Christ en deux personnes. Eutychès, archimandrite de Constantinople, confond en Jésus-Christ les deux natures. Enfin, Sergius, évêque de Constantinople, reproduit frauduleusement l'hérésie d'Eutychès, en insinuant qu'en Jésus-Christ il n'y a pas deux volontés, la volonté divine et la volonté humaine, comme il y a la nature divine et la nature humaine, mais une seule volonté, d'où est venu à cette hé-

résie le nom de monothélisme, formé du grec.

On a vu, dans le siècle précédent, les monophysites, contraints par les deux puissances, ecclésiastique et séculière, à anathématiser Eutychès, s'agiter en tout sens pour échapper à la foi catholique et au concile de Chalcédoine. On les a vus reprendre une nouvelle vie et s'organiser en église particulière sous le nom de Jacobites. Ces sectaires, dont l'opiniâtreté et l'activité étaient également infatigables, ne devaient pas s'endormir durant les troubles politiques. Il se fit en effet un travail occulte qui se révéla sous Héraclius. Leur plan était de pousser quelques-uns des leurs aux principaux sièges épiscopaux et de ramener équivalemment l'erreur principale au moyen de questions secondaires. Outre le génie héréditaire des empereurs de Constantinople, qui les portait à se mêler à tout propos des questions religieuses, et à chercher, sous prétexte d'accommodement, des conciliations que la foi ne pouvait admettre, la raison politique les porta aussi en faveur des monophysites. Chosroès, l'ennemi mortel de l'Empire, favorisait hautement les nestoriens. Héraclius et son gouvernement devaient donc incliner du côté des Jacobites leurs adversaires, et s'efforcer de les remettre au niveau des catholiques. Cette pensée de conciliation domina les premiers mouvements de la nouvelle hérésie, et en fut le principal ressort.

Sergius, né de famille jacobite, et infecté du venin de la secte, possédait toute la confiance d'Hé-

raclius. Avec lui, Cyrus, évêque de Phasis, et Théodore, évêque de Pharan, en Arabie, engagèrent l'empereur dans la fausse voie, par des conférences habilement ménagées. Héraclius, charmé de trouver dans l'opinion, que Sergius lui fit présenter, un moyen d'opérer l'union, se livra aveuglément aux inspirations du patriarche. Cyrus fut transféré au siège patriarcal d'Alexandrie (630), et ainsi l'Eglise orientale se trouva livrée aux deux chefs des monophysites.

Le piège tendu dans ces conférences était celui-ci : il y fut question non seulement des deux natures que les Eutychiens mitigés ne refusaient pas d'admettre, mais encore des deux opérations et des deux volontés en Jésus-Christ, où ils placèrent toute la difficulté. Héraclius, embarrassé par cette question, consulta successivement Sergius et Cyrus. Ceux-ci lui persuadèrent qu'on ne pouvait admettre qu'une opération et une volonté, de même qu'il n'y avait en Jésus-Christ qu'une seule personne, qu'un opérant. Mais, de cette manière, la volonté humaine se trouvait absorbée dans le Verbe, et avec elle l'âme humaine, que l'on ne regardait plus dès lors que comme un instrument passif de la personne divine. C'était là évidemment retomber dans l'erreur tant de fois anathématisée d'Eutychès. Toutefois tous les esprits ne voyaient pas cette liaison. L'empereur y fut trompé le premier.

Cyrus assembla son concile (633) et y obtint la réunion à son Eglise d'une secte nombreuse d'eutychiens, grâce à un anathème lancé contre qui-

conque ne dit pas que le même Christ et le même Fils opère les choses divines et les choses humaines par une seule opération théandrique ou déivirile, en sorte que la distinction n'est que de la part de notre entendement. Les catholiques admettent bien dans le Christ un seul opérant, et doué d'une opération théandrique (divino-humaine), mais dans laquelle se combinent deux volontés distinctes. Le concile de Cyrus glissait par une équivoque, dans son canon, tout le venin de l'erreur, en spécifiant un seul opérant, tandis qu'il gardait le silence sur le fait d'une ou de deux opérations. Au sens où l'entendaient les fauteurs du monothélisme, cette définition était inconciliable avec la distinction réelle des deux natures qui se confondaient dans une seule opération, ou bien on supposait une de ces natures imparfaite et tronquée.

L'illustre saint Sophrone, moine déjà célèbre, supplia en vain Cyrus de retirer cette déclaration ; le patriarche s'obstina. Sophrone ne réussit pas mieux auprès de Sergius. Elu patriarche de Jérusalem (633), il assembla lui-même son concile et envoya sa lettre synodale à Rome. Plus tard il y députa Etienne, évêque de Dore, pour y défendre le dogme catholique, que les deux patriarches monothélites continuaient d'attaquer. Mais Sergius l'avait devancé.

Le siège de Pierre était alors occupé par le pape Honorius, originaire de la Campanie, et fils du consul Pétrone. Il régna douze ans (625-

638). Ce qu'il fit, et avec succès, pour ramener à l'unité toute l'Istrie séparée par le schisme des Trois Chapitres, ses Lettres aux Irlandais sur la Pâque, à Edwin, roi des Northumbriens, etc., les dons considérables qu'il fit aux églises, les éloges que lui ont donnés les hommes éminents de son époque, tant Grecs que Latins, et notamment les papes, ses premiers successeurs, font voir en lui un pape zélé et digne du rang suprême. Dans l'affaire du monothélisme il manqua de perspicacité et de vigilance ; il ne sut se faire instruire par ses représentants de ce qui se tramait en Orient depuis dix années, et fut victime de l'hypocrisie et des fourberies de Sergius. Honorius ne prononça aucune définition sur la difficulté soulevée, et l'on verra même qu'il s'en défendit expressément. C'est donc bien en vain que les adversaires de l'infaillibilité pontificale ont cherché à tirer de la conduite de ce pape un argument contre elle. Son erreur fut justement de juger inutile et oiseuse une décision nouvelle de l'Eglise, alors qu'elle était rendue indispensable ; de répondre à Sergius en des termes que le rusé patriarche et ses adeptes pouvaient interpréter dans leur sens, et de prescrire à tous sur la question controversée un silence dont tout l'avantage était pour l'hérésie. Cette erreur de conduite a fait marquer le nom du pape Honorius d'une flétrissure. La nécessité d'abattre une hérésie dont l'audace allait croissant obligea l'Eglise de porter anathème, non seulement contre ses chefs, mais aussi contre tous ses fauteurs. Honorius se trouvait malheureusement, et contre ses intentions,

compter parmi eux. Les hérétiques faisaient sonner bien haut quelques-unes de ses propositions. Loué par ses successeurs immédiats, Honorius fut ensuite anathématisé par d'autres et par plusieurs conciles, non pour avoir enseigné l'hérésie, mais pour l'avoir, en fait, favorisée, ce qui n'était que trop certain. C'est du fait que ces conciles jugeaient, non de la pensée ni des intentions du pontife. Il faut, d'ailleurs, ajouter que des critiques très sérieux croient trouver, visibles et palpables, des traces d'interpolation dans les lettres d'Honorius à Sergius. Les falsifications des actes des conciles, des lettres des papes et des écrits des Pères, étaient familières aux Grecs. Au surplus, les lettres d'Honorius, qui l'ont fait condamner, n'ont aucun des caractères d'un décret *ex cathedra*.

Sergius avait donc pris les devants sur saint Sophrone. Dans sa lettre à Honorius, où il semble avoir épuisé toutes les ressources et les subtilités du génie grec, le perfide évêque s'appliquait à présenter la nouvelle discussion survenue en Orient comme une dispute de mots, mais dispute déplorable qui allait devenir un obstacle à la réunion imminente de toutes les sectes acéphales, heureusement commencée par Cyrus. Il présentait les deux volontés, soutenues par l'un des partis, comme deux volontés contraires : la volonté divine et la volonté humaine telle que nous l'avons reçue après le péché, ce qui était incompatible dans le Christ, avec l'unité de personne et à la perfection même de la nature humaine, unie à la personne divine. Sergius mentait en imputant aux

catholiques et à Sophrone d'entendre ainsi la volonté humaine dans le Christ; et c'est en admettant ce faux supposé qu'Honorius lui donnera raison. Les défenseurs de cette opinion, exposait l'hypocrite, n'étaient donc que des gens égarés et ennemis de la paix des églises. Et toutefois lui, Sergius, n'avait demandé qu'une seule chose aux deux partis, savoir : de garder le silence sur une ou sur deux opérations, et de parler seulement d'un seul opérant.

Honorius fut pris au dépourvu, et, si l'on pouvait employer cette expression sans un manque de respect, donna complètement dans le panneau. Il approuva hautement la conduite en apparence si pacifique, si prudente et surtout si impartiale de Sergius. Les deux volontés « contraires », dont celui-ci prêtait l'affirmation à Sophrone et aux autres, firent penser au pape qu'il s'agissait des deux tendances opposées de la concupiscence et de la raison qui se manifestent dans l'homme déchu ; en ce sens, il répondit qu'on ne devait reconnaître en Jésus-Christ qu'une seule volonté, et il en donnait cette raison que le verbe « a pris, non pas notre péché, mais notre nature telle qu'elle a été créée, avant que le péché l'ait corrompue » ce qui ne permet pas de doute sur l'orthodoxie de sa pensée, quoique la profession d'une seule volonté dans le Christ pût paraître matériellement hérétique si on faisait abstraction du motif qui dictait la réponse. Honorius ne vit donc en tout cela selon l'avis insidieux de Sergius, qu'une question de mots et le félicita d'avoir écarté cette nou

veauté. « Si quelques-uns, écrivait-il, ont dit une ou deux opérations, il ne faut pas en faire un dogme de l'Eglise, car ni l'Ecriture ni les conciles ne paraissent l'avoir défini... De savoir si, à cause des œuvres de la divinité et de l'humanité, on doit dire une opération ou deux, c'est ce qui ne doit pas nous importer, et nous le laissons aux grammairiens... Nous devons rejeter ces mots qui scandalisent les Eglises, de peur que les simples, choqués du terme de deux opérations, ne nous croient nestoriens, ou qu'ils nous croient eutychiens si nous ne reconnaissons en Jésus-Christ qu'une seule opération... Confessons avec simplicité que le même Jésus-Christ opère dans la nature divine et dans la nature humaine... Nous vous exhortons à éviter l'expression nouvelle d'une ou deux opérations, et à prêcher avec nous, dans la foi orthodoxe et dans l'unité de l'Eglise, un seul Jésus-Christ opérant dans les deux natures ce qui est de la divinité et ce qui est de l'humanité. »

La défense présentée par Sophrone n'empêcha pas Honorius prévenu de persister dans sa première résolution d'imposer silence aux deux partis. Il écrivit en ce sens au patriarche de Jérusalem à Sergius et à Cyrus. Sa lettre à Sergius disait : « ... Ecartant donc le scandale de l'innovation nouvelle, il ne nous faut définir ni prêcher une opération, ou deux, mais au lieu d'une opération, comme disent quelques-uns, confesser sincèrement un seul Seigneur, opérant dans l'une et l'autre nature ; et, au lieu de deux opérations, il faut

plutôt prêcher avec nous que les deux natures, la divinité et l'humanité, dans la seule et même personne du Fils de Dieu, opèrent, sans confusion, sans division, sans altération, chacune ce qui lui est propre... » On voit que, sauf le terme de deux opérations, qu'Honorius supprimait pour ne pas scandaliser les simples, le pape pensait et s'exprimait d'uue manière absolument orthodoxe. Mais on voit aussi quel succès c'était pour les hérétiques qu'on parlât seulement d'un seul opérant, et que le silence fût prescrit sur une ou sur deux opérations.

Honorius n'en vit pas les effets. Il mourut en 638. L'année suivante, Héraclius publia, sous le nom d'*Ecthèse* ou exposition, un édit composé par Sergius, où se retrouve toute l'habileté et la perfidie du patriarche grec. Celui-ci, après avoir enlacé Honorius, voulait profiter de la vacance du Saint-Siège pour faire du monothélisme une loi de l'Etat et obliger le nouveau pape à y souscrire, s'il voulait obtenir de l'empereur que son élection fût reconnue. Il est superflu de signaler le vice fondamental du nouvel édit impérial en matière de foi : on a déjà vu assez d'exemples des usurpations sacrilèges des empereurs de Byzance, avec la connivence, plus coupable encore, des patriarches de cette ville. L'Ecthèse d'Héraclius reproduisait le fond de la lettre de Sergius au pape, elle soutenait, mais cette fois au sens formel de l'hérésie, l'existence d'une seule volonté dans le Christ, et imposait à tous un silence qui n'était

évidemment qu'un moyen de fermer la bouche aux catholiques. Sergius l'approuva officiellement, et les évêques orientaux, en bons courtisans, saluèrent d'applaudissements la profession de foi de leur empereur.

Sergius mourut quelques mois après. Saint Sophrone l'avait déjà précédé au tombeau. Pyrrhus, lié d'amitié avec Sergius et devenu son successeur, assembla son concile où, après avoir donné de grandes louanges à Héraclius, il ordonna que l'Ecthèse serait souscrite par tous les évêques, tant absents que présents, sous peine d'excommunication. Un nouveau pape, Séverin, venait d'être élu. Quand ses envoyés sollicitèrent d'Héraclius la liberté de le consacrer, le clergé de Constantinople mit comme condition à son appui qu'il souscrirait l'Ecthèse. Ils refusèrent. L'exarque de Ravenne vint à Rome, exila les prêtres opposants, enleva le trésor du palais de Latran, mais ne put vaincre la fermeté du pontife. Le pape Séverin ne régna d'ailleurs guère plus de deux mois. Son successeur, Jean IV (640-642), ayant appris que Constantin III était élevé au trône par la mort de son père Héraclius, lui écrivit pour l'encourager dans la vraie foi, pour protester contre les agissements de Pyrrhus, et contre sa prétention de tirer Honorius à son sentiment. Constantin n'hésita pas à retirer l'Ecthèse. Mais on a vu que son règne fut éphémère. Pyrrhus, se croyant en péril par la déposition de l'impératrice Martine et d'Héracléonas, se démit et s'enfuit secrètement à Chalcé-

doine. On le remplaça par un autre hérétique, le prêtre Paul. Un des premiers soins de Paul fut d'envoyer ses lettres synodales au pape, qui était alors le pape Théodore Ier (642-649). Il cherchait à le surprendre par une profession de foi en apparence orthodoxe. Théodore, tout en louant ce que les déclarations du nouveau patriarche avaient de conforme à la foi, lui reprocha vivement d'y garder le silence sur les scandales de Pyrrhus, sur l'Ecthèse elle-même, de n'avoir pas fait enlever cet édit que Pyrrhus avait fait afficher ; et il envoya à Constantinople un décret qui anathématisait cet acte.

Dans ce péril de la foi les évêques orthodoxes s'étaient tournés vers Rome ; les uns s'y rendirent en personne, les autres écrivirent. Déjà le pape Théodore avait envoyé en Orient des apocrisiaires ou visiteurs, pour soutenir la fidélité des églises. Il investit notamment de son autorité apostolique Etienne de Dore, l'ancien député de saint Sophrone, et le renvoya en Palestine avec ordre de déposer les évêques monothélistes.

Dieu avait aussi suscité à la saine doctrine un nouveau défenseur. Saint Maxime, né à Constantinople, et ancien secrétaire d'Héraclius, avait embrassé la vie monastique. Devenu abbé d'un monastère près de Chalcédoine, il s'était retiré en Afrique, tant pour échapper aux persécutions des monothélistes que pour se soustraire aux incursions des Arabes. Il s'y rencontra avec Pyrrhus, et ils eurent sur le dogme des deux volontés une conférence célèbre, dont les actes jettent un grand

jour sur l'histoire du monothélisme (645). Le saint et illustre abbé ne manqua pas de justifier la foi d'Honorius, et il eut la consolation de voir Pyrrhus rendre enfin hommage à la vérité. Le patriarche, vaincu, se rendit à Rome, où il présenta au pape Théodore son acte d'abjuration. Mais, soit qu'il ait agi hypocritement, soit par inconstance, pressé par l'exarque de Ravenne, et flatté sans doute par l'espoir de remonter un jour sur son siège, il retomba dans son ancienne erreur, sacrifiant ainsi de nouveau sa foi et sa conscience à son ambition.

La victoire de saint Maxime donna aux évêques africains un nouveau zèle pour la foi menacée. Ils assemblèrent leur concile en chaque province, et écrivirent à Paul, patriarche de Constantinople. Pressé par le pape et pareux, ne pouvant plus échapper, celui-ci trouva moyen à son tour de donner au parti monothéliste une nouvelle vie, tout en conservant les apparences de conciliation. Il fit publier par l'empereur, qui était alors l'odieux Constant II, un nouvel édit doctrinal, qu'on nomma le Type (Formulaire). Le Type rapportait les discussions passées, déclarait l'Ecthèse retirée, condamnait toute innovation dans la doctrine et imposait à tous, sous de graves peines, le silence sur la question controversée. Cette loi n'opprimait en réalité que la foi orthodoxe. Personne ne s'y méprit : tandis que les hérétiques en triomphaient, les catholiques n'eurent qu'une voix pour condamner le Type, qui devint bientôt contre eux un édit de persécution.

Pendant ce temps, le pape Théodore condamnait, à Rome, et déposait les deux patriarches Paul et Pyrrhus, l'un obstiné, l'autre relaps. Le Type arriva sur ces entrefaites et souleva une opposition générale. Théodore mourut en 649, et fut remplacé par le pape saint Martin, né à Todi, en Toscane, et ancien légat à Constantinople. L'empereur Constant avait espéré le gagner en facilitant son élection, mais il en fut tout autrement. A peine installé, le saint pape réunit un concile de cent cinq évêques, dans la sacristie de la basilique de Latran. Dans les cinq sessions de ce concile on lut toutes les pièces concernant l'affaire du monothélisme, on y discuta les textes des Pères qui attestent la tradition, enfin on dressa vingt canons de doctrine, dans lesquels les dogmes catholiques sur la Trinité et l'Incarnation furent de nouveau exposés et les anciens hérétiques frappés d'une nouvelle condamnation. Les Pères de Latran insistent à la fin sur les dernières erreurs, sur celle des monothélistes, qu'ils condamnent plus spécialement, et nommément en Sergius, Paul, Pyrrhus, Cyrus et l'évêque Théodore de Pharan, avec l'Ecthèse et le Type. Saint Martin, dans une lettre encyclique adressée au clergé et aux moines, aux fidèles de toute l'Eglise catholique, promulgua cette sentence solennelle, et donna ainsi le coup mortel à la nouvelle hérésie. Il écrivit lui-même à l'empereur Constant une lettre sage et respectueuse, pour l'engager à retirer le Type et à condamner les hérétiques qui avaient abusé de son nom et de son autorité.

Constant, loin d'être touché de cette démarche, entra en fureur contre le généreux pontife. Il fit arracher de Latran le pape malade, par une violence aussi brutale que sacrilège, le fit embarquer comme un malfaiteur et conduire à Constantinople. Là, saint Martin subit, sous les yeux de l'empereur, les traitements les plus indignes et les plus cruels. Après un simulacre de jugement, dans lequel il fit éclater autant d'intrépidité que de douceur, l'illustre et saint pontife, plus grand encore dans les fers que sur la chaire de Pierre, alla mourir martyr dans la Chersonèse Taurique, son dernier exil (655). Le patriarche Paul était mort l'année précédente, l'âme déchirée de remords, et Pyrrhus, rentré sur son siège, le suivit six mois après au jugement de Dieu.

Saint Maxime, le plus docte et redoutable adversaire des monothélistes, avait mérité, lui aussi, la couronne du martyre. Conduit de Rome à Constantinople, il eut à y soutenir tous les assauts et les repoussa victorieusement. Pour l'en punir, on lui signifia une sentence qui le condamnait à être fouetté avec des nerfs de bœuf, à avoir la main droite coupée et la langue arrachée, et après avoir été promené dans cet état à travers la ville, à aller mourir dans une forteresse, au pays des Larses. Ce qui fut aussitôt exécuté (662).

La tyrannie de l'empereur Constant, couronnée, comme on l'a vu, par ses exactions et ses violences en Italie et à Rome, après sa fuite à Constantinople, prit fin par sa mort tragique (668). Son fils,

Constantin Pogonat, suivait une meilleure voie. L'hérésie des monothélistes avait perdu plutôt que gagné du terrain en Orient, grâce à la fermeté des pontifes romains; toutefois, elle y comptait encore de nombreux et puissants défenseurs. Voulant en finir, Constantin demanda au pape des hommes instruits et sages pour conférer avec les patriarches orientaux dans une assemblée d'évêques aussi nombreux que possible. Afin de préparer cette réunion solennelle, le pape saint Agathon demanda aux évêques des trois grandes puissances d'Occident de se réunir et d'envoyer à Rome des députés avec leurs décisions, au concile préparatoire qu'il convoquait lui-même à Rome, et qui devint comme le concile de tout l'Occident (679). A la suite de ce grand synode, saint Agathon écrivit deux lettres à l'empereur, l'une au nom du concile romain, et remise à ses députés, représentant l'Eglise d'Occident, l'autre en son propre nom, dans laquelle il exposait longuement la doctrine catholique, notamment sur l'article des deux volontés et des deux opérations. Il la remit à ses propres députés ou légats, en leur enjoignant de s'y conformer en tout.

Le concile s'ouvrit enfin à Constantinople, sous la présidence des trois légats du siège apostolique, dans une des pièces du palais impérial dite salle du Dôme, d'où son nom de concile *in Trullo* (680-682). C'était le troisième concile œcuménique tenu dans cette ville. Les premières sessions furent consacrées à l'examen de toutes les pièces, à la

lecture des lettres de saint Agathon, qui furent acclamées, et à l'audition des monothélistes, ayant à leur tête Macaire, patriarche d'Antioche. Dans la huitième session et les suivantes, Macaire fut déposé, dégradé et exclu du concile, ainsi que les monothélistes qui le suivaient ; les patriarches Sergius, Pyrrhus, Paul et Pierre, évêques de Constantinople. Cyrus d'Alexandrie, l'évêque Théodore de Pharan, furent anathématisés, et aussi le pape Honorius, pour le motif qu'on a dit plus haut. Dans la dernière session, les Pères consacrèrent de nouveau la foi catholique renfermée dans les symboles de Nicée et de Constantinople, et définirent spécialement, contre les monothélistes, dans les termes mêmes du pape Agathon : « qu'il y a en Jésus-Christ deux volontés distinctes, mais non contraires, et deux opérations naturelles, sans confusion et sans division ». Ils envoyèrent les actes du concile au pape, avec une lettre synodale, pour lui demander la confirmation, en même temps qu'ils prièrent l'empereur d'appuyer l'exécution de leurs décrets par un édit. Saint Agathon étant mort vers la fin du concile, ce fut son successeur, saint Léon II, qui reçut la lettre synodale et qui confirma les décisions des Pères de Constantinople.

Arrivé au trône, l'empereur Justinien II, dont les deux règnes furent à l'envi fastueux et sanglants, avait promis au pape de faire respecter les décisions du concile. Cependant l'esprit sophistique et irréfléchi des Orientaux, leur peu d'intelligence

et d'amour de l'unité catholique les poussèrent à agir encore contre cette unité d'une nouvelle manière. En 691 ou 692 s'assembla dans la même salle du Dôme (*in Trullo*) un concile de leurs évêques, convoqué par le même empereur. Le pape n'y avait point envoyé de légats, et les Occidentaux n'y prirent aucune part. Cela n'empêcha pas les Grecs de dénommer sixième concile œcuménique cette assemblée, comme si elle ne faisait qu'une avec le concile tenu dix ans auparavant. Il y avait en cela le dessein de justifier leurs innovations, qui renversaient l'antique discipline sur plus d'un point capital, et de faire croire que l'Eglise universelle censurait les Pontifes romains qui lui étaient invariablement fidèles. Quoi qu'il en soit de certaines décisions de cette assemblée conformes à la doctrine de l'Eglise, elle prépara l'éternel asservissement des Eglises d'Orient et l'irrémédiable avilissement de leur clergé.

Le prétexte de cette réunion, que les Grecs appelèrent aussi concile *quini-sexte*, comme étant le complément des cinquième et sixième conciles œcuméniques, fut que ces conciles ne s'étaient occupés que des questions de foi, et avaient omis de restaurer la discipline ecclésiastique. On dressa donc nombre de canons sur cette matière. L'un d'eux interdisait l'entrée du sanctuaire dans l'église à tout laïque, excepté l'empereur. Un commentateur grec de ce canon dit que les empereurs chrétiens entrent dans le sanctuaire quand ils veulent, et qu'ils encensent comme les pontifes. Un autre canon porte que l'ordre ecclésiastique

doit suivre, pour l'ordre des cités, les ordonnances de l'empereur. Le même commentateur expose que, par là, est donné à l'empereur le droit de créer des évêchés, d'en ériger d'autres en métropoles, d'en régler les élections et l'administration selon son bon plaisir. En même temps que les Grecs asservissaient ainsi l'Eglise au pouvoir impérial, ils consacraient l'ambition des patriarches de Byzance, en déclarant que le siège de cette ville aurait les mêmes privilèges que celui de Rome, comme étant le second après lui. On décrétait que le jeûne du samedi, observé depuis longtemps à Rome, devait y être proscrit sous peine d'excommunication pour les laïques et de déposition pour les clercs. Un autre canon, qui devait choquer davantage les Latins, parce qu'il était formellement contraire au célibat ecclésiastique, tel qu'il était pratiqué dans l'Eglise latine, permettait aux prêtres, diacres, mariés avant leur ordination, de vivre maritalement avec leurs femmes, et n'exigeait la continence que des seuls évêques.

Justinien II voulait à tout prix que le pape, qui était alors Sergius, reconnût et confirmât ce concile. Sergius ne voulut pas même en recevoir les actes ni permettre qu'on les lui lût : il déclara qu'il souffrirait plutôt la mort que de consentir à de nouvelles erreurs. Justinien voulut le faire enlever de Rome par son grand écuyer, Zacharie; mais toute la milice, même celle de Ravenne, et le peuple accoururent à la défense du généreux pontife. Zacharie, sauvé de leur colère par Sergius, se rembarqua et alla dire à son maître que le pape

était plus puissant que lui en Italie (693). Justinien n'eut pas le temps de se venger. Son fils Léonce le détrôna et le fit mutiler, ainsi qu'on l'a vu plus haut. L'Orient achevait le septième siècle au milieu des sanglantes tragédies de palais, et en se précipitant désormais dans les hontes et les excès du Bas-Empire.

CHAPITRE X

L'Empire anti-chrétien de Mahomet.

Aux yeux d'une philosophie éclairée, l'histoire de l'humanité n'est autre que celle de la lutte entre deux cités, entre le bien et le mal, Dieu et Satan, l'Eglise et le monde. Le génie de saint Augustin a illustré cette philosophie et l'a développée magnifiquement dans la *Cité de Dieu.* Commencée dès l'origine du monde, cette lutte s'est successivement adaptée à tous ses états, et du jour où la cité de Dieu prend la forme d'une organisation publique, on voit constamment se dresser contre elle une organisation ennemie. A chacun de ses développements correspond quelque grand conflit. Le peuple de Dieu en formation sous Moïse est opprimé par les Pharaons, qui veulent l'exterminer. Introduit dans la Terre promise, qui semble lui promettre la sécurité et les délices de la paix, il est sans cesse harcelé et menacé de servitude par la race de Chanaan. Quand l'Eglise sort de Jérusalem pour conquérir le monde, elle se heurte au colossal empire de Rome idolâtre. Au moment où cet empire s'effondre, et où la protection des princes chrétiens devrait lui assurer un libre développe-

ment, l'hérésie se lève, et, pendant trois siècles, s'acharne à la désorganiser. Aujourd'hui qu'elle a converti les peuples barbares, qu'elle dispose de la puissance sociale et que, sous sa direction, va se constituer une société nouvelle, toute chrétienne, moulée en quelque sorte sur elle, voici s'élever en face de cette société une société rivale en tous points, qui sera tout ensemble une immense hérésie contre la doctrine de l'Église et une immense puissance opposée à la société politique sortie de ses mains et presque de ses entrailles. Telle fut, en effet, la société musulmane, qui eut pour fondateur Mahomet. Plus tard, quand l'Islam se sera ruiné par sa propre corruption, quand la résistance organisée par les papes aura brisé son épée longtemps invincible, et qu'au début du seizième siècle l'Eglise se mettra à la tête d'un immense mouvement civilisateur inaugurant des temps nouveaux, la « révolution » née de Luther, plus redoutable encore que l'hérésie, plus dévastatrice en un sens que l'Islamisme, suivra pas à pas sa marche jusqu'à nos jours, accumulant les ruines, tandis que la cité de Dieu, toujours assaillie, ne cessera de réparer ses brèches et de combler ses pertes par de nouvelles conquêtes.

L'Arabie fut le berceau de l'Islamisme. Cette vaste presqu'île était le théâtre le plus favorable au développement d'une puissance conquérante. S'ouvrant au nord sur l'Asie par de vastes déserts, elle se rattache au nord-ouest à l'Afrique par l'isthme de Suez ; à l'est, s'étendent devant elle les

immenses plaines de l'Asie Orientale. Vaste pays de cent vingt-six mille lieues carrées, elle contenait un peuple innombrable. L'Europe l'eût difficilement atteint chez lui ; en s'ouvrant par un effort l'accès de la Méditerranée, il pouvait jeter ses hordes sur elle. Lorsque Mahomet parut, quatre religions principales se partageaient l'Arabie. Le christianisme s'y était implanté de bonne heure, comme en témoigne la présence de représentants arabes à un concile tenu à Bosra en 244 ; sans y être florissant, il ne laissait pas d'y avoir des racines. Les traditions des Arabes ou Sarrasins, c'est-à-dire Orientaux, comme ils furent appelés par les Grecs, rattachaient surtout au judaïsme ces tribus descendant d'Abraham par Ismaël. Le sabéisme (culte des astres) y avait ses adhérents. Le paganisme dominait dans l'Hedjaz, contrée qui s'étend le long de la mer Rouge, et qui exerçait alors la principale influence. L'idolâtrie y avait son centre à La Mecque, dans le temple célèbre de la Caaba, que remplissaient plus de trois cents idoles et où se trouvait la fameuse pierre noire que les Arabes disaient avoir été le noyau primitif du monde, et à laquelle les péchés des hommes avaient fait perdre sa blancheur. Toutes les tribus y venaient en pèlerinage, tellement l'intendance de la Caaba était réputée la plus haute dignité du pays. Elle était le privilège de la tribu des Coréischites.

Mahomet (Mohamed) naquit à La Mecque, en 571, sous le règne de Justin II, dans une des principales familles des Coréischites. Orphelin dès

l'enfance, et sans fortune, il fut destiné au commerce; son oncle Abou-Taleb le fit voyager avec lui dès l'âge de treize ans. A vingt-cinq ans il entra au service d'une riche veuve, Kadidjah, qui lui confia toutes ses affaires, et finit par l'épouser. Par ce mariage Mahomet se trouva l'un des plus riches hommes de La Mecque. Il continua le commerce et fit de nouveaux voyages en Perse et en Syrie. En Syrie, il se lia avec Sergius, moine nestorien de Bostra, qui lui apprit les mystères du christianisme, et avec un rabbin juif qui l'initia aux livres de l'Ancien Testament et aux inventions des docteurs de sa nation, d'où est sorti le Talmud. Mahomet recueillait ainsi à la hâte et sans discernement les notions judaïques et chrétiennes qu'on trouve entassées pêle-mêle dans le Coran. De bonne heure aussi, il manifesta sa valeur guerrière, prit part à une lutte de tribu et s'y fit remarquer par sa bravoure, qui révéla en lui un chef.

Bientôt on le voit rempli de projets de révolution religieuse, et surtout de domination et de conquête. Dès 606, il jouait à l'illuminé et au prophète. Il se retirait dans la montagne de l'Hira et y passait les nuits en des méditations profondes; ses fréquentes attaques d'épilepsie lui servaient à contrefaire grossièrement l'extase, et enfin, dans sa quarantième année, il s'attribua ouvertement une mission divine. Il s'ouvrit de ses projets à Kadidjah, son épouse, à son esclave, Zeid, et à son ami Abou-Beckre. Il leur dit qu'il recevait de Dieu, par l'ange Gabriel, les versets d'un livre qui serait le livre par excellence (*al Coran*), et il désigna sa

religion nouvelle sous le nom d'*Islam,* qui signifie l'entier abandon à la volonté de Dieu. Ses sectateurs seraient appelés *Moslemin,* mot que nous prononçons *Musulmans.*

Dieu, prétendait Mahomet, lui commandait d'effacer les derniers vestiges de l'idolâtrie et de restaurer la religion véritable, en la dégageant des superfétations que le mosaïsme et le christianisme avaient ajoutées à celle d'Abraham. Il disait ne vouloir que rétablir celle-ci, essentiellement altérée par les Juifs et les chrétiens. Il donnait donc pour base à son système le judaïsme et l'Ancien Testament, puis empruntait aux traditions juives ou chrétiennes les contes les plus apocryphes et les plus ridicules. Mais la mission qu'il s'attribuait de prophète envoyé par Dieu pour répandre cette religion dans le monde, et, qui sans doute, comportait dans sa pensée celle de dominer ses compatriotes et de s'élever un empire, ne devait pas tarder à le faire rompre avec le judaïsme et le christianisme, à déclarer aux chrétiens une guerre sans merci.

La femme de Mahomet, son esclave, qu'il affranchit, son ami Abou-Beckre, Ali, son cousin germain et plusieurs autres notables parmi les habitants de La Mecque, furent les premiers disciples de l'imposteur qui les fascinait. Une réponse d'Ali révèle par quel mode se propagera l'Islam. A cette question de Mahomet : « Qui sera mon lieutenant ? — Moi, s'écria-t-il. Prophète de Dieu, je te seconderai, et si quelqu'un te résiste, je lui briserai les dents, je lui arracherai les yeux, je lui fendrai le ventre, je lui casserai les jambes. » La

haine féroce de tout ce qui ne s'incline pas devant l'Islam sera, en effet, un de ses dogmes. « Combattez, dit le Coran à ses fidèles, jusqu'à ce que toute religion soit exterminée ; mettez à mort ceux qui vous résistent ; quand le carnage aura affaibli vos ennemis, réduisez le reste en servitude, et écrasez-le sous les tributs. »

Bâtissant sur le fond qu'on a vu, Mahomet déclara la guerre au paganisme et proscrivit l'idolâtrie comme le plus grand de tous les crimes. Le Coran proclame l'unité de Dieu. Mais, quant à sa partie dogmatique, s'il conserve à la nature divine ses principaux attributs, il rejette la Trinité des personnes, comme contraire à cette unité. Avec la Trinité, Mahomet nia les dogmes de l'Incarnation, de la Rédemption et de la Grâce, ainsi que la divinité de Jésus-Christ, dont il faisait cependant le plus grand des prophètes qui l'eût précédé, sans excepter Moïse. Il admettait la Providence, l'immortalité de l'âme, une liberté au moins de nom, et un fatalisme réel auquel se liait un décret de prédestination absolue ; la résurrection des corps, le jugement général, un enfer et un paradis ; il croyait à l'existence des anges. Il enseignait comme un dogme la divinité de sa mission et celle du Coran. Les Musulmans résumaient ce symbole dans cette formule : « Il n'y a point d'autre Dieu que Dieu, et Mahomet est son prophète. » Les affirmations dogmatiques du Coran ne sont que d'informes débris des vérités catholiques, unis aux folies talmudiques et aux voluptueuses imaginations de l'Orient. Après avoir enfermé l'homme ici-bas dans

les jouissances d'une vie toute sensuelle, il ne sait pas l'élever plus haut, même dans le paradis qu'il ouvre devant lui au sortir de la vie présente : là sont des bosquets, des jardins, des parfums, des festins, des femmes toujours jeunes, enfin tout ce qu'il y a de plus raffiné dans les voluptés terrestres. Cela ressemble, ou peu s'en faut, à la description d'un lieu mal famé.

La partie morale du Coran parle bien de vertu, de l'ordre naturel, de la justice, de la tempérance et autres vertus, mais la principale est l'hospitalité. Mahomet défend l'adultère, mais aussi il en écarte à peu près la tentation : le musulman peut posséder trois ou quatre femmes et les renvoyer par le divorce quand son caprice ou sa luxure veulent trouver d'autres proies ; le concubinage est admis. N'y eût-il pour juger l'Islamisme que l'effrayante dégradation, pire que celle des antiques sociétés païennes, où il a plongé les populations musulmanes, c'en serait assez pour le déclarer une infâme imposture. Selon le Coran, l'homme est sauvé sans mérites comme sans vertus ; la foi, c'est tout pour le salut, ce qui ébranle toute la morale. Le travail était flétri comme une peine ignominieuse réservée aux esclaves.

Mahomet compensa par des pratiques extérieures ce qu'il sacrifiait de la morale et de la vertu. Le culte mahométan se réduit d'ailleurs à cinq prescriptions cérémonielles : la purification, qui comprend des ablutions religieuses ; la prière, à faire cinq fois le jour, à l'heure où le muezzin y invite les croyants du haut du minaret de sa mosquée ; le jeûne, qui

dure tout le mois du Ramadan, depuis l'aurore jusqu'au coucher du soleil; le pèlerinage à La Mecque, que tout musulman doit accomplir au moins une fois dans sa vie ; l'aumône, qu'on doit faire dans la proportion de deux et demi pour cent de sa fortune. Mahomet n'établit pas de sacerdoce, mais ses successeurs, pour combler cette lacune, introduisirent dans l'Islam une sorte de hiérarchie sacrée: les chéiks ou prédicateurs, les kaibs ou lecteurs du Coran, les imans ou lecteurs des prières publiques; les muezzins chargés d'appeler les fidèles à ces prières, les kaïms, qui veillent à la garde des mosquées ; les ulémas, qui étudient le Coran ; les derviches, ridicule et grossière imitation des moines chrétiens.

Les pèlerinages au sanctuaire de la Caaba, qui avaient contribué à répandre l'idolâtrie dans toute l'Arabie, servirent de puissant moyen à Mahomet pour propager l'Islam. Il se mit à le prêcher aux pèlerins, qui le portèrent dans leurs diverses tribus et lui firent quelques prosélytes, surtout à Yatreb. Mais les Çoréischites craignirent que la nouvelle religion, en proscrivant l'idolâtrie, n'arrêtât les pèlerinages et les richesses qu'ils apportaient à La Mecque. Ils se déclarèrent donc contre le nouveau prophète et ses sectateurs, ils les persécutèrent, et Mahomet lui-même n'échappa à la mort qu'en s'enfuyant à Yatreb. En mémoire de cette fuite, qui eut lieu en 622, les Musulmans, après la mort de Mahomet, datèrent de cette année leur ère, et l'appelèrent l'*hégire* ou la fuite. Les habitants

d'Yatreb s'étant déclarés pour lui, leur ville reçut en récompense le nom de Ville du Prophète, Médinet al-Nabi (Médine).

Dès que Mahomet se vit soutenu par une tribu, l'apôtre de Dieu devint général d'armée, et l'épée remplaça la parole pour propager la nouvelle religion. Le prophète attaqua d'abord les Coréischites, ses compatriotes devenus ses ennemis; il le fit avec des succès divers, et ce ne fut qu'après sept ans de guerre et de combats, que, rendu maître des tribus voisines, il triompha enfin de la sienne. Il entra en vainqueur dans La Mecque, reçut la soumission des Coréischites et leur adhésion à l'Islamisme. Les autres tribus s'étant rendues successivement, Mahomet se trouva le chef politique et religieux de toute l'Arabie (631). L'habile imposteur ne jouit pas longtemps de son étonnante fortune. Médine était devenue le lieu de sa résidence, il y mourut l'année suivante, des suites d'un poison qu'une femme juive, pour sauver sa patrie, lui avait administré trois ans auparavant. Elle avait voulu expérimenter, déclara-t-elle, si le prophète avait, comme il le déclarait sans cesse, la révélation des choses cachées.

Cet imposteur avait du génie. Brave, audacieux, et en même temps affable, fascinateur, exerçant un ascendant irrésistible sur tout ce qui l'entourait par le charme et l'autorité de sa parole, il comprit le génie des Arabes, il connut son époque et la faiblesse des nations voisines. Là est en grande partie le secret de l'immense succès de son œuvre religieuse. L'Islam, avec ses projets de

conquête, enflammait l'ardeur guerrière des Arabes, que son fatalisme, et non moins la licence et les voluptés, consenties en cette vie, promises dans l'autre, exaltèrent jusqu'à un fanatisme délirant. D'autre part, les peuples de l'Orient, déjà amollis et sceptiques de vieille date, devenus de plus en plus étrangers à la règle de foi, de caractère ardent et voluptueux et de mœurs corrompues, se trouvaient livrés en quelque sorte à l'Islamisme. La main de Dieu, qui avait laissé les hordes barbares se précipiter sur le vieil empire romain, pour le châtiment de son épouvantable corruption et de ses persécutions contre le Christ et son Eglise, ne retint pas non plus le torrent dévastateur de l'Islam, dont les sanglants ravages allaient faire expier à l'empire grec ses révoltes contre la foi et l'unité de l'Eglise, ses mœurs dégradantes, ses bassesses et ses lâchetés.

Mahomet n'avait pas désigné de successeur. Abou-Beckre, qu'il avait chargé de réciter la prière à sa place, fut reconnu *Khalife*, chef religieux, civil et militaire (632). Abou-Beckre institua ensuite le bouillant Omar (634), que lui-même avait gagné au prophète dès le début ; et après Omar, on élut Othman (644), un autre des premiers disciples, auquel succéda (655) Ali, époux de Fatime, fille de Mahomet.

Les partisans de celui-ci considéraient qu'il avait été injustement dépossédé à la mort du prophète. De là naquit une grande scission. Ali fut le chef du parti des Fatimites, d'où s'est formée la secte très

nombreuse des *Schiites* ou séparatistes (les Persans). Les *Sunnites* ou partisans de la tradition (les Turcs) reconnaissaient comme légitimes Abou-Beckre, Omar et Othman. Sous Othman, fut jointe à l'édition officielle du Coran la *Sunna*, qui lui sert de commentaire et se compose de récits sur la vie et les prédications du prophète. Elle n'a d'autorité que chez les Sunnites : les Schiistes la rejettent. Après Ali, le régime héréditaire commence avec les *Ommiades*.

Cette période (632-661) est celle des grandes conquêtes. Divisées en trois armées, les forces d'Abou-Beckre se partagèrent l'Orient et se dirigèrent de trois côtés à la fois ; la première acheva la conquête de l'Arabie, la seconde se précipita sur la Syrie, la troisième envahit la Perse. En Arabie, il s'agissait d'étouffer dans le sang les premières révoltes contre la domination de l'Islam. Plusieurs peuplades refusaient de le reconnaître, d'autres, après l'avoir accepté, en secouaient le joug. De nouveaux prophètes se levaient, qui blasphémaient Mahomet et cherchaient à le supplanter. Le fer et le feu passèrent sur ces résistances et les anéantirent. L'expédition de Syrie mettait le fanatisme musulman en face de l'indolence byzantine. L'empereur Héraclius, naguère vaillant et heureux capitaine, ne montra plus ici que faiblesse et incapacité. Une armée grecque de 70.000 hommes fut défaite à Aïznadin ; Bostra, la clef du pays, fut emportée, et Damas, assiégée, se rendit. Une dernière victoire à Yarmouk livra la Syrie entière aux Musulmans. Les Grecs résistè-

rent encore et avec moins de mollesse ; ils perdirent près de cent mille homme (636). La Palestine conquise, Jérusalem ouvrit ses portes, et Omar la souilla de sa première mosquée. Après Jérusalem, ce fut le tour d'Alep et d'Antioche ; Héraclius se retira de cette terre désolée qui échappait désormais au Bas-Empire (638). En Perse, l'invasion n'était pas moins foudroyante. Comme l'Empire grec, ce pays n'opposait au fanatisme tout jeune de l'Islam que la résistance d'un peuple en décomposition. Son armée de 150.000 hommes est complètement défaite par 30.000 Arabes à Cadésiah (636). Une série d'autres victoires soumettent Ctésiphon, Ecbatan, la Perse entière ; le roi Ispahan s'enfuit en Chine pour chercher du secours, mais meurt assassiné pendant que son royaume passe à l'Islam.

Pendant les mêmes années, les armes mahométanes conquéraient l'Egyte sur l'Empire byzantin (639). Là, comme en Syrie, comme dans tout le Bas-Empire, les divisions religieuses faisaient autant pour lui que le fanatique élan de ses soldats. Alexandrie résista seule à Omar, qui s'en empara après un siège de quatorze mois, et brûla sa magnifique et incomparable bibliothèque.

L'usurpation de Moawiah, chef des Ommiades (661), qui rendit le gouvernement despotique et fit de Damas sa capitale, fut suivie de discordes où le sang coula à flots durant trente années. Le mouvement de conquête, à peu près suspendu, recommença vers 691, sous Ab-del-Mélek. A l'orient, la Transoxiane, la Sogdiane furent conquises, et

l'Inde menacée (707). Du côté de l'Asie Mineure et de Constantinople les Arabes tentèrent de vigoureuses entreprises et eurent des succès. A leurs armées de terre se joignit une flotte puissante et ils livrèrent à Constantinople un furieux assaut. Un Syrien la sauva une seconde fois en 717, comme il l'avait délivrée en 672, en détruisant les vaisseaux musulmans à l'aide d'une effroyable invention, le feu grégois.

L'Afrique était, comme le reste de l'Empire grec, déchirée par les factions et usée de débauches. Ecrasées par les impôts de Byzance, sans patriotisme comme sans foi, les populations de cette terre autrefois si florissante appelèrent d'elles-mêmes les musulmans. Vaincu un instant par celles de la Mauritanie, Ab-el-Melek fit reprendre par son général Hassoun le cours de ses succès.

Tout le littoral africain fut conquis et Carthage détruite. Le colosse musulman se trouva ainsi, pour la première fois, par les colonnes d'Hercule (monts situés de chaque côté du détroit) en face des Barbares du Nord qui venaient d'envahir l'Espagne et d'y fonder plusieurs dominations. En 711, Terik franchit ce détroit, qui prit depuis son nom Djebel-Terik ou Gibraltar. La monarchie des Wisigoths n'offrait plus, sous des princes cruels et débauchés, qu'un édifice branlant. Les Arabes venaient, appelés par le comte Julien, pour renverser l'un de ces princes, Rodéric, sorte de Néron semblable à l'infâme Witza, qu'il avait détrôné. La terrible bataille de Xérès (712) fit tomber l'empire des Goths et livra l'Espagne aux vainqueurs. Les

seuls courages restés debout se groupèrent autour de l'héroïque Pélage qui, réfugié dans les montagnes Asturies, soutint d'intrépides luttes pour l'indépendance et la foi. En huit années la conquête du reste de l'Espagne était achevée. Les flots de l'invasion vinrent alors battre les Pyrénées et les franchirent. Ce fut, pour la nouvelle société chrétienne qui se formait en Europe, une heure d'inexprimable angoisse.

CHAPITRE XI

La constitution de l'Eglise.

La primauté de Pierre, instituée par Jésus-Christ, se développe et s'étend à mesure que s'étend l'Eglise elle-même. Ce fut, dès les premiers siècles, une persuasion générale que l'évêque de Rome était le chef universel, le pasteur suprême du troupeau. On a déjà vu, dans la période précédente, sa prééminence absolue et son souverain pouvoir spirituel proclamés par d'illustres personnages comme saint Irénée, saint Polycarpe, etc., et s'exerçant en fait. Du IVe au VIIe siècle, les témoignages et les faits concordent pour mettre en évidence cette primauté spirituelle reconnue par tous, en proportion du développement que l'Eglise a pris.

Saint Pacien, évêque de Barcelone, au IVe siècle, loué par saint Jérôme pour sa doctrine et la sainteté de sa vie, dit à propos du pouvoir des clefs conféré à saint Pierre : « Le Seigneur parle d'abord à Pierre seul, pour former l'unité par un seul ». Saint Hilaire de Poitiers appelle Pierre « le fondement de l'Eglise... le juge du Ciel prononçant des arrêts sur la terre ». Saint Jérôme dit : « Un seul est choisi entre douze, afin que par la constitution d'un chef, toute occasion de schisme soit écartée. »

Saint Jean Chrysostome écrit que Pierre « a été établi docteur de l'univers entier ». Enfin, sans chercher d'autres exemples, saint Ambroise caractérise par un adage d'une claire et énergique concision la place que tient l'Eglise romaine en présence de toutes les autres : après avoir rappelé les paroles de Jésus-Christ à Pierre, il ajoute : « Donc là où est Pierre, là est l'Eglise » ; et saint Augustin ferme la bouche aux Pélagiens, en disant : « On a envoyé au Siège apostolique les actes des deux conciles d'Afrique sur cette question ; il est venu des rescrits de Rome, la cause est finie ».

Il n'est pas étonnant que les Pères du concile de la Palme se soient récriés à l'idée de juger le pape Symmaque et aient déclaré que « l'évêque de Rome n'est jugé par personne. » Il n'est jugé par personne, mais il juge tous les autres évêques. C'est ce qu'on voit par les appels faits à son autorité. Saint Cyprien en appelle au pape pour le schisme de Novat ; saint Augustin pour les agissements des donatistes et les perfidies de Pélage ; saint Jean Chrysostome pour la tyrannie du pouvoir impérial. Les exemples de ce genre abondent. Lorsque saint Athanase, chassé d'Alexandrie par les Ariens, recourt au pape saint Jules Ier, le pape, dit dans sa réponse : «Pourquoi, en ce qui concerne principalement l'Eglise d'Alexandrie, ne nous a-t-on rien écrit? Ignorez-vous que, d'après la coutume, on doit d'abord nous écrire, et que d'ici on décrète ce qui est juste ?.. ». Le concile de Sardique (347) proclame que l'Eglise romaine a le droit de décider souverainement dans

les affaires ecclésiastiques ; il déclare qu'un évêque déposé par le synode de sa province peut toujours interjeter appel au pape, et le concile lui reconnaît le droit de confirmer la première sentence, de la casser et de donner de nouveaux juges. La primauté de l'Eglise romaine est représentée, dans les canons de ce concile, comme découlant de sa fondation par Pierre, et partout, en Orient comme en Occident, c'est sur ce titre qu'on l'établit. Il est vrai qu'un canon du concile de Chalcédoine regarde l'importance politique de Rome comme la raison d'être des privilèges de cette église. Mais on s'explique le but secret de cette interprétation isolée ; le concile se proposait de créer par là un droit analogue pour les évêques de Constantinople, la Rome nouvelle, de s'élever au-dessus des autres patriarches orientaux. On a vu cette prétention rejetée par les papes.

Les papes eux-mêmes, en effet, proclament hautement leur juridiction universelle. Innocent Ier affirme que la papauté est la source de l'épiscopat. Léon le Grand dit solennellement que Rome, le siège de Pierre, règne sur toutes les Eglises de l'univers. Les lettres de cet illustre pontife et celles de saint Grégoire le Grand sont pleines de cette pensée. Le pape Gélase réclame pour le siège de Rome l'universelle obéissance. Tous les conciles, tant particuliers qu'œcuméniques, ont la même foi et tiennent le même langage. Au concile de Sardique, les Pères appellent le pape Jules Ier « le chef de toute l'Eglise ». On entend dans les autres ces acclamations : Pierre a parlé par la bouche de Léon,

d'Agathon. Au concile d'Ephèse, le légat Philippe avait dit : « Personne ne doute et tous les siècles savent que Pierre a reçu de Notre Seigneur les clefs du royaume des cieux, et que Pierre vit dans ses successeurs ». On verra un peu plus loin quelle confirmation éclatante de cette primauté spirituelle du pontificat romain résulte des rapports des papes avec les conciles.

A la puissance spirituelle de la papauté on voit se joindre un pouvoir temporel. Ce genre de pouvoir n'est pas de l'essence de la papauté au même titre et au même degré que sa puissance et ses prérogatives spirituelles, mais il est donné au pontife romain comme pour leur servir de sauvegarde et de garantie. Dieu pourra permettre qu'il lui soit momentanément ravi, mais ce sera un état anormal, violent, et un grand obstacle à la mission des papes. L'Eglise, en effet, a besoin, avant toute chose, pour exercer cette mission, d'être libre, et elle ne peut l'être que si elle possède un domaine respecté. Si le chef de l'Eglise est opprimé, comme cela s'est vu dans l'histoire, la papauté n'en subsiste pas moins, il est vrai, mais l'oppression paralyse son action, la brutalité de la force intercepte ses moyens d'agir et brise les armes entre ses mains. La papauté doit exercer son action parmi tous les peuples et partout également ; à Rome expirent les questions de nationalité. Cette dispensation équitable des biens spirituels devient impossible si le pape, au lieu d'être maître chez lui, n'est plus que le pensionnaire ou le protégé

d'une puissance particulière. Enfin, il n'a pas seulement à répandre la lumière divine, à prêcher à tous la vérité avec indépendance ; il tient un glaive, il est constitué gardien de la justice, défenseur de la vertu sur la terre ; il doit reprendre, corriger et au besoin châtier le crime, où qu'il soit. Sa mission exige donc qu'il possède une liberté inviolable.

Visiblement, la Providence achemine la papauté vers cette situation dans la période présente, à raison du rôle qu'elle doit jouer dans le monde chrétien, et les peuples se rangent aux vues de Dieu. Le monde chrétien a connu d'instinct cette organisation providentielle et l'a secondée dès les premiers siècles, dans la mesure possible alors. Durant les persécutions, quand les papes administrant l'Eglise sont le plus souvent retirés dans les catacombes, de larges aumônes leur sont faites, des domaines leur sont offerts, les grandes familles qui se convertissent donnent à l'Eglise leurs palais et leurs villes. Saint Soter est assez riche pour soutenir les églises lointaines ; saint Callixte fait de grands travaux dans des hypogées qui sont à lui ; dès avant Dioclétien l'Eglise romaine possède dans Rome de nombreux édifices. Non seulement elle était assez dotée pour subvenir à l'entretien des clercs, des orphelins, des veuves et des pauvres, mais elle était déjà riche en domaines qui ne cessaient de s'accroître, malgré les dévastations que les païens leur faisaient subir de temps à autre.

Après les persécutions, les empereurs devenus chrétiens lui préparent avec zèle un patrimoine, et

les Barbares eux-mêmes rivalisent dans ces largesses avec les Césars qu'ils ont remplacés. La conversion de Constantin inaugure une seconde phase de ce développement, en attendant que Charlemagne le consacre par un établissement définitif. Constantin, dès l'année de sa conversion, fit à l'Eglise des dons considérables. Les grands patriarcats d'Orient, les Eglises de Constantinople et de Jérusalem furent amplement dotées, mais nulle ne le fut comme celle de Rome. L'Eglise de Latran possédait pour plus de deux millions de vases sacrés ; un revenu de cent cinquante livres servait aux frais du culte ; les biens dont Constantin enrichit cette église produisaient un revenu annuel qu'on chiffrerait par 240.000 francs de notre monnaie. D'autres immenses largesses avaient enrichi les églises de Saint-Pierre, de Saint-Paul, de Sainte-Croix, Sainte-Agnès, Saint-Laurent, etc. A ces dons il faut ajouter la restitution de tous les legs et biens dont l'Eglise avait été spoliée. Mais le don par excellence que le premier empereur chrétien fit à la papauté fut celui de Rome même. Des vues politiques entrèrent sans doute dans les motifs de cet abandon, mais si Constantin n'était pas conscient de cette donation, Dieu savait ce qu'il lui faisait accomplir. Au moment où allait se dessiner la mission de la papauté dans le monde chrétien qui se formait, sa providence faisait sortir les césars de Rome pour que les papes y fussent libres et souverains. Aussi, dès lors, cette Rome, convoitée par toutes les ambitions, reste à eux, une main invisible en écarte les envahisseurs. Ce

n'est pas à Rome, c'est à Milan qu'Honorius place le siège de son empire, les Hérules s'établissent à Ravenne, les Goths, qui chassent les Hérules, les Lombards, qui chassent les Goths, s'établissent à Pavie, et si les descendants d'Alboïn mettent plus tard la main sur Rome, ce sera pour leur perte.

Dès le temps de saint Grégoire le Grand on voit la puissance temporelle des papes se dessiner avec de puissants contours : l'Eglise romaine possède en Italie, en Afrique, en Sicile, en Sardaigne, en Corse, en Illyrie, en Dalmatie, et jusque dans les Gaules, des patrimoines qui lui viennent soit des empereurs, soit des fidèles. Naples payait une rente au pape dès 590 ; dès la même époque, des troupes à la solde du Saint Siège veillaient à la garde des biens pontificaux. Sur l'Italie, les papes du sixième siècle exerçaient un pouvoir supérieur au pouvoir impérial, ils traitaient avec l'Empire, ils fléchissaient les barbares, ils se montraient la seule puissance sage, ferme et victorieuse. Gibbon, adversaire haineux de la papauté, frappé de ce spectacle, ne peut s'empêcher d'écrire : « Ce sont les peuples qui ont forcé les papes à régner ». Cette prépondérance leur est tellement acquise, qu'au commencement du VIIIe siècle le pape Grégoire II, pour répondre aux odieuses provocations de l'empereur Léon l'Isaurien, lui dit : « Vous pensez nous effrayer et vous nous dites : J'enverrai à Rome, j'enlèverai Grégoire chargé de fers, comme Constant, mon prédécesseur, fit enlever Martin. Cependant vous devez savoir que les Pontifes sont à Rome comme des arbitres de paix et des modé-

rateurs entre l'Orient et l'Occident... Essayez ! vous verrez tous les Occidentaux prêts à venger les injures dont vous effrayez l'Orient. Une seule chose nous contriste, c'est qu'au moment où les barbares se civilisent, vous, prince d'une nation civilisée, vous retourniez à la barbarie ».

Le nouvel ordre de choses met donc en présence deux autorités : la puissance spirituelle du chef de l'Eglise et la puissance séculière du prince, dont les rapports doivent s'harmoniser,se coordonner. Cette harmonie et cette coordination nécessaires apparaissent déjà énoncées dans un mot célèbre de Constantin sur la mission de chacun des deux pouvoirs : « Vous êtes l'évêque du dedans ; je suis l'évêque du dehors ». A l'Eglise, en effet, de gouverner les âmes ; au Prince de seconder et protéger l'Eglise. L'Eglise et l'Empire sont distincts l'un de l'autre ; l'Eglise ne doit pas absorber l'Etat, ni usurper sur son indépendance ; l'Etat ne doit pas empiéter sur l'Eglise. Les deux sociétés sont souveraines chacune dans leur sphère, ayant chacune leur objet propre, leur action propre et leurs fonctions distinctes. Mais distinction et indépendance ne veulent pas dire séparation. La puissance civile n'a pas plus le droit de divorcer avec l'Eglise que de l'opprimer. Si elle est le plus ferme appui du pouvoir civil, celui-ci, quel qu'il soit, doit la soutenir et la protéger.Constantin a heureusement caractérisé ce rôle en disant : Je suis l'évêque du dehors. Plus tard, les papes rappelleront aux princes que le pouvoir leur a été remis par Dieu à cette fin.

Dès cette époque, on les voit préciser cette dis-inction, cette mutuelle indépendance, mais en affir-nant aussi la supériorité du pouvoir spirituel sur le pouvoir temporel, aussi manifeste, en effet, que celle le l'âme sur le corps, de la justice de Dieu sur celle les hommes. Le pape Gélase écrit à l'empereur Anastase : « Ce monde, auguste empereur, est gou-erné par deux puissances : celle du sacerdoce est l'autant plus grande que le prêtre, au jugement, loit rendre compte à Dieu pour l'âme du roi. Vous avez qu'encore que votre dignité vous tient élevé au-dessus des autres hommes, vous vous abaissez néanmoins devant le pontife chargé de l'adminis-ration des choses divines. C'est à lui que vous vous adressez pour être conduit dans la voie du salut, n tout ce qui concerne la dispensation des sacre-nents vous reconnaissez que, bien loin de pouvoir ui commander, vous devez lui obéir. Sur tout cela ous dépendez de leur jugement, et vous n'avez pas e droit de les assujettir à votre volonté. Si les mi-istres de la religion obéissent à vos lois dans tout e qui concerne l'ordre temporel, parce qu'ils sa-ent que vous avez reçu d'en-haut votre puissance, vec quelle affection, je vous prie, devez-vous béir à ceux qui sont chargés de dispenser les au-ustes mystères ? » Le pape Symmaque expose ux mêmes empereurs de Byzance la même fonda-nentale vérité sur la distinction des deux puis-ances, et l'impossibilité où est la puissance civile le s'immiscer légitimement dans les affaires de la uissance ecclésiastique. « Il y a entre elles autant le différence qu'il y en a entre un administrateur des

choses de la terre et un administrateur des choses du ciel. Vous, prince, vous recevez du pontife le baptême et les sacrements, vous lui demandez des prières, vous réclamez sa bénédiction, vous recevez de lui la pénitence. En un mot, tandis que vous n'avez soin que des choses humaines, il vous dispense les biens du ciel. Sans doute nous obéissons aux puissances de la terre quand elles se tiennent à leur place, et qu'elles n'opposent point leur volonté à celle de Dieu. Si toute puissance vient de Dieu, celle qui est établie pour régler les choses divines en vient à plus forte raison. Respectez Dieu en nous et nous le respecterons en vous. »

En vertu de cette harmonie, les lois ecclésiastiques devenaient le plus souvent des lois de l'Empire, tout au moins les décrets de l'Eglise étaient reconnus et observés par l'Etat. La grande loi du repos dominical fut depuis Constantin loi de l'Empire. Léon I[er] obtint de l'empereur Valentinien II que toutes les lois émanées du Saint-Siège auraient force de loi au même titre que les décisions des tribunaux. Un article remarquable des lois impériales disait : « Dans tous les cas où la loi civile serait en contradiction avec la loi ecclésiastique, elle devrait être modifiée dans le sens de cette dernière. » On verra plus bas le privilège du for compétent pour les procès des clercs. L'empereur Justinien I[er], dans son Code, exhorte les évêques à s'informer de ce qui se passe dans les cours civiles, et à réprimander les juges négligents ou iniques. L'une des interventions les plus précieuses accordées à la puissance ecclésiastique était celle qui conférait aux évêques le

droit « d'intercéder ». On ne saurait dire combien d'abus, de violences et de crimes la papauté et l'épiscopat firent cesser en l'employant.

Les immenses bienfaits dont l'antiquité chrétienne était redevable à la papauté ne furent sans doute pas la vraie origine de la puissance à laquelle on la voit s'élever, car elle ne lui vient pas d'une cause naturelle, mais ils furent la voie par où la Providence disposa le monde chrétien à s'incliner devant elle et à la saluer avec bonheur. Les papes, par leur intrépidité en face des persécutions, par le martyre qu'ils subirent en grand nombre, avaient sauvé l'humanité de la dégradante tyrannie des césars païens. Ils avaient créé une race d'hommes libres, qui brisa leur puissance sans se révolter contre elle. Dans la période suivante leur fermeté doctrinale, soutenue avec une égale intrépidité, délivra le monde des tyrannies théologiques de Byzance, non moins fatales que les persécutions des césars et qui, souvent, d'ailleurs, les rappelèrent. Sans l'opposition des papes aux caprices des princes, à leur manie de dogmatiser, à leur fureur d'imposer des croyances, la révélation du Christ eût été mise en lambeaux. Les conciles mêmes, terrorisés par l'empereur ou trompés par la fourberie des hérétiques, chancelaient parfois ; les papes seuls eurent la force de faire triompher l'orthodoxie. Enfin, au milieu du bouleversement général causé par les invasions des Barbares, ils furent les sauveurs universels.

Sous l'autorité des papes, les conciles exercent

un rôle dont on a vu l'importance et les résultats. Ce n'est pas que les conciles, même œcuméniques, à plus forte raison les conciles particuliers, soient un élément constitutif de l'organisme surnaturel de l'Eglise. Cet organisme n'est pas fondé sur les bases du régime parlementaire ; ce n'est ni une démocratie, ni une aristocratie ; sa forme est essentiellement monarchique, le monarque étant Pierre et chacun de ceux qui se succèdent après lui sur le siège de Rome. Si l'on veut dire que les conciles sont d'institution divine, cela doit s'entendre seulement en ce sens que le corps épiscopal avec et sous le pontife romain est la contination voulue par le Christ du collège apostolique ayant Pierre à sa tête, et que le concile œcuménique est une expression parfaite, la plus éclatante, du corps épiscopal. Il est d'ailleurs évident que des assemblées universelles ou partielles de ce corps présenteront souvent de grands avantages et fourniront, en général, un appoint considérable, un complément très utile aux moyens dont l'Eglise dispose pour l'accomplissement de sa tâche.

On a vu dans cette période six conciles œcuméniques : celui de Nicée (325), où fut condamné Arius ; le premier concile de Constantinople (381), célèbre surtout pour avoir solennellement affirmé, contre Macédonius, la divinité du Saint-Esprit ; le concile d'Ephèse (431), dont le mérite caractéristique est d'avoir défini, contre Nestorius et ses partisans, l'unité de personne dans le Christ, et, conséquemment, le dogme de la maternité divine de Marie ; le concile de Chalcédoine (451), qui se

présente comme un complément du concile de Nicée, et confond également l'eutychianisme et le nestorianisme ; le deuxième concile de Constantinople (553), où furent condamnés les Trois Chapitres; le troisième concile de Constantinople (680), qui anathématisa le monothélisme.

La convocation, la présidence des conciles et la confirmation de leurs décrets donnent lieu à des remarques importantes.

Au pape seul, à l'exclusion de toute autre personnalité, soit ecclésiastique, soit séculière, appartient proprement et en soi le droit de convoquer un concile œcuménique. Ceci est un corollaire immédiat de la doctrine sur la distinction des deux pouvoirs et sur la primauté romaine. Cependant on voit les empereurs convoquer les conciles. Non seulement ils les convoquent, mais en le faisant, ils déclarent remplir un devoir et user d'un droit inhérent à leur charge. Bien plus, ce droit semble leur avoir été reconnu par le clergé contemporain, par les évêques, par les papes mêmes.

Mais il y a lieu de distinguer ici entre la convocation matérielle et la convocation formelle. Les empereurs de Constantinople ont eu assurément une grande part dans la convocation des conciles, et cette part, résultante nécessaire et inévitable des circonstances de temps et de lieu, ils l'ont, d'ailleurs, souvent élargie à plaisir et avec excès. C'est que, tout d'abord, les premiers conciles ne comprenaient en somme que des évêques de diocèses renfermés dans les limites de l'Empire, ou du moins les autres évêques n'y furent jamais qu'en très petit

n ombre. On conçoit que, dans ces conditions, les empereurs se soient habitués à ne voir dans la convocation des conciles généraux qu'une affaire de leur ressort propre, tout comme d'autres souverains prirent parfois l'initiative de conciles nationaux ou provinciaux. Puis, ils étaient peut-être les seuls qui disposassent d'une autorité effective assez forte et de ressources assez étendues pour réunir un concile universel et soutenir les charges de son entretien. Sans doute, les pontifes romains pouvaient ordonner en droit aux évêques de toute la chrétienté de s'assembler en un même lieu, mais leur voix serait difficilement parvenue à se faire obéir, en mainte circonstance, et ils n'auraient pu triompher des obstacles à surmonter : distances très grandes à franchir, insécurité des routes, frais considérables, dangers causés par l'état de trouble violent des milieux orientaux où s'agitaient des erreurs qu'il s'agissait de condamner, des controverses et des discussions à apaiser. En outre, les réunions nombreuses étaient interdites par la législation de l'Empire ; une dispense aurait été nécessaire pour celle d'un concile.

Il ne faut donc pas trop s'étonner de voir les papes laisser aux empereurs le privilège de la convocation matérielle. Ils abandonnaient aux mains du pouvoir séculier ce pour quoi ils se sentaient impuissants, se bornant à cette part d'intervention qui ne pouvait venir que d'eux et que résume l'expression de convocation formelle. Elle signifie que, si les empereurs ont rendu possible, s'ils ont procuré et parfois imposé le fait de la réunion des

évêques en un lieu et à une date déterminée, les papes, en s'associant à leurs vues, en les inspirant ou les agréant, en contribuant de plus à leur réalisation par l'envoi de délégués chargés de représenter leur personne, en conférant ainsi aux évêques réunis l'autorité que seuls ils pouvaient leur donner pour délibérer et statuer sur les intérêts généraux de l'Eglise, transformaient l'assemblée de fait en assemblée juridique et conciliaire. Les mêmes raisons qui justifiaient, qui rendaient même nécessaire l'intervention du pouvoir civil en d'autres affaires expliquent pourquoi les pontifes romains s'en sont longtemps accommodés dans celle-ci sans protestation, en allant même jusqu'à fermer les yeux sur ce qu'elle pouvait avoir d'excessif.

On voit des empereurs faire eux-mêmes suffisamment la distinction entre ces deux formes de convocation, malgré leur habituelle tendance à s'ingérer plus que de raison dans le domaine religieux. Dans une lettre adressée à Dioscore, en vue du concile tenu à Ephèse en 449, Théodose remarquait que « le soin de la religion, de la vérité et de l'orthodoxie dans la foi appartient pleinement aux évêques » ; et, antérieurement, en députant le comte Candidien au troisième concile œcuménique, pour y veiller à l'ordre extérieur, il lui avait expressément défendu toute participation aux délibérations touchant le dogme, parce que « à ceux qui ne sont pas évêques il est interdit de s'immiscer dans des débats ecclésiastiques ». Les empereurs réunissaient donc l'assemblée conci-

liaire, sans prétendre l'investir de son pouvoir; et c'est au contraire parce que les papes savaient être la source propre de l'autorité des conciles qu'ils s'attribuaient le droit d'en limiter et d'en régler souverainement l'usage. Saint Célestin I[er], en envoyant ses légats au concile d'Ephèse, leur trace, ainsi qu'aux autres Pères, une ligne de conduite obligatoire, et il enjoint à tous de se conformer aux décisions déjà prises par lui. Au surplus, ce qui est relatif à la présidence des conciles va mettre ce point plus en relief.

Le pape, qui, seul, investit le concile œcuménique de sa mission, en est nécessairement le président. Cependant, ici encore, il y a lieu de distinguer une présidence effective et une présidence de protection ou d'honneur. La présidence effective ou d'autorité consiste à gouverner les débats, en leur imprimant, en leur imposant même une direction et une forme déterminées. Et il y a une présidence de protection, qui, sans ingérence dans les débats, se borne à assurer la possibilité des délibérations, à en faciliter le succès, en maintenant la tranquillité au dehors et l'ordre au dedans; c'est le droit de police extérieure et intérieure. La présidence d'honneur comporte simplement, pour celui qui l'exerce, des égards et des attentions de pure forme, par exemple le privilège d'occuper la première place.

Les empereurs ont rempli dans la célébration des conciles un rôle correspondant à ce qu'on appelle ici présidence de protection ou d'honneur; ils l'ont rempli personnellement ou par leurs représentants

de même que les papes pouvaient y exercer la présidence effective par leurs légats ; mais l'une n'a jamais été confondue avec l'autre. Cela est très clairement exprimé, par exemple, dans la relation officielle que les Pères de Chalcédoine adressèrent au pape saint Léon : « Par ceux que votre bonté a envoyés tenir votre place, disaient-ils, vous gouverniez les évêques à la façon dont la tête gouverne les membres ; quant aux empereurs fidèles, ils présidaient pour le bon ordre, et, comme d'autres Zorobabels, ils exhortaient à la reconstruction dogmatique de l'Eglise, qui est comme une autre Jérusalem ».

La présidence exercée par les papes est une présidence tellement effective que les Actes de plusieurs conciles orientaux attestent en plusieurs occasions une consigne obligatoire envoyée de Rome et exécutée par le corps épiscopal. On a déjà fait allusion à celle du pape Célestin I[er], avant le Concile d'Ephèse. Les instructions écrites qu'il remit à ses légats portaient : « Nous ordonnons que l'autorité du Saint-Siège soit respectée.., Si quelque discussion se produit, vous devrez, non vous soumettre à la discussion, mais juger les opinions émises ». Cette consigne fut comprise et strictement observée. Dans une lettre au concile de Chalcédoine, saint Léon marque qu'il entend bien exercer la présidence d'autorité, car il indique impérativement les décisions qu'on devra prendre. « Que votre Fraternité en soit persuadée, écrit-il, je présiderai votre concile dans la personne de mes frères les évêques Peschasinus, etc. Vous ne serez

donc pas privés de ma présence, puisque je suis au milieu de vous par mes remplaçants... Ainsi, ne pouvant ignorer ce que nous croyons, vous ne pouvez non plus douter de ce que nous désirons. » Et le pape intime que sa lettre à l'évêque Flavien explique « la vraie et la pure croyance touchant le mystère de l'Incarnation de N. S. J.-C. ». Saint Agathon agit de la même manière en envoyant aux Pères du VIe concile sa profession de foi contre le monothélisme ; et il est si bien compris que le concile, dans sa réponse, écrit au pape : « Pour ce qu'il y a lieu de faire, nous nous en rapportons à vous, évêque du premier siège de l'Eglise universelle ; à vous qui êtes établi sur le ferme rocher de la foi ; et nous avons anathématisé les hérétiques, conformément à la sentence que vous avez portée antérieurement par votre lettre vénérée ».

La confirmation d'un concile œcuménique par le pape est un acte du pape donnant définitivement aux décrets régulièrement portés dans l'assemblée la valeur ferme, absolue, de décrets souverains et universels. Il n'est pas douteux que cette confirmation soit nécessaire, mais il est clair aussi qu'elle se trouve donnée par avance et n'a pas besoin d'être renouvelée, quand un concile ne fait que se rallier à une décision ferme, transmise par le pape à l'assemblée des évêques comme règle obligatoire de leurs conclusions et de leurs décrets. On vient de voir des exemples de ce cas. On peut en dire autant du cas où le pape, même sans présider personnellement le concile, a fait connaître clairement à l'assemblée des évêques, par ses légats ou autre-

ment, son sentiment sur les objets soumis à leur assemblée et où ce sentiment a été fidèlement suivi par elle. Cet accord précis et explicite équivaut à une décision prise conjointement par le pape et le concile. Cependant un acte exprès d'adhésion ou de confirmation pontificale peut être utile, voir rendu nécessaire, à raison des circonstances extrinsèques, pour mieux affirmer l'union du corps épiscopal avec son Chef, et dissiper les doutes dont elle serait l'objet. C'est ce qui se produisit après le concile de Chalcédoine, à cause des subterfuges auxquels recouraient les eutychiens.

Mais si, au lieu de l'accord précis et explicite entre eux et le pape, dont on vient de parler, des décrets avaient été portés par le concile sans l'assentiment ou contre le gré du pape ou contre celui de ses représentants, un acte subséquent du souverain pontife serait alors absolument requise pour valider une décision juridiquement inexistante. On en a un exemple célèbre dans le 28e canon du concile de Chalcédoine relatif au privilège du patriarche de Constantinople, voté malgré les réclamations des légats romains. La lettre synodale des Pères du Concile, les lettres du patriarche Anatole et de l'empereur Marcien au pape saint Léon les montrent considérants comme ratifiés les décrets portés conformément à ses instructions, et sollicitant, pour ce canon seulement, une validation que, d'ailleurs, ils ne devaient pas obtenir. La lettre synodale concluait par ces mots l'exposé des décisions doctrinales : « Voilà ce que nous avons fait, aidés de vous, qui étiez présent avec nous en esprit,

qui daigniez vous associer à vos frères, et que la sagesse de vos représentants nous rendait pour ainsi dire visible ». La seconde partie de cette lettre est bien différente ; elle débute ainsi : « Nous vous indiquerons aussi quelques autres points que nous avons tranchés dans l'intérêt du bon ordre, de la paix et de la stabilité des règlements ecclésiastiques, et nous sommes persuadés que Votre Sainteté, les apprenant, les approuvera et les confirmera ». Elle expose ensuite l'objet de ce canon, et elle conclut : « Nous vous en prions donc, honorez de votre assentiment le décret porté par nous ; et de même que nous nous sommes rangés dans le bien à l'avis de notre Chef, que notre Chef, à son tour, accorde à ses enfants ce qui convient... » L'empereur Marcien écrit : « Ainsi tous les points de foi ont été définis selon les désirs de Votre Sainteté.., l'orthodoxie a triomphé, et, conformément à la règle tracée par le message de Votre Sainteté, tous ont donné leur assentiment à la formule imposée par la vérité... Mais, comme il a été statué en outre qu'après le Siège Apostolique, la première place appartiendrait à l'évêque de notre très magnifique ville de Constantinople, la nouvelle Rome, daigne Votre Sainteté donner aussi son consentement à cette partie, à laquelle se sont opposés ceux qui tenaient sa place au concile. »

A côté des conciles œcuméniques ou universels se tiennent, nombreux, des conciles particuliers, qui, dans cette période, sont surtout des conciles *provinciaux*, assemblées délibérantes des évêques

d'une province sous la présidence de leur métropolitain. L'origine de ces conciles est antérieure au concile de Nicée, mais celui-ci en prescrivit la réunion deux fois par an. Cette prescription fut renouvelée par le concile de Chalcédoine. Ce sont là des conciles proprement ecclésiastiques, délibérant et légiférant sur des questions doctrinales ou disciplinaires qui ressortissent au domaine religieux. Ils sont à distinguer des réunions mixtes, connues dans l'histoire sous le nom de conciles *royaux*, qu'on a vus s'établir en Espagne au milieu du VII[e] siècle, et dont l'usage passa en France. A ces conciles prenaient part, outre les évêques et les prélats ecclésiastiques, des comtes, des ducs, les princes séculiers en général, et tous y édictaient, d'un commun accord et sous la direction du souverain, des mesures d'ordre tant civil que religieux.

A considérer les évêques en tant que membres d'un même corps, et quant à la plénitude du sacerdoce, à la substance de l'autorité qui résident en eux, ils sont tous essentiellement égaux entre eux, ainsi que le notaient saint Cyprien et saint Cyrille de Jérusalem. Seul, le pape est au-dessus de l'épiscopat, parce qu'il tient la place de chef et de prince des évêques. Mais le gouvernement de l'immense empire des âmes ne peut être convenablement exercé si tous les évêques du monde entier ne forment au-dessous de leur chef qu'une masse uniforme. Il faut que ce chef distribue son action par des intermédiaires qui soient ses aides

et ses lieutenants, appelés par lui, non à participer à la plénitude de sa puissance, mais à une part de sa sollicitude. De là, l'institution d'une hiérarchie de juridiction, qui se rattache aux temps apostoliques, et qui se développe dans cette période, à proportion des besoins du gouvernement ecclésiastique.

Saint Léon le Grand, dans ses lettres, rappelle ce « sage et grand règlement, dans lequel il a été établi que, en chaque province, un évêque aura la première autorité, et que, semblablement, dans les plus grandes cités, d'autres recevront une sollicitude plus étendue, afin qu'ils fassent confluer tout le soin de l'Eglise universelle vers l'unique chaire de Pierre, et qu'aucun membre de ce grand corps ne puisse jamais se séparer en rien de son chef ». Tel est le fondement des sièges patriarcaux et métropolitains, déjà confirmé précédemment par un canon du concile de Nicée, et auxquels s'ajoutent, se superposent même des délégations spéciales de pouvoir données par les papes. Cette communication d'autorité n'émane que d'eux seuls ; patriarches et métropolitains ne tiennent pas la leur de leur élection par les évêques et le clergé de leur région, et ils ne sont à l'égard de ceux-ci que des organes et les ministres du pape.

Les deux principales institutions destinées à distribuer l'action du chef des évêques dans l'Eglise sont celles des patriarches et des métropolitains.

Le patriarcat est la plus haute de ces représentations. Les premiers sièges patriarcaux avaient

été institués par saint Pierre. C'étaient ceux de Rome, d'Alexandrie et d'Antioche. Saint Pierre s'était réservé l'Occident, et, sans préjudice de sa souveraineté sur l'Eglise universelle, il avait attaché à son siège, sans lui donner de patriarche particulier au-dessous de lui-même, les contrées de l'Europe latine et barbare, l'Afrique latine et la péninsule grecque appelée plus tard diocèse d'Illyrie. Le concile de Nicée fit une loi conciliaire de cette antique institution, sans toutefois rien statuer relativement au patriarcat de Rome, et constatant seulement qu'il avait toujours eu la primauté. « Le gouvernement et tout l'état de l'Eglise repose sur ce siège, observe à ce sujet le pape saint Boniface Ier; les ordonnances du concile de Nicée n'attestent pas autre chose, tellement que ce concile n'osa entreprendre de rien établir à son sujet, voyant bien qu'il ne pouvait rien lui conférer qui ne fût au-dessous de ses droits, car il savait que la parole de Dieu lui avait tout donné ».

Les grandes régions auxquelles présidaient les patriarches se divisèrent en provinces ecclésiastiques présidées par les évêques des villes métropoles. Les métropolitains, dans un degré inférieur, tiennent à leur tour et avec une autorité plus limitée la place de saint Pierre au milieu de leurs frères. Jusqu'alors les circonscriptions métropolitaines avaient correspondu assez exactement aux divisions politiques de l'empire romain. La fondation d'une nouvelle Rome, de Constantinople, devait amener des modifications à cet état de choses. L'évêque de cette capitale fut élevé au rang de

patriarche ; et l'on a vu quels efforts, vains à cette époque, furent tentés par les évêques de Byzance, avec l'appui des empereurs, pour faire décerner à leur patriarcat un rang et des privilèges au-dessus des autres. L'évêque de Jérusalem, quoi qu'il eût le quatrième rang d'honneur dans l'Eglise, relevait du métropolitain de Césarée. Juvénal, évêque de la cité sainte, obtint du concile de Chalcédoine, comme patriarche, la juridiction sur toute la Palestine, après s'être fait octroyer par Théodose II la suprématie sur la Phénicie et l'Arabie. Les sièges patriarcaux furent donc plus nombreux, ceux de métropolitains le devinrent bien davantage.

De bonne heure, les patriarches furent amenés à créer dans les vastes circonscriptions qui dépendaient de leurs sièges des charges intermédiaires entre eux et les métropolitains. Ce n'étaient, à cette époque, que de simples délégations. On voit, en Occident, le pontife romain confier à un évêque investi de sa confiance la mission de le représenter dans une région comprenant elle-même plusieurs provinces et plusieurs métropoles ; ces régions s'appelaient généralement des *diocèses*. Tel fut, par exemple, le diocèse d'Illyrie, sous la direction des évêques de Thessalonique. Des délégations ou vicariats semblables se voient, dans les Gaules, pour les évêques d'Arles, puis de Vienne et de Sens. C'était d'ailleurs un mandat personnel, renouvelable, révocable. Dans la suite, ces délégations devinrent insensiblement une dignité quasi-patriarchale, qu'on appela *primatiale*. Ce ne fut

pas sans donner lieu à des compétitions de droits entre primats et métropolitains. En Orient, les patriarches avaient aussi leurs délégués ou vicaires, qui, dans cette partie de l'Eglise, furent d'assez bonne heure assimilés aux patriarches. Plusieurs patriarcats des rites orientaux tirent de là leur origine.

L'élection des papes se faisait, selon la tradition, par le concours des évêques et du clergé, avec l'acclamation des magistrats et du peuple. Odoacre commença à prétendre exercer sa souveraineté sur elle. Après lui, Théodoric I[er] accentua cette prétention, et abusa de sa grande puissance pour imposer au siège romain un droit de confirmation ; il poussa même une tyrannie devenue simoniaque jusqu'à exiger du nouvel élu, pour le siège de Rome, et aussi pour les autres, une somme d'argent. Depuis lors, les Ostrogoths et les empereurs byzantins prétendirent au droit de confirmer l'élection pontificale. Le grand effort des papes sera d'en assurer l'indépendance. Saint Grégoire le Grand, parlant de ces interventions dans les élections ecclésiastiques, après avoir rappelé qu'il avait usé de tous les moyens de persuasion, ajoutait : « S'il le faut, j'y mettrai le fer ». Dès 668, l'empire grec laissait élire librement les papes Léon II et Benoît II, sans qu'on attendît la confirmation de l'empereur ou de l'exarque de Ravenne. La tyrannie de Léon l'Isaurien et l'oppression des Lombards ne marqueront qu'un court temps d'arrêt dans cet affranchissement.

Le mode de recrutement du corps épiscopal ne subit pas de modification profonde. On voit quelques évêques essayer de désigner eux-mêmes leurs successeurs, mais ces tentatives se heurtent à l'opposition des synodes qui maintiennent le droit d'élection appartenant à la communauté. En Orient, la part qu'y prend le peuple est réduite par Justinien Ier. Le changement le plus considérable se produit en Occident, dans le royaume des Francs. A plusieurs reprises déjà, le pouvoir royal avait mis fin à la vacance du siège par simple nomination, quand, en 549, le synode d'Orléans, tout en consacrant la procédure ordinaire de l'élection, investit le roi du droit de confirmer l'élu. En Espagne, chez les Wisigoths, le choix des évêques est confié au roi et à l'archevêque de Tolède par le synode de cette ville, en 684. Mais tous les évêques, et aussi bien les patriarches et les métropolitains, n'exercent pouvoir et juridiction qu'en vertu de l'institution qui leur est donnée par le pape, ainsi qu'on l'a déjà vu dans la période précédente dans les « lettres formées », qui établissent l'évêque par la communion du Souverain Pontife.

Le recrutement et l'éducation du clergé restent, au fond, les mêmes qu'autrefois. Cependant, d'heureuses améliorations y sont apportées. Saint Augustin et saint Eusèbe de Verceil réunissent chez eux les clercs de leurs églises respectives, pour leur faire mener la vie en commun ; par le fait ils instituent presque des séminaires. En Espagne, on fonde des établissements analogues. En Italie, des prêtres de la campagne recueillent chez eux de

jeunes clercs pour s'en faire des successeurs capables. Cette coutume se propage ensuite au loin ; elle est introduite dans la province d'Arles par le synode de Vaison. Enfin les écoles épiscopales se multiplient sous l'influence de saint Grégoire le Grand, et, d'autre part, les cloîtres deviennent des pépinières du clergé ; beaucoup d'évêques même en sont tirés, ou du moins y ont séjourné quelque temps. Pour faciliter aux clercs l'accomplissement de leurs devoirs, Constantin le Grand les affranchit de l'obligation de remplir les fonctions municipales. Constance les exempta, eux, leurs familles et leurs gens, des impôts extraordinaires. A ces immunités s'ajouta bientôt dans l'empire romain le privilège du for compétent. Déjà le troisième concile de Carthage (397) oblige les clercs à porter leurs plaintes devant le tribunal ecclésiastique, et le concile de Chalcédoine renouvelle cette disposition, du moins pour les difficultés s'élevant entre les clercs. D'autres synodes admettent que les clercs comparaissent pour ces sortes de procès devant les tribunaux séculiers, mais à condition que l'évêque y consente. Les laïcs voulant poursuivre des clercs ne furent pas d'abord soumis à ces règlements disciplinaires. Ce fut Justinien qui les contraignit à intenter leurs accusations devant les tribunaux de l'Eglise, et qui accorda aux clercs le privilège du for compétent. Les évêques devaient connaître désormais de tous les procès des clercs, et les métropolitains et les patriarches de ceux des évêques. Dans les causes criminelles les ecclésiastiques devaient être jugés par leurs supérieurs, et, après

dégradation de leurs ordres, livrés à la puissance séculière qui prononçait la peine. En Occident, les privilèges de l'Eglise furent moins étendus quant au for. On y adopta un système moyen. Il n'y eut que les évêques qui furent régulièrement jugés par les synodes, depuis le VI[e] siècle, et la pénalité civile, encourue pour les crimes, fut remplacée par une peine ecclésiastique.

D'autres causes que celles des clercs étaient apportées au tribunal de l'Eglise. La recommandation véhémente faite par saint Paul aux Corinthiens de ne pas porter leurs différends aux tribunaux païens, mais de les terminer entre eux, avait créé pour les chrétiens la coutume de s'en rapporter à l'arbitrage de l'évêque. Constantin la consacra ; il décida que, sur la demande de l'une des parties, et malgré l'opposition de l'autre, la cause serait dévolue au tribunal ecclésiastique pour en connaître (331). Les empereurs Arcadius et Honorius supprimèrent ce privilège en 398 et 408, mais les évêques continuèrent à remplir le rôle d'arbitres, aussi longtemps que dura l'empire romain.

Loin de fortifier la discipline de la continence pratiquée par le clergé, le canon du fâcheux concile Quinisexte *in Trullo*, que l'Eglise romaine refusa de ratifier, lui portait gravement atteinte, en n'obligeant que les évêques à l'observer. Sans doute, la loi du célibat ne fut pas gardée par tous les clercs, ni appliquée partout d'une manière uniforme, au milieu des troubles et des controverses qui remplissent cette période, mais il s'en faut bien

que son origine soit postérieure à cette époque. Elle remonte à la plus haute antiquité. Le concile Quinisexte interprétait mal les canons apostoliques. Trois siècles avant ce concile, Tertullien écrivait que les Apôtres avaient renoncé au mariage et à l'usage du mariage. Longtemps aussi avant ce concile, saint Jérôme, si versé dans la tradition, écrivait : « Les Apôtres furent ou vierges ou continents ». Saint Clément d'Alexandrie l'affirme également. Origène, comme saint Basile le Grand, constate la loi de la continence. « Avant toute chose, dit cet illustre Père, un prêtre, qui est sans cesse à l'autel, doit avoir la chasteté en partage. » « La décence, écrivait Eusèbe de Césarée, exige que ceux qui sont occupés au saint ministère et au culte de Dieu s'abstiennent de tout commerce avec leurs femmes. » Saint Epiphane établit dans son histoire des hérésies (376), que Jésus-Christ n'a élevé à l'apostolat que des hommes vierges ou continents après un mariage unique ; que Jésus-Christ a voulu que son exemple, en cela, servît de règle à ses Apôtres et à leurs successeurs ; que les Apôtres érigèrent effectivement en loi cet exemple de leur Maître. Après saint Epiphane, la discipline de la continence est constatée par saint Ambroise, par saint Jérôme, par le pape Syrice, par saint Cyrille de Jérusalem. Le second concile de Carthage, tenu en 390, atteste que la discipline qui interdit aux évêques, aux prêtres et aux diacres l'usage du mariage, vient des Apôtres et a été observée de toute antiquité ; et l'on voit d'autres conciles, comme celui de Néocésarée, tenu entre 313 et 319, le cin-

quième de Carthage en 398, interdire de leurs fonctions les diacres, prêtres ou évêques qui violent cette loi. La discipline qui prévalut en Orient fut extrêmement préjudiciable à son clergé.

CHAPITRE XII

Le culte, la discipline, les mœurs.

Dans les premiers temps de cette seconde période on continua d'administrer le baptême à peu de chose près, comme dans la précédente. Aussi longtemps qu'il restait des païens à convertir, on devait avoir de nombreux adultes à baptiser. Il arrivait fréquemment, alors, que, même les enfants de parents chrétiens ne recevaient le sacrement qu'à un certain âge. Cependant la coutume de baptiser les petits enfants, déjà introduite précédemment, devint tout à fait générale au ve siècle. Plus tard, les conciles de Tolède, de 693 et 694, font même une loi de les baptiser dans les trente jours après leur naissance, excepté pendant la Quarantaine avant Pâques. Le catéchuménat, comme les usages primitifs touchant le baptême, disparaît donc graduellement, mais, au lieu d'être supprimés, la plupart des anciens exercices préparatoires au baptême se transformèrent en rites symboliques qui firent partie intégrante de la cérémonie.

La liturgie demeure aussi, dans ses lignes principales, ce qu'elle était dans la période précédente. L'usage de baptiser les petits enfants et les chan-

gements de la discipline pénitentiaire font disparaître la coutume de renvoyer les catéchumènes et les pénitents après la partie didactique de l'office, ou lui font perdre de son ancienne signification. Au IVe siècle, la liturgie du Saint Sacrifice a pris sa forme complète, qui ne diffère pas, quant à la substance, de celle que saint Justin décrivait au second siècle. Elle commence par le chant d'un psaume (*Introït*); on y joignit bientôt les invocations : *Kyrie eleison* et le *Gloria in excelsis*, puis l'oraison appelée *collecte*. L'évêque, assis sur son trône, écoutait la lecture d'un fragment des *Epîtres* et ensuite de l'*Evangile*, puis il prononçait une allocution sur le texte sacré. Alors, les fidèles apportaient à l'autel les dons du sacrifice (Offertoire). Puis l'évêque présentait à Dieu l'oblation sainte, exhortait les fidèles à élever leur cœur à Dieu : *Sursum corda!* La *préface* introduisait à cette partie principale et solennelle que déjà l'on appelait l'*action*. On récitait comme aujourd'hui les prières du *canon*, qui se disaient à voix basse dans un recueillement mystérieux. La *Consécration* s'accomplissait dans le silence. La prière pour les morts, le *Pater* chanté au nom de toute l'assistance, l'*Agnus Dei* et la *Communion* achevaient le saint sacrifice.

La longueur des prières usitées en Orient amena saint Basile le Grand et saint Jean Chrysostome à abréger cette partie de la liturgie. Des réformes analogues furent entreprises en Occident par les papes Damase, Gélase, Grégoire Ier et l'évêque de Milan, saint Ambroise. Il en résulta une diversité

plus grande de liturgies. A Jérusalem et à Antioche on suivait celle de saint Jacques, à Alexandrie celle de saint Marc. A Constantinople, celle de saint Jean Chrysostome était le plus ordinairement employée pendant l'année ; celle de saint Basile, réservée à certains jours de fêtes. On désigne les liturgies latines d'après les noms des principales Eglises, Rome, Milan, et des principales régions, Gaule, Espagne, Bretagne, Irlande.

La communion, dans les premiers temps de la période, était encore fréquente. Saint Augustin parle de la réception de l'Eucharistie comme étant quotidienne pour les uns, hebdomadaire pour les autres. La révolution politique accomplie sous Constantin, ayant amené à l'Eglise des adhérents nombreux, mais plusieurs peu fervents, cette pratique devint moins générale. Plusieurs Pères s'en plaignent. La table sainte étant moins fréquentée, l'usage s'introduisit de distribuer aux fidèles qui assistaient à l'office sans y communier des pains bénits, ou *eulogies*. Ces eulogies provenaient des offrandes des fidèles, sur lesquelles on prélevait tout d'abord la quantité de pains à consacrer pour la communion. De là, l'usage du pain bénit, qui s'est perpétué dans l'Eglise grecque, et qui existe encore dans certaines parties de l'Occident, et surtout en France.

Le chant ecclésiastique servant à rehausser l'éclat du service divin était cultivé avec soin. Déjà le pape saint Silvestre (330), avait fondé à Rome une école spéciale de chant. Un peu plus tard, sous l'influence de saint Ambroise, un chant d'une

mélodie plus variée et d'un rythme plus marqué fut mis en honneur. C'est le chant ambrosien. Enfin, saint Grégoire le Grand créa le plain-chant et inventa pour l'écrire une notation nouvelle, les neumes.

Toutes les réunions des fidèles n'ont pas pour objet de célébrer l'Eucharistie. Il est d'autres offices qui tiennent une grande place dans la liturgie ; ils consistent dans la *récitation des heures canoniques*. Ces prières comprennent le chant des psaumes, la lecture de l'Ecriture sainte et des oraisons. Cette liturgie psalmodique existait déjà dans la période précédente, mais elle prit plus d'importance quand le christianisme se produisit au grand jour. La récitation des heures canoniques se divisait en plusieurs parties. Elle n'était pas seulement pour les clercs et les moines, mais était regardée comme partie intégrante du service divin, et, jusque dans le VI[e] siècle, les fidèles y prirent part. Ils assistaient tout au moins à l'office du matin et à celui du soir.

La pénitence publique était une institution encore florissante au IV[e] siècle dans l'église grecque. Mais elle passa par une crise qui en amena la chute. La confession publique des péchés était une source de scandales à Constantinople ; le patriarche Nectaire en prit occasion de supprimer la charge de pénitencier (vers 390). Les autres églises d'Orient suivirent l'exemple de la capitale. Avec cette charge disparut la distinction des classes de pénitents. La confession publique cessa et la pénitence publique tomba en désuétude. La confession fut

désormais toujours secrète, et la pénitence abandonnée au zèle personnel des pécheurs repentants. En Occident, la pénitence publique restait en vigueur, là où elle existait déjà, mais on se garda de l'introduire chez plusieurs peuples récemment convertis, comme les Anglo-Saxons. La confession publique fut supprimée en Occident par une ordonnance du pape Léon I[er].

Avant Constantin les fêtes de l'Eglise n'étaient célébrées que par la société privée des fidèles et pour ainsi dire à l'intérieur des temples; mais ces solennités allaient devenir bientôt des fêtes publiques. L'empereur Constantin décida que les tribunaux suspendraient leurs séances et que tout travail public cesserait le dimanche. L'interdiction de donner, ce jour-là, des spectacles et autres jeux publics suivit de près, et fut étendue par Théodose II aux grandes fêtes et à tous les jours depuis Pâques jusqu'à la Pentecôte. Les travaux des champs, que Constantin n'avait pas défendus, ne tardèrent pas à être interdits par les synodes, et les jours de fête eux-mêmes à être multipliés.

Parmi les fêtes du Sauveur on trouve, dans l'église latine, la fête de l'Epiphanie, qui, dès le troisième siècle, était assez répandue en Orient. Mais l'objet n'en est plus tout à fait le même. En Orient, l'Epiphanie commémorait surtout le baptême de Jésus-Christ; en Occident, elle solennisa plutôt la vocation des gentils, la manifestation du Rédempteur au monde païen. Une autre signification de cette fête disparut pour devenir l'objet d'une fête spéciale, c'est la fête de Noël. Elle exis-

tait de bonne heure à Rome, et, de là, elle gagna, de proche en proche toutes les églises. L'empereur Justin Ier (518-527) en prescrivit la célébration dans tout l'empire. Depuis le ve siècle, et particulièrement dans l'église franque, on se préparait à la fête de Noël pendant les six semaines qui la précédaient, en jeûnant trois fois la semaine. Enfin le jour de l'Octave de Noël, la fête de la Circoncision acheva le cycle des solennités de la naissance du Sauveur.

Deux fêtes nouvelles sont instituées au IVe siècle pour le temps pascal : le dimanche des Rameaux, huit jours avant Pâques, pour rappeler la dernière entrée du Christ à Jérusalem, et la fête de l'Ascension, quarante jours après Pâques, pour honorer son entrée dans le ciel. Du reste, tous les jours de la Semaine Sainte et de la semaine de Pâques sont des jours de fête, si l'on entend par là des jours officiels de repos où l'on célèbre le service divin. Mais le Jeudi-Saint et le Vendredi-Saint, entre tous ces jours, sont des solennités particulières. Au ve siècle, saint Mamert de Vienne (vers 470), afin de préparer les fidèles à la fête de l'Ascension, institue trois jours de prières ou Rogations.

Le temps de jeûne précédant Pâques est appelé, dès le commencement de la période, Quadragésime. Ce carême était de six semaines en Occident, de sept en Orient ; mais le nombre des jours de jeûne était presque partout de trente-six, car en Orient on défalquait, outre les dimanches, les samedis, qui n'étaient pas des jours de jeûne. Les pratiques

variaient d'ailleurs d'église à église dans les commencements.

On voit s'établir quatre fêtes de Marie. Les deux plus anciennes sont l'Annonciation et la Purification, la première vers 440, la seconde rendue universelle par Justinien en 542. Plus tard, l'empereur Maurice (582-602), fit célébrer la fête de l'Assomption de la Vierge Marie. Enfin au VIIe siècle, on rencontre la fête de sa Nativité. Ces fêtes sont d'origine grecque, et passent peu à peu en Occident.

Outre les nouvelles fêtes du Sauveur et de sa très sainte Mère, plusieurs fêtes des saints furent instituées. D'abord, les fêtes de certains martyrs, célébrées jusqu'alors au seul lieu de leur sépulture ou de leur supplice, devinrent des fêtes de l'Eglise universelle. Telles sont en particulier les fêtes de saint Etienne, des saints apôtres Pierre et Paul. Enfin on ajouta au *dies natalis* des martyrs celui de quelques autres saints très célèbres, comme l'évêque de Tours, saint Martin. Pour saint Jean-Baptiste on célèbra aussi le jour de sa naissance. On mit encore sur les autels de simples confesseurs, d'une vertu éprouvée, surtout des ermites, des moines, des évêques.

Après l'ère des persécutions, l'emploi des images religieuses se généralisa de plus en plus. Du reste, en maint endroit on n'avait pas attendu pour appeler l'art à l'aide de la religion. Déjà les catacombes offraient l'exemple de peintures très anciennes. On estimait les images comme un moyen d'embellir les temples, d'instruire et d'édifier les fidèles. On

les vénérait aussi. Entre autres pratiques, on baisait ces images, on faisait brûler des cierges et de l'encens devant elles. Les exagérations et les abus auxquels ce culte légitime pouvait donner lieu étaient ramenés aux justes limites par ses défenseurs les plus autorisés, comme saint Grégoire le Grand. Du moment qu'on vénérait les saints, on fut naturellement amené au désir de visiter les pays où ils avaient vécu, à aller s'agenouiller sur leurs tombeaux. Mais les sépulcres des saints furent encore moins visités que les lieux sanctifiés par la présence du Sauveur. Il existe des relations de ces pèlerinages palestiniens datant du IVe siècle.

Pendant les persécutions, les demeures des convertis, les retraites cachées, les catacombes de Rome étaient souvent les seules églises ou lieux de réunion des chrétiens. Cependant, à la faveur des édits qui leur procuraient une paix temporaire, déjà s'étaient élevés en grand nombre des édifices particuliers pour l'exercice du culte. La persécution de Dioclétien les avait ruinés pour la plupart. Après la paix de Constantin, on les releva, mais plus vastes et plus ornés. Ils se divisent, d'après leur forme architectonique, en basiliques et en édifices de forme circulaire. La basilique est un bâtiment rectangulaire, plus long que large, à l'extrémité duquel se trouve souvent un autre bâtiment transversal. L'ensemble affecte alors la forme d'un T majuscule ou d'une croix. Des rangées de colonnes partageaient le corps principal de la basilique ou trois ou cinq nefs. En haut, des plafonds

fermaient les nefs, mais souvent aussi il n'y avait d'autre fermeture que le toit lui-même, et l'on pouvait voir d'en bas le comble de l'édifice dans toute sa longueur. A l'intérieur des églises riches, les murs avaient des revêtements de marbre précieux ; l'abside et les murs des grandes nefs, des décorations, des tableaux peints et le plus souvent des mosaïques. Les édifices ronds servaient surtout de baptistères ou de chapelles funéraires. En Orient, cette forme de construction fut particulièrement goûtée et employée pour les églises proprement dites. Même quand le plan de ces dernières leur donnait une forme allongée ou carrée, on les surmontait d'une coupole ou d'une série de dômes. Le plus célèbre monument de ce style, dit style byzantin, est l'église de Sainte-Sophie de Constantinople, érigée par Justinien Ier.

La distribution intérieure de l'édifice répondait aux besoins du culte : au milieu de l'abside, le siège de l'évêque, et, des deux côtés, les places de ses prêtres. En avant de l'abside, l'autel, placé au centre de l'espace réservé au clergé. Au delà de cette enceinte, en avançant dans la nef, un nouvel espace clos destiné au clergé inférieur. Sur le bord de la balustrade qui le fermait, l'ambon (gradin), destiné aux chantres et aux lecteurs de la Bible, puis utilisé pour le sermon de l'évêque. Certaines églises avaient même deux ambons, aux côtés de l'enceinte du bas clergé, l'un pour la lecture à haute voix de l'Epitre, l'autre pour celle de l'Evangile. Dans le reste de la nef, les laïcs, séparés d'après les sexes, se tenaient assis ou debout.

Dans l'église grecque, en Orient, on éleva des galeries au-dessus des nefs latérales pour les femmes.

Les baptistères étaient ordinairement des édifices spéciaux, construits dans le voisinage des églises auxquels conduisait une galerie couverte. On baptisait dans une piscine à fleur du pavé, où l'on descendait par plusieurs degrés. Quand l'usage de baptiser les enfants fut général, la cuve baptismale, élevée au-dessus du sol, remplaça la piscine. Dès lors on n'éprouva plus au même degré la nécessité d'une chapelle distincte servant de baptistère et les fonts furent transportés à l'intérieur des temples. Les églises importantes conservèrent, jusque dans le moyen âge, un baptistère séparé.

L'autel avait primitivement la forme d'une table. Le souvenir des catacombes et de la célébration des mystères dans les souterrains lui firent aussi donner dans la suite la forme d'un sarcophage, ou caisse rectangulaire. Dans les premiers temps, il était fait de bois. Plus tard on se servit de la pierre. Sa surface plane en était recouverte d'une nappe de lin. Au-dessus de l'autel s'élevait le ciborium, baldaquin porté par quatre colonnes, d'où descendaient par côté de grands rideaux. L'eucharistie était conservée dans un vase en forme de colombe (columbarium), qu'on suspendait sous le baldaquin.

Les deux principaux vases liturgiques étaient le calice et la patène, destinés à recevoir le pain et le vin offerts pour la consécration. Les matériaux les plus divers, bois, argile, verre, or, argent,

étain, servaient à les fabriquer. Il fut prescrit au moyen âge de n'y employer que des métaux. Outre le calice servant au prêtre pour consacrer, il y en avait un autre, parfois muni d'une anse, pour donner la communion aux fidèles sous les espèces du vin.

Les vêtements liturgiques ou ornements sacrés n'étaient pas en usage dans l'Eglise primitive. A cette époque, le prêtre qui célébrait les saints mystères avait les habits que portaient dans la vie ordinaire, les jours de fête, les personnes honorables remplissant quelque fonction. Cet habillement comportait, à Rome, au v[e] siècle, la tunique, long vêtement blanc, avec ou sans manches, qui se mettait dessous, la pénule, habit de dessus, circulaire et sans manches, de couleur brune ou violette, et percé d'une ouverture au milieu pour laisser passer la tête. De très bonne heure il fut regardé comme convenable de quitter après la cérémonie les vêtements dont on s'était servi. Avec le temps s'accomplirent des transformations : la tunique devint l'aube sacerdotale, et de la pénule vint la chasuble, qui était l'ornement propre pour la messe. On rencontre aussi, dès lors, l'orarium ou étole, dont des conciles réservent l'usage aux clercs des ordres majeurs, et le manipule. Le quatrième concile de Tolède énumère en outre comme les insignes de l'épiscopat l'anneau et le bâton pastoral. Le pape enfin et ses diacres portaient avec la tunique un deuxième vêtement de dessous, muni de manches, la dalmatique. En somme les vêtements liturgiques arrivent dans cette période à leur développement principal.

L'Eglise avait exercé une action restreinte sur les mœurs publiques pendant la période de persécution ; son triomphe en agrandit singulièrement la puissance. Son esprit de charité et de sacrifice, autrefois si grand qu'il produisait sur les païens une impression profonde, donne naissance à d'admirables œuvres de bienfaisance : une partie de la fortune de l'Eglise est régulièrement distribuée en aumônes ; les évêques sont obligés de veiller à la nourriture et aux vêtements des nécessiteux ; il est de règle alors que chaque ville doit subvenir à l'entretien de ses pauvres en proportion de ses revenus ; de nombreux établissements ouvrent leurs portes aux malheureux : hospices, maisons d'enfants trouvés, hôpitaux, orphelinats.

L'esclavage ne pouvait être supprimé d'un coup par l'Eglise, parce qu'il était une institution politique dans l'ancien monde, et que cette suppression exigeait une transformation de la société longue à accomplir. Mais, par son influence, une révolution était en voie de s'opérer. L'Eglise recommandait l'affranchissement des esclaves comme une bonne œuvre, et beaucoup de chrétiens obéirent docilement à ses conseils. Elle travaillait à adoucir la condition des esclaves et à transformer le lien purement juridique qui les rattachait à leurs maîtres en lien moral. Elle ne connaissait pas, en matière strictement spirituelle et ecclésiastique, la distinction de maîtres et d'esclaves. Les uns et les autres recevaient d'elle les mêmes moyens de sanctification personnelle, voyaient s'ouvrir devant eux la même carrière d'honneurs ecclésiastiques, et subissaient

la même pénitence pour leurs péchés. Dociles à l'action de l'Eglise, les empereurs chrétiens, principalement Constantin et Justinien, firent entrer dans la législation des mesures favorables au changement plus complet qui se préparait.

Un autre effet de l'esprit chrétien, qui imprègne petit à petit la société, est l'adoucissement des procédés encore barbares, à bien des égards, de la justice impériale. Les premiers empereurs supprimèrent certaines peines. On ne marqua plus les coupables, au fer rouge, sur le front. Le supplice de la croix cessa d'être infligé. Constantin ordonna de traiter les prisonniers avec humanité. Une loi de 409 chargea les évêques de visiter régulièrement les cachots, afin de veiller à cette prescription. Un autre moyen d'adoucir la dureté de la législation leur fut donné par le droit d'asile reconnu aux églises.

Une œuvre non moins importante, plus étendue, fut celle qui tendait à faire reconnaître la valeur de la vie humaine. Comme elle l'avait déjà fait précédemment, l'Eglise s'opposa, avec plus d'autorité désormais, aux honteuses pratiques de l'avortement et à la coutume sauvage, inutilement combattue par les empereurs, d'exposer ou de tuer les petits enfants. Elle habitua l'opinion à tenir ces pratiques pour ce qu'elles sont véritablement, une monstrueuse iniquité. Il en alla de même pour le suicide, qui continuait à se commettre avec insouciance et légèreté, comme s'il se fût agi d'une chose permise. Saint Augustin inaugura, avec l'éclat de son éloquence, la réaction contre ce pernicieux

état de l'esprit public. Le christianisme enfin eut raison de la coutume autorisant les combats de gladiateurs. Ces jeux inhumains, détestés par les meilleurs chrétiens dès l'origine, n'avaient pas été complètement interdits par Constantin, il les avait sévèrements blâmés; ce prince leur porta le premier coup par la défense de faire descendre les criminels dans l'arène. Plus tard, quand le moine Télémaque eut payé de sa vie le zèle qu'il déployait contre ces jeux sanglants, ils furent entièrement abolis par Honorius.

Les papes, les conciles, les évêques s'appliquaient à relever les mœurs là où elles se ressentaient des vices pour lesquels le monde païen avait eu tant de complaisance, et à élever le niveau de la conscience générale. Non contente de fulminer contre les vices opposés à la nature et contre l'adultère, l'Eglise condamna comme coupables toutes les liaisons formées entre personnes que n'unissait pas le lien du mariage. Déjà les premiers empereurs purent sévir contre les excès les plus grossiers.

FIN DU TOME I

TABLES CHRONOLOGIQUES

I. — LES PAPES

Saint Pierre	†67
Saint Lin	67-76 (?)
Saint Anaclet	76-88 (?)
Saint Clément	88-97 (?)
Saint Evariste	97-105 (?)
Saint Alexandre	105-15 (?)
Saint Sixte (Xyste)	115-25 (?)
Saint Télesphore	125-36 (?)
Saint Hygin	136-40 (?)
Saint Pie	140-55 (?)
Saint Anicet	155-66 (?)
Saint Soter	166-75 (?)
Saint Eleuthère	175-89
Saint Victor	189-99
Saint Zéphyrin	199-217
Saint Calliste	217-22
Saint Urbain	222-30
Saint Pontien	230-35
Saint Antère	235-36
Saint Fabien	236-50
Saint Corneille	251-53
Saint Lucius Ier	253-54
Saint Etienne Ier	254-57
Saint Sixte II	257-58
Saint Denys	259-68
Saint Félix Ier	269-74
Saint Eutychien	275-83
Saint Caius	283-96
Saint Marcellin	296-304
Saint Marcel	308-309
Saint Eusèbe	309 ou 310
Saint Miltiade (Melchiade)	311-14
Saint Silvestre Ier	314-35
Saint Marc	336
Saint Jules Ier	337-52
Saint Libère	352-66
Félix II	355-65
Saint Damase Ier	366-84
Saint Sirice	384-99
Saint Anastase Ier	399-401
Saint Innocent Ier	401-417
Saint Zosime	417-18
Saint Boniface Ier	418-22
Saint Célestin Ier	422-32
Saint Sixte III	432-40
Saint Léon Ier	440-61
Saint Hilaire	461-68
Saint Simplice	468-83
Saint Félix II	483-92
Saint Gélase Ier	492-96
Saint Anastase II	496-98
Saint Symmaque	498-514
Saint Hormisdas	514-23
Saint Jean Ier	523-26
Saint Félix III	526-30
Boniface II	530-32
Jean II	533-35
Saint Agapet Ier	535-36
Saint Silvère	536-37
Vigile	537-55
Pélage Ier	556-61
Jean III	561-74
Benoît Ier	575-79
Pélage II	579-90
Saint Grégoire Ier	590-604
Sabinien	604-606
Boniface III	607
Saint Boniface IV	608-15
Saint Deusdedit	615-18
Boniface V	619-25
Honorius Ier	625-38
Séverin	640
Jean IV	640-42
Théodore Ier	642-49
Saint Martin Ier	649-53
Saint Eugène Ier	654-57
Saint Vitalien	657-72
Adéodat	672-76
Donus	676-78
Saint Agathon	678-81
Saint Léon II	682-83
Saint Benoît II	684-85
Jean V	685-86
Conon	686-87
Saint Sergius	687-701

II. — LES EMPEREURS DE ROME

Auguste, 30 av. J.-C.—14 ap. J.-C.		Tacite	275-76
Tibère	14-37	Probus	276-82
Caius Caligula	37-41	Carus	282-84
Claude	41-54	Dioclétien	284-305
Néron	54-68	Maximien	286-305
Galba, Othon, Vitellius	68-69	Constance Chlore	305-306
Vespasien	69-79	Galère	305-11
Titus	79-81	Constantin le Grand	306-37
Domitien	81-96	Maximin	308-13
Nerva	96-98	Licinius	308-23
Trajan	98-117	Constance	337-61
Hadrien	117-38	Constantin II	337-40
Antonin le Pieux	138-61	Constant	337-50
Marc Aurèle	161-80	Julien l'Apostat	361-63
Commode	180-92	Jovien	363-64
Pertinax	193	Valentinien Ier	364-75
Septime Sévère	193-211	Valens	364-78
Caracalla	211-17	Gratien	375-83
Macrin	217-18	Valentinien II	375-92
Elagabale	218-22	Théodose Ier	379-95
Alexandre Sévère	222-35	Honorius	395-423
Maximin le Thrace	235-38	Jean l'Usurpateur	423-25
Pupien et Gordien	238	Valentinien III	425-55
Gordien le Jeune	238-44	Avitus	455-56
Philippe l'Arabe	244-49	Majorien	457-61
Dèce	250-53	Sévère	461-65
Gallus et Volusianus	251-53	Ricimer	465-67
Valérien	253-60	Anthemius	467-72
Gallien	260-68	Olybrius	472
Claude II	268-70	Glycerius	473
Aurélien	270-75	Julius Nepos	474
		Romulus Augustule	475

III — LES EMPEREURS DE BYZANCE

Arcadius	395-408	Tibère	578-82
Théodose II	408-50	Maurice	582-602
Marcien	450-57	Phocas	602-10
Léon Ier	457-74	Héraclius	610-41
Léon II et Zénon	474-91	Constantin III et Héracléonas	641
Basiliscus	476-77	Constant II	641-68
Anastase	491-518	Constantin IV Pogonat	668-85
Justin Ier	518-27	Justinien II	685-95
Justinien Ier	527-65		
Justin II	565-78		

TABLE DES MATIÈRES

DU TOME I

L'ANTIQUITÉ CHRÉTIENNE

PREMIÈRE PÉRIODE

Depuis la fondation de l'Eglise jusqu'à l'Edit de Milan (313).

SECONDE PÉRIODE

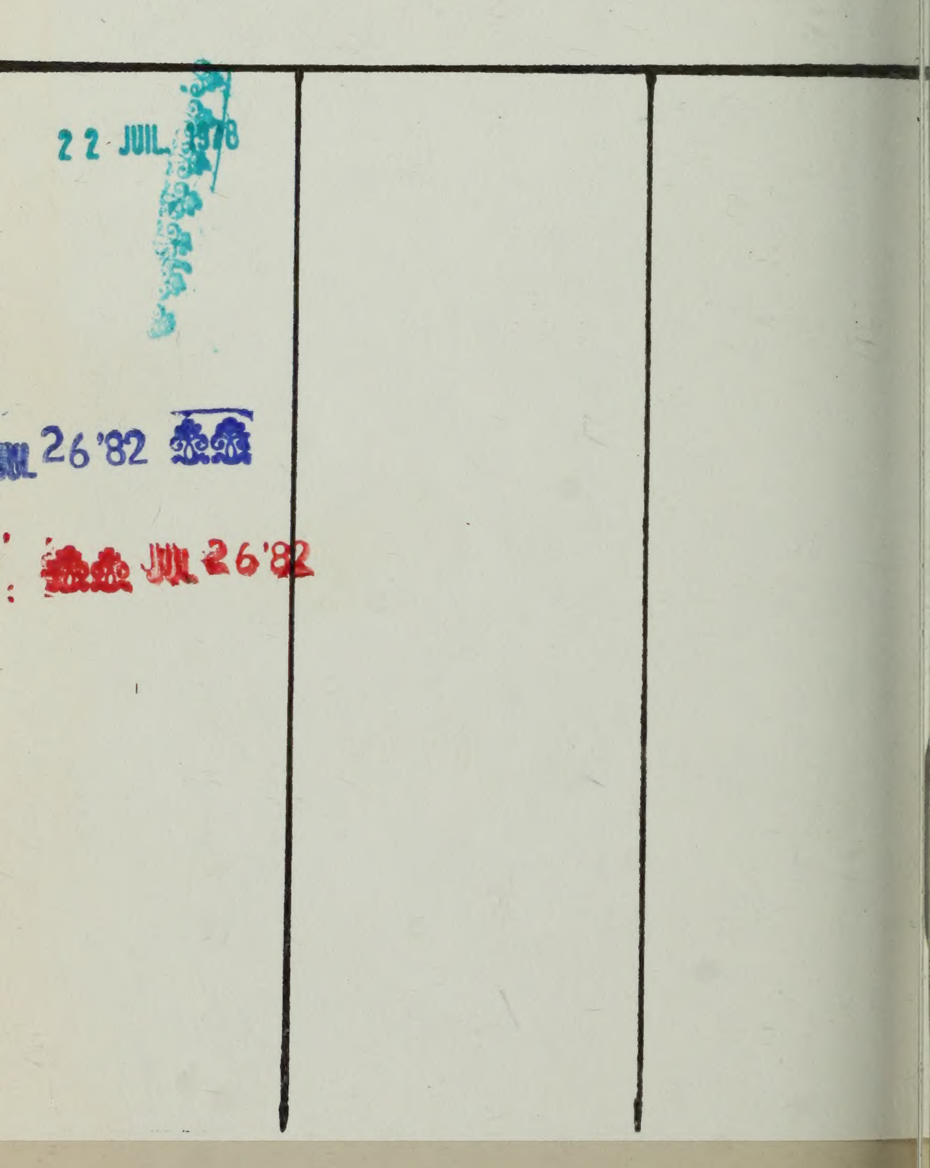
De l'Edit de Milan au concile in Trullo (315-692).

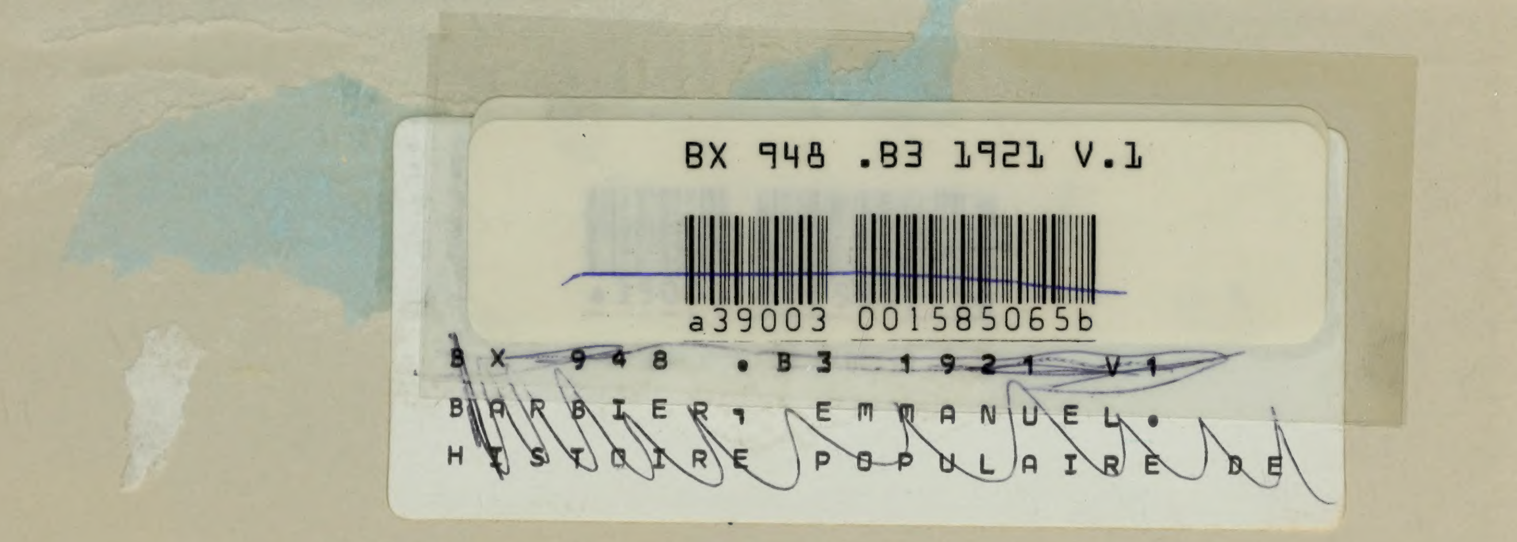


Poitiers. — Imprimerie Marc Texier.

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Echéance

The Library
University of Ottawa
Date Due





BX 948 .B3 1921 V.1

a39003 001585065b

BX 948 .B3 1921 V1
BARBIER, EMMANUEL.
HISTOIRE POPULAIRE DE


U D' / OF OTTAWA
COLL ROW MODULE SHELF BOX POS C
333 02 07 08 05 05 7